



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

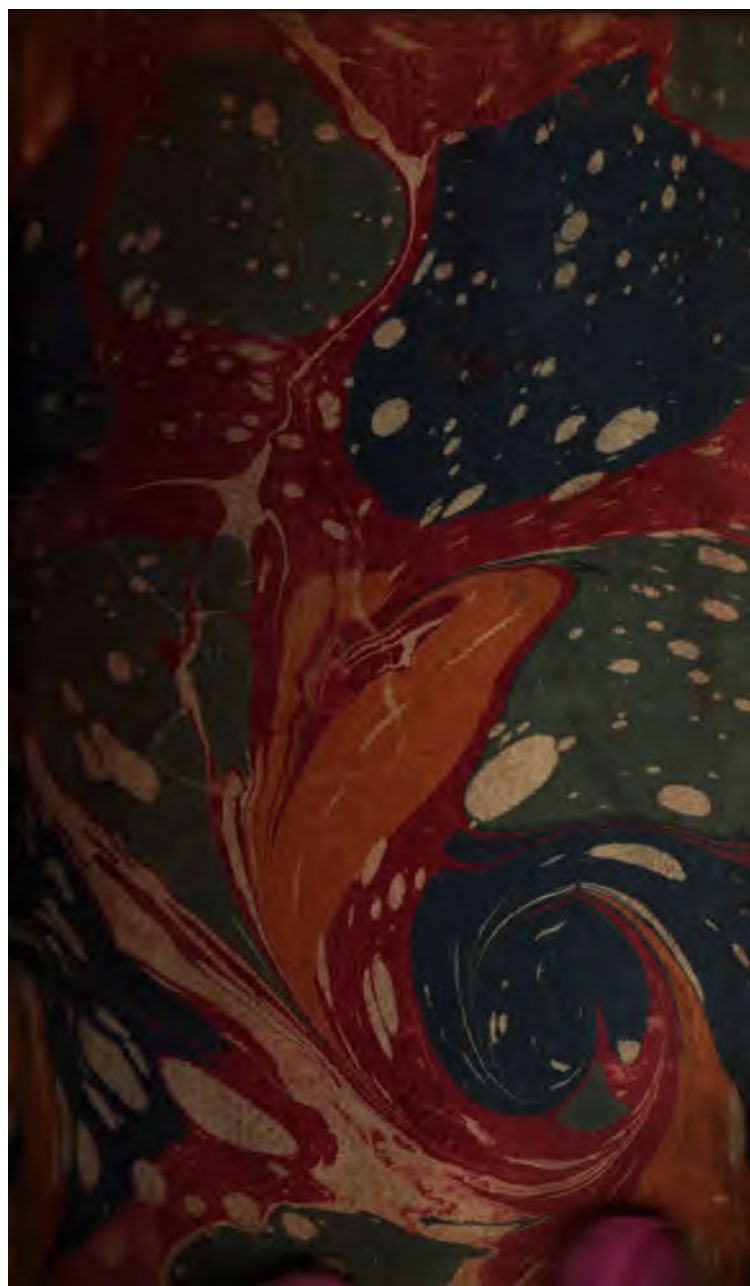
### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



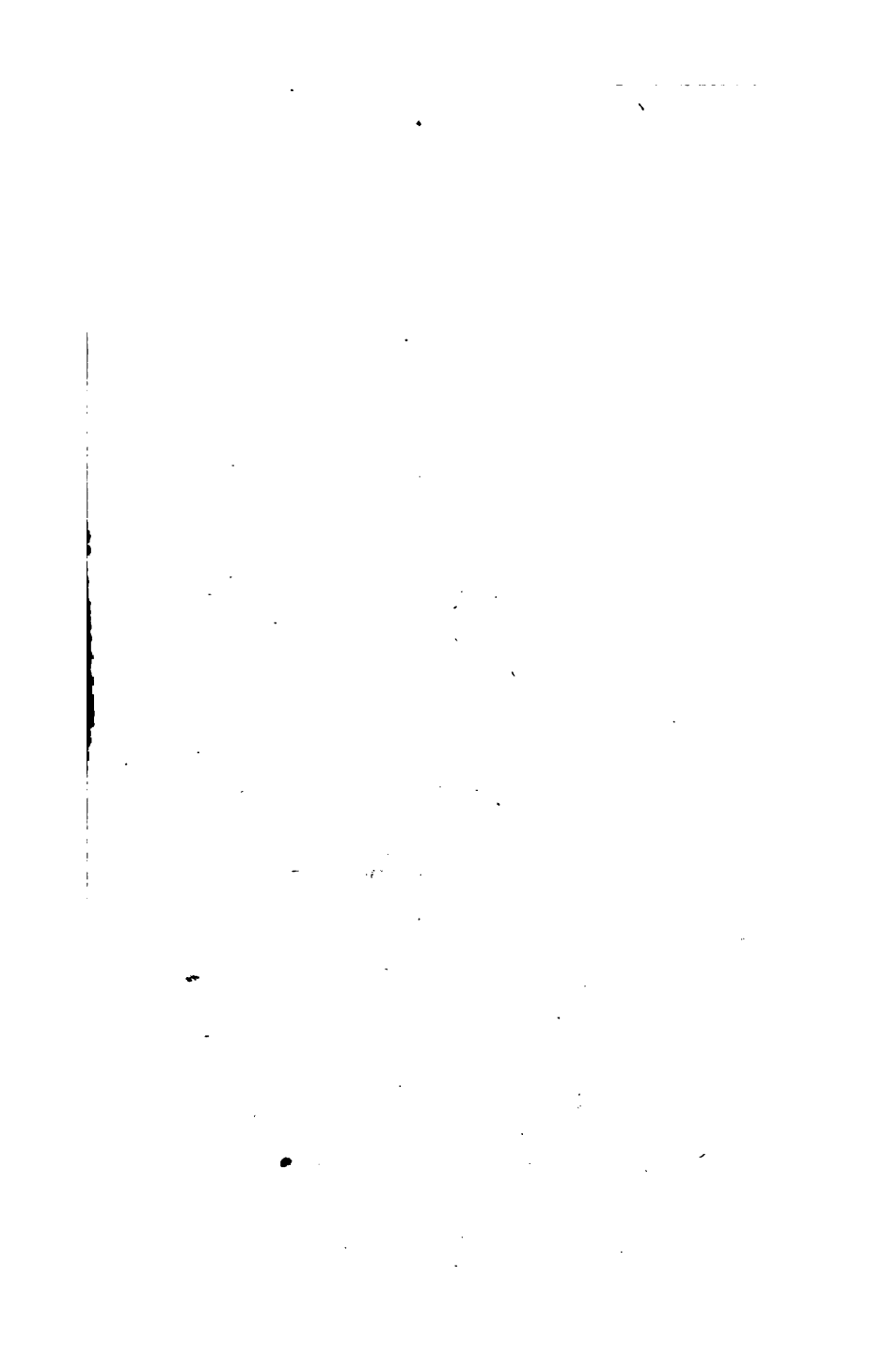








600086706X







A PARIS  
Chez Anthoine de sommarville  
et  
Augustin  
Au Palais d'apns la Courbe  
petite Salle  
d'apns

novet 22



# L'ASTREE

DE MESSIRE  
HONORE' D'VRFE,  
MARQUIS DE VERROME,  
Comte de Chasteau-Neuf, Baron de  
Chasteau-Morand, Cheualier de l'Or-  
dre de Sauoye, &c.

O V  
PAR PLUSIEURS HISTOIRES, ET  
sans personnes de Bergers, & d'autres, sont deduits  
les diuers effets de l'honneste Amitié.

## SECONDE PARTIE.

*Reuenue & corrigée en cette derniere Edition.*

Et enrichie de figures en taille douce.

DEDIEE AV ROY TRES-CHRESTIEN  
HENRY LE GRAND.



A PARIS,

Chez AVGVSTIN COVRBE' au palais  
dans la petite salle, à la Palme.

---

M. DC. XXXII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY,  
275. 0. 67.





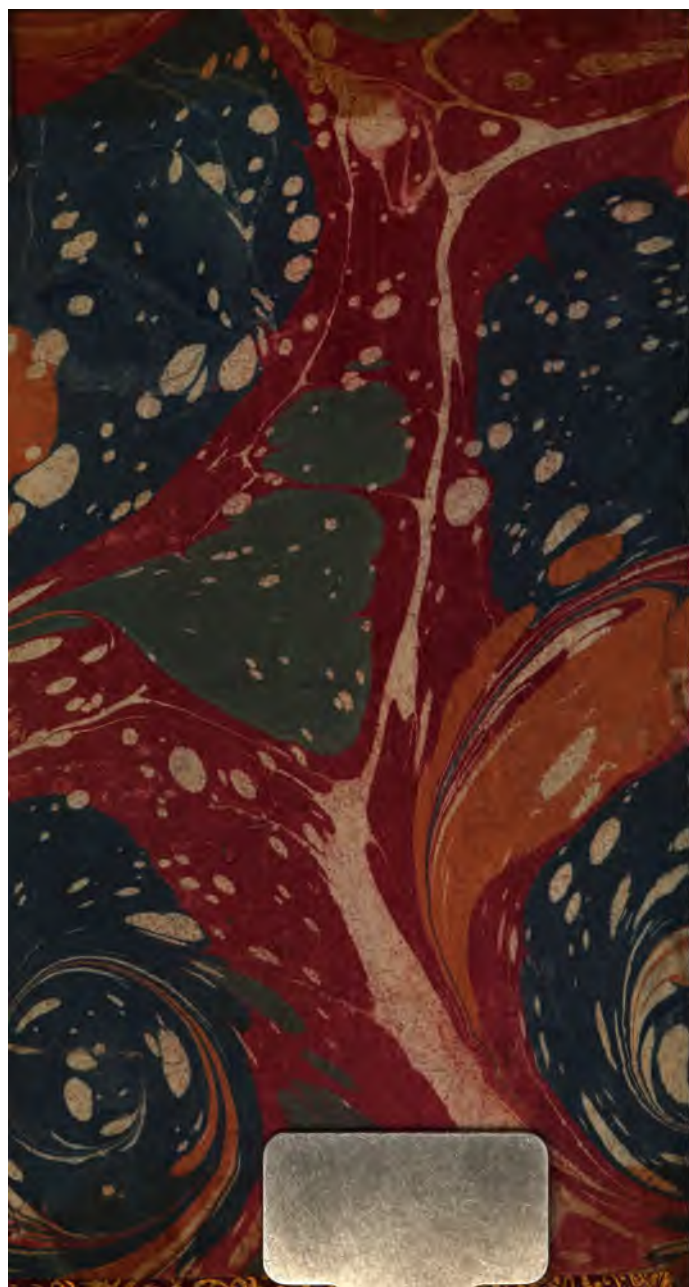
Vn peintre ſcauant entreprit  
 De tirer au vray ton viſage,  
 Mais nul que toy neut le courage  
 VRFE de peindre ton eſprit.

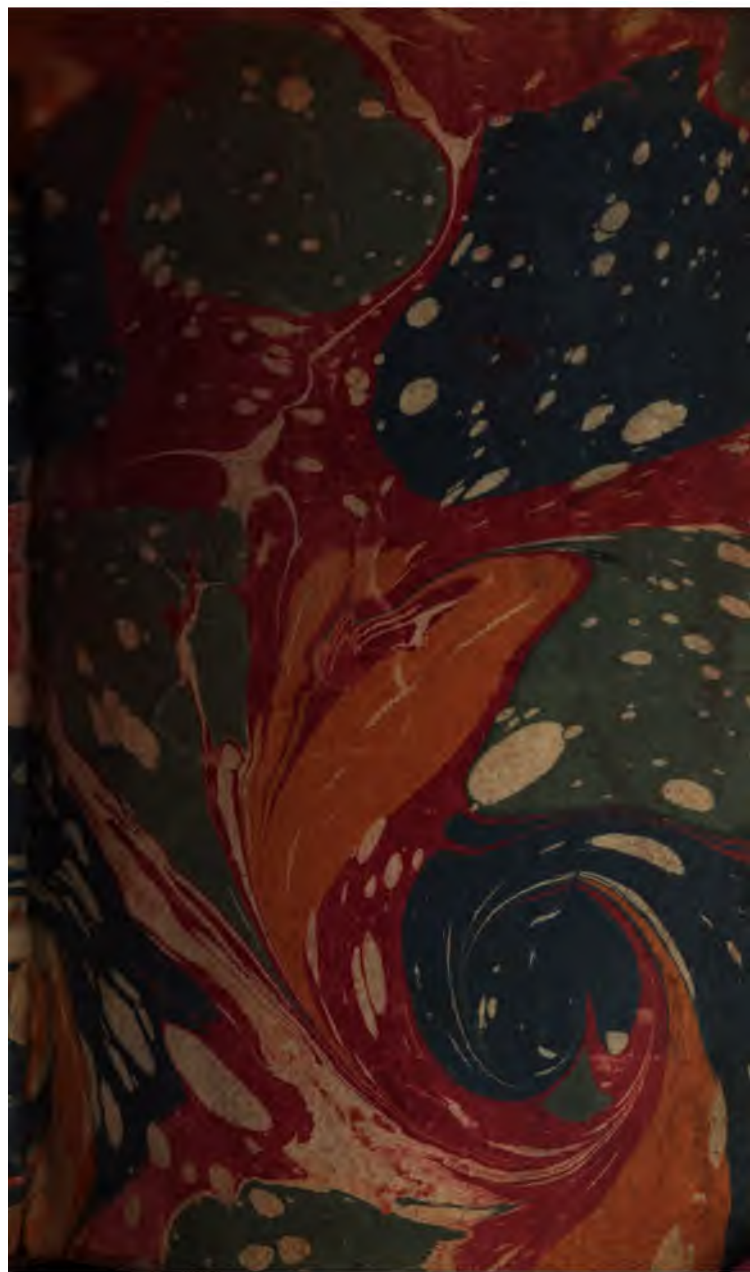


# L'AVTHEVR AV BERGER CELADON.



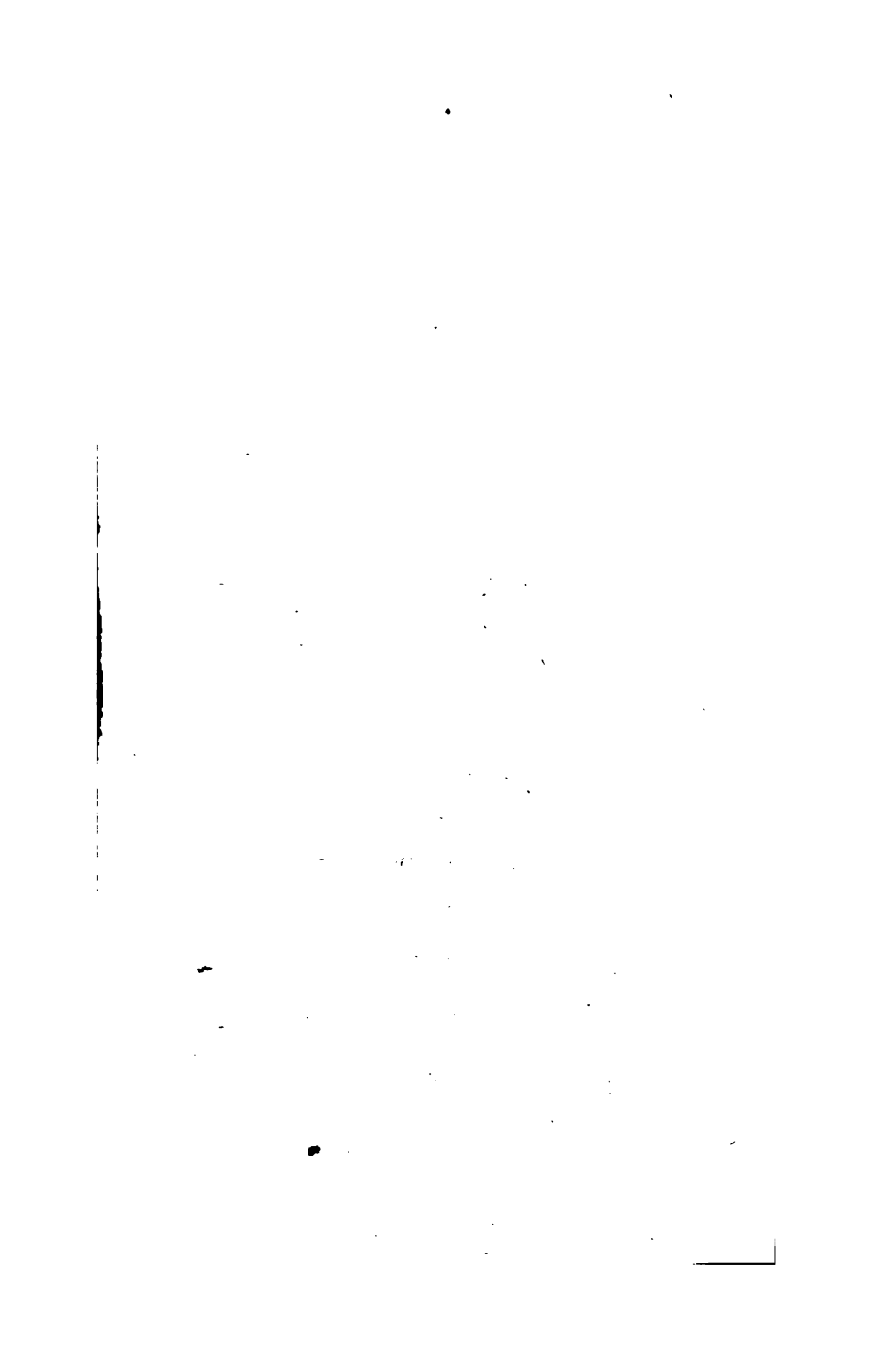
'EST vne estrange humeur la tienne, Celadon, que de cacher avec tant de peine, & d'opiniastreté à ta Bergere, & de desirer avec tant de passion que toute l'Europe sçache où tu es, & ce que tu fais. Il vaudroit bien mieux, ce me semble mon Berger, que ta seule Astree le sçust, & que le reste de l'Vniuers l'ignorast, car i'ay tousiours ouy dire que les sacrifices d'Amour se font en secret & avec silence. Tu m'opposes des raisons qui pour-







600086706X





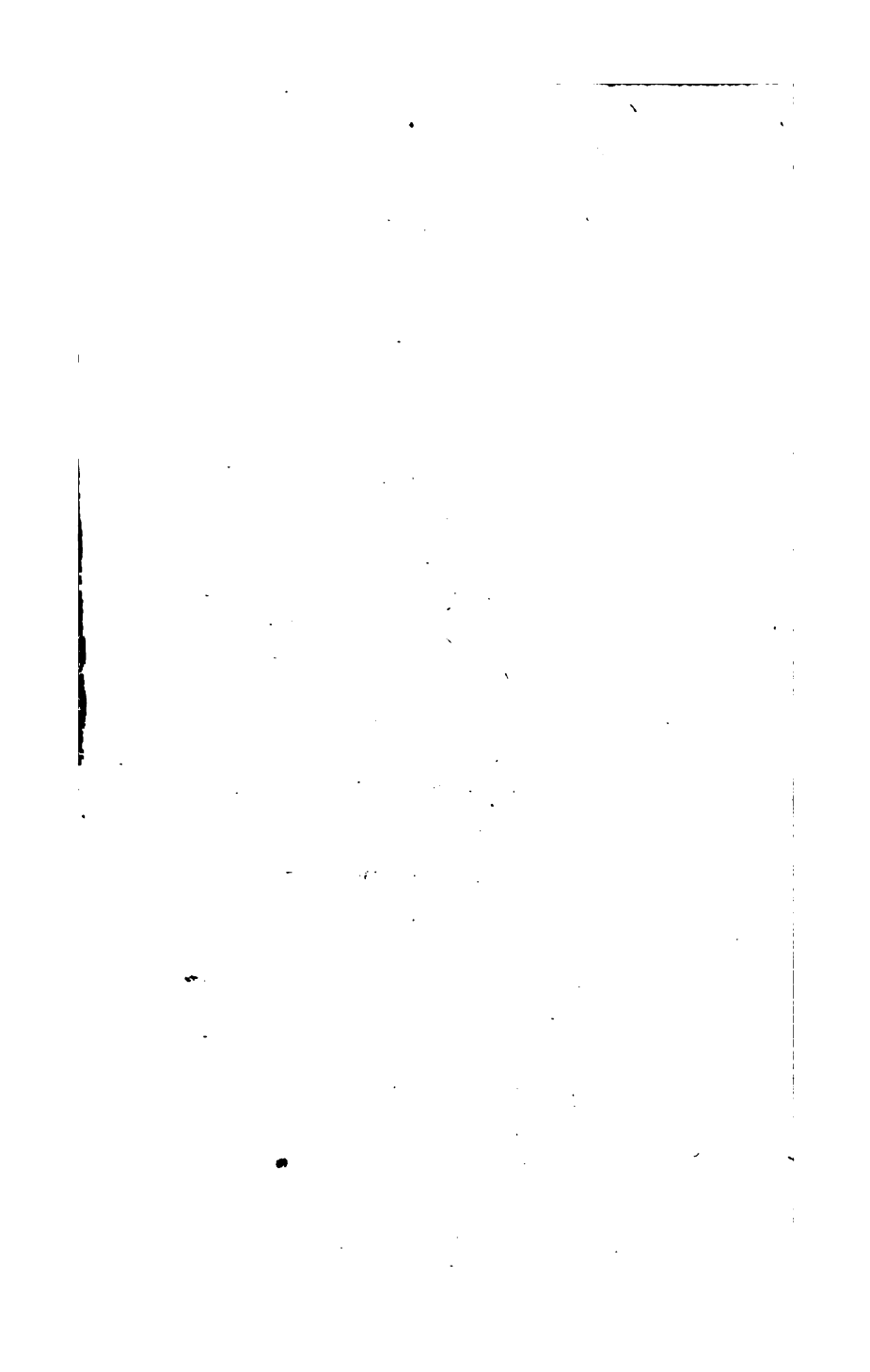




A PARIS  
Chez Anthoine de Soumerville  
et  
Augustin Courbe  
Au Palais dans la petite Salle  
A la page 26.









Vn peintre Scauant entreprit  
 De tirer au vray ton visage,  
 Mais nul que toy neut le courage  
 VRFE de peindre ton esprit.



# L'AVTHEVR AV BERGER CELADON.



'EST vne estrange humeur la tienne, Celadon, que de cacher avec tant de peine, & d'opiniatreté à ta Bergere, & de desirer avec tant de passion que toute l'Europe sçache où tu es, & ce que tu fais. Il vaudroit bien mieux, ce me semble mon Berger, que ta seule Astree le sceust, & que le reste de l'Vniuers l'ignorast: car i'ay tousiours ouy dire que les sacrifices d'Amour se font en secret & avec silence. Tu m'opposes des raisons qui pour-

roient estre receuables en vn autre siecle, mais  
certes en celuy où nous sommes on se rira  
plustost de ta peine qu'on ne voudra imiter  
ta fidelité. Ne dis-tu pas, que ton Amour  
ne peut iamais estre sans le respect & sans l'o-  
beissance: Que la fortune te peut bien prouer de  
tout contentement, mais non pas te faire com-  
mettre chose qui contreuienne à la volonté de  
celle que tu aymes, ou au deuoir de celuy qui  
veut se dire Amant sans reproche: Que les pei-  
nes & les tourmens que tu souffres ne sont que  
des tesmoignages glorieux de tō amour parfait-  
te: Qu'au milieu des plus cruels supplices tu  
iouys d'un bien extrême, sçachant que tu fais  
ce que doit faire vn vray Amant: Et bref que la  
vie sans la fidelité ne te peut estre qu'odieuse, au  
lieu que ta fidelité sans la vie, t'est de sorte  
agréable que tu es marry de n'estre desia mort,  
pour laisser à la posterité vn honorable exem-  
ple de constance & d'Amour: Ah Berger, que  
l'age où nous sommes est bien contraire à ton  
opinion: Car on dit maintenant qu'aymer com-  
me toy, c'est aimer à la vieille Gauloise, &

comme faisoient les Cheualiers de la Table-  
ronde, ou le beau tenebreux. Qu'il n'y a plus  
d'Arc des loyaux Amants, ny de chambre  
deffenduë pour recenoir quelque fruct de cet-  
te inuile loyauté ? Que si toutesfois il y a en-  
cores quelques chambres qui se puissent appel-  
ler deffenduës, elles le sont seulement à ceux  
qui aiment comme tu faicts, pour chastiment  
de leur peu de courage, & pour preuue de leur  
peu de bonne Fortune: Et bref que l'on tient au-  
jourd'huy des maximes d'Estat d'Amour  
bien differentes, à sçauoir qu'aimer & iouyr  
de la chose aymee doiuent estre des accidens in-  
separables: Que de seruir sans recompense sont  
des tesmoignages de peu de merite. Que de lan-  
guir longuement dans le sein d'une mesme Da-  
me, c'est en vouloir tirer l'amertume, apres en  
auoir eu toute la douceur. Que d'obeir à celles  
que l'on aime, en ce qui nous esloigne de la posses-  
sion du bien desiré, c'est imiter ceux qui vont  
à contrepied de leur chasse. Que d'aymer en  
diuers lieux, c'est estre Amant auisé & pre-  
noyant: Que de se donner tout à vne, c'est

se faire deuorer à vn cruel animal, & qui  
n'a point de pitié de nous. Et bref, quelle  
change est la vraye nourriture d'une amour  
parfaite & accomplie. Or considere Ber-  
ger, comment tu dois esperer de treuuer  
quelque iuge fauorable parmy ces person-  
nes preoccupées, d'une opinion si differente:  
Et si tu m'en crois ne te laisse voir qu'à ton  
Astree, & te tiens caché à tout autre.  
Mais quoy? tu reiettes mon conseil, & pour  
toute raison tu me responds que tu t'es de for-  
te dedié à la gloire d'Astree, que les siecles  
& les opinions des hommes pouuans chan-  
ger en bien, aussi bien qu'en mal, tu desi-  
res qu'à l'aduenir on recognoisse quelle a  
esté la beauté, & la vertu d'Astree, par les  
effets de ton amour, & par les tourments  
que tu auras endurez. L'auoué, mon Berger, ce  
que tu dis, & qu'il peut estre que les Amants  
reuiendront à ceste perfection qu'ils mesprisent  
maintenant: mais parce que cependant il y en  
aura plusieurs qui te pourront blasmer, mets en  
ta memoire ce que ie te vay dire, afin de leur

*Respondre s'il en est de besoin.*

*Accorde leur d'abord sans difficulté que véritablement tu aymes à la façon de ces vieux Gaulois qu'ils te reprochent, ainsi que tu les veux ensuivre en tout le reste de tes actions: comme ils le pourront aisément recognoistre s'ils considerent, Quelle est ta religion, Quels sont les Dieux que tu adores: Quels les sacrifices que tu fais, & bref quelles sont tes mœurs & tes costumes, & que ces bons vieux Gaulois estoient des personnes sans artifices, qui pensoient estre indignes d'un homme d'honneur de mentir & n'observer point son serment. Qui n'auoient point la parole differente du cœur: Qui estimoient que l'Amour ne pouuoit estre sans respect, & sans la fidelité; Qui cherchoient l'entree du Temple d'Amour par celuy de l'honneur: & celuy de l'honneur par celuy de la vertu. Et bref qui méprisoient & leur vie & leur contentement propre, pour ne tacher en rien la pureté de leur affection: Que quant à toy qui n'estes nourry & esleué parmy ces honorable personnes, tu ne peux sans blasme con-*



treuenir à vne si bonne nourriture. *Que* s'  
veulent aimer comme ceux qui t'ont instruit  
tu les seruiras de guide tres asseuree: *Que* s'  
veulent continuer en leur erreur, comme ils o  
faict insques icy, encor ne leur seras tu poin  
inutile, puis que prenant tes actions au rebours  
ils pourront tirer de cette sorte vn parfait pa  
tron de leur imperfection.





Vn peintre scauant entreprit  
 De tirer au vray ton visage,  
 Mais nul que toy nait le courage  
 VRFE de peindre ton esprit.

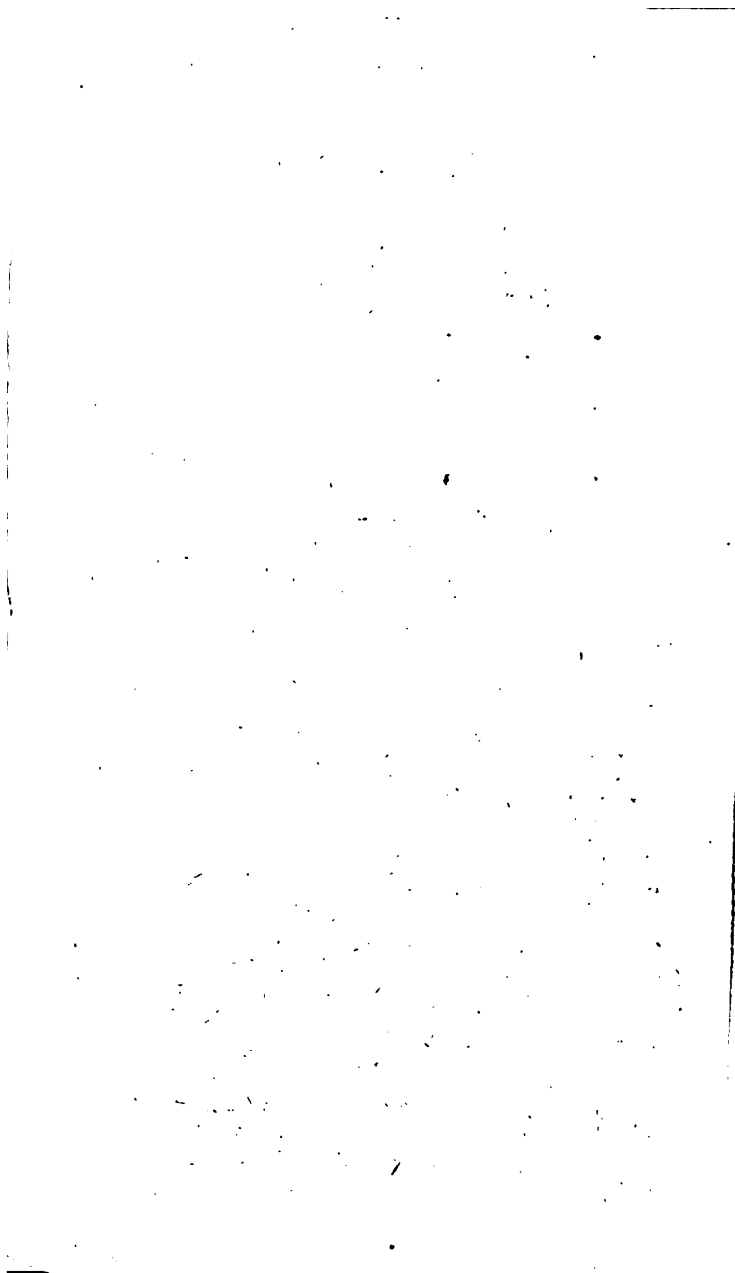


# L'AVTHEVR AV BERGER CELADON.



**C'**EST vne estrange humeur la tienne, Celadon, que de cacher avec tant de peine, & d'opiniatreté à ta Bergere, & de desirer avec tant de passion que toute l'Europe sçache où tu es, & ce que tu fais. Il vaudroit bien mieux, ce me semble mon Berger, que ta seule Astree le sçust, & que le reste de l'Vniuers l'ignorast: car i'ay tousiours ouy dire que les sacrifices d'Amour se font en secret & avec silence. Tu m'opposes des raisons qui pour-

treuenir à vne si bonne nourriture. *Que s'*  
*veulent aimer comme ceux qui t'ont instrui*  
*tu les seruiras de guide tres asseuree: Que s'*  
*veulent continuer en leur erreur, comme ils o*  
*faict iusques icy, encor ne leur seras tu poin*  
*inutile, puis que prenant tes actions au rebours*  
*ils pourront tirer de cette sorte vn parfait pa*  
*tron de leur imperfection.*







*Duquel prends tu plus d'avantage  
ASTREE, ou d'estre de ton age  
Toute la gloire et l'ornement.*

*Ou d'avoir l'Amour meritee  
D'un Berger si fidele amant  
Ou qu'VRRE ta gloire ait chante*

*Bore*



TABLE DES  
**HISTOIRES**  
CONTENUES EN LA  
*Seconde partie d'Astree, de*  
*Messire Honoré d'Urfé.*



Histoire de Celidee, Thamyre & Calidon.	39
Harangue du Berger Calidon.	77
Responce de la Bergere Celidee.	94
Responce du Berger Thamyre.	112
Responce du Berger Palemon.	658
Jugement de la Nymphé Leonide.	124
Histoire de Palinide, & de Circene.	194
Histoire de Parthenopé, Florice, & Dorinde.	223
Oraison à la Déesse Astree.	347
Histoire de Damon, & de Madonthe.	371
Dessy de Damon à Thersandre.	427
Histoire de Galathee.	513
Tombeau du Berger Celadon.	632
Histoire de Doris, & Palemon.	645
Histoire du Berger Adraсте.	672
Jugement de la Nymphé Leonide.	683
Histoire d'Urfé, & d'Olymbre.	732
Suite de l'histoire de Lindamor.	747
Suite de l'histoire de Celidee.	784
Histoire de la jalousie de Lycidas.	822



## TABLE DES HISTOIRES.

Histoire de Placidie.	8.
Histoire d'Eudoxe, Valentinian & Vrsace.	8
Requête qui se presente au conseil des six cens, d mandant le poison.	92
Demande d'Vrsace.	100
Demande d'Olymbre.	100
Jugement du Conseil des six cens.	100

## TABLE DES LETTRES.

Lettre à la plus aymee & belle Bergere.	16
Lettre de Dorinthe à Hylas.	272. 273. 274.
Lettre de Florice à Hylas.	288. 294. 304. 305.
Lettre de Hylas à Florice.	290. 291
Lettre de Damon à Madonthe.	378. 434
Lettre de Thersandre à Madonthe.	400
Lettre d'Astree à Celadon.	500. 501. 502.
Lettre de Celadon à la Bergere Astree.	606
Lettre de Lindamor à Leonide.	749
Lettre de Lindamor à Galathee.	752
Lettre de Leonide à Lindamor.	741
Lettre d'Eudoxe à Vrsace.	950. 975.

## TABLE DES POÉSIES.

Amour ne brusse plus.	24
Amour qui dans mon cœur.	540
Amour grand artisan.	561
A vous sage Adamas.	566
Bel astre flamboyant.	229
Belle de mes desirs.	248
Belle onde de Lignon.	711
Ces vieux rochers tous nuds.	730
Cependant que Madame.	900
Doux Zephir que ie vois.	199
Dorinde se mocqua de vous.	244
Dans les tristes recoins.	720

## TABLE DES POESIES.

Elle fuit & fuyant.	198
Epitaphe d'un homme heureux.	1008
Fille de l'air.	6
Jamais contre les Rocs.	909
J'estois pour mon malheur.	924
Le guille de quadran.	171
Le Temple d'amitié.	330
La belle dont l'Amour.	608
Mon Penſer, hé pourquoy.	171
Mon eſprit combatu.	734
Onde qui ſouleuez.	729
Paſſant ſi tu t'enquiers.	334
Précices, rochers.	728
Quelle Aurore j'aimais.	41
Quoy vous ay-je offencés.	191
Quand Hylas apperçoit.	192
Qui ne l'admireroit.	338
Qu'enieux de mon bien.	387
Quand ie vois vn amant.	642

## TABLES D'AMOVR.

Qui veut eſtre parfait Amant.	326
TABLES D'AMOVR FALSIFIEES.	
Que ie viue, & qu'on le poſſede.	785
Riuere que j'accrois.	568
Sont ce, Peintres ſçauans.	336
Silandre qui te plains.	546
S'il yme autre que vous.	625

roient estre receuables en vn autre siecle, n-  
certes en celuy où nous sommes on se  
plustost de ta peine qu'on ne voudra imi-  
ta fidelité. Ne dis-tu pas, que ton Amc  
ne peut iamais estre sans le respect & sans l  
leissance? Que la fortune te p<sup>ou</sup>ss<sup>er</sup> bien priuer  
tout contentement, mais non pas te faire cor-  
mettre chose qui contreuienne à la volonté  
celle que tu aymes, ou au deuoir de celuy q  
peut se dire Amant sans reproche? Que les pe-  
nes & les tourmens que tu souffres ne sont q  
des tesmoignages glorieux de t<sup>on</sup> amour parfa-  
te? Qu' au milieu des plus cruels supplices  
iouys d'vn bien extrême, scachant que tu fa-  
ce que doit faire vn vray Amant? Et bref que l  
vie sans la fidelité ne te peut estre qu' odieuse, a-  
lien que ta fidelité sans la vie, t'est de sort  
agréable que tu es marry de n'estre desia mort  
pour laisser à la posterité vn honorable exem-  
ple de constance & d'Amour? Ah Berger, que  
l'aage où nous sommes est bien contraire à ton  
opinion! Car on dit maintenant qu' aym<sup>er</sup> com-  
me toy, c'est aimer à la vieille Gauloise, &

[illegible]

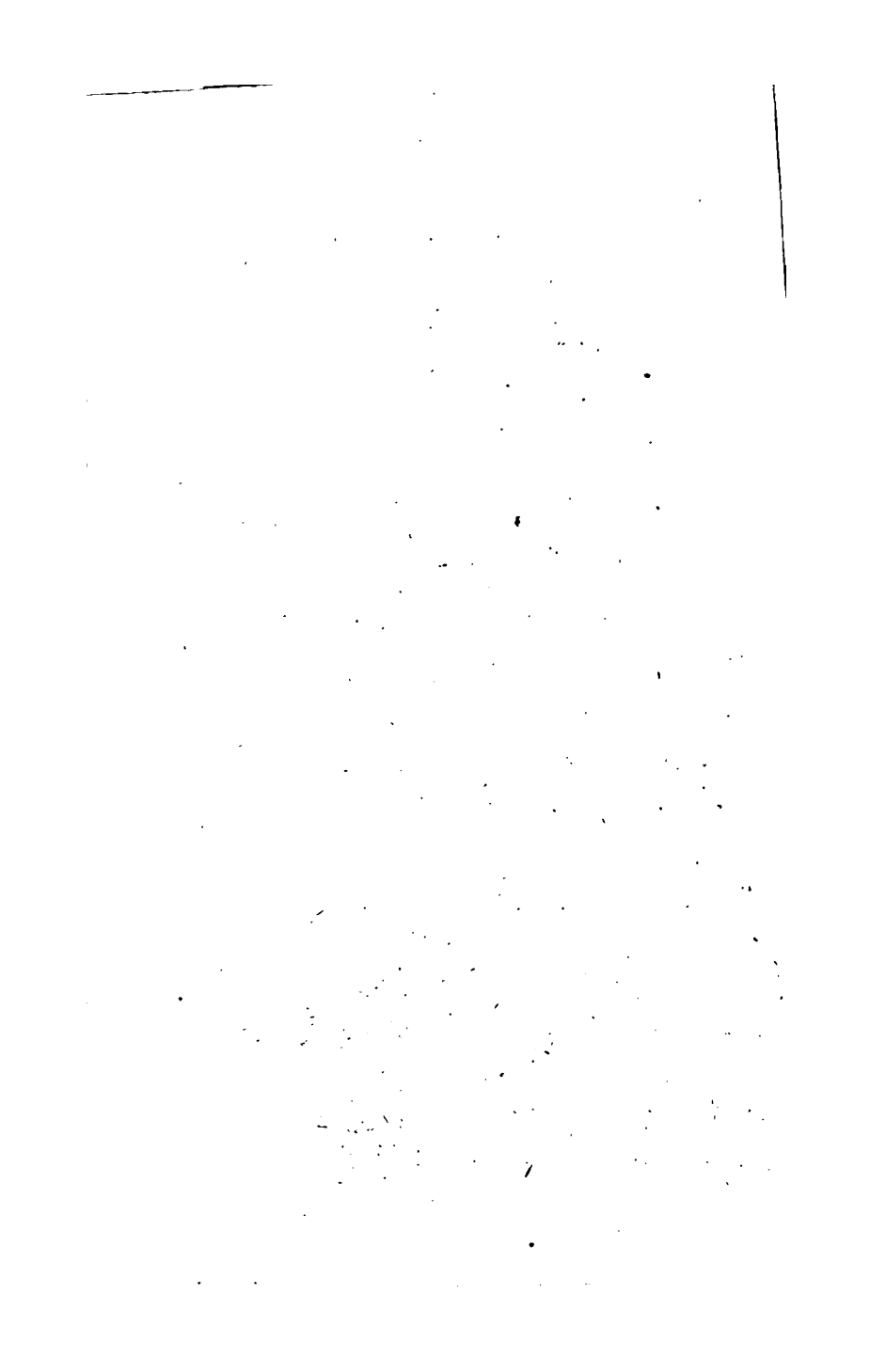
Ciel, par vne iuste-punition, refusast à sa douleur le remede que le temps a de coustume de rapporter à tous ceux qui ont plus de sujet de se douloir : car au lieu d'adoucir les aigreurs de ses ennuis, tous les iours elle decouuroit de nouuelles occasions de regret. Et quand sa memoire, diuertie ailleurs par les compagnies qui la venoient visiter, cessoit quelquesfois de luy représenter les causes de ses desplaisirs, ses yeux en eschange par tout où ils s'adressoient, ne voyoient que des objets tellement ennuyeux, que pour ne les voir elle demeueroit le plus souuent dans sa cabane. Mais ce que l'affligeoit dauantage, c'estoit qu'elle estoit priuée de cette consolation, qui se trouue encore parmy les plûs grandes infortunes. Je veux dire, qu'elle ne pouuoit rejeter le sujet de sa faute que sur elle-mesme, ny trouuer les moyens de s'en excuser de quelque biays qu'elle peust tourner cet accident. Et ne faut douter qu'il luy en eust esté entierement impossible de continuer sa vie surchargée de tant d'ennuis, si l'amitié de Diane & de Philis ne luy eust aydé à les supporter ; la presence de la personne aimée estant l'un des plus souuerains remedes que la tristesse puisse receuoir. Aussi ces cheres amies n'en estant pas ignorantes, auoient vn si grand soin de cette Bergere, que dès la pointe du iour l'une ou l'autre, & bien sou-

espondre s'il en est de besoin.

Accorde leur d'abord sans difficulté que véritablement tu aymes à la façon de ces vieux Gaulois qu'ils te reprochent, ainsi que tu les veux ensuiure en tout le reste de tes attiōs: comme ils le pourront aisement recognoistre s'ils considerent, Quelle est ta religion, Quels sont les Dieux que tu adores: Quels les sacrifices que tu fais, & bref quelles sont tes mœurs & costumes, & que ces bons vieux Gaulois estoient des personnes sans artifices, qui pensoient estre indignes d'un homme d'honneur de vivre & n'observer point son serment. Qui n'auroit point la parole differente du cœur: Qui estoient que l'Amour ne pouuoit estre sans respect, & sans la fidelité; Qui cherchoient l'entree du Temple d'Amour par celuy de l'honneur: & celuy de l'honneur par celuy de la vertu. Et bref qui méprisoient & leur vie & leur contentement propre, pour ne tacher en rien la pureté de leur affection: Que quant à toy ayant esté nourry & esleué parmy ces honorable personnes, tu ne peux sans blasme con-

#### 4 LA II. PARTIE D'ASTREE.

Et toutesfois quand il se rappelloit en soy-mesme, il connoissoit bien qu'ils auoit fait un changement fort desaduantageux : se souuenant de quel heur il estoit accompagné, lors que maistre absolu de ses pensées il dispoisoit tout seul de sa vie & de ses desseins. Combien de fois voulut-il avec la raison défaire les premiers nœuds dont il se sentoit lier en ce nouveau seruage ? Combien de fois, voyant que la raison y estoit inutile, voulust-il les rompre avec la force d'une violente resolution ? Mais autant de fois qu'il s'y essaya, autant de fois reconnut-il que c'est en vain que l'homme s'efforce contre les ordonnances du Ciel, & que celuy est le plus aduisé qui sçait mieux y ployer & conformer sa volonté. Ces considérations estoient cause que quand il ne pouuoit estre auprès de sa Diane, comme le matin & le soir, il estoit bien aise de se retirer de toute compagnie, tant parce qu'il iugeoit toute autre ennuyeuse, ne pouuant iouyr de celle qu'il desiroit, que pour auoir plus de loisir de consulter en soy-mesme librement, & iuger qu'elle estoit la volonté du Ciel, & par qu'elle voye il pourroit mieux paruenir. Et combien qu'il reconnut plus d'impossibilité à la poursuite de son affection que d'apparence de la pouuoit continuer, si ne pouuoit-il iamais prendre conclusion qu'à l'auantage de son Amour. Que s'il faisoit dessein de s'en retirer, ô que







*Duquel prends tu plus d'avantage  
ASTREE, ou d'estre de ton age  
Toute la gloire et l'ornement.*

*Ou d'avoir l'amour meritee  
D'un Berger si fidelle amant  
Ou qu'VRFE ta gloire aji chante*

*Boro.*

LIVRE PREMIER.

III.

*Comment ? ceder un tel bien à quelque autre,  
Qu'amour ordonne en effect qui soit nostre !  
Qui plus que moy voit-elle volontiers ? Vn tiers.  
Vn tiers, Echo, c'est un cruel langage,  
Mais s'il est vray qu'elle ayme mieux un tiers,  
Au lieu d'amour qu'auroit un grand courage ? Rage.*

IV.

*Nymphé qui sens dans ces roches creuses,  
Quel est le mal des peines amoureuses,  
N'ay-je donc iamaïs allegement ? Iement.  
Comment, Echo, n'est-ce point un blasphème,  
De l'accuser & dire que tu ments ?  
Ce que j'entends est-ce bien ta voix mesme ? Aime.*

V.

*C'est bien ta voix qui frappe mes oreilles,  
Mais ce secret, Nymphé qui me conseilles,  
L'as-tu, dis-moy, de ma Diane ouy ? Ouy.  
Mais de l'aymer, hélas ! c'est peu de chose,  
Si elle aymé, d'elle ie ne iouy,  
Pour un tel heur qu'est-ce qu'on me propose ? Ose.*

VI.

*Le Ciel noircy de tempeste & d'orage  
Ne peut d'effroy m'abatre le courage,*

**LA II. PARTIE D'ASTREE,**  
*Mon cœur ne craint tous ces estonnemens.* **N**  
*mens.*

*Je ne ments point, ny ne suis temeraire :*  
*J'apprens d'Amour ces beaux enseignemens,*  
*Faut-il bien plus pour un si grand mystere? Taire.*

## VII.

*Te me tiray, plustost ma voix pressée,*  
*Soupirera ma mort que ma pensée,*  
*Amant secret comme Amant valeureux. Heureux.*  
*Heureux cent fois aymé de cette belle:*  
*Mais d'où sçais-tu que son cœur genereux*  
*Sera vaincu si ie luy suis fidelle? D'elle.*

Encore que le Berger n'ignorast point que c'estoit luy-mesme qui se respondoit, & que l'air frappé par sa voix rencontrant les concavitez de la roche estoit repoussé à ses oreilles: si ne laissoit-il de ressentir vne grande consolation des bonnes responses qu'il auoit receues, luy semblant que rien n'estant conduit par le hazard, mais tout par vne tres-sage prouidence, ces paroles que le rocher luy auoit renuoyées aux oreilles n'auoient esté prononcées par luy à dessein, mais par vne secrette intelligence du démon qui l'aimoit, & qui les luy auoit mises dans la bouche: Et en cette opinion il suiuoit la coustume de ceux qui aiment, qui d'ordinaire se flattent en

ce qu'ils desirerent, & trouuent des apparences d'efpoir où il n'y a apparence de raison. Apres auoir remercié le genie de ce rocher & les Nymphes de Lignon, il faisoit deffeind'aller entendre sa Bergere au carrefour de Mercure, parce que c'estoit par là qu'elle auoit accoustumé d'aller chez Astrée, & il luy sembloit que l'heure en approchoit, la moitié du iour estant desia passée: mais lors qu'il en vouloit prendre le chemin, il vid assez pres de luy la Nymphe Leonide, & le gentil Paris, qui ayant ouy sa voix auoient tourné leurs pas vers luy, tant pour sçauoir des nouuelles des Bergeres, Astrée, Diane, Philis, que pour auoir le plaisir de sa compagnie: car encore que Paris conuist bien l'affection qu'il portoit à Diane, si ne laissoit-il de l'aimer & de l'estimer beaucoup; ne pouuant croire que cette sage Bergere le deust iamais preferer à luy à cause de la grandeur d'Adamas, qui pour sa qualité de grand Druyde estoit apres Amasis, le plus honoré par toute cette contrée, ignorant qui ne sçauoit pas que l'Amour ne se mesure iamais à l'aune de l'ambition ny du merite, mais à celle de l'opinion seulement. Siluandre qui estoit plein de ciuilité comme ayant esté nourry parmy les escoles des Phocéens & Massiliens, encore que la venuë de Paris ne luy fut gueres agreable, sçachant bien qu'Amour le conduisoit parmy les bois,

10 LA II. PARTIE D'ASTREE.

& vn Amour encore qui estoit à son desavantage, ne laissa de s'avancer vers luy & vers la Nymphé. pour les saluer. Je ne vous demande pas, luy dit Leonide en souffrant, quelles estoient les pensées qui vous entretenoient en ce lieu solitaire, sçachant assez que celles qui vous accompagnent ne sont gueres sans Diane: mais ie voudrois bien sçavoir de vous pourquoy vous les preferez à sa veuë, & qu'elle est l'occasion qui les vous rend plus douces que sa presence. Je ne nieray point, dit-il, Madame, que ces agreables pensées dont vous me parlez, ne m'ayent tenu fidelle compagnie, aussi bien en ce lieu retiré qu'elles font par tout où ie me trouue esloigné de Diane, mais que ie les tienné plus cheres que le bien de sa veuë, permettez-moy ie vous supplie de vous dire qu'encor que par raison cela deuroit estre, toutesfois ie ne l'ay point encores pû obtenir sur moy mesme. Que si vous me voyez icy sans elle, ce n'est que pour passer plus doucement en la compagnie de mes imaginations les heures que son repas me contraind de perdre loing d'elle: & d'effect lors que vous estes arriüée ie m'acheminois au carrefour de Mercure, parce que voicy le temps qu'elle part de sa cabane pour aller vers Astrée, & ie faisois dessein de l'y accompagner. Nous sommes venus, respondit Leonide, avec resolution de donner

le reste du iour à ces belles Bergeres, mais quand cela ne seroit pas, nous penserions de faire vne faute qui ne seroit pas legere ny peu desagreable à l'Amour, si nous retardions vostre voyage; c'est pourquoy, Berger, vous nous y conduirez: & par les chemins nous direz s'il vous plaist, pourquoy vos pensées vous deueroient estre plus cheres que la presence mesme de celle qui les fait naistre; puis que quant à moy ie le trouue tant esloigné de raison que ie ne scautois me figurer que cela puisse estre.

A ce mot Siluandre pour luy obeyr, leur ayant fait prendre vn sentier, qui trauersant vn grand pré abregioit de beaucoup le chemin, reprint ainsi la parole. Ce que vous me demandez, grande Nymphé, n'est pas difficile d'estre entendu, pourueu qu'il soit pris comme il doit estre; parce qu'il est bien certain que les yeux sont les premiers qui donnent entrée à l'Amour dans nos ames. Que si quelques vns sont deuenus amoureux en oyant raconter les beautez & perfections des personnes absentes, ou ça esté vne Amour qui n'a pas esté de durée ny violence (estant plustost vne peinture d'Amour que vne vraye Amour) ou l'esprit qui l'a conceüe à quelque grand deffaut en soy-mesme, d'autant que l'ouye rapporte aussi bien les faussetez que les veritez, & le iugement qui se fait

sur vn rapport incertain, ne scauroit estre  
 bion ny proceder d'vnē amebien posée: mais  
 tout ainsi que ce qui produit quelque chose  
 n'est pas ce qui la nourrit & qui la met après  
 en sa perfection, de mesme deuons-nous di-  
 re de l'Amour, parce que si nos agneaux nais-  
 sent de nos brebis, & qu'au commencement  
 ils tirent quelque legere nourriture de leur  
 lait, ce n'est pas toutesfois ce lait qui les  
 met en leur perfection, mais vne plus ferme  
 nourriture qu'ils recoiuent de l'herbe dont  
 ils se paissent: Ainsi les yeux peuuent bien  
 commencer & esleuer vne ieune affection,  
 mais lors qu'elle est creüe, il faut bien quel-  
 que chose de plus ferme & de plus solide,  
 pour la rendre parfaite: & cela ne peut estre  
 que la connoissance des vertus, des beautez,  
 des merites; & d'vne reciproque affection  
 de celles que nous aimons. Or quelques vns  
 de ces connoissances prennent bien leur origi-  
 ne des yeux, mais il faut que l'ame par apres se  
 tournant sur les images qui luy en sont demeu-  
 rées au rapport des yeux & des oreilles, les ap-  
 pelle à la preuue du iugement, & que toutes  
 choses biē debattuës elle en fasse naistre la ve-  
 rité. Que si cette verité est à nostre aduanta-  
 ge, elle produit en nous des pensées dont la  
 douceur ne peut estre esgalée par autre sor-  
 te de contentement que par l'effect des mes-  
 mes pensées. Que si elles sont seulement



aduantageuses pour la personne aimée, elles augmentent sans doute nostre affection, mais avec violence & inquietude: & c'est pourquoy il ne faut point douter que l'absence n'augmente l'Amour, pourueu toutesfois qu'elle ne soit pas si longue que les images receuës de la chose aimée se puissent effacer, soit que l'Amant esloigné ne se represente que les perfections de ce qu'il aime, parce qu'Amour qui estuez & canteleux ne luy a peint que ces images parfaites en la fantaisie, soit que l'entendement estant desia blessé ne veuille tourner l'oeuë que sur celles qui luy plaisent, soit que la pensée en semblables choses adiouste tousiours beaucoup aux perfections de la personne aimée: tant y a que celuy veritablement n'a point aimé, qui n'augmente son affection estant esloigné de ce qu'il aime. Quant à moy, respondit Leonide, j'eusse fait vn iugement bieç different au vostre, ayant tousiours ouy dire que l'absence est la plus grande & plus dangereuse ennemie d'Amour. La presence, repliqua le Berger, l'est sans comparaison beaucoup dauantage, comme nous l'apprend tous les iours nostre experience: car pour vne Amour qui se charge entre les personnes absentes, nous voyons qu'entre les presentes il y en a plus de cent: & de plus pout montrer combien la presence est plus contraire à l'Amour, si nous cessons d'aimer estant

absents, c'est sans violence & sans effort, & n'y a point d'autre changement sinon que la memoire se couure peu à peu d'oubly, comme vn feu de sa propre cendre : mais quand vn Amour se rompt en presence, ce n'est iamais sans esclat, ny sans vn extrême effort, voire (& qui est vn grand tesmoignage de ce que ie dis) sans faire naistre des cendres de l'Amour. esteinte vne hayne plus grande encore que n'a esté cette Amour. Et cela procede de cette raison. L'Amant est ou aimé, ou hay, ou indifférent : s'il est aimé, d'autant que l'abondance soule incontinent, l'Amour aussi-tost se perd en presence, estant outragé, s'il faut dire ainsi, de trop de faueurs : s'il est hay, d'autant qu'à toutes heures il reçoit de nouvelles connoissances de hayne, il est impossible qu'entre tant de coups il n'y en ait quelqu'un qui perce ses armes pour sortes qu'elles soient, & qui le contraigne, estant plusieurs fois redoublé de quitter toute sorte de deffence : que s'il est indifférent, lors qu'il continuë son Amour se voyant à toute heure mesprisé, il faut qu'il soit sans courage, mais s'il n'en a point, comment résistera-t'il aux continuels outrages qu'il en recevra ? Au lieu qu'en l'absence les faueurs reçues ne peuvent estre de celles qui soulent par leur abondance, puis qu'elles ne font qu'attifer les desirs ; & la connoissance de la hayne, ne venant en nostre ame que par

l'ouye, il y a bien de la difference, & les coups en sont bien moindres que ceux que nous recevons par la veüe, de sorte que les blessures en sont beaucoup moins cuisantes, & les sujets de mespris n'estant si ordinaires ny si difficiles à supporter, c'est sans doute que l'absence est beaucoup plus propre à conserver vne affection que n'est la presence. L'abbouë, ayant considéré ce que vous dites, respondit la Nymphé, qu'il est vray, & qu'en presence il survient plusieurs occasions qui ruinent l'Amour, desquelles l'absence est exempté. Mais si ne sçauriez-vous me persuader qu'en voyant ce que l'on aime l'on n'augmente d'affection beaucoup plus qu'en ne le voyant pas, parce que l'amour se nourrissant des faueurs & des caresses, celles que l'on reçoit en presence sont beaucoup plus grandes & plus sensibles que les autres. Je croyois, adjousta le Berger, auoir desia satisfait à cette demande, mais puis qu'il vous plaist d'en auoir plus de claires raisons, il faut, Madame, que i'essaye de vous en donner. Nous auons desia dit que c'est par les yeux que l'Amour commence, mais ce n'est pas toutesfois des yeux qu'elle naist, ny ce ne sont point ceux qui la produisent: la beauté & la bonté estans connues sont sans plus celles qui luy donnent naissance en nous: or la connoissance de la beauté vient bien par les

yeux, mais depuis qu'elle est en nostre ame, nous n'auons plus affaire de nos yeux pour l'aimer à l'aduenir : ce que vous iugerez aisément si vous auez iamais aimé quelque chose : car rentrez en vous mesmes, & considerez si vous perdriez cette Amour encore que vous perdissiez les yeux : si cela n'est point, vous auoüerez que les yeux ne conseruent donc pas vostre Amour. Pour la connoissance de la bonté, elle est produicte ou des actions ou des paroles, qui toutes deux ont bien besoin de presence pour estre connuës, mais apres nullement : car cette connoissance se conserue dans les secrets cabinets de la memoire, sur laquelle nostre ame se repliant apperçoit ce qu'elle y a mis en reserve. Or ie croy, Madame, que vous sçauiez bien que plus nous auons de connoissance de la perfection de la chose aymée, plus aussi nostre Amour s'augmente. Mais qui ne sçait que les troubles mouuemens des sens empeschent infiniment la clarté de l'entendement, & que comme aux contrepoids d'une horloge l'un ne peut monter que l'autre ne descende ; aussi quand les sens s'esleuent, l'entendement s'abaisse, & se releue au contraire quand les sens sont abaissés : Que s'il est ainsi, ne m'auoüerez-vous pas qu'en l'absence l'entendement de celuy qui aime, agira beaucoup plus parfaitement, que quand transporté par les objects qui se  
 presentent

présentent à ses yeux, il ne peut faire autre chose que regarder, désirer & soupirer? Que si jamais vous avez voulu penser profondément à quelque chose, souvenez-vous, Madame, si la sage nature ne vous a pas appris de mettre la main sur vos yeux, afin que la veüe ne diuertist les forces de l'entendement ailleurs; & par cette raison vous conclüerez selon ce que j'ay dit. Que si l'Amour s'augmente par la connoissance de la perfection aimée, puis que nous l'auons beaucoup plus grande estans absents, c'est sans difficulté que nous aimons dauantage esloignez que presens. Mais s'il est ainsi interrompit Paris, d'où procede que tous les Amans desirent avec tant de passion la veüe de celles qu'ils aiment? De l'ignorance, respondit Siluandre, il n'y a personne qui se puisse attribuer le nom d'Amant, qui en luy mesme n'ait cette opinion, que son Amour est si grande qu'il est impossible qu'elle puisse augmenter. Que s'il a cette creance, mal-aisément rechercheroit-il les moyens de l'accroistre s'il pense qu'elle ne puisse estre accreuë? & pour ce sans recourir à cette profonde connoissance il se contente de celle que ses yeux de moment à autre luy peuvent donner: Mais, ô grande Nymphé, combien y a t'il de difference de ces Amours que les yeux uourrissent à celles que l'en-

tendement produit ? Autant sans doute que l'ame est plus capable d'aimer que le corps ; & autant que l'entendement a plus de connoissance que les yeux. Et toutesfois d'autant que ceux-là mesme ne peuuent pas estre tousiours aupres de celles qu'ils aiment , il faut qu'esloignez-d'elles , & en leur apart , ils entretiennent ces images que par leurs yeux Amour leur a mises en la fantaisie. Que si l'on leur demandoit si cet esloignement a diminué leur affection , ie m'assure qu'il n'y a celuy qui ne confessast qu'elle s'en est augmentée , & que c'est vn accroissement de desir , & non pas vne diminution : & de fait avec quelle violence , & avec quel transport les réuiennent ils voir ? Il est tel , Madame , que bien qu'auant que s'estre separés ils eussent iuré que leur Amour estoit paruenüe au suprefme degré d'aimer , & que rien ne pouuoit estre adjousté à la grandeur de leur affection , maintenant la connoissant accreüe en font vn iugement bien different , & leur semble qu'autres-fois ils ont fait vn grand outrage à celles qu'ils ont aimées , de les auoir auparauant si peu aimées , tant cette briefue absence augmente l'Amour , par la contemplation de la beauté. Puis qu'il est ainsi , adjousta Paris , ie m'estonne que vous ne vous esloignez de Diane, afin de l'aymer dauantage. I'ay desia

dit, respondit Siluandre, que ie le deurois faire, mais que ie ne l'ay encore peu obtenir sur moy. Et cela vient, gentil Paris, de ce que nous sommes hommes, c'est à dire, que nous ne sommes pas parfaicts, & que l'imperfection de l'humanité ne peut estre ostée tout à coup: nous sommes bien raisonnables, mais aussi y a-t'il quelque chose en nous qui contrarie à la raison, autrement il n'y auroit point de vices: & c'est cette partie de laquelle ie n'ay pu encore obtenir ce point dont vous parlez, car les sens sont infiniment puissans en celuy qui aime, & quoy que l'ame soit celle qui aime, si est-ce qu'avec les beautez de l'ame elle aime aussi celles du corps: & bien souvent tout ainsi qu'avec les sens corporels elle sent les choses corporelles & se plaist au goust, aux senteurs & aux attouchemens, de mesme ayment avec les mesmes sens, elle se plaist de voir, d'ouyr & de toucher ce qu'elle aime, ne pouuant faire diuorce d'avec eux, & separer son plaisir du leur, lui semblant que c'est leur faire tort de iouyr seule de ces contentemens, dont ils ont esté les commencemens. Et toutesfois si elle ne recherchoit que sa perfection comme elle y est obligée par la raison, elle deuroit reiecter bien loing ces considerations, puis que la nature nous a seulement donné les sens pour instrumens, par lesquels nostre ame receuant les



especes des choses vient à leur connoissance , mais nullement pour compagnons de ses plaisirs & felicitez comme trop incapables d'un si grand bien.

Ces discours eussent bien continué davantage , si de fortune estant pres du carrefour de Mercure ils n'eussent ouy chanter Phillis : elle estoit assise avec vne autre Bergere au pied d'un arbre cependant que leurs brebis à l'ombre de quelques taillis ruminotent toutes resserrees ensemble , attendant que le chaud fust un peu abbatu pour retourner au pasturage. Aussi-tost que Siluandre en ouyt la voix , il tourna la teste de son costé , & l'ayant reconnuë l'a destourna si promptement , que Leonide ne se peut empescher d'en souffrire. Qu'avez-vous ouy , luy dit-elle , & qu'avez-vous veu qui vous ait si promptement fait tourner & destourner la teste ? l'ay veu , dit-il , Madame , celle que ie ne verray iamais sans regret : car c'est Phillis la plus cruelle ennemie que ie puisse auoir , puis qu'elle est la cause de mon seruage. En ce mesme temps Lydias , qui passant chemin sans voir Leonide ny sa compagnie , suiuiot un sentier , qui couuert d'une grande haye , l'empeschoit de voir & d'estre veu , sur tous estonné que le chemin de la Nymphe venant trauerfer le sien , il ne se donna garde qu'il se vit tout aupres d'elle : La ialousie qui le

separoit de la frequentation de chacun, luy faisoit fuyr Siluandre encore plus que les autres; mais à ce coup la ciuilité le contraignit de saluer Leonide & Paris, & de les suivre en estant requis & de l'un & de l'autre, quoy qu'au commencement il essayast d'auoir congé avec quelques mauuaises excuses. Mais Leonide qui l'aymoit à cause de Celadon, le pressa de sorte qu'il fut contrainct d'augmenter la troupe, & Paris qui sur tour desiroit de sçauoir où estoit Diane, luy demanda s'il ne connoissoit point celle qui estoit assise auprès de Phillis sous ce grand arbre. Luy qui n'y auoit point encore pris garde, mettant la main sur ces sourcils & s'arrestant vn peu pour les regarder, respondit que c'estoit Altree, & lors reprenant le chemin il ouït que Leonide continuant le discours qu'elle auoit commencé avec Siluandre, parloit de cette sorte : Et pourquoy, Berger, estes-vous tant offensé contre cette Bergere, encore qu'elle soit cause que vous aimez; puis qu'elle l'est aussi, que vous estes deuenu plus honneste homme? Car ie m'assure que vous m'auoüerez que l'Amour a cette puissance d'adjouster de la perfection à nos ames : s'il est ainsi, l'obligation que vous luy avez, ne doit pas estre petite. I'auoüeray bien, respondit le Berger, que veritablement ie croy que sans Phillis ie n'eusse iamais aymé, mais ie ne laisseray de

dire qu'elle est cause que ie ne suis plus mien , que ie fers , & que i'ay perdu ma liberté. Que si cette liberté ne se peut achepter pour quelque prix que ce soit , ie ne dois pas estre plus son obligé de m'auoir peut-estre rendu vn peu plus honneste homme , qu'offensé contre elle de ce qu'elle m'a fait perdre cette chere & desirable franchise. Mais ne mettez-vous point en compte, adjousta la Nymphe, que vous acquerrez peut estre l'amitié de celle que vous aimez , & pour vne si belle entreprise vne ame bien née comme la vostre , peut elle regretter quelque perte que ce soit , ou se plaindre de la personne qui en est cause ? Vne ame bien née , repliqua-t'il , ne se peut louer de celle qui. est cause de la seruitude , pour quelque esperance de bien qu'elle luy puisse donner : car enfin le seruice, quoy que plus ou moins honteux, est tousiours seruice. D'abord que Lycidas ouyt nommer Phillis , il demeura beaucoup plus attentif , mais quand il ouyt la suite du discours , & des repliques du Berger, il creut que veritablement il l'aimoit, & ne sçachant si bien couvrir sa ialousie qu'il eust désiré, il ne se put empescher de luy dire : Et quoy, Berger, aimez vous bien autant cette Bergere que vous en faites semblant ? Siluandre qui sans penser à Lycidas auoit parlé de cette sorte à Leonide, connoissant bien que la ialousie luy faisoit faire cette deman-

de, pour le mettre plus en peine, ne voulut le dire ny l'auouër, mais luy dit seulement. Dites-moy, Lycidas, qu'en pensez-vous? Le voy, respondit-il, tant de feintes par tout que mon iugement seroit trop certain. Puis doncques, adjousta Siluandre, que mes dissimulations empeschent le iugement que vous en pourriez faire, dites-moy ie vous supplie; qu'est ce que vous en desirez? Mes desirs, respondit Lycidas, sont fort peu considerables en ce qui depend de vous, de qui les actions me sont indifferentes, de sorte que ie m'en remets bien à vous mesme. Puis donc, continua Siluandre, que vous ne m'en voulez dire vostre volonté, s'il y a quelque chose en moy qui vous desplaist, vous n'en deuez accuser que vous seul, & le Ciel qui le veut ainsi, & vous armer de patience. Lycidas vouloit respondre, & peut-estre l'eust fait trop aigrement, si Leonide qui le preuoyoit ne l'en eust empesché avec excuse qu'elle vouloit ouyr ce que Phillis chan-toit: car elle en estoit desia assez pres pour ouyr ses paroles, qui estoient telles;

S O N N E T,  
CONTRE LA IALOVSIÉ.

**A**MOUR ne brusle plus, ou bien il brusle en  
vain,  
Son carquois est perdu, ses flèches sont froissées,  
Il a ses dards rompus, leurs pointes esmoussées,  
Et son arc sans vertu demeure dans sa main.

Ou sans plus estre Archer d'un mestier incer-  
tain.

Il se laisse emporter à plus hautes pensées,  
Ou ses fleches ne font en nos cœurs adressées,  
Ou bien au lieu d'Amour nous blessent de des-  
dain.

Ou bien s'il fait aimer, aimer c'est autre cho-  
se

Que ten'estoit iadis, & les loix qu'il propose  
Sans contraires aux loix qu'il nous donnoit à  
tous:

Car aimer & hayr c'est maintenant le mes-  
me,

Puis que pour bien aimer il faut estre jaloux;  
Que si l'on aime ainsi, ie ne veux plus qu'on m'ai-  
me.

Siluandre, qui auoit fait dessein de donner  
 autant de ialousie à Lycidas qu'il luy seroit  
 possible, voyant que Phillis attentue à ce  
 qu'elle chantoit, & Astrée aux pensées que ces  
 paroles renouuelloient en sa memoire, ne  
 prenoient garde à Léonide, ny à eux, s'auança  
 courant vers elle, & se iettant à genoux, & luy  
 surprenant la main la luy baïsa, puis se rele-  
 uant l'aduertit de la venue de la Nymphé &  
 de Paris. Elle n'eust loisir de se courroucer à  
 luy de cette outrecuidance, parce que Léonide  
 se nouua si proche qu'elle fut contrainte de se  
 leuer, pour luy rendre l'honneur qu'elle luy  
 deuoit. A quoy Siluandre la prenant sous le  
 bras la voulut aider, mais elle le repoussa du  
 coude, voyant mesme Lycidas de la com-  
 pagnie : ce qui ne fit vne legere blessure en  
 l'ame de ce Berger ialous, qui voyant bien  
 que Phillis l'auoit apperceu, eut opinion qu'elle  
 l'eust repoussé de cette sorte, parce que  
 c'estoit en sa presence. Mais apres que les salu-  
 tations faictes, & rendues d'un costé & d'au-  
 tre, chacun eut pris place sous ce grand arbre,  
 Siluandre qui auoit resolu de donner cette  
 journée à la ialousie de Lycidas, se remettant  
 à genoux deuant Phillis : Et bien, belle Berge-  
 re, luy dit-il, iusques à quand ordonnez-vous  
 que nostre guerre dure? quel terme auez-vous  
 estably à mes seruices? combien de temps en-  
 core prendrez-vous plaisir aux trauaux que

vous me faictes souffrir ? Il ne fera pas *vray* pour le moins si i'endure la peine, si ie *fers*, & si vous me surmontez, que vous soyez *entierement* exempte de trauail & de sollicitude : car, ou vous employerez contre moy tous vos artifices, toutes vos armes, & toutes vos forces, ou sans doute, la victoire demeurera mienne. Phillis qui entendoit bien que ce Berger vouloit parler de la gageure qu'ils auoient faicte, à qui se feroit mieux aimer à Diane, receuoit ces paroles comme elles deuoient estre entendues ; mais Lycidas qui pensoit que cette gageure n'auoit esté inuen- tée que pour couvrir leur affection, les pre- noit tout autrement qu'elle, dequoy elle s'apperceut aisément, iettant à tous coups les yeux sur luy, & pour luy oster cette opi- nion, respondit à Siluandre de cette sorte : Berger, Berger, souuenez-vous que si mon ennemy estoit tel qu'il me fallust pour le vaincre y rapporter tant de peine, & luy opposer tant d'efforts, il ne vous ressembleroit point, & ce ne seroit pas contre Siluandre que i'aurois fait la gageure dont vous voulez parler, car contre luy il me suffit de dire ; Je veux vaincre. Siluandre qui reconnut bien le dessein de Phillis, pour le contrarier, luy respondit : Personne ne peut ignorer ce que vous pouuez, mais Siluandre en fera encore moins ignorant que tous les autres Bergers

de Lignon , puis qu'il a si souvent ressenty  
les effets de vostre beauté. Si cela est , re-  
pliqua la Bergere , il vous est donc aduenu  
comme à ceux qui s'éblouyssent au Soleil, sans  
que le Soleil s'en apperçoieue. Ah ! respondit  
incontinent le Berger , qui void le Soleil de  
vos yeux , & volontairement ne s'y esblouyt  
comme moy, n'est pas digne de le voir. Je ne  
sçay adjousta Phillis, rougissant de ces paroles,  
quel peut estre vostre dessein en me parlant  
de cette sorte , mais ie suis bien asseurée que  
notre Maistresse sera aduertie de vos feint-  
ises , & parce que c'est dans peu de iours que  
nous deuons receuoir l'Arrest de nostre ga-  
geure , ie m'assure que ces paroles vous couste-  
ront cher , & que vous sçaurez combien est  
cruelle vne trop tardiuë repentance. Ne  
croyez point, dit-il , Bergere, que iamais ie me  
repente de vous auoir asseurée de l'affection  
que ie vous porte , puis qu'au contraire , ie  
dois auoir plus de regret d'auoir si longue-  
ment vescu sans le vous auoir déclaré , que  
ie ne dois craindre de mal de ce dont vous  
me menacez. Phillis connoissoit bien qu'ils  
le mocquoit , & Astrée aussi , mais cela ne la  
pouuoit satisfaire pour le soupçon que telles  
paroles faisoient naistre en Lycidas : qui ce-  
pendant considerant la peine où elle en estoit,  
se fortifioit tousiours dauantage en son opi-  
nion. En fin elle luy dit : Je pense , Siluandre ,



que c'est par gageure que vous me voulez déplaire en me tenant ces paroles, ou bien que vous les venez estudier icy pour les sçavoir mieux dire quand vous serez auprès de vostre Maistresse. Si cela estoit, interrompit Astrée, il vaudroit mieux que tout à fait il vous parlât comme si vous estiez Diane, que non pas de vous entretenir par personne empruntée. Ce m'est tout vn, respondit Siluandre, pourueu que ie luy fasse entendre la qualité de mon affection, & lors qu'il s'y preparoit : Ie vous coniure, dit Phillis, par la personne du monde que vous aymez le plus, de me laisser en repos, & que vous vous contentiez, que ie sçay plus de vostre affection que vous ne m'en sçauriez dire. Les adjurations, dit-il, sont trop fortes pour y contreuenir, & la declaration que vous me faictes, trop auantageuse pour ne m'en contenter : c'est pourquoy ie me tairay puis que vous le voulez ainsi. Vous m'obligerez en cela, dit la Bergere, car ie ne puis souffrir vos paroles, & plus encores si faisant vostre deuoir vous allez aider à Diane que i'ay laissée bien empeschée à la porte de sa cabane, apres Florette sa chere brebis, qui se meurt. Si vous me le commandez, repliqua Siluandre, & que vous vueillez auoir soing de mon troupeau iusques à mon retour, ie le feray. S'il ne faut que cela, dit Phillis, ie vous le commande, & veux bien prendre garde au troupeau sur le-

quel vous vous excusez. Lors Siluandre comme s'il n'eust osé contrevenir à ce qu'elle luy ordonnoit, apres auoir fait vne grande reuerence à la Nymphé, & à Paris, & puis à toute la troupe, s'en alla courant où estoit Diane, laissant Phillis la plus contente du monde de son depart, & au contraire Lycidas le plus jaloux Berger de tous ceux de cette contrée. Carencore que les discours de Siluandre luy eussent dépleu, si est-ce que les inquietudes qu'il remarquoit en Phillis, luy estoient bien plus cuisantes : mais le commandement & la coniuration qu'elle luy auoit faite par la personne qu'il aimoit, l'offençoient bien dauantage : mais quand il se representoit qu'elle auoit receu ses brebis en garde, cette action le touchoit au cœur encore plus viuement, & toutesfois la pauvre Bergere auoit mieux aimé prendre cette peine, que de souffrir dauantage les paroles qu'elle pensoit estre tant ennuyeu- ses à Lycidas. - Voila comme quelquesfois nos desseins ont des effects tous contraires à nos intentions.

Cependant Siluandre approchant de la cabane de sa Bergere, vit que Phillis ne luy auoit point menty : Car Diane estoit assise en terre, & tenoit sa chere brebis en son giron, comme si elle eust esté morte. Quelquesfois elle luy souffloit à la bouche, & d'autresfois luy mettoit du sel dedans, mais sans effect, parce qu'elle ne

reuenoit point si tost de son assoupissement qu'elle ne retombast comme elle estoit en terre, apres auoir tourné longuement, dont Bergere estoit fort en peine, pource qu'elle c'estoit celle qu'elle aimoit le plus. Et loqu'elle en estoit plus desesperée, & que peu estre elle accusoit quelqu'une de ses voisines de sortilege, & de l'auoir regardé de mauuais œil, Siluandre s'en approcha; & apres l'auoir saluée, il luy demanda ce qu'elle faisoit en terre: Vous le pouuez voir, luy dit-elle, sans que ie le vous die, si vous regardez en quel estat est ma chere Florette. Le Berger se mettant lors à genoux, la considera attentiuement, puis luy toucha les oreilles, luy regarda la langue dessus & dessous, la leua sur les pieds, & en fin luy boucha les nazeaux avec les doigts pour l'empescher de respirer: mais soudain qu'il l'a laissée en liberté apres auoir à demy esternué, elle recommença ses tours, & les continua iusques à ce qu'elle se laissa choir. Siluandre alors ayant bien reconnu son mal, se tournant tout ioyeux vers Diane: Ne vous fachez point, luy dit-il, ma belle Maistresse, vostre chere Florette sera bien tost guerrie, & son mal ne procede point de sortilege, mais plustost de l'ardeur du Soleil, qui luy ayant offensé le cerueau, d'où procede la source des nerfs; luy donne ce mal, que nous nommons Auertin. Le temps, sans doute, la gueriroit

sans autre remede, mais parce qu'elle languiroit trop, si vous me donnez le loisir ie connois vne herbe, & i'en ay veu dans ce pré le plus proche, qui pour certain la rendra saine incontinent. Comment, respondit la Bergere, toute ioyeuse de ces bônes nouuelles, si ie vous donneray ce loisir ? n'en doutez nullement, elle m'est trop chere pour ne rechercher sa guérison par tous les moyens qu'il me sera possible; pour vous en rendre preuue, ie veux aller avec vous pour en cueillir & reçoïnstre cette herbe, afin de vous exempter de cette peine, si i'en ay affaire vne autrefois. Le receuray, dit-il, vn double contentement si vous venez : l'vn de vous rendre cet agreable seruice, attendant que ma fortune me donne les moyens de vous en faire vn meilleur : & l'autre d'estre aupres de vous, qui est bien le temps le mieux employé de toute ma vie. A ce mot lâissant cette brebis en garde de ceux qui estoient en sa cabane, ils vont cueillir cette herbe, non pas que durant le chemin Diane ne remerciaist le Berger de la bonne volonté qu'il luy faisoit paroistre : Et parce que Siluandre en la venant trouuer, auoit remarqué par hazard, le lieu où cette herbe estoit, il en trouua incontinent, & en ayant amassé vne bonne poignée la pila entre deux cailloux, & s'en retournât en pressa le ius avec les deux mains dans les oreilles de la brebis, qui ne l'eust plustost bien auant dans l'oreille

qu'elle se leua secoüant vn peu la teste, & apres auoir esternué deux ou trois fois se print à beeler comme si elle eust appelé ses compaignes, & puis commença de baisser le nez contre terre pour chercher à manger; mais Siluandre la prenant sur son col la remit en son estable, & dit à Diane, qu'elle ne la laissast point sortir de tout le iour, parce qu'encore que ce mal en quelques-vnes procedast quelquesfois des herbes qui les enyurent, toutesfois que le mal de la sienne à ce coup n'estoit cause que du Soleil, & qu'il faisoit empescher qu'elle n'en fust pas si tost retouchée. Diane ne se contentant pas d'auoir veu la guerison de sa chere brebis, & de connoistre l'herbe de veüe, voulut encore sçauoir le nom. Elle a diuers noms, respondit Siluandre, quelques-vns l'appellent Orual, d'autres la Toute-bonne, & nos Myres Soarlée : mais pourquoy n'avez-vous autant de curiosité de conseruer tout ce qui est à vous? Quand ie voy le mal apparent, dit-elle, de ce qui non seulement est mien, mais à qui que se soit, j'en donne le remede le plus prompt que ie puis. Pleust à Dieu, respondit le Berger, que vous fussiez aussi veritable que i'espreue que vous estes le contraire : Il ne faut pas, repliqua Diane en souffrant, que vous effaciez l'obligation que ie vous ay pour le salut de ma chere Florette, en m'iniuriant de cette sorte, & vaut mieux  
que

que nous allions chercher mes compagnes, qui sans doute, seront en peine de moy. A ces dernières paroles, après avoir ramassé son troupeau, elle le chassa du costé du carrefour de Mercure, plus aise de la guerison de sa brebis qu'elle ne le pouvoit dire, & par le chemin elle apprit que Leonide & Paris estoient avec les Bergeres qu'elle cherchoit, & peu après elle les vit tous qui venoient droit à elle, parce que Paris estant en peine du desplaisir de Diane, avoit esté cause que toute la troupe s'acheminait vers elle, pour essayer si on pourroit donner quelque secours au mal de sa brebis: Mais lors qu'ils la virent de loing, ils s'arrestèrent, pensans ou qu'elle fust guerie, ou morte, & de forme ce fut iustement au carrefour de Mercure, où quatre chemins venoient aboutir: & parce que la baze, sur laquelle le Terme de Mercure s'esleuoit estoit rehaussée de trois degrez, ils s'affirent tout à l'entour, & iettant la veüe qui deçà qui delà, Leonide apperceut venir du costé de Montverdun deux Bergers & vne Bergere, qui sembloient n'estre gueres d'accord, parce que les actions qui se faisoient des bras & de tout le reste du corps monstroient bien qu'ils disputoient avec passion: mais sur tout la Bergere les repoussoit & esloignoit d'elle, tantost l'un, tantost l'autre, sans les vouloir escouter. Quelquesfois ils s'arrestoient, & la retenoient par la robe, comme s'ils l'eussent

voulu faire iuge de leur differend, mais elle tout à coup frappant de force des mains sur les deux costez de sa robbe qu'ils tenoient, la leur faisoit lascher, & puis s'enfuyoit iusques à ce qu'ils l'eussent atteinte. Et n'eüst esté que quelques-fois ils se iettoient à genoux deuant elle, d'autres-fois luy baisoient les mains avec soumission pour la retenir, on eüst iugé à sa fuitte qu'ils luy vouloient faire quelque force. Et pour ce qu'ils s'approchoient du carrefour, sans se prendre garde de la bonne compagnie qui y estoit, Leonide les montra à toute la troupe, pour sçauoir s'il y auoit personne qui les reconnuist. Je les ay veu bien souuent, respondit Lycidas, ils se tiennent dans le hameân plus proche de Montverdun, encores qu'ils ne soient pas originaires de ce lieu-là, mais estrangers que la fortune de leurs peres a contrainct de se venir loger en cette contrée, & si vous vistes iamais vne beauté naissante, donner vne grande esperance de perfection, il faut que vous voyez le visage de la Bergere: que si vous pouuez faire en sorte qu'ils vous racontent le differend qui est entr'eux, ie m'assure que vous passerez agreablement le reste du iour; car ils sont tous deux amoureux de cette Bergere, & elle qui est offensée contre tous deux, ne veut ny de l'un ny de l'autre. Je me rencontray il y a quelque temps de l'autre costé de Lignon, en lieu où i'ouys de leur

bouche mesme leur dispute , qui selon mon  
jugement n'est pas petite. La Bergere s'appelle  
Celidée, & ce Berger qui est plus grand, & que  
vous voyez à main droite , se nomme Tha-  
myre , & l'autre Calidon. A peine Lycidas  
auoit finy ces paroles que ces estrangers fu-  
rent si proches , que chacun peut remarquer à  
voir Celidée , que Lycidas auoit dit la verité,  
parce que l'esclat de son visage estoit si grand ;  
qu'il attiroit les yeux de chacun , & quoy qu'il  
y eust quelque defect en sa beauté , on iu-  
geoit bien que le temps y rapporteroit la per-  
fection necessaire. Cependant que chacun s'a-  
musoit à la considerer , Leonide desiruse , à  
cause des paroles de Lycidas , de sçauoir leur  
différend s'auança vers elle, & apres l'auoir sa-  
luée , la pria au nom de toute la troupe , de  
s'asseoir sur les degrez du Terme, pour y passer  
vne partie du chaud , sous l'ombre des Sico-  
mores qui estoient plantez aux quatre costez  
des chemins : elle qui estoit courtoise , & qui  
sçauoit bien le respect qu'elle deuoit à la Nym-  
phe, & qui outre cela estoit bien aise d'euitier  
les importunitéz des deux Bergers, obeyt li-  
brement à la volonté de Leonide, & lors qu'ils  
vouloient prendre leurs places , Diane arri-  
ua, qui embrassée par la Nymphe , & saluée  
de Paris , se mit parmy cette bonne compa-  
gnie. Lycidas cependant qui ne pouuoit sup-  
porter Siluandre auprès de Phillis , le voyant



38 LA II. PARTIE D'ASTREE.

voulant raur ce que l'Amour m'ordonne, & que luy-mesme m'a donné. Si vous confessez, respondit Thamyre, que celuy doit parler à qui l'on fait plus de tort, laissez parler Thamyre, qui se plaint de Celidée, comme de celle qui l'ayant aymé, ne l'ayme plus, & de Calidon, comme la personne du monde qui luy est la plus obligée, & la plus ingrate. Et moy, repliqua Celidée, ie me plains, grande Nymphe, d'estre la butte des importunitéz de tous les deux, & qu'il semble qu'ils ayent fait dessein de me voir plustost morte que de me laisser en repos: de sorte que si le plus interesse doit estre celui à qui l'on doit permettre de parler, qu'ils se taisent seulement, & me laissent la parole libre. Cette dispute eut duré longnement entre eux, si Leonide en souffrant n'y eut mis fin mais leur ayant imposé silence, elle leur proposa que puis qu'ils ne pouvoient estre d'accord à qui seroit le premier, il estoit à propos de le tirer au fort. Sur quoy, chacun ayant mis son gage dans le chappeau de Siluandre, ils furent tirez par Léonide: le premier fut celui de Thamyre, l'autre de Calidon, & le dernier de la Bergere: c'est pourquoy chacun iettant les yeux sur Thamyre, après une grande reuerence, il commença de parler ainsi: Si vous sçavez

---

HISTOIRE DE CELIDEE,  
THAMYRE ET CALIDON.

**P** V I s qu'il a pleu au grand Tautates, de m'eslire pour vous raconter les dissensions qui sont entre nous, ie proteste qu'encores que ce soit la coustume des personnes interessées, de ne dire que ce qui est à leur advantage, ie ne celeray ny ne desguiseray rien de la verité, à condition qu'il me sera permis par apres d'alleguer à part mes raisons, quand chacun aura deduit les siennes. Sçachez donc, grande Nymphé, qu'encores que nous soyons Calidon, & moy demeurans dans ce proche hameau de Montverdun, nous ne sommes pas toutesfois de cette contrée, nos pères & ceux d'avant ils sont descendus, sont de ces Boyens, qui iadis sous le Roy Belouese sortirent de la Gaule, & allerent chercher nouvelles habitations delà les Alpes, & qui apres y avoir demeuré plusieurs siecles, furent enfin chassés par vn peuple nommé Romain hors des villes bâties & fondées par eux, & parce qu'il y en eut vne partie, qui estant priuez de leurs biens s'en allerent outre la forest Hircinie, où les Boyens leurs parens & amis s'estoient establis du temps de Sigouze, & d'autres, choisirent plustost de revenir en leur ancienne partie :

nos ancestres reuindrent en Gaule, & en fin par mariage se logerent parmy les Segusiens. Or, sage Nymphé, ie vous ay voulu faire entendre cecy, afin que vous puissiez mieux iuger qu'elle doit estre l'amitié de Calidon & de moy, puis qu'estans tous deux Boyens, tous deux parens, & tous deux dans vn pays estrange, il y auoit plusieurs occasions qui nous conuioient à nous aimer. Aussi i'auoüeray librement que ie l'ay tousiours affectionné comme mon fils: ie puis vser de ce nom, puis que ie luy ay rendu les assistâces & offices d'un bon pere, l'ayant nourry & esleué aussi soigneusement que l'amitié de son pere, qui estoit mon oncle, l'eust pû desirer de moy, lors qu'il estoit encore si enfant qu'il ne pouuoit auoir presque connoissance du bien ny du mal. Cette belle Célidée estoit nourrie tout aupres de ma cabane, par la sage Cleomene, & quoy qu'elle fust en aage où il n'y auoit pas apparence qu'elle püst donner de l'Amour ( car elle n'auoit pas encore atteint la neuuesme année ) si faut-il que i'auoüe que ses actions enfantines me pleurent, & que dès lors me sentant touché d'une façon inaccoustumée, ie me plaisois à ses propos, & aux petits ieux qu'elle faisoit: de sorte qu'encores que i'eusse vn siecle pour le moins plus qu'elle, ie ne laissois de me iouer, comme si i'eusse esté de son aage: Cōbien de fois luy ay ie souhaité en ce temps-là cinquante ou soixante Lunes de celles qu'il me

sembloit auoir trop pour elle, & elle trop peu pour moy : & combien de fois voyant qu'il estoit impossible, & que son aage venoit à pied de plomb, & le mien s'en alloit à tire d'aile, ay-ie voulu me retirer de cette vaine affection? mais ne le pouuant faire, & vne Lune s'escoulant apres, quoy que trop lentement selon mes souhaits, elle paruint enfin iusques à l'aage de dix ans, qu'elle commença de donner vne si grande esperance de sa beauté que ie n'auois plus de honte d'aimer vn enfant, se pouuant dire dès-lors la plus belle fille du hameau: ie me ressouuiens que sur ce sujet ie fis ces vers :

## SONNET,

## D'VNE IEVNE BEAUTE.

**Q**UELLE Aurore i'amaï d'un beau jour de-  
uanciere,

Est le sein plus semé de roses & de lys?

On quels nouueaux soleils de rayons embellis,

Furent i'amaï si beaux commençant leur carrière?

Dés qu'on se vœu parbysé aux rays de sa lu-  
miere,

Tous les autres soleils soudain sont defailliz,

42 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
Ou pres d'eux pour le moins demeurent si pal,  
Qu'ils ne retiennent rien de leur clarté prem.  
re.

Quel sera le Midy d'un si bel Orient ?  
Je prenoy de toy que le Ciel tout riant,  
Et qui ne vit jamais une Aurore si belle.

Se promet d'en bruser les hommes &  
Dieux :  
Amour au rends son cœur aussi doux que  
yeux.  
Ou nos yeux ou nos cœurs, insensibles pour elle.

Et par ce que ie preuoyois bien que cette  
beauté seroit veüe de plusieurs, & que mon  
cœur ne seroit pas le seul qui en bruseroit de  
desir, ie me resolus d'occuper pour le moins le  
premier son ame, sçachant bien qu'il y a double  
difficulté de paruenir en un lieu si difficile  
de soy-mesme, & qu'il nous est deffendu par  
quelqu'un qui le tient comme sien: conside-  
rant que son aage n'estoit encore capable d'une  
serieuse affection, i'essayay de la gagner par de  
vaines actions enfantines, luy parlant toutesfois d'A-  
mour, de passion, de desir, & de flamme.  
Non pas que ie creusse qu'elle en pust ressen-  
tir encores quelque chose, mais pour l'accou-  
stumer seulement à ces paroles, qui offencen-  
t ordinairement dauantage les oreilles des Ber-

eres, que les effects mesme. Le continuay  
cette vie plus d'un an; durant lequel toutesfois  
luy desrobois quelque baiser, quelquesfois  
luy mettois la main dans le sein feignant de  
me iouer, afin que cette coustume me seruisst à  
l'aduenir presque comme d'une possession. Et  
sans mentir, grande Nymphé, ie ne trauaillay  
pas en vain: car estant paruenüe en l'age de  
dixze ans, elle commença de m'aimer, & disoit  
elle, comme son pere, & augmentant de iour  
en iour, elle me iuroit qu'elle m'aimoit plus que  
son pere ny que son frere, & en fin auant que  
les douze ans fussent accomplis, elle m'aimoit  
plus que tout ce qui estoit au monde. Et quand  
je la pressois, & que ie luy disois qu'elle se ai-  
moit en enfant; & que ce n'estoit pas d'A-  
mour: Si fais, disoit elle, d'Amour: & en  
effect l'age en quoy elle estoit, priuée de toute  
malice, m'eust permis de l'engager à toute  
sorte de preuue de bonne volonte, si ie n'esti-  
seu de l'esleu de l'espouser, lors qu'elle eust esté  
un peu plus quancée. Mais cette considera-  
tion, & celle aussi de la veritable affection que  
je luy portois, assoupit en moy toute malitai-  
se volonte. Et parce que la simplicité me faisoit  
craindre qu'elle ne fust deceüe de quelque au-  
tre, voyant desia plusieurs qui la recherchoient  
ie ne luy representois iamais que l'estime que  
chacun fait de la constance & de la fidelité,  
combien l'on mespriseroit celles qui symett

diuerſes perſonnes, combien les Bergers ſont  
 ordinairement trompeurs & infidelles ; &  
 combien il ſe falloir peu fier en leurs paroles,  
 voire que c'eſtoit faute de les eſcouter. Et lors  
 qu'un iour elle ne me reſpōdit: mais ſi c'eſt fau-  
 te, il ne faut donc pas que ie ſeuſſe que vous  
 me parliez comme vous faites. Je vis bien qu'il  
 y auoit encore de l'enfant en elle, puis qu'elle  
 ne connoiſſoit pas mon deſſein, & pour ce ie  
 luy fis vn long diſcours de l'amiti , luy repre-  
 ſentant que nous n'eſtions en ce monde que  
 pour aimer; que ſans cette vertu il n'y auoit  
 point de plaiſir en la vie; que c'eſtoit elle qui  
 rendoit toutes les amertumes douces; & tou-  
 tes les peines aiſ es; qu'une perſonne qui vit  
 ſans Amour eſt miſerable; parce qu'elle n'eſt  
 aim e de perſonne; qu'elle voyoit bien que  
 ſa mere auoit aim  ſon pere, & que ſa tante  
 de meſme auoit choiſi ſon oncle, mais que  
 celles qui aiment plus d'un, eſtoient blaſm es,  
 & meſpri es de chacun; parce que n'eſtant  
 particulierement   perſonne, perſonne n'eſ-  
 toit particulierement   elles. Et quoy, me  
 replichoit-elle, les Bergers ſont-ils auſſi obli-  
 g ez de n'aimer qu'une Bergere? Ils y ſont ſans  
 doute oblig ez; luy diſois-je; & d'eſſect ne  
 voyez-vous pas que ie n'aime que vous? Mais,  
 adieu ſeulement, quant que ie fuſſe n e n'aimiez  
 vous rien?   quand ie mourrois, ceſſeriez-vous  
 d'aimer quelque choſe? Je ne puis m'emp -

cher de rire de cette naïue demande, & pour  
luy répondre : Sçachez, ma belle fille, luy  
dis-je, qu'auant que vous fussiez née, mon  
Amour ne l'estoit pas encores, que quand  
vous vintes au monde mon Amour y vint  
avec vous, & que si vous mourez auant que  
moy, elle s'enfermera dans vostre tombeau. Et  
si vous mourez auant que moy, continua-elle,  
est-il necessaire que i'en fasse de mesme? & si  
cela est, apprenez-moy, mon pere, ie vous  
supplie, comment il faudra que ie fasse pour  
gagner mon Amour en vostre cercueil. Ma  
elle, luy dis-ic en souffriant, parce que ie suis  
ay auant que vostre amitié, il n'est pas rai-  
sonnable qu'elle meure aussi-tost que moy,  
mais me suruiuant, il faut qu'au lieu que vous  
aimez à cette heure ce que vos yeux vous font  
voir de moy, qu'alors vous en aimiez ce que  
la memoire vous en representera; & par ainsi,  
vous souuenant de Thamyre, vous l'aimerez,  
& ayant memoire de luy vous n'en aimerez  
jamais d'autre, luy donnant aussi bien toute  
votre volonté lors que vous vous ressouuen-  
drez de luy, que vous deuez faire à cette heu-  
re que vous le voyez. Mais comment, disoit-  
elle, toute estonnée, aimeray-je vn mort?  
Quelquesfois que vous me baisiez, & que vous  
me chatouillez, ou me mettez la main dans  
le sein, si ie vous demande pourquoy vous  
le faites, vous me respondiez que c'est parce



le vistel, l'augmētay de beaucoup l'amitié que ie luy auois portée : car auparauant si ie l'auois aimé , ce n'auoit esté qu'en considération de la proximité qui estoit entre nous , & pour la recommandation que mon oncle m'en auoit faite : mais quant à son retour, ie le trouuay tant aimable, qu'il est certain que ie mis en luy tout ce qui me restoit d'amitié, & parce que n'ayant iamais esté marié, ie n'auois point d'enfans, ie fis resolution de luy remettre apres moy tous mes troupeaux & tous mes pasturages, qui peut-estre ne sont pas à desdaigner. Et afin de l'obliger à quelque reciproque bien-veillance enuers moy, ie ie ne me contay pas d'auoir fait ce dessein en moy-mesme, mais ie le luy declaray & le fis sçauoir à tous mes parens & voisins. Et parce que ie preuis bien que demeurant en ma cabane, il estoit impossible qu'il ne vist la belle nourriture de la sage Cleontine, & que peut-estre il l'aimeroit sans sçauoir mon intention, ie la luy dis avec tres-expresses deffences de ne la regarder que comme frere. Avec mille soumissions & mille sermens, il me iura qu'en cela ny qu'en toute autre chose il ne me desobeïroit iamais, ny ne feroit chose qu'il pensast me desplaire. Et toutesfois la Lune n'auoit point encore paracheué vn cours entier, que le voila tât espris de Cclidée, que n'osant le declarer ny à elle ny à moy, ny à autre qui me le pût dire, apres auoir languy quelque temps, il fut contrainct

trainct de se mettre en fin au liſt. Penſez, Madame, quel eſtoit le regret que i'auois de ſon mal, & quelle la peine que i'en receuois, ne pouuant y trouuer remede. On luy vit auſſi-toſt les yeux enfoncez, & le teint iau- ne, & pour le dire en vn mot, il deuint ſi maigre & ſi changé, qu'il n'eſtoit pas recon- noiſſable. Ie le fis voir aux plus ſçauants & experimentez de toute cette contrée, & lors que la reputation me faiſoit connoiſtre le nom de quelqu'vn, ie ne plaignois ny la peine, ny la deſpenſe de l'enuoyer querir. Il n'y eult Vacie en la contrée à qui ie ne fiſſe faire ſacrifice pour appaiſer Tautates, Hefus, Thamaris, & Belenus, ſi de fortune Calidon les auoit offenzeſ: il n'y eult Eubage de qui ie ne demandaiſſe les augures, & l'opinion; il n'y eult Barde que ie ne priaſſe de venir chanter pres de ſon liſt, pour ſçauoir ſi quel- que harmonie pourroit point preualoir par deſſus la melancholie qu'il cachoit en ſon ame. Bref, il n'y eult ſage Sarronide qui à ma requeſte ne le vint viſiter, & luy don- ner quelque precepte contre l'ennuy, & quelque graue conſeil contre la triſteſſe. Mais tout cela ne me profita de rien, non pas meſme les pleurs que l'amitié que ie luy portois, m'arrachoir des yeux par force, lors que ie le priois & coniuerois accoudé ſur ſon liſt, de me dire le ſujet de ſon mal. Enſuy-  
2. Part.

conduitte par vn sain iugement, & si c'est au mal, par vn iugement depraué. Or d'autant que le iugement est rendu malade par la mesconnoissance de la verité, aussi-tost qu'on la luy fait reconnoistre, il est remis en son premier estat. Et quoy que la volonté retienne aussi les ressentimens de cette mauuaise habitude quelque temps après la connoissance de la verité, si est-ce qu'en fin elle la perd, & reprend celle de la vertu, parce que tout vice estant mal, & tout mal estant entierement opposé à la volonté, il n'y a point de doute que tout vice reconnu ne soit hay. Je vous dis ces choses, afin que vous ne desesperez point de la guérison de ce ieune Berger, de qui ie pense auoir fort bien reconnu la maladie : car soit à son poulx inegal, sans luy rapporter autre accident, soit à sa foible voix surprise bien souvent par des demy souspirs, soit à ses yeux, qui semblent nager dans l'humidité, soit à la lantetur dont sa paupiere se hausse & s'abat : bref, à la tristesse qui est peinte en son visage, & à ce continuel silence, ie iuge qu'il est passionnément amoureux en lieu qu'il n'ose declarer, ou dont il est mal-traieté. Aussi-tost que ce Myre me tint ce langage, quelque demon me mit en l'esprit, que c'estoit sans doute de la belle Celidée, & qu'à cause de la desfiance que ie luy en auois faite, il ne l'osoit

dire; & parce que ce Myre me voyoit pensif  
 au lieu de me resiouyr de ses nouvelles, il  
 m'en demande l'occasion, & luy ayant res-  
 pondu que ie craignois plus qu'auparauant de  
 le perdre, parce que sa guerison ne dependant  
 plus des remedes que ie luy pourrois faire don-  
 ner, mais d'une personne inconnue, ou peut-  
 estre ennemie, & sans raison, ie ne voyois  
 qu'il y eust sujet de resiouyssance pour moy. A  
 toute chose, me dit-il, la prudence peut re-  
 medier, excepté à la mort, c'est pourquoy ne  
 doutez point que tât que Calidon sera en vie,  
 ie ne trouue quelque remede. Quant à ce que  
 vous dittes que la personne qui le peut guerir  
 vous est inconnue, ie la descouuriray bien,  
 pourueu que vous me donniez du loisir d'estre  
 aupres de luy quelques iours. Il ne faut pas,  
 luy dis-je, que vous esperiez de le tirer de sa  
 bouche. Ce n'est pas, dit-il, ce que ie pretens:  
 au contraire, il se faut bien donner de garde de  
 luy en faire semblant: car cela nous osteroit le  
 moyen de la connoistre, & lors que nous scau-  
 rons qui elle est, ne doutez point que nous  
 n'en venions bien à bout: car il n'y a courage si  
 farouche qui ne s'appriuoise aux caresses d'A-  
 mour, pourueu que la prudence y apporte  
 l'artifice nécessaire.

Mais, grande Nymphé, ie raconte peut-estre  
 trop par le menu cet accident, si bien que pour  
 abrèger, ie vous diray qu'il demeura sept ou

54 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
huit iours au cheuet du liſt de Calidon, & me  
conſeilla cependant de faire en ſorte, que tou-  
tes les ieunes Bergeres de noſtre hameau &  
d'alentour le vinſſent viſiter ſeparément, ſous  
pretexte que la triſteſſe eſtant ſon plus grand  
mal, il falloir le reſiouyr par les diuertisſemens  
des cōpagnies. Et quant à luy, il luy tenoit touſ-  
iours le bras, & ſans faire ſemblant de rien luy  
rouchoir le poulx, pour connoiſtre quand il  
prendroit quelque eſmotion. De fortune Celi-  
dée en ce temps-là auoit fait vn voyage avec  
Cleontine, où elle demeura cinq ou ſix iours;  
cela fut cauſe qu'encores qu'elle fuſt l'vne de  
nos plus prochaines voiſines, elle vint nous vi-  
ſiter des dernieres, car chacun regrettoit de ſor-  
te ce Berger, & ie faiſois tant de pitié à tous  
ceux qui ſçauoient mon deſplaiſir, qu'il n'y  
auoir celuy qui refuſaſt d'enuoyer ou ſa ſœur,  
ou ſa fille chez moy. En fin eſtans preſque de-  
ſeſperrez de reſponnoiſtre par ce moyen ce que  
nous deſirions de deſcouurir, voicy que l'on  
nous vint aduertir que Celidée eſtoit à la por-  
te. De fortune alors le Myre luy tenoit le bras,  
& ſon poulx eſtoit plus repoſé qu'il n'auoit eſté  
de tout le iour: mais quand il ouyt le nom de  
Celidée, incontinent il ſ'eſmeut & commen-  
ça de ſ'eſleuer, comme ſ'il euſt eu vne tres-  
ardante fièvre, & puis tout à coup ſe remet-  
tant en ſon premier eſtat, ne demeuroid pas  
long-temps ſans eſtre agité de nouueau. Le

Myre qui estoit auisé, le regarde entre les yeux, & les luy voit plus vifs & ardans que de costume, & comme estincellans, la couleur luy vint au visage, bref il reconnut vn si grand changement, que presque, il ne vouloit attendre que Celidée fust entrée pour en estre plus asseuré, & toutesfois quand elle fut à la porte de la chambre, quand elle entra, quand elle s'approcha de luy, & quand elle luy parla, les changemens de son poulx & de son visage estoient si differents, que qui que c'eust esté s'en fust pris garde, & pour ce me tirant à part: Amy Thamyre, me dit-il, ce n'est pas Celidée, qui est entrée, mais la femme de Calidon, si tu veux qu'il viue. O Dieux! quel surfaut me donnerent ces paroles! ie demeuray sans response, & fut tres à propos que le Myre continuast de me parler: car il m'eust esté impossible de prononcer vn mot. En fin estant reuenu vn peu en moy-mesme, ie luy demanday si en l'estat où il estoit, il seroit à propos de le marier? Il sera bien tost remis, dit-il, pourueu que vous fassiez en sorte que cette fille luy donne quelque connoissance d'amitié, & cependant vous pourrez parler à Cleontine, qui estant sage & connoissant l'auantage de la Bergere, n'a garde de refuser ce party.

Ce Myre partit de cette sorte, me laissant sans doute plus malade, que celuy qui estoit au lit. Pourrois-je bien vous représenter, Mada-

56 LA II. PARTIE D'ASTREE.

me, de quelles contrarierez mon ame fut combattue? ie n'estime pas que cela se puisse, puis qu'en verité ie crois que l'entendement m'eust tourné si ie ne m'y fusse promptement resolu. D'un costé l'Amitié me demandoit Celidée pour Calidon, d'autre costé l'Amour me defendoit de la donner. Mais, me disoit l'Amitié, Calidon mourra si tu ne la luy donnes, & il n'y a point de remede que celuy-là. Et l'Amour respondoit: Et comment penses-tu de pouuoir viure toy-mesme, si tu ne la possedes? Dont, disoit l'Amitié, est-ce ainsi que tu te laisses surmonter à vne vaine passion, & veux plustost que de luy contrarier, contreuenir aux loix de la raison? Mais quelle raison, disoit l'Amour, te peut commander que tu meures pour faire viure quelqu'autre? ne faut-il pas appeller cela brutalité? Est-il possible, repliquoit l'Amitié, que tu ne consideres pas que Calidon est ieune, & par consequent en vn aage qui ne peut resister à ses passions? & toy qui a desia passé ces premieres fureurs de la ieunesse, veux-tu te monstrier aussi foible que luy? ou pour mieux dire, veux-tu achepter vn peu de plaisir qui se passera presque aussi promptement qu'il aura esté receu, par la miserable & eternelle mort de Calidon? Ah! change, change de dessein, & consideres, non pas quel tu es, mais quel tu deurois estre, escoute les reproches que le pere de ce ieune Berger te fait:

Est ce ainsi , Thamyre , que tu maintiens la promesse que tu me fis , lors qu'avec mon dernier soupir retenant la main entre les miennes , pour marquer nostre amitié , ie te recommanday cet enfant dans le berceau , & que tu juras que tu l'aurois toute ta vie aussi cher que s'il estoit fort de ton corps , tant pour la recommandation que ie t'en faisois , que pour la memoire des bons offices que tu auois receu de moy , lors que ton pere ieune en mourant , te laissa encore ieune entre mes mains ? Souviens-toy que ie n'ay iamais esté ton competeur en Amour , ny que ie n'ay iamais balancé , si pour quelque leger plaisir ie te laisserois perdre la vie. N'achepte point vn repentir si cherement, repentir , Thamyre , qui honneux t'accompagnera , sans doute , dans le tombeau avec mille sortes de remords , qui feront la vengeance d'un acte tant indigne de ces anciens Boyens , dont tu te vantés d'estre issu.

Il faut que ie l'auouë , ces considerations peurent tant sur moy , que ie me resolus de me priver de Celidée , pour la donner à Calidon. Mais, Madame , combien me trouuay-je empesché , lors que ie voulus m'exécuter ? Premièrement , afin que ce ieune Berger reprit sa première santé , ce fut par luy que ie voulus commencer , & luy ayant déclaré la connoissance que j'auois de son mal , & la volonté que



58 LA II. PARTIE D'ASTREE.

j'auois d'y pouruoir, d'abord il me le nia, mais en fin avec les larmes aux yeux il l'aueüa, & en mesme temps me demanda pardon, avec tant d'apparence de regret, que sans doute la connoissance que i'en eus, fit que ie luy remis toute la faute qu'il auoit commise contre moy, voyant bien que s'il auoit erré, ç'auoit esté par force. Mais lors que i'en voulus parler à Celidée, ce fut bien où ie trouuay de la difficulté: car non seulement elle ne l'aymoit point, mais elle le hayssoit, & falloit bien que cette inimitié vint de nature, puis qu'il n'y auoit sujet quelconque apparent de luy vouloir mal, les bonnes conditions de ce Berger estans telles, qu'elles deuoient plustost donner de l'amour que de la hayne. Et toutesfois bien souuent que nous en auions parlé ensemble, elle m'auoit tousiours dit, que Calidon seroit le dernier qu'elle aymeroit. Or à ce coup que i'estois resolu de luy faire cette ouuerture, si contraire à sa volonté & à la mienne, & si differente des discours que ie luy auois tousiours tenus, ie fus sort en suspens par où ie deuois commencer: en fin ie pensay qu'il estoit à propos de l'y embarquer peu à peu: car de luy dire tout à coup qu'elle aimast Calidon, ie iugeois bien que ie ne l'obtiendrois pas aisément d'elle, tant pour l'amitié qu'elle me portoit, que pour le peu d'inclination qu'elle auoit à l'aymer. I'en vsay donc de

cette sorte, parce que l'aage luy ayant donné plus de connoissance qu'elle ne souloit aupir, il ne falloit plus traiter avec elle comme avec un enfant. Je luy representay le desplaisir que j'auois du mal de ce Berger, combien sa vie m'estoit chere, & en fin que ie n'auois iamais plaisir si ie le perdois, que les Myres, & tous les plus sçauans me disoient que son mal ne procedoit que de tristesse, mais que ne sçachant quel en estoit le sujet, ie ne pouuois que prier tous ceux qui m'aimoient, de s'estudier à le resiouyr, ou à reconnoistre la source de son mal, & qu'elle estant celle que j'aimois & honorois le plus, elle estoit en quelque sorte obligée plus que tout le reste du monde, de rechercher, à ma consideration, la guerison du Berger: que cela estoit cause que ie la coniuerois par toute nostre amitié, de le voir le plus souvent qu'elle pourroit, & de iouer & passer le temps avec luy, afin de le diuertir de cette melancolie qui le faisoit mourir. Elle qui veritablement m'aimoit, me promit de le faire toutes les fois qu'elle auroit la commodité, & en effect n'y manquoit point, dont ie receuois d'un costé du contentement, mais de l'autre tant d'ennuy, que ie ne sçay comment ie pouuois viure. J'auois eu opinion que la familiarité qu'elle auoit avec luy, l'engageroit à quelque bien-veillance, & qu'après il seroit plus aysé de changer cette amitié

60. LA II. PARTIE D'ASTREE.

en Amour, & elle qui auoit vn autre dessein, fit bien ce qu'elle m'auoit promis, mais ne changea point de volonté; cela toutesfois ne laissa pas de profiter à Calidon, qui receuant ses visites & ces caresses, sous l'esperance que ie luy auois donnée beaucoup plus aduantageusement pour ses desirs, que sa fortune ne requeroit, en peu de temps commença de se remettre, & quoy qu'il ne fust pas guery entièrement, si vöyoit-on vn grand attendement en son mal: Et parce qu'elle s'en ennuyoit, & que ie voyois bien que mon dessein n'auoit pas eu l'effect que ie m'estois proposé, ie pensay qu'il la falloit obliger d'vn autre costé. Je m'adressé donc à Cleontine, luy declaré l'amitié que ie portois à Calidon, la volonté que i'auois de luy donner après moy tous mes troupeaux & mes pasturages, luy mets deuant les yeux la qualité de la personne du ieune Berger, sa bonne naissance, ses vertus, bref, l'amitié qu'il portoit à Celidée, & n'oubliay chose que ie püs penser pouuoir auancer cette alliance. Voyez, grande Nymphé, si ie n'y marchois pas de bon pied, & s'il n'a pas occasion d'estre obligé à Thamyre? Cleontine qui iugea ce party auantageux pour sa nourriture, me remercia de la volonté que i'auois pour Celidée, & deslors me donna parole, que tout ce qu'elle y pourroit, seroit employé en faueur de Calidon, mais que la

ieune Bergere auoit vne mere qui l'aimoit infiniment , & sans laquelle elle n'en pouuoit disposer , qu'elle luy en parleroit , & que cependant elle y disposeroit Celidée le plus qu'il luy seroit possible. Voyez , Madame , qu'elle estoit ma miserable fortune ; Le recherchois avec tous les artifices que ie pouuois inuenter , de me priuer du seul bien qui me peut rendre la vie agreable , & preuoyois bien , que quoy qu'il m'en arriuaist , ie n'en pouuois auoir du contentement. Si j'obtenois ce que ie recherchois pour Calidon , quelle vie pouuois-je esperer ? Et si ie ne l'obtenois point , combien m'affligeroit le desplaisir & la peine de ce Berger , qui ne m'estoit pas moins cher que s'il eust esté mon enfant ? Estant donc en cet estat , que ie ne sçay si ie dois nommer mort , ou vie , apres auoir eu la response de Cleontine , vn iour que ie trouuay Celidée , parce que ie ne viuois plus si familièrement avec elle que ie soulois , ie luy dis : Ma belle fille , Cleontine m'a declaré vn dessein qu'elle a , il me semble que vous ne le deuez point reietter ; & craignant qu'elle ne me demandast ce que c'estoit , ie feignis d'estre pressé de quelque affaire , & ainsi la laissay fort en doute : Mais ie partis avec bien plus de peine , car quelque effort que ie fisse contre ma volonté , si ne la pouuois-je déraciner de mon ame : & routes les fois que ie me representois Celidée entre les bras de quel-

que autre; il faut que l'auteur que ie n'auois point assez de resolution pour soustenir seulement cette pensée. Voyez quel ie fusse devenu si ce mariage eust eu l'effect, que veritablement ie rechercherois pour le salut de Calidon !

Il aduint donc que Cleontine croyant que ce que l'aurois proposé estoit aduantageux pour Celidée, le tirant à part, le luy proposa, & auant que luy en demander son aduis, luy dit, quel estoit le sien, & afin de le fortifier dauantage, luy fit entendre qu'elle m'auoit cette obligation, puis que ç'auoit esté moy qui luy en auois parlé. Cette Bergere, Madame, vous pourroit dire mieux que ie ne scaurois faire, quel surfaict elle receut de ces paroles, & mesme quand elle sceut que cette proposition venoit de moy; tant y a que ce fut tout ce qu'elle pût que celer sa colere en présence de Cleontine, à laquelle ayant respondu fort modestement, & toutesfois au plus loing de sa pensée, elle remit cette resolution à son iugement, & à la volonté de sa mere, à laquelle elle ne contreuendrait jamais; puis se retira en son apart, où ie croy qu'elle ne parla pas mal à moy. En fin estant resolüe d'espouser plustost le cercueil que Calidon, elle me vint trouuer. Je iugeay bien d'abord que ie la vis, qu'elle auoit quelque chose qui la troubloit: car les yeux luy trembloient dans

la teste, elle auoit les sourcils froncez, & la couleur plus haute que de coustume, mais ie ne me figurois pas qu'elle fust tant offensée contre moy, ne croyant que Cleontine luy eust dit que cela vint de moy. l'estois de fortune seul au pied de ce gros Orme, qui tout seul au milieu presque de la plaine de Montverdun, est posé sur le grand chemin, aussi tost que ie l'apperceus, ie me leuay, & luy tenant la main comme ie foulois, ie fus estonné qu'elle recula le bras, & me regardant d'un ail plein de courroux : Comment, me dit-elle, Thamyre, oses-tu tendre la main à celle que tu as donnée à vn autre ? Ne te contentes-tu pas de m'auoir abusée, tant que l'innocence de mon aage l'a pû supporter ? Ou si tu penses d'estre si fin & dissimulé, & si tu me crois de si peu d'esprit, que n'estant plus enfant, ie ne puisse connoistre tes ruses & ta perfidie ? Et parce que surpris de l'ouyr parler de cette forte, elle vid que ie ne luy respondois point : Ah ! non Thamyre, ne pense plus de me pouuoir abuser par tes paroles, ny par tes assurances d'amitié, ie suis deuenue plus malicieuse ; & pleust à Dieu que ie l'eusse toujours esté ! ie n'aurois pas pour le moins tant d'occasions de me plaindre de toy maintenant, Mais, viença, ingrat, & cruel : (ouy ie te puis appeller ingrat, ayant si ingratement oublié les raisons que tu auois de m'aymer ; & ie te puis

64 LA II. PARTIE D'ASTREE:

dire cruel avec raison , n'ayant point eu de pitié , de la miserable vie que ta malice m'a préparée ) viença donc ingrat & cruel , qu'as-tu reconnu en moy qui t'ait donné occasion de me traiter de cette sorte ? Y auoit-il quelque ancienne inimitié entre nos peres , que tu ayès voulu venger sur moy ? t'ay-je voulu faire mourir ? ay-je parlé contre toy , ou contre tes amis ? ou bien t'ay-je manqué de parole , ou d'amitié ? ou as-tu reconnu en moy quelque défaut qui t'aye conuié à me quitter ? ou , ne iuges-tu point maintenant que ie ne sois assez belle , ou assez riche , ou assez auisée ? Mais quand ce seroit pour venger ton pere , la vengeance que tu pouuois prendre sur vne fille , est , ce me semble , bien digne de Thamyre. Que si ie t'ay voulu faire mourir , pourquoy ne m'ostes-tu la vie tout à vn coup , au lieu de me remettre entre les mains de cet ennemy , avec lequel ie remourray tous les momens ? Que si ie n'ay pas assez de beauté ny de vertu pour t'arrester ; & bien Thamyre , va à la bonne heure en chercher quelque autre qui en ait dauantage. Mais , hélas ! pourquoy ordonnes-tu , que pour penitence de la faute de la nature , ie sois remise entre les mains de celuy que la nature mesme me fait abhorrer ? laisse-moy en la liberté que tu m'as trouuée , lors que par tes malices tu as commencé de m'abuser , & te contente du regret qui

LIVRE PREMIER. 65

qui m'accompagnera toute ma vie de n'auoir  
 ſceu pluſtoſt reconnoiſtre ton deſſein. Que ſi  
 ie t'ay manqué d'amitié, i'auoie que tu es  
 iuſte d'en faire de meſme : mais, Thamyre,  
 reproche-le moy, dy-moy, en quoy l'ay failly ?  
 Ah ! & de nature Berger, tu es muet, & ne  
 parles point, eſt-ce de honte, ou de l'offenſe  
 que tu m'as faite ? ny l'un ny l'autre ſie te  
 ſcauroit toucher à mon occaſion, mais tu  
 ſonge quelque nouuelle malice contre cette  
 peu fine Celidée, afin de ſouler la mauuiſe  
 volonté que tu luy portes : Mais, va, perfide  
 & deſloyal Thamyre, & te reſſouuiens que tu  
 as fait plus pour moy que tu ne penſes : car  
 par cette action ie ſuis hors de l'opinion que  
 i'auois d'eſtre aimée toy ; connoiſſance qui  
 me dégagant de ta tyrannie, m'empêchera  
 de me remettre iamais ſous celle d'homme  
 du monde. Et ne penſes pas que ie ſois pour  
 cela à Calidon, car deſormais la mort me  
 ſera plus chère, que le plus aimable Berger de  
 cette contrée, & que ce ſouuenir te demeure  
 en l'ame pour vn regret éternel : Auffi ne le  
 te dis-je qu'à cette intention ; & m'afſeure  
 que les Dieux ſeront trop iuſtes pour me re-  
 fuſer cette vengeance. En me voulant donner  
 à Calidon, tu t'es privé à iamais de la plus  
 vraie & entière affection que iamais Berger  
 ait acquiſe, & de laquelle il ne faut plus que  
 tu ayes eſperance, ſinon lors que le feu vni-



versel en bruslant l'vniuers r'allumera cet  
 amour en moy : Et si ie te dis vray , qu'il n'y  
 a point d'hommes pour moy en terre , mais  
 des monstres cruels qui me deuorent : Ny  
 point de Dieux au Ciel pour prendre pitié de  
 mes peines , mais seulement des supplices &  
 des enfers. Et à ce mot ostant de son col vne  
 chaine de paille tressée , que ieluy auois don-  
 née , & me la presentant , & moy sans y penser  
 la tenant d'vne main : Et pour te donner  
 quelque assurance de ce que ie dis , soit ainsi ,  
 dit-elle , ( en tirant de violence cette chaine )  
 nostre amour rompuë , & demeure à iamais  
 telle , que cette chaine que i'eus de toy , &  
 qui en fut le symbole , demeurera à iamais  
 en deux pieces. Elle n'eust plustost proferé  
 cette parole qu'elle s'en courut avec vne par-  
 tie de la chaine , dont le reste me demeura en  
 la main , tant hors de moy que ie ne pû luy  
 dire vn mot d'excuse , ny faire vn pas pour la  
 suivre. I'auouë , Madame , que ces repro-  
 ches me touchoient bien viuement , & que  
 repassant par ma memoire avec combien de  
 raison Celidée m'auoit parlé de cette sorte ,  
 ie iugeois qu'elle estoit exempte de blâme ,  
 & moy coupable entierement. Toutesfois ie  
 fus encor assez fort pour demeurer ferme en  
 la resolution que i'auois faicte pour le con-  
 sentement de Calidon. Mais qu'en aduint-  
 il ? Le Berger scachant que i'en auois parlé à

Cleontine, oyant le bruit commun de leur mariage, parce qu'il fut incontinent espandue par tout, ne s'estonna pas beaucoup de voir que sa Berger ne le venoit visiter que quand Cleontine le luy commandoit, jugeant qu'elle le deuoit faire ainsi, puis qu'on parloit du mariage : de sorte qu'en peu de nuits il reprit sa premiere santé, & sortit hors du lit, & peu apres de la cabane. Cependant Celidée ne s'endormit pas, & n'ayant plus d'esperance qu'en la tendre amitié de sa mere, voyant bien que i'auois gaigné Cleontine, d'abord qu'elle la vid, se iettant à genoux la sceut de sorte attendre qu'elle luy promit qu'elle ne seroit iamais mariée contre sa volonté. Celidée plus contente de cette assurance, que de bonne fortune qui luy püst arriuer, fait tant que nous en sommes aduertis, ne luy semblant pas qu'elle eust obtenu entièrement ce qu'elle desiroit, s'il n'estoit sceu de nous. Il seroit bien mal-aisé de dire, grande Nymphe, si i'en fus plus marry ou plus content : car d'un costé ie craignois que Calidon ne retombast en l'estat d'où il ne faisoit que sortir, & de l'autre, mon contentement n'estoit pas petit, de sçauoir que personne ne possederait Celidée. Mais lors que ie vis que le Berger, encor que triste, ne laissoit pas toutesfois de ce bien porter, i'auoué que ie fus infiniment content de la résistace que la Bergerere auoit faite, &

loüois en mon ame sa prudence & sa fermeté : car ie pensois que tout ce qu'elle en auoit, n'estoit que pour se conseruer toute à moy, ne pensant pas que le despit qu'elle m'auoit fait paroistre, fust assez fort pour arracher entièrement l'amour qu'elle m'auoit portée : de sorte que reuenant en moy-mesme, ie reconnus le tort que i'auois eu, non pas de me separer d'amitié d'auec elle : ( car ie n'auois iamais eu cette intention, ny n'auois iamais esperé d'obtenir cela sur moy ) mais de l'auoir voulu sacrifier à la santé de Calidon. C'est ainsi qu'il faut nommer l'acte que ie voulois faire, considerant de plus que le Berger oyant ce second refus, n'en estoit pas mort, ie m'en disois encore plus coupable, puis que ce n'estoit pas de sa vie dont il s'agissoit, mais de son plaisir seulement : Et repassant ces considerations souuent par mon esprit, ie ne me donnay garde que mon Amour deuint plus violente qu'elle n'auoit esté, & cela fut fort aysé, pource que n'ayant cedé cette belle à Calidon, que pour luy conseruer la vie, & voyant qu'il viuoit encor qu'elle ne fust pas sienne, voire qu'il n'en eust point d'esperance, ie pensay que toutes les raisons que i'auois eues de la quitter, n'ayans plus de lieu, ie pouuois librement reprendre les mesmes erres que i'auois laissées à son occasion. En cette deliberation ie trouue la Bergere, ie luy

fais entendre la raison qui m'a contraint de traiter de cette sorte avec elle, & celle qui maintenant me rappelle à son service, la supplie & conjure d'oublier la faute que la raison m'auoit fait faire : bref, ie n'y oublie, ce me semble, chose qui puisse seruir à ma cause : mais ie la trouue changée, de sorte qu'il n'y a excuse qui ne me soit inutile, elle se roidit contre les raisons, & demeurant opiniastre, ne m'a voulu depuis regarder d'un bon œil. De fortune cependant que ie parlois à elle, Calidon suruint, qui pensant auoir en moy vn bon second, s'auança pour luy en dire quelque chose, mais quand il ouyt mes paroles, iamais homme ne fut plus estonné : Il n'osa pas d'abord me reprocher la mauuaise foy dont ie l'auois abusé, mais apres auoir fait plusieurs exclamations, & s'estant retiré deux ou trois pas pliant les bras l'un sur l'autre sur son estomach ; O Dieux ! dit-il, en qui desormais faut-il esperer de la preud'homme ? celuy qui m'a esleué, celuy que j'appellois mon pere, & qui iusques icy m'en auoit rendu les offices, c'est luy-mesme, dis-je, qui me met le glaive dans le cœur, & qui me pousse dans le tombeau. Je luy respondis assez froidement, en luy representant les considerations qui m'auoient fait quitter Celimée, & celles qui me ramenoient à elle : mais d'autant que l'Amour le transportoit

avec violence , ie ne croy pas qu'il y eust reproche que ie ne receusse de luy sur ce sujet. Mais la Bergere se moquant de nous : Ne debattez point, dit-elle , à qui doit estre Celidee , car vous n'y aurez iamais part ny l'un n'y l'autre : Vous , dit-elle , s'adressant à Calidon , parce que iamais elle ne vous a aimé : Et vous continua-t'elle , se tournant vers moy , pour vous estre rendu indigne de l'Amour qu'elle vous portoit. Et à ce mot nous laissant tous deux bien confus , nous nous separasmes , & à si bonne heure , que depuis ce Berger n'est plus rentré dans sa cabane , & s'est retiré avec l'un de ses parens , sans luy en dire toutes-fois le sujet. Plus de trois Lunes se sont passées depuis cette separation , & iamais quelque poursuite que luy ny moy ayons sceu faire , nous n'auons peu tirer vne bonne parole d'elle ; au contraire plus elle nous voit obstinez à l'aimer , plus elle s'opiniastre à nous hayr , me faisant bien connoistre par la preuue quel Prothée est l'esprit d'une ieune femme , & combien il est difficile de l'arrester. Et toutes-fois ie ne puis diminuer l'affection que ie luy porte ; tant s'en faut , elle augmente de iour à autre de telle façon , que si elle la connoissoit , il n'y a pas apparence , que puis que autresfois elle m'a aimé sous l'opinion que ie l'aimois , qu'elle n'eust beaucoup plus d'a-

pour pour moy maintenant, qui en ay infiniment d'auantage pour elle que ie n'auois pas en ce temps-là, ny que n'en peut auoir personne qui l'aime iamais.





L E  
 DEVXIESME LIVRE  
 DE LA SECONDE  
 PARTIE D'ASTREE.



AINSI paracheua Thamyre de  
 raconter ce que la Nymphé Leo-  
 nide auoit desiré sçauoir, & s'e-  
 stant teu pour quelque temps:  
 Or, Madame, continua-t'il,  
 nous nous sommes de fortune rencontrez au  
 sortir de la riuieré de Lignon, avec cette Ber-  
 pée, parce que l'Amour continué autant en  
 elle le desdain en elle, nous venions tous  
 luy prouuant par les meilleures raisons  
 nous pounons, qu'elle en deuoit ai-  
 mer l'un ou l'autre, & quant à moy ie di-  
 que c'estoit de moy de qui elle deuoit  
 choïr: & au contraire Calidon, que  
 luy est obligé par toute sorte de bons offi-  
 ces, s'obstient opiniastrement que c'est de  
 luy. Et quoy que ie sçache bien que vostre



entendement peut beaucoup mieux comprendre mes raisons que ie ne les scaurois deduire, si est-ce que pour mettre vne fin à ces longues dissensions (car deormais nous sommes la fable de nostre hameau) pleust à Dieu, grande Nymphé, que vous voulussiez aussi bien ouyr nos raisons de nos bouches mesmes, & ordonner ce qui vous sembleroit estre iuste, comme librement ie me sousmettrois à vostre iugement : ce seroit vne œuvre digne de vous, & de laquelle les Dieux vous scauroient gré, & nous vous demeurerions infiniment obligez. Leonide alors l'ayant remercié de la peine qu'il auoit prise de leur raconter les causes de leur debat, l'assura que si luy & ceux qui auoient interest, la iugeoient capable de ce qu'il luy demandoit, elle s'offroit librement d'en dire son aduis lors qu'ils auroient promis de l'observer : car autrement ce ne seroit que se traouiller en vain. Thamyre se iettant à genoux : Je vous remets, ô grande Nymphé, dit-il, non seulement ma vie & ma mort, mais tout le contentement & le desplaisir que j'auray iamais & durant ma vie, & apres ma mort. Que si ie contreuens à ce que vous ordonnerez, ie veux que nos Druydes me declarent indigne d'assister à leurs sacrifices, & me fassent deffendus nos bocages sacrez, & nos chesnes celestes,

Et moy, respondit Calidon, iamaïs ne me puisse estre salutaire le Guy de l'an neuf, & si ie rencontre quelquesfois l'œuf salutaire, soufflé des serpens, ie prie Tautates qu'il les anime de force contre moy, qu'ils ne me laissent iamaïs en repos, & que m'ayant entortillé & les iambes & les bras de centtours, leur venin ne m'ait percé le cœur, si ie ne rois vostre iugement, comme venant d'un grand Dieu, & si ie ne l'observe tant que ie viuray. Et parce que Celidée ne disoit mot: Et vous, belle Bergere, dit Astrée, n'avez-vous point de volonté de vous descharger de l'importunité que vous receuez de ces deux Bergers, vous remettant au iugement de cette grande Nymphé? Je voudrois bien, respondre la Bergere en estre deliurée, mais ie crains de tomber en un plus grand mal, & ne faut point douter que la hayne & l'offense n'ayent une si grande force sur moy, que ie ne remettois le hazard de ce iugement à personne, si les Dieux cette nuict ne m'auoient aduertie en songe de le faire; car la plus grâde partie estoit desia escoulée, lors qu'il m'a semblé que mon pere, qu'il y a desia long-temps qui est mort, m'ouuroit l'estomach, en sortoit le cœur, & le iettoit comme si c'eust esté une pierre avec une sonde, par deçà Lignon, & puis me disoit ces mots: Va, mon enfant, delà la fatale riuere de Lignon, tu trouueras ce cœur

qui te tourmente si fort, au repos où il doit demeurer iusques à ce que tu me viennes trouuer. Je me suis esveillée en sursaut, & cela a esté cause que ie me suis resoluë de passer la riuere, avec esperance de trouuer le repos qui m'a esté promis.

Vous deuez donc estre certaine, Madame, dit-elle, s'adressant à Leonide, que ie n'ay garde de desobeyr à vos commandemens, puis que ce sont les Dieux qui me parleront par vostre bouche. Cela estant, adjousta Leonide, ie vous promets à tous trois que ie donneray vn iugement aussi equitable que ie le voudrois receuoir en semblable & plus grande occasion: & afin que ie ne sois deceuë en mon opinion, Paris & ces gentilles Bergeres, & Siluandre m'en diront leur aduis auant que i'en die quelque chose; Et pour ce, dit-elle, se tournant vers Calidon, dittes-nous pour quelles raisons il vous semble que Celidée doit estre vostre, non pas à Thamyre, qui l'a si longuement possedée & esleuée comme siennne? Le Berger alors se releuant, apres auoir fait vne grande reuerence, prit la parole de ceste sorte;

---

HARANGVE DV BERGER  
CALIDON.

**A**MOUR, grand Dieu qui par ta puissance m'as raui toute celle que la raison fouloit auoir sur ma volonté, escoute la supplication d'une des plus fideles ames qui ait jamais ressenty la puissance que la beauté a par son moyen sur le cœur des hommes, & m'inspire de sorte les paroles & les raisons, que tu m'as si souuēt representées, lors que lassé du mespris de Celidée, ie me suis voulu retirer de son service: Que cette grâde Nymphe esmeuë de leur force ordonne avec toy, que celle à qui tu m'as donné & qui m'a esté donnée par celuy qui y auoit l'un des plus grâds interests, me soit conseruée & maintenüe, & contre le mespris de cette belle; & contre l'autorité & la violence de celuy qui me la veut raur. I'entens, ô grande Nymphe, cette diuinité que i'ay reclamée qui me promet son assistance, non seulement en guidant ma langue, mais en grauant mes paroles en vos cœurs avec la pointe de ses meilleurs traicts. Aussi, Madame, si ce n'estoit cette assurance qu'il me donne, comment oserois-ie ouurir la bouche pour parler contre la personne du monde à qui i'ay le

plus d'obligation? car i'auouë que Thamyre pour son bon naturel m'a plus obligé que le pere qui m'a donné naissance, puis que sans auoir eu le contentement du mariage, il a supporté tous les ennuyes & toutes les sollicitudes que la nourriture des enfans peut donner, & ensemble celles que la conduite des troupeaux, & des pasturages d'un orphelin dâs le berceau ( car c'e fut en cet aage que ie luy fus remis ) peut rapporter à qui en reçoit la charge. Il n'a esparagné ny peine, ny despence pour m'eleuer, ny soin, ny prudence pour me faire instruire: de sorte qu'avec beaucoup de raison ie le puis appeller mon pere, & il me peut nommer son enfant, puis que i'ay receu de luy tous les offices que ces noms requierent. Et auoiant que ie luy ay ces obligations, comment oserois-je ouurer la bouche contre luy sans encourir le nom d'ingrat, si cette dispute dependoit maintenant de moy? I'aymerois mietux estre dans le tombeau de mes peres, & que mon berceau m'eust seruy de cercueil, que si cette action depêdoit de ma volonté, on me veit opposer à celle de Thamyre, Thamyre qui m'a fait tel que ie suis, Thamyre à qui ie dois tout ce que ie vaux, bref ce Thamyre, au seruice duquel quand i'aurois despensé tous les iours de ma vie, encore ne scaurois-je auoir satisfait à la moindre partie de ce que ie luy dois. Mais, hélas! ie m'en remets à luy mesme, cet Amour qui me commande, luy

commãde aussi : il vous dira s'il est possible que le cœur qu'il a viuement touché luy puisse desobeyr en quelque chose. S'il espreuue que cela n'est point, ie le conjure par cet Amour mesme qui a tant de puissance sur son ame, de me pardonner la faute que ie commets par force, & qu'il me permette de dire que toute sorte de raison ordonne, que Celidée me doit aimer, & qu'il n'y a personne que moy qui puisse iustement la pretendre sienne.

Car pour le premier poinct, que respondra Celidée, si ie l'appelle deuant le throsne d'Amour, & si en presence de cette equitable compagnie ie me plains à luy de cette sorte ? Cette belle, ô grãd Dieu, qui se presente deuant toy, c'est celle-là mesme que tu m'as cõmandé d'aimer & de seruir, sous les esperances que tu as accoustumé de donner à ceux qui te suiuent : si dès le commencement i'ay cõtrarié à ta volonté, si depuis ie n'ay point continué, & si ie ne me resous pas de paracheuer ma vie en ton obeïssance ; ô Amour, qui lis dans mon cœur, voire qui de ta main mesme y escriis tous mes desseins, chaste moy comme parjure, & empruntant contre moy la foudre du grãd Tharamis, escrase ma teste comme celle d'un perfide : Mais si la verité respõd à mes paroles, & si iamais personne n'aima tant que moy, comment souffres-tu qu'elle trompe mes esperances, qu'elle desdaigne tes promesses, & qu'elle se mocque du mal

80 LA II. PARTIE D'ASTREE.

que tu me fais endurer pour elle ? Aussi-tost que ie la vis ie l'aimay , & ne l'aimay point plus-tost que me donnant entierement à elle , ie ne retins de moy que la volonté seule de l'adorer. Mais peut estre cette affection luy a esté inconnue , j'ay raconté mon mal aux bois reculez , aux antres sauvages , ou bien aux rochers : Nullement , ô Amour , elle a ouy mes plaintes , elle a veu mes pleurs , elle a sçeu mon affection , vni peu par ma bouche , davantage par celle de Thamyre , de Clotie & de mes amis , mais beaucoup plus par l'effect de ma passion. Ne m'a-t'elle point veu dans le lit de la mort pour elle ? Ne m'a-t'elle point tendu la main comme me retirant du tombeau , voire du nombre des morts , en me disant : Vy Calidon , tes pretentions ne sont pas toutes desesperées ? Et pourquoy ayant desia souffert les plus aspres douleurs qui deuantent la mort , m'a-elle rappelé durepos que le cercueil me promettoit , si c'estoit son dessein de me laisser remourir sans pitié ? Comment sa cruauté n'estoit-elle point soulée d'une mort ? & falloit-il que pour t'avoir obey , & l'avoir adorée , ie fusse par elle condamné à vn second trespas ? Elle dira peut-estre , qu'il faut que ie la mesure à mon aulne , & que ie considere , que comme ie n'aurois pas la puissance de quitter l'affection que ie luy porte pour la mettre en vne autre , que de mesme estant engagée ailleurs elle ne  
s'en

l'en peut distraire pour m'aimer. O Amour ! ce ne sont que paroles , ce ne sont qu'excuses, qu'elle montre le contract de cet Amour ! & si tu ne le iuges incontinent faux , ie veux bien estre condamné. Elle n'a iamais aimé que le Berger Thamyre, à ce qu'elle dit, mais ie dis bien dauantage , car ie soustiens qu'elle n'a iamais aimé ce Thamyre. Elle l'a aimé. En quel temps Amour ? Lors qu'elle n'estoit pas capable d'aimer , elle l'a aimé lors qu'elle auoit les mains & le cœur empesché en ses poupées , & que ces desirs ne pouuoient outrepasser les plaisirs de les habiller , de les bercer , ou de les entretenir. N'est-elle pas ignorante d'Amour , Amour ! si elle appelle les opinions d'un tel sage Amour ? Et d'effect si elle auoit aimé ce Thamyre , ne l'aimeroit-elle point encores ? Quoy ? telles affections sont peut-estre comme les habits desquels on se despoille , quand on veut , ou quand on s'en ennuye. Ah ! puissant Dieu , combien ignore-t'elle , ou plustost combien méprise-t'elle ta puissance ? N'est-ce pas l'une de tes principales loix , Que l'Amant qui peut seulement penser que quelque iour son Amour finira , soit déclaré coupable : mais celui qui le pourra desirer , soit tenu pour fier ennemy ? Et quelle sera donc estimée cette Bergere , qui n'a pas seulement pû penser , voire qui ne l'a pas seulement desiré , mais qui en effect s'est retirée de l'Amour qu'elle portoit , ce



disoit-elle, à son Thamyre? Diras-tu, grand Dieu, qu'elle ait jamais esté veritablement des tiennes? la reconnoistras-tu pour telle? & permettras-tu qu'elle iouyſſe du priuilege qu'elle pretend, & qu'elle m'oppose? Mais ſoit ainſi que ta bonté qui ſurpaſſe de beaucoup toutes les bôrez de tous les autres Dieux, puis qu'elle recourt à toy, & puis qu'elle te prend pour ſon Azile, luy permette de iouyr du Benefice des vrais Amants, & que par ainſi aimant Thamyre, elle ne ſoit point obligée, ie ne veux pas dire de m'aimer, mais non pas ſeulement de tourner les yeux vers moy: que me reſpondra-t'elle maintenant, qu'elle auouë elle meſme de n'aimer plus Thamyre? De quelle excuſe pourra-t'elle couvrir ſon impieté? & pourquoy dira-t'elle qu'elle ne veut point obeyr? & quelle raiſon t'empeschera, ô Dieu, qui te fais reſpecter à tous les Dieux, de ne laiſſer impunie la deſobeyſſance de ceste Bergere? Quoy donc? elle ſera la ſeule qui te meſpriſant ne reſſentira point quelles ſont tes vengeanceſ, moy le ſeul qui t'adorant ne reſſentiray point les effectſ de ta bonté accouſtumée?

Le penſe, ô grande Nymphe, que Celidée eſtant de ceste forte accusée deuant le throſne de ce grand Dieu, pourra mal-aiſément reſpondre, ny euites d'eſtre condamnée à me rendre autant de contentement que j'ay eu pour elle de peines & de travaux, & à me donner

amour pour amour, & receuoir desir pour desir, sans que Thamyre puisse s'y opposer pour son interest particulier?

Car que peut-r'il prendre en ce que librement il a donné, & pour satisfaire à ce qu'il deuoir, & dont volontairement il s'est despoüillé à mon auantage? Tant s'en faut qu'il me la puisse débattre par quelque raison qu'il vaille s'imaginer, qu'au contraire il seroit plustost obligé de me la maintenir enuers tous & contre tous, puis que c'est de luy de qui ie la tiens. Mais, dira t'il, ie te l'ay donnée sans te deuoir rien & de pure & franche volonté, pourquoy serois-ie obligé à cette garantie? Et quoy Thamyre, appelez-vous cela de pure & franche volonté, à quoy vous venez d'auouer devant vostre Iuge, que vous auez esté forcé par ces raisons que vous vous estes vous mesmes alleguées auant que de me la remettre? n'auiez-vous pas desia iugé que pour l'assurance que mon pere a eüe en vous, pour la priere qu'il vous a faite en sa mort, & pour l'amitié qu'il vous a tousiours fait paroistre, vous creüstes de me deuoir sauuer la vie en vous despoüillant à mon aduantage, de la possession de cette belle Célidée? Et appellerez-vous pure & franche volonté ce que vous auez esté contraint de faire pour vous acquiter de tant d'obligations? Est-ce ainsi qu'en payant vos debtes vous auez opinion d'obliger vos creanciers? L'auouë, grande

Nymphé, qu'il fait bon prester à Thamyre, parce qu'il ne paye pas seulement le principal, mais porté d'un courage genereux rend ensemble l'intérest, qui tesmoigne qu'il n'est point Ingrat : mais ie nie tout à fait qu'en cette action il n'y eut rien qui l'y pût obliger que sa volonté : Et toutesfois soit ainsi que sa seule volonté l'y ait obligé, & que ce soit pour se satisfaire à soy-mesme : contreuenant à l'effect de cette volonté ne contreuenient-il point à sa propre satisfaction ? Que s'il met en ligne des obligations que ie luy ay, le don qu'il m'a fait de Celidée, appellera-t'il cela pure & franche volonté, puis que ce qui m'oblige à luy, c'est ce qui le despoüille de la chose qu'il pretend ? Et par ainsi s'il regarde ce qu'il a deu à la memoire de mon pere, s'il considere ce qu'il deuoit à soy-mesme, & s'il tourne les yeux sur l'obligation dont il m'a voulu lier, il verra que cette action n'a point esté de pure & franche volonté, mais que pour le regard de mon pere ce n'a esté que rendre fidellement ce que l'on auoit remis en ses mains, & en cela il s'est montré homme de bien, & plein de prud'homme, de ne nier point vne dette dont l'obligation n'estoit qu'en sa memoire. Et pour son regard, il a esté veritablement iuste de payer si franchement, & sans se le faire demander, le tribut à quoy le parentage qui estoit entre nous & l'amitié qu'il me portoit, l'auoient obligé :

Et pour le mien, ce n'a esté qu'un argent qu'il m'a voulu prester en ma necessité, afin que ie luy en rende autant & plus grande somme, quand il me la demandera, & qu'il en aura affaire. Et en ce dernier point il s'est fait paroistre bon mesnager, puis que la vie des hommes estant si remplie de miseres & d'infortunes, c'est faire bien prudemment que de rendre redevables des personnes qui ne soient ingrates. Que si ie manque à ce devoir, qu'il se plaigne alors de moy, & m'appelle mesconnoissant, mais qu'il ne die pas aussi que volontairement il m'a remis Celidée, puis qu'il y estoit obligé par la bonne foy de sa propre consideration, & par les regles de la prudence humaine; de sorte que tant s'en faut qu'il me la puisse débattre, qu'il est mesme obligé de me la maintenir contre tous ceux qui m'en voudroient empescher la possession.

Dieu en soit tesmoin, mon pere (tel vous appelleray-je, si vous ne me le deffendez, le reste de ma vie) Dieu me soit tesmoin, dis-je, si ie ne meurs de regret qu'il faille que ie vous cōtraire en cette occasion. Mais dittes vous-mesme en quel estat vous m'avez veu, & combien il s'en est peu fallu, sans vostre assistance, que l'Amour ne m'ait rayé la vie, & puis confessez que c'est Amour qui me force à vous rendre ce desplaisir, voire m'y contraint de sorte que ie n'ay pas la volonté libre, & qu'il m'est impossible de

86 LA II. PARTIE D'ASTRÉE.

vouloir que ce qu'il luy plaist. Que s'il m'ad-  
vient iamais de sortir de vos commandemens  
pour quelqu'autre occasiõ que ce puisse estre,  
ô Dieux ! ne disposez point autrement la fin de  
mes iours, que comme celle du plus ingrat qui  
ait iamais vescu. Mais, mon pète, en ce que ie  
suis forcé, pardonnez à ma foiblesse, & m'aidez  
à me plaindre à vous, de vous mesme: Car n'e-  
stes-vous pas la cause de cette Amour? Pour-  
quoy, puisque cela depenoit de vous, me rap-  
pellastes-vous d'entrè les Boiens, auant que  
vous eussiez espouse Celidée? Pouviez-vous  
penser que vous appartenant, ie n'eusse pas  
quelque sympathie avec vous, & que par ainsi il  
y auoit du danger que ie ne l'aimasse? Mais, di-  
rez-vous, ie te pensois si bien nay que te com-  
mandant comme ie fis de ne l'aimer point, tu  
t'en empescherois, & me rendrois ce respect de  
ne la regarder que comme ta sœur. Et com-  
ment, sage Thamyre, est-il possible que vous ne  
vous soyiez pas ressouenu de l'imprudence de  
la ieunesse? & que c'est le naturel, non seule-  
ment de ceux qui sont en tel aage, mais généra-  
lement de tous les hommes de s'efforcer con-  
tre les choses deffendues? & me deffendre de  
l'aimer auant que ie l'eusse veüe, qu'estoit-ce  
autre chose que m'en donner la volonté par  
les oreilles, auant qu'elle me fust venue par les  
yeux? Qu'estoit-ce, sinon esueiller mes desirs,  
& me faire tout estinceller de feu, comme le

caillou qui est frappé, & qui auparavant estoit froid, & sans apparence de chaleur? Mais, me direz-vous, ne te permis-je pas de l'aimer comme ta sœur, afin que bornant de cette sorte tes desirs, tu n'offençasses ny toy, ny moy: toy en ne te contraignant pas trop, & moy en n'outrepassant point les limites que le t'auois ordonnées?

O grande Nymphe, considerez ie vous supplie, quel commandement est celuy-cy, Thamyre me met deuant les yeux vne beauté infinie, me permet de la pratiquer, me commande de l'aymer, mais il veut que mon amour n'outrepasse point cette borne, & que ie la renferme sous vne amitié de frere. O Dieux! & quel m'estime-t'il? Cet Amour qui remplissant cet vniuers, en rempliroit encore sans nombre, si sans nombre il y auoit des vniuers, cet Amour qui gouuerne & les hommes & les Dieux, & qui dispose d'eux & de leurs affections à sa volonté, & qui ne se gouuerne à la volonté de personne, sera donc renfermé dans les limites qu'il me prescrit & m'ordonne? Mais quelle opinion auoit-il conceuë de moy? pensoit-il que i'eusse plus de puissance que les homes ny les Dieux, voire que tout l'vniuers? il me denioit pour le moins mesurer à luy mesme, & s'il auoit pû contenir ses affections dans quelques bornes, me commander d'en faire de mesme,

& non pas ayant esprouvé sa propre impuissance & le trop grand pouuoir de ce Dieu, me commander chose qu'il n'auoir pû observer, encor que son aage, sa sagesse & sa prudence deuoient bien pouuoir dauantage en luy, que la iouneſſe & inexperience qui eſtoit en moy.

Il ſe plaindra peut-eſtre, que ie ne luy ay pas porté le reſpect que ie luy deuois, & auquel les offices de pere qu'il m'a rendus, me pouuoient obliger. Helas ! qu'il ſe reſſouuienne que c'eſt par force, & meſme qu'il ne ſe peut ſe plaindre que ie ne luy aye porté tout celuy qu'il pouoit deſirer, puis que j'auois pluſtoſt eſleu de mourir que de luy en faire rien paroître : ny à perſonne quelconque. La peine qu'il eſt à deſcouvrir mon mal, quand i'eſtois entre les bras de la mort, réd aſſez de preuue de ce que ie diſ. Que ſi ce ſage Myre, par ruse & par prudence le reconnut à mon poulx & aux changemens de mon viſage, hélas ! ſ'il ſe plaint de cela, qu'il loue auparauant le reſpect que ie luy rédois de vouloir pluſtoſt mourir que de le deſcouvrir, & qu'après il blaſme la nature de ce qu'elle ne m'a auſſi bien donné le pouuoir de commander à mes mouuemens intérieurs, qu'à ma langue & à mes actions. Et que toutes ces conſiderations ne l'empêchent point de iuger ſainement de ce qu'il doit au fait qui ſe preſente : Luy qui n'a iamais par le paſſé donné connoiſſance que la

passion eut quelque pouuoir sur sa preud'homme ny sur son iugement, voudroit-il bien à ce comp leur faire vn si grief ouurage? Pourquoy les mesmes raisons qu'il s'est représentées lors qu'il me donna cette belle Bergere, ne le contraindroient-elles de m'en laisser la possession? Le deuoir qu'il auoit à l'amitié & à la confiance de mon pere, n'est-il pas le mesme encor à cette heure qu'il estoit en cetemps-là? Et luy n'est-il pas le mesme Thamyre qu'il estoit quand il me la donna, & moy le mesme Calidon qui ne receut la vie que le mal m'auoit presque ostée, qu'aux conditions que Celidée seroit mienne?

L'auoir que iamais homme n'eut plus d'obligation à vn homme, que iamais parent ne receut de meilleurs offices d'un parent, ny que iamais enfant n'a eu plus de preuue de l'Amour de son pere, que i'en eus & receus de Thamyre, lors que ce priuant de Celidée il m'en a voulu rendre possesseur: mais maintenant qu'il me la veut raturer, ne me permettra-t'il pas de dire que iamais homme ne fut plus outragé d'un homme; que iamais parent ne receut de plus grandes indignitez d'un parent, ny que iamais enfant ne fut plus tyranniquement traité d'un pere, que Calidon de Thamyre? De sorte que toutes les obligations que la luy puis auoir eues par le passé, sont maintenant changées en autant d'offenses. Car qu'ay-je à



faire, Thamyre, que vous ayez eu le soin de mon enfance, la peine de m'esleuer, & les travaux de la conservation de mes troupeaux & pasturages? Qu'ay-ie à faire que vous m'ayez chery, que vous m'ayez fait soigneusement instruire, que vous m'ayez esleu pour vostre fils & successeur: & bref, que pour me rendre la vie que l'Amour estoit prest de me rair, vous vous soyiez priué de la plus chere chose que vous puissiez auoir, & me l'ayez donnée, si la reprenant à cette heure vous me preparez vne mort mille fois plus desesperée que la premiere, & si sans la possession de ce que vous me rauissez, les biens, l'instruction, ny la vie ne me sont de nulle consideration? Souuenez-vous, sage Thamyre, que reprendre par force la chose donnée, offense plus celuy qui l'a receüe, que si l'on la luy auoit resquée; & ne trouuerez point d' strange qu'en semblable action ie me plaigne de vous, & que ie die que cette seule offense efface toutes les obligations que ie puis vous auoir. Afin que cela ne soit, ioignez vous avecques moy, & auotiez les paroles que ie vay dire de vostre part à Celidée: Et vous, Bergerre, esquitez-les comme srelles estoient proférées de sa bouche. Comment, ma belle fille, vous dit-il, est-il possible; puis que les merites de Calidon & son affection, de qui la grandeur ne vous peut estre inconnüe, n'ont pû obtenir de vous cette grace de le vous faire ai-

mier, qu'au moins la priere & l'estroite recommandation que ie vous en ay faicte soit demeurée morte en vos oreilles, & sans effect en vostre ame ? Ne m'auiez-vous pas tant de fois promis que l'amitié que vous me portiez estoit telle, qu'elle me donnoit toute puissance sur vous ? S'il est ainsi, pourquoy n'estes-vous veritable, & pourquoy voulez-vous me mettre en doute de cette amitié, en me refusant l'effect de vos paroles ? vous ay ie proposé quelqu'un qui ne meritaist d'estre aimé ? est-ce vne personne inconnüe, ou qui soit sans parens & amis ? Peut-estre n'y a-t'il dans toute la contrée Bergère qui n'estimast son amitié luy estre aduantageuse. Cleontine la sage le iuge ainsi, aussi fait bien vostre mere, encore que pour estre trop tendre mere, elle ne veut vous commander ce qu'elle void que vous n'avez pas agreable. Mais, direz-vous peut-estre, c'est vous que j'ayme, Thamyre, & n'en puis aimer vn autre. C'est à vous seul que ie me suis donnée, c'est à vous que j'ay laissé toute puissance sur moy, horsmis celle de donner ma volonté à quelque autre.

Dieu sçait, ma belle fille, si cette declaration m'est agreable, & s'il y a rien sous le Ciel qui me puisse plaire dauantage : mais si vous m'aymez, puis qu'une des principales conditions d'un vray Amant, est de cherir plus l'honneur de la chose aimée, que sa propre conseruation,

pourquoy ne vous efforcerez-vous de conser-  
 uer l'honneur de ce Thamyre que vous aimez,  
 voire pourquoy refuserez-vous d'aimer ce  
 cher Thamyre, sous le nom de Calidon, puis  
 que Calidon n'est qu'un autre moy-mesme,  
 & pour son corps il n'est different que de figu-  
 re du mien: car nous sommes si proches, que  
 d'ailleurs on nous peut tenir pour mesme  
 chose. Pour son ame, ie l'aime de sorte que  
 nostre amitié montre bien nostre sympathie:  
 & puis qu'entre les amis toutes choses sont  
 communes, l'aimant comme ie fais, ie n'ay  
 rien à quoy il n'ait part aussi bien que moy:  
 de sorte que si i'ay vostre affection comme  
 vous dites, ne faut-il pas de necessité qu'il y  
 participe? Et ne faut point qu'en cela vous  
 vous plaigniez, disant que ie vous manque de  
 foy, en vous changeant pour un autre: car  
 mon dessein n'est point d'aimer iamais autre  
 que vous, vous estes le commencement, &  
 serez la fin de mon affection. Mais puis que le  
 destin me defend de vous posseder, ayant esté  
 contraint de vous donner à un autre, par les  
 loix du deuoir & de la nature; pensez, ma  
 belle fille, quel contentement ce me sera de  
 vous voir à celuy que i'ay esleu, que i'ay  
 instruit, que i'aime, & que i'ay choisi, non pas  
 seulement pour successeur, mais pour com-  
 pagnon en tous les biens que le Ciel & la for-  
 tune m'ont donnez, & me donneront à l'adve-

nir. Vous estes aussi bien obligée à cecy par nostre amitié, que ie le suis par le deuoir, puis que si vous pouuez refuser ce que vous connoissiez que ie desirer, & que le deuoir me commande de desirer, quelle force dira-t'on que l'Amour a sur vostre ame? Aimez donc Calidon, si iamais vous auez aimé Thamyre, receuez-le pour Thamyre, & faictes-vous paroistre en vne seule action, & Amante, & reueueuse enuers les Dieux, qui sans doute, ne m'eussent point donné la liberté de me despoüiller de vous contre mon vouloir, s'ils ne l'auoient ainsi resolu dans leurs destins infail-  
libles.

Grande & sage Nymphé, ces paroles que Thamyre a proferées, ou à deu proferer, & dont i'ay seruy d'instrument, sont ce me semble & si veritables & si dignes de luy, que vous en remettant le iugement entier, ie m'assure qu'il ne m'en dédira point. C'est pourquoy apres vous auoir iuré par Tautates que Calidon aime, & qu'il n'y eut iamais vn plus veritable Amant que luy, ie n'adjousteray point d'autres raisons aux siennes, mais seulement remettant & ma vie & ma mort, entre vos mains, ie prieray tous nos Dieux, qu'ils vous soient aussi iustés, que vous me le ferez.

Calidon acheua de cette sorte, avec vne grande reuerence, & se rapprochant de Celi-  
dec, se remit à genoux deuant elle, attendant

force & valeur domptoit les monstres, & par son bien dire attiroit chacun à la verité. De qui doncques en cettte extrême neccessité dois-je pluſtoſt requerir l'aide que de ce grand Heros? Et d'autant plus librement, qu'ayant, à ce que j'ay ouy dire, aimé vne de nos Gauloises, ſans doute, il ne refuſera point, à ſa conſideration, le ſecours qui luy ſera demandé. C'eſt dont à luy que ie recourray, afin qu'il dompte ces eſprits monſtrueux, & qu'il deſlie de ſorte ma langue que ie puiſſe vous déduire mes raiſons, ou pluſtoſt qu'il les vous die luy-meſme avec ma voix. Par ta valeur doncques, ie te prie, & par la belle Galathée, noſtre Princeſſe, ô grand Hercule, ie te conjure que tu me deliures de ces monſtrueuſes Amours, & eſclairciſſes de ſorte à ceſte grande Nymphe la raiſon que j'ay de me conſeruer ſans aimer ny Thamyre, ny Calidon, que j'en puiſſe receuoir vn iuſte & fauorable iugement.

Et pour commencer, à quoy penſes-tu Calidon, quand tu m'appelles deuant cet Amour, duquel tu fais ton Iuge & ton Dieu? Crois-tu que s'il eſt le Dieu de ceux qui ſe plaiſent à leur perte, ſon pouuoir s'eſtende ſur nous, qui meſme auons honte que ſon nom ſoit en noſtre bouche, voire qu'il frappe nos oreilles? Vne fille, Calidon, de qui les actions, & tout le reſte de la vie ont toujours fait paroître le meſpris qu'elle fait de son Amour, eſt main-  
tenant

enant appelée par toy deuant son Throſne,  
 our en receuoir le iugement ? Et que dois-tu  
 rendre pour reſponſe de moy , ſinon que  
 autant qu'Amour l'ordonne ainſi, ie ne le  
 eux pas faire ? C'eſt bien à propos pour me  
 conuaincre de deſaut, de m'appeller deuant  
 eluy qui n'eſt que deſaut. Ne penſe point,  
 Berger , que pour ma deſenſe i'vſe d'excuse  
 enuers luy ny enuers toy, tant que tu ne m'al-  
 legueras point de meilleure raiſons que celles  
 de ſes ordonnances : car tant ſ'en faut que ie  
 uueille nier de n'y auoir point contteuenue,  
 que ie fais gloire de les auoir deſdaignées. Mais  
 te ſupplie , quand i'auray obſerué ce qu'il  
 ordonne , quand ie me ſeray contrainte de  
 viure ſelon ſa volonté, quelle glorieuſe recom-  
 penſe en dois-ie attendre ? Voila, dira-t'on de  
 moy, pour tout payement de mes peines, voila  
 la fille de toute la contrée la plus amoureuſe.  
 O beau & honorable tiltre pour vne fillé bien  
 née, & qui deſire paſſer ſa vie ſans reproche !  
 Ne m'appelles donc , ô Berger , deuant ce  
 Throſne de qui ie ne veux reconnoiſtre la  
 puiſſance , & de laquelle ie me declare dès  
 maintenant ennemie.

Que ſi tu veux que ie te reſponde , allons  
 tous deux deuant la Vertu ou la Raiſon ;  
 & certes , ie penſe qu'à laquelle que tu te  
 uueilles ſouſmettre, il ne faut point que nous  
 allons que de uant cette grande Nymphe, qui

prend la peine d'escouter nos differents. Ce sera donc deuant cette Raïson, & cette Vertu, que ie respondray à ce que tu as dit, qui, ce me semble, se peut rapporter à trois poincts; à sçauoir que ie te dois aimer, parce que tu m'as aimée, & que ie l'ay sceu; parce qu'en ta maladie les faueurs que tu as receuës de moy, & qui ont, dis-tu, esté cause de ta guerison, m'y ont obligée; & en fin parce que Thamyre m'a donnée à toy.

Mais, Madame, pour esclaircir toutes ces choses, ne luy commanderez-vous pas qu'il me responde, afin que par sa bouche vous tiriez la connoissance de la verité? Le te demande donc, Calidon, avec quel attrait la premiere fois que tu commenças de m'aimer, donnay-ie naissance à ton Amour? tu ne responds point. A ce mot voyant qu'il se taisoit: Madame, dit-elle, s'adressant à la Nymphe, commandez-luy, s'il vous plaist, qu'il me responde. Et Leonide le luy ayant ordonné: Vous me faictes, dit-il, vne demande que vous pouuez aussi bien resoudre que moy: mais puis que vous la voulez sçauoir de ma bouche, ie vous diray, que la faueur que ie receus de vous, ne fut autre que de vous laisser voir à moy au sacrifice qui se fit le sixiesme de la Lune. Estois-je la seule fille, adjousta Celidée, qui assistay à ce sacrifice, & toy le seul Berger du hameau qui y fust? Toutes les Bergeres du vil-

luy, respondit-il, & presque tous les Bergers y estoient. Et comment, repliqua la Bergere, fis-je vne seule action particuliere pour l'attirer, & pour acquerir son affection? Tant s'en faut, respondit Calidon, & en cela vous devez reconnoistre que cette amour est ordonnée du Ciel, & presque destinée entre nous; vous ne tournastes pas mesmes les yeux vers moy, & toutes-fois aussi-tost que ie vous vey, ie vous aymay, comme forcée par vne puissance interieure, à laquelle il m'estoit possible de resister. Mais, peut-estre, adjousta la Bergere, lors que ie reconnus d'estre aimée, ie conseruay cette bonne volonté avec artifice, & i'allay augmentant avec des faueurs. Il ne faut point, interrompit incontinent le Berger, que vous vous donniez cette gloire, mon affection est née, sans que vous y ayez rien rapportée, elle a continuée sans vous, & s'est augmentée sans vous, i'entends sans que vous y ayez rien dauantage contribué, sinon d'estre vous mesmes. Au contraire; dès la premiere fois que vous la reconnoistrez, (car sans vous l'auoir descouvert avec mes paroles, j'ay bien sçeu que vous y pristes garde,) quel mauuais visage ne receus-je point de vous? & depuis quelle connoissance de mauuaise volonté ne m'avez-vous point donnée? de sorte que si veritablement, comme vous



dités, ie suis monstre d'Amour, ie le suis, pour-  
ce que c'est chose monstrueuse, qu'un Amant  
puisse si longuement conseruer son affection  
parmy tant de rigueurs & d'occasions de hai-  
ne : car ie puis dire que iamais vne seule de vos  
actions n'a deu auoir autre nom pour mon re-  
gard que celuy de rigueur & de haine, si ce  
n'est en apparence, lors que durant ma mala-  
die vous me viastes voir, afin de conseruer ma  
vie, mais avec vn cruel dessein de me faire vne  
autresfois mourir plus cruellement. Alors la  
Bergere continua de cette sorte :

Vous oyez, grande & sage Nymphé, par la  
bouche mesme de Calidon, que s'il m'a ai-  
mée, ie n'y ay contribué du mien, sinon d'estre  
telle que, ie suis, & contre cela quel remede  
pouuois-ie inuenter ? Mais que me respondra-  
t'il, si maintenant deuant le trosne de la Rai-  
son ie luy dis : Puis, Berger, que ie ne consenty  
iamais à tes recherches, pourquoy veux-tu que  
ie participe à la peine & à la honte de l'erreur  
que tu as faicte ? Celle que sans vengeance i'ay  
soufferte iusqu'à icy de tes importunités, ne te  
doit-elle suffire ? tu m'as aimée, dis-tu, & pour  
cette amour ie t'en dois rendre vne autre :  
mais escoute ce que la Raison te dit, tu as ai-  
mée Celidée, & en l'aimant tu l'as offensée, &  
quelle autre recompense te doit-elle que la hai-  
ne ? & il est vray, Berger, que ne voulant pren-  
dre de toy la vengeance qui eust esté raisonna-

ble, ie me contentay de te hayr en mon ame, te pardonnant le reste, pour l'amitié que Thamyre te portoit. Que si comme tu dis, i'ay sceu ton amour par tes pleurs & ta maladie, ce n'estoit pas m'obliger dauantage à t'aymer, mais à te hayr plus cruellement.

Et dy-moy, Calidon, puis que Thamyre a tant pris de peine comme tu dis, de te faire bien instruire, en quel lieu de la terre as-tu appris qu'il fust bien seant à vne fille telle que ie suis d'aymer, & de souffrir d'estre aymée? Que si ceste opinion n'est en lieu du monde que parmy ceux qui tiennent le vice pour vertu, ne m'offenses-tu pas infiniment, de rechercher de moy ce qui est contraire à mon deuoir? Tu m'as aimée; dis-tu, parce que tu ne t'en es peu empescher: Et mon amy, quand ce seroit m'obliger que de m'aimer, quelle obligation te pourrois-iè auoir si tu fais ce que tu ne peux t'empescher de faire? Tu t'excuses enuers Thamyre, de ce que tu m'aimes, encor qu'il ne le vueille pas, parce dis-tu que tu n'es pas coulpable de ce que tu fais par force; que si tu penses estre exempt du blasme en errant par force, & comment penses-tu estre digne de recompense, si par force tu fais quelque chose qui autrement meriteroit quelque reconnaissance? ou déclare roy coulpable enuers Thamyre, ou cesse de demander recompense de ton seruice forcé. Mais aussi si tu m'as aimée.

en despit de moy, en suis-je punissable? t'en ay-je prié, t'en ay-je donné les occasions? Tu dis que non. Cette amour m'a-elle rapporté quelque contentement ou quelque aduantage? Et suis-je deuenüe plus belle, plus vertueuse, ou meilleure? s'il ne m'en est reuenü que de la peine, ô Dieux! & où est ton iugement, Calidon, de me demander recompense au lieu de chastiment? ou plustost quelle effronterie est la tienne, d'auoir la hardiesse deuant cette grande Nymphe de requérir des graces & des loyers de moy, au lieu de demander pardon, & te repentir de tes fautes.

Je croy bien que tu me veux dire que ie ne deuois te maintenir en erreur, si ie tenois pour telle l'amour que tu m'as portée, ny te donner des paroles, pour te retenir en vie, lors que ton mal estoit prest à venger l'offence que tu m'auois faicte. Mais, Calidon, n'auray-je pas sujet de t'appeller ingrat, & m'esconnoissant du bien que ie t'ay fait, puis qu'outre la plainte & le reproche que tu m'en fais, tu le prends encore tout autrement que tu ne dois? Où fut iamais le coupable qui trouuaist son luge trop doux? où fut iamais l'offenseur qui se plaignit qu'au lieu de vengeance il ait receu des bienfaits & des courtoisies? Quoy donc? parce que ie n'ay pas voulu ta mort, ie suis coupable de ta vie, parce qu'au lieu de me venger de tóy, i'en ay eu pitie, & t'ay fait des faueurs; tu

m'accuses, & me veux faire chastier. Iugez, Madame, comme il a l'entendement blessé, & comme il prend la raison à contre-poil. Mais ne te fasche point Berger, ne m'accuse, ny ne me louë de cette action: car ie n'en dois auoir loüange ny blasme, puis que celle que tu te plains fut vne de ces actions forcées que tu dis ne deuoir estre, ny recompensées, ny punies.

L'amitié que ie portoïs à Thamyre, qui m'en auoit requises par toutes les plus obligantes coniurations dont il se pûst aduiser, en fut la cause. Tu soufris, Calidon, de ce que i'ay dit que l'amitié que ie portoïs à Thamyre, m'auoit obligée à traiter ainsi avec toy, parce qu'il te semble que celle qui peu auparauant s'est déclarée si forte ennemie d'Amour, ne deuroit pas auoier maintenant que l'Amour eut cette puissance sur son ame. Mais, Berger, tu te trompes, si tu penses qu'estant ennemie d'Amour, ie le sois toutesfois de l'amitié, ou de cette vertu qui fait estimer les choses comme elles doiuent estre prises. I'ay ouy dire, grande Nymphé, qu'on peut aimer en deux sortes: l'une est selon la raison, l'autre selon le desir. Celle qui a pour sa reigle la raison, on me l'a nommée amitié honneste & vertueuse, & celle qui se laisse emporter à ses desirs, Amour. Par la premiere, nous aimons nos parens, nostre patrie, & en general & en particulier tous ceux en qui quelque vertu reluit: par l'au-

tre, ceux qui en sont atteints sont transportez comme d'une fièvre ardante, & commettent tant de fautes, que le nom en est aussi diffamé parmy les personnes d'honneur que l'autre est estimable & honorée. Or i'auoüeray donc, sans rougir, que Thamyre a esté aimé de moy: mais incontinent i'adjousteray pour sa vertu, Que si Calidon me demande, comment ie puis discerner deux sortes d'affection, puis qu'elles prennent quelquesfois l'habit l'une de l'autre: ie luy respondray que la sage Cleontine m'enseignant comment i'auois à viure, parmy le monde, me donna cette difference de ces deux affections: Ma fille, dit-elle, l'aage qui par l'experience m'a fait connoistre plusieurs choses, m'a appris que la plus seur connoissance procedé des effects: c'est pourquoy pour discerner de quelle façon nous sommes aimées, considérons les actions de ceux qui nous aiment: si nous voyons qu'elles soient déreglées & contraires à la raison, à la vertu, ou au deuoir, fuyons-les comme honneuses: si au contraire nous les voyons modérées, & n'outrepassant point les limites de l'honnesteté, & du deuoir, cherissons-les, & les estimons comme vertueuses.

Voilà, Berger, la leçon qui m'a fait connoistre que ie deuois cherir l'affection de Thamyre, & fuyr la tienne: car quels effects m'a produits celle de Calidon? Il ne fait point

les particulariser encore vne fois, puis, Madame, qu'il ne les vous a point cachez. Des violences, des transports, & des desespoirs dont elle est toute pleine, ne furent iamais, ce me semble, des effets de la verru. Que si nous considerons celle de Thamyre, qu'y remarquerons-nous que la vertu mesme? Quand a-il commence de m'aimer? en vne saison qu'il n'y auoit pas apparence que le vice l'y püst conuier. Comment a-il conuaincu cette amitié? en sorte que l'honnesteté ne s'en scauroit offenser. Mais en fin pourquoy s'en est-il despotuillé? pour les considerations qu'il vous a deduites luy-mesme. Que si en tout cela la raison ne paroist, voire si elle ne parle par tout, ie m'en remets à vostre iugement, Madame. Tant y a que ces considerations me firent receuoir l'amitié de Thamyre, & reietter celle de Calidon, & que cette amitié sans plus me contraignit de voir ce Berger quand il fut malade, de luy donner des paroles pour remede de son mal, tant pour satisfaire à Thamyre, qu'à la compassion naturelle que nous deuons tous auoir les uns des autres. Que si en aimant Thamyre i'ay failly, & bien, Calidon, pour te satisfaire ie l'auoüeray, & m'en repentiray, avec protestation de n'aimer plus Thamyre, ny de retomber iamais en semblable faute, mais que pour cela ie dointe estre obligée à

t'aimer, ie ne le crois pas; car ce seroit me c  
stier d'un erreur en m'en faisant comme  
vn autre encore pire.

Tu diras contre ma deffence, qu'ayant de  
né toute puissance à Thamyre sur moy, qui r  
par apres remise en tes mains, il ne me d  
estre permis de contredire à la disposition qu  
en a faire. Mais escoute la plaisante conclusi  
que tu fais: ie te choisis pour mon mary, do  
l'ayant esté quelque temps tu me peux donn  
à vn autre. Il faut que tu sçaches, Calido  
que la raison pour laquelle ie donnay à Th  
myre toute puissance sur moy, fut parce que  
l'aimay, & l'aimay d'autant qu'il m'aima, & p  
ainsi s'il a quelque pouuoir sur moy, c'est pa  
ce qu'il m'a aimée: mais si ce n'est que poi  
cette occasion, ne sçay-tu pas que la cau  
n'estant plus, l'effect n'y peut estre? si bie  
que s'il ne m'aime plus, il n'a plus de pouuo  
sur moy.

Mais, me diras-tu, il iure qu'il continué d  
t'aimer, & que c'est la raison, & non pas fau  
te d'amitié, qu'il fait qu'il te remet à vn au  
tre. Je te respondray, Berger, que ie n'e  
croy rien, & toutesfois si la raison peut ce  
la sur son amitié, pourquoy trouueras-tu  
estrange que cette mesme raison ait autan  
de force sur la mienné, & m'empesche de l  
faire? Est-il raisonnable que l'ame ce que l  
nature & la raison me despendent d'aimer? L

nature me le deffend, qui dès l'heure que ie te vis me mit dedans le cœur vne si grâde contrariété & haine secrette, que ie ne me pûs empêcher de desaprouer tout ce que ie voyois qui te contentoit. Sois certain, Calidon, que ce n'est point pour te mespriser ce que i'en dis, mais seulement pour la verité. Je choisiray toujours plustost de reposer dans le tombeau, que de viure avec toy, non pas que ie ne reconnoisses bien que tu merites vne meilleure fortune ; mais parce que ie ne croy pas que la mienne soit en ton amitié, & que la nature me retire de toy avec tant de violence sans quelque cause. Or si cela est, comme ie ne te l'ay iamais caché, pour quel sujet me peux-tu pretendre tienne, puis que la nature me le deffend, & la raison aussi qui n'est iamais contraire à la nature? Vy en repos, Calidon, & si tu ne m'aimes point, ne vueille par ton opiniastreté, rendre deux personnes mal-heureuses; car en fin tu ne le ferois guères moins que moy. Et si tu m'aimes, contentes-toy de la peine que tu me donnes par ton amitié, sans vouloir me surcharger d'une autre insupportable, en me contraignant de t'aimer. Et sois certain que Lignon peut retourner à sa source beaucoup plus aisément, que tu ne parviendras à l'amitié de Celidée.

Or, Madame, voila la responce que ie puis faire aux mauvaises raisons de Calidon, mais



maintenant il me reste vn plus dangereux ennemy à combattre , & qui m'oppose bien des armes plus fortes , & m'offense avec des coups plus cuisans. C'est de cet ingrat Thamyre dont ie parle : ce Thamyre qui veritablement a esté aimé de moy , & qui i'ay creu d'estre aimée autant que personne le scauroit estre. Mais , hélas ! que me demande-il maintenant ? peut-il croire en vie celle qu'il a remise entre les mains du plus cruel ennemy qu'elle eust ? Peut-il espérer encor quelque amitié de celle qu'il si indignement outragée ? par quelle raison peut-il demander que ie l'aime ? est-ce parce qu'il m'a aimée : ou que ie l'ay aimé ? Cela , Madame , bon en ce temps-là , mais maintenant que de sa volonté il a cessé de m'aimer , & que par force il m'a contraincte de ne l'aimer plus , pourquoy me vient-il représenter le temps passé , qui n'est plus & qui ne peut reuenir ? temps de qui la mémoire m'oblige plus à la hayne enuers luy que non pas au desir qu'il fust encore , puis que ie reconnois maintenant qu'il le meritoit si peu ? Je l'auoüe , ie l'ay aimé : mais tout ainsi que me donnant à vn autre , il m'a montré par effect qu'il ne m'aimoit plus qu'il ne trouue pas estrange , puis que mon amitié procedoit de la sienne , que ie n'aye plus pour luy. Pourquoy a-il coupé

l'arbre dont il desiroit auoir le fruit? Il m'a fait plus d'outrage que ie ne luy en fais, puis qu'il a esté le premier offensé, & toutes-fois i'en suis satisfaite, ie ne m'en plains pas, & s'il m'en doit de retour, ie l'en quitte de bon cœur, & qu'il ne me recherche plus d'une chose impossible. Qu'est-ce qu'il vient me demander? ne sçait-il pas que tant que nostre amitié a esté mutuelle, i'ay esté à luy, & il a esté à moy, & en ce temps-là il a pu disposer de moy par les loix de l'amitié, comme d'une chose sienne? Que s'il m'a donnée à Calidon, par quelle raison me peut-il plus pretendre sienne? s'il a quelque affaire de moy, qu'il recoure à celuy à qui il m'a cedée, & s'il peut me r'auoir de luy, qu'il reuienne à la bonne heure, ie verray apres ce que i'auray à faire: mais s'il l'en refuse, qu'il ne se plaigne plus de moy, ny ne me demande plus l'amitié qu'il a quittée: mais que seulement il se ressouuienne de ne donner vne autresfois ce qu'il pensera luy estre nécessaire. Il m'a sacrifiée à ce qu'il dit, pour la santé de Calidon, montrant en cela qu'il l'auoit plus cher que moy. Et bien à la bonne heure, mais ne se contente-il pas que son sacrifice ait esté receu, & que son cher Calidon ait esté rappelé au tombeau? Ou bien veut-il retirer ingrattement comme sacrilege ce qu'il a voué aux manes de son frere? Oste, Tha-

myre, cette pensée de ton ame, le Ciel t'en niroit; & ne faut que tu esperes, puis que esté offerte pour le salut de Calidon, qu'elle vueille iamaïs plus me rabaisser aux hommes. Et à la verité, ayant esté si mal traité de ce que j'estimois plus que tous les hommes, ce seroit vne grande imprudence de me remettre entre les mains de celuy qui m'a sceu si mal conduire. Quoy, Thamyre, me voudrois-tu corr'aüoir, afin de sauuer la vie vne autre fois à quelqu'un de tes parens ou amis? ne me cherches-tu maintenant que pour me conseruer tiennes iusques à ce que Calidon retournât malade? Contente-toy que la disposition que tu fis vne fois de moy, reduisit ma vie à tel terme, que si tu desires me r'aüoir pour le salut de ceux que tu cheris plus que moy: tu desireras estre assurée que ie desire avec plus de raison me conseruer à moy-mesme, pour me maintenir la vie que j'aime beaucoup plus que ce d'un autre à qui tu me veux donner. Mais ne sois pas glorieux de m'aüoir reduitte à l'extrémité dont ie parle: car si j'ay pleuré ton depart ie me ris, Thamyre, de ton retour. Voila, dis-je en moy-mesme, celuy qui a fait si peu de compte de mon amitié, qu'il a plus aimé le contentement d'autrui que ma vie propre: le voila, & liberal du bien d'autrui, qui regrette les larmes aux yeux, la prodigalité qu'il en a faite. O Dieux! combien estes-vous iustes, puis qu'

m'ayant veuë offencer par ces deux Bergers, & connoissant mon innocence vous avez pris ma protection, & m'avez vengée par mes ennemis mesmes ! Quels desplaisirs ne reçoit point ce perfide , par celuy-mesme à qui il m'a voulu donner ? Et quelles peines ne ressent point cet importun persecuteur de mon repos, par celuy mesme qui luy a donné tout le droit qu'il prend sur moy , maintenant qu'il se veut desdire de cette impertinente donation ? Qui ne veut point en eux le bras de Tharamis, & qui ne reconnoist en leur vie l'effect de la vengeance divine ? Que si cette connoissance est si claire, comment dois-je douter, Madame, que reconnoissant le iugement que les Dieux en ont fait par la punition qu'ils leur ont ordonnée , vous ne ratifiez en terre maintenant par vostre sentence, ce que dans les Cieux ils ont desia iugé sur ce different ?

Ainsi finit Celidée, & faisant vne grande reverence à la Nymphé , donna connoissance qu'elle ne vouloit parler davantage : qui fut cause que Leonide commanda à Thamyre de dire ses raisons , à quoy satisfaisant il commença de parler ainsi ;

## RESPONSE DV BERGER

THAMYRE.

**A** Ce que ie vois , grande Nymphie , il m'est aduenü comme à celuy qui forge & trempe avec vne grande peine le fer qu'un autre luy met apres dans le cœur , car ayant esleué ce Berger & cette Bergere avec tout le soing qu'il m'a esté possible , leur ayant appris , s'il faut dire ainsi , de parler , & de viure parmy le monde , à quoy se seruent-ils maintenant de ce que ie leur ay enseigné , sinon l'un à me raiür le cœur , & l'autre à me percer de tant d'offenses , qu'il ne me reste nulle esperance de vie que celle que j'attens de vostre fauorable iugement ? Et bien ie suis la butte de l'ingratitude & de la mesconnoissance : mais encores que ces blessures soiēt si sensibles , si aime-je mieux en estre l'offensé que l'offenseur , & voir en moy les coups de la main d'autrui , qu'en autrui ceux de la mienne , tant ie suis esloigné naturellement de cet erreur infame , & ennemie de la société des hommes. Il aduiendra peut-estre que reconnoissant la faute que vous commettez tous deux , vous en aurez du regret , & vous repentirez de l'outrage que ie reçois de vous en échange

échange des bons offices que vous auoiez  
 eueu de moy : Et lors ces paroles plei-  
 nes d'artifices dont vous vous armez à mar-  
 riner, seront employées aux iustes reproches  
 que ie vous deurois faire maintenant, si ie ne  
 vous aimois encores l'un & l'autre, & si cette  
 affection que ie vous porte, ne surmontoit de  
 beaucoup les iniures que vous me faites. Or  
 vous, mes enfans, ie vous les pardonne, i'ay  
 bien supporté iusques icy vos ieunesses, ie n'ay  
 pas moins de force maintenant, ny moins de  
 volonté de les excuser à l'aduenir : mais recon-  
 noissez-le, & me connoissez, auoiez-le, & di-  
 tes que pour pardonner de si grandes mescon-  
 noissances, il ne falloit pas vne moindre amitié  
 que la mienne.

Ie voy bien, Madame, que ie parle aux  
 rochers, & que ie conseille des rochers, qui  
 n'entendent point mes paroles, si n'ay-ie pu  
 empêcher auant que de venir aux raisons  
 de donner cela à l'affection que ie leur por-  
 te, afin d'essayer cette voye plus douce &  
 plus honorable pour eux, que celle de la  
 contrainte de vostre iugement : mais puis  
 qu'ils demeurent obstinez, vsons du fer & du  
 feu en leurs playes, puis que les doux remèdes  
 sont inutiles.

Voicy donc les meilleures raisons que Cali-  
 don allegue : Tu m'as donné Céphée, & tu  
 estois obligé de me la donner par l'assurance

#### 114 LA II. PARTIE D'ASTREE.

que mon pere a eue en toy, par l'amitié que tu m'as portée, & par l'esperoir que tu as eu de m'obliger à toy. Et tu m'offenses dauantage de la vouloir retirer apres me l'auoir donnée, que si tu me l'eusses refusée dès la premiere fois. C'est, ce me semble, grande Nymphé, tout ce que ce Berger a voulu dire avec vne si grande abondance de paroles, & contre la raison, & contre luy mesme, & contre moy.

Ingrat, Berger, tu te veux preualoir à mon desauantage de ma bonté, & de la pitié que i'ay eu de toy. Tu dis que ie t'ay dōné Celidée, & pourquoy te l'ay-ie donnée? estoit-ce point que ie m'ennuyasse d'elle, ou seulement pour fauoriser ton plaisir? Nullement, dis-tu, mais pour te sauuer la vie, tu m'es donc obligé de la vie: & n'es-tu pas bien ingrat de la vouloir oster à celuy qui te l'a conseruée? Que si ie te l'ay donnée pour te maintenir en vie, quel tort te fais-ie de te l'a demander maintenant que ie vois ta vie asséeurée? Mais, diras-tu, si ie suis guerry, ç'a esté pour l'esperance que i'ay eue que Celidée me demeureroit: Et qu'importe comme que tu sois reuenu en sâté, pourueu que tu ne sois plus en danger? La courtoisie & la discretion nous enseignent, que quand nous nous sommes seruis en nostre necessité de ce qui est à nos amis, nous le leur rendions avec des remerciemens. Tu es bien loin de cette courtoisie & de cette discretion, puis que t'ayant don-

de l'esperance des bonnesgraces de Celidée, & la santé s'estant reuenue par son moyen, maintenant tu la veux pretendre tienne, & cherches par tes paroles d'en trouuer des pre-  
textes pour couvrir ton ingratitude. Mais peut-  
estre il dira, Madame, que si ie la retire, il re-  
tombera aux mesmes accidens, & aux mesmes  
dangers de sa vie qu'il a esté. Nullement, gran-  
de Nymphé, nous l'auons veu par experiences  
estant assure que Celidée ne sera iamais  
sane, il est bien deuenu vn peu plus melan-  
colique qu'il n'estoit pas: mais on n'a point veu  
l'apparence qu'il fust en danger de sa vie, &  
c'est ce qui a causé, que connoissant qu'il ne s'a-  
pprochoit plus de sa vie, mais de son plaisir seule-  
ment, j'ay pensé que mon contentement me  
seroit estre aussi cher que le sien, & que l'occa-  
sion estant passée, pour laquelle ie luy atois ce-  
lé Celidée, ie pouuois la retirer sans l'offenser.  
Il estoit ainsi qu'il y ait encore du dāger pour  
luy en a aussi pour moy, & de telle sorte  
que la mort m'est plus assurée que la vie, si ie  
suis de cette belle. Iugez, Madame, si par  
cette sorte de deuoir il n'est pas obligé à faire  
pour moy que j'ay fait pour luy, s'il croit  
de deu luy remettre Celidée, afin de luy  
sauuer la vie, à cause que son pere m'a aimé, &  
m'a recommandé à sa mort, pourquoy ne m'a-  
t-il pas obligé à me la remettre, mainte-  
nant qu'il s'agit de ma conseruation pour les



28 LA II. PARTIE D'ASTREE.  
mesmes respects de l'amitié que son pere  
portée pour la recommandation qu'il m'a  
de luy. Puis qu'il n'y a point de doute que  
l'amour a pû obliger en son endroit à quel qu  
uoir, cette mesme consideration le rend  
plus mon redevable; & par ainsi l'amitié  
l'ay portée à Calisto m'a obligé d'avoir  
de sa vie, peut-il croire que pour ne m'estre  
connoissant, il ne soit obligé d'en avoir  
davantage de la mienne? Que si comme  
vouë, ie la luy ay remise, pour l'obliger  
rendre de semblables offices, soit en ma n  
sité, soit quand ie les luy demanderay, pour  
ne les fait-il à cette heure que ie l'en requie  
qu'il sçait bien (l'ingrat qu'il est) que ie ne  
viure s'il me les refuse. N'est-il pas de mau  
se foy s'il me les nie? n'est il pas ingrats' il n  
les rend, & n'est-il pas indigne de se dire fi  
celuy qui m'a tant aimé, puis qu'il croit que  
te amitié m'a obligé à me priver de la chose  
monde que i'ay eue la plus chere; & ne  
rite-il pas que ie le desauoie pour parent,  
qu'il a si peu de ressentiment de ma mort  
voit toute certaine, voire ne le dois-je pas  
mon amy, puis qu'en mon extrême necessi  
ne reçois pas les offices que ie luy ay rendu  
bref ne le dois-je pas tenir pour le plus c  
cannomy que ie puisse avoir, puis qu'il po  
chasse contre raison; & avec tant de viole  
de me donner la mort.

Le souvenir des ingratitudes, reçues des personnes qui nous sont obligées, nous donne des déplaisirs tant insupportables, qu'il m'est impossible de répondre au long à ce Berger qui m'a tant offensé. Je vous diray donc, Madame, en peu de mots, que si pour luy avoir cédé Celidée, il m'est obligé de la vie, ie luy quitte cette obligation, & veux bien qu'il ne m'en ait point, pourveu qu'il me quitte ma Bergère. Et pour montrer qu'il est hors de tout danger, il ne peut nier qu'il n'y ait plus d'une Celidée qu'il a eu le refus de Celidée. Elle luy a dit: Je ne vous aimeray iamais, elle luy a fait sçavoir que sa mere luy auoit promis de ne la marier iamais contre sa volonté, & en mesme temps luy a juré que le Ciel & la terre se rassembleroient plustost qu'elle s'unist d'affection avec luy: toutesfois vous le voyez, il ne vit pas seulement, mais tâche d'oster la vie à celuy qui la luy a conseruée. Que si ie suis assuré & luy aussi, que Celidée ne sera ianmais sienne: n'est-il pas le plus ingrat & mesconnoissant homme du monde, de me vouloir empêcher que ie ne l'obtienne? Il n'y a plus d'esperance pour luy, & pourquoy ne veut-il point qu'il y en ait pour moy? s'il desire qu'un autre possède ce bien plustost que moy, peut-on voir une ingratitude semblable à la sienne? & puis-je auoir tort de clore les yeux à toutes les considérations qui pourroient estre à son advantage.

ge, puis qu'il en a si peu à ce qu'il me doit? Il luy ay donné ce qui estoit à moy, & il ne me veut laisser ce qui n'est à luy. Je luy ay sauué la vie en me dépoüillant de ce que j'auois de plus cher, & il me la veut raur en me refusant ce qui ne fut ny ne sera iamais sien. Mais, grâde Nymphe, toutes ces disputes entre luy & moy font bien, ce me semble, hors de propos, puis que son mal-heur & la trop grande amitié que ie luy ay portée, nous oste à tous deux ce bien que nous nous refusons l'un à l'autre. Quel droit y as-tu, Calidon, puis qu'elle ne t'aime point? nul autre, diras-tu, sinon celuy de mon affection, & du don que tu m'en as fait. Mais, Berger, comment y peux-tu pretendre pour ton affectiō, puis que tu vois assez qu'elle la refuse & la desdaigne? & comment pour le don que tu as receu de moy, puis que ie ne t'ay pû remettre autre chose que la part que i'y auois? Or tout ce qui estoit mien dependoit de sa volonté, que si cette volonté s'est retirée de moy, quel pouuoir m'y reste-il? Tu n'y as donc rien Berger, & n'y dois rien pretendre. Voyons maintenāt quel est le droit que i'y puis demander. O Dieux! qu'il seroit grand, s'il n'y auoit point eu de Calidon au monde: car vne amitié d'enfance, vn soin si longuement continué, vne recherche si pleine d'honnesteré: & depuis vne affection si violente, & vne si longue possession de ses bonnes graces ne rendroient ma

cause que trop forte, si Calidon n'eust point esté, ou si estant il eut esté sans yeux, ou ayant desyeux s'il les eut conduits comme la raison luy ordonnoit.

L'auouë, belle Celidée, (& ie l'auoüe les larmes aux yeux, & le regret au profond du cœur) l'auouë, dis-ie, que vous auez plus de raison de vous paindre de moy, que ny vos paroles, ny les miennes ne scauroient représenter: Je confesse que iamais amitié ne receut vn plus grand effort, que celuy que la vostre a souffert de mon imprudence. Mais qui doit supporter, voire vaincre les plus grandes difficultés, sinon celuy qui en a la force & le courage? Et bien, ie vous ay fort outragée, mais ne deuez-vous desdaigner cette offense, pour mōtrer que veritablement vous m'aimiez? Quelle preuue de vostre amour ne m'auiez-vous autres-fois promise? Qu'est-ce que vous ne m'auiez point dit qu'elle surmontreroit? Le vous somme maintenant de vostre parole, & si vous vous en desdites, & que vostre iugement alteré par l'offense, ordonne autrement qu'à mon aduantage, j'appelle de vous à vous mesmes, lors que vous receurez les aduis de vostre Amour, aussi bien que maintenant vous n'escoutez que ceux du despit. Et comment me voulez-vous rendre preuue de vostre bonne volonté, si quelque semblable occasion ne se fust offerte? Quoy donc, tant que ie vous

eusse obligée par services, par affections & par toutes sortes de devoirs, vous eussiez continué de m'aimer ; appelez-vous cela vne preuve d'affection, ou plustost n'est-ce pas vne reconnaissance d'obligation ? Il falloit pour me rendre tesmoignage de vostre amitié, que ce fust en vne occasion où vous eussiez sujet de me haïr ; la fortune a voulu que cette-cy se soit présentée, i'en ay à la verité du regret, mais puis qu'elle est auenuë, y a-t'il apparence que vous ne la receuiez pas, ou que vous puissiez vous dedire de ce que vous m'avez tant de fois promis ? Quoy donc, vous serez peut-estre de ces personnes, qui loing du peril se vantent de ne craindre, & à la premiere rencontre de l'ennemy se vont cacher sans resistance ? Mais, direz-vous, comment esperes-tu, Thamyre, de recevoir les fruits que l'amour produit si imprudemment ? tu en as couppe l'arbre, tu le deuois pour le moins conseruer & non le rendre vn tronc inutile, si tu faisois dessein de t'en preualoir ? Habbelle Celidée, permettez-moy de vous dire que i'eusse plustost couppe ma vie que cette chere plante d'Amour, & que quand ie l'eusse entrepris il m'eust esté impossible. En toutesfois soit ainsi, que mon imprudence l'ait couppee, ne scauez-vous pas que le Myrthe est l'arbre d'Amour, & pourquoy le voulez-vous changer en Ciprés ? Le Myrthe est de cette nature, que plus il est couppe, & plus il reiette de diuerses

branches. Que ie voye donc cet effect en vostre ame, afin que ie croye que veritablement ç'a esté vn arbre d'Amour, & non pas vne plante funeste.

Mais ie veux que la faute que i'ay commise en vous quittant soit tres-grande, vous semble-t-il que mon erreur puisse vous donner permission d'en commettre vne semblable? Si vous le iugez ainsi, il n'y a point de doute, que, comme en m'esloignant de vous, vous prenez sujet de vous esloigner de moy; de mesme en retournant vers vous, ie ne vous conuie de vous en retourner vers moy, ou bien vous auoiérez que vous n'avez des yeux que pour les mauuais exemples, & demeurez auetugle pour les bons. Donc vous vous laisserez plus emporter à l'offense qu'à la satisfaction, & vous consentirez qu'aupres de vous le mal ait l'auantage par dessus le bien? Cette resolution est indigne de l'ame de Celidée, qui ne promet par sa veuë que toute douceur.

Mais vous dirtes, que vous ayant donnée à Calidon, si i'ay affaire de vous, c'est à luy à qui il faut que ie vous demande. Cette responce me mettroit bien en peine pour le peu de bonne volonté que i'ay reconnuë en ce Berger, si ie ne vous auois ouy dire qu'il m'estoit impossible de vous donner à luy. Or l'affaire est paruenue en ce point qu'il faut que vous soyiez ou à luy ou à moy: que si vous niez d'estre

mienne , à cause de cette imprudente donation , & bien Celidée , pour n'estre à Thamyre , vous ferez à Calidon : voyez si ce changement vous est plus agreable. Que si au contraire vous refusez d'estre à Calidon , vous ne pouuez nier que vous ne soyez à moy , puis qu'ayant esté mienne , & la donation que i'en auois faicte n'ayant point eu d'effect , toute sorte de droict ordonne que la chose donnée reuienne à son premier possesseur. Et vous deuez vous offenser , comme il semble que vous faictes , de ce que ie vous ay sacrifiée pour la santé de Calidon , puis que les Hosties que nous offrons aux Dieux , sont tousiours les choses les plus entieres & parfaites que nous ayons. Et ne pensez pas pour cela si ie continuë de vous aimer , que ie sois sacrilege , ny que ie profane les choses saintes & sacrées , puis que nous aimons bien les Dieux mesmes , voire c'est le plus grand commandement qu'ils nous fassent que de les aimer : que si outre cette amitié , ie desire de vous posseder , ne croyez point que ie commette offense , ny contre eux , ny contre vous , puis que nous n'auons rien qui ne soit à eux , & que d'oresnauant ie ne vous aimeray pas seulement , mais vous adorera y avec toute sorte de deuoir & de submission. Et pour Dieu , ne me demandez plus iusques à quand ie vous regarderay , & si ce ne sera point pour vous employer encores à

la guerison de quelque autre : car veritablement si ie desire de vous r'auoir , c'est bien pour le salut de quelqu'un , mais pour celuy seulement de ce Thamyre que Celidée a tant aimé, qui auoiant sa faute ne la veut plus prendre sienne par autre raison que par celle de son extrême affection, & qui ne voulant entrer en autre iugement avec elle qu'en celuy de l'Amour , se iette à ses genoux , & proteste par tous les Dieux de n'en bouger iamais qu'il n'ait perdu la vie , ou recouurer le bon-heur encor aimé de Celidée.

A ce mot , il se ietta en terre , & luy embrassant les iambes, luy arrousoit le giron avec ses larmes , dont presque toute la compagnie fut esmeuë , mesme Celidée pour ne luy en donner connoissance , luy mettant vne main cōtre le visage, tourna la teste de l'autre costé. Alors la Nymphe voyant qu'ils ne vouloient rien dire dauantage se leua , & tirant Paris , les Bergeres , & Siluandre à part, leur demanda ce qu'il leur sembloit de ce differend. Les aduis furent diuers , les vns panchans d'un costé , & les autres d'un autre : en fin toutes choses ayans esté longuement debattuës , apres que chacun se fut remis en sa place , elle prononça son iugement de cette sorte :



## JUGEMENT DE LA NYMPHE LEONIDE.

**T**ROIS choses se presentent à nos yeux , sur le different de Celidée , Thamyre & Calidon : la premiere, l'Amour : la deuxiesme, le deuoir : & la derniere, l'offense. En la premiere nous remarquons trois grandes affections : en la deuxiesme , trois grandes obligations : & en la derniere, trois grandes iniures. Celidée dès le berceau a aimé Thamyre , Thamyre a aimé Celidée estant des-jà avancé en aage , & Calidon l'a aimée dès sa jeunesse. Celidée a esté obligée à la vertueuse affection de Thamyre , Thamyre l'a esté à la memoire du pere de Calidon , & Calidon aux bons offices de Thamyre. Et en fin Celidée a esté fort offensée de Thamyre quand il l'a voulu remettre à Calidon , & Calidon n'a pas moins offensé Thamyre & Celidée ; Thamyre en luy refusant la mesme courtoisie qu'il auoit receuë de luy , & Celidée en la recherchant contre sa volonté , & luy faisant perdre celuy qu'elle aimoit. Toutes ces choses longuement debattuës & bien considerées , nous auons connu que tout ainsi que les choses que la nature produit , sont tousiours plus parfaites que celles qui procedent de l'art : de

mesme l'Amour qui vient par inclination, est plus grande & plus estimable que celles qui procedent du dessein ou de l'obligation. D'auantage, les obligations que nous receuons en nostre personne mesme, estans plus grandes que celles que la consideration d'autrui nous represente, il est certain qu'un bien-faict oblige plus que cette memoire: & en fin l'offense meslée avec l'ingratitude est plus griesue que celle qui seulement nous offense, il n'y a personne qui n'auoie celuy-là estre plus punissable, qui les commet toutes deux. Or nous connoissons que l'amour de Thamyre procede d'inclination, puis qu'ordinairement celles qui sont telles, sont reciproques, & qu'aussi aimant Celidée, il en a esté aimé: ce qui n'est pas aduenü à Calidon, de qui l'infertile affection n'a rien produit que de la peine & du mespris. De plus, les bons offices que Calidon a receus de Thamyre, le rendant plus son obligé que Thamyre ne le peut estre, à la consideration de son oncle: mais au contraire, l'offense de Calidon enuers luy, estant meslée d'ingratitude, est beaucoup plus grande que celle que Calidon en reçoit, puis que Thamyre la peut presque couvrir du nom de vengeance ou de chastiment. C'est pourquoy, en premier lieu, nous ordonnons que l'Amour de Calidon cede à l'Amour de Thamyre, que l'obligation de Thamyre soit estimée moindre que celle

touffu, qu'encores que la Lune fust des-jà leuée, & qu'elle esclairast, si ne pouuoit-il qu'à peine voir le chemin par où il passoit. Il est vray que ses pensées quelquesfois luy ostoient aussi bien la veuë que l'espeſſeur des arbres, parce que tout rauy en la pensée de Diane, il ne voyoit pas mesme les choses sur lesquelles ses yeux se tournoient. Et de fortune, ayant choppé contre la racine d'un gros arbre, il reuint en luy-mesme, & voulant prendre le chemin de son hameau, parce qu'il s'en estoit un peu destourné, sans y penser, il paruint en un lieu du bois, où les arbres pour estre rares luy laisserent voir la Lune. Elle auoit passé le plein de quelques iours, & ne laissoit toutes-fois d'esclairer, de forte que le Berger, oubliant tout autre dessein, se ietta à genoux pour l'adorer, parce que la conformité des noms de Diane & d'elle, luy commandoit d'aimer cet Astre sur tous ceux qui paroissent dans les Cieux. L'ayant donc adorée, & la Bergete en elle, il se releua, & tenant les yeux hauffez vers elle, il luy parla de cette sorte :

SONNET.

## SONNET.

## RAPPORT DE DIANE

## A LA LUNE.

BEL *Astre flamboyant , qui dans un Ciel se-  
rain*

*Eclaircz de la Nuit le visage effroyable,*

*Ne vous offensez point si je vous dis sembla-  
ble*

*À la belle qui tient mon cœur dedans sa main.*

*Comme vous chastement elle s'arme le sein*

*De tant de cruautés qu'elle en est redoutable,*

*Et quiconque la voit, Aïe son misérable,*

*De vœux de desirs va l'appellant en vain.*

*Tous les feux de la Nuit vous cedent en lu-  
mière,*

*Et des belles , Diane est toujours la première,*

*Rien ne trompe vos coups , rien n'euite ses  
yeux.*

*Bref, vous-vous ressemblez , non ; elle est plus  
cruelle,*

*Car un Endimion vous fit laisser les Cieux,*

*Mais nul Endimion ne se trouve pour elle.*

1. Part.

I

O Dieux ! s'escria-t'il alors , & que sera-ce donc de toy Siluandre , puis qu'il n'y a point d'Endimion pour elle ? seroit-il possible que la Nature qui s'est pleuë en cet ouurage , si jamais de tout ceux qui luy sont sortis de la main , elle en a eu quelqu'un d'agreable ? Est-il possible , dis-ie , qu'elle ait donné tant de beauté à cette Bergere , pour ne luy donner point d'Amour ? Quoy donc ? il n'y aura que les yeux qui iouyssent d'une chose si rare ? Et pourquoy ne permettent les Dieux que si nos cœurs en reçoivent les plus grands coups , nos cœurs aussi en ressentent le plus grand contentement ? L'ont-ils faicte si belle pour n'estre point aimée ? ou si nous l'aimons , l'ordonnent-ils maintenant pour nous consumer ? Ah ! ie voy bien qu'ils me respondent que si cette beauté a esté produite pour estre aimée , c'est pour sa propre gloire & pour le dommage de ceux qui l'aimeront comme moy. Ceste pensée l'arresta si court , qu'en cessant de marcher , apres l'auoir long temps roulée dans son esprit , il profera telles paroles :

SONNET.

QV'IL N'Y A CONSIDÉ-  
RATION QVI L'EMPESCHE  
d'aimer la Maistresse.

**M**ON penser, hé ? pourquoy me viens-tu  
figurer,  
Qu'il ne faut que ie l'aime, & qu'elle est pour  
un autre ?  
Si c'est pour un mortel, ne peut-elle estre nostre,  
Et si c'est pour un Dieu ne la puis-je adorer ?

Si c'est pour un Mortel, qui scauroit mesu-  
rer,  
Entre tous les mortels, son amour à ma flamer ?  
Et si c'est pour un Dieu, se peut-il voir une  
ame,  
Qui d'un zele plus saint la puisse reuerer ?

Mais que nous vants cela si cette ame cruelle,  
Ne digne regarder ceux qui mentent pour elle ?  
L'Amour ou la Raison la forceront un iour.

Enfin elle aimera, puis que nul ne l'enise,  
Que si c'est par Raison, gaigons-la par merite,  
Et si c'est par Amour, gaigons-la par Amour.

La Lune alors, comme si c'eust esté pour le conuier à demeurer dauantage en ce lieu, sembla s'allumer d'une nouuelle clarté, & parce qu'auant que de partir, il auoit mis son troupeau avec celui de Diane, & qu'il s'asseuroit bien que sa courtoisie luy en feroit auoir le soin necessaire, il se resolut de passer en ce lieu vne partie de la nuict, suiuant la coustume : car bien souuent se retirant de toute compagnie, pour le plaisir qu'il auoit d'entretenir ses nouuelles pensées, il ne se donnoit garde que s'estant le soir esgaré dans quelque vallon retiré, ou dans quelque bois solitaire, le iour le surprenoit auant que la volonté de dormir, rattachant ainsi le soir avec le matin par ses longues & amoureuses pensées. Se laissant donc à ce coup emporter à ce mesme dessein, suiuant sans plus le sentier, que ses pieds rencontroient par hazard, il s'esloigna tellement de son chemin, qu'apres auoir formé mille chimeres, il se trouua en fin dans le milieu du bois, sans se reconnoistre. Et quoy qu'à tous les pas il choppast presque contre quelque chose, si ne se pouuoit-il distraire de ses agreables pensées. Tout ce qu'il voyoit, & tout ce qui se presentoit deuant luy, ne seruoit qu'à l'entretenir en cette imagination. Si, comme j'ay dit, il brônchoit contre quelque chose : le trouue bien encores, disoit-il, plus de contrarietez à mes desirs. S'il oyoit trembler les

feuilles des arbres, esmeuës par quelque soufle  
 le vent : O que ie tremble bien mieux de  
 crainte, disoit-il, quand ie suis pres d'elle, &  
 que ie luy veux dire les veritables passions  
 qu'elle pense estre feintes ! Que s'il leuoit  
 quelquesfois les yeux en haut, considerant la  
 Lune, il s'escrioit :

*La Lune au Ciel, & ma Diane en terra.*

Le lieu solitaire, le silence, & l'agreable lu-  
 miere de cette nuict, eussent esté cause que le  
 Berger eut longuement continué, & son pro-  
 menoir, & le doux entretien de ses pensées,  
 sans que s'estant enfoncé dans le plus espais du  
 bois, il perdit en partie la clarte de la Lune  
 qui estoit empeschée par ses branches, & par  
 les feuilles des arbres, & que reuenant en luy-  
 mesme, voulant sortir de cet endroit incôm-  
 mode, il n'eust pas si tost ietté les yeux d'vn  
 costé & d'autre pour choisir vn bon senier,  
 qu'il ouyt quelqu'vn qui parloit auprès de luy.  
 Encor qu'il s'entretint en ce lieu separé de  
 chacun pour estre tout à luy-mesme, si ne  
 laissa-t'il d'auoir la curiosité de scauoir qui  
 estoient ceux qui comme luy passioient les  
 nuicts sans dormir, s'assurant bien qu'il falloit  
 que ce fust quelqu'vn atteint de mesme mal  
 qu'il estoit, faisant bien paroistre en cela qu'il  
 est vray que chacun cherche son semblable, &



que la curiosité a principalement vn tres-grand pouuoir en amour, puis qu'ayant vn si doux entretien que celuy de ses pensées, pour lesquelles il mesprisoit toutes choses, horsmis la veüe de Diane, il estoit toutesfois contēt de les interrompre, pour apprendre des nouuelles de ceux qu'il ne connoissoit point. Les quitéant donc pour quelque temps, & donnant cela à sa curiosité, il tourna ses pas du costé où il oyoit parler, & se laissant conduire par la voix à trauers les arbres & les ronces qui s'espeussioient dauantage en ce lieu, il ne se fust auancé quinze ou vingt pas qu'il se trouua dans le plus obscur du bois assez pres de deux hommes, qu'il luy fut impossible de reconnoistre, tant pour l'obscurité du lieu, que pource qu'ils auoient le dos contre luy. Il vid bien toutesfois à leurs habits, que l'vn estoit Druyde, & l'autre Berger. Ils estoient assis sous vn arbre qui abreuuoit ses racines dans la claire onde d'vne fontaine, de qu'il se doux murmure & la frescheur les auoit conuiez à passer en ce lieu vne partie de la nuit. Et lors que Siluandre estoit plus desirieux de les connoistre, il ouyt que l'vn d'eux respondit à l'autre de ceste sorte : Mais, mon pere, c'est vne chose estrange, & que ie ne puis assez admirer, que celle que vous me dittes de cettē beauté, puis que selon vostre discours, il faudroit auoir qu'il y en a d'autres beaucoup plus parfaites que, celle de ma Maistresse: ce

que ie ne puis croire sans l'offenser infiniment. Car s'il estoit vray, il faudroit de mesme dire que la sienne ne seroit pas accomplie, puis qu'on ne doit tenir pour telle la beauté qui est moindre que quelque autre: crime, ce me semble, de zele Majesté, soit contre ma Maistresse, soit contre l'Amour. Il ouyt alors que le Druyde luy respondoit: Mon enfant, vous ne devez nullement douter de ce que ie vous dis, ny le croyant craindre d'offenser sa beauté ny vostre Amour, & ie m'assure que ie le vous feray entendre en peu de mots. Il faut donc que vous sçachiez que toute beauté procede de cette souveraine bonté, que nous appellons Dieu, & que c'est vn rayon qui s'eslève de luy sur toutes les choses créées: Et comme le Soleil que nous voyons, esclaire l'air, l'eau & la terre d'un mesme rayon, ce Soleil Eternel embellit aussi l'entendement Angelique, l'ame raisonnable, & la matiere: mais comme la clarté du Soleil paroist plus belle en l'air qu'en l'eau, & en l'eau qu'en la terre, de mesme celle de Dieu est bien plus belle en l'entendement Angelique qu'en l'ame raisonnable, & en l'ame qu'en la matiere. Aussi disons-nous qu'au premier il a mis les idées, au second les raisons, & au dernier les formes.

Il vouloit continuer lors que le Berger l'interrompit de cette sorte: Vous vous eslevez un peu trop haut, mon pere, & ne regardez pas

à qui vous parlez: j'ay l'esprit trop pesant pour voler à la hauteur de vostre discours: toutes-fois, si vous me faictes entendre, que c'est que l'entendement, que l'ame; & que la matiere dont vous parlez, peut estre y pourrois-je comprendre quelque chose. Mon enfant, adjouste le Druyde, les entendemens Angeliques, sont ces pures intelligences, qui par la veüe qu'ils ont de cette souveraine beauté, sont embellies des idées de toutes choses: l'ame raisonnable est celle qui par les hommes sont differents des brutes, & c'est elle-mesme, qui par le discours nous fait paruenir à la connoissance des choses, & qui à cette occasion s'appelle raisonnable. La matiere est ce qui tombe sous les sens, qui s'embellit par les diuerses formes que l'on luy donne, & par là vous pouuez iuger, que celle que vous aimez peue bien auoir en perfection les deux dernières beautez que nous nommons corporelle & raisonnable, & que toutesfoiſ nous pouuons dire sans l'offenser, qu'il y en a d'autres plus grandes que la sienne. Ce que vous entendrez mieux par la comparaison des vases pleins d'eau: car tout ainsi que les grands en contiennent dauantage que les petits, & que les petits ne laissent d'estre aussi pleins que les plus grands, de mesme faut-il dire des choses capables de recevoir la beauté: car il y a des substances qui pour leur perfection en doiuent recevoir selon leur

nature beaucoup plus que d'autres, qui toutesfois ne se peuuent dire imparfaites, ayant autant de perfection, qu'elles en peuuent recevoir: & c'est de celles - cy que sera vostre maistresse, que sans offense vous pouuez dire parfaite, & auotier moindre que ces pures intelligences dont ie vous ay parlé. Que si toutesfois vous ne vous laissez emporter aux folles affections de la jeunesse imprudente, faisant peu de conte de cette beauté que vous voyez en son visage, vous mettriez toute vostre affection en celle de son esprit, qui vous rendroit aussi content & satisfait que l'autre iusques icy vous a donné d'occasions d'ennuy, peut-estre de desespoir. Il y a long-temps, respondit le Berger, que j'ay ouy discourir sur ce sujet, mais les desplaisirs que j'ay soufferts m'en auoient osté la memoire.

Ie me souuiens à cette heure qu'il y auoit vn de vos Druydes qui taschoit de prouuer qu'il n'y auoit que l'esprit, la veüe, & l'ouye qui deussent auoir part en l'Amour, d'autant, disoit-il, que l'Amour n'est qu'un desir de beauté, & y ayant trois sortes de beauté, celle qui tombe sous la veüe, de laquelle il faut laisser le iugement à l'œil, celle qui est la harmonie, dont l'oreille est seulement capable, & celle en fin qui est en la raison, que l'esprit seul peut discernet, il s'ensuit que les

yeux, les oreilles, & les esprits seuls en de-  
 uent auoir la iouissance. Que si quelqu'  
 autres sentimens s'y veulent mesler, ils re-  
 semblent à ces effrontez qui viennent à  
 nopces sans y estre conuiez. Ha, mon enfant  
 adjousta l'autre, que ce Druyde vous appre-  
 noit vne doctrine entendue peut-estre de plu-  
 sieurs, mais suivie sans doute de peu de per-  
 sonnes. Et c'est pourquoy il ne faut point  
 trouuer estranges les ennuis & les infortu-  
 nes qui arriuent parmy ceux qui aiment  
 car Amour, qui veritablement est le plus  
 grand & le plus saint de tous les Dieux,  
 voyant offensé en tant de sortes, par ceux qui  
 se disent des siens, & ne pouuant supporter les  
 iniures qu'ils luy font, soit en contrevenant  
 à ses ordonnances, soit en profanant sa pureté  
 les chastie presque ordinairement, afin de leur  
 faire reconnoistre leur faute : car toutes ces ia-  
 lousies, tous ces desdains, tous ces rapports tou-  
 tes ces querelles, toutes ces infidelitez, & bre-  
 tous ces desnotiemens d'amitié, que pensez-  
 vous, mon enfant, que ce soient que punition  
 de ce grand Dieu? Que si nos desirs ne s'esten-  
 doient point au dela du discours, de la venue, &  
 de l'ouye, pourquoy serions-nous jaloux? pour-  
 quoy desdaignez? pourquoy douteux? pour-  
 quoy ennemis? pourquoy trahis? & en fin pour-  
 quoy cesserions-nous d'aimer & d'estre aimez  
 puis que la possession que quelque autre pour-

roit auoir de ces choses n'en rendroit pas moindre nostre bon-heur?

Alors Siluandre ouit, qu'avec vn grand soufpir, le Berger interrompit ainsi: Helas! mon pere, que vostre discours semble estre veritable pour tous ceux qui aiment sinon pour moy: car mon amitié a esté rât honnelle, qu'il n'y a chaste Vestale qui s'en fut pû offenser, & quand l'Amour seroit le plus feure Iuge de tous les Dieux, si suis-je tres-assuré qu'il ne scauroit trouuer du sujet de reprendre mon affection, & toutesfois quel Amant a iamais esté plus rigoureusement traicté que ie suis? Mon enfant, dit-il, il y a plusieurs choses qui font differents effects selon les sujets qu'elles rencontrent: Et la regle qui est droict, n'est pas seulement pour tirer vne ligne semblable, mais bien souuent pour faire connoistre ce qui n'est pas droict. Les desastres aussi que vous ressentez, encores qu'en d'autres on les doive appeller punitions, en vous toutesfois, nous les nommerons des tesmoignages, & des espreuues d'Amour & de vertu: qui en fin reüssiront de telle sorte à vostre aduantage, que vous pourrez dire avec raison, que vous n'eussiez esté assez heureux, si vous n'eussiez esté trop mal-heureux. Et cependant soyez certain que vostre Maistresse n'est pas à se repentir de la faute, & du tort qu'elle vous a fait,

A ce mot parce qu'il estoit desia tard, il se leua pour s'en aller, & prit le Berger par la main, qui le suivant, luy respondit: le vous supplie, mon pere, & vous coniuere par toute l'amitié que vous me portez, de ne me dire iamais plus que ma maistresse ait failly, ny moins qu'elle m'ait fait quelque tort: car outre que cela ne peut estre, puis qu'elle a le pouuoir de disposer plus absolument de moy que moy mesmes, encores offensez-vous la plus parfaite personne que iamais la Nature ait produite, & me desobligez plus par telles paroles que ne me peut estre agreable l'assistance que ie reçois de vous en l'estat où ie suis.

Siluanдре qui escoutoit attentiuellement leur discours, & consideroit le plus particulierement qu'il luy estoit possible leurs actions, ne peut toutesfois les reconnoistre empesché de l'obscurité du lieu, qui encores, qu'esclairé de quelques rayons de Lune, demouroit sombre pour l'espaisseur des arbres de la fontaine. Et quoy qu'il luy semblast bien de reconnoistre le Druyde, si ne s'en pouuoit-il assurer, le voyant seulement par derriere; pour le Berger, il le mesconnoissoit tout à fait, bien qu'il eust quelque memoire d'auoir ouy autresfois vne semblable voix. Cette incertitude donc fut cause qu'il les suiuit, esperant que la clarté de la Lune les luy feroit reconnoistre hors du bois: mais parce qu'il s'en tenoit esloigné, pour n'estre apperceu

d'eux, il ne se prit garde qu'il les perdit entre les arbres, & ne sceut depuis deuiner qu'ils estoient deuenus: dequoy fort ennuyé, il ne cessa de les chercher, que la plus grande partie de la nuit ne fust escoulée. Le trauail & le sommeil en fin le contraignirent de choisir vn lieu pour reposer, ne scachant bonnement par où s'en retourner en son hameau.







L E  
TROISIÈSME LIVRE  
DE LA SECONDE  
PARTIE D'ASTREE.

**U**N ORS que Siluandre s'endormit, la nuit estoit desia tant auancée, qu'il ne s'esveilla que le Soleil ne fust fort haut : Et au contraire, Berger, qui la nuit auoir discouru avec le Royde, fut aussi matineux que l'Aurore : Et ce que le lieu de sa demeure estoit pres de la fortune se promenant selon sa coustume, apperceut Siluandre endormy, & desireux de le connoistre (parce que depuis plus d'un mois qu'il faisoit sejour en ce lieu, il n'y auoit rencontré Berger de sa connoissance) il s'approcha doucement de luy : mais il n'eust point tost ietté l'œil dessus, qu'il le reconnut pour l'un de ses plus grands amis ; telle connoissance luy fist venir les larmes aux yeux pour le souuenir de sa vie passée : & se reti-

rant quelques pas en arriere, & se couurant d'un gros arbre pour n'estre apperceu de luy, si de bonne fortune il s'esveilloit, il le considéra quelque temps fort attentiuement; & dit en fin d'une voix assez basse. Tres-cher amy, & tres-fidelle compagnon Siluandre, que ta rencontre m'apporte de plaisir & d'ennuy ! car nostre amitié ne veut pas que la tristesse où ie vis, m'empesche de me resiouyr en te voyant : & toutesfois cette veüe me remet en la memoire, l'heureuse vie que j'ay passée depuis que i'eus ta connoissance, iusques à la cruelle sentence que ma Bergere prononça contre moy. Sentence dont ie ne puis me ressouuenir, que plein de regret ie n'appelle la mort à mon secours, esprouuant bien veritable ce que l'on dit, qu'il n'y a rien de si miserable que celuy qui perd le bon-heur possédé. Mais qui pourroit sans larmes auoir la memoire de ma felicité passée, & la veüe de ma misere presente ? A ce mot il se teut, & croissant les bras se retira encorés deux ou trois pas, parce qu'il le vit remuer, & en mesme temps se tourner d'un costé sus l'autre, disant assez haut : Ah ! Belle Bergere, comment cruellement traictez-vous ce pauvre Berger ? L'estranger connut bien qu'il dormoit, mais ne scachant de quel Berger il vouloit parler, il s'approcha de luy : & luy regardant le visage, le vit tout couuert de pleurs, qui trou-

uoistie

noient passages sous les paupières, quoy qu'elles fussent choses. Il iugea lors que c'estoit de luy mesme de qui il entendoit parler, ce qu'il trouua fort estrange, se ressouuenant que son tumeur auoit tousiours esté si contraire à l'Amour, qu'outre le surnom d'Inconin, on le nommoit bien souuent le Berger sans affection: mais considerant la force qu'une beauté peut auoir, il creut en fin qu'il n'auoit non plus esté exempt des blessures d'Amour que les autres Bergers de son aage: Et se confirma davantage en cette opinion, se ressouuenant de ce qu'on luy auoit dit de la gageure de luy & de Phillis. Cette consideration luy fit dire en le regardant: Ah: Siluandre, que tu es à cette heure peu capable de conseiller autrui, puis que tu es aussi necessiteux, à ce que ie vois, de bon conseil, que nul autre: pour l'amitié que ie te porte, ie supplie Amour qu'il te soit plus pitoyable quil ne m'a point esté, & qu'il donne à ta forrune vn tour plus heureux qu'à la mienne. A ce mot se reculant doucement, il se retira au lieu de sa demeure: mais il ne se fut plustost assis sur le bord de son liét, que reuenant à penser à la rencontre qu'il auoit faicte, il se representa l'amitié que Siluandre luy auoit tousiours portée, la grande familiarité qui auoit esté entr'eux, & comme la fortune le luy auoit amené le premier en ce lieu. Est-ce point, disoit-il, pour donner commen-

cement à vne plus douce vie, & qu'elle soit desormais lasse de me traualler : Cela ne peut-estre, disoit-il, puis que rien ne me scauroit rendre moins miserable que ie suis, sinon la seule mort, & qu'il y a plus de sortes de peines que de puissance pour les supporter. Seroit-ce point peut-estre, que le Ciel preuoyant la fin de mes iours ait conduit vers moy Siluandre, l'un de mes plus grands amis, pour en son nom & de tous les autres me venir dire le dernier adieu ? Cette pensée le retint quelque temps, en fin elle fut cause de le faire resoudre à chose qu'il n'eust iamais pensé, qui estoit d'escrire à sa Maistresse, parce que le rigoureux commandement qu'elle luy auoit fait en le bannissant de sa presence, luy en ostoit la hardiesse : mais pensant asseurement que ses iours estoient pres de leur fin, il iugea d'estre obligé de ne partir point de cette vie, sans prendre congé d'elle en quelque sorte. Il prend donc la plume, il escrit & raye plusieurs fois la mesme chose, approuue ce qui a parauant il a desapprouué, & en fin luy escrit ce que cét fois il auoit effacé, & apres auoir plié la lettre, met au dessus, *A la plus belle & plus aimée Bergere de l'univers*. Et reprenant le chemin par où il estoit venu, retourne où il auoit laissé Siluandre, & s'approchant doucement de luy, auant que de luy mettre cette lettre en la main, la baisant deux ou trois fois : Ha trop

heureux papier, dit-il, si ton bon-heur te porte entre les mains de celle de qui depend tout mon contentement, touche luy si viuentient le cœur, que si la compassion n'y peut trouuer place, le souuenir du passé, & le tesmoignage de la miserable vie que ie fay, la contraignent de croire, qu'encores qu'elle soit entierement changée enuers moy, toutesfois mon affection ne le fera iamais enuers elle. Et toy, Siluandre, dit-il, se tournant vers son amy, & la luy mettant dans la main, si ton Amour te permet d'auoir encor des yeux pour voir la beauté de celle à qui ce papier s'adresse, donne le luy, Berger, ie te supplie, & fay ce bon office à ton amy, comme le dernier qu'il espere iamais recevoir; ny de toy, ny d'autre. Il disoit cela car l'opinion qu'il auoit de ne pouuoir longuement continuer sa vie de cette sorte. Ainsi se partit ce Berger, tant affligé qu'il s'en alla les bras pliez l'un dans l'autre, & les yeux contre terre, iusques en sa demeure, & tres à propos pour n'estre apperceu de Siluandre, qui s'esueillit en mesme temps. Et parce que le Soleil estoit desia fort haut, il regardoit de quel costé il prendroit son chemin pour s'en retourner, lors que frottant ses yeux pour en chasser entierement le sommeil, il y porta la main, où le Berger luy auoit mis la lettre. Son estonnement fut grand, lors qu'il la vit, mais beaucoup plus; quand il leut à qui elle

s'adressoit. Dors-ie, disoit-il, ou si ie veille est-ce en songe ou en effect que ie vois cette lettre? & lors la considerant, ie ne dors point, continuoit-il, il est tout certain que ie veille, & que ie tiens en la main vne lettre qui s'adresse à la plus belle & plus aimée Bergere de l'Vniuers. Mais si ie ne dors point, pourquoy ne sçay-ie qui me l'a donnée? L'auois-ie quand ie me suis endormy? ie ne l'auois point, & faut de necessité que durant mon sommeil quelqu'un me l'ait mise dans la main. Et cela pourroit bien estre, car qui est celuy d'entre tous les Dieux qui n'a point aimé les beautez de la terre? Amour mesme, qui est celuy qui blesse les autres, n'en a pas esté exempt: De sorte qu'il semble qu'ils iugent nos Bergeres plus belles que leurs Deesses. Et pourquoy ne croiray-ie pas que quelqu'un des immortels, ou quelque Faune & demy-Dieu ayant veu cette belle Diane n'en soit deuenu amoureux? & lors se taisant & rentrant vn peu en luy-mesme: Mais que vay-ie recherchant, disoit-il, qui luy a escrit cette lettre: voyons-là: sans doute elle nous le fera mieux sçauoir que tout autre; & despliant le papier, il la leut du commencement iusqu'à la fin: & lors qu'il y trouuoit quelque chose semblable, à ce qu'autresfois il auoit pensé (comme bien souuent diuerfes personnes tombent en vn mesme sujet, sur vne mesme

conception ) il y mettoit la pointe du doigt dessus ; & en trouuant vne autre il le marquoit de mesme : mais quand il leut à la fin de la lettre , le plus infortuné comme le plus fidelle de vos seruiteurs. O ! s'escria-t'il , il n'en faut plus douter , c'est moy sans doute qui ay fait cette lettre : & faut par necessité que le demon qui a soucy de ma vie , ayant leu les pensées de mon ame les ait escrites en ce papier , afin de les faire voir à Diane. Et de fait il n'y a point de beauté qui puisse causer de si violentes passions que celles que ie lisicy , si ce n'est celle de ma Maistresse : & il n'y a point d'Amant qui soit capable de conceuoir tant d'affection , si ce n'est Siluandre : de sorte qu'il ne faut plus mettre en doute , que cette lettre s'adressant à la plus belle & plus aimée Bergere de l'Vniuers ie ne la doie donner à Diane : & qu'estant escrite par le plus fidelle & plus infortuné Amant , ce ne soit par Siluandre , infortuné ; d'autant qu'il aime la plus belle Bergere de l'Vniuers , & que cette Bergere s'est rencontrée la moins sensible à l'Amour de toutes celles qui doiuent estre aimées. Siluandre s'alloit ains persuadât que cette lettre s'adressoit à Diane , & desirant qu'elle vid de quelle sorte il estoit traité , apres auoir remercié son fauorable demon , duquel il pensoit auoir receu ce bon office , il prit le chemin qui luy sembla le plus court pour retourner en



son hameau, avec dessein que si en y allant il ne rencontroit Diane, il se mettroit en queste d'elle aussi-tost qu'il auroit désiré. Et de fait ne l'ayant point trouuée, se despeschant le plus promptement qu'il pût du repas, il sortit son troupeau de l'estable qui l'appelloit comme ayant trop attendu, & prit le sentier qui conduisoit à la fontaine des Sicomores, esperant d'apprendre là de ses nouvelles. En quoy il ne fut point deceu: car estât arrivée à l'entrée de la grande prairie qui la touche, & estendant la veüe de tous costez, il luy sembla de la voir avec Astrée, assise à l'ombre de quelque buissôn. Amour le rendit incontinent desiréux d'ouyr leurs discours, sans estre apperceu, luy semblât qu'elles estoient fort attentives à leur ouvrage. Et pour venir à bout de son dessein, se remettant dans le bois d'où il sortoit, il alla suivant les arbres iusques pres du lieu où elles estoient si doucement, que sans estre apperceu il pouuoit ouyr tout ce qu'elles disoient, ayant laissé son troupeau vn peu derriere dans le bois, sous la garde de ses chiens. En ce mesme temps Astrée parloit de cette sorte à Diane. C'est sans doute que Phillis ne merite pas que vous preniez cette peine, & moins encores de porter ces beaux cheveux. Et faut que j'auoüe que ie me sens en quelque sorte touchée de ialousie. quoy que ie n'aye point fait de gageure avec elle, comme Siluandre: car

ie ne voudrois pas qu'elle ny personne du monde eust meilleure part en vos bonnes graces que moy. Belle Astrée, respōdit Diane, c'est moy qui dois desirer de vous la faueur de vostre amitié ; ce que ie fay de telle sorte, que ie ne cederay iamais à personne en cette volonté , non pas mesme à vostre Phillis dont vous parlez , & qui me donneroit bien plus de sujet de ialousie ; si ie ne connoissois qu'il est bien raisonnable , que mon affection vous soit connue autant que la sienne, auant que vous m'aimiez autant que vous l'affectionniez. Ma sœur, luy repliqua Astrée, vos merites surpassent de tant tous les autres, qu'ils ne vous rendent point sujette pour estre aimée à la loy commune. Et toutesfois, respondit Diane, combien m'a-t'il fallu demeurer aupres de vous, auant que d'auoir obtenu ce bon-heur ? L'auouë, dit Astrée, que l'ay esté aueugle de vous auoir veuë, & ne vous auoir particulièrement aimée iusques icy, où il faut confesser que nous ne sommes point maistresses de nos volontez, mais quelque plus haute puissance qui en dispose comme il luy plaist. Diane en soufrianr & baissant doucement les yeux, luy respondit : Vos paroles, ma sœur, me feroient rougir, si ie n'estois du tour à vous : mais cette volonté qui me rend telle, me les fait recevoir pour des faueurs, encores que venant de quelque autre ie les eusse tenir

LA IIE. PARTIE D'ASTREE.

pour des mocqueries. Vous offenseriez, dit  
incontinent Astrée, & l'amitié que ie vous  
porte, & celle que vous m'avez promise.  
Elle m'est, adjousta Diane, trop sainte & trop  
sacrée pour l'offenser, & par ainsi ie croiray  
pour vous obeyr & pour mon contentement,  
que ce sont des louanges que toutesfois ie n'a-  
uolteray iamais proceder de verité, mais de  
l'amitié que vous me portez, qui fait voir les  
choses beaucoup plus grandes que véritable-  
ment elles ne sont, ainsi que le verre mis de-  
uant les yeux. Si vous ne me voulez tenir, luy  
respondit Astrée, pour personne de peu de  
iugement, croyez que c'est & verité & ami-  
tie. L'une ou l'autre, adjoinsta Diane, ne  
peut me contenter infiniment car quant à  
la verité ie l'estime, & pour vostre amitié ie  
la desire par dessus toute chose. Et à ces  
mots, ouurant les bras l'une & l'autre, & se  
les jettant au col, s'embrasserent & baisèrent  
auec une si entiere affection, que Siluandre  
qui les voyoit, desira plusieurs fois d'estre  
Astrée, pour receuoir telles faueurs, au nom  
de qui que ce fust. Apres elles se rassirent, &  
se remettant à l'ouurage qu'elles auoient laissé,  
il luy sembla qu'elles le nommoient. Cela fut  
cause que pour la mieux escouter, il s'approcha  
d'auantage d'elles, & passant la velle entre les  
fueilles & les branches du buisson, il vid que sa  
Maistresse faisoit vn brasselet de ses cheueux :

qu'il reconnut aisément, tant pour ce qu'il en auoit ouy dire à Astrée, que d'autant qu'il n'y auoit Bergere sur les riuës de Lignon, qui les eust semblables. Et lors qu'il commençoit d'estre ialoux que quelque autre les portast que luy, luy semblant que sa seule affection les pouuoit meriter, il ouyt qu'Astrée disoit: Siluandre ne sera pas sans ialousie quand il verra son ennemie plus fauorisée que luy. Je crois, respondit Diane, que ce n'a esté qu'à cette intention qu'elle me les a demandez. Je le pense aussi, adjousta Astrée: mais vous faictes tort au Berger, & si vous fauorisez l'un plus que l'autre, vous manquez à vostre parole, ayant promis le contraire. Ny leur gageure, repliqua Diane, ny l'auantage que ie fais à Phillis ne sont pas de grande importance, outre que le Berger ne m'en a point requis. Et par vostre foy, dit alors Siluandre, se faisant voir à l'impouruë, s'il vous en supplie, les luy accordez-vous? Les Bergeres furent toutes surprises: l'oyant parler, & leur estonnement fut tel, qu'elles demeurèrent long-temps sans dire mot, & ne faisoient que se regarder l'une & l'autre, parce qu'elles craignoient qu'il eust ouy les discours qu'elles auoient tenus quelquetemps auparauant qu'il arriuaist.

En fin Astrée fut la premiere qui reprenant la parole, luy dit: Et quoy Siluandre, vostre discretion vous a-t-elle permis d'escouter les

secrets d'autrui ? & avez-vous eu si peu de respect à vostre Maistresse, lors qu'elle ne vouloit estre ouye que de moy ? ie ne sçay, respondit Siluandre, de quels secrets vous m'accusez : mais si fais bien, que la curiosité qui m'a conduit icy, n'a esté que pour ouyr de la bouche de ma Maistresse mes propres secrets : c'est d'elle, & non de moy, que ie les dois apprendre, & suis tres-marry d'y estre arriué si tard, puis que les paroles que j'ay ouyes ne m'ont appris autre chose que les nouuelles de ce bras-selet dedié, encore qu'avec iniustice, à Phillis. Vous ne devez point, respondit Astrée, estre marry de n'estre arriué plustost, puis que vous n'eussiez fait vne moindre offense de desrober ainsi les secrets de vostre Maistresse, que celui qui vola le feu du Ciel : & par raison vous n'en deuriez pas attendre vn moindre chastiment.

Ce ne fera iamais, respondit Siluandre, la crainte du supplice qui m'empeschera d'auoir cette curiosité : car i'estime de sorte le moyen de luy rendre preuue de mon affection, que toutes sortes de peines me sont douces pour ce sujet : Et comment, luy dit Astrée, luy en penseriez-vous rendre tesmoignage par cette voye ? Ie le vous diray, belle Bergere, respondit Siluandre. Ne seroit-ce pas luy en rendre vn tres-assuré, si sçachât ce qu'elle desire estre secret, ie le celoie, & que par ainsi il ne fust

moins secret qu'il estoit, auant que ie l'eusse  
 veu, puis qu'au siecle où nous sommes, l'on  
 ne dit pas seulement tout ce que l'on sçait, mais  
 aussi tout ce qu'on s'est imaginé. En cela, respō-  
 dit Astrée, vous feriez paroître vne, grande  
 discrétion. Mais plus encores, dit-il, vne grāde  
 affection. Pour la discrétion, adjousta Astrée, ie  
 l'auoue : mais pour l'affection, ie m'en remets  
 à celle à qui elle s'adresse. Aussi, repliqua le  
 Berger, le dis-je pour elle : Et voudrois, puis  
 qu'il a fallu que Siluandre toutesfois tant enne-  
 my de l'Amour, aime & adore maintenant  
 quelque chose, que pour le moins son amour  
 fut reconue. Et lors s'adressāt à la belle Diane,  
 il continua. Mais d'où vient, ma belle Maistres-  
 se, que vous ne respōdez rien à ce que ie dis, &  
 qu'il semble que mes discours ne vous touchēt  
 point? Je crois, respondit Diane, que c'est le  
 desplaisir que ie ressens desia de ne deuoir plus  
 estre vostre Maistresse que douze ou quinze  
 iours. Si cette douleur, dit le Berger, procede  
 de cette playe, vous y pouuez aisément reme-  
 dier, obligeant autāt Siluandre par vos faueurs  
 à continuer le seruice qu'il vous rend, que veri-  
 tablement vos beautez & vos perfections m'y  
 ont contrāint iusques icy. Ah ! Siluandre,  
 respondit Diane, ne parlons plus de faueurs ny  
 de seruice : le terme des trois mois de vostre  
 feinte estant passé. Ce vous seroit trop de peine  
 de forcer plus long temps vostre naturel.

Belle Bergere , respondit Siluandre , n'en faictes point de difficulté pour la consideration de ma peine : car ce m'est tant de desplaisir , de faire seruice à vne persõne si pleine de merite , que quand mon naturel seroit encores beaucoup plus contraire à l'Amour , si ne laisserois-je de le continuer avec contentement. Quand cela seroit , dit Diane en fousfiant , vous n'aurez accordé qu'avec vne des parties : car encores que vostre naturel y consentist , vous ne devez iamais esperer que ie. m'y accorde pour l'interest que i'y ay. Ces paroles toucherent de sorte au cœur de Siluandre , connoissant combien il y auoit peu gaigné sur sa volonté , que ne pouuât cacher le desplaisir qu'il en ressentoit , son visage par vn changement de couleur le descouurit. Dequoy Astrée s'apperceuant : Vous est-il , luy dit-elle , suruenu quelque defaillance de cœur ? Il est bien mal-ayse , repliqua le Berger , que ces cruelles paroles de ma Maistresse ne m'affligent : mais ne croyez pourtant que le cœur iamais me deffaille , quoy qu'elle & le Ciel puissent ordonner de mon contentement , & de ma vie. N'est-ce point , respondit Astrée , temerité plustost que courage , qui vous fait desfier deux telles puissances ? Ce n'est , repliqua le Berger , ny courage , mais vne tres-veritable & tres-fidelle amour qui me fait parler de cette sorte. Tels estoient leurs discours , par lesquels Diane connoissoit que

veritablement elle estoit aimée. Siluandre pre-  
noyot beaucoup de peine & peu d'esperance,  
& Astrée iugeoit qu'Amour iettoit en leur  
ame les fondemens d'une tres-belle & longue  
amitié. Et quoy que tous trois eussent diuerses  
pensées, si furent-elles toutesfois veritables,  
comme nous dirons cy-apres. Mais interrom-  
pant la suite de ces discours, & s'adressant à  
Diane: l'ay sceu, dit Siluandre, belle Maistresse,  
que le brasselet que vous faictes de vos che-  
veux a esté promis à Phillis, pour vous rache-  
ter de son importunité. Si cela est, vous estes ob-  
ligée de faueriser Siluandre autant cōme elle,  
& afin que l'on ne vous croye point estre par-  
tiale, vous nous deuez traiter esgalement (tous-  
tesfois l'affection que vous faictes naistre en  
mon ame pour recevoir esgalité de quelque  
autre.) Et pourquoy non, respondit Astrée,  
prenant la cause de Phillis contre luy, si tou-  
tes deux procedent d'une mesme cause? Les  
mesmes grains produisent bien de differents  
espics? & pourquoy, luy dit-il, ne voulez-vous  
auoir qu'encores que la cause de nostre af-  
fection soit semblable, toutesfois les effects en  
puissent estre differents? l'experience, repli-  
qua Astrée, me l'apprend: car celle de Phillis a  
obtenu ce qui sera refusé à la vostre. Cela,  
respondit le Berger, n'est pas defaut d'amour,  
mais de fortune, & toutesfois puis que la gout-  
te d'eau tombant plusieurs fois sur le rocher, le



caue par succession de temps , pourquoy ne dois-je esperer que mon Amour & mes prieres longuement continuées, pourront bien autant sur la dureté de cette belle ? Et lors se iettant à genoux deuant elle , apres l'auoir quelque temps considerée, ou plustost adorée.

Si l'Amour, luy dit-il, belle Maistresse, a quelque intelligence avec la beauté, & si les prieres, qu'on dit estre filles de Iupiter, luy font tomber les foudres de la main, seroit-il possible que l'extrême affection de Siluandre, & les tres-ardantes supplications qu'il vous fait, ne puissent obtenir de la part d'Amour enuers vostre beauté, & de la part du grand Dieu enuers vostre ame, autant de faueur que la foible amitié & l'importunité de Phillis ont desja obtenu de vous ? Si cela est, avec raison, ie diray que pour estre aimée, il ne faut point aimer, ny pour vaincre la dureté d'une ame vser de prieres, mais seulement feindre & importuner.

Siluandre adjousta plusieurs autres semblables paroles, par lesquelles ces Bergeres s'alloient tousiours dauantage asseurant de l'Amour qui prenoit naissance en luy : Et Astrée qui reconnoissoit que la volonté de Diane n'estoit point trop esloignée d'accorder à Siluandre ce qu'il demandoit, se les voulut obliger tous deux par vn mesme office : & ainsi adjoystant ses prieres à celles de Siluandre, elle

fit en sorte que le brasselet dédié à Phillis, fut donné au Berger, avec promesse toutesfois qu'il ne le garderoit que iusques à la fin du terme qu'il la deuoit seruir, qu'elle pensoit deuoir finir dans peu de iours. A quoy apres quelque difficulté le Berger s'accorda, se ressoluuant que le terme qu'il la deuoit seruir par feinte, se paracheueroit bien tost, mais que celuy qui la deuoit seruir à bon escient, dureroit autant que celuy de sa vie. Il seroit mal-aisé de raconter les remerciemens de Siluandre, mais plus encores le contentement qu'il en ressentit ; & suffira de dire que luy-mesme, qui autresfois auoit tant mesprisé les faueurs d'Amour, & qui ne se pouuoit figurer qu'en semblables folies (car telles les souloit-il nommer) on pût trouuer quelque sorte de contentement, auoit en cette occasion qu'il n'y auoit point de felicité esgale à celle que cette faueur luy faisoit ressentir. Et lors que par des paroles confuses en sa ioye, il l'alloit representant le mieux qu'il luy estoit possible, il sembla qu'Amour la luy voulust rendre plus entiere, faisant arriuer la Bergere Phillis : Car si celuy ne se peut dire heureux de qui le bon-heur n'est connu de personne, il s'ensuit que plus l'heur que l'on possède est connu, l'on est aussi plus heureux, & encore plus lors que ce bien ne procede pas de la fortune, mais du merite. Aussi-tost que Siluandre la vid, il courut vers elle, &

luy montrant le bras où il auoit des-ja faic  
attacher le biē-heureux brasselet, le luy passoit  
deuant les yeux, & luy demandoit: Quelles  
arres sont celles-cy de ma prochaine victoire?  
Phillis qui venoit de chercher Lycidas pour le  
desir qu'elle auoit de le fortir de sa ialousie, &  
qui ne l'auoit sceu trouuer, s'en reuenoit si  
triste & si lassée, qu'il ne luy fut pas mal-aysé  
de contre-faire la courroucée, ny necessaire de  
changer de visage, pour tesmoigner le desplai-  
sir que cette faueur luy rapportoit. Et parcé  
que le Berger l'importunoit fort, non pas en  
cette action comme elle feignoit: mais d'au-  
tant que c'estoit de luy de qui Lycidas estoit  
ialoux, elle luy dit, le plus rudement qu'elle  
pûst: Les arres que vous montrez, le sont plus-  
tost de vostre peu de merite, que de vostre  
prochaine victoire, & c'est ainsi que pour ren-  
dre les charges iustes, on a de coustume de fai-  
re. Et comment l'entendez-vous, respondit le  
Berger: ie veux dire, repliqua-t'elle, que du  
costé qui est trop leger on met quelque chose  
de pesant pour contre-balancer l'autre, iusques  
à ce que le voyage soit finy, mais estant arriuez  
l'on descharge, & la balle demeure tousiours  
de son poids. Aussi iusques à ce que nous ayons  
acheué vostre terme, Diane va sagement par  
ses faueurs appesantissant le costé qui est le  
plus leger, mais apres elle iugera sans auoir  
esgard à la pesanteur de mon affection: & à la  
legereté

egeté de vostre peu de merite, & lors Dieu fait à qui sera cette prochaine victoire dont vous parlez. Siluandre en soufrian luy respondit. C'est bien mieux la coustume des misérables d'estre enuieux, & d'amôindrir par leurs paroles le bien d'autrui, qu'ils estiment infiniment.

Phillis, sans repiquer passa outre, & vint vers les deux Bergeres, auxquelles elle usa d'abord de tant de reproches, qu'il sembloit qu'elles luy eussent fait vne grande offense. Et parce que Diane reiettoit le tout dessus Astrée, & qu'Astrée ne s'en pouuoit bien excuser, Siluandre prenant la parole pour toutes deux, & s'adressant à Diane, luy dit: **C**onsideriez, ma Maistresse, comme Amour est prudent, & avec combien de sagesse il conduit les actions de ceux qu'il luy plaist. Vous avez creu iustesicy que Phillis vous aimoit, & ie ne sçay quin'y eust esté en quelque sorte deceu par ses feintes.

Amour qui reconnoist l'interieur des ames, afin de vous détromper, a esté cause que vous m'avez fauorisé de ses cheueux, non pas seulement pour marque de mon affection, mais encore pour faire descouurir à cette trompeuse, la fausseté de la sienne par sa ialousie: car s'il est impossible que deux contraires soient en mesme temps en mesme lieu, il est encotes plus que l'Amour & la ialousie soient en vn

mesme cœur. Ce qui faisoit tenir ces propos à Siluandre, c'estoit pour tourmenter dauantage Phillis : parce que sçachant la ialousie de Lycidas, il ne faisoit nul doute qu'il ne la mist fort en peine, en luy proposant que l'Amour ne pouuoit estre auec la ialousie. Aussi elle qui se sentoit toucher si viuement, ne peut s'empescher de luy respondre. Quelle raison, Berger, auez-vous pour soustenir vne si mauuaise opinion ? Celle, dit-il, qui vous la deueroit faire auoüer, si vous auiez pour le moins quelque connoissance de la raison. L'Amour n'est-ce pas vn desir, & tout desir n'est-il pas de feu, & la ialousie n'est-ce pas vne crainte, & toute crainte n'est-elle pas de glace ? & comment voulez-vous que cet enfant gelé soit né d'un pere si ardent ? Des cailloux, respondit Phillis, qui sont froids on en void bien sortir des estincelles qui sont chaudes. Il est vray, repliqua Siluandre, mais iamais du feu ne proceda le froid. Et toutesfois, reprint Phillis, du feu mesme procede bien la cendre qui est froide. Ouy, adjousta le Berger, mais quand la cendre est froide, le feu n'y est plus. A cette repliche Phillis demeura troublée, & plus encores quand Diane prenant la parole. Do mesme, dit-elle, quand la froide ialousie naist, il faut que l'Amour meure. Ma Maistresse, repliqua Phillis, ie ne doute point que mon ennemy n'ait la victoire ayant vn si bon second

que vous estes. Et se tournant vers Astrée : & vous, belle Bergere, continua-t'elle, vous ne pouvez euir le blasme de mauuaise amie, si me voyant attaquée, par eux deux vous ne prenez ma defense. Astrée luy respondit froidement. Je tiens pour chose si veritable que la ialousie procede de l'Amour, que pour ne mettre cette opinion en doute, ie n'en veux point disputer, de peur d'estre contrainte (si les repliques me defaillent) d'auoier qu'estant ialouse ie n'ay point aimé, comme ie vous voy forcée de confesser qu'estant ialouse de Diane, vous ne l'aimez point, ou pour le moins qu'estant en doute, si la ialousie procede de l'Amour, vous n'estes bien assurée si vous aimez Diane. Que ie baise les mains, dit Siluandre, de cette belle & veritable Bergere, que sans esgard de personne, elle a parlé à mon aduantage, avec tant de verité. Astrée respondit : Si vous m'estiez obligé ce seroit vn tesmoignage que pour vous fauoriser, j'aurois desguisé la verité, puis que l'on n'est point obligé à celuy qui dit vray, non plus qu'à celuy qui nous paye vne dette à laquelle il est tenu. Vous auriez raison, respondit Siluandre, si l'on prenoit toutes choses à la rigueur; mais puis qu'au siecle où nous sommes, il y a si peu de personnes qui simplement suivent la vertu, il faut auoier que nous sommes obligez à ceux de qui nous ressentons les

biens faicts, encores qu'ils y soient tenus. Mais que direz-vous, interrompit Phillis, au contraire de l'experience que nous faisons tous les iours? Je connois vn Berger, qui ayant longuement aimé, est en fin tombé en vne ialousie, qui luy ayant duré quelque temps ne l'a pas empesché de continuer son amitié longuement apres. Osez-vous dire que c'estoit vn feu esteint qui produise cette cendre? Il n'est pas impossible, respondit Siluandre, qu'estant sain on deuienne malade, & qu'apres la maladie, on retourne en santé, ny qu'un feu soit esteint, & puis r'allumé. Et pourquoy vne amitié ayant brulé quelque temps ne se peut-elle esteindre par cette froide ialousie? & la ialousie perduë, pourquoy ne deviendra-t'elle aussi ardente qu'elle fut iamais? Mais il ne peut estre que la santé & la maladie, que le feu ardent & la cendre froide, soient en mesme temps en mesme sujet: & pour ne perdre tant de parolés pour esclaircir dauantage cette verité, voyons quels sont les effects de l'Amour & de la ialousie, & nous pourrons iuger par eux si les causes dont ils procedent ont quelque conformité ensemble. Quels dirons-nous donc les effects d'Amour? vn desir extrême, qui se produit en nos ames, de voir la personne aimée, de la seruir, & de luy plaire autant qu'il nous est possible. Et ceux de la ialousie, quels sont-ils? N'est-ce point vne crainte de rencontrer celle qu'on a

aimée, vne nonchalance de luy plaire, & vn mespris de la seruir? Et qui pourra croire que ces effects si contraires procedēt d'une mesme cause? Si cela est, ne faut-il pas auoier que la nature se veut destruire, puis qu'elle fait produire à vne mesme chose son contraire? Phillis voulut respōdre, mais elle alloit begayant sans sçauoir par où commencer; dequoy Diane ne se pouuoit empescher de rire, ayant desia pris garde à la ialousie de Lycidas. Et pour la mettre encore plus en peine prit expressement ainsi la parole. La ialousie est sans doute signe d'amour, tout ainsi que les vieilles ruines sont tesmoignages des anciens bastimens, estans d'autant plus grandes que les edifices en ont esté superbes & beaux. Aussi crois-ie qu'une petite Amour ne fut iamais suiue d'une grande ialousie : mais comme nous n'appellons pas ces ruines des bastimens, de mesme la ialousie ne peut estre nommée Amour. Et selon que ie puis iuger de mon humeur, si j'aime, il ne seroit pas en mon pouuoir d'estre ialoux. Et que deuiendrez-vous donc, respondit Phillis, si celle que vous aimeriez en aimoit vn autre? Son ennemie, respondit Diane, ie veux dire que la hayrois: ce n'est pas que ie ne preuoye bien que cet accident me rapporteroit vn extrême desplaisir, mais plus pour auoir esté trop longuement deceu, que trop promptement oubliée. Et si ce Berger



deuenoit ialoux de vous , demanda Phillis , qu'en feriez - vous ? l'en vserois tout ainſi , adjouſta Diane , que s'il ne m'aimoit plus. Mais ſi vous deſiriez , continua Phillis , qu'il vous aimast encore , quel chemin tiendriez - vous ? Celuy du precipice , reſpondit Diane : car ie me iugerois digne de finir miſerablement , ſi i'aimois vne perſonne que ie ſceuffe ne m'aimer pas. Ah ! Diane , dit Phillis , que vous parlez librement ! Et vous , Phillis , repliqua Diane , que vous diſputez paſſionnément ! Queſi vous auez affaire de quelque remede pour ce mal , ou prenez celuy que ie vous donne , ou vous armez de patience pour ſupporter tous les deſplaiſirs qui vous en viendront : & ſoyez aſſeurée qu'ils ne feront pas petits.

Ainſi alloient diſcourant ces belles & ſages Bergeres , avec Siluandre. Et parce qu'Aſtrée connut que ſi ces propos continuoient dauantage , ils pourroient , peut-eſtre , amener quelque alteration , elle les voulut interrompre : & ne le pouuant faire plus à propos qu'en ſe leuant , elle feignit de ſe vouloir promener , & ainſi prenant Diane d'une main , & Phillis de l'autre , elle ſe leua diſant qu'elles auoient demeuré trop longuement en ce lieu , & qu'il ſeroit bon de ſe promener. Lors Siluandre voulant aider à ſa Maiſtreſſe , laiſſa choir ſans y penſer la lettre qui luy auoit eſté miſe la

nuît dans la main. Et parce que Phillis auoit tousiours l'œil sur luy, elle ne fut pas plustost à terre qu'elle la releua, sans que le Berger s'en apperceust : & la portant vers Astrée, vouloit la lire, auant que de la luy rendre, mais soudain qu'elle & la triste Bergerè ietterent les yeux dessus, il leur sembla de voir de l'écriture de Celadon. Cette representation toucha si viuement Astrée, qu'elles fut contrainte, laissant Diane avec Siluandre, & tirant Phillis apres elle, de s'asseoir à terre, où Phillis s'estant mise à genoux, & luy voyant le visage tout changé : Qu'est-cecy, ma sœur, luy dit-elle, & quel est le mal qui vous est si promptement suruenü ? Mon Dieu, ma sœur, respondit Astrée, quel tremblement de genoux m'a surprise ! & en quel trouble m'a mise la veüe de cette lettre ? N'avez-vous point pris garde, dit-elle, à la façon de cette écriture, & combien les traits en sont semblables à ceux de mon pauvre Celadon ? Et pour cela, respondit Phillis ( qui ne desiroit pas que Siluandre se prit garde de ce trouble ) faut-il vous estonner de cette sorte : c'est, peut-estre, veritablement vne de ses lettres, qui est tombée entre les mains de Siluandre, & qu'Amour vous veut rendre comme chose qui vous est deuë. Helas ! ma sœur, respondit Astrée, cette nuît mesme il m'a semblé de le voir si triste & passe, que ie m'en suis esueillée

L. iij

en sursaut. Elle voulut continuer, quand Diane & Siluandre suruindrent, bien en peine en la voir si tost changée de visage. Mais Phillis, qui en toute façon vouloit cacher cette surprise au Berger, fit vn signe à Diane, & puis s'adressant à Siluandre; Berger, luy dit-elle, Astrée voudroit bien pouuoir parler librement à Diane, si Siluandre n'y estoit pas, ou s'il n'estoit pas Berger. Mon ennemie, respondit-il, nostre haine n'est point si grande qu'elle me fasse manquer de discretion enuers Astrée; outre que ie scay bien qu'il n'est pas raisonnable, que les Bergers oyent tous les secrets des filles. Ie me retireray donc dans ce bocage voisin, attendant que vous m'appelliez: & à ce mot faisant vne grande reuerence à Diane, il se retira sous ces arbres qu'il leur auoit montrez: & pour ne demeurer oisif, prenant son cousteau se mit à descoupper l'escorce des arbres, cependant que Diane s'approchant d'Astrée apprit de la bouche de Phillis le trouble où l'auoit mise la veuë d'vne lettre que Siluandre auoit laissé choir pour la ressemblance qu'elle auoit à l'escriture de Celadon. Et lors la luy montrant, apres qu'elle l'eut long-temps considerée. Ce seroit, dit Diane, vne tres-bonne nouuelle que celle que Siluandre sans y penser vous auroit donnée, si Celadon auoit escrit cette lettre, car sans doute, que cette escriture est nouuellement faicte, & qu'il semble

qu'elle vient d'estre escrite à l'heure mesme;  
De sorte que si c'est Celadon, soyez seure  
qu'il n'est pas mort. Mais voyons ce qu'il y a  
dedans, peut-estre y apprendrons-nous da-  
vantage; & lors la déployant elles virent qu'el-  
le estoit telle:

---

A LA PLUS AIMEE ET PLUS  
BELLE BERGERE DE L'UNIVERS,  
le plus infortuné & plus fidelle de ses  
seruiteurs enuoye le salut que la  
fortune luy denie.

**M**ON extrême affection ne consentira ja-  
mais que ie donne le nom de peine & de  
supplice à ce que vostre commandement m'a  
fait ressentir, ny ne souffrira iamais, que la  
plainte sorte de cette bouche, qui n'a esté desti-  
née que pour vostre louange. Mais elle me per-  
mettra bien de dire que l'estat où ie suis, qu'un  
autre trouueroit peut-estre insupportable, me  
conpte, d'autant que ie scay que vous le  
voulez & l'ordonnez ainsi. Ne faites donc  
point de difficulté d'estendre plus outre encor,  
s'il se peut, vos commandemens, & ie conti-  
nueray en mon obeyssance, afin que si durant  
ma vie ie n'ay pu vous assurer de ma fidelité,  
les champs Elisées pour le moins, & les ames  
bien-heureuses qui y sont, reconnoissent que ie

*Je suis le plus fidelle , comme le plus infortuné de  
seruiteurs.*

Ah ! ma sœur, interrompit Astrée, que c'est bien Celadon, qui a escrit ces paroles : ie reconnois à la façon d'escire & de parler : n'y a-t'il long-temps ? Elle n'est point dattée, respondit Diane, qui la tenoit entre les mains mais à l'escriture ie iugerois, comme ie voyay dit, qu'elle est fort fresche : & de fait voycy encore de la pousiere qui tient contre l'escr. Ma sœur, adjousta Phillis, ce qu'il faudroit sçauoir de Siluandre, mais avec discretion, c'est le lieu où il l'a rrouuée, ou qui luy a donnée. Si, vous pouuez, respond Diane, s'adressant à la triste Bergere, remettre vn peu vostre visage, afin qu'il ne connoisse point de changement, ie m'assure que nous sçaurôs de luy tout ce que nous voudrons. Et parce qu'il vous seroit difficile de l pouuoir faire si promptement, ie m'en va seule luy en parler, & puis vous nous viendrez trouuer. A ce mot elle s'en alla vers Siluandre qui s'estoit arresté au premier arbre qu'il auoit trouué pour y grauer avec la pointe d'vn couteau les chiffres de sa Maistresse & de luy : mais ayant du temps de reste, & rencontrant par hazard vne pierre assez tendre au pied de l'arbre il y graua vn quadran dont l'esguille tremblante tournoit du costé de la Tramontane avec ce

not, PEN SVIS TOVCHE'. Voulant  
 ignifier que tout ainsi que l'éguille du quadrans  
 tant touchée de l'Aimant se tourne tousiours  
 de ce costé-là, parce que les plus sçauants ont  
 opinion, que s'il faut dire ainsi, l'Élement de  
 la Calamité y est; par cette puissance naturelle,  
 qui fait que toute partie recherche de se reioin-  
 dre à son tour; de mesme son cœur atteint des  
 beautez de sa Maistresse, tournoit incessam-  
 ment toutes ses pensées vers elle. Et pour  
 mieux faire entendre cette conception, il y ad,  
 iousta ces vers :

## MADRIGAL.

**L**ESGVILLE du quadrans cherche la Tra-  
 montane

*Touchee avec l'Aimant :*

*Mon cœur aussi touché des beautez de Diane,*

*La cherche incessamment.*

Lors qu'elle aborda, il paracheuoit d'y gra-  
 uer leur chiffres : & la voyant venir s'en alla  
 tout ioyeux vers elle, luy disant. Quel bonheur  
 est celuy qui vous amene vers moy, ma belle  
 Maistresse ? Il est, respondit-elle, encore plus  
 grand que vous ne le pensez, puis que ie ne  
 viens pas seulement vous trouuer, mais ie laisse  
 pour vous les deux plus grandes ennemies

que vous ayez Si est-ce, respondit-il, que ie crains bien dauantage vos coups. Mes coups, dit la Bergere, n'offensent point, ou s'ils offensent, ce ne sont que ceux qui le veulent ainsi. Il est vray, adjousta le Berger, qu'ils n'offensent que ceux qui le veulent, mais c'est la raison aussi pourquoy il y en a tant de blesez : car tous ceux qui vous voyent, desirerent d'en recevoir les blessures. Les coups, repliqua Diane, qui sont desirables ne doiuent point estre redoubtez. Vos blessures, respondit Siluandre, sont desirées, & non desirables, & sont redoutables, & non redoutées. Que si j'ay dict que ie les craignois, ç'a esté plus-tost pour monstter ce que ie deuois faire, que ce que ie faisois. Je m'en remets, dit la Bergere, à ce qui en est, & me mocque bien de vous, si vous connoissez vostre bien que vous ne le suiuez : mais pour changer de discours, dittes-moy Berger, ie vous prie, de qui est cette lettre, & à qui elle s'adresse ? Siluandre ne scachant comme il l'auoit perdue, luy respondit ainsi : Mon cœur, & vos yeux quand ils se regardent dans quelque fontaine, vous respondront pour moy qu'elle s'adresse à vous, comme à la plus aimée & plus belle Bergere de l'vniuers : & vos rigueurs, & mon affection, vous rendront tesmoignage qu'elle vient de moy le plus infortuné comme le plus fidelle de vos seruiteurs. Mais, luy dit Diane ( & en ce mesme temps

Alcée & Phillis arriuerent) si cette lettre vient de vous, pourquoy ne l'avez-vous pas écrite? Parce, dit-il, que j'ay trouué vn meilleur Secretaire que ie ne suis pas: & faut par force que j'auoie qu'elle doit bien auoir quelque chose de surnaturel, puis que j'y ay troué mes conceptions sans l'auoir écrite, & que le tenant presque tout à cet heure entre les mains, ie la voy entre les vôtres, sans la vous auoir donnée. Mais le demon, qui pour moy en a esté le Secretaire, me l'a desrobée, ou plustost ratiée, voyant que j'estois trop paresseux à la vous présenter, & toutesfois mon dessein n'estoit que d'attendre que vous fussiez seule. Et comment l'entendez-vous, respondit Diane? Pensez-vous qu'en particulier ie vueille receuoir des papiers que ie refuse en general? Ce n'estoit pas, repliqua le Berger, pour vostre consideration, mais pour la mienne, que j'auois fait le dessein, aimant mieux receuoir vn refus de vous sans rien dire, que non pas deuant les yeux de mon ennemie: mais à ce que ie voy, eeluy qui auoit pris la hardiesse de l'escrite pour moy, à bien scett trouuer l'adresse pour la vous faire voir. Je recoy, dit Diane, vostre excuse, à condition toutesfois que vous me direz qui a esté vostre Secretaire. Cette nuit, respondit le Berger, apres auoir longuement pensé & repensé ma vie, ie me suis endormy dans vn



bois qui n'est pas loing d'icy, & le matin à mon  
 resveil, ie me suis trouué la lettre en la main.  
 D'abord i'ay esté fort estonné : mais l'ayant  
 leüe, i'ay bien reconnu que le demon qui m'ai-  
 me, & qui prend la peine de ma conduite, li-  
 fant en mon imagination ces mesmes pensées,  
 les a escrites dans ce papier, pour les vous re-  
 presenter.

Phillis qui estoit accorte, voyant que Diane  
 ne luy respondoit rien, luy demanda s'il sçau-  
 roit bien trouuer le chemin de ce bois. Non  
 pas, dit-il, s'il n'y a que vous qui vueillez y aller :  
 mais s'il plaist à ma Maistresse ie l'y conduiray,  
 & m'assure que les arbres qui m'ont ouy pres-  
 que toute la nuit, racontent encôres mes dis-  
 cours entr'eux. Astrée desiruse de voir ce lieu  
 fit signe de l'œil à Diane qu'elle le prit au mot :  
 qui fut cause que la Bergere apres auoir de-  
 mandé s'il y auoit assez de iour pour aller & re-  
 uenir, & ayant sçeu qu'ouy, le pria de les y con-  
 duire toutes. Le Berger, qui estoit plein de  
 courtoisie, & qui outte cela ne desiroit rien  
 avec tant de passion, que de faire seruice à  
 la belle Diane, s'offrit fort librement de leur  
 en montrer le chemin : de sorte que Diane se  
 tournant vers les Bergeres, afin de mieux ca-  
 cher le dessein d'Astrée, les pria fort particu-  
 lierement de vouloir luy donner la reste de la  
 journée, & de prendre la peine de faire ce voya-  
 ge avec elle : qu'en échange elles pourroient

vn' autresfois disposer d'elle avec la mesme liberté. Astrée, qui estoit bien aise que Siluandre creust que Diane estoit la cause de ce dessein, respondit qu'elle la suiuroit tousiours par tout où elle voudroit : & ainsi n'attendant plus de se mettre routes en chemin, que pour ne sçauoir à qui remettre la garde de leurs troupeaux, quelques-vns de leurs voisins arriuerent, qui s'en chargerent librement, & lors Siluandre prenant vn sentier, qu'il iugea le plus court, se mist deuant pour les conduire.

Tant que le chemin fut estroit & mal-aisé Siluandre marcha tousiours le premier : mais soudain qu'ils furent entrez dans les prez dont les riuies de Lignon sont presque par tout embellies, il attendit les Bergers : & voulut aider à sa Maistresse. Elle qui auoit desia de l'autre costé Phillis qui s'estoit mise entre-elle & Astrée, & les tenoit sous les bras, receut le Berger de bon cœur pour ne se lasser tant, par la longueur du chemin, & luy donnant le bras gauche, vous, dit-elle, Siluandre, ie vous tiens pour me servir en ce voyage, & vous Phillis pour estre ma compagne. Phillis qui estoit bien aise de faire parler Siluandre pour desennuyer la compagnie : & qui outre cela ne vouloit qu'un mot tant à son aduantage, fut prononcé par Diane sans estre remarqué, s'adressant au Berger, luy demanda que luy

sembloit de cette faueur? Qu'elle est plus grande que nous ne meritons , respondit Siluandre. Mais, repliqua Phillis, comment receuez-vous la difference qu'elle met entre nous? Comme vn fidelle seruiteur reçoit ce qui est agreable à sa maistresse. Ce n'est pas, adjousta la Bergere, ce que ie vous demande: mais si voyant la grande faueur que vostre maistresse me fait, vous qui mesprisez si fort la ialousie, n'en auez point de ressentiment: Le voy bien, dit-il, que vous mesurez mon affection à la vostre, puis que vous pensez que chose qui plaise à ma belle Maistresse me puisse estre ennuyeuse. Et quand cela ne seroit pas, i'aurois trop peu de connoissance d'Amour, si ie ne receuois pour tres-grande la faueur qu'elle vient de me faire à vostre desauantage. Diane soufrit oyant cette response: & Phillis, qui attendoit tout le contraire, en demeura si surprise, que s'arrestant tout court, elle considera quelque temps le Berger: mais luy recommençant à marcher: Phillis, dit-il, ce rire n'est qu'une couuerture de vostre peu de replique: aussi ne vous ay-ie pû iusques icy faire entendre, ny par mes paroles, ny par mes actions, vn seul des misteres d'Amour, quelque peine que i'y aye mise. Mais ie n'en accuse que le defaut de vostre amitié. Si c'est avec l'entendement, dit Phillis, que nous entendons, il faudroit m'accuser plustost, si ie n'entends pas ces

ces myſteres , d'avoir peu d'entendement , que non pas peu d'amitié , puis que l'intelligence n'eſt pas en la volonté : vous vous trompez , répondit le Berger , & voicy vn de ces myſteres qui vous ſont inconnus , & doſt il ne faut accuſer , ny voſtre entendement , ny voſtre volonté , mais cette belle Diane. Et comment, dit Diane, me voulez-vous rendre coupable de l'ignorance de Phillis? Je ne vous en iuge pas coupable , belle Maïſtreſſe, repliqua Siluandre, mais ie dis que vous en eſtes la cauſe, ainſi que me la déclaré vn ancien Oracle, par lequel, continua-il, ſe tournant vers Phillis, j'apprens que ie ſuis plus aimé de noſtre Maïſtreſſe que vous. Aſtrée qui iuſques alors n'auoit point parlé : Voicy, dit-elle, les diſcours plus obſcurs , & les raiſons les plus embrouillées que j'ouys iamais. Si vous me donnez le loisir, répondit Siluandre, de m'eclaircir, ie m'aſſeure que vous l'auotierez comme moy. Et pour le vous faire mieux entendre, ie dis donc encores vne fois, que le ſujet pour lequel Phillis ne comprend les myſteres de ce grand Dieu d'Amour , c'eſt parce qu'elle n'aime pas aſſez, & que de ce deffaut d'amitié, il n'en faut point accuſer ſa volonté, mais Diane ſeulement; ainſi que nous l'apprend cet ancien Oracle , par lequel ie connois que ie ſuis plus aimé d'elle que Phillis : & en voicy la raiſon. Lors que vous deſirez de ſça-

voir qu'elle est la volonté d'un Dieu , à qui vous adressez-vous pour l'apprendre ? C'est sans doute , répondit Phillis , à ceux qui sont Prestres de leurs Temples , & qui ont accoustumé de servir à leurs autels. Et pourquoy , adjousta le Berger , ne vous adressez - vous plustost à ceux qui sont les plus sçavants , que non pas aux ministres de ces Temples , qui le plus souvent sont ignorants en toute autre chose ? Parce , répondit-elle , que chaque Dieu se communique plus librement à ceux qui sont initiez en ses mysteres , & familiers autour de ses autels , qu'aux estrangers , encores qu'il soient sçavants. Voyez , reprit alors Siluandre , qu'elle est la force de la verité , puis qu'elle vous contrainct même de la dire contre vostre intention : car si vous n'entendez pas les mysteres d'Amour , n'est-ce pas signe que vous luy estes estrangere , puis que vous avouiez que les Dieux se communiquent plus librement à ceux qui servent leurs Temples , & leurs autels ? Mais comment peut-on servir les Temples & les autels d'Amour , sinon en aimant ? Le sacrifice seul des cœurs , est celuy qui plaist à ce Dieu. Ne voyez-vous donc , Phillis , que si vous ignorez ces mysteres , ce n'est pas faute d'entendement , mais d'Amour ? Et quand cela seroit , répondit Phillis ( ce que ie n'avouër-ay jamais ) comment accuseriez-vous Diane

du deffaut de mon amitié? Est-ce peut-estre qu'elle ne soit pas assez belle, ou que les merites luy defaillent pour se faire aimer? Voycy, respondit froidement Siluandre, vn second mystere de ce Dieu, qui n'est pas moindre que cel luy que ie viens de vous expliquer. Diane n'a nul defaut, ny de beauté, ny de merite: d'autant qu'en chose si parfaite qu'elle est, il n'y en peut point auoir, non plus qu'en vostre volonté: car il ne tient pas à vous que vous ne l'aimiez beaucoup, & que vostre Amour n'esgale les perfections que vous remarquez en elle: mais il vous est impossible, parce qu'elle ne vous aime pas, suivant cet Oracle dont ie vous ay parlé. Iadis Venus, voyant que son fils demeureroit si petit, s'enquist des Dieux, quel moyen il y auoit de le faire croistre: à quoy il luy fut respondu qu'elle luy fist vn frere, & qu'il paruiendroit incontinent à sa iuste proportion, mais que tant qu'il seroit seul, il ne croistroit point. Et ne voyez-vous pas, Phillis, que cette sentence est donnée contre vous, & en ma faueur? car si vostre Amour demeure petit & presque Nain, c'est qu'il n'a point de frere. Que si au contraire le mien surpasse toutes les choses plus hautes, c'est que cette belle Diane luy en a fait vn qu'il aime, qu'il honore, voire puis-je dire, qu'il adore. Et croyez-vous, repliqua Phillis, que vous soyez plus aymé

d'elle que ie ne suis ? Il n'en faut non plus douter, respondit le Berger, que de la verité mesme. Les Dieux ne mentent iamais, les Oracles sont les interpretes de leurs volonte : & comment oseriez-vous taxer l'Oracle de mensonge ? Non, non, Phillis, puis que l'aime cette belle Diane plus que vous ne l'aimez, ne doutez point qu'elle ne m'aime aussi dauantage : autrement les Dieux seroient des abuseurs, & non pas des Dieux. On se trompe, adjousta Phillis, bien souuent en l'intelligence des Oracles. Il est vray, respondit Siluandre, mais quand cela est, l'euénement contraire le descouure incontinent, & ainsi on ne demeure pas longuement abuse : mais de celuy dont ie parle, nous ressentons & vous & moy, l'effet si conforme, que ce seroit impieté d'en douter, puis que quoy que vous vueillez, vous ne pouuez rendre vostre amour si grande que sa mienne. Et voicy ce qui le confirme encore dauantage. N'est-ce pas vne commune opinion, qu'il faut aimer pour estre aimé ? Et quoy, interrompit Phillis, vous pensez en aimant beaucoup, vous faire beaucoup aimer ? Si ie voulois, dit le Berger, vous expliquer encor ce mystere d'amour, peut-estre seriez-vous aussi prompte à l'auoüer que vous l'avez esté à m'interrompre : & toutesfois ce n'est pas ce que ie voulois dire, mais seulement que si pour se faire aimer il faut aimer, il n'y a point de doute, que Diane

qui me contrainct de l'aimer avec tant d'affec-  
 tion, ne m'aime ardemment. Phillis demeure  
 muette, ne sçachant que répondre au Ber-  
 ger, qui à la verité deffendoit trop bien sa cau-  
 se. Astrée s'approchant de l'oreille de Diane:  
 Ne me croyez iamais pour veritable, dit-elle le  
 plus bas qu'elle pût, si ce Berger en fescignant  
 ne s'est laissé prendre à bon escient, & s'il n'a  
 fait comme ces enfans qui passant tant de fois  
 le doigt autour de la chandelle pour se iouer,  
 qu'en fin ils s'y brulent. Diane luy respondit:  
 cela pourroit estre, si i'estois aussi capable de  
 bruler qu'il le pourroit estre d'estre brulé:  
 que si toutesfois il a fait la faute, la peine en  
 soit à luy: car quant à moy, ie ne pretens point  
 y participer. Ces propos à l'oreille eussent  
 continué dauantage, si Phillis qui estoit entre-  
 deux ne les eust interrompus, leur reprochant  
 qu'elles tenoient le party de Siluandre. Ce  
 n'est pas cela, respondit Diane, mais nous  
 disons bien que vous ne devez plus disputer  
 contre luy, car il en sçait trop pour vous. Si  
 veur-ie encor, dit-elle, sçauoir de luy com-  
 ment il entend, que ce que vous auez dit au  
 commencement est plus à son aduantage que  
 au mien: parce que ie ne puis comprendre que  
 ce ne me soit plus d'honneur, puis que vous  
 m'elisez pour estre compagne. A vous, respon-  
 dit le Berger, l'honneur, & à moy l'amitié.  
 Non, non, repliqua la Bergere, ce nom de



compagne est plein d'amitié & d'honneur, car il signifie presque vn autre nous mesmes. Si m'auoierez-vous, respondit Siluandre, que l'amitié & la flatterie ne peuuent non plus estre ensemble que deux contraires : Or si la personne du monde que vous aimez le plus, vous venoit dire que vous estes aussi parfaite qu'une Deesse, ne iugeriez-vous pas que ce seroit flatterie, & qu'elle ne vous aimerait point ? Et pourquoy, pauvre abusée que vous estes, ne faites-vous vn mesme iugement de Diane, lors qu'elle vous dit, que vous estes sa compagne, c'est à dire, ainsi que vous l'expliquez vous mesme, semblable à elle, puis que ses perfections, la releuent de sorte par dessus toutes les femmes, qu'il n'y a pas plus de difference des hommes aux Dieux, que de vous à elle ? Aueugle Phillis, ne voyez-vous point que cettre douce parole, qui vous agréee si fort n'est qu'une pure flatterie, dont ma belle Maistresse use enuers vous, pour reconnoistre en quelque sorte la foible amitié que vous luy portez : car ne pouuant vous aimer, elle veut vous contenter par ce moyen. Vous prenant doncques pour compagne, c'est signe de flatterie, & cette flatterie de peu d'amitié : & au contraire me prenant pour seruiteur, elle montre la bien-veillance qu'elle me porte, puis que ie suis capable de

cette faueur ; s'il y a quelque mortel qui le  
 soit. O outrecuidance ! s'escria Phillis : O  
 Ambour ! respondit Siluandre. Et quoy, re-  
 pliqua la Bergere, vous pensez donc estre  
 digne de seruir celle de qui les merites ou-  
 trepassent toutes les choses mortelles ! Les  
 plus grands Dieux, adjousta le Berger, sont  
 seruis par des hommes, & se plaisent de leur  
 voir rendre ce deuoir, & cette reconnoissan-  
 ce. Et pourquoy, si ie suis homme, com-  
 me ie pense que vous ne doutez pas, ne me  
 voulez-vous pas permettre que ie serue &  
 adore ma Deesse, mesme ayant esté esleu à  
 ce saint deuoir par elle mesme ? Phillis ayant  
 quelque temps sans parler considéré les rai-  
 sons de Siluandre, toute confuse ne sçauoit  
 que luy respondre, luy semblant que verita-  
 blement diane faisoit plus de faueur au Berger  
 qu'à elle : & pource, luy adressant sa parole.  
 Mais ma Maistresse, luy dit-elle, quand i'ay  
 bien pensé à ce que mon ennemy me dit, ie  
 trouue qu'il a raison, & que veritablemēt vous  
 le fauorisez dauantage : seroit-il possible que  
 vous l'eussiez fait à dessein ? si cela estoit,  
 i'aurois bien occasion de me plaindre, &  
 de trouuer mauuais qu'à mes despens il fust  
 tant aduantagé par dessus son merite. Je voy  
 bien, respondit froidement Diane, que l'opi-  
 nion a plus de puissance sur vous que la verité  
 & que c'est par elle que vous estes conduite.

Il n'y a pas presque vn moment que vous estiez glorieuse de la faueur avec laquelle ie vous auois preferée à Siluandre : & voilà qu'incontinent cette opinion estant changée vous vous plaignez du contraire ; de sorte que j'ay bien à craindre que vostre amitié de mesme ne soit toute en opinion. Et comment, ma belle Maistresse, dit Siluandre, en pourriez-vous douter, puis qu'elle ne dit pas vn mot qui ne vous en rende tesmoignage : Ne voilà pas vne belle amour que la vostre, Phillis, qui vous fait trouuer les actions de vostre Maistresse mauuaises ? Et si elles sont à mon desauantage, dit la Bergere, voulez-vous que ie les trouue bonnes ? Il faudroit bien estre sans sentiment. Non pas cela, repliqua Siluandre, mais auoir plus d'amour que vous n'avez pas. Et quoy, ne voudriez-vous point que Diane se conduisit à vostre volonté ? Pleast à Dieu, dit-elle, j'aurois pour le moins autant d'aduantage sur vous qu'il semble qu'elle vous en donne sur moy. Mais si cela estoit, adjousta le Berger, dites-moy Phillis qui seroit de vous deux la Maistresse, & qui le seruiteur ? En verité, Bergere, ie ne pense pas que vous ayez esté esgratignée de la moindre de toutes les armes d'Amour. Astrée qui escoutoit leur different sans parler, fut en fin contrainte de dire à Diane : Ie pense, sage Bergere, qu'en fin ce Berger osterà du tout la parole à Phillis : mais plustost l'A-

mour, respondit Siluandre, car iusques icy elle a pensé qu'elle aimoit, & maintenant elle voit le contraire.

Ces belles Bergeres alloient de cette sorte, rompant la longueur du chemin. Et parce que c'estoit sur le chaud du iour, & que le Soleil estoit en sa plus grande force, elles demanderent à Siluandre, s'il y auoit beaucoup de chemin iusqu'au lieu où il les vouloit conduire, & ayant sceu qu'elle n'en auoient encore fait la moitié, elles resolverent de s'arrester à la premiere fontaine, ou sous le premier bel ombrage qu'elles rencontreroient: car Siluandre leur dit qu'elles en trouueroient vne bien-tost, où mesme il y auoit vn cerisier tout chargé de fructs. En cette resolution, elles redoublerent leurs pas: mais la rencontre qu'elles firent de Laonice, de Hylas, de Tyrcis, de Madonte, & de Therfandre, les arresterent quelque temps. Ces Bergeres & Bergers alloient se promenant ensemble, cherchant les fresches ombres, & les agreables sources des fontaines, parce qu'estans estrangers, & n'ayans nul troupeau à garder, ils n'employoient le temps qu'à passer leur vie le plus doucement qu'il leur estoit possible. Et ayant ce iour là fait dessein de ne s'abandonner point, ils s'alloient promenant contremont la douce & delectable riuere de Lignô. Or cette

troupe s'estant rencontrée, Hylas laissant incontinent Laonice s'en vient vers Phillis : & quoy qu'elle sceust faire, si fallut-il qu'elle laissast Astrée & Diane : dequoy Siluandre ne fut point marry, luy semblant qu'il possedoit plus absolument sa Maistresse. Tyrcis qui apperceut Astrée toute seule, car Thersandre conduisoit Madante, apres luy auoir fait la reuerence, s'offrit de luy aider. Elle qui estimoit infiniment la vertu de ce Berger, outre qu'il luy sembloit que leurs fortunes auoient beaucoup de conformité, le receut fort volontiers : de sorte que chacun auoit compagnie, sinon Laonice, qui comme i'ay dit autresfois, nourrissoit en son ame vn si extrême desir de vengeance contre Phillis & Siluandre, que tout son dessein estoit de trouuer quelque bonne occasion de leur nuire. Et pour venir à bout de son entreprise, elle alloit espionnant toutes leurs actions, & escoutoit le plus qu'elle pouuoit leurs discours, principalement quand elle voyoit qu'ils parloient bas, & en secret, & qu'elle remarquoit à leurs gestes que c'estoit avec affection. Elle auoit des ja esté cause en partie de la ialousie de Lycidas, & depuis auoit beaucoup appris des nouvelles de Siluandre, & des autres Bergeres : plus toutesfois par ses soupçons, que par toute autre chose, mais à cette rencontre elle en reconnut bien davantage, & y deuint si sçauante, comme

nous dirons, qu'elle en sceut presque autant qu'eux-mesmes. Aussi n'y ayant personne en la compagnie qui soupçonnast le dessein qu'elle avoit, elle les escoutoit librement, & s'en approchoit sans qu'ils s'en donnassent garde. Elle donc n'ayant rien qui la diuertit apres avoir consideré tous ces Bergers & Bergeres, se vint mettre le plus pres qu'elle pût de Siluandre, qui conduisoit Diane, parce que c'estoit celuy à qui elle vouloit le plus de mal, & ayant des-jà quelque opinion de cette amour, elle desiroit avec passion d'en discourir davanrage. Diane qui n'avoit point de dessein sur Siluandre, quoy qu'elle luy voulust plus de bien qu'au reste des Bergeres de Lignon, ne se soucioit point que ses paroles fussent ouyes : & Siluandre n'y prenoit pas garde, parce que du tout attentif à ce qu'il disoit à sa Maistresse, il ne voyoit presque le chemin par où il passoit, qui fut cause que Laonice les pût escouter aisément. Or ce Berger, aussi-tost qu'il se vid seul pres de Diane : Et bien, ma belle Maistresse, luy dit-il, quel iugement ferez-vous de Phillis & de moy? Que Phillis, respondit-elle, est la personne du monde qui sçait le plus mal mentir, & que Siluandre est le Berger que ie vids iamaïs qui dissimule le mieux : car il est certain que vous contrefaictes mieux le passionné que personne du monde.

Ah ! Bergere, reprit Siluandre, qu'il est aisé de contrefaire ce que l'on ressent véritablement. Voilà, pas repliqua Diane, ce que ie dis ? jamais ien'eusse creu que pour vne feinte passion, l'on eust peu controuuer des paroles & des actions si approchantes du vray. Ah ! Diane, continua le Berger, combien sont mes actions & mes paroles impuissantes à declarer la verité de mon affection : si vous pouuiez aussi bien voir mon cœur que mon visage, vous ne feriez pas ce iugement de moy : car il faut en fin que ie vous auoue, la gageure de Phillis auoir bien esté cause, que ce Berger. (ie ne sçay si ie dois dire heureux ou mal-heureux) a eü plus souuent l'honneur d'estre pres de vous : mais que ie me sois arresté aux bornes de nostre gageure : ah ! belle maistresse, ne le croyez-pas, vous auez trop de perfections, & j'ay eu trop de commodité de les reconnoistre, pour ne les aimer que par semblant. Le Ciel me soit tesmoin, & i'en atteste les Deitez de ces lieux solitaires, que ie vous aime avec vne aussi veritable affection comme il est vray que ie suis Siluandre.

Ce qui estoit cause que le Berger parloit de cette sorte, c'estoit qu'il voyoit bien que dans peu de iours le terme des trois mois finissoit, & qu'apres il luy seroit beaucoup plus difficile de l'entretenir de son affection, reconnoissant assez l'humour de cette Bergere, de sorte qu'il

se resolut de preuenir ce temps : & quoy que  
 cela rapporta peu à son dessein, si ne luy fut-il  
 du tout inutile : car il commença d'accoustu-  
 mer sa Bergere à semblables discours , qui ,  
 peut-estre , n'est pas vn des moindres artifices  
 dont vn Amant auisé se doïue seruir , d'autant  
 que la coustume nous rend les choses aisées ,  
 qui du commencement nous estonnent , &  
 que nous iugeons presque impossibles. Diane  
 oyant ces paroles , encore qu'elle iugea bien  
 qu'elles estoient veritables , si ne fit-elle sem-  
 blant de les croire ; mais continuant comme  
 elle avoit commencé : & cecy, dit-elle, Berger,  
 ne fortifie encore plus en l'opinion que j'ay  
 conceüe de vous , & pour vous resmoigner  
 que io dis vray , regardez avec quelle froideur  
 ie vous escoute & vous responds : car si j'auois  
 autre créance de vos paroles , soyez certain  
 que le premier mot que vous m'en auez dit ,  
 esteste le dernier que j'eusse escouté. Si xan-  
 dre vouloit respondre , mais il en fut empesché  
 par vne rencontre qu'ils firent. Astrée & Tyr-  
 cis alloient les premiers : Phillis & Hylas apres ,  
 puis Madonte & Tersandre , & en fin Diane &  
 Siluandre , & après eux la malicieuse Laonice.  
 Suivant de cette sorte le sentier que Siluandre  
 leur auoit montré , ils approchent sans faire  
 beaucoup de bruit d'un fort agreable bocage  
 qui estoit sur leur chemin. Et parce que les  
 discours d'Astrée & de Tyrcis n'estoient pas



de ceux qui arrestent routes forces de l'esprit, comme n'estant que des choses indifferentes, ils prirent garde que dans le plus espais de l'ombrage, il y auoit trois Bergeres avec le gentil Paris, fils d'Adamas. Pour les Bergeres, elles estoient inconnuës à Astrée. Quant à Paris, il s'estoit depuis quelque temps rendu si familier parmy toute cette troupe, à cause de l'amour qu'il portoit à Diane, qu'il n'y auoit celle de tout le hameau qui ne le reconnust, voire qui ne l'aimast. Aussi pour se rendre plus agreable, toutes les fois qu'il venoit voir sa Maistresse, il prenoit les habits de Berger, comme i'ay dit, & avec vne houlette en main, viuoit parmy cette troupe, comme s'il eust esté de mesme condition, tant l'Amour a de force à despoitiller les armes mesmes plus genereuses de toute ambition. Et parce qu'à l'heure que cette troupe vint en ce lieu l'une des Bergeres chantoit. Astrée & Tyrcis s'arrestèrent tour court, & se tournant vers ceux qui venoient apres eux, leur firent signe d'aller doucement : mais d'autant que la chanson estoit presque finie, ils n'ouyrent que ce dernier couplet :

## M A D R I G A L.

**Q** V O Y ? *vous ay-je offensé,*  
*n'effect en de pensée ?*  
*effect il ne peut-estre,*  
*mon penser l'a fait, il est un traïstre.*

Cette Bergere auoit la voix si douce, que toute la troupe suruenue fut bien marrie qu'elle eut si tost acheué: mais Hylas qui auoit quitté Phillis, pour s'en approcher dauantage, n'eust plustost ietté les yeux dessus qu'il les reconnust. Que si quelqu'un eust pris garde à luy, il eust bien veu à son action, que ces Bergeres ne luy estoient pas inconnues: toutesfois pour ouyr ce qu'elles diroient, il se contraignit le plus qu'il luy fut possible. Il ouyt donc que cette dernière, apres auoir chanté: Or sus, dir-elle, gentil Berger, puis que nous auons satisfait à vostre curiosité, acquittez-vous de la promesse que vous nous auiez faite. Je ne vous desiray iamais, respondit Paris, de chose qui soit en ma puissance: le lors prenant vne harpe que ces Bergeres auoient, il chanta sur cet instrument de cette sorte:

## CHANSON.

I.

QUAND Hylas apperçut les yeux  
De Phillis sa belle Maistresse,  
Void-on encore telle Deesse  
Ailleurs, dit-il, que dans les Cieux ?

II.

Phillis d'un éclat rougissant  
Oyant ces mots devint plus belle;  
En vain cette beauté nouvelle  
Rend, dit-il, vostre œil plus puissant.

III.

Elle d'un gracieux soupir  
Recevant cette flatterie:  
Cessez, luy dit-il, ie vous prie,  
C'est fait, en fin Hylas est pris.

IV.

Mais s'il plaint, dit-elle, à l'instant  
Sa liberté, qu'il la reprenne;  
Vous estes, dit-il, moins humaine  
En pardonnant qu'en surmontant.

V.

Lien trop aimable & trop cher,  
Dont le captif craint qu'on le lasche,  
Heureux Amant puis qu'il te fasche,  
Quand tu vois qu'on te veut lascher.

Il semblo

Il sembloit que ces estrangers attendissent avec impatience la fin de cette chanson pour demander qui estoit Phillis & Hylas. Si vous avez quelquesfois ouy parler de ceste plaine de Forest, respondit Paris, & particulièrement de l'agrecable rivièrè Lignon, il ne peut estre que vous n'ayez ouy le nom de la belle Bergere Diane, & d'Astrée. Or cette Phillis dont vous me demandez des nouvelles, est leur plus chère compagne. Quant à Hylas, ie ne vous en puis dire autre chose, sinon qu'il est estranger, mais de la plus gracieuse & plus heureuse humeur que j'aye iamais pratiquée, car il ne s'ennuye iamais au service d'une Bergere, la quittant tousiours huit iours, à ce qu'il dit, avant que de s'y desplaire. N'est-il pas (adjousta l'une de ces estrangeres) d'un lieu qui s'appelle Camargue, qui est en la Prouince des Romains & luy ayant respondu qu'ouy : Il suffit, continua-t'elle, que vous nous ayez dit son nom, & le lieu d'où il est : car pour toutes ses autres conditions, nous les auons autresfois apprises à nos despens, & apres s'estre teue quelque temps, elle reprit de cette sorte :

## HISTOIRE DE PALINICE ET DE CYRCENE.

**I**E ne trouueray iamais estrange, gent Berger, tant que j'auray memoire d'Hyla d'ouyr dire que la plupart des choses consistent en l'opinion. Puis que n'y ayant rien de contraire que le vice & la vertu, & cestuy-cy prenant l'un pour l'autre, il nous montre que veritablement l'opinion est celle qui met le prix à toutes choses. Et certes, c'est bien le plus inconstant de tous les esprits qui ayent iamais eu quelque opinion d'estre amoureux, & qui avec plus d'opiniastres raisons essaye de prouuer que c'est vertu de changer, ou plustost que d'aimer en diuers lieux, ce n'est pas inconstance : & ne faut point croire qu'il en parle contre ce qu'il en croit, parce que veritablement c'est selon son cœur. Je me souuiens qu'estant venu de Camargue à Lyon, il me fit laisser renfermer dans le Temple parmy les filles, la veille d'une Feste, & n'eust esté la compassion que Palinice eut de luy (c'est ainsi que celle-cy de mes compagnes se nomme dit-elle, montrant celle qui estoit plus pres de Paris) il n'y a point de doute que sa curiosité eust esté bien rudement punie. Mais elle reconnoissant que sa faute estoit procedée d'im

prudence, & non de malice, en le desguisant d'un voile le fit sortir hors du Temple, & l'amena iusques en son logis qui estoit dans la demy Isle que le Rosne & l'Arat sont auprès de l'Athenée. A la verité, cette courtoisie fut bien assez grande pour obliger Hylas à reuoir Palinice; mais la modestie, aussi estoit bien une bride assez forte, pour empescher que tout autre que Hylas ne luy eust parlé d'Amour: toutes fois il n'attendit pas la troisiéme visite, sans luy en dire son opinion. Car le lendemain qu'il vint chez elle ce fut avec autant de familiarité, que s'il eust esté tousiours nourry auprès d'elle. Vous m'avez, luy dit-il d'abord, conserué la vie; il est bien raisonnable qu'elle soit employée à vostre seruice: aussi le veux-je faire; quand ce ne seroit que pour n'estre point ingrat; vous aussi pour ne souiller la premiere faueur que vous m'avez faite, receuez l'offre que ie vous fais de mon seruice, & ne croyez point qu'il y ait personne au monde qui vous puisse plus aimer que moy, ny qui en ait plus de volonté. Ma compagne qui n'auoit pas accoustumé d'ouyr de semblables harangues, pour le commencement, luy respondit assez froide-ment, mais voyant qu'il continuoit, elle s'en fâcha, ne pouuant supporter qu'il luy tint ce langage. En fin quand par la continuation de ses visites, elle reconnut son humeur, elle ne

faisoit plus qu'en rire, dequoy il ne s'offençoit point: car il a cela de bon, que tout ainsi qu'il vit librement avec tout le monde, il est bien aise qu'on en face de mesme avec luy. Toutes-fois cette Amour alla croissant de sorte que ma compagne s'en trouua ennuyée, non pas que veritablement Hylas ne soit personne de merite, & qu'il n'ait des perfections qui sont dignes d'estre aimées: mais elle estant vefue, & ne faisant pas dessein de se marier, cette recherche ne pouuoit que luy estre fort desavantageuse. En ce mesme temps il sembla que le Ciel eust pitié de Palinice, luy donnant vne compagne, & bien-tost deux, pour luy ayder à porter vn si pesant fardeau. Palinice auoit vn frere qui estoit seruiteur, il y auoit long-temps, de Cyrcene, dit-elle (montrant l'autre de ses compagnes qui estoit aupres d'elle: ) & parce que le respect à plus de puissance sur les cœurs qui aiment bien, Clorian ( tel est le nom du frere de Palinice ) n'auoit point encor eu la hardiesse de le dire à cette belle Cyrcene. Elle d'autre costé estoit encor trop ieune pour prendre garde aux actions qui luy en pouuoient donner connoissance; si bien que Clorian brusloit bien deuant sa Deesse: mais son sacrifice estoit inutile, n'estant pas connu de celle à qui il l'offroit. Hylas cependant continuoit de voir Palinice; & parce, à ce qu'il dit, que l'vn des premiers preceptes de la prudence

d'Amour c'est d'acquiescer les bonnes graces de tous ceux qui atouchent ou d'amitié ou de parentage à la personne aimée, il fit tout ce qu'il pût pour estre amy de Clorian : ce qui luy fut fort aisé, pource que ce ieune homme estoit courtois & bien né, & de son costé avoit ce mesme dessein d'estre aimé de tous. Mais d'autant que Hylas estoit plus fin & plus ruzé, soit pour avoir plus voyagé, soit pour avoir plus d'aage, il se contenta de feindre ce que Clorian fit à bon escient : & par ainsi il ne fut son amy que comme le commun, au lieu que l'autre l'aimoit comme si c'eust esté son frere. Pour le moins ce qui s'en ensuiuit en donna connoissance : car Clorian augmentant de iour à autre en son affection envers Cyrcéne, sans la luy oser faire sçavoir par ses paroles, Hylas en fin s'en print garde de cette sorte. Cyrcéne estoit partie pour aller voir son pere, qui estoit tombé malade en vne ville du costé des Allobroges dans le pays des Sebusiens, & sa maladie fut telle que iamais il n'en releua depuis : cela fut cause qu'elle demeura long temps hors de nostre ville, & que par consequent Clorian ne la voyoit point. Et parce qu'à ce que l'ay ouy dire, il n'y a rien qui soulage plus celui qui aime bien, que de penser en la personne aimée, Clorian se retiroit bien souvent en vne maison qu'il avoit dans l'enceinte mesme de la ville, sur le haut de cette montée



qui va du costé des Sebusiens. De ce lieu on void le Rosne d'un costé, & de l'autre l'Arat, & quand on veut estendre la veüe on void du costé du Rosne la forest de Mars ditte d'Erieu. Que si les arbres esleuez n'empeschoient l'œil, il n'y a point de doute qu'il s'estendoit plus de ce costé là que de tout autre. Quand on se tourne vers le Temple de Venus, on void iusques aux monts des Sebusiens. Quand on regarde l'Arat, on void iusques aux Sequanois. Et quand on estend la veüe entre le Rosne, & l'Arat, vous voyez iusques aux affreuses montagnes des Allobroges, par delà la plaine de Sebusiens. Que s'il n'y auoit quelques rochers qui s'opposent, on verroit mesmes iusques aux Sebusiens, parce qu'outre que le lieu est fort releué, encore y a-t'il vne tour qui est merueilleuse pour sa hauteur, au sommet de laquelle il y a vn cabinet ouuert des quatre costez, afin qu'on puisse plus aisément iouyr de la beauté de cette veüe. C'estoit en ce lieu que Clorian se retiroit d'ordinaire: & quand il se pouuoit desrober des compagnies il montoit en sa tour, & delà iectant les yeux sur la plaine des Sebusiens, il demeueroit comme rauy en sa pensée, qui ne se diuertissoit iamais de Cyrcène, quelque object qui se presentast à ses yeux. Il aduint que Hylas estant fort familier avec luy, comme ie vous ay dit, ne le trouuant point dans le bas du logis, se doute bien qu'il estoit

au haut de cette tour, & parce qu'il estoit en peine de qui son compagnon estoit amoureux (car il connoissoit bien que ces solitudes, & ces longues pensées ne pouuoient proceder d'autre chose que d'Amour) il monta les degrez le plus doucement qu'il pût: & trouuant la porte entr'ouuerte, il le vid accoudé sur la fenestre qui regardoit du costé des Sebusiens, tellement rayuy en sa pensée, qu'il n'eust pas ouy tonner, tant s'en fauť qu'il eust pû prendre garde au bruit que fit Hylas en ouurant la porte & en entrant; & de fortune il parloit alors si haut que Hylas pût ouyr ces paroles:

## S O N N E T.

## IL PARLE A V V E N T.

**D**O V X Zephir que ie vois errer folastrement

*Entre les crins aigus de ces plantes haultaines,  
Et qui pillant des fleurs les plus douces haleines,  
Auec ce beau larcin vas tu l'air parfumant.*

*Si iamais la pitié te donna mouuement,  
Oublie en ma faueur icy tes douces peines:  
Et t'en va dans le sein de ces heurenſes plaines,  
Où mon malheur retient tout mon contentement.*

200 LA II. PARTIE D'ASTREE.

*Va, mais porte avec toy les amoureuses plaintes  
Que parmy ces forests i'ay tristement emprainctes,  
Seul & dernier plaisir entre mes desplaisirs.*

*Là tu pourras trouver sur des lèvres innelles ?  
Des odeurs & des fleurs plus douces & p  
belles :*

*Mais rapporte-les moy pour nourrir mes desirs.*

Le vous y prends Clorian, dit Hylas, le jettant le bras au col, & le baisant à la ioie ie confesse que vous estes le plus secret Amoureux qui fut iamais, mais si ne pouuez-vous plus vous cacher à moy. Ny en cette occasion dit Clorian, apres l'auoir quelque temps considéré, ny en nulle autre, ie ne me cacheray iamais à vous. Je le reconnoistray bien, luy dit Hylas, si vous m'auoüez librement ce qu'au bien ie sçay des-ja. Et qu'est-ce, respondit-il que vous voulez sçauoir de moy ? Je ne vous demande plus, repliqua Hylas, quel est vostre mal, mais seulement de qui il procede. Ah Hylas, dit-il, avec vn grand soupir, vous avez raison de ne me demander point quel est, car vous le iugerez assez quand vous sçaurez qui en est la cause. Et pleust aux Dieux que vous pussiez aussi bien m'y rapporter du soulagement comme i'en desespere, & comme librement ie satisferay à vostre curiosité. Et à ce mot s'estant assis sur vn petit liest

& le prenant par la main, il luy fit tout le discours de son affection, luy disant, combien le respect qu'il auoit porté à Cyrcène, estoit grand, puis qu'il n'auoit osé luy declarer l'Amour qu'il luy portoit.

Lors que Hylas ouyt le nom de Cyrcène, il luy sembla bien de l'auoir ouy nommer autrefois, sans toutesfois s'en pouuoit bié souuenir, cela fut cause qu'il luy demanda laquelle c'estoit de toutes celles qu'il auoit veües. Puis que vous n'en connoissez point le nom, respond Clorian, il faut croire que vous ne l'aurez iamais veüe, sa beauté estant telle, qu'il est impossible qu'elle soit veüe sans qu'on n'en demande le nom, & que l'Amour n'en engraue en mesme temps le visage bien auant dans le cœur : & à la verité quand ie conte en quel temps vous estes venu en cette ville, ie pense que vous ne la pouuez auoir veüe. L'arriuai, adjousta Hylas, la veille de la derniere feste qu'on chommoit à Venus. Clorian alors apres auoir quelque temps pensé, luy respondit qu'il ne la pouuoit auoir veüe que ce iour-là, parce qu'elle partit le lendemain pour aller vers son pere, qui estoit malade dans la prouince des Sebusiens, d'où elle n'estoit depuis reuenüe. Et bien, dit Hylas, & pour estre si belle pensez-vous qu'elle ne vueille pas estre aimée? Quoy donc, croyez-vous qu'il n'y ait que les laides qui vueillent souffrir de l'estre: tant s'en faut

si quelques-vnes s'en doiuent offenser quand on le leur dit, ce sont laides, parce qu'il y a apparence que l'on se mocque d'elles. Je ne pense pas, respondit Clorian, qu'elles s'en offensent pour estre belles: mais ouy bien pour estre honnestes. Comment, adjousta Hylas, qu'une femme pour honneste qu'elle soit se puisse fascher d'estre aimée? Ah! Clorian mon amy, ressouvenez-vous que la mine qu'elles en font quand on leur dit, n'est pas pour estre marries qu'on les aime, mais pour estre en doute qu'il ne soit pas vray. Et d'effect où est la femme, qui estant bien assurée de l'affection d'un homme, ne s'en est en fin fait paroistre tres-contente, & ne luy en a rendu des tesmoignages? Non, non, Clorian, de toutes les actions que nous faisons, apres celles qui conseruent la vie, il n'y en a point de plus naturelle que celle de l'Amour. Et tenez-vous les femmes pour tant ennemies de la nature, qu'elles hayssent ce qui est naturel? Je veux vous donner conseil, encor que vous ne me le demandiez, & si vous le suiuez vous verrez bien tost que ie ne suis pas apprentif en semblables choses. Faites sçauoir à Cyrcene que vous l'aimez, & cela le plus promptement que vous pourrez, car plustost elle le sçaura, plustost aussi en sera-t'elle assurée, & tant plustost elle vous aimera. Il n'y a point de doute qu'au commencement elle tourna la teste à costé,

qu'elle vous dira qu'elle ne veut point qu'on lay parle d'Amour, qu'elle feindra d'estre en colere, & de ne vouloir plus parler à vous: mais continuez seulement, & si vous y estes bien assidu, soyez assuré que vous l'emporterez.

Lors qu'elles nous font ces responses, & qu'elles refusent l'affection que nous leur presentons, elles me font ressouvenir de ces Myres, qui ayans visité les malades, refusent en tendant la main, l'argent que l'on leur presente. J'ay plus d'aage que vous, j'ay vn peu couru du monde, & sur touti'en ay aimé plusieurs; cela me donne l'autorité de vous en parler plus librement, & vous ne le deuez point trouver mauuais: soyez certain que iamais honteux Amant n'eut belle amie, & que c'est fait de l'amoureux qui est respectueux. Il faut que celuy qui veut faire ce mestier, ose, entreprenne, demande, & supplie, qu'il importune, qu'il presse, qu'il prenne, qu'il surprenne, voire qu'il rauisse. Et ne scauez-vous, Clorian, comme la femme est faite? Escoutez ce qu'en dit ce grand Oracle qui de nostre temps a parlé de là les Alpes.

Palinice fit pour vous ? Elle me sauua la  
 respondit-il, lors que ma curiosité m'enga  
 dans le Temple, la nuit auant la feste de Ven  
 & que vostre veüe m'y retint plus que ie ne  
 tois. Je n'ay point de memoire, dit Cyrce  
 de vous y auoir veu. Cela, repliqua Hyl  
 n'empesche pas que ie ne vous aime, & qu  
 lieu d'assister à vostre sacrifice, comme i  
 pense de faire, vous n'assistiez à celuy qu'  
 mour vous fait de moy ; en quoy toutesfoi  
 m'estimeray bien-heureux, si l'acquiers qu  
 que part en vostre amitié. Je voy, dit-elle, q  
 vous estes estranger, & que vous ne me co  
 noissez pas ; & croy encores mieux que m  
 amitié vous est fort indifferente. Et à ce mot e  
 se tourna d'un autre costé, & il luy aduini  
 propos qu'une de ses compaignes entra dans  
 Temple, à laquelle feignant de quitter sa pla  
 par courtoisie, elle se retira au plus pres de  
 mere qu'elle pût, & durant tout le reste du  
 crifice, elle ne voulut s'approcher de luy. Mais  
 Hylas n'estoit pas homme pour s'arrester en  
 beau chemin.

Il trouua donc par le moyen de Palinice, c  
 luy d'entrer chez Cyrce, & pour conclusi  
 s'y rendit si familier, faisant tousiours croire  
 Clorian que c'estoit à son occasion qu'il d  
 meuroit plus avec elle qu'en tout autre lie  
 Mais ce n'estoit pas assez pour l'humeur d'H  
 las de tromper son amy, & d'aimer Palinice

Cyrce

roit la parole. Ce qu'il accepta librement de faire, parce, disoit-il, qu'il s'en obligeroit deux en vn coup, à sçauoir Clorian en luy en rendant ce bon office, & Cyrcène en luy portant de si bonnes nouuelles. Il aduint donc de quelque-temps apres ma compagne retourna en la ville: & quoy que la mort de son pere l'eut contrainte de porter le deuil, & que la tristesse de son ame accompagnaist fort bien l'habit qu'elle auoit, si est-ce que ce desplaisir n'auoit point amoindry sa beauté, tant s'en faut il luy auoit adjoustée ie ne sçay qu'elle douceur au visage, qui esmouuoit tous ceux qui la voyoient, & d'Amour, d'une certaine attrayante compassion, qui la rendoit beaucoup plus agreable. Hylas pour satisfaire à ce qu'il auoit promis, ne sceut pas plustost son retour qu'il rechercha curieusement les moyens de la voir; à quoy Palinice luy seruit beaucoup, parce que s'il s'en rel'en auoit prié. Elle qui ne sçauoit point leur dessein, & qui croyoit que ce ne fust que par curiosité, fut bien aise de contenter son frere, quoy qu'il luy faschast fort de trainer cet homme apres elle. Et de fortune il se presenta vne bonne occasion, car la mere de Cyrcène voulant faire quelque sacrifice aux Dieux Manes pour son mary, y conuia Palinice, comme l'une de ses meilleures amies. Elle y alla, & avec elle Hylas; mais voyez s'il n'est pas aussi bon amy, que fidelle Amant: il ne recut pas si tost



Cyrcène qu'il en deuint amoureux: le dis, re-  
 uuit, parce que iertant les yeux dessus, il se ressou-  
 uint qu'il l'auoit veüe autresfois dans le Tem-  
 ple de Venus, lors que Palinice le sauua: & par-  
 ce que dès lors il l'auoit trouuée fort à son gré,  
 ses premieres flammes se r'allumerent aisé-  
 ment en ce cœur, qui est aussi susceptible de  
 l'Amour que le soufre le peut estre du feu. La  
 considerant donc quelque temps fort attenti-  
 uement, il se ramenteut peu à peu que Cyrcé-  
 ne estoit celle qu'il auoit veüe dans le Temple,  
 & de laquelle ils auoient demandé le nom à  
 Palinice: & se representant alors la grace qu'elle  
 eust à chanter, & tout ce que l'Amour luy fist  
 conceuoir à cette premiere veüe, il oublia de  
 sorte tout ce qu'il auoit promis à Clorian, qu'il  
 ne pensa plus qu'à faire l'office pour soy-mes-  
 me. Voyez combien il est dangereux d'em-  
 ployer vn second en semblables affaires. Il s'ap-  
 procha d'elle, & apres l'auoir saluée, & que com-  
 me pleine de ciuilité elle luy eut rendu son sa-  
 lut, parce que c'estoit dans le Temple, il se mit  
 sur vn genouil au plus pres d'elle qu'il pût, &  
 suiuant son humeur, se panchant vn peu sur  
 l'autre, il luy parla de cette sorte: Je voy bien,  
 belle Gyrcène, que vostre veüe m'est fatale, &  
 qu'estant venu icy pour assister à vn de vos sa-  
 crifices, vous y ferez aussi à vn des miens. Elle  
 qui n'auoit iamais veu cet homme, ny ouy par-  
 ler de luy, le regarda quelque temps au visage,

le considerant vn peu , connut bien qu'il estoit estrangier , fust au langage , fust à l'habit , parce qu'encores qu'il le portast comme les autres de la ville , si est-ce qu'il estoit bien aisé à connoistre , d'autant que les estrangers , quoy qu'ils se desguisent de nos habits , ont tousiours quelque air different de ceux de nostre contrée : & me semble que les Francs ont moins cette difference que tous les autres. Et parce que Cyrcène ne connoissoit point Hylas , elle crut qu'il la prenoit pour quelque autre , & cela fut cause qu'apres auoir arresté quelque temps ses yeux sur luy , elle se tourna froidement d'vn autre costé , sans luy respondre ; de quoy n'estant pas satisfait , il la tira par vn des pans de sa robbe.

Et quoy la belle , luy dit-il , vous ne me respondes non plus que si ie ne parlois point à vous : Aussi crois-ie , dit Cyrcène , que vostre parole ne s'adresse pas à moy , ou que vous vous mescontez : car qu'est-ce que vous me dites de veüe fatale , & de vostre sacrifice ? Ce n'est point , dit-il , à autre qu'à vous que ie parle , & ne vous prenez point pour autre , que pour vous mesme : c'est à dire , pour la plus belle & plus aimable que ie vis iamais , & de qui la premiere veüe a failly de me couster la vie , & la seconde me la raura sans doute , si ie ne vous trouue à cette heure aussi douce & fauorable que Palinice me fut en ce temps-là. Et qu'est-ce , dit-elle , que





L E  
**QUATRIÈME LIVRE**  
**DE LA SECONDE**  
**PARTIE D'ASTREE.**

**E**STOIT la coustume des Ber-  
gers de Lignon, de ne rencontrer  
jamais estranger, sans luy offrir  
toute sorte d'assistance, leur sem-  
blant que les loix de l'hospitalité  
leur commandoient ainsi. Cette coustume  
conua Astrée, Diane, & toute leur compagne,  
de faire ces mesmes offres à ces belles estran-  
geres, & après leur demander la cause de leur  
voyage. A quoy Florice respondit pour tou-  
tes: qu'estant enuoyées en cette contrée, par  
l'ordonnance d'un Dieu qui leur auoit deffen-  
du d'en dire encores l'occasion, elles n'ose-  
roient luy desobeyr, que cela estoit cause  
qu'elles ne pouuoient leur satisfaire: & s'estant  
enquise qui estoient ces Bergeres, & ayant  
scu de Phillis leurs noms, Florice s'adres-

tant à Astrée. l'auoüe, dit-elle, que j'ay esté  
 aueugle de ne connoistre pas que vous estiez  
 la Bergere Astrée, de qui la beauté ne pou-  
 uant se renfermer en vn si petit pays que les  
 Forests, remplit de sa louange toutes les con-  
 trées d'alentour ; mais vous deuez, ceme sem-  
 ble, receuoir pour excuse qu'admirant & vous  
 & Diane, ie demourois comme esblouye &  
 confuse de trop de lumiere : Et ie commence  
 de bien esperer de nostre voyage, puis que d'a-  
 bord nous auons fait la plus heureuse rencon-  
 tre que nous eussions pû desirer. Astrée plei-  
 ne de ciuilité, luy respondit avec les plus hon-  
 nestes paroles qu'il luy fut possible, & apres s'e-  
 stre embrassées & baisées, Hylas les interrom-  
 pant : Et quoy, Florice, dit-il, que vous sem-  
 ble de nos villages? Vistes-vous iamais rien de  
 si beau parmy les artifices de vos villes, & n'ay-  
 ie point eu raison de vous quitter toutes pour  
 ces belles Bergeres, puis que la simplicité  
 de mon humeur, & de mon esprit a bien  
 plus de sympathie avec leur beauté natu-  
 relle, qu'avec les ruses & fineses dont vous  
 vsez dans vos villes ? Si iamais vous auez  
 disposé vos actions, dit Florice, avec iuge-  
 ment, l'auoüe que ç'a esté cette fois, non  
 pas pour la conformité des humeurs qui peut  
 estre entre ces belles Bergeres & vous : car  
 en cela vous seriez trop differents, mais  
 parce que Hylas ayant esté toute sa vie vo-

lage en l'affection qu'il a portée aux autres beautez , deviendra sans doute constant à ce coup , si pour le moins la perfection de la beauté a puissance de le faire : & quant à moy ie le crois , puis que ne voyant rien de mieux en quelque autre lieu où il puisse aller, s'il a de la raison il sera contraint de s'arrester icy. C'est à moy à respondre , dit Phillis , car Hylas est mon seruiteur : & toutesfois ie ne respondray pas de sa fidelité , puis que regardant vostre visage qu'il a aimé , & depuis cessé d'aimer , ie tiens que ce n'est pas la beauté qui le rend amoureux. Et que pourroit-ce donc estre? interrompit Hylas. Vne imprudente humeur de changer, respondit Florice, & vne certaine legereté d'esprit , qui ne le laisse iamais vingt-quatre heures en mesme opinion. Vous estes partie , repliqua Hylas , le iugement que vous en faites est suspect. Je vous assure , respondit-elle , que si vous croyez que ie sois partie offensée , ie vous remets librement l'iniure , plus obligée à vostre changemēt que ie n'eusse receu de satisfaction de vostre constance. Et si vous me dites partie pour pretendre quelque chose en vous ; croyez Hylas , que ie quitte de bon cœur ma pretention à qui la voudra , & qu'il m'obligera plus en la receuant , que ie ne penseray de luy auoir fait de l'auantage , en luy faisant cette donation. Vous avez raison , respondit Hylas , à moitié choleré , de faire de

cette sorte vos presens de moy , car vous en pouuez disposer aussi librement que des estoilles.

Cependant Paris s'estoit adressé à Diane, & apres l'auoir saluée : C'est bien , dit-il , la plus heureuse rencontre que i'eusse pû desirer que celle de vous auoir trouuée icy, où ie l'esperois le moins. Elle l'est pour moy , dit Diane , puis qu'elle nous donne le bien de vostre compagnie, si ce n'est que ces belles estrangeres nous la rauissent. Elle souffrit à ce mot, sçachant bien que Paris l'aimoit, de sorte qu'il n'auoit garde de la quitter pour quelque autre que ce fut. Que si ce souffris donna du contentement à Paris, il fit bien vn contraire effect en Siluandre, qui n'ignorant point l'amour de Paris, ne se pût deffendre des pointes de la ialousie , en voyant le bon accueil qu'on faisoit à son riuai, & cette experience eust eu plus de force à luy faire auoüer que la ialousie procedoit d'Amour , que toutes les raisons qu'eust pû alleguer Phillis contre luy. Et à la verité il n'y auoit rien qui pût , ce luy sembloit , emporter quelque aduantage sur l'ame altiere de Diane , que la grandeur du pere de Paris. La Bergere , qui auoit quelque inclination à ne point hayr Siluandre, y prit garde , aussi fit bien Laonice , quoy que le Berger dissimulast le mieux qu'il luy fut possible : mais les yeux d'amour & de la

malice sont trop aigus pour ne percer tous les voiles qu'on leur veut opposer. Et la connoissance qu'il leur donnoit eust esté beaucoup plus grande, si Astrée ne les eust separez : mais desirant avec passion de paracheuer son voyage, elle rompit bien-tost compaignie à ces estrangeres, & se remit en chemin. Et parce que Paris auoit pris sous les bras Diane, Siluandre s'en alla vers Phillis, qui le voyant venir. Voila que c'est, luy dit-elle, nous sommes tous deux de surplus, & quand nous ne serions point icy l'on ne laisseroit pas de s'entretenir.

A ce coup, dit Siluandre, j'auoie mon ennemie que vous auez barre sur moy, & que ie n'ay rien à repliquer sur ce que vous dittes : ie plie patiemment les espaules, & paye de cette sorte le tribut de mon peu de merite sans murmurer. Lors qu'il luy vouloit respondre, Hylas suruint, qui sans se soucier de ces estrangeres s'en courut apres Phillis, laissant Palinice, Cyrcene & Florice, tout ainsi que s'il ne les eust iamais aimées. Diane qui admiroit cette humeur, ne peut s'empescher d'en faire signe à Phillis, qui de son costé le regardoit en pitié, & l'estimoit l'vnique en son espece, apres l'auoir consideré quelque temps de cette sorte : Me direz-vous la verité, Hylas, luy dit-elle ? En pouuez-vous faire doute, respondit-il, voyant combien ie vous aime, puis que pour vous suiure ie laisse toutes celles que j'ay ai-



mées ? Cette preuue, continua Phillis, n'est pas petite : mais ie doute infiniment de ce que ie vous veux demander. Dittes-moy donc, auez-vous aimé ces estrangeres que nous venons de laisser ? Vous le pouuez apprendre , respondit-il , par les paroles de Florice. **Ie ne fais pas**, dit-elle, cette demande sans raison : car si vous les auez aimées, comment les auez-vous si tost laissées en ce lieu , où elles sont mesmes estrangères ? Tout ainsi, respondit Hylas , que autresfois i'en ay laissé d'autres pour elles , de mesme ie les laisse maintenant pour vous , & ie confesse bien que si l'amour que ie vous porte n'eust eu plus de puissance sur moy que la ciuilité , i'eusse esté en quelque sorte obligé à quelque assistance , mais ie vous aime tant que ie ne puis auoir autre consideration que celle qui depend de mon amour. **Ie ne nie pas**, dit Phillis, que vous ne m'obligiez beaucoup : mais ie vous admire en ce que les ayant aimées, vous en faictes à cette heure si peu de conte. **Ie les ay aimées**, respondit Hylas , mais ie ne les aime plus , & parce que l'amour me retenoit autresfois aupres d'elles, maintenant que cette amour est morte, elle ne le peut plus faire , & me semble qu'en cela il n'y a pas grand sujet d'admiration, ou de mesme il faudroit s'estonner de voir vn homme libre , lors que la corde qui le souloit lier se seroit vscée & rompuë. **Ie crois**, interrompit Siluandre, qu'Hylas n'a ia-

mais aimé ces belles estrangeres : car autrement il les aimeroit encores , d'autant que les liens d'amour ne se peuuent ny vser ny rompre. S'ils ne peuuent estre vsez ny rompus , respondit Hylas , ils sont donc bien aysez à desnoïer. Tant s'en faut, repliqua Siluandre tous les nœuds d'amour sont Gordiens. Si cela est , dit Hylas , j'ay donc la mesme espée de celuy qui iadis ne les pouuant desnoïer , les couppa , car ie sçay bien que ie me suis desfait de ceux de plusieurs.

Ne croyez point, adjousta Siluandre, que vous les ayez aimées : car vous les aimeriez encores. Je ne croy pas , dit Hylas , ce que ie sçay : c'est pourquoy , sçachant tres-assurément ec que ie dis , pour vous faire plaisir ie ne le croiray pas , & vous pour ne m'importuner dauantage demeurez en vostre humeur melancolique , sans m'embroüiller dauantage le cerueau de vos impertinentes opinions.

Phillis qui estoit discrète , voyant que Hylas releuoit la voix avec colere , luy dit pour l'interrompre : Encor faut-il, Hylas, que ie me fâche contre vous , de ce que vous m'auiez empeschée de sçauoir les nouuelles que ces estrangeres auoient commencé de raconter. Ma Maistresse , respondit-il , j'aimerois mieux ne les auoir iamais aimées , que si elles estoient cause que vous eussiez quelque mauuaise satisfaction de moy. Je sçay bien , respondit

Phillis, que l'Amour que vous leur avez portée, & la satisfaction dont vous parlez, ne vous pressent gueres, car puis que vous ne les aimez plus, que vous peut importer de les auoir, ou ne les auoir pas aimées? Et quoy, ma belle Maistresse, repliqua Hylas, vous n'estimez donc point les contentemens qui sont passez? Si mon bien ne continuë, dit Phillis, le souuenir de ne l'auoir plus m'afflige, & ne m'en laisse rien que du regret. De sorte, continua Hylas, que les seruices qu'on vous à faits huit iours apres, sont mis à neant, voila qui ne va pas mal pour Hylas. Siluandre prenant la parole pour Phillis: Vostre Maistresse, luy dit-il, ne parle pas des seruices, mais des contentemens receus: & auant que de vous en plaindre, il faut sçauoir d'elle, si vos seruices sont mis en ce rang. Hylas respondit: Ceux qui se desient de leurs merites, peuuent entrer en cette doute comme vous; mais non pas moy. Siluandre, qui sçait que toute amour ne se peut payer que par amour, & que celle à qui j'ay addressé la mienne a trop d'esprit pour ne la reconnoistre, & trop de iugement pour ne l'estimer. Le Berger vouloit respondre lors que Phillis reprit la parole. l'estime Hylas, dit-elle, comme ie dois, & ie reconnois ses merites pour estre tres-dignes d'estre aimez, & ne faut pas qu'il pense que ie perde la memoire de ses seruices; car continuant de m'aimer, ils

seront tousiours comme presens. Et si cette declaration luy est agreable, ie luy veux faire vne requeste, qu'il me doit accorder, s'il ne veut que i'aye opinion qu'il ne m'aime pas bien. Commandez-moy, dit Hylas, tout ce qu'il vous plaira, horsmis deux choses, à sçavoir que ie meure, ou que ie me departe de l'affection que ie vous porte : car si i'estois mort, ie ne vous pourrois plus aimer, & si ie ne vous aimois plus, ie perdrois le plaisir que i'ay d'estre aimé de vous : & vous, & l'Amour que vous me portez, respondit Phillis en souf-  
fiant, serez immortels, si vous ne mourez que par ma volonté : mais ce que ie desire, c'est d'entendre de vostre bouche ce que vous nous avez empesché d'apprendre de celle de Florice. Diane qui ouyt cette demande, & qui s'ennuyoit fort de la grande chaleur qu'il faisoit, dit : Le trouue que si nous rencontrions quelque lieu commode pour passer cette grande ardeur du Soleil, il y auroit bien du plaisir de donner vne heure d'audience à Hylas : car ie m'assure que son discours ne fera point ennuyeux.

Astrée, qui, encore que fort desireuse d'acheuer son voyage, connut bien qu'elle disoit vray, pour ne contrarier seule à la volonté, & à la commodité de tous les autres, s'aprocha d'elle, & dit qu'elle vouloit estre de la partie. De sorte, adjousta Hylas, qu'il ne tiendra qu'à

moy, que vous ne m'escoutiez : & à la vérité, ie serois de mauuaise compagnie, si en me plaisant moy-mesme, ie n'estois bien aise de vous contenter : car ne croyez pas que ce ne me soit presque autant de plaisir de repenser à mes premieres amours, que si i'estois encores amoureux, & que les mesmes choses fussent presentes, parce que la plus-part des plaisirs d'Amour sont plus en l'imagination qu'en la chose mesme : & quand on raconte ce qui s'est passé, l'ame iette sa veuë sur les images qui luy en sont restées en la fantaisie, & les void alors comme si elles estoient presentes. Et par ainsi pour le contentement de toute cette compagnie, il ne faut que trouuer vn lieu commode où l'ombre nous defende des rays du Soleil. Il seroit impossible, respondit Siluandre, qu'en tout le bois on pût rencontrer vne place plus commode que celle de la source de ce petit ruisseau que vous voyez : car la fraischeur de l'ombre, & le doux murmure de l'eau qui coule parmy le gravier, conuie chacun à s'y arrester : & ce qui est de meilleur, c'est que nous ne nous destournions point de nostre chemin. A ce mot se mettant deuant au grand pas, toute la troupe le suit, bien aise d'euitier l'incommodité du chaud. D'abord chacun mit les mains dans la fontaine, & n'y eust celuy qui n'en prist dans la bouche pour se rafraischir, & puis choisissant les places les plus commodes,

ils s'affirent tous à l'entour de cette belle Tource, horsmis Siluandre, qui estant monté sur vn grand cerisier, qui mesme leur faisoit vne partie de l'ombrage, leur iettoit en bas des branches chargées de fruiçts : & apres en atoir choisi quelques-vnes des plus belles, les vint presenter à Diane, qui en donna à Paris, & aux Bergeres, non toutesfois sans en choisir vne, qu'elle donna à Siluandre, en luy disant ; Tenez Siluandre, c'est ainsi que ie vous fais part de mes biens. Pleust à Dieu, dit-il, en la receuant & luy baisant la main qu'elle luy tendoit, que vous receussiez d'aussi bon cœur toutce que ie vous donne, que cette part que vous me faictes m'est agreable. Et prenant place le mieux qu'il pût aupres d'elle, lors que ces cerises furent paracheuées, Hylas commença de parler de cette sorte :

---

## HISTOIRE DE PARTHENOPE, FLORICE, ET DORINDE.

**I**E me suis mocqué bien souuent en ma pensée, de ceux qui blasment l'inconstance, & qui font profession d'en estre plus ennemis, considerant qu'ils ne peuuent estre tels qu'ils se disent, qu'ils ne soient eux-mesmes plus in-

constans, que ceux qu'ils accusent de ce vice. Car lors qu'ils deuiennent amoureux, n'est-ce pas de la beauté, ou de quelque chose qu'ils remarquent en la personne qui leur est agreable ? Or si cette beauté vient à defaillir, comme c'est sans doute que le temps emporte cet aduantage sur toutes les belles, ne sont-ils pas inconstans d'aimer ces laids visages, & qui ne retiennent rien de ce qu'ils souloient estre, sinon le seul nom de visage ? Si aimer le contraire de ce que l'on a aimé est inconstance, & si la laideur est le contraire de la beauté, il n'y a point de doute que celuy conclut fort bien, qui soustient celuy estre inconstant, qui ayant aimé vn beau visage, continué de l'aimer quand il est laid. Cette consideration m'a fait croire, que pour n'estre inconstant, il faut aimer tousiours, & en tous lieux, la beauté, & que lors qu'elle se separe de quelque sujet on s'en doit de mesme separer d'amitié, de peur de n'aimer le contraire de cette beauté. Je sçay bien que la vulgaire opinion tient tout le contraire : mais il me suffit pour responce, de dire que le peuple est ignorant, & qu'en cecy il en rend vne veritable preuue. Ne trouuez donc estrange, ma Maistresse, ny vous, gentil Paris, si vous racontant ma vie vous oyez plusieurs semblables changemens : car ie suis si soigneux de ne contreuenir à cette constance, que j'ay mieux aimé quitter toutes celles  
qui

que i'ay aimées iusques icy que de faillir enuers elle. -

Vous avez des-ja sçeu le sujet qui me sortit de Camargues, quel fut mon voyage iusques à Lyon, pourquoy i'aimay Palinice & Cyrcéne, & lors que i'ay interrompu Florice, elle vouloit raconter comment elle me surprit mais parce qu'elle a oublié des choses qu'il est nécessaire que vous sçachiez, ie reprendray ce qu'elle a teu finement, & puis ie continueray de vous dire le reste de ma vie, pourueu que nous ayons assez de temps.

Sçachez donc, ma Maistresse, que Clorian à la verité, fut mes-mal auisé de me donner charge de parler à Cyrcéne pour luy; puis que ce n'est pas estre bien conseillé de choisir en cela vn amy qui soit plus honneste homme que celuy qui l'envoye, y ayant trop de danger, voire estant presque inéuitable, que ce mal-auisé ne demeure Amant, & que l'autre ne demeure aimée, parce que si celle à qui l'on s'adresse a de l'esprit, elle receura tousiours plustost ce qui vaut le mieux: & puis c'est prendre vn mauvais lustre que de se seruir & accompagner d'un plus honneste homme que l'on n'est pas. Il est certain que quand i'allay avec Palinice trouuer Cyrcéne pour Clorian, mon dessein estoit de le seruir en amy, & de rapporter tout ce qui me seroit possible à son contentement; mais aussi, sçachant que ie vis en



fille, ie me ressouuiens que i'en estois amoureux depuis que ie l'auois veüe la nuit dans le Temple: de sorte que ie vids bien qu'il falloit que ie contreuinsse ou à l'amitié ou à l'Amour, & apres que ieus longuement debattu, & pour l'un & pour l'autre, à sçauoir à qui cederoit: En fin ie conclus qu'il falloit que le nouueau venu quittast la place à l'autre: mais ie n'eus pas plustost fait cette resolution, que l'Amour incontinent me representa qu'il estoit nay en mon ame, aussi tost presque que i'estois nay, & que l'affection que ie portois à Cyrcène auoit deuançé celle que i'auois depuis eüe pour Palinice, qui estoit cause de l'amitié de Clorion: & par ainsi l'amitié estant venue long temps apres l'Amour, fus-ie iniuste d'ordonner qu'elle cederoit? Nullement, ce me semble, puis que nous voyons que les Loix apprennent cette primogeniture des peres enuers les enfans, & qu'il semble mesme que la nature le vueille ainsi. Voila donc la raison qui me fit parler à Cyrcène de la sorte que Florice vous a dit: & iugez si ie pouois auoir outre cela plus d'obligation au contentement de quelqu'autre, qu'au mien propre. Qu'elle ne m'aille donc point reprochant que ie trahis mon amy: car si de deux maux il faut tousiours choisir le moindre; & si l'homicide de soy-mesme est plus grand que quelqu'autre que ce soit, qui dira, s'il n'est hors du sens, que ie n'aye

bien fait de trahir plustost vne amitié qu'un Amour ; d'avoir plus d'esgard à la conservation de ma vie & de mon contentement , qu'à celle de Clorian ? Clorian m'aime , & j'aime Cyrcène , Clorian me prie de parler pour luy à Cyrcène , & mon affection me fait la mesme requeste pour moy. Si ie ne satisfais à Clorian , j'offense l'amitié que ie luy porte , si ie ne satisfais à mon affection , j'offense Cyrcène , & Hylas. J'aime Clorian , j'ayme aussi Hylas , & par là vous voyez que ces deux amitez pour le moins se contrepesent : car j'aime bien autant Hylas que Clorian , voire eust-il avec luy tout le reste du monde , mais l'Amour que ie porte à Cyrcène , se joignant à l'amitié que ie me porte , appesantit de sorte ce costé de la balance , que ie ne tournay pas seulement les yeux sur Clorian , pour voir quel estoit son poids. Je me laissay donc emporter à ce que ie me devois , & pour vous montrer que j'avois raison , les Dieux approuverent mon dessein , le favorisant tellement que Cyrcène apres avoir esté recherchée de moy quelque temps , m'aima en fin , peut-estre , autant que ie l'aimois : & quand vous sçauriez les assurances que j'en ay receuës , ie veux croire que vous en diriez autant que moy. Mais parce qu'elle avoit des personnes , à qui elle devoit donner de la satisfaction , & particulièrement à sa mere , elle me pria de

trouuer bon qu'elle feignist d'aimer Clorian, parce qu'il y auoit esperance de mariage entre eux, estant d'une mesme ville, & d'une mesme condition: & de plus, Clorian estant fort riche, sa mere, sans doute, auroit cette recherche agreable, au lieu que si la mienne eust este decouuere parce que i'estois estrange, & qu'on ne scauoit pas mesmes si ie n'estois point marié, elle l'eust desapprouuée, & luy eust, peut-estre, deffendu de me voir.

Je suis tres-aisé qu'elle m'eust fait cette ouuerture, d'autant que ie ne scauois plus avec quelles paroles ie deuois entretenir Clorian plus longuement, luy ayant desia dit toutes les excuses que ie pouois, parce que luy qui me voyoit d'ordinaire pres de Cyrcene, feignant que c'estoit pour parler pour luy, il commençoit d'entrer en doute de moy, voyant que ie ne faisois rien à son aduantage. Je fis donc entendre à Cyrcene tout ce qui s'estoit passé entre Clorian, & moy, & la charge qu'il m'auoit donnée de luy en parler. Mais, ma belle Maistresse, ie le luy dis en me mocquant de luy; & le mesprisant bien fort, de peur que si ie luy eusse representé son affection telle que i'eusse bien sceu faire, elle n'eust pris quelque enuie de l'aimer: & ie le fis si dextrement, que Cyrcene eust plus de volonté encores de se seruir de luy pour m'aimer avec moins de soupçon, & me dit, que la raison

qui luy en auoit fait faire choix, estoit que sa  
 mere le luy auoit bien souuent propose pour  
 mary, & qu'elle auoit bien reconnu qu'il ne  
 luy vouloit point de mal. Le me retire donc  
 en ceste intention vers Clorian, à qui ie feints  
 vn long discours pour luy faire trouuer meil-  
 leur ce que ie luy voulois dire: ie luy raconte  
 des paroles, des responses, & des repliques  
 merueilleuses que ie disois auoir faictes à son  
 aduantage, & dont il n'auoit pas esté dit vn  
 mot: & en fin ie l'assure que la declaration  
 qu'il luy fera de son affection, luy sera agrea-  
 ble. Les remerciemens qu'il me fit furent  
 grands, & plus encor les offres de me seruir en  
 semblable occasion, dont ie le remerciois de  
 bon cœur, ne desirant pas d'estre entre ses  
 mains, comme ie le tenois entre les miennes.

En fin il se resout de parler à Cyrcene, se-  
 lon mon aduis, & se prepara à ceste rencon-  
 tre, avec autant de crainte, & de battement de  
 cœur, que s'il eust deu entrer en champ clos  
 contre le plus vaillant champion de tous les  
 Francs. Si est-ce que le courage que ie luy  
 donnois, & l'assurance que ses paroles se-  
 roient bien receuës, luy firent en fin surmon-  
 ter la crainte qui l'on auoit si long-temps em-  
 peché: & trouuant la commodité de luy par-  
 ler il luy dit son intention, avec les meilleures  
 paroles qu'il püst inventer, desquelles la con-  
 clusion fut qu'il luy portoit tant de respect,

que sans moy il n'eust iamais eu la hardiesse de luy declarer son affection, encor qu'elle fust si iuste, & si pleine d'honnesteté, ne tendant qu'à l'espouser, qu'il penseroit bien qu'autre qu'elle ne s'en sçauroit offenser. A la verité, luy respondit-elle, vous avez vn fort bon amy en Hylas, vous le devez croire tel, & le conseruer par tous les moyens qui vous seront possibles, y ayant plus d'vn mois que continuellement il me parle de vous, vous entendrez par luy que ie ne suis pas si mesconnoissante que vous m'estimez, & que ie sçay bien qu'vne personne de vostre merite oblige vne fille quand il la recherche avec le dessein que vostre amy m'a asseuré que vous avez. Cela estant, vous devez croire que ie viuray avec vous, comme le requiert vne si honnelle affection : mais ie seray tres-aise qu'Hylas soit témoin de tout ce qui passera entre nous, afin qu'il condamne celuy qui aura le tort. L'abregeray ce discours, ma belle Phillis, parce que si ie me voulois autant arrester en tous les autres, il faudroit vn siecle pour vous redire les accidens qui me sont arriuez,

Sçachez donc que depuis ce iour, voilà Clorian tellement embarqué, qu'il n'y auoit point de moyen de l'en retirer : & parce que les parens commencerent de s'en prendre garde, il fallut que ie fisse entendre à la mere, que Clorian auoit dessein de l'espouser ;

& que d'autant que j'auois iugé ce party n'estre point desaduantageux pour Cyrène, i'y auois apporté tout ce qui m'auoit esté possible : mais que n'en ayant point parlé à son pere & à sa mere, il desiroit que cette declaration fust secrette. La mere de Cyrène qui scauoit que Clorian estoit triste, & bien apparenté, me remercia de ce bon office : & en fin me pria que s'il auoit cette volonté, il luy endist quelque chose, & qu'elle le tiendroist si secret qu'il luy plairoit, mais qu'elle desiroit auoir cette satisfaction de luy : ie l'assuray qu'il n'y manqueroit point : & d'effect quelques iours apres nous l'allasmes trouuer en son logis, où Clorian luy en dist encore plus que ie n'auois fait. Voila donc toutes choses en bon estat : car pour moy i'estois bien venu aupres de la mere, tres bien aupres de Clorian, mais mieux encore aupres de Cyrène. Or voyez à quoy ie fus reduit pour faire semblant que ie n'estois point amoureux de cette belle fille, i'estois contraint de quitter la place à Clorian, & de parler pour luy : s'il y auoit quelque compagnie, ie me mettrois deuant eux, afin que sans estre veu Clorian luy baisast les mains, mais ie mourois quand ie voyois que quelquefois il luy baisoit la bouche, & toutesfois cela est bien souvent aduenu en ma presence. Et quoy qu'il me desplût beaucoup, & plus encores à Cyrène,

si nous y contraignons-nous pour auoir sujet de viure priuément elle & moy. Car la mere qui croyoit que i'en y fusse que pour Clorian, m'en donnoit toutes les commoditez que ie voulois. Voire ie diray bien dauantage, ie luy portois les lettres que Clorian luy escriuoit, & le plus souuent ie faisois la responce, & elle ne faisoit que la rescrire, & Dieu sçait si c'estoit sans rire, & sans bien passer nostre temps à ses despens.

Je viuois donc de cette sorte le plus content homme du monde, lors que la fortune voulut tourner la roue tout à rebours : toutesfois ie n'en eus pas tant de mal qu'un autre eust bien pu receuoir, ayant vne tres-bonne recepio à toutes ces maladies. Les Festes des Bacchantes estoient presque parachouées, lors que Clorian & moy nous resolumes de maintenir vu iournoy. Clorian fit peindre pour sa de- uise vne Cyrcé, avec le visage de Cyrcène, qui transformoit par ses breuuages les comp- gnons d'Vlysse en diuerses sortes d'ani- maux, avec ce mot, L'AUTRE AVOIT MOINS DE CHARMES. Quant à moy, n'osant me declarer comme luy, ie voulus vn peu desguiser son nom, & peignis vne Syrene & Vlysse lié dans son vaisseau, avec ce mot, QUELS LIBNS FAUDROIT-IL. Je pensois auoit bien trauaillé, & qu'elle m'en feroit infiniment obli-

gée, & voyez ce qui en aduint. Il y auoit de fortune vne belle fille dans Lyon, qui se nommoit Parthenopé, assez voisine du logis où ie demeurois, avec laquelle toutesfois ie n'auois iamais eu grande familiarité, & si ie n'en scaurois dire la cause: car ce n'estoit pas mon humeur d'auoir de belles voisines sans les visiter: quand ie fus sur les rangs, & que chacun eut dit son adieu de nostre entrée dans le champ, les plus curieux voulurent deuiner nos deuises.

Quant à celle de Clorian, il n'y eut celuy qui ne la deuinaist aisément, le visage de Cyrène & l'équivoque du nom la descourant assez. Mais pour la sienne, il n'y auoit personne qui en peust venir à bout. En fin vn vieil Cheualier qui estoit parmy les Dames sur l'eschafaut où estoit Cyrène, & Parthenopé, & que l'âge dispensoit de vestir le harnois, respondit froidement, il est aisé de descouurir son intention, & lors s'adressant à Parthenopé: C'est pour vous, la belle, luy dit-il, qu'il entre au champ. Elle rougit, car elle se sentoit accusée à tort, & luy respondit comme surprise: Si c'est pour moy, il est vraiment bien secret & dissimulé, puis qu'il ne m'en a rien dit. Prenez garde, respondit Cyrène, qui se sentoit piquée, que vous ne le sçoyez plus que luy, en le voyant dissimuler mieux qu'il n'a sceu faire. Il m'estuade, respondit Parthenopé,



de dissimuler vne chose que ie ne sçay par  
 ny celuy non plus qui l'a ditte, sinon par  
 opinion. Si vous voulez sçauoir, respond  
 le vieil Cheualier, qui me l'a fait iug  
 ainsi, ie le vous diray, & ie m'assure que  
 vous ferez vn iugement semblable au mien.  
 Je seray bien aise, respondit-elle, d'apprendre  
 ce secret de vous: vous voyez, reprit alors  
 le vieil Cheualier, qu'il porte vne Syrene en son  
 escu, avec ce mot, *Quels liens fandroit-il*. Il ne  
 pouuoit vous nommer plus clairement que par  
 la peinture d'une Syrene: parce que les anciens  
 ont tenu que les Syrenes estoient trois filles d'A  
 chelois, & de la Nymphe Galliope, & se nom  
 moient, Ligée, Leucosie & Parthenopée; & vous  
 vous appellent Parthenopée, il estoit bien ma  
 nifeste qu'il pût vous faire voir plus clairement  
 son intention que par vne Syrene, & un Vlysses  
 lié à l'arbre de son vaisseau, voulant entendre  
 qu'il n'y a rien qui le pût empescher de se  
 donner à vous, si par vos fauours vous le vou  
 liez rendre vostre. Alors toute la troupe frap  
 pant des mains, s'escria: Ah! Parthenopée  
 vous nous l'avez bien tenu secret, mais il  
 vaut autant l'auouer maintenant que de le  
 nier. Quant à moy, dit-elle, ce m'est tout  
 vn, & que cela soit ou non, il m'importe  
 fort peu. Vous ne vous fâcherez donc point  
 dit Cyrcene, que nous le nommions vostre  
 Cheualier. Je ne m'en soucie point, dit-elle

mais prenez garde que vous ne l'accusiez à faux. Ce bruit courut incontinent parmy les Dames, que l'estois le Chevalier de la Syrene, & Clorian de Cyrcène, & qu'on verroit laquelle auroit meilleure fortune en ce tournoy. Quant à moy ie n'en sçauois rien, & prenois bien garde que quand ie passois sous l'eschaffaut de Cyrcène, elle me crioit, adieu Chevalier de Parthenopé, mais ie ne sçauois ce qu'elle vouloit dire.

En fin le tournoy paracheué chacun se retira, & nous semblant d'auoir bien fait nostre deuoir Clorian & moy, aussi-tost que nous fumes desarmez, & que nous eumes changé d'habit, nous allasmes chez Cyrcène : mais elle qui estoit infiniment picquée contre moy, ne me fit pas l'accueil qu'elle souloit ; au contraire quand ie luy voulois parler elle ne me disoit autre chose, sinon laissez moy en paix, Chevalier de la Syrene, & se tournant de l'autre costé, avec vne façon de mespris, ne me respondoit qu'avec peine.

I'estois tant innocent de ce qu'elle m'accusoit, que ie n'y songeois point, & ne sçauois pourquoy elle me traittoit de cette sorte, si ce n'est que ie me fusse pas bien acquitté à son gré de l'entreprise que nous auions faite d'estre les souterains en ce tournoy,

Mais ne me semblant pas que l'eusse plus mal fait que mon compagnon, & voyant

qu'elle luy faisoit bonne chere, ie ne scauois qu'en penser. Le me retire ce soir sans en scauoir autre chose, car ie ne pû tant faire que de parler à elle en particulier: ie m'en vay doncques vn peu mal satisfait de ma fortune: mais le lendemain il m'aduint vne rencontre qui ruyna tout le reste de mes affaires. Estant le matin dans le Temple, i'y rencontray Parthenopé avec vne de ses tantes: & de fortune m'estant mis aupres d'elle, ie vis qu'elle me regarda d'un œil qui n'estoit point ennemy. Elle estoit belle, & par consequent de celles que par les loix de ma constance, ie suis obligé d'aimer. Cela fut cause que ie m'approchay vn peu pres d'elle: & lors que ie cherchois vn sujet pour parler, elle s'approcha & se pencha vn peu de mon costé, & me dit, comment vous trouuez-vous du tournoy? Le dois faire cette demande, luy dis-je, aux belles Dames comme vous estes, puis que le iugement vous en demeure. Ie ne vous demande pas, me dit-elle, comment vous vous y estes porté: car chacun est tesmoin qu'il ne se pouoit mieux, mais ie suis curieuse de scauoir si vous ne vous estes point trouué las de la peine que vous y eustes. Puis que vous faites, luy repliquay-je, vn iugement si aduantageux pour moy, seroit-il possible que i'en puisse ressentir quelque peine? Nous estions en lieu où les longs discours n'estoient pas bien seans; cela fut cause qu'elle

se me respondit qu'auéc vn soufriu, & en baissant la teste de mon costé. Or les prieres & deuotions estant finies, elles sortent hors du Temple, & moy me semblant que ces dernieres paroles m'obligeoient à les accompagner iusques en leur logis, qui estoit fort proche de ce Temple, ie pris sous le bras Parthenopé, & par les chemins ie sceus l'opinion que chacun auoit eue, que ie fusse entré au tournoy comme son cheualier. Quant à moy qui estois bien aise de courir l'affectio que ie portois à Cyrène, & qui outre cela n'eusse iamais refusé les bonnes graces de Parthenopé, luy respondis qu'il estoit vray, & que n'ayât osé le luy declarer par mes paroles, i'auois choisi cette voye. Après plusieurs discours, & que nous fismes arriuez en son logis, elle osta son escharpe qui luy couuroit la teste, & la mit sur la table, & puis osta son masque, & tournant le dos au feu, se chauffoit en me parlant, & se connoissois bien qu'elle n'auoit point eu desagreable ce qui s'estoit passé, puis qu'elle en renouuelloit tousiours le discours; & plus ie voyois que mon seruice ne luy desplaisoit point, & plus i'en deuenois amoureux. En fin auant que partir ie pris cette escharpe qu'elle auoit posée sur la table, & me la mis au col, encor qu'elle y fist vn peu de resistance; mais ie luy dis qu'estant entré le iour precedent au tournoy pour elle sans auoir autre marque d'elle que mon an-

Et à ce mot elle luy mit au col celle que i'auois eüe de Parthenopé. Ce valet qui se sentoit fort honoré de cette faueur, l'en remercia : & pour luy obeyr, s'en alla courant faire son meſnage à cette fille, qui voyant d'abord ſon eſcharpe au col de cet homme, euſt opinion que ie la luy faiſois porter par m'eſpris d'elle : & depuis oyant la harangue, connut bien que cela venoit de Cyrcène, & que ie la luy auois donnée : ce qui l'offenſa de ſorte que iamais depuis ie ne pûs renouer avec elle, & moins encore avec Cyrcène, qui ſe ſetira tout à fait de moy, quey qu'elle viſt bien que ie l'aimois dauantage : mais pratiquant cette maxime, qu'il faut hayr ceux que l'on a offenſez, ſçachant que la trahiſon qu'elle m'auoit faiſte eſtoit tres-grande, elle ne voulut iamais ſe fier en moy.

Je fus contrainct de retourner à Palinice, mais ie n'y demeuray pas long-temps : car le Printemps eſtant deſia aſſez aduancé, & de fortune s'eſtant trouué cette année fort beau, vn iour ces belles Dames, ſe mettant enſemble pluſieurs de compagnie, voulurent vuyr de la douceur des champs : & pour y aller plus à leur commodité, entre-  
rent dans vn bateau, & remontant con-  
ſentant le poſſible Arat, paſſoient le temps tantôt à la muſique des inſtrumens ; tantôt  
à celle

à celles des voix, & quelquesfois mettant pied à terre, dansoient à des chansons qu'elles disoient tour à tour. De malheur, ie n'auois autre connoissance en cette troupe que celle de Palinice & Cyrcène: toutesfois ie ne laissay de me mettre parmy elles, & de les entretenir toutes. Ie voyois bien qu'elles se demandoient à l'oreille qui i'estois, & que Palinice auoit assez d'affaire à dire mon nom à toutes celles qui s'en enquieroient: mais cela ayant duré quelque temps, ie fus incontinent apres aussi connu que personne de la troupe; parce qu'entrant en discours avec la premiere qui se presentoit, elles trouuoient mon humeur si agreable, qu'il n'y en eut vne seule qui ne voulut estre de mes amies. Tant que le batteau alla contremôt: encor que l'Arat coule si doucement, que bien souuent on ne peut remarquer de quel costé il descend, si est-ce que quelquesfois il faisoit vn peu de bruit contre les aiz; & cela fut cause qu'on ne se seruit que des instrumens: sinon qu'interrompât quelquesfois la musique, elles discouroient bien souuent aux despens de ceux qui n'en pouuoient mes. Mais quand on se laissa aller au courant de l'eau, & qu'on n'oyoit plus qu'un petit gazouillis que l'onde faisoit contre le batteau, comme glorieuse de porter vne si belle charge, elles s'affirent dans le fond, & là celles qui auoient la voix bonne, chantoient ce qui leur venoit en fantaisie. Entre ces

belles Dames il y auoit plusieurs Cheualiers & enfans des Druydes qui s'estoient mis parmy elles pour leur tenir compagnie, & passer le soir plus agreablement. Ce fut en ce lieu où la premiere fois ie vis Teombre. Cét homme auoit presque passé son automne avec vne si bonne opinion de luy mesme, qu'il pensoit que toutes les Dames mourussent d'amour pour luy. Quant à moy ie ne pû iamais y remarquer chose qui me pleust: toutesfois il est certain qu'il auoit des mignardises qui ne desplaisoient point à quelques-vnes. Entre les autres Florice, à ce que ie crois, l'auoit aimé, cette Florice à la verité estoit belle, & pouuoit conseruer ce nom entre celles qui sont estimées belles. Elle estoit blanche & blonde, auoit tous les traits de visage tres-beaux, mais sur tout les yeux si doux & attrayās que l'auoüen'en auoir iamais veu de semblables. Elle auoit la taille si belle, & la façon si pleine de majesté, qu'on pouuoit aisément iuger qu'elle n'estoit pas née parmy le peuple, aussi estoit-elle de cette race qui se vante estre issuë du grand Ariouiste. Et quoy que cette belle Dame fust telle, qu'il n'y eut point en toute la contrée, qui peut-estre ne luy deust ceder, & en merite, & en beauté: si est-ce que Teombre, fust pour le mal-heur d'elle ou autrement, en estoit plus aimé qu'autre qui fust dans la ville. Et parce qu'il y auoit desia quel-

que temps que cette amitié estoit commencée, & que la continuation en est quelques-fois languissante. Teombre eurent qu'il la falloit rallumer par quelque ialousie, & pour ce sujet fit semblant d'aimer vne ieune fille nommée Dorinde, qui auoit bien quelque beauté, mais qui cedit en tour à Florice. Or cette Dorinde pour lors estoit partie pour aller chez vn de ses oncles, & y auoit quelques iours qu'elle estoit hors de la ville: cela fut cause que Teombre pour continuer sa feinte, quand ce fut à luy à chanter, prit son sujet sur cette Dorinde, & en dit quelques vers dont ie ne me scaurois souuenir, mais en fin le sujet estoit qu'à son depart elle auoit fait serment d'auoir tousiours memoire de luy: ce qu'il tenoit pour vn si grand heur, qu'il n'y auoit Dieu dans le Ciel avec lequel il voulust chager sa fortune. La belle Florice se sentit infiniment picquée de ces propos, qui dits en sa presence, sembloient l'offenser dauantage: & prenant la parole comme si c'eust esté en deffense de Dorinde, qui en quelque facon luy touchoit d'alliance, elle luy respondit de cette sorte:



## S O N N E T.

**D**ORINDE se mocqua de vous,  
 Quant elle vous tint ce langage,  
 Scachant bien qu'on peut sans outrage  
 Promettre toutes chose aux fous.

Ou la vanité de vostre ame,  
 Vous fait vanter qu'elle l'a dit,  
 Pour montrer d'avoir du credit  
 Aupres d'une si-belle Dame.

Mais soit qu'elle ait fait ce serment  
 Pour chasser un fascheux Amant,  
 Promettre est un doux artifice:

Et quant on l'en devroit punir,  
 Elle aimeroit mieux le supplice,  
 Que non pas un tel souvenir.

Cette repartie faite si à propos par Flor  
 me fut tant agreable, que deslors je me reso  
 de l'aimer, & la ioindre à Palinice, & à C  
 cène, & presque en mesme temps costoya  
 vn beau pré, elles furent toutes d'aduis  
 mettre pied à terre, pour iouyr de la beau  
 du lieu, quelques-vnes soudain commenc  
 rent de chanter, d'autres de danser à lei

chançons, & d'autres de cueillir des fleurs, ou de se promener.

Florice fut de celles qui espanchées par le pré faisoient des bouquets & des guirlandes. Elle estoit alors assise sur les talons, & separée de la troupe, s'entretenoit peut-estre de ce que Teombre venoit de dire. Je m'approchay d'elle, non pas pour m'y embarquer du tout, mais ayant deux desseins, l'un de sonder s'il y feroit bon, & selon que je trouuerois le passage de passer plus outre, ou de m'en retirer : Et l'autre pensant que Cyrcène touchée de cette ialousie, ne voudroit pas me perdre, & viendrait peut-estre à quelque repentir. Mais il aduint autrement, comme vous entendrez. Mettât donc vn genoüil en terre pour luy parler plus aisément, ie faisois semblant de luy aider à cueillir des fleurs. Elle les prenoit de main avec beaucoup de ciuilité, non toutesfois sans s'estonner, que ne l'ayant iamais veüe auparavant ie prisse cette peine. Je le reconnus bien, mais sans luy en rien dire, ie voulois attendre que ses paroles me donnassent occasion de luy faire entendre que ie l'aimois, estant bien assuré qu'il estoit impossible qu'il n'aduint ainsi. Et ce qui me faisoit traiter celle-cy avec plus de respect, c'estoit la grandeur qu'elle tenoit, qui à la verité estoit telle que ie n'eus iamais tant de crainte d'aborder pas vne des autres que j'ay aimées. Et voyez si ie ne de-

uiné pas quelquesfois. Il aduint tout ainfi que ie l'auois penfé. Car apres auoir receu plusieurs fois les fleurs que ie cueillois, en fin elle me dit que ie prenois trop de peine, & que l'estimerois inciuile de permettre que ie continuasse: tant s'en faut, luy dis-ie, que cela soit que ie crois chacun estre obligé de vous rendre toutes sortes de seruice, puis que vous sistez si bié vos amies en leur absence. Ne pelez-vous pas, me dit-elle, de Dorinde? C'est celle-là mesme, luy dis-ie, en la personne de laquelle vous auez obligé toutes les autres. Je ne scaurois, dit-elle, souffrir la vanité de Teombrin car vous voyez quel il est, & toutesfois il pense & dit que nous mourons toutes d'amour pour luy. Il faudroit bien, luy dis-ie, que les Dames eussent beaucoup d'amour & peu iugement, & me semble qu'il est plus propre pour le remede d'amour, que pour enseigner l'art d'aimer. Florice alors me regardant au vn soufris. Je suis, me respondit-elle, de vostre opinion, & de plus si ie voulois aimer, ce seroit le dernier de tous les hommes que ie choisirois. Ce seroit bien offenser les Dieux qui vous ont faite telle que vous estes, luy dis-je si vous profaniez pour luy tant de beautez. Sçay bien, me dit-elle, qu'il n'y a point de beaulté en moy, mais ie sçay encore mieux que n'auray iamais amour pour luy. Dieu vous rende, luy dis-ie, plus veritable pour luy, que vo-

ne l'estes pas pour ce qui vous touche : & si quelque autre que vbus tenoit ce langage, il seroit bié mal-aisé que ie le souffrissse, mais à vous ne puis faire autre responce, sinon que si tous les yeux qui vous regardent, ne vous voyoient telle que ie vous vois, ie pourrois penser que les miens peut-estre me voulussent tromper : mais puis qu'ils font tous vn mesme rapport, ie veux croire que la modestie est celle qui vous fait parler contre l'opinion de tous, encore que vos yeux ne voyent pas differemment des nostres. Je crois, dit-elle, avec la verité, que mon visage n'a rien qui puisse meriter le nom que vous luy donnez, mais tel qu'il est, n'en parlons plus : la continuation en est hors de saison & de peu de plaisir. Je vous obeiray, luy dis-je, mais ce sera avec ceste protestation que ie ne parleray iamais plus selon ma creance, & que ce que vous me deffendez d'auoir en la bouche, ie l'auray le reste de ma vie au profond du cœur. Nous enissions continué, n'eust esté que ses compagnes l'appellerent, qui estoient desjà entrées dans le batteau. Elle se leua donc sans me respondre, & ramassant ses fleurs dans l'un des pans de sa robbe, ie la pris sous les bras, & la conduisis dans sa troupe : où n'osant reprendre le discours que nous auions laissé, de peur de paroistre trop hardy (car c'est vn tesmoignage de n'aimer gueres, que d'auoir trop de hardiesse en ces premieres declarations) ie me

248 LA II. PARTIE D'ASTRE,  
contentay pour cette fois de ce que ie luy  
auois dir. Et parce que la Musique aya  
quelque temps continué, en fin elle ce  
pour laisser ouyr les voix de ceux qui cha  
toient. Quand ce vint à mon rang, ie chant  
les vers que ie vous vay dire, pour assurez  
Florice que tout ce que ie luy auois dit est  
veritable.

---

S O N N E T.  
S E R M E N S A M O U R E U X

**B**elle de mes desirs vous estes le trespas,  
Et c'est vous toutesfois que seule ie desire,  
J'en iure vos beaux yeux que le Soleil admire,  
Et j'en iure mon cœur, surpris de vos appas.

J'en iure vos douceurs, qui sont tout mon sou  
las,  
J'en iure vos desdains, qui sont tout mon martyre,  
J'en iure mes douleurs, testmoins de vostre empire,  
J'en iure ces plaisirs, qu'auoir ie ne puis pas.

J'en iure les Amours, amoureux de vous me  
me,  
J'en iure ces beautéz, qui sont que l'on vous ai  
me,  
J'en iure mes espoirs, encor que bien petis :

*J'en iure ces desirs que vous me faictes naistre, & Bref, j'en iure par vous, sans que ie ne veuie estre, Encor ne croirez-vous ce que ie vous en dis.*

Or, belle Phillis, voicy vn grand commencement d'affaires; car depuis que i'eus veu Florice, il me fut impossible de m'en retirer: toutesfois il me faschoit fort de perdre Palinice, tant pour l'obligation que ie luy auois, que parce que véritablement c'estoit vne veufue qui meritoit d'estre seruie. Outre que j'auois des-jà trop de regret de la perte de Cyrcène: car ce ieune esprit ayant esté offensé, se roïdit tousiours contre toutes les raisons que ie luy pûs dire: & toutesfois encor qu'elle ne m'aimast point, si ne laissoit-elle pas d'estre faschée que Florice me possedast plus absolument qu'elle n'auoit iamais pû faire, luy semblant que c'estoit vn tesmoignage de son peu de beauté, Et cela fut cause qu'elle me faisoit tous les mauuais offices qu'elle pouuoit, tant enuers Palinice, de qui elle auoit reconnu l'amour, qu'enuers Florice, pour qui mon affection n'estoit que trop apparente. Mais il aduint que ses contrarietez me furent vtils, & qu'elle fit plus pour moy que mes seruices, peut-estre, n'eussent peu faire de long-temps: Parce que Florice reconnut incontinent que Cyrcène parloit avec passion, & cela estoit cause qu'elle ne luy adjoûstoit point de foy: & au contraire,

considerant mes actions de plus pres elle commença de les trouuer agreables, & peu à peu de s'y plaire. Et lors Amour prenant cette occasion, comme fin & ruzé qu'il est, se glissa insensiblement dans son ame. Mais parce que ie desirois de conseruer Palinice, ie ne fus pas sans peine. Et apprenst, Siluandre, cecy de moy, dit-il, se tournant vers le Berger, qu'il n'y a rien que les femmes estimerent dauantage que ceux qui sont amoureux d'elles, ny quelles mesprisent dauantage, adjousta Siluandre, que ceux qui les delaisent pour quelque autre. Ce fut aussi, continua Hylas, cette consideration qui me fit resoudre de conseruer l'amitié de toutes, s'il m'estoit possible, mais ce fut en vain, d'autant que Florice auoit trop de vanité, & trop bonne opinion de ses merites, pour vouloir vn cœur qu'il fallust partager avec quelque autre. Cette ame orgueilleuse voulut estre seule maistresse, & tant qu'elle n'aima gueres, elle le souffrit: mais lors qu'elle resolut de n'aimer que moy, il n'en fallut plus parler: elle eut bonne grace vne fois qu'elle m'asseuroit de m'aimer. Mais, luy dis-je, que ferons-nous de Teombre (comme voulant le luy reprocher,) elle me respondit incontinent pour me rendre la pareille. Nous le donnerons à Palinice: j'entendis bien ce qu'elle vouloit dire, & dès lors ie luy iuray de n'aimer iamais que Florice: & que si elle vouloit se ban-

air de la veüe de Teombre, ie luy promettois  
 de iamais ne regarder Palinice: Non point,  
 dit-elle, pource que vous m'en dittes, mais  
 parce que veritablement il me desplaist, ie  
 vous iure & proteste par la foy que vous deuez  
 auoir en moy, que iamais ie ne l'aimeray, &  
 que s'il estoit bien seant ie me bannirois de sa  
 veüe; mais cette action me blefferoit plus  
 que vous n'en sçauriez auoir de satisfaction,  
 comme vous iugerez bien lors que vous le  
 considererez. Depuis ce temps elle se donna  
 toute à moy, & moy contre mon naturel me  
 donnay de sorte à elle que ie m'en retiray de  
 toute autre. Du matin iusques au soir ie ne  
 bougeois de son logis, sinon lors qu'elle en  
 sortoit, & falloir bien que ceux qui la ve-  
 noient visiter, fussent personnes signalées, si  
 nous interrompions nos discours. L'estois en  
 toutes ses paroles, & elle en tout ce que ie  
 disois: & sembloit que nous ne sceussions  
 faire vn bon conte, sans nous nommer ou  
 nous prendre l'un l'autre pour tésmoins. Iu-  
 gez si Palinice & Cyreene trouuoient sujet  
 de parler. Cela fut cause que nous en prenant  
 garde vn peu trop tard, presque toute la ville  
 estoit abreuee de cette amour: & d'autant  
 que la renommée prend des forcès en allant,  
 ou en parloit de sorte au desaduantage de Flo-  
 rice, qu'en fin ce bruit paruint à ses oreilles:  
 par le moyen de quelques-vnes de ses amies



qui l'en aduertirent. Elle se repentit, mais trop tard de cette conduite avec si peu de prudence, & s'excusoit en m'en parlant, qu'elle n'auoit iamais pensé de m'aimer tant qu'elle faisoit, & que cela l'auoit empeschée de prendre garde à ces visibles connoissances que nous donnions de nostre bonne volonté, mais qu'à l'aduenir pour les cacher mieux il ne falloit plus que ie la visse que le soir, afin d'estouffer, s'il se pouuoit, ce fâcheux bruit. Je m'y contraignis quelque temps pour luy complaire: mais parce qu'elle ne s'ennuyoit guere moins d'estre priuée de ma veüe que moy de l'estre de la sienne, nous resoluſmes de chercher quelque moyen pour estre plus longuement ensemble. Apres y auoir pensé quelque temps, elle me conseilla de faire semblant d'aimer quelques-unes de celles qui la voyoient plus familièrement, afin que sous ce pretexte ie puisse demeurer auprès d'elle. Et lors qu'elle y eut long-temps resvé: en fin elle n'en trouua point vne plus à propos que Dorinde, tant à cause qu'il y auoit quelque alliance entre elles qui les rendoit plus familières, que parce que cette fille estoit assez belle, & non pas trop fine, encor que depuis elle prit bien de l'esprit & de la malice, comme ie vous diray. Et quoy qu'elle ne fust pas si belle que Florice, ny mesme si aduantagee de biens & d'une suite de grands ayeuls, si ne laissoit-elle pas d'en voir beaucoup

l'autres apres elle qu'elle outrepassoit , fust pour sa beauté , fust pour ses merites.

Le iour que ie me declaray son seruiteur , ce fut celuy que le peuple festoyoit pour la restauration de leur ville faicte sous Neron, apres l'espouventable embrasement , dont le feu du Ciel on vne nuit l'auoit mise en cendre. En ceste commune resiouissance , chacun s'efforçoit de s'habiller le mieux qu'il luy estoit possible , tant pour assister aux sacrifices qui se faisoient à Iupiter restaurateur , & aux Dieux tutelaires , que pour se trouuer aux ieux & spectacles publics. Dorinde desiruse d'estre remarquée , ne faillit de s'agencer de tous les meilleurs artifices avec lesquels elle pensa que sa beauté pouuoit estre acereüe. Mais pour la conclusion de ce iour , que vous diray-ie , ma belle Phillis : vous particulariseray-ie tous nos discours : ils seroient peut-estre ennuy eux , & suffira que ie vous fasse briefuement entendre , que Dorinde ne partit point de l'assemblée que ie ne luy eusse dit tant de choses de l'affection que ie luy portois qu'elle commença de la croire : ce fut ce mesme iour que ie fis amitié avec vn ieune Cheualier nommé Perianдре , homme à la verité , plein de ciuilité , de discretion , & de courtoisie. Cestui-cy m'ayant veu près de Dorinde , & trouuant mon humeur à son gré , resolut de me rendre son amy : & moy de mon costé desirux d'a-

comme l'amour m'a cruellement traicté : & apres s'estre teu quelque temps, ie vous iure, dit-il, & vous proteste que c'est la mesme à qui l'amour m'a donné il y a long-temps. Me pouuoit-il aduenir vn plus grand malheur ! Puis que la mort m'est aussi douce que de m'en retirer, & que c'est offenser nostre amitié de continuer. Je fus fort estonné, luy oyant tenir ce langage : car encor que ie l'aimasse, si est-ce que ie me faschois de luy laisser Dorinde, de qui l'amour me chatouilloit de nouueaux desirs : & pource, apres auoir tenu les yeux contre le ciel du liét quelque temps, comme vne personne interdite, en fin ie luy parlay de cette sorte : Mon frere, puis que cét amour est née en nous auant que nostre amitié, tant s'en faut que nostre amitié s'en doiué plaindre, qu'au contraire elle la doit tenir comme vn tesmoignage de la cōformité de nos humeurs, par laquelle nous auons esté poussez à aimer vne mesme chose. Mais n'y ayant point eu d'offense par le passé, il faut que nostre prudence empesche qu'il n'y en ait point aussi à l'aduenir. Et pour couper chemin à tout ce qui en peut estre, voyons à qui cette belle Dame demeurera. De penser que nostre amitié nous la fasse quitter l'un à l'autre, ee seroit vne tyrannie, & non pas vne amitié : de croire aussi que nous puissions estre amis & riuaux, c'est vne folie. Que faut-il donc que nous fassions ?

remettons

mettons le tout à la raison, & voyons lequel elle aime le plus, & me dirtes par le serment que nous auons fait sur la tombe des deux Amants, si vous reconnoissez qu'elle vous aime, & quel tesmoignage elle vous en a donné. Il me respondit: ie vous iure, mon frere, que ie ne vous mentiray iamais, ny en cecy, ny en chose quelconque vous vueillez sçauoir de moy, non pas mesme quand il y iroit cent fois de ma vie. Sçachez donc, qu'il est impossible que ie vous puisse assurer si elle m'aime, estant si discrete que sa modestie cache tout ce qu'elle en pourroit auoir en l'ame. Or puis, luy dis-je, que nous en sommes en cet estat (car i ne reconnois encores rien en elle qui me soit plus aduantageux qu'à vous) iurons par nostre amitié l'un à l'autre, & appellons à toutes les diuinitez qui vengent plus rigoureusement le parjure, que le premier de nous qui retirera plus d'amitié d'elle, & qui en rendra plus de tesmoignage à l'autre, la possedera tout seul. Par ce moyen nous n'offencerons point nostre amitié, puis que la raison sera celle qui ordonnera de cet affaire, estant tres-raisonnable qu'à celuy qu'elle aimera le plus, l'autre la quitte & la delaisse. Il trouue, respondit Perianthe, que vostre proposition est fort iuste: car de s'en departir à cette heure se seroit fait vn trop violent effort à nostre volonté: ce que nous ne ferons pas, lors que celuy qui se verra

mesprisé s'armera du desdain & du despit contre les forces de l'Amour. Et ie iure tous les Dieux de n'y contreuenir iamais.

Or, gentil Paris, considerez qu'elle est le naturel de la plus-part des hommes. Auant que Periandre m'eust declaré son affection, j'aimois, certes Doritide, mais beaucoup moins que ie ne fis depuis : & sembla que comme le brasier s'augmente par l'agitation du vent, de mesme mon affection prit beaucoup de violence par la contrariété de celle de Periandre. Cela fut cause que ie me donnay à elle plus qu'auparauant : mais l'ayant recherchée quelques iours sans effect, & craignant que Periandre, pour estre de la ville, & auoir beaucoup de parens des plus remarquables du lieu, ne s'auançast plus en ces bonnes graces que moy, ie me resolus de le preuenir, & attacher, comme on dit, de la peau du Renard où defailloit celle du Lyon. Je recours donc à la ruze, me semblant qu'en Amour toutes fineses sont iustes.

Ie fis faire secrettement vn miroir de la grandeur de la main que ie fis enrichir autant qu'il me fut possible, soit par l'esmail qui estoit mis sur l'or, soit par les découpures des chiffres qui en augmentoient & la valeur & la beauté, & apres m'estre fait peindre le plus au naturel qu'il fut possible au renommé Zeuxide, ie fis mettre mon portraict entre la glace & la table

d'or qui la soustenoit, sans qu'il y eust moyen de l'ouurer, de peur qu'on ne vint à descouvrir mon artifice. Et puis m'accostant d'une vieille femme qui gaignoit sa vie à porter vendre les dorures & pierreries dans les maisons particulières; ie luy fis entendre que j'auois enuie de tirer de l'argent de ce miroir, & qu'elle me feroit plaisir si elle le pouuoit vendre. Et m'ayant promis qu'elle y trauailleroit, ie luy dis que j'en auois promptement affaire: & que si elle sçauoit quelqu'une de ses amies qui le voulust, ie luy laisserois, à quelque prix que ce fust. Elle me respondit que iamais les choses qui se faisoient à la haste n'estoient bien, que toutesfois elle tascheroit de m'y seruir. De cette sorte elle s'en va avec mon miroir: mais elle ne fut pas plustost sortie de mon logis que ie la renuoyay querir, luy disant que quand elle n'en trouueroit pas la moitié de ce qu'il valloit, elle le donnast, d'autant que j'en estois pressé: mais auant que de le porter ailleurs, allez chez Arcingentorix, luy dis-je, j'ay sceu qu'il y a une fille qu'il aime fort, peut-estre, sera-t'il bien aisé de luy faire ce present. Je vous iure, me respōdit-elle, que c'estoit à luy à qui ie faisois dessein de le presenter auant qu'à tout autre; parce qu'il y a long temps que ie fréquente en sa maison. Or, luy dis-je, allez-y donc, & auant que de le porter ailleurs, sçachez-moy dire ce que le père ou la fille en voudront

donner. Il ne sert à rien que ie vous aille ra-  
 -contant les allées & venuës de cette femme :  
 tant y a què ma ruze reüssit de sorte que Do-  
 -rinde l'acheta, tant pour sa beauté, que pour le  
 bon marché, n'en donnant pas le tiers de ce  
 qu'il valoit. Estant donc mes affaires ainsi bien  
 disposées cinq ou six iours apres que ie le vois à  
 sa ceinture, & qu'elle le cherissoit fort, tant  
 pour sa beauté, que suiuant le naturel de plu-  
 -sieurs, qui ayans nouuellement recouré quel-  
 que chose, l'ont beaucoup plus chere, ie iugeay  
 qu'il estoit necessaire de paracheuer mon des-  
 -sein promptement, parce qu'il estoit à craindre  
 que le verre estant fragile ne vint à estre cassé,  
 & que mon pourtrait ne se descourist. Pour  
 preuenir donc cet inconuenient, trouuant Pe-  
 -riandre en commodité, ie m'enquis de luy s'il  
 n'auoit rien auancé aupres de Dorinde: à quoy  
 franchement il me respondit qu'il n'auoit non  
 plus de connoissance de sa bonne volonté, que  
 le premier iour qu'il l'auoit veüe, qu'il ne sça-  
 -uoits s'il en deuoit accuser le naturel d'elle, ou  
 le peu de merite qui estoit en luy, ou son trop  
 de mal-heur : toutesfois ce qui luy donnoit  
 quelque espeece de contentement, c'estoit de  
 voir qu'elle traittoit de mesme avec tous les  
 autres. N'accusez point, luy dis-ie, mon frere,  
 ny vostre peu de merite, ny le naturel de Do-  
 -rinde, car vous meritez beaucoup plus que  
 cette fortune, & elle n'est pas insensible aux

coups d'Amour : mais l'affection qui la possède est cause de cette froideur, & enuers vous & enuers tout autre. Et afin de vous sortir d'erreur, encor que ie sçache que celà pour le commencement vous desplaira, si ne laisseray-je de vous en dire la verité. Soyez assuré, mon frere, luy dis-je en l'embrassant, & le baisant à la iouë, que ie la possède de sorte qu'elle ne void que par mes yeux. Il est vray que ie ne vois de ma vie vne plus sage ny plus discrete Amante que celle-là, car elle a tant de peur que sa passion soit connue, que iamais en public elle ne tourne la veuë vers moy, qu'elle n'y soit contrainte par les loix de la ciuilité: mais lors que nous sommes en particulier, si vous voyez les caresses extraordinaires qu'elle me fait, vous admireriez le commandement qu'elle a sur elle-mesme, de n'en faire point de demonstration ailleurs. Et afin que vous ne pensiez pas que ce soit vn conte inuenté, encor que l'amitié qui est entre nous doine effacer toute telle mesfiance, si vous en veu-je donner vne connoissance qui vous assurera assez de tout ce que ie dis. Mais ie vous conjure par nostre amitié, (puis que ce que ie vous en dis n'est que pour vous oster de la tromperie, en quoy la froideur vous retient) que vous ne me descourriez iamais: car cela ne vous pourroit profiter; & seroit cause de me ruiner enuers elle. Et lors me l'ayant iuré, ie continuay:



Auez vous point pris garde à vn miroir qu'elle porte à la ceinture depuis quelques iours ? & m'ayant respondu qu'ouy. Or, luy dis-je, elle le porte pour l'amour de moy : & afin que vous n'en puissiez point douter, la premiere fois que vous serez aupres d'elle, cassez en la glace, & en ostez vn petit papier qui est entre deux, vous y trouuerez dessus mon portraict, il n'y a point de doute qu'elle sera bien marrie que vous l'ayez veu : mais l'amitié que ie vous porte, m'oblige de vous descouvrir ce secret, afin que vous sortiez de peine. Periadre m'oyant tenir ce discours demeura aussi immobile, que s'il eust veu le visage de Meduse, & apres auoir quelque temps reslé sur ce que ie luy disois, il conclud que si cela estoit, il n'y auoit point de difficulté qu'il me la deuoit quitter, & s'en retirer entierement ; & pour en sçauoir promptement la verité, encores, me dit-il, que ie ne doute de vos paroles, si seray-je bien aise de me retirer de son seruice avec connoissance de cause, en sorte qu'elle ne me puisse accuser de legereté. Il sort donc à l'heure mesme, & la va trouuer en son logis, où de fortune Ar cingentorix ny sa femme n'estoient point, mais Dorinde seulement, qui estoit demeurée pour entretenir deux ieunes Dames qui l'estoient venu visiter. Elle qui veritablement aimoit mieux Periadre, que pas vn de tous ceux qui la recherchoient, quoy qu'elle

en fist peu de demonstration : aussi-tost qu'elle l'apperceut elle l'alla recevoir avec sa courtoisie accoustumée. Mais luy qui estoit desja prevenu d'une tres-mauvaise opinion, jugeant que tout ce qu'elle en faisoit n'estoit que par feinte, commençoit desja de luy vouloir mal, & ne regardoit toutes ses actions qu'avec desdain. Presque au mesme temps qu'il fut arriué, ces Dames s'en allerent. Et parce que Dorinde estoit innocente de la faute dont en son ame il l'accusoit, il s'estonnoit de voir la franchise dont elle traittoit avec luy. Mais ne pouvant plus s'arrester en ce lieu, où il luy sembloit estre tant indigne-ment trahy, il voulut voir si jamais dit verité. Il luy prend donc son miroir, faisant semblant de le trouver beau, & parce qu'il estoit debout & appuyé contre la table, il feignit de se laisser emporter au discours qu'il luy tenoit, & tournant le bras, le mit entre luy & vn des coings. Au bruit que fit la glace en se rompant, il fit semblant de tressaillir, comme l'ayant fait par mesgarde, & voyant que le verre estoit rompu : ie vous en demande pardon, dit-il, ma Maistresse, & ie suis obligé pour reparer ma faute, d'y faire mettre vne autre glace. Elle luy respondit que c'estoit peu de chose, & que cela ne meritoit pas qu'il en prit la peine. Et à ce mot elle rendit la main pour le reprendre, mais luy ayant opinion qu'elle ne le luy

vouloit laisser, de peur qu'il ne vid le portraict  
 qui y estoit, s'y opiniastroit dauantage, & en  
 cette dispute il osta toute la glace, & ensemble  
 le petit papier, & lors il vid que ie luy auois dit  
 vray. Encore qu'il eust bien des ja esteu à mes  
 paroles, si est-ce que voyant mon portraict il  
 demeura si surpris qu'il ne sceut parler de quel-  
 que temps : mais l'estonnement de Dorinde  
 ne fut pas moindre, Periadre qui sans parler  
 regardoit quelquesfois la peinture, & puis Do-  
 rinde considerant l'estonnement de cette fille  
 eut opinion que c'estoit pour mieux feindre : &  
 par ce, transporté d'un puissant despit : Je di-  
 ray par tous, luy dit-il, que vous estes nomp-  
 reille, soit à bien aimer, soit à estre secrette,  
 mais plus encorés à sçauoir dissimuler. Perian-  
 dre, luy dit-elle, si i'estois la premiere qui eust  
 esté trompée, j'aurois bien de la honte de le  
 confesser, mais croyez en ce qu'il vous plaira,  
 si vous feray-ie tel serment que vous voudrez  
 que i'estois aussi ignorante de ce que ie vois  
 que vous m'en voyez estonnée. Les Dieux  
 ne punissent iamais ; mais, dit-il, les ser-  
 mens de ceux qui aiment ; c'est pourquoy ie  
 n'en veux point de vous que ie sçay estre  
 de ce nombre ; mais d'autant que vous estes  
 la premiere de qui l'humour m'a deceu, ie  
 veux laisser la place à quelque autre, afin  
 que pour le moins j'aye ce contentement de  
 n'estre pas le dernier que vous tromperez,

m'assurant bien que vos froideurs & dissimulations me donneront bien tost plusieurs compagnons. Et à ce mot il s'en alla avec plus de despit & de cholere qu'ils n'en faisoient paroistre, d'autant que sa modestie luy lia la langue. Dorinde fit bien tout ce qu'elle pût pour le detromper, mais c'estoit luy persuader davantage qu'elle dissimuloit. Il s'en alla donc de ceste sorte : mais ne pouvant si tost se departir de son amitié, comme il estoit contrainct, pour observer le serment que nous en avions fait, il se resolut de s'esloigner, ne jugeant pas qu'il y eust vn meilleur moyen pour vaincre cet Amour, que l'absence, qui toutesfois ne luy seruit de guere, ainsi que ie vous diray cy apres.

Me voila donc heureusement venu à bout de mon dessein, ayant la place libre : mais quand ie voulus aller voir Dorinde, gentil Paris, que ne me dit-elle point ? Elle auoit enuoyé vers celle qui luy auoit vendu le miroir, & la contraignit de luy dire, de qui elle l'auoit eu, & sçachant que ç'auoit esté de moy, ie ne vous sçaurois représenter la grandeur de sa cholere. Perfide & trompeur, me dit-elle, comment auez-vous eu le courage d'offenser si mortellement vne personne qui ne vous en a iamais donné occasion ? comment apres vne si grande

offense, auez-vous l'effronterie de vous trouver deuant ses yeux ? Le m'estois desia bien préparé à ses reproches , mais encore ne les puis-ie supporter sans rougir , & parce que ie sçauois bien que de vouloir les arrester d'abord , c'estoit s'opposer à la furie d'un torrent impetueux , ie pensay qu'il estoit à propos de laisser vn peu escouler son iuste courroux auant que de luy respondre , & quand elle eust dit tout ce que ie pensois qu'elle eust pû dire , ie luy respondis de cette sorte : Le ne me plains nullement des reproches que vous me faites : car i'auouë que vous auez plus de raison d'en vser ainsi contre moy , que si vous faisiez autrement , mais ie me plaindray bien avec subject de l'Amour , qui ayant mis tant de feux dans mon ame pour vous , vous a laissée si gelée pour moy : puis que s'il eust esté iuste il eust en quelque sorte alenty ma trop ardente affection , & ie n'eusse pas esté contrainct de vous offenser , & eust vn peu rechauffé cette grande froideur qui vous fait trouuer si mauuaise la ruse avec laquelle i'ay chassé vn riuail d'aupres de vous ; Mais ie voy bien que vous me direz que ie suis bien nouice en Amour , puis que ie demande la raison en ce qu'il fait.

Il est vray que ie vous respondray que s'il est ainsi , vous auez encore plus de tort , belle Dorinde , de vous plaindre de mes actions , si

étant produites par l'Amour, vous voulez toutesfois qu'elles soient réglées à la raison. J'avoue que j'ay failly contre la raison, mais ie nie que ce soit contre l'Amour, & par ainsi recevez moy, non pas comme raisonnable, mais comme amoureux, & d'autant plus déraisonnable, que ie suis plus viurement atteint & possédé d'Amour.

Ces paroles proferées avec toute l'affection qu'il m'estoit possible, firent en fin si grand effort en son ame, que quelques iours apres elle me remit toute l'effense que ie luy auois faite: & voyez comme le mal-heur est quelquesfois profitable, il aduint depuis que ce qui auoit esté cause de sa colere, le fut d'augmenter sa bonne volonté: car considerant l'artifice dont i'auois vsé, elle eut opinion que veritablement ie l'aimois. Et cette connoissance fut cause que Teombre fut encor sans Maistresse, car elle se donna entierement à moy; si bien qu'il sembloit que ie n'aimasse que pour le faire hayr: Et toutesfois i'aimois encore beaucoup dauantage Florice que Dorinde. Il est vray que quand Dorinde commença de me favoriser plus que de coustume, ie commençay aussi de l'aimer dauantage: car rien n'augmente tant mon affection que les faueurs.

Viuant donc de cette sorte avec toutes deux, Florice commença d'entrer en quelques

soupçons, d'autant que le bruit commun de cette affection estoit trop grand. Cela fut cause qu'un iour elle m'en parla avec quelque sorte d'altération, & moy, qui véritablement l'aimois, luy iuray tout ce qu'elle voulut, que ce n'estoit que son commandement qui me faisoit voir Dorinde, qu'à la verité estant auprès d'elle, ie luy faisois expressement paroistre toute la bonne volonté qu'il m'estoit possible, afin que le dessein que nous avions fust mieux couvert : que si elle trouuoit bon que ie ne la visse plus, elle m'esviteroit vne grande couruée, & si elle se regardoit en son mirroir, & qu'après elle daignast ietter les yeux sur Dorinde, cette veüe l'asseurerait plus que toutes mes paroles. Bref ie luy en sceus tant dire qu'en fin ie la remis en bonne opinion de moy : si salut-il toutesfois luy promettre que ie luy donnerois toutes les lettres que Dorinde m'escriroit. Voyez-vous, me dit-elle, ne me promettez point vne chose que vous ne me vueillez tenir : car ce seroit me perdre du tout, si ie venois à reconnoistre quelque manquement de parole. Iamais, luy dis-je, ie ne contreviendray à chose que ie promette à qui que ce soit, mais moins à Florice, qu'à tous les Dieux ensemble. Nous veila donc remis mieux que nous n'avions point esté. Et parce que véritablement ie

Je n'avois rien de plus cher que Florice, & que toutesfois ie ne laissois pas d'aimer Dorinde, & de me plaire en sa compagnie, & mesmes aux faveurs que ie receuois d'elle, bien tost apres i'vsay d'une si grande recherche, que tout ainsi que cette derniere recevoit des lettres de moy, de mesme m'en escrivoit-elle; & soudain ie les portois à Florice qui les lisoit, & les gardoit soigneusement.

A ce mot, Hylas voyant que Siluandre s'approchant de Diane, luy disoit quelque chose à l'oreille, & qu'apres ils sourioient ensemble, interrompit le fil de son discours pour respondre à ce qu'il eust opinion qu'il avoit dit. Vous riez, luy dit-il, Siluandre, de ce qu'aimant Florice, toutesfois ie me plaisois aupres de Dorinde; vous en pouvez faire de mesme de ceux qui estoiguez de chez eux, passent les nuicts entieres dans les logis, où leurs iournées s'adressent. Car si ie rencontre le long du chemin qui me conduit aux felicitez de Florice, quelque contentement ou soulagement en la veüe & conversation de Dorinde, contreviendray-je aux loix de la raison si ie les recois; & vostre austerité desnaturee ordonnera-t'elle que ie refuse le bien que les Dieux m'enuoyent? Et parce que Syluandre, pour ne l'interrompre, ne voulut point respondre, Hylas



ayant quelque temps attendu, en fin voyant qu'il ne disoit mot, après auoir hoché la teste reprit de cette sorte le discours qu'il auoit laissé.

Or voyez ce qui aduint de ces Amours. La conuersation ordinaire que i'eus avec Dorinde, commença de me la faire aimer dauantage: & d'autant qu'une faueur receüe de bonne volonté en attire vne plus grande; elle me donnoit tous les iours de plus clairs témoignages de son amitié, qui fut cause que les lettres changeans aussi de style, deuiendrent plus affectionnées que de coustume. Cela fut cause que ie n'en donnois plus à Florice que fort rarement, & encores de celles qui auoient moins d'apparence de bonne volonté, gardant finement les autres. Le vesquis de cette sorte quelque temps avec plus de plaisir que ie ne sçauois raconter, estant bien veu de toutes les deux, mais d'autant que les deux ordonnent que les plus grands contentemens des hommes soient le plus aisément alterez, & se perdent plus facilement, ce bon-heur ne me dura gueres, parce qu'il aduint qu'un iour fouillant dans ma poche en la presence de Florice & de quelques autres de ses compagnes, elle y entreuit deux ou trois petites lettres pliées de la mesme sorte qu'estoient telles que ie luy auois données de Dorinde. Elle soupçonna incontinent la vérité,

Il y auoit il quelques iours que ie ne luy en-  
 uois point donné, & dès-lors se figurant  
 qu'elle estoit trompée, resolut de me les dé-  
 ober: & parce que ie n'y prenois pas garde,  
 elle les prit fort aisément dans ma poche ce-  
 pendant que ie parlois aux autres, qui mes-  
 mes faisoient tout ce qu'elles pouuoient pour  
 n'abuser, & luy donner plus de commodi-  
 té de faire son larcin, ayant opinion que ce  
 n'estoit que pour me les faire chercher. Elle  
 les prit donc si dextrement que ie n'en sen-  
 tis rien, & les ayant cachées, quand ie m'en-  
 feray allée, dit-elle à vne de ses compagnes,  
 vous luy pourrez faire sçauoir que ie les ay  
 prises, si vous voyez qu'il en soit trop en per-  
 sonne: ce qu'elle disoit pour m'en donner d'auan-  
 tage. Elle partit incontinent, & ne fust plu-  
 tost arriuée en son logis, que se renfermant  
 dans son cabinet, elles les ietta toutes sur la ta-  
 ble, & trouua qu'il y en auoit cinq, dont les  
 vnes paroissoient fraîchement escrites, & les  
 autres de plus longue main. La premiere qu'el-  
 le prit, qui toutesfois estoit la dernière escri-  
 te, se trouua telle:

## LETTRE DE DORINDE A HYLAS.

**I**E m'y trouveray puis que vous le voulez ainsi :  
 aussi seroit-il bien mal-aisé que vous y fussiez  
 sans moy, puis que ie ne suis iamais sans vous. Mais  
 ressouvenez-vous d'auoir aussi bien les yeux sur ma  
 reputation, que sur nostre contentement. Quant à  
 moy, lors que ie sçay que vous voulez quelque cho-  
 se de moy, ie suis auengle pour toute autre conside-  
 ration. C'est donc à vous à y prendre garde si vous  
 m'aimez. Et adieu iusques à ce que ie voye celui qui  
 est aimé de moy, & qui m'aime, si pour le moins les  
 Dieux me veulent rendre contente.

Quelle pensez-vous, mabelle Phillis, que  
 deuint Florice quand elle leut cette lettre? Elle  
 demeura tellement hors d'elle-mesme, qu'elle  
 ne sçauoit si c'estoit songe ou non. En fin sans  
 dire vn seul mot, elle mit la main sur la premie-  
 re qu'elle rencontra, qui fut telle.

LETTRE

## LETTRE DE DORINDE

A HYLAS.

*[E croy de vostre affection encor plus que vous ne m'en dittes. Mais pourquoy ne m'aimez-vous autant que ie vous aime ? Vous iurez sans honte que vous m'aimez dauantage. S'il est ainsi, pourquoy n'auetz-vous aussi bonne opinion de mon amitié, que i'ay de la vostre ? il ne sert à rien de dire que les femmes ne sçauent point aimer : car vous auetz tant d'experience du contraire, que vous estes le plus incredule de tous les hommes, si par mes effets vous ne croyez à mes paroles.]*

Voicy la troisiemesme qu'elle rencontra.

## LETTRE DE DORINDE

A HYLAS.

**I**E vous enuoye ce pourtraict que vous auez desiré de moy , non pas pour vous faire perdre personne que vous ayez acquise , comme vous me fistes autres - fois avec vn semblable present , mais pour vous assurer que vous auez autant de puissance sur celle qui le vous enuoye , que sur la peinture mesme que ie vous remets entre les mains. S'il m'estoit permis ie serois aussi souuent avec vous qu'elle sera heureuse en cela plus que moy , & moins heureuse seulement en ce qu'elle possedera ce bien sans le connoistre , que sans le posseder i'estime plus que ma vie.

Iettant alors cette lettre de despit sur la table, & de colere poussant les autres loing d'elle, elle se recula d'un pas, & se noüant les bras l'un dans l'autre, tint quelque temps les yeux fermez dessus: & puis comme reuenant d'un profond sommeil. O Dieux! dit-elle, est-il possible que ce que ie voy soit veritable? Se peut-il faire, Hylas, que tu m'aye trahy? Est-il vray que tu te sois si long temps mocqué de moy, & que ie n'aye point eu de veuë pour remar-

quer tes trahisons ? Et se taisant encores pour quelque temps , tout à coup elle frappa des deux mains sur la table: Il ne sera pas vray perfide, que ta trahison demeure impunie, ie la decourriray pour le moins à celle pour qui tu l'as commencée , encor que tu l'ayes paracheuée en moy , & peut-estre se rendra-t'elle sage à mes despens. Elle n'eust plustost fait ce dessein, que ramassant ces lettres , & prenant en sa liette les autres que ie luy auois données , elle s'en alla trouuer Dorinde , la pria d'aller en son cabinet; où estant, ma belle parente, luy dit-elle, ( car c'estoit ainsi qu'elle la nommoit ) ie vous veux rendre vne preuue d'amitié qui n'est pas petite : mais ie vous coniure de vous en seruir avec prudence. Il y a quelque temps qu'Hylas vous recherche, & vous avez creu d'estre aimée de luy , ie viens icy pour vous detromper , & vous faire voir qu'il vous abuse. A ce mot Dorinde rougit, & voulant en faire la froide. Non, non, dit Florice, ne pensez-pas , ma parente, de me pouoir cacher ce que ie sçay mieux que vous : le dis mieux, car vous sçauiez seulement vostre intention , & vous ignorez la sienne , au lieu que ie les sçay toutes deux. Vrayement, dit Dorinde , si cela est , vous estes bien sçauante. Mais que sçauiez-vous de moy ? Je sçay, dit-elle, que vous l'aimez , que vous luy avez enuoyé vostre peinture, & que vous receuez les assignations qu'il vous donne :

Dorinde qui se sentit conuaincuë par la verité, n'ayant pas l'effronterie de le nier, baissa les yeux, & rougissant encor d'auantage, se mist de honte la main sur le visage. Qu'il ne vous ennuye point Dorinde, continua-t'elle alors, que ces choses me soient connuës, & au contraire, resiouyſſez-vous que le tout soit tombé entre mes mains, & non point entre celles de quelque autre qui vous eut moins aimée, & à l'aduenir retirez-vous si vous aimez vostre honneur, de l'amitié de cet homme, qui ne vous recherche que pour se vanter des faueurs que vous luy faites, & à l'aduenture pour en feindre plus qu'il n'y en a pas. Il y a eu autresfois quelque familiarité entre luy & moy, cela a esté cause, & faut croire que ç'a esté pour vostre bon-heur, qu'il s'est adressé à moy. Je ne croy pas que vous luy ayez dit vne seule parole qu'il ne m'ait racontée: & par ce qu'il seroit trop long de les vous redire, voyez, luy dit-elle, voicy la pluspart des lettres que vous luy auez escrites, que vous ferez fort bien de brusler, afin qu'il ne s'en puisse preualoir. Dorinde les ayant prises & reconnuës, aduoüa librement qu'elle auoit creu d'être aimée de moy, & que cela l'auoit obligée à tout ce qu'elle auoit fait: mais qu'à l'aduenir elle me hayroit au double de ce qu'elle m'auoit aimé, qu'elle luy auoit vne infinie obligation de cet aduertissement, & qu'elle

montrait en cela qu'elle meritoit d'estre aimée & seruite de tout le monde, puis qu'elle estoit si bonne amie. Et apres se mettant aux iniures contre moy, il n'y eut mal que toutes deux n'en dissent, mais beaucoup plus Dorinde, comme celle qui estoit, ce luy sembloit, la plus offensée.

Or Florice s'estant vengée de moy selon ses desirs, s'en retourna en son logis, resoluë de ne m'aimer iamais, voire de ne me voir iamais s'il luy estoit possible, mais lors que le premier mouuement fut vn peu passé, & qu'elle vint à se remettre en memoire les discours que Dorinde & elle auoiēt tenus, elle se ressouuint que quelque affection que i'eusse eu pour Dorinde, ie ne luy auois point toutesfois parlé de l'amitié que ie portois à Florice, ny d'aucune faueur que i'eusse receuë d'elle, & tirant argument de là, que ie l'aimois encor plus que Dorinde, elle commença de se repentir de m'auoir fait vne si grande offense, car elle croyoit bien que si i'eusse decouvert quelque chose d'elle à l'autre, qu'elle n'eust pas failly de le luy dire en cette occasion. Et plus elle s'arrestoit sur cette pensée, & plus elle se repentoit de sa promptitude: car, disoit-elle, s'il l'a veuë, i'en suis cause, s'il l'a recherchée, ie luy ay commandé, si elle l'a aimé, c'est parce qu'il est aimable, s'il a receu les faueurs qu'elle luy a faites, ç'a esté au commencement pour mieux dissimu-



ler, & en fin parce qu'estant ieune il n'y en a gueres de son aage qui refusent telles fortunes. Que s'il me les a dissimulées, c'est qu'il a creu que ie m'é fascherois, ou que ie les declarerois, & tout homme d'honneur est obligé de conseruer la reputation de celles qui l'obligent. Mais qu'il ne m'ait tousiours aimée dauantage qu'elle, il n'y a point de doute, puis que parmy toutes les faueurs qu'il en a receuës, il ne luy a iamais parlé de nostre amitié. Ces pensées en fin la contraignirent de se condamner tout à faict coupable, & d'auoir vn extrême repentir de la faute qu'elle auoit faite, luy laissant vn tres-grand desir de racommoder ce qu'elle auoit deffaict.

Au contraire Dorinde iustement animée contre moy, bruslant toute de courroux & de despit, apres s'estre noyée tout le sein de pleurs profera seule dans son cabinet toutes les plus cruelles paroles que la douleur luy mit en la bouche : & de fortune, ainsi qu'elle essuyoit ses yeux, i'arriuy chez elle : & parce qu'elle m'ouit marcher, & qu'elle se douta bien que c'estoit moy, elle courut pousser la porte qu'elle auoit laissée ouuerte quand Florice estoit sortie, & que depuis elle ne s'estoit pas souuenue de refermer, tant elle auoit l'esprit ailleurs, mais elle ne le pût faire si promptement que ie ne visse les yeux encores rouges de force de pleurer : & lors que ie m'estonnois & de ses

larmes, & de ce qu'elle me refusoit l'entrée, elle r'ouvrit le cabinet, & m'appellant par mon nom, & se mettant sur l'entrée : Et bien, dit-elle, méchant & traître que tu es, ne te contentes-tu point encores de tes perfidies, ou si tu en desseignes de nouuelles à mon dommage ?

Et parce que ie ne luy respondois rien estant si surpris d'estonnement, que ie ne pouuois parler : Peut-estre, dit-elle, ingrat & perfide, voudras-tu nier ta meschanceté ? Ah ! dit-elle, en me montrant ses lettres, ressouuiens-toy à qui tu as donné ces tesmoignages de ma facile creance, & sois certain que pas vne de tes trahisons ne m'est inconnüe, & que cela a fait que tu n'auras iamais vne plus cruelle ennemie. Et à ce mot, me donnant de la main contre l'estomach, me poussa hors de la porte qu'elle ferma sur elle d'une si grande promptitude que ie ne l'en pû iamais empescher. C'est sans doute, ma belle Maistresse, que ie m'en allay voyant qu'elle ne me vouloit point ouvrir, le plus confus homme du monde, mais de telle sorte animé contre Florice, que i'eusse acheté bien cherement vn moyen de luy faire desplaisir : car i'auois sceu que c'estoit elle qui m'auoit pris mes lettres : ie voyois à cette heure qu'elles les auoit données à Dorinde pour me desplaire. Je iugeay bien que ce n'estoit que l'enuie ; ou plustost la ialousie qui

luy auoit fait commettre cette faute contre nostre amitié, & pensant qu'il n'y auroit rien qui luy faschast dauantage que de voir que ie l'eusse quittée pour Dorinde, ie me resolus par despit de me despartir entierement d'elle, & de me donner tout à fait à l'autre. La difficulté estoit de l'appaiser Dorinde, mais i'auois fait resolution de souffrir toute rigueur, & tout desdain d'elle, plustost que ie ne me vengeasse de Florice.

En ce dessein, apres que quelques iours se furent escoulez, ie trouuay moyen de surprendre Dorinde en son cabinet : car le desplaisir qu'elle auoit receu la faisoit demeurer plus retirée qu'elle souloit. Et ayant poussé la porte sur moy, ie me iettay si promptement à genoux qu'elle n'eust pas le loisir de s'en aller, & là apres plusieurs pardons que ie luy demanday, ie luy declaray la verité : à sçauoir que Florice m'ayant longuement aimé, afin de tenir nostre amitié plus secrette, m'auoit commandé de faire semblât de la rechercher, qu'au commencement ie l'auois fait par feinte, & qu'en ce temps-là ie luy portois toutes ses lettres : mais depuis venant à l'aimer à bon escient, que ie ne luy en auois plus donné. Ah ! menteur, me dit-elle, & ne m'a t'elle pas apporté les dernieres que ie t'ay escrites ? il est vray, luy-respondis-ie, qu'elle les a eues, mais c'est parce qu'elle me les a desrobées : & si vous

ne m'en croyez, demandez-le à celles qui luy virent faire ce larcin, & lors ie luy nommay les deux qui l'auoient vou, & qui me l'auoient dit : & cela a esté cause que ce voyant elle-mesme punie par sa propre inuention, elle vous a déclaré ce qu'elle a creu qui pouuoit rompre nostre amitié. Mais Amour, n'est-il pas bien iuste de luy auoir fait souffrir le mal qu'elle nous auoit préparé ? & n'estoit-elle pas bien outrecuidée, de penser que l'on pût faire semblant de vous aimer, & se seruir de vostre beauté pour couvrir l'amitié qu'on luy porteroit ? Je ne veux point que les Dieux me soient iamais fauorable, si ie ne la hay comme la chose du monde que ie croy la plus hayssable, & si ie ne vous aime comme la seule personne de qui ie desire les bonnes graces. Ne vueillez que cette ialousie obtienne dauantage par sa medisance sur vous, que mon affection, & que le despit qu'elle a eu d'auoir esté desdaignée pour vous, ne me nuise au lieu que cette consideration me deuroit profiter. Je luy tins encores quelques autres semblables paroles, avec lesquelles ie n'eus pas d'abord ce que ie desirois : mais ie la disposay bien, de sorte qu'apres auoir verifié le larcin que Florice auoit fait de ses lettres, elle me pardonna, & peu apres renoüa nostre amitié de plus estroites obligations encores que les premieres : ce qui me retira de sorte de Florice, que ie ne

faisois pas seulement semblant de l'auoir iamais veüe. Et en cela ie ne me contraignoi nullement : car il estoit tres-veritable qu'encores qu'elle fust plus belle que Dorinde , & beaucoup plus releuée , si est-ce que le despit m'auoit si bien changé les yeux que cette beauté ne m'estoit point agreable , & que ie la mesprisois.

Elle le supporta quelque temps , feignant de ne s'en soucier , & s'efforçoit de faire paroistre que mes actions luy estoient indifferentes mais en fin il fallut venir aux regrets & au repentir de m'auoir perdu : & d'autant qu'elle sçauoit bien que ie l'auois aimée , & qu'une affection ne se perd pas aisément , elle creut que si elle faisoit semblant d'en aimer quelque autre , cela sans doute me l'appelleroit , & feroit reuenir vers elle.

Elle fit donc ce dessein , & cherchant en elle mesme à qui elle se pourroit adresser pour me le faire croire plus aisément , elle n'en trouua point de plus à propos que Teombre , tant parce qu'elle iugeoit qu'il seroit plus disposé à recevoir de l'amour , que d'autant que ie le croirois plustost , sçachant bien qu'elle en auoit autrefois esté aimée. Elle commence donc de faire bonne chere à Teombre , luy parle , & montre de se plaire à tout ce qu'il dit & qu'il fait , & quand elle void que ie m'en prens garde , c'est lors qu'elle en fait plus de cas , & qu'elle

a plus de secrets à luy dire. Je remarquay incontinent ce renouvellement d'amitié, & le dis à Dorinde, qui en rioit avec moy, voyant que Teombre s'y rembarquoit : & d'autant que Florice ne voyoit point que ie ruinasse comme elle s'estoit figurée, elle augmenta les faueurs qu'elle luy faisoit, de sorte que plusieurs ne pouuans approuuer cette vie, le dirent à ses parens, d'autant que le bruit de cette affection estoit si grand qu'il ne se pouuoit plus cacher, à quoy elle auoit esté contrainte, parce que pour me faire voir ses actions, il fallut qu'elle en fit de grandes demonstrations : & qu'au lieu de les cacher, comme c'est l'ordinaire, elle les descouurit à la veüe de chacun, voire s'estudia de les faire paroistre, autrement elles m'eussent esté inconnues, pource que ie ne la voyois plus qu'en public, & bien souuent encor estant en ces lieux-là, ie ne faisois pas semblant de la voir. Or son pere estant aduerty, comme j'ay dit de cet amour, l'en tança infiniment, & plus encores sa mere, qui par toute la contrée auoit tousiours esté vn exemple d'honneur & de chasteté. Elle vîa au commencement d'excuse : mais en fin ne pouuant plus se couvrir, elle l'auoüa, & dit qu'il estoit vray que Teombre la recherchoit, & qu'elle ne pouuoit pas empescher qu'on ne l'aimast. Mais la mere qui en quelque sorte que ce fust ne vouloit approuuer cette

vie, luy respondit pleine de colere que Teombre ne donnoit pas tant de connoissance d'estre amoureux d'elle, qu'elle, d'estre amoureuse de luy. A cela Florice toute confuse, respondit que Teombre la recherchoit avec tant d'honneur, qu'elle ne pouuoit moins faire que de recevoir son amitié de cette sorte, puis que c'estoit pour l'espouser. Si cela est, respondit incontinent son pere, faictes qu'il nous en parle, autrement nous dirons que vous l'avez inuenté pour vous excuser.

Elle qui veritablement craignois & son pere & sa mere, & qui outre cela auoit tousiours vescu avec beaucoup de reputation, pensa estre necessaire que Teombre tint quelque propos de mariage à ses parens, sans toutesfois qu'elle eut dessein de passer outre, esperant de rompre aisément le tout quand il seroit vn peu aduancé. Elle en parle donc à Teombre, qui plus content que ie ne vous scaurois représenter, ne perdit pas vne heure de temps, mais tout incontinent prie deux de ses oncles d'en porter la parole au pere & à la mere de Florice: ce qu'il firent, avec de si honnestes offres qu'ils furent receus comme ils eussent pû desirer. Car il estoit fort riche, & le party n'estoit point desaduantageux pour Florice: ce qui estant bien reconnu & considéré par ses parens, ils ne voulurent point prolonger le temps, mais dès le iour mesme conclurent le

mariage : ce qu'ils firent d'autant plus librement qu'ils croyoient que c'estoit la volonté de leur fille. Voila donc Florice accordée à Teombre, voila les articles passez, & ne falloit plus que la presenter au Temple deuant le Vacie. Pourrois-je bien, belle Bergere, vous représenter l'estonnement de cette fille, quand elle sceut ces nouvelles ? Son pere pensant qu'elle en seroit fort aise, voulut luy-mesme les luy dire : mais quand il luy fit entendre en quel estat estoient ses affaires, quoy qu'elle voulut feindre, si fut-elle contrainte de recourir aux larmes, dont le pere estonné : Et quoy ma fille, luy dit-il, qu'est-ce que ie vois ? Florice pleure de ce qu'elle a désiré ? Mon pere, respondit-elle, quand i'aurois désiré ce que vous dites, ie ne laisserois de ressentir ce coup, qui me menace de m' separer de vous, & de ma mere, & mesme m'estant adueni tant inopinément. Comment, respondit le pere, ne m'en auez-vous pas parlé la premiere, & ne m'auez-vous pas fait entendre que vous l'auiez agreable ? Il ne faut pas, mon enfant, que les choses qui sont à propos aillent traînant, si on en veut voir vne bonne fin. Je vous ay bien dit, mon pere, respondit la fille tout en larmes, que Teombre me recherchoit de mariage, mais ie ne vous ay pas dit que ie le desirasse. Et n'est-ce pas vous, ajouta le pere, qui estes cause que Teombre en a parlé ?



ç'a esté, repliqua-t'elle, par vostre commandement, & non pas de ma volonté : & ie croyois que vous me donneriez du temps à penser & à m'y resoudre. C'est bien pensé à vous, dit-il, tout en colere, vous sçavez bien comme telles affaires se cõduisent. Je voy bien que vous auez beaucoup fait de mariages en vostre temps, resoluez - vous que les choses estans de cette sorte auancées ie veux qu'elles se paracheuent. • Et quoy donc ? vous voulez estre encore seruie, & donner occasion à chacun de faire des contes de vous ? voulez-vous pas auoir dauantage de loisir pour me rapporter encor vn peu plus de honte ? Non, non, contentez-vous Florice, que i'ay rougy pour vous quand vos parens m'aduertirent de vostre vie, & que ie ne veux plus que cela m'adienne, si ie puis. Et à ce mot la laissant seule, s'en alla trouuer sa femme, qui ayant sceu tous ces discours, vint vers elle toute en colere, & luy vsa de paroles beaucoup plus rudes encores que son mary, luy faisant entendre pour cõclusion qu'il n'y auoit rien qui pût empeschier l'effect de ce mariage, que la mort, & qu'elle s'y resolut. Voila la pauvre Florice la plus affligée qui fut iamais : car outre qu'elle se voyoit priuée de moy pour surcroist d'en-nuy, elle se voyoit entre les mains d'vne personne qu'elle n'auoit iamais aimée, & qu'au contraire, elle hayssoit plus que le tombeau.

lugez en quelle confusion de pensée elle pouvoit estre, & combien elle auoit de diuers combats en son ame. En fin elle resolut que la mort seroit celle qui la garantiroit de ses des-plaisirs, non pas qu'elle eut le courage de se donner du fer dans le sein (car le penser seulement de telle cruauté la faisoit fremir) mais elle esperoit bien que la vie ne scauroit luy demeurer longuement parmy tant de cruelles peines. Et voyez que c'est que l'amour: Elle n'auoit point tant de regret de me perdre, ny de se voir à vne personne qu'elle n'aimoit point, que de penser que ie iugerois mal de l'amitié qu'elle m'auoit portée. Car encor qu'elle fust en colere contre moy, à cause de Dorinde, si est-ce qu'elle ne laissoit pas de m'aimer, m'excusant mesme en ce que ie ne l'aimois plus, & s'accusant de ce deffaut d'amitié, pour l'offense qu'elle m'auoit faicte. Estant en cette peine, elle resolut d'auoir cette satisfaction de soy-mesme, puis qu'elle ne pouuoit euitier le mariage de Teombre, de me faire scauoir pour le moins, que sa foy n'estoit point changée, ny que son affection ne seroit iamais autre que ie l'auois esprouuée: Sa lettre fut telle:

## LETTRE DE FLORICE. A HYLAS.

**Q** V A N D vous verrez cette escriture, peut-estre, vous souviendrez-vous d'en avoir veu autres-fois, lors que vous aimiez celle qui vous escrit, & que vous auez tant offensée. Que s'il aduient ainsi, quelle est l'amitié que ie vous ay portée, puis qu'apres un si grand outrage, elle me fait mettre la main à la plume, pour vous faire sçauoir l'estat où ie trouue celle que vous auez tant aymée, & qui vous ayme encores plus que toutes les choses du monde, en despit de toutes les iniures que vous luy auez faicte ? Sçachez donc que sans y penser, & en seignant, ie me vois toute à un autre par les rigoureuses loix du mariage, & qu'il n'y a point d'autre remede, sinon que vous vneilliez à cette heure celle que vous auoz des-ia vouluë tant de fois, m'assurant que mes parens choisiront tousiours plustost vostre alliance que celle de Teombre, à qui, *helas !* ie suis destinée, si vous ne m'aymez autant que ie vous ayme.

Lors que cette lettre me fut apportée, j'estois en peine du bruit qui couroit de ce mariage: & quoy que ie fusse, ce me sembloit, fort resolu d'estre tout à Dorinde, si est-ce que ie ne  
laissois

aissoit de ressentir la perte de Florice, car telle  
stimois-je l'alliance de Teombre, & confide-  
rez la finesse d'Amour. Il connoissoit bien, que  
le m'arrequer tout ouuertement pour elle, il  
perdoit sa peine, parce que j'estois encore  
incolere : il voulut donc me prendre d'un au-  
tre costé. Premièrement, il me propose la  
mine que je portois à Teombre, combien peu  
l' meritoit cet avantage, & puis me represen-  
tant la beauté & les merites de Florice, me  
faisoit regretter que cet homme la possédast,  
me remettant en memoire toutes les faueurs  
que j'auois receues d'elle. Bref, il les sceut de  
telle sorte imprimer en mon ame que ie ne  
me donnay garde que j'estois plus amoureux  
d'elle que de Dorinde. Si bien, que quand sa let-  
tre me vint entre les mains, j'auoüé que tour-  
nant les yeux d'un sain iugement sur sa beauté,  
sur sa qualité, & sur ses merites, ie reconnus  
que j'auois eu tort de l'auoir quittée pour un  
autre qui valoit moins, & m'en repentant ie  
fis dessein de retourner vers elle. Il est vray  
que lisant le remede qu'elle me proposoit pour  
rompre le mariage de Teombre, ie ne sceus  
jamais m'y résoudre, hayssant ce lien cruel  
plus que ie ne scaurois vous dire, non pas pour  
le particulier de Florice, mais pour le regard  
de toutes les femmes, me semblant qu'il n'y a  
point de tyrannie entre les humains si grande  
que celle du mariage. Si estois-je bien con-

battu : car d'un costé Dorinde ne m'est point des-agréable : de l'autre ie ne pouuo souffrir que Teombre possédast Florice ; mais sur tout ie ne voulois point l'espouser. Apres auoir longuement débattu en moy-mesme me resolu de renoüer l'amour qui auoit entre nous, & de faire ce que ie pourrois pour empêcher que Teombre ne l'eust pas. Et pour mettre en effect cette pensée ie feignis de n'auoir receu la lettre qu'elle m'auoit escrite : que ie fis aisément , parce que celuy qui l'apporta , l'auoit remise entre les mains d'un q'estoit en mon logis , pensant qu'il fust à moi sans luy dire de la part de qui elle venoit , par hazard il me donna le loisir quand ie m'retirois de la lire. L'ayant leuë ie le priay qu'il ne dire point que ie l'eusse veüe , mais qu'il l'estois desia party , & prenant la plume , i'escris ainsi à Florice :

---

## LETTRE DE HYLAS

A FLORICE.

**V**OUS auez donc le courage de vous donner à Teombre ; vous auez donc si peu de memoire de l'amitié de Hylas , que vous voueillez preferer un tel homme ? Doncques vous estes au monde , pour le contenter , & moy pour vous regretter ? O Dieux , le permettez-vous

*ne le permettant ne prenez-vous point cette ingratitude, & mesconnoissante Florice ?*

Or ie faisois semblant de n'auoir point receu sa lettre, afin qu'elle ne creust pas que ce fussent ses paroles, mais mon amour seulement qui me faisoit reuenir vers elle, parce que si i'eusse esté poussé par les prieres, il eust semblé que i'eusse eü moins d'affection qu'elle, ce que ie ne voulois pas qu'elle pensast. Quand elle receut ma lettre, elle eut beaucoup de contentement de sçauoir que ie l'aimois, & ne fut peu de la sienne, voyant que ie ne l'auois point receüe: elle me rescriuit doncques, me fit sçauoir qu'elle m'auoit des-jà aduertiy du moyen qu'il falloit tenir pour l'exempter de la misere qui luy estoit preparée. Et parce qu'elle craignoit que sa lettre ne fust perduë elle me la redisoit encorës, mais sans attendre sa response, ie fis semblant de partir de la ville, feignant d'y estre contraint pour ne pouuoir soustenir la veuë de ce mariage: & afin qu'elle le creust mieux, ie donnay ordre que presque en mesme temps vne autre lettre des miennes luy fut portée. Elle estoit telle :

LETTRE DE HYLAS  
A FLORICE.

**P**UIS puis qu'il est impossible que Florice ne su-  
 le cours de son mal-heureux destin, ie pe-  
 de cette ville, ne pouuant souffrir vne venue si c-  
 plorable pour moy. l'ayme mienx en prendre  
 mal-heureux succez par mes oreilles que par m-  
 yeux, réservant désormais ceux-cy pour pleur-  
 un si misérable accident. Les Dieux vous'en do-  
 nent autant de contentement que vous m'en lais-  
 peu, & vous le vueillent continuer aussi longu-  
 ment que durera le cuisant regret que j'en ay, &  
 qui m'accompagnera dans le cercueil, du mesme  
 me plaindray de vostre changement, & de la r-  
 gueur de ma fortune.

Or, belle Phillis, ie luy escrivois de cet-  
 sorte, afin qu'elle ne creust pas que j'eusse re-  
 ceu sa lettre, parce qu'autrement j'eusse es-  
 obligé, si ie n'eusse voulu me separer du toi-  
 de son amitié de la demander en mariage  
 & j'eusse plustost consenty à ma mort qu'  
 l'espouser: non pas que ie ne l'estimasse in-  
 niment, mais pour l'extrême horreur que j'a-  
 de ce lien, & j'auois bien vne si bonne opinio-  
 de moy, que ie tenois pour certain qu'elle n-  
 me seroit point refusée: & de peur qu'elle n-

fust en peine de la lettre qu'elle m'auoit escri-  
 te, ie fis qu'elle luy fust rapportée par vn des  
 niens, qui luy fit entendre que i'estois party  
 l'auoit deux ou trois iours, & que d'autant  
 qu'il ne sçauoit où i'estois allé, il luy rendoit  
 cette lettre, de peur qu'elle ne se perdist. Elle  
 ne connut point qu'elle eust esté ouuerte, par-  
 ce que la fermant avec de la mesme soye, i'y  
 auois mis le mesme cachet, d'autant qu'il y  
 auoit long-temps que nous en auions chacun  
 vn semblable: Elle reprit la lettre en souspi-  
 rant, & puis s'enquit pourquoy ie m'en estois  
 allé, & quel si prompt affaire m'y auoit con-  
 traint. Il luy respohdit, ayant esté bien instruit  
 par moy, qu'il n'en sçauoit autre chose sinon  
 qu'il ne m'auoit iamais veü si triste que i'estois  
 à mon depart, & que ie luy auois seulement  
 commandé de l'attendre. Alors avec vn grand  
 soupir. Ah ! dit-elle, i'ay peur qu'il reuen-  
 dra trop tard pour mon contentement: Et à  
 cecy, pour ne laisser voir les larmes qui luy  
 sortoient des yeux, elle s'en alla de l'autre  
 costé. A son retour il me raconta tout ce  
 qu'elle auoit dit & fait, & il faut confesser que  
 i'en eus pitié: mais il me fut impossible de  
 me resoudre à l'espouser. Je me tins donc ca-  
 ché tant que les nopces demurerent à se fai-  
 re, & d'heure à autre i'enuoyois celuy qui  
 luy auoit rapporté sa lettre, pour apprendre  
 des nouuelles. En fin ie sceus que le tout estoit



## LETTRE DE H.

A FLORI

**P**UIS puis qu'il est impossi-  
 le cours de son mal-  
 de cette ville, ne pouuan-  
 plorable pour moy. l'  
 mal-heureux succez  
 yeux, réservant de  
 un si misérable acc-  
 nent autant de c-  
 peu, & vous  
 ment que dur  
 qui m'accor-  
 me plaind-

DE FLORICE

A HYLAS.

gueur de pouvois vous enuoyer ma vie dans ce  
 aussi bien que la verité de mon intention  
 ne plaindrois pas de l'injustice du Ciel  
 forcé à manquer à mon amour, ou à mon  
 Ciel. Demain sera le dernier iour de ma vie  
 le moins on doit appeller mort ce qui ra-  
 toute espece de contentement. Si Hylas veut  
 accompagner mon desplaisir du sien il peut me re-  
 rer du tombeau, & plus encores s'il ne laisse  
 de m'aimer toute misérable que ie suis.

Jugez si cette lettre me toucha vivement  
 Puis que veritablement ie l'aimois, ma

remède à ce mal-heur, que  
 vouë que mon affection ne  
 m'en donner la volon-  
 tair de signer le  
 tout ce que son  
 : mais avec des  
 grands tremble-  
 ment estoient souste-  
 nime dont elle  
 eux ! dit-elle, à vne  
 quelle cruelle loy est  
 ne que l'innocent signe  
 ? Mais quand elle fut con-  
 temple, & que de fortune elle  
 par la mesme rue où estoit mon lo-  
 , leuant les yeux contre les fenestres, elle  
 en soy-mesme. Pourquoi, ô trop heu-  
 x logis, ne me font les Dieux aussi fa-  
 vables qu'à toy, afin que ie fusse comme  
 es à celuy à qui ie soulois estre ? Et de  
 une m'estant mis à la fenestre que l'a-  
 is entr'ouuerte pour la voir passer, elle  
 apperceut : mais, ô Dieux ! quelle fut  
 te veuë : elle tombe esvanouye entre les  
 bras de ceux qui la conduisoient : & pour  
 en faire de mesme ie fus contraint de me  
 mettre sur vn list, d'où ie ne bougeay de  
 la plus-part du iour. En fin la voila mariée  
 avec tant de pleurs, que chacun en auoit pi-  
 tie : mais parce que ie craignois que m'ayant

veu, elle ne creust que i'eusse fait semblant de m'en aller, ie fis en sorte, que dès le soir mesme vn de mes amis feignant de dancer avec elle, luy fit entendre que ie m'en estois allé pour ne voir point ces mal-heureuses nopces, en intention de ne reuenir iamais, mais que mon affection auoit eut tant de force sur moy, qu'il m'auoit esté impossible d'en demeurer plus long-temps esloigné, & que par mal-heur i'estois arriué en l'instant le plus fascheux que i'eusse pû rencontrer, que i'estois tellement hors de moy, qu'il m'estoit impossible de viure, si elle ne me donnoit quelque assurance que son amitié ne fust point changée. Elle alors sans faire semblant de l'auoir ouy, tirant vne bague de son doigt la luy mit en sa main. Ce diamant, luy dit-elle, l'assurera qu'il a moins de fermeté, que l'affection que ie luy ay promise. Or, ie vous supplie, oyez ce qui en aduint. Le soir mesme qu'elle se mit au liét, & à l'heure mesme, comme ie crois, que Teombre l'auoit entre ses bras, i'estois couché, & tenois sur mon estomach la main où i'auois mis cette bague, sans la remuer; toutesfois ie ne sçay comment elle m'entra dans la chair, & me fit vne si profonde égratignure, que ma chemise en fut toute ensanglantée: & depuis la marque m'en est tousiours demeurée au droit du cœur. O Dieux! m'escriay-ie soudain, pensant à l'outrage que Teombre me

faisoit ! Combien est plus sensible , & de plus longue durée , l'offense que l'on fait maintenant à mon affection ?

Je me suis peut-estre arresté trop longuement sur ces particularitez : mais excusez. Hylas qui ne fut iamais si viuement touché pour autre , si ce n'est pour vous, ma Maistresse, dit-il, se tournent vers Phillis en soufriañt. Je n'en doute , dir-elle , non plus que personne qui soit en cette compagnie : mais dites-nous comment vous laissastes Dorinde ? Hylas alors reprit ainsi la parole.

Lors que i'estois le plus empesché de m'en desmesler honnestement (car en effect i'aimois Florice, tant parce qu'elle estoit plus belle, que pour auoir reconnu, ce me sembloit, que Dorinde en aimoit vn autre) il sembla que le Ciel me voulut aider, me presentant la meilleure occasion que i'eusse sceu desirer. Periadre, qui comme ie vous ay dit , auoit esté contrainct de me quitter Dorinde , & ne pouuant souffrir de me la voir posseder , s'en estoit allé hors de la ville , fut en fin contraint de reueñir pour ne pouuoir se priner plus long-temps de sa veuë. Et quoy qu'il preuit bien que le regret seroit plus grand de voir que d'ouyr dire nostre amitié , si ne pût-il s'empescher de reuenir, luy semblant que le blessé mesme a quelque consolation quand il peut voir sa playe. Et parce que d'abord il me vint voir , aussi-tost qu'il

arriva ie fis desseins de faire, comme on dit d'une pierre deux coups, à sçavoir de me demesler de l'amitié de Dorinde, & d'obliger infiniment Periadre à moy. Deux ou trois iours s'estans donc escoulez qu'il ne me parloit qu'à mots interrompus de Dorinde, nous trouvant separez de toute compagnie, ie luy tins ces propos. Il est impossible, Periadre, que l'amitié que ie vous porte, souffre que ie sois cause plus longuement de la melancholie que ie remarque en vostre visage. J'aime trop mon frere pour luy voir passer une telle vie à mon occasion, vous ne doutez point que ie n'aime Dorinde, mais vous devez encore estre moins en doute de l'affection que ie vous porte, Et pour vous en rendre un tesmoignage qui ne sera pas petit, ie vous remets cette Dorinde que ma bonne fortune vous avoit ostée, & veux bien qu'à ce coup l'amitié que ie vous porte, surmonte l'Amour que j'ay pour elle. Recevez-là donc Periadre, de ma part, & soyez certain que j'auray moins de regret de m'en separer, que de vous voir triste à mon occasion, ou bien d'estre priué de vostre presence. Si jamais personne condamnée au suplice receut du contentement quand on luy apporte sa grace, vous devez croire que Periadre en eut oyant mes parens; & toutes-fois sa discrecion, & l'amitié qu'il me portoit la luy firent au commencement refuser: mais en-

En voyant que ie continuois en certe volonté, il la receut avec tant de remerciement , que ie fus contrainct de luy dire, qu'elle luy estoit iustement deuë, connoissant bien qu'il l'aimoit de sorte qu'il me surmontoit autant en cette Amour , que ma bonne fortune auoit surpassé la sienne.

Ie me retire donc peu à peu de Dorinde, & Periandre au contraire s'y aduance le plus qu'il pût : mais cependant i'entreprends Florice. Ie trouue les moyens de parler à elle, ie l'assure de mon affection: bref, ie fais en sorte que iamais il n'y auoit eu tant de bonnes intelligences entre nous, & ce qui m'y aida dauantage , fut le peu d'amitié qu'elle portoit à Teombre. Il est vray qu'elle auoit tousiours du soupçon pour Dorinde, se ressouenant de ce qui s'estoit passé. Cela fut cause que quelque temps apres qu'elle creut de m'auoir bien rendu sien, elle me dit que résolument elle vouloit que tout ouuertement ie rompisse de sorte avec Dorinde, qu'elle n'en pût iamais auoir doute: qu'autrement elle viuroit tousiours avec incertitude de mon amitié, & qu'elle aimoit mieux s'en separer tout à fait que d'auoir cette continuelle apprehension. Ie luy representay tout ce que ie pûs pour ne rendre point de desplaisir à Dorinde; car elle vouloit que ce fust par quelque espeece d'affront que ie me separa d'elle, mais par vne

de mes raisons ne fut receuë: il fallut en fin que ie m'y resolusse.

C'estoit le sixiesme de la Lune de Iuillet que tous les plus apparens de la ville vont avec les Druydes, pour cueillir dās les forests de Mars, qu'ils nomment d'Erieu, le guy salutaire de l'anneu, quand Florice pour la derniere fois me commanda de satisfaire à ce qu'elle m'auoit demandé. Toutes les Dames estoient parées, & chacun estoit assemblé en l'Athenée, lors que ie resolu de luy complaire: le sacrifice estoit parachené, & les resiouyssances accoustumées se commençoient, lors que tirant à part Periandre, afin qu'il ne s'offensast pas de ce que ie voulois faire, ie luy dis que ie voyois bien que Dorinde auoit tousiours quelque esperance en moy, & que cela estoit cause qu'elle ne receuoit pas son seruice comme elle deuoit, mais que ie la voulois desabuser, afin qu'elle ne s'y arrestast plus, & soudain apres la voyant aupres de Florice, & au milieu de la meilleure compagnie, ie m'approchay d'elle, & apres quelques propps communs, ie luy dis si haut que celles qui estoient à l'entour me peurent ouyr. Je connois à cette heure, Dorinde, que ce que l'on m'a dit de vous est veritable. Et quoy (me dit-elle en soufrian, & attendant toute autre responce de moy) que vous auez (luy repliquay-je) meilleure opinion de vous que personne du monde.

puisse auoir de soy-mesme. Elle rougit alors, & me demanda pourquoy ie faisois ce iugement d'elle ? Parcé, luy dis-je, que mesurant les autres par vous, ainsi que vous aimez tout ce que vous voyez, vous pensez aussi que chacun soit amoureux de vous, & j'ay sceu que vous estes en cet erreur de moy, croyant que i'en meurs d'Amour. Mais ie veux bien que vous sçachiez que vous avez trop peu de merite pour me donner seulement la volonte de vous regarder. Et si vous-vous lestez figure autrement, desabusez-vous, & croyez que Hylas auroit honte de vous auoir amee, ou s'il auoit fait cette faute, de la contraindre maintenant. Pensez, gentil Paris, quelle deuint Dorinde. Quant à moy pour m'entretenir en plus de parole avec elle, à ces derniers mots ie m'en allay, la laissant la plus confuse personne qui fut iamais.

Depuis ce temps, Florice plus satisfaite que ie ne vous sçauois dire, se redonna toute à moy, & si Teombre la gardoit comme mary, ie la possedois comme amy. Mais Dorinde animee à outrance contre moy, se resolut de me rendre tous les plaisirs qui luy seroient possibles : & descourrant le renouement de l'amitié de Florice & de moy, fit dessein de m'y trauffer en tout. Et parce que ie ne la voyois plus, encor que ce fut bien à regret, car ie faisois, quoy que ce fut moins que Florice, elle



iugea que Periandre seroit vn bon moyen pour apprendre de mes nouuelles. Elle commença donc de faire cas de luy, & luy montrer me leur visage que de coustume, & peu à peu semblant de l'aimer dauantage, & alloit ainsi tousiours augmentant de iour à autre. Dequoy Periandre auoit tant de contentement qu'il ne bougeoit presque d'aupres d'elle. Ayant vescu quelque temps avec luy de cette sorte, elle luy fit entendre la tromperie dont i'auois vus en mettant mon portraict dans le miroir: afin qu'il n'en pût douter, elle fit venir la femme qui le luy auoit porté. Bref elle luy fist conter tant à mon desauantage, qu'elle refroidit en partie l'amitié qu'il me souloit porter, & cela en dessein d'auoir par son moyen quelque lettre de celles que Florice m'escriuoit, pour ce continuant son discours. Il est, luy disoit-elle, tout entierement à Florice, mais iusques à ce que quelque autre luy passera deuant les yeux: Car c'est bien le plus trompeur, & le plus volage qui fut iamais. Mais, luy disoit-elle, luy tenant la main entre les siennes, me voulez vous faire vn extrême plaisir? & luy ayant respondu qu'il n'y auoit rien qu'il ne fust pour son seruice, elle le luy fit iurer, & depuis continuant. Vous sçauiez que Florice & moy sommes amies & alliées. Je ne sçauois croire qu'elle m'eust si peu d'amour. Je vous supplie dites-moy ce que vous en sçauiez. Desabusez-vous de cela (luy dit-

Je vous assure qu'elle l'aime, & qu'il ne se passe jour qu'elle ne luy escriue. Et mon Dieu, repliqua-t'elle, me sçauriez-vous faire voir yne de ses lettres ? Fort aisément, luy respondit-il, il est assez nonchalant à les serrer. Et en cela Periandre auoit raison, car veritablement ie ne sçay que ie fay de celles qu'on m'escriit, & quoy que pour en auoir perdu beaucoup i'ay eu bien souuent du desplaisir, si ne me puis-je chastier de cette nonchallance. Or bien, adjousta Dorinde, ie verray bien si vous estes homme de parole, & si vous m'aimez, parce que si cela est, vous m'en ferez auoir vne bien tost,

Auec cette resolution, Periandre, sans auoir esgard à nostre amitié, & pensant y estre obligé, fut par le commandement de Dorinde, fuy pour se venger de la tromperie que ie luy auois faite, ne perdit le temps, mais ce soir mesme estant venu coucher avec moy, comme bien souuent il auoit accoustumé, m'en destroba vne que i'auois receüe en sa presence, & aussi-tost qu'il pût entrer le matin en la chambre de Dorinde, il la luy porta. Elle vid qu'elle estoit telle ;

## LETTRE DE FLORICE

A HYLAS.

*C*eluy qui n'est au monde que pour nostre supplice, s'en va demain hors de la ville. Si vous venez, tout le soir sera nostre. Le reste du temps que ie passe, esloignée de ce que j'aime, ie ne dis pas qu'il soit à nous.

Vous pensez, gentil Paris, que l'on n'escriit rien sur le ply de semblables lettres, de peur qu'estans trouuées, on ne reconnoisse par celuy à qui elles s'adressent, celles qui les escriuent; cela fut cause que Dorinde apres auoir mille fois remercié Periandre se retira dans son cabinet, & escriuit au dessus à Teombre, puis la recacheta avec de la soye bien proprement, & la donnant à vn ieune homme des siens, l'instruisit de tout ce qu'il auoit à faire, & luy commanda de la porter incessamment à Teombre, parcé qu'elle scauoit bien qu'il deuoit s'en aller ce iour-là hors de la ville. Le ieune homme fit ce que Dorinde luy auoit ordonné, & si dextrement, que cependant que Teombre cherchoit des fizeaux pour couper la soye il ressortit du logis, & vint trouuer Dorinde, à laquelle  
il ra-

Il raconta ce qu'il auoit fait. Si le mary fut estonné voyant la lettre de sa femme, & plus encores lisant ce qu'elle escriuoit, vous le pouuez iuger, ma belle Maistresse.

Tant y a qu'au lieu de s'en aller seul, il la contraignit de faire le voyage avec luy, & non pas sans luy montrer la lettre; & luy faire plusieurs reproches, dont elle s'excuse le mieux qu'elle pût, disant qu'il y auoit long-temps que cette lettre estoit écrite, & parce qu'elle auoit reconnu que Dorinde auoit escrit ce qui estoit sur le ply. Lors que Teombre luy répondit, qu'en quel-que temps que cette lettre fust écrite, elle ne pouuoit estre excusée, elle repliqua qu'elles filles & bonnes amies Dorinde & elle, elles en auoient bien souuent escrit de semblables, se conuiant l'une l'autre à se venir visiter, lors qu'elles n'auoient personne pour les empescher de parler librement, & que Dorinde à cette heure estant en choler contre elle, & sçachant qu'il deuoit partir, luy auoit enuoyé cet escrit; & d'effect, disoit-elle, vous pouuez bien iuger que ie dis vray, puis que le dessus de la lettre est escrit de la main de Dorinde. Que si elle vouloit elle en pourroit bien montrer plusieurs autres semblables, & moy aussi des femmes, si i'eusse esté aussi soigneuse à les garder qu'elle a esté. Teombre se paya en

quelque sorte de cette excuse : toutesfois elle fut contraincte d'aller avec luy hors la ville, & n'eust loisir que d'escrire vn mot, qu'elle laissa entre les mains d'une fille en qui elle auoit toutes sortes d'assurances. Quant à moy qui pensois qu'elle fust demeurée, & que Teombre s'en fust allé seul, ie ne faillis point sur le soir de me trouuer au lieu accoustumé. Mais ceste fille m'ayant ouuert, me donna la lettre que Florice m'escriuoit, & sans dire vn seul mot me renferma la porte si promptement, que ie ne l'en sceu empêcher. Et parce qu'il faisoit obscur, & que ie craignois qu'en heurtant ie fusse ouy de quelqu'autre, apres auoir attendu quelque temps pour voir si elle rouuroides, ie m'en allay avec vne grande apprehension qu'il n'y fust arrivé quelque accident, & quand ie fus en mon logis, j'auois vne impatience incroyable, d'attendre de la clarté pour lire la lettre qui m'auoit esté donnée. En fin ie vis qu'elle estoit tel-

## LETTRE DE FLORICE

A HYLAS.

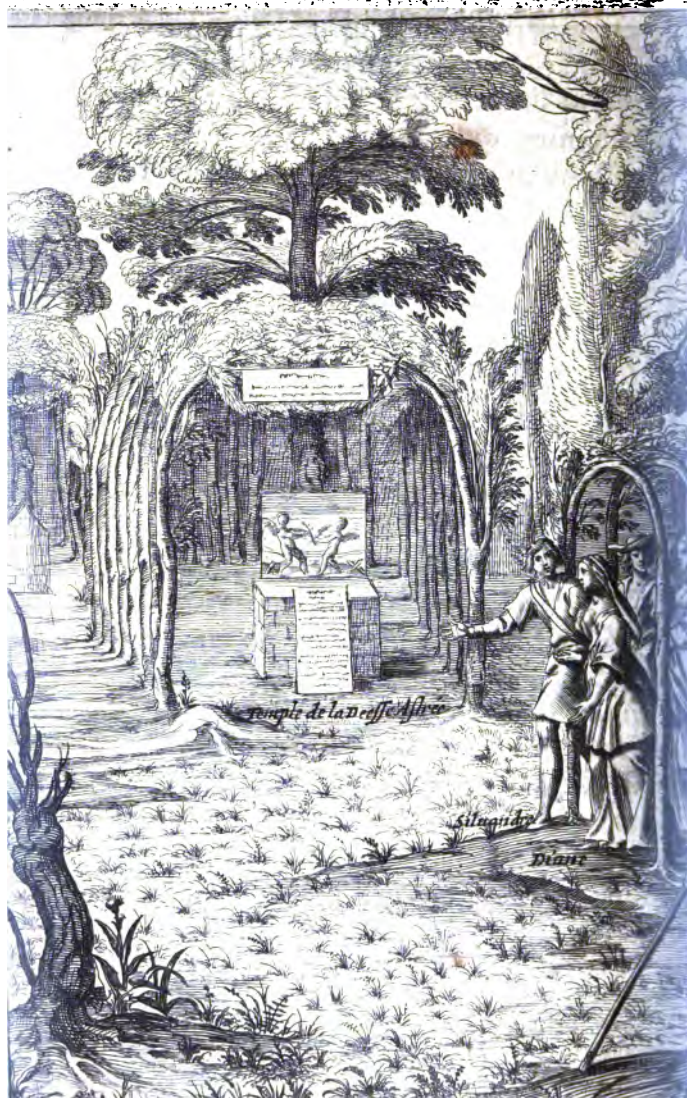
*C'est la plus cruelle ennemie que tu auras  
Jamais, qui t'escriit maintenant, pour t'as-  
surer que ny Dorinde, ny toy, n'avez eu assez  
de meschancez pour la faire mourir, & que  
le Ciel me laissera assez de vie pour me venger  
de tous deux. Cependant, oublie mon nom,  
comme tu as perdu le souvenir des faveurs que  
j'ay fait.*

O Dieux ! que deuis-je ayant leu cette let-  
tre, & en quelle confusion de penſées me trou-  
uy-je, ne pouvant deviner pourquoy Flori-  
ce m'escriuoit de cette sorte ? Je passay cette  
nuit en me promenant par la chambre, &  
soudain qu'il fut jour, j'enuoyay vn des miens  
pour faire en sorte que ie peusse parler à  
celle qui m'auoit donné la lettre, mais ie ne le  
pus de tout le iour. Le soir donc estant venu,  
j'appris d'elle tout ce que ie viens de vous dire,  
& l'opinion que Florice auoit que i'eusse don-  
né cette lettre à Dorinde, qui luy faisoit croire  
que i'auois feint lors que ie m'estois retiré de  
l'amitié de Dorinde, & que ç'auoit esté seule-  
ment pour l'abuser. Je cherchay incontineſ-

dans ma poche, & ne trouuant point ma lettre, ie iugeay bien que Periandre me l'auoit desrobée, & faisant mille protestations à cette fille pour mon innocence, ie party resolu de m'en venger. Mais quand ie rencontray mon amy, & que d'un visage renfrogné, ie me plaindis du larcin, qu'il m'auoit fait. Il respondit en souffrant: Si en cela ie vous ay despleu, i'en suis marry, & vous le deuez oublier, si vous auez memoire que vous me fistes bien plus d'offense en me desrobant Dorinde, par l'artifice d'un miroir, que ie vous en ay fait en vous prenant vne lettre. Mais, luy dis-ie, ie vous ay rendu vostre Maistresse, & vous me faites perdre la mienne. Je ne sçay en cela que vous dire, respondit-il, sinon que pour vous la rendre, ie luy diray le larcin que ie vous ay fait. L'aimois Periandre, & peut estre autant que pas vne de ces Dames. Cela fut cause que ie receus son excuse, iugeant mesme que c'estoit le moyen de reuenir aux bonnes graces de Florice. Et pource conuertissant le tout en gaufferie, nous fîmes dessein d'attendre le retour de Florice, afin de la sortir de l'erreur où elle estoit. Mais Teombre qui estoit homme d'esprit, & qui auoit bien fait semblant de prendre pour payement les excuses de sa femme, se resolut de demeurer quelque temps aux champs, afin de reconnoistre mieux ceux qui la recherchoient, & de quelle humeur elle estoit, & en cette deli-

beration s'y arresta si long-temps, que cependant ne pouuant demeurer inutile, ie vis Criseide, & si ie la vis ie l'aimay. Et à la verité elle le meritoit, car ie ne croy pas que iamais estrangere eut plus d'attraits, ny fut plus capable de donner de l'Amour qu'elle.







LE  
CINQ VIESME LIVRE  
DE LA SECONDE  
PARTIE D'ASTREE.



**A**STREE eust bien pris plaisir  
au discours de Hylas, c'eust esté  
en vne autre saison : mais le desir  
extrême qu'elle auoit d'estre au  
lieu où Siluandre auoit trouué la  
lettre de Celadon, luy faisoit souffrir avec im-  
patience tout ce qui l'en destournoit. Cela fut  
cause qu'à la premiere occasion qui se presen-  
ta, elle fit signe à Phillis qu'il estoit temps de  
s'en aller, & que le séjour luy estoit en-  
nuyeux, & voyant que sa compagne ne l'en-  
tendoit pas, lors qu'elle vit que Hylas s'ar-  
restoit pour songer vn peu à ce qu'il auoit à dire  
de Criseide, & . montroit d'en vouloir conti-  
nuer le discours, elle le preuint, avec telles pa-  
roles. *Je n'eusse iamais pensé que la beauté de  
Phillis eust eu tant de puissance sur le plus libre*

## 372 LA II. PARTIE D'ASTREE.

esprit qui fut i'amaïs, que de le retenit en vn discours plus d'vne heure. Et puis que la rigueur de cette Bergere n'a point de consideration de la contraincte en quoy elle le retient, faisons nous paroistre plus discrettes, & leur rompant compagnie, donnons luy occasion de cesser. Aussi bien la grande chaleur qui nous a retenuës en ce lieu est desia' abbatuë, & le promenoit d'or-en-là sera plus agreable que le discours, Et à ce mot elle se leua, & le reste de la compagnie la suiuit, & mesme Hylas prenât Phillis sous les bras: Je suis bien aise, dit-il ma Maistresse, que les plus insensibles ressentent vne partie de la peine que vous me donnez, & reconnoissent l'amour que ie vous porte. Il disoit ces paroles pour Astrée, qu'il tenoit pour personne qui n'eust i'amaïs rien aimé. Et voila comme nostre iugement est deceu bien souuent par l'apparence. Et Phillis le voulant laisser en cette opinion. Ceux qui aiment bien, dit-elle, n'essayent pas de rendre preuve de leur affection par le rapport des personnes qui ne sçauent pas aimer, mais par leurs propres seruices. Et quant à la patience que vous auez eüe de parler si longuement, n'en estes-vous pas surpayé par celle que i'ay eüe de vous escouter? C'est, dit Hylas, vne chose insupportable que l'arrogance & l'ingratitude des Bergeres de cette contrée. Et parce que Phillis voulut suivre ses compagnes, il la

prit sous les bras , & continuant , afin de ne m'estre point obligée : Vous ne voulez pas seulement nier ma patience , mais vous voulez encores que ie vous sois redevable de ce que vous m'avez escouté. Quelle loy est celle-là ? C'est celle que le Seigneur , dit-elle , impose à son esclave. Mais plustost , dit-il , le Tyran à son peuple. Et comment , repliqua Phillis , metenez-vous pour vn Tyran ? Il y a pour le moins cette difference , que ie n'vse point de force ny de violence sur vous. Pouvez-vous , respondit Hylas , dire ces paroles sans rougir ? Et pouvez-vous penser , que si ce n'estoit par force , Hylas demeurast si long-temps en vostre puissance ? Et où sont mes liens , dit-elle , où sont mes fers & mes prisons ? Ah ! ignorante , ou trop dissimulée Bergere , dit Hylas , vos chaines sont tellement indissolubles , que moy qui suis , s'il faut le dire ainsi , la mesme franchise & liberté n'ay pas seulement le vouloir de m'en deliurer. Or iugez si vos nœuds estreignent bien fort , puis que Hylas en est si fort attaché : Hylas , dis-it , que cent beautez & vnies & separées , n'ont iamais peu arrester. Cependant Paris ayant repris Diane sous les bras , Siluandre pour sa discretion demeura sans party quelque temps : car il voulut bien forcer son affection , & ceder sa place à Paris , pour rendre ce deuoir à sa Bergere , qui le remarquant luy en sceut gré , d'autant que toutes

Ces honnestes Bergeres estoient bien aises de rendre toute sorte de deuoir au gentil Paris, qui à leur considération quittoit la grandeur où sa condition l'auoit esleué. Et de fortune Madonte estant seule; parce que Therfandre estoit amusé avec Laonice, Siluandre la prit sous les bras, & s'avançant deuant la troupe, resolut de continuer le voyage avec elle. Et quoy que ce Berger s'y fust au commencement adressé pour ne sçauoir où trouuer mieux, si est-ce qu'apres il en fut fort satisfait: car cette Bergere estoit belle & discrete, & auoit des traits de visage, & des façons qui ressembloient fort à celles de Diane, non pas qu'elle fut si belle, ny qu'estant ensemble cette conformité se pût bien remarquer; mais estans separées, elles auoient quelque chose l'une de l'autre.

Or Siluandre marchoit de cette sorte, & ne pouuant estre aupres de Diane, estoit bien aise de voir en Madonte quelque chose qui en eust des marques, mais plus encores, lors qu'entrant en discours, il remarqua quelques accens & quelques responses qui la luy representoient encor plus viuement. Cela fut cause que depuis ce iour il se plût dauantage en sa compagnie, mais il paya peu de temps apres bien cherement ce plaisir. Tircis entretenoit Astrée: Paris, Diane: Hylas, Phillis: de sorte que Therfandre fut contraint, voyant sa place prise par

Siluandre, de s'arrester avec Laonice. Elle qui auoit tousiours l'œil sur Phillis & sur Siluandre, remarqua assez aisément que le Berger ne se desplaisoit point avec Madonte : & afin d'en sçauoir dauantage, elle pria Therfandre de s'approcher d'eux, ce que la ialousie qu'il en conceuoit des-ja luy fit faire aisément, mais ils ne peurent ouyr que des propos assez communs.

Ils ne marcherent pas vn demy quart d'heure le long de quelques prez, que Siluandre leur montra du doigt le bois où il les vouloit conduire, & peu apres ayant passé quelques hayes, ils entrerent dans vn taillis espais : & parce que le sentier estoit fort estroit, ils furent contrains de se mettre à la file, & continuerent de cette sorte plus d'un trait d'arc. En fin Siluandre, qui comme conducteur marchoit le premier, fut tout estonné qu'il rencontra des arbres pliez les vns sur les autres en façon de tonne, qui luy coupoient le chemin. Toute la troupe passant à trauers les petits arbres, s'approcha pour sçauoir ce qui l'arrestoit, & voyant qu'il n'y auoit plus de chemin : Et quoy Siluandre, dit Phillis, est-ce ainsi que vous conduisez celles qui vous prennent pour guide ? l'aupouë, dit le Berger, que j'ay laissé le chemin par où j'ay passé ce matin, mais c'est qu'il m'a semblé que cestuy-cy estoit le plus court, & le

plus beau. Il n'est point mauvais, adjousta Hylas, si vous nous voulez conduire à la chasse: car ie voy bien que voicy le plus fort du bois. Siluandre qui estoit fasché d'auoir perdu le chemin, fit le tour de cette tonné avec quelque peu de difficulté: & estant paruenue à l'autre costé, il fut plus estonné qu'au parauant; parce que ces arbres qui estoient ainsi pliez les vns sur les autres faisoient vne forme ronde qui sembloit vn Temple, & qui routesfois n'estoit que l'entrée d'vn antre plus spacieux; dans lequel on entroit par celuy-cy. A l'entrée il y auoit quelques vers que Siluandre s'amusa à lire, dont toute la troupe qui l'attendoit, se sentant ennuyée l'appella plusieurs fois. Luy tout estonné, apres leur auoir respondu, s'en retourna vers eux, sans entrer dans le Temple, afin de les y conduire; & tendant la main à Diane: Ma Maistresse, luy dit-il, ne plaignez point la peine que vous auez prise de venir iusquesicy: car encor que vous-vous soyiez vn peu destournée, routesfois vous verrez vne merueille de ces bois: & lors la prenant d'vne main, & de l'autre pliant les branches des arbres le plus qu'il pouuoit pour luy faire passage, il la conduisit au deuant de l'entrée. Les autres Bergers & Bergeres suivirent à la file, desirieux de voir cette rareté dont Siluandre auoit parlé.

Au deuant de l'entrée il y auoit vn petit  
 pré de la largeur de trente pas, ou enuiron, qui  
 estoit tout enuironné de bois de trois costez,  
 de sorte qu'il ne pouuoit estre apperceu que  
 l'on n'y fust. Vne belle fontaine qui prenoit  
 sa source tout contre la porte du Temple, ou  
 plustost cabinet, serpentoit par l'vn des costez,  
 & l'abbreuoir si bien, que l'herbe fraische, &  
 espaisse rendoit ce lieu tres-agreable. De tous  
 temps ce bocage auoit esté sacré au grád He-  
 fus, Tantares & Taramis. Aussi n'y auoit-il Ber-  
 ger qui eust la hardiesse de conduire son trou-  
 peau, ny dans le bocage, ny dans le preau: &  
 cela estoit cause que personne n'y frequentoit  
 guers, de peur d'interrompre la solitude & le  
 sacré silence des Nymphes, Paris & Egipans &  
 l'herbe qui n'estoit point foulée, le bois qui n'a-  
 uoit iamais senty le fer, & qui n'estoit froissé ny  
 rompu par nulle sorte de bestail, & la fontaine  
 que le pied ny la langue altérée de nul trou-  
 peau n'eust osé toucher, & ce petit taillis agen-  
 cé en façon de tonne, ou plustost de Temple,  
 faisoient bien paroistre que ce lieu estoit dedié  
 à quelque Diuinité. Cela fut cause que tous ces  
 Bergers s'approchant avec respect de l'entrée,  
 auant que de passer outre y leurent des vers,  
 qui estoient sur vne petite table de bois estoient  
 attachez au milieu d'un feston, qui faisoit le  
 tour de la voûte de la porte. Les vers estoient  
 tels:



318 LA II. PARTIE TERTRES

*Les, bien uns, & les autres  
Ses d'est d'un autre d'un autre  
En ce lieu d'un autre d'un autre  
Voy le bois de l'autre d'un autre,  
Vn cent pas de vus d'un autre d'un autre.  
Adore la Déesse d'un autre.*

Ces Bergers & Bergères demeurèrent étonnez de voir cette inscription, & se regardèrent les vns les autres, comme le vouliez demander si quelqu'un de la troupe ne sçavoit point ce que c'estoit, & s'il n'avoit point vu ces antresfois. Diane en fin s'adressant à Siluandre: Est-ce icy Berger, luy dit-elle, où vous vouliez conduire? Nullement, répondit le Berger, & ie ne vis de ma vie ce que vois.

Il est aisé à connoistre, adjousta Paris, que ces arbres ont esté pliez comme nous le voyons depuis peu de temps: car les lévres en sont encor toutes fraîches. Si faut-il que nous sçachions ce que c'est: mais de peur d'offenser la Déesse à qui ce bocage est consacré, n'y entrons point qu'avec respect, & après nous estre rendus plus ners que nous ne sommes pas.

Chacun s'y accorda, sinon: Hylas, qui répondit que quant à luy il n'y avoit qu'à faire, & encor qu'il pensast de bien aimer, que toutesfois Siluandre luy avoit tant dit le con-

dire, qu'il ne scauoit qu'en croire: & puis,  
 soit-il, qu'il est deffendu d'y entrer à ceux qui  
 sont point espris d'un saint Amour, ie scay  
 en que ie suis espris d'Amour, mais qu'il soit  
 saint, ou non, certes ie n'en scay rien. Com-  
 ment, dit Phillis, en souffrant, faute d'amour,  
 mon seruiteur, fera-t'il que vous nous fauf-  
 fiez compagnie? Quant à moy, respondit-il,  
 j'ay bien tres-grande quantité à ma façon,  
 mais que scay-je si elle est comme l'entend ce-  
 luy qui a escrit ces vers? J'ay tousiours ouy  
 qu'il ne se faus point iouer avec les Dieux.  
 Regarde, Hylas, adjousta Siluandre, quelle  
 sorte tu reçois de ton imparfaicte amitié en  
 si bonne compagnie. Vrayement, respon-  
 dit Hylas, tu as raison, tant s'en faut, si tu  
 tiens mon action, comme elle doit estre  
 sainte, tu m'en louerois. Car ne voulant point  
 contreuenir au commandement de la Diuini-  
 té qui s'adore en ce bocceage, ie fais paroistre  
 à ie luy porte vn grand respect, & que ie la  
 reuerence comme ie dois, au lieu que toy mespri-  
 sant son ordonnance t'en vas plein d'outre-  
 midance profaner ce saint lieu, sachant bien  
 que ton ame, quoy que tu vueilles feindre, que  
 tu n'as pas ce saint Amour qui est requis.  
 Siluandre alors le laissant: Je te respondray,  
 luy dit-il, bien-tost: & lors avec toute la trou-  
 pe, apres auoir puisé de l'eau en sa main,  
 & s'estre laué, ils bissent tous leurs fouliers,

& les pieds nus , entrent sous la tonne : & lors Siluandre se tournant vers Hylas: Escoute Hylas, luy dit-il, esconte mes paroles, & en sois tefmoin : & puis relisant les vers qui estoient à l'entrée, il dit ayant les yeux contre le Ciel, & les genoux en terre: O grande Deité! qui es adorée en ce lieu, voicy i'entre en ton saint boccage, tres-assuré que ie ne contreviens point à ta volonté, sçachant que mon amour est si saint & si pur que tu auras agreable de recevoir les vœux & supplications d'une ame qui aime si bien que la mienne. Et si la protestation que ie fais n'est veritable, punis, ô grande Deité! mon parjure, & mon outre-cuidance.

A ce mot les mains ioinctes & la teste nue; il entra dans la tonne, & tous les autres apres, horsmis Hylas. Le lieu estoit spacieux, de quinze ou seize pas en rond, & au milieu y avoit vn grand chesne, sur lequel s'appuyoit la voûte que faisoit les petits arbres, & mesmes ses branches tirées contre bas en couvroient vne partie. Au pied de cet arbre estoient relevez quelques gazons en forme d'autel, sur lequel y avoit vn tableau où deux Amours estoient peint, qui essayoient de s'oster l'un à l'autre vne branche de Mirre, & vne de Palme, entortillées ensemble. Soudain que cette devote troupe fut entrée, chacun se ietta à genoux: & apres avoir adoré en particulier la

Deité

## LIVRE CINQUIÈME.

341

Deité de ce lieu, Paris s'approchant de l'Autel, & faisant l'office de Druides, ayant cueilly quelques fucilles de chesne: Reçoy, dit-il, ô grande Deité, qui que tu sois adorée en ce lieu, l'humble reconnoissance de cette deuote troupe, auec vne aussi bonne volonté, qu'auec humilité & deuotion ie t'offre, au nom de tous, ces fucilles de l'arbre le plus aimé du Ciel, & sous le tronc duquel il te plaist que l'on t'honore. Il dit, & offrant ces fucilles, les mit auec vn genotil en terre sur l'Autel. Alors chacun se releua, & s'approchant de ces gazons pour voir le tableau qui estoit dessus, ilsapperceurent deux Amours, comme l'ay dit, qui tenant à deux mains les branches de l'Alme & de Mirte entortillées, s'efforçoient de se les oster l'un à l'autre.

La peinture estoit fort bien faicte; car encor que ces petits enfans fussent gras & potelez, si ne laissoit-on de voir les muscles & les nerfs, qui à cause de l'effort paroissoient esleuez: non toutesfois en sorte que l'on ne reconnut bien que l'embon-point empeschoit qu'ils ne parussent dauantage. Ils auoient tous deux la jambe droite auancée, & les pieds qui se touchoient presque l'un l'autre. Les bras estoient fort en auant, & au contraire les corps en arriere; comme s'ils auoient appris, que plus vn poids est esloigné, & plus il a de pesantent, car chacun d'eux pour donner plus de peine à son

compagnon, se tient de cette sorte, afin que le poids mesme de leurs petits corps fauorise d'autant la force de leurs bras. Ils auoient visages beaux, mais presque comme bouffis à cause du sang qui leur montoit au front pour l'effort qu'ils faisoient, ce que les veines grosses auprès des temples, & au milieu du front, tesmoignoient assez : & le peintre auoit esté soigneux, & y auoit trauaillé avec tant d'industrie, qu'encores qu'il les representast vne action qui faisoit paroistre que chacun vouloit vaincre; si est-ce qu'à leur visage on connoissoit bien qu'il n'y auoit point d'inimitié entr'eux, ayant meslé parmy leur combie ne sçay quoy de doux & de riant aux yeux & en la bouche de tous les deux. Leurs flancs beaux estoient vn peu à costé où ils les auoient laissé choir : & de fortune estans tombez l'un pres de l'autre, les endroits qui estoient allumez, s'estoient rencontrez ensemble, de sorte qu'encores que le reste des flambeaux fust séparé, les flammes toutesfois des deux s'vnissant ensemble, n'en faisoient qu'une, & par ce moyen ils esclairoient ensemble, & avec d'autant plus d'ardeur & de clarté que l'un adjoûtoit à l'autre tout ce qu'elle en auoit avec ce mot : **N O S V O L O N T É Z D E M E S M E N E S O N T Q V V N E.** Leurs arcs estoient ie ne sçay comment si bien entrelassés l'un dans l'autre, qu'ils ne pouuoient

ter que tous deux ensemble, & les carquois qu'ils auoient sur les espaules, estoient ien pleins de fleches: mais à la couleur des lumes, on connoissoit bien que celles qui estoient en l'un, appartenioient à l'autre, parce que dans le carquois d'or les fleches estoient plumes argentées, & dans l'argenté les dorées.

Cette troupe eust demeuré long-temps sans entendre cette peinture, si le Berger Silandre par la priere de Paris ne la leur eust declarée. Ces deux amours, dit-il, gentille troupe, signifient l'Amant & l'Aimé. Cette Palme & ce Myrte entortillez, signifient la victoire d'amour, d'autant que la Palme est la marque de la Victoire, & le Myrte de l'Amour. Doncques l'Amant & l'Aimé s'efforcent à qui sera victorieux, c'est à dire, à qui sera plus Amant. Ces flambeaux dont les flammes sont assemblées, & qui pour ce sujet sont plus grandes, montrent que l'amour reciproque augmente l'affection. Ces arts entrelassez & liez de forte ensemble, que l'on ne peut tirer l'un sans l'autre, nous enseignent que toute chose sont tellement communes entre les amis, que la puissance de l'un est celle de l'autre, voire que l'un ne peut rien faire sans que son compagnon contribue auant de s'en aller, que le changement de fleches nous apprend, encore mieux on peut encores connoistre par cette allégorie.

blée d'arcs & de flammes, & par cet échange de fleches l'union des deux volontez en vne, & comme disent les plus sçavans, que l'Amant & l'Aimé ne font qu'un. De sorte qu'à ce que ie puis voir, ce tableau ne nous veut représenter que les efforts de deux Amans pour emporter la victoire l'un sur l'autre, non pas d'estre le mieux aimé, mais le plus remply d'Amour, nous faisant entendre que la perfection de l'Amour n'est pas d'estre aimé, mais d'estre Amant.

Que si cela est, ma belle Maistresse, dit-il, se tournant vers Diane, voyez combien vous m'en devez de riste. J'avouë librement, dit-elle, que de cette sorte j'aime mieux estre en vos dettes que si vous estiez aux miennes. Hy-las estoit à l'entrée, & n'osoit passer outre, quoy qu'il en eust beaucoup d'envie, & plus encore lors que panchant dedans la moitié du corps, il vid l'autel de gazon, & le tableau qui estoit dessus; & parce qu'il ne le pouvoit bien voir, il prestoit l'oreille fort attentive aux discours de Silvanre, & en mesme temps il ouyt que le Berger respondit à Diane: Je voy bien, ma belle Maistresse, que vous ny moy ne sommes point representez en ce tableau, puis qu'ils sont chacun amant & aimé, & que vous estes bien aimée, mais non pas Amante, & moy Amant, & non pas aimé, & cela plus par malheur que par raison.

Il n'y a, dit Diane, difference entre nous que des paroles : car j'appelle raison ce que vous venez de nommer mal-heur : & toutes-fois c'est la mesme chose. Si toute la difference, dit-il, estoit au mot, ie ne m'en soucirois gueres, mais le mal est qu'en effect ce que vous appelez raison, moy mal-heur, me remplit de toute sorte de desplaisirs, & que son contraire me rendroit le plus heureux Berger de l'Vniuers. A ce mot il se tourna vers le tableau, & parce que Diane vouloit respondre: le vous supplie, dit-il, ma belle Maistresse, de ne me donner dauantage de connoissance de vostre peu de bonne volonteé, & me permettre de voir ce qui est encor derriere ce tableau. En lors le prenant en la main, il lut ces paroles qui estoient escriptes au bas :






VOICY LES DOVZE TABLE

POUR VOIX D'AMOUR, QUE SUR  
la peine d'encourir sa disgrâce, il com-  
mande à tout Amant d'observer.

Premiere Table.

 Vient estre pais fait Amant,  
et faut qu'il aime incessamment.  
L'extrême Amant seul en est digne,  
Aussi la modicité, et le sup-  
pléant ou est plus est signé,  
Que non pas de fidélité.

Deuxiesme Table.

Qu'il n'aime iamais qu'en un lieu,  
Et que cet Amour soit un dieu,  
Qu'il adore pour toute chose:  
Et n'ayant iamais qu'un objet,  
Tous les bon-heurs qu'il se propose  
Soient pour cet unique sujet.

Troiesme Table.

Bornant en lay tous ses plaisirs,  
Qu'il arreste tous ses desirs,

*Qu'il s'efforce de cette belle :  
 Pour qu'il cesse de s'aimer ,  
 Plus que d'autant qu'il aime d'elle,  
 Il se doit pour elle estimer.*

Quatriesme Table.

*Que s'il a le soin d'estre mieux,  
 Ce ne soit que pour les beaux yeux,  
 Dont son Amour a pris naissance :  
 S'il souhaite plus de bon-heur,  
 Ce ne soit que pour l'esperance,  
 Qu'elle en recevra plus d'honneur.*

Cinquiesme Table.

*Telle soit son affection ,  
 Que mesme la possession,  
 De ce qu'il desire en son ame ,  
 S'il doit l'acheter au mespris  
 De son honneur ou de sa Dame ,  
 Luy soit moins chere que ce pris.*

Sixiesme Table.

*Pour suiet qui se vienne offrir,  
 Qu'il ne puisse jamais souffrir  
 La honte de la chose aimée :  
 Et si deuant luy par desdain,  
 D'un mesdisant elle est blasmée ,  
 Qu'il meure ou la venge soudain.*

Septiesme Table.

*Que son Amour fasse en effect,  
 Qu'il inge en elle tout parfait,*

328 LA II. PARTIE D'ASTREE.

Et quoy que sans doute il l'estime,  
 Au prix de ce qu'il aimera,  
 Qu'il condamne comme d'un crime  
 Celuy qui moins l'estimera.

Huictiesme Table.

Qu'espris d'un Amour violent,  
 Il aille sans cesse brustant,  
 Et qu'il languisse, & qu'il souffre,  
 Entre la vie & le trespas,  
 Sans toutesfois qu'il puisse dire  
 Ce qu'il veut, ou qu'il ne veut pas.

Neufiesme Table.

Mesprisant son propre sejour,  
 Son ame aille viure d'Amour  
 Au sein de celle qu'il adore,  
 Et qu'en elle ainsi transformé,  
 Tout ce qu'elle aime & qu'elle honore,  
 Soit aussi de luy bien aimé.

Dixiesme Table.

Qu'il tiennne les iours pour perdus  
 Qui loing d'elle sans despendre,  
 Toute peine soit embrassée,  
 Pour estre en ce lieu deffré,  
 Et qu'il y soit de la parité,  
 Si le corps en est séparé.

Onzième Table.

*Que la perte de la raison,  
Que les liens & la prison,  
Pour elle en son ame il cherisse,  
Et se plaise à s'y renfermer,  
Sans attendre de son service,  
Que le seul honneur de l'aimer.*

Douzième Table.

*Qu'il ne puisse jamais penser,  
Que son Amour doive passer:  
Qui d'autre sorte le conseille,  
Soit pour ennemy reputé,  
Car c'est de luy prêter l'oreille,  
Crime de lene Maieffé.*

Hylas qui escoutoit ce que Siluandre lisoit: Je ne croy point, dit-il, Siluandre, qu'une seule des paroles que tu as préférées, soit écrite au tableau que tu tiens: mais les ayant composées il y a long-temps selon ton humeur melancholique, tu feins à cette heure de les lire pour leur donner plus d'autorité, & tromper plus aisément toute une trouppé. Cela seroit peut estre faisable, respondit Siluandre, s'il n'y avoit icy que moy qui sceuss lire, & si ces loix estoient contraires à la raison, ou aux anciens statuts d'Amour. Si ce que je te reproche n'estoit veritable, ajouta

Hylas, tu m'apporterois icy ce que tu tiens de la main, pour me le faire voir. Si tu iuges, repliqua Siluandre, que ce saint lieu seroit profané par ton corps, à plus forte raison dois-tu penser que ces saintes loix le seroient beaucoup plus, si par la lecture que tu en ferois, ton ame en'auoit communication. Car ce n'est que pour l'imperfection qui est en elle, que tu aduouerois que ton corps est profane, & indigne d'entrer icy. Toute la troupe se mist a rire, & quoy que l'inconstant voulust repliquer, si ne fut-il point escouté, parce que Siluandre ayant remis le tableau sur les gazons, & baisé les deux coings de cet autel rustique chacun suiuit Paris, qui trouuant vne porte faite d'ozier, passa de ce lieu en vn autre cabinet beaucoup plus ample. Il y auoit au dessus de la voûte de la porte vn feston où pendoit vn tableau, dans lequel ces vers estoient escrits :

---

M A D R I G A L.

**L**E Temple d'amitié,  
Ouvre sans plus l'entrée,  
Du saint Temple d'Astree :  
Où l'Amour qui m'ordonne,  
De te seruir ians fin  
Comme iadis on l'ay donny mes vœux,  
Vient qu'ors de luy donne.

*Les tristes nuicts.*

*De mes ennuis.*

Atrée fut celle qui s'y arresta le plus : fut qu'à cause de son nom ; il luy semblast qu'elle y eust le plus d'intérêt, ou qu'oyant parler de la vie & des ennuis, elle pensast que cela se deust entendre de la fortune du pauvre & infortuné Celadon. Tant y a qu'elle considéra longuement cette esécriture, & cependant le reste de la trouppé estant passée plus outre, & trouvant vne vouëte faite comme la premiere, mais beaucoup plus ample, d'abord tous se jetterent à genouil, & ayant avec silence adoré la Déesse à qui ce lieu estoit consacré, Parris, comme il auoit desia fait, offrit pour toute la trouppé vn rameau de chesne sur l'Autel. Il estoit de gazons comme l'autre, sinon qu'il estoit fait en triangle, & du milieu sortoit vn gros chesne, qui se poussant vn pied par dessus les gazons avec vn tronc seulement, se separoit en trois branches d'vne esgale grosseur, & se haussant de cette sorte plus de quatre pieds ; ses branches venoient d'elles-mesmes à se remettre ensemble, & n'en faisoient plus qu'vne qui s'esleuoit plus haut qu'aucun arbre de tout ce bocage sacré. Il sembloit que la nature eust pris plaisir de se iouïr en cet arbre, ayant d'vn tyge tiré ces trois branches, & puis si bien rejointes (sans aide de

l'artifice ) qu'une mesme escorce les fioit, & les tenoit ensemble. En la branche qui estoit à costé droit on voyoit dans l'escorce, HESVS, & en celle qui estoit à costé gauche, BERNVS, & en celle du milieu THARAMIS, au tyge d'où ces trois branches sortoient, il y auoit TAVRATES, & en haut où elles se réunissoient, il y auoit de mesme, TAVRATES,

Ces choses qui estoient selon la coustume de leur religion ( car ils adoroient Dieu sous les tyges des chesnes ) ne les estonnerent point, mais si fit bien ce qu'ils apperceurent à main gauche. C'estoit vn autre autel qui estoit aussi de gazons, avec deux grands vases de terre, dans lesquels estoit deux tyges de Myrte. Au milieu l'on voyoit vn tableau, par dessus lequel les deux Myrtes pliant les branches, sembloient luy faire vne couronne, & cela estoit bien reconnu pour n'estre pas naturel, mais entortillé de cette sorte par artifice. Le tableau representoit vne Bergere de sa hauteur, & au plus haut du tableau il y auoit, *C'est la Déesse Astrée*, & au bas on voyoit ce vers :

*Plus digne de nos vœux, que nos vœux ne sont  
d'elle.*

Si tost que Diane iceta les yeux dessus, elle

se tourna vers Phillis. N'avez-vous iamais veu  
 luy dit-elle, mon seruiteur, personne à qui se  
 pourtraict ressembler? Phillis le considerant da-  
 uantage. Voila, luy respondit-elle, le pour-  
 traict d'Astrée, ie n'en vis iamais vn mieux fait,  
 ny qui luy ressemblast dauantage: mais, conti-  
 nua-t-elle, vous semble-t'il qu'on ne l'ait pas  
 voulu rendre reconnoissable? N'a-t-elle pas en  
 la main la mesme houlette qu'elle porte? &  
 lors prenant celle qu'Astrée tenoit: Voyez, ma  
 Maistresse ces doubles C, & ces doubles A, en-  
 trelassez de mesme sorte tout à l'entour, &  
 comme l'endroit, où elle la prend quand elle la  
 porte, est garny de mesme façon, & les fers d'en  
 bas de cuiure, avec les mesmes chiffres: & le  
 sifflet qui est en haut, representant la moitié  
 d'un serpent, comme il se tourne de mesme.  
 Vous auey raison, dit Diane, mesme que ie  
 vois icy Melampe couché à ses pieds. Il est  
 bien reconnoissable aux marques qu'il porte.  
 Voyez la moitié de la teste comme il l'a blan-  
 che & l'autre noire, & sur l'oreille noire la mar-  
 que blanche. Si l'autre oreille n'estoit cachée, il  
 ya apparence que nous y verrions la marque  
 noire: car le peu qui s'en voit au haut de la  
 teste, & au dessus paroist estre blanc. Voyez  
 aussi cette marque blanche tout autour du col  
 en façon de colier, & l'eschancrure du poil  
 noir qui se tournant en demy lune dessus les  
 espauls, finit de mesme sur la croupe où le



334 LA II. PARTIE D'ASTRÉE:

blanc recommence. On n'y a pas mesme oublié cette bande noire & blanche tout le long des iambes. Siluandre s'approchant d'elle, & moy, dit-il, i'y reconnois entre ce troupeau de brebis qu'Astrée aime le plus. La voila toute blâche sinon les oreilles qu'elle a noires, le nez le tour des yeux, le bout de la queue, & l'extrémité des quatre iambes: & afin qu'elle ne fust pas mesconnuë, regardez les nœuds que ie l'ay veu porter plusieurs fois à l'entour des cornes en façon de guirlande, Astrée oyant tous ces discours, demeuroid estonnée & muette, sans faire autre chose que regarder avec admiration ce qu'elle voyoit. Toutesfois s'avançant pres de l'Autel, & voyant plusieurs petits rouleaux de papier espars dessus, elle en prit un, & le desliant toute tremblante, y trouua ces vers:

---

*Privé de mon vray bien, ce bien faux me soulage.*

**P**'ASSANT si tu t'enquiers qui dedans ce bocage

*M'a donné ce portraict,*

*Sçache qu'Amour l'a fait.*

*Qui privé du vray bien, d'un bien faux me soulage.*

*Pressé de la douleur ie luy tiens ce langage*

*Banny de la moitié*

*Permettez par pitié,  
Que priné du vray bien, ce bien faux me soulage,*

*Confiné dans ce lieu que pour vous rendre homma-  
ge,*

*Je vous ay consacré:*

*Ayez au moins à gré,  
Que priné du vray bien, ce bien faux me soulage,*

*S'il ne m'est pas permis de voir vostre visage,  
Ces beaux traits pour le moins,*

*Seront de resmoins,*

*Que priné du vray bien, ce bien faux me soulage,*

*Ie leur dis, ô beaux traits que ie retiens pour gage,  
Que nul autre Amoureux*

*Ne fut onc plus heureux,*

*Priné de mon vray bien, ce bien faux me soulage,*

*Ie les adore donc, non pas comme une image,  
Mais comme Dieux tres-grands:*

*Car par effect i'apprends,*

*Que priné du vray bien, ce bien faux me soulage,*

Astrée estant retirée à part, lisoit & confide-  
roit ces vers; & plus elle regardoit l'escriture,  
& plus il luy sembloit que c'estoit de celle de  
Celadon: de sorte qu'auec vn long combat en  
elle-mesme, il luy fut impossible de retenir  
les larmes; & pour les cacher, elle fut con-

trainée de tourner le visage vers l'autre autel.  
 Mais Phillis qui estoit aussi estonnée, qu'aucune de la compagnie ayant pris vn autre de ces rouleaux, l'alla trouuer se doutant bien qu'elle qui faisoit separer Astrée de cette sorte, n'estoit que ces peintures, & ces escrits, qu'elle mesme reconnoissoit fort bien pour estre de ceux de Celadon. Et parce que Diane s'en alloit aussi la trouuer, Phillis luy fit signe de ne le faire, de peur que Siluandre, & Paris ne la suivissent, ce qu'aïsement elle entendit: & pour s'en retournant vers l'image d'Astrée, elle ouvrit quelques rouleaux de ceux qui estoient sur l'Autel: le premier qui luy tomba entre les mains, fut celui-cy:

## DIALOGUE,

SUR LES YEUX D'VN PORTRAICT.

## STANCES.

**S**ONT-CE, Peintre spanant, des ames; ou  
 des flames,

*Qui naissant de ces yeux leur volent alentour?*

*Ce sont flames d'Amour qui consomment les ames:*

*Ce sont ames plus tost qui font viure l'Amour.*

*Ah! qui n'admira ces flames incomparables;*

*Si la vie & la mort procedent de ces yeux?*

*Le.*

*Les effets des grands Dieux sont-ce pas des mer-  
veilles,*

*Et ses soleils aussi ne sont-ce pas des Dieux ?*

*Les aimer comme humains , c'est donc erreur ex-  
trême ,*

*Puis qu'il faut des Dieux generer le pouvoir :  
Ne commandent-ils pas à ton cœur qu'il les aime,  
Ayant desja permis à tes yeux de les voir ?*

*Il est vray , mais mon cœur touché de reuerence,  
doit de deuotion non d'Amour s'allumer ;  
Les Dieux ne veulent rien outre nostre puissance,  
Esprenne , si tu peux , les voir sans les aimer.*

Cependant que Diane pour amuser toute  
la compagnie alloit lisant tout haut ces vers,  
& ceux - cy estans finis en prenoit d'autres ,  
dont l'Autel estoit presque couuert; Phillis s'a-  
dressant à la Bergere Astrée: Mon Dieu, ma  
sœur, luy dit-elle, que ie demeure estonnée des  
choses que ie voy en ce lieu: Et moy, dit-elle,  
i'en suis tant hors de moy que ie ne sçay si ie  
dors ou si ie veille: & voyez cette lettre, & puis  
me dites ie vous supplie, si vous n'en auéz ia-  
mais veu de semblables. C'est, respondit Phillis  
de l'escriture de Celadon, ou ie ne suis pas  
Phillis. Il n'y a point de doute, repliqua Astrée,  
& mesme ie me ressouuiens qu'il auoit escrit ce  
dernier vers:

*Privé de mon vray bien , ce bien faux me soulage  
 au tour d'un petit. pourtraict qu'il auoit de  
 moy , & qu'il portoit au col dans vne peti-  
 te boëtte de cuir parfumé. Voyons , dit Phil-  
 lis , ce qu'il y a dans ce papier que ie tiens  
 en la main , & que j'ay pris au pied de vostre  
 image.*

## S O N N E T.

**Q**U' *un ne l'admireroit , & qui n'aimerait  
 mieux*

*Errer en l'adorant plein d'Amour & de crainte,  
 Et rendre courroucez contre soy tous les Dieux,  
 Que n'idolâtrer point une si belle sainte ?*

*Mais qu'est-ce que ie dis ? en effet elle est peinte,  
 La belle que voicy , ce ne sont pas des yeux,  
 Comme nous les croyons , ce n'en est qu'une feinte,  
 Dont nous devoit la main du peintre ingenieux.*

*Ce ne sont pas des yeux , si ressens-je la playe,  
 Quoy que le trait soit feint , toutesfois estre vraye,  
 Fuyons donc puis qu'ainsi les coups nous en sen-  
 tons :*

*Mais pourquoy fuirons-nous ? la fuite en est bie-  
 vaine,*

*Si deſſa bien auant dans le cœur nous portons,  
De ces yeux vrais ou faux la bleſſure certaine.*

Ah ! ma ſœur, dit alors Aſtrée, n'en doutons plus, c'eſt bien Celadon qui a eſcrit ces vers, c'eſt bien luy ſans doute, car il y a plus de trois ans qu'il les fit ſur vn pourtrait que mon pere auoit fait faire de moy, pour le donner à mon oncle Focion. A ce mot les larmes luy reuindrent aux yeux, mais Phillis qui craignoit que ces autres Bergers & Bergeres ne s'en apperceuſſent; Ma ſœur, luy dit-elle, voicy vn ſujet de reſiouyſſance, & non pas de triſteſſe : car ſi Celadon a eſcrit cecy, comme ie le crois, il eſt certain qu'il n'eſt point mort, quand vous auez penſé qu'il ſe ſoit noyé. que ſi cela eſt, quel plus grand ſujet de ioye pourrions-nous receuoir ? Ah ! ma ſœur, luy dit-elle, tournant la teſte de l'autre coſté, & la pouſſant vn peu de la main, ah ! ma ſœur, ie vous ſupplie ne me tenez point celangage.

Celadon eſt veritablement mort par mon imprudence, & ie ſuis trop mal-heureuſe pour ne l'auoir pas perdu. Et ie voy bien maintenant que les Dieux ne ſont pas encor contents des larmes que j'ay verſées pour luy, puis qu'ils m'ont conduitte icy pour m'en donner vn nouveau ſujet. Mais puis qu'ils le veulent, ie verſeray tât de pleurs, que ſi ie ne puis en lauer entièrement mon offenſe, ie m'efforceray pour le

moins de le faire, & ne cesseray que ie ne perde ou la vie ou les yeux. Je ne vous diray pas, repliqua Phillis, que Celadon viue: mais si feray biẽ que s'il a escrit ce que nous lisons, il faut que de necessitẽ il ne soit pas mort. Et quoy, dit-elle, ma sœur, n'avez-vous iamais ouy dire à nos Druydes, que nous auons vne ame qui ne meurt pas encor que nostrecorps meure? Je l'ay bien ouy dire, respondit Phillis: Et n'avez-vous pas bonne memoire de ce qu'ils nous ont si souuent enseigné, qu'il faut donner des sepultures aux morts, voire mesmes leur mettre quelque piece d'argent dans la bouche, afin qu'ils puissent payer celuy qui les passe dans le Royaume de Dis? Qu'autrement ceux qui sont priuez de sepulture, demenrent cent ans errants le long des lieux où ils ont perdu leurs corps? Et ne sçavez-vous pas que celuy de Celadon n'ayant pû estre trouué, est demeuré sans ce dernier office de pitié? Que si cela est, pourquoy seroit-il impossible qu'il allast errant le long de ce mal-heureux riuage de Lignon, & que conseruant l'amitié qu'il m'a tousiours portée, il eust encorẽ pour son intention les mesmes pensées qu'autresfois il a eues? Ah ma sœur, ma sœur, Celadon est trop veritablement mort pour mon contentement, & ce que nous en voyons, n'est que le tesmoignage de son amitié, & de mon imprudence. Ce que i'en  
 , respondit Phillis n'est que pour l'apparen-

ce que i'y vois , & le desir que i'en ay pour vostre repos. Je le connois bien , repliqua Astrée , mais ma sœur , ressouvenez-vous que si i'auois creu que Celadon fust en vie , & qu'en fin ie trouuasse qu'il fut mort , il n'y auroit rien qui me pûst conseruer la vie : car ce seroit le perdre vne seconde fois , & les Dieux & mon cœur sçauent combien la premiere m'a conduite pres du tombeau. Encor vous doit-ce estre du contentement , respondit Phillis , de connoistre que la mort n'a pû effacer l'affection qu'il vous portoit. C'est dit-elle , pour sa gloire , & pour ma punition. Mais plustost , dit Phillis , qu'estant mort il a veu clairement & sans nuage la pure & sincere amitié que vous luy portez , & que mesme cette ialousie qui estoit cause de vostre courroux , ne procedoit que d'une Amour tres-grande. Car i'ay ouy dire que comme nos yeux voyent nos corps , de mesmes nos ames separées se voyent & reconnoissent. Astrée respondit : Ce seroit bien la plus grande satisfaction que ie peusse receuoir , car ie ne doute nullement , qu'autant que mon imprudence luy a donné de subject d'ennuy , autant la veüe qu'il auroit de ma bonne volonté , luy donneroit du contentement. Car si ie ne l'ay plus aimé que toutes les choses du monde , & si ie ne continuë encores en cette mesme affection , que iamais les Dieux ne m'aiment.



Ces Bergeres parloient de cette sorte, cependant que Diane entretenoit le reste de la troupe, lisant quelques fois les petits rouleaux qu'elles trouuoient sur l'Autel, d'autres fois demandant à Paris, Tircis, & Siluandre ce qu'il iugeoient de ces choses. Il n'y a personne icy dit Paris, qui ne connoisse bien que ce portraict a esté fait pour Astrée, & qui de mesme ne iug qu'il a esté mis en ce lieu par quelqu'un qui n l'aime pas seulement, mais qui l'adore. Quand a moy, dit Siluandre, ces chiffres me feroient croire que ce seroit Celadon, si Celadon n'estoit point mort. Comment, dit Tircis, Celadon, ce Berger qui se noya icy quatre ou cinq Lunes dans Lignon? Celui-là mesme, respondit Siluandre. Et seruoit-il Astrée? adjousta Tircis. Au contraire j'ay ouy dire qu'il y auoit tant d'inimitié entre leurs familles.

La beauté de la Bergere fut plus grande que la haine, respondit Siluandre, & me semble que puis qu'il est mort, il n'y a point de danger de le dire. Je croy, interrompit Diane, qu'il n'y auroit-il pas encor qu'il vesquit, ayant esté si discret, & Astrée si sage, que cette affection ne scauroit auoir offensé personne. Astrée qui s'estoit teüe quelque temps, oyant ce que les Bergers disoient d'elle, encore que ces yeux ne fussent pas encor bien remis, ne pût s'empescher de leur respondre : Ces larmes que

ne puis cacher , rendront tesmoignage que Celadon m'a aimée , puis que sa memoire me les arrache par force : mais ces escrits qui sont sur ces gazons , tesmoignent aussi qu'Astrée a plustost fait faute contre l'Amour que contre le deuoir. Cela est cause que ie ne fais point de difficulté de l'auoüer pour luy rendre au moins cette satisfaction apres sa mort, que mon honnesteté n'a iamais permis qu'il eust receüe durant sa vie. A ces paroles toute la troupe s'approcha d'elle , & Diane luy montrant les billets qu'elle auoit : Est-ce là de l'escriture de Celadon ? S'en est sans doute, respondit Astrée. C'est donc signe , adjousta Diane , qu'il n'est pas mort. A quoy Phillis respondit , c'est dequoy nous parlions à cette heure-mesme : mais elle dit que l'ame de Celadon qui va errant le long du riuage de Lignon les a escrits. Et quoy , adjousta Tircis , n'a-t'il point esté enterré ? C'est la cause, dit Astrée, qu'il va errant de cette sorte : car on ne luy a pas mesme fait vn vain Tombeau. C'est veritablement, repliqua Paris, trop de nonchalance, d'auoir laissé si longuement en peine pour vn deuoir de si peu de momēt , vne si belle ame que celle de ce gentil Berger. Voila, dit Tircis, comme le soucy des morts touche le plus souvent fort peu ceux qui suruiuent : de sorte que l'estime ceux-là , qui durant leur vie y pouuoient. Et sans mentir , adjousta Diane , c'est

choſe eſtrange, que ce Berger tant aimé, non ſeulement de tous ſes parens, mais de tout noſtre hameau, n'ait receu ce pitoyable office que reçoüēt les moins aimez. C'eſt peut-eſtre, dir Therſandre, que les Dieux l'ont ordonné de certe ſorte, afin qu'il n'abandonnaſt pas ſi toſt ces lieux qu'il auoit tant aimez, & que recompénſe de ſon affection, il euſt ce contentement de demeurer quelque temps pres de celle qu'il aime.

Toutesfois, dir Tircis, i'ay appris que tout ainſi que noſtre corps ne peut demeurer en l'air, en l'eau, ny dans le feu, ſans vne continueſſe peine, parce qu'eſtant peſant, il faut qu'inceſſamment il ſe trauaille, tant qu'il eſt en ces elemens qui n'ont rien de ſi ſolide: de meſme l'ame deſpouillée du corps, n'eſtant point en ſon propre element, tant qu'elle demeure entre nous, eſt en vne continueſſe peine, iuſques à ce qu'elle ſoit entrée aux champs Eliſiens, où elle trouue vn autre air, vne autre terre, vne autre eau, & vn autre feu, d'autant plus parfaicts & conuenables à ſa nature, que ceux où nous ſommes le ſont dauantage à nos corps lourds & groſſiers. Ce que ie ſçay: parce que quand ma chere & tant aimée Cleon fut morte, ie fus preſque en reſolution de ne luy donner point de ſepulture, afin de retenir certe belle ame quelque temps aupres de moy: mais nos Druydes me ſortirent de certe erreur,

ne faisant entendre ce que ie viens de vous dire. Quant à moy, dit Siluandre, puis qu'à l'aide de sepulture on demeure quelque temps autour du lieu où l'on meurt, ie veux prier tous mes amis, que si ie meurs en cette contrée, ils ne m'enterrent point, afin que j'aye plus de loisir de voir ma belle Maistresse. Car il n'y a contentement des champs Elisiens qui vaille celuy-là, ny peine qu'une ame puisse souffrir pour n'estre en son element, qui ne soit beaucoup moindre que le bien de la voir.

Cela seroit fort bon, respondit Tircis, si apres la mort vous despoüillant du corps, vous ne laissez point aussi toutes ces amours : mais j'ay ouy dire à nos sages, que nos passions n'estoient que des tributs de l'humanité, & que les Dieux nous auoient naturellement donné cet instinct, afin que la race des hommes ne vint à defaillir, mais qu'apres la mort, d'autant que les ames sont immortelles, & que rien d'immortel ne peut engendrer, cet Amour se perd en elles, tout ainsi que la volonté de manger, de boire, & de dormir. Et toutesfois, dit Siluandre, si Céladon a escrit ce que nous lisons, il n'y a pas apparence qu'il ait perdu l'affection qu'il portoit à cette Bergere. Et qui sçait, respondit Tircis, si les Dieux qui sont iustes, ne luy ont point voulu donner cette particuliere satisfaction pour recompense de

la vertueuse & sainte amitié qu'il a portée à cette Bergere? Si cela est, repliqua Siluandre, pourquoy ne dois-je esperer de trouuer les Dieux aussi iustes & favorables que luy, puis que mon amitié ne cede ny à la sienne, ny à nulle autre, soit en ardeur, soit en vertu? Mais dit Astrée, si les Dieux luy ont fait cette grace que vous dites, ne seroit-ce point impieté en luy rendant le deuoir de sa sepulture de le faire partir de cette contrée, & luy rauir le contentement? Nullement, respondit Tircis: car la grace que les Dieux luy ont faite en cela, n'a esté que pour soulager la peine que continuellement il reçoit, estant contraint de demeurer sous vn Ciel si contraire à son naturel.

Ces Bergers discouroient de cette sorte, quand Phillis considerant tout ce qui estoit en ce lieu, ietta sa veüe sur vn endroit où il y auoit apparence que quelqu'un se fust mis bien souuent à genoux: car la terre en auoit les marques bien imprimées. Et par ce que cela estoit vis à vis de l'Autel, & qu'elle y vid vn rouleau de parchemin attaché à vne hart ou tortis de saule, elle s'y en alla pour voir ce que c'estoit, & le desployant trouua ces paroles:

. O R A I S O N A L A  
D E E S S E A S T R E E .

**G**RANDE & toute-puissante Deesse, encore que vos perfections ne puissent estre esgalées, il ne faut que nos sacrifices ne pouvant estre tels que vous meritez, laissent de vous estre agreables, puis que si les Dieux ne receuoient que ceux qui sont dignes d'eux, il faudroit qu'eux-mesmes fussent la victime. Or ce que ie viens offrir à vostre Deité, c'est vn cœur & vne volonté qui n'ont iamais esté dediez qu'à vous seule. Si cette offrande vous est agreable, tournez les yeux pleins de pitié sur cette ame qui les a tousiours trouuez si pleins d'Amour, & par vn acte digne de vous, sortez la de la peine où elle demeure continuellement, & la mettez en repos, duquel son mal-heur, & non son demerite l'a iusques ioy esloignée. Ie vous requiers cette grace par le nom de Celadon, de qui la memoire vous doit plaire, si celle du plus fidelle & affectionné de vos seruiteurs, peut iamais auoir obtenu de vostre Diuinité cette glorieuse satisfaction.

Phillis faisant signe de la main, & appellant Astrée: Venez lire, luy dit-elle, ma sœur, ce

que Celadon vous demande, & vous connoistrez que Tircis nous a dit vray : & lors s'estans tous approchez, elle releut tout haut cette Oraison, qui ne fut pas sans qu'Astrée accompagnast ses paroles de larmes, encores qu'elle se contraignist le plus qu'il luy fut possible : mais elle ne pouuoit ressentir ces des-plaisirs avec vne moindre demonstration. Et lors que Phillis eut paracheué : Vrayement, dit Astrée, ie satisferay à sa iuste demande : Et puis que ses parens ne luy rendent pas le de-voir, à quoy la proximité les oblige, il recevra de moy celuy d'une bonne amie. A ce mot sortant de ce lieu, apres auoir honoré l'Autel des Dieux, toute cette troupe retourna vers Hylas, qui en les attendant n'auoit point esté oisif : car les voyant tous attentifs dans l'autre cabinet, il entra dans celuy où estoient les douze Tables des loix d'Amour : & quoy qu'il en redoutast l'entrée, si est-ce que mesprisant la force d'Amour, luy semblant qu'il ne luy pouuoit faire pis, que luy faire perdre sa Maistresse, à quoy il sçauoit de tres-bons remedes, il entra à la desrobée dedans : & prenant le tableau qui estoit sur les gazons, voulut ressortir incontinent dehors, croyant que s'il offensoit en y entrant, que moins il y demeureroit, moindre aussi seroit son offense. Et de fortune le prenant à la haste, & s'en retournant de mesme, il heurta contre vn des

ostez de l'entrée, de telle sorte que l'esbran-  
 ant, il fit tomber à ses pieds vne escrutoire  
 que celuy qui auoit fait cet ouurage tenoit là  
 expressement pour escrire ses conceptions,  
 quand il y venoit faire ses prieres. Il le ramasse  
 comme enuoyé de quelque Dieu, & se re-  
 solut de corriger en ces loix ce qu'il y trouue-  
 roit de contraire à son humeur. En cette deli-  
 beration il les lit : & incontinent comme il  
 eut l'esprit prompt, les changea de cette  
 sorte :

T A B L E S D' A M O U R  
 F A L S I F I E E S P A R L' I N -  
 constant *Hylas.*

Premiere Table.



*V* i veut estre parfait Amant,  
 Qu'il n'ayme point infiniment :  
 Telle amitié n'en est pas digne,  
 Puis qu'au rebours l'extremité,

*De l'imprudence est plustost signe,  
 Que non pas de fidelité.*

Deuxiesme Table.

*Qu'il aime & serue en diuers lieux,  
 Et qu'il tourne tousiours les yeux,*



*Dessus quelque nouvelle chose :*

*Aimant aussi diuers objets .*

*Que les bon-heurs qu'il se propose ;*

*Soient aussi pour diuers sujets .*

### Troisiesme Table.

*Ne bornant iamais ses desirs ,*

*Qu'il cherche par tout ses plaisirs ,*

*Faisant tousiours amour nouvelle :*

*Voire qu'il cesse de l'aimer ,*

*Sinon que d'autant qu'aimé d'elle ,*

*Pour luy seul il doit l'estimer .*

### Quatriesme Table.

*Que s'il a du soin d'estre mieux ,*

*Ce soit pour plaire à tous les yeux*

*Des belles de sa connoissance :*

*S'il souhaite quelque bon-heur ,*

*Ce ne soit que pour l'esperance ;*

*D'estre plus absolu seigneur .*

### Cinquiesme Table.

*Telle soit son affection ,*

*Que mesme la possession*

*De ce qu'il desire en son ame ,*

*S'il doit l'acheter au mespris*

*De son honneur ou de sa Dame ;*

*Il la vueille bien à ce pris .*

## Sixiesme Table,

*Pour suiet qui se vienne offrir,  
Qu'il ne puisse iamaïs souffrir  
Querelle pour la chose aimée:  
Que si deuant luy par desdain,  
D'un mesdisant elle est blasmée,  
Qu'il y consente tout soudain.*

## Septiesme Table.

*Que l'Amour permette en effaict,  
Que son iugement soit parfaict,  
Et que dans son ame il l'estime,  
Toute telle qu'elle sera,  
Condamnant comme d'un grand crime  
Celuy qui peu l'estimera.*

## Huietiesme Table.

*Qu'espris d'un Amour assez lant,  
Il n'aille sans cesse bruslant,  
Ny qu'il languisse, ou qu'il soupire,  
Entre la vie & le trespas,  
Mais que tousiours il puisse dire,  
Ce qu'il veut, ou qu'il ne veut pas.*

## Neufiesme Table.

*Estimant son propre sejour,  
Son ame en soy viue d'Amour,  
Et non en celle qu'il adore,  
Sans qu'en elle estant transformé,*

*Tout ce qu'elle aime & qu'elle honore,  
Soit aussi de-luy aimé.*

Dixiesme Table.

*Qu'il ne tiennne pas pour perdu  
Les iours loing d'elle despendus,  
Si la peine n'est surpassée,  
Par le bien qu'il s'est figuré,  
Mais se contente en sa pensée,  
Si le corps en est séparé.*

Onziesme Table.

*Qu'il se remette à la raison,  
Que ses liens & sa prison,  
Pour elle bien-tost il finisse:  
Messprisant de s'y renfermer,  
S'il n'attend rien de son service,  
Que le vain honneur de l'aimer.*

Douziemes Table.

*Qu'il ne puisse jamais penser,  
Que telle Amour n'ait à passer:  
Qui d'autre sorte le conseille,  
Soit pour ennemy réputé,  
Car c'est de luy prestre l'oreille,  
Crime de leze Maiesté,*

Hylas se hasty le plus qu'il luy fut possible  
de changer de-cette sorte ces douze Tables: &  
afin que ses rayeures fussent moins connues, il  
les

les effaçoit avec la pointe d'un cousteau : & y ayant raclé un peu de son ongle les en couvroit , & puis les polissoit , fust avec l'ongle mesme , fust avec le dos du cousteau , & en fin escrivoit dessus ce qu'il y avoit changé : ce qu'il fit si promptement qu'il estoit mal-aisé de le reconnoistre , & incontinent s'entrant dans le cabinet , mit le tableau en sa place , & ressortit avec la mesme diligence , sans estre apperceu de personne : ce qu'il fit un peu auparavant que Astrée & le reste de la troupe revint ; de sorte qu'il fut trouvé assis à l'entrée , feignant de s'y estre endormy. Et parce qu'Astrée en sortoit la premiere toute triste , ne prit pas garde à luy , il ne fit point aussi de semblant de se lever : mais quand Phillis qui venoit apres l'aperceut en ceste posture : Et qu'est-ce luy dit-elle , Hylas , que vous faictes icy , cependant que nous venons de voir les plus grandes merveilles qui soient en toute la rive de Lignon ? J'ay une pensée ( respondit Hylas se levant froidement , & se frottant les yeux ) qui me tourmente plus que ie ne me fusse jamais peu persuader. Et qui est-elle ? ( adjousta Phillis ) ie la vous diray , respondit l'inconstant , si vous me promettez de faire une chose dont ie vous supplieray. Ie n'ay garde , dit-elle , de m'obliger de parole , sans sçavoir ce que vous voulez. Vous le pouvez faire ; dit Silvanus en souffrant , en y adjoustant des conditions ; contre lesquelles il

n'y a pas apparence qu'un si gentil & parfait Amant vous voulust requérir de quelque chose, à sçavoir qu'il ne vous demandera rien qui contreuienne à l'honneur d'une sage Bergere. Je le veux bien, dit Phillis, à cette occasion: & moy, respondit Hylas, ie ne le veux qu'à cette condition. Sçachez donc, ma belle Maistresse continua-t'il froidement, que ie crois ce lieu estre à la verité un bocage sacré à quelque grande Diuinité: car depuis que vous estes entrée dedans, & que Siluandre a leu les loix qu'i'ay ouyes, ie me sens tellement touché d'une puissance intetricure que ie n'ay point de repos en moy-mesme, me semblant que iusque icy i'ay vescu en erreur, me conduisant contre les ordonnances que le Dieu qui est adoré en ce saint lieu a faictes à ceux qui veulent aimer. De sorte que ie suis tout prest d'abjurer mon erreur, & me remettre au sentier qu'il m'ordonnera: & n'y a rien eu qui m'ait empesché de le faire cependant que vous estiez dans ce bocage, qu'une chose que ie vous declareray. Vous sçavez, ma belle Maistresse, que depuis l'heure que vous & mon cœur auez eu agreable que Hylas se dit vostre seruiteur, ie n'ay point trouué en toute cette contrée un plus contrariant esprit, ny une humeur plus ennemie de la mienne que Siluandre. Car il ne s'est iamais présentée occasion de prendre le party contraire au

mien, que ce Berger ne l'ait fait, voire bien souvent il en a recherché les moyens avec artifice ; comme en l'iniuste sentence qu'il donna contre Laonice, parce que l'auois parlé pour elle, y ayant peu d'apparence qu'une morte fust proferée à cette belle & honneste Bergere. De sorte que repassant ces choses en ma memoire, ie suis entré en doute, que continuant cette volonté de me contrarier, il ait peut-estre leu les ordonnances de ce Dieu d'autre façon qu'elles ne sont pas escrites dans le tableau qu'il tenoit. C'est pourquoy ie vous veux conjurer, non seulement par la promesse que vous venez de me faire, mais pour l'honneur que vous deuez, soit à l'Amour, soit à la Déesse qui est adorée en ce bocage, que vous preniez la peine d'y rentrer, & de m'apporter le tableau où ces loix sont escrites, afin que les lisant moy-mesme, ie puisse sortir du doute où ie suis, & apres suivre les ordonnances que i'y trouueray tout le reste de ma vie. Cette requeste, Siluandre, (continua-t'il s'adressant à luy) est-elle inciuile, & contre l'honnesteté d'une sage Bergere ? Nullement, respondit Siluandre, mais ie crains qu'elle soit plustost inutile. Or sus, dit Hyllas, faisons une autre promesse entre nous : promettez-moy deuant cette troupe, que tout le reste de vostre vie vous suivrez les commandemens que vous y trouuerez escrits.

& ie vous feray vn mesme serment. Je ne feray, dit-il, iamais difficulté de vous promettre n'y à tout autre d'observer ce à quoy le deuoy m'oblige, y ayant long temps que ie l'ay promis aux Dieux. Vous me le promettez donc repliqua Hylas: Je le vous promets, dit Siluandre, & sans vous obliger à nulle promesse reciproque, vous aimant trop pour vous vouloir rendre parjure: Et moy, respondit Hylas, ie vous le veux iurer, & aux Dieux mesmes de ces lieux, les appellant tous à tesmoins, afin qu'ils punissent celuy de nous deux qui y courreuiendra. Je vous assure, respondit Phillis que pour voir vn si grand changement en Hylas, ie veux bien luy faire voir ces douze Tables: & lors r'entrant dans le cabinet, apres auoir fait vne profonde reuerence, elle prit le tableau, & l'apporta à l'inconstant, qui la testa nuë, & mettant vn genouil en terre. Je reçois, dit-il, ces sacrées ordonnances, comme venant d'un Dieu, & apportées par ma Deesse, protestant de nouveau, & autant aux grâds Dieux deuant cè boccage sacré, & prenant cette troupe pour tesmoin, que toute ma vie ie les observeray aussi religieusement que si Hesus Tautates, Taramis Dieu, me les auoient données visiblement. Et lors se releuant, sans remettre son chapeau, il baïsa le bas du tableau & estant enuironné de toute la troupe, il comença de les lire à haute voix. Mais quan

Silandre ouyt qu'il disoit qu'on ne deuoit passer infiniment. Ah! Berger, lisez bien, luy il, vous trouuerez autre chose. A la peine liure, dit froidement Hylas, & lors il entra l'escriture à Phillis, qui leut comme Cela ne peut estre, dit Siluandre, & lors prochant, il le voulut lire sans se fier à personne, & Hylas ferrant le tableau contre son mac: C'est vn grand cas, dit-il, que celuy a accoustumé de tromper, à tousiours opiner qu'on l'abuse. Je me doutois bien que vous lisiez autrement qu'il n'estoit pas escrit, vous le voyez vous-mesme, l'auouërez-vous deuant toute cette troupe? l'auouëray, doute, dit Siluandre, la verité, mais perdez que ie la lise. Il suffit, dit Hylas, ce meuble, que Phillis l'ait veü; & vous deuez vous en fier à elle. Je le ferois, respondit Silandre, si elle vouloit dire la verité, mais par jeu ce qu'elle dit. Je vous iure, dit Phillis, qu'il a leu comme il est escrit, & non autrement. Je ne scaurois, dit-il, le croire si ie ne vois. Or si vous n'avez assez de le voir, dit Hylas, touchez-le, & lisez-le vous-mesme, iureu que ce soit fidellement. Et lors Silandre receuant le tableau, & iurant qu'il liroit sans rien changer, il en recommença la lecture. Mais quand il y trouua ce que Hylas auoit dit, il ne scauoit qu'en penser, & plus encores que continuant il trouua les couplets tous



changez. Et bien, dit Hylas, que vous en semble, ma Maistresse? auois-je raison de douter de la preud'homme de Siluandre, puis qu'il lisoit tout le contraire de ce qui estoit escrit? Que dites-vous à cela, Berger, disoit-il, s'adressant à Siluandre, ferez-vous homme de parole? ou si vous-vous desdirez? Le Berger ne respondoit mot, mais plus estonné de cette aduventure que de chose qui luy fust iamais aduenüe, il alloit considerant ce tableau, & lors Diane s'approchant de luy, & iettant la veuë dessus, demeura au commencement estonnée, & luy dit: En bonne foy, Siluandre, auoüez la verité, la premiere fois que vous nous avez leu ces vers, estoient-ils escrits comme ils sont? Ma belle Maistresse, dit-il, quand ie les ay leus, ils estoient autres qu'ils ne sont. Et ne puis penser s'il estoit autrement, pourquoy ie ne les eusse pas aussi bien veus qu'à cet heure. Alors Diane prenant le tableau en la main, regarda l'écriture de plus pres: ce que Hylas apperceuant & craignant que sa finesse ne fust reconnuë. Or sus, Siluandre, dit-il, ne fait pas tant de discours: me voicy prest à tenir parole, & vous, ferez-vous parjure? Vous me prenez de bien court, dit Siluandre, ie ne suis pas sans vn grand soupçon de tromperie: car ie sçay fort bien que les loix que i'ay veuës estoient telles que ie les ay dites, maintenant ie vois tout le contraire: de sorte que ie suis fort en doute

que cecy ne soit supposé. Voila yne tres-mauuaise excuse , dit l'inconstant , & comment pourroit on auoir fait si promptement vn autre tableau ? Cependant qu'ils parloient ainsi , Diane qui consideroit l'escriture reconnut qu'encores que l'encre fust semblable , toutesfois les traits des lettres ne l'estoient pas entierement , & les regardant encores de plus pres , & passant le doigt dessus , & secouant le parchemin , yne partie des racleures de l'ongle s'en alla , & lors opposant l'escriture au Soleil toutes les rayeures s'apparurent aisément , dont s'estant asseurée , Or sus , dit Diane , vous voicy tous deux hors de dispute , car en vn mesme lieu vous trouuerez ce que vous cherchez tous deux. Vous Siluandre , le lisant comme il estoit escrit , & vous Hylas comme vous l'auiez corrigé. Et lors s'approchant d'eux elle leur en montra la preuue , parce que l'opposant au Soleil , on voyoit aisément les endroits où le parchemin auoit esté gratté ; & puis le considerant de plus pres on remarquoit quelques-vns des premiers traits qui n'auoient pû estre assez bien effacez. Il n'y eut alors personne de la troupe qui ne reconnust ce qu'elle disoit , & se mettant tout au tour de Hylas , dites-nous , Berger , luy disoient-ils , comment vous auez pû faire ? Hylas se voyant conuaincu par la prudence de Diane , fut en fin contraint d'auouer la verité , non pas

toutesfois sans iurer plusieurs fois que ce n'auoit esté que l'injustice de ces loix, qui l'y auoient poussé; car, disoit-il, elles sont bien tellement iniques, qu'il m'a esté impossible de les souffrir sans les corriger ainsi qu'elles doiuent estre. Nul ne peut s'empescher de rire oyant comme il en parloit, mais plus encores considerant l'estonnement que Siluandre auoit eu au commencement: Et parce qu'il se faisoit tard, & que le séjour en ce lieu auoit esté assez long, Phillis voulut rapporter le tableau où elle l'auoit pris, mais tous les Bergers furent d'aduis que les vers fussent corrigez comme ils estoient auparauant, & que Hylas pour effacer en partie l'offense qu'il auoit faicte d'entrer en ce lieu qui luy auoit esté defendu, & d'auoir osé falsifier les ordonnances d'Amour, seroit condamné de rayer luy-mesme ce qu'il y auoit escrit, & de mettre à la marge ce qu'il auoit rayé, ce qu'il fit à l'heure mesme, plus disoit-il, pour obeyr à sa Maistresse pour appaiser Amour, le courroux duquel il ne redoutoit point sans elle, ny aussi Siluandre, gueres avec elle. Je ne vous contrediray iamais, respondit l'inconstant, tant que vous me blasmeriez de trop de courage. Prenez garde respondit Siluandre, que ce ne soit de presumption & d'infidelité. Si ces dernieres paroles eussent esté ouyes de Hylas, il n'y a point de doute qu'il eust respondu: mais estant

entré dans le cabinet, elles demeurerent sans repartie, & cependant toute la troupe s'achemina par vn petit sentier que Siluandre auoit choisi, & parce qu'Astrée n'esperoit plus trouuer des nouuelles de Celadon qui luy puissent plaire, elle estoit presque en volonté de s'en retourner, & pour ce sujet laissant Tircis elle s'approcha de luy. Il me semble, luy dit-elle, Berger, qu'il est bien tard pour aller plus outre, & que nous ne sçaurions presque retourner en nos cabanes que la nuit ne nous surprenne. Il est certain, dit le Berger, mais cela ne vous doit empescher de continuer vostre voyage, puis que vous en estes si pres: car aussi bien, encor que vous y voulussiez retourner, le iour ne vous accompagnera pas iusques à my-chemin. Quant à ce qui est de nos troupeaux, ceux à qui nous les auons laissez en garde, les reconduiront bien pour ce soir en leur loges. Mais, dit Astrée, comment coucherons-nous? Le lieu où ie vous veux conduire, respondit Siluandre, n'est pas loing du Temple de la bonne Deesse, & ie m'asseure que la venerable Chrisante sera bien aise de vous auoir ce soir pour hostesse. Il faut sçauoir, respondit la Bergere, si mes compagnes l'auront agreable: & lors les ayant attendues en vn lieu où le chemin s'eslargissoit, elle leur proposa ce que Siluandre auoit pensé. Il n'y eut celle qui ne le trouua fort à propos, puis qu'aussi bien il estoit impossible

de regagner de iour leurs hameaux.

En cette resolution doncques ils se remer-  
tent en chemin , & Siluandre sans quitter  
Astrée , estant tousiours le premier & ayant  
marché quelque peu , luy monstra le bois où  
il auoit trouué la lettre qui estoit cause de ce  
voyage. Voila , dit Astrée , vn lieu bien retiré  
pour y receuoir des lettres. Vous le iugerez  
bien mieulx tel , luy dit-il , quand vous y serez :  
car c'est bien le lieu le plus sauuage , & le moins  
frequente , qui soit le long des riués de Li-  
gnon. De sorte , dit Astrée , qu'aucun ne l'a  
sceu escrire que vous , ou l'Amour. Pour ce  
qui'est de moy , dit-il , ie sçay bien ce qui en  
est : Et quant à l'Amour ie m'en tais , car i'ay  
ouy dire que quelquesfois nous voulant ietter  
ses flammes dans le cœur , il se brulle luy-mes-  
me sans y penser. Et qui sçait si cela ne luy est  
point aduenü par la beauté de ma Maistresse ?  
Que si quelque chose l'a guaranty , c'est sans  
doute le bandeau qu'il a deuant les yeux. Ah !  
Siluandre , dit la Bergere , ce bandeau ne  
l'empesche gueres de bien voir ce qui luy  
plaist : & ces coups sont si iustes , & faillent si  
peu souuent le but où il les adresse , qu'il n'y a  
pas apparence qu'un auugle les ait tirez.  
Discrette Bergere , respondit Siluandre , i'ay  
veu un auugle en la maison de vostre père , qui  
sçauoit aussi bien tous les chemins & destours  
de vostre hameau , & se conduisoit aussi bien

par tout le logis que i'eusse sceu faire, ayant acquis cela par vne longue accoustumance. Et pourquoy ne dirions-nous qu'Amour qui est le premier, & le plus vieil de tous les Dieux, n'ait par vne longue coustume appris d'atteindre les hommes au cœur ? & pour montrer que c'est plus par coustume que par iustesse, prenez garde qu'il ne vous vise qu'aux yeux, & qu'il ne nous atteint qu'au cœur. Que s'il n'estoit point aueugle, quelle apparencé y a-t'il qu'il blessast d'un reciproque Amour des personnes tant inégales, ou qu'aux vns il donnast de l'Amour pour des personnes qui les surpassent de tant, & aux autres pour d'autres qui leur sont tant inferieures ? I'en parle comme intéressé : car à moy qui ne sçay seulement que ie suis, il a fait aimer Diane de qui le merite surpasse tous ceux des Bergeres, & à Paris qui est fils du Prince de nos Druydes, il fait aimer vne Bergerette. Pos vos merites, respondit Astrée, vous égalez les perfections de Diane, & Diane par ses vertus surpasse la grandeur de Paris, & par ainsi l'inégalité n'est point telle qu'il faille par là accuser Amour d'aueuglement. Siluandre demeura muet à cette replique, non pas qu'il n'eust aisément respondu, mais parce qu'il fut marry d'auoir par ses paroles donné connoissance de sa veritable affection, & s'en repentoit, craignant d'offenser Diano si autre qu'elle le sçauoit. Mais il s'estoit de fortune bien

adressé : car Astrée luy eust volontiers donné toute sorte d'aide, reconnoissant la pure & sincere amitié qu'il portoit à Diane. Aussi le naturel d'une personne qui aime bien, est de ne nuire jamais aux amours d'autrui, si elles ne sont preiudiciables aux siennes.

[Et lors qu'il leuoit la teste pour luy respondre, il arrina d'as le bois, qui fut cause que sans faire semblant de ce qu'ils auoient dit : Voicy, luy dit-il, sage Bergere, le bois que vous auez tant desiré, mais il est si tard que le Soleil est desia couché, de sorte que nous n'aurions pas beaucoup de loisir de le visiter. Si nous y trouuons, dit-elle, des choses aussi rares que nous en aurons trouué en celuy d'où nous venons, c'est sans doute que le temps sera court, puis qu'à peine pourrons-nous desia lire, tant il est tard. Il est vray que nous ne deuons pas plaindre nostre journée, l'ayant trop bien employée ce me semble. Avec semblable discours ils entrèrent dans le bois, & ne se donnerent garde que la nuit peu à peu leur osta de sorte la clarté, qu'ils ne se voyoient plus, & ne se suiuioint qu'à la parole. Et lors s'enfonçant dauantage dans le bois, il perdit tellement toute connoissance du chemin, qu'il fut contraint d'auouer qu'il ne sçauoit où il estoit. Cela procedoit d'une herbe sur laquelle il auoit marché, que ceux de la contrée nomment l'herbe du fouruoyement, parce qu'elle fait esgarer & perdre le

chemin depuis qu'on a mis le pied dessus, & selon le bruit commun il y en a quantité dans ce bois. Que cela soit ou ne soit pas vray, ie m'en remets à ce qui en est, tant y a que Siluandre suiuy de cette honneste trouppes, ne peut de toute la nuict retrouver le chemin, quoy qu'avec mille tours & destours il allast presque par tout le bois, & en fin il s'enfonça tellement, que pour le suiure ils estoient contraincts de se tenir par les habillemens, la nuict estant si obscure qu'elle sembloit expressement estre telle pour empescher qu'ils ne sortissent de ce bois.

Hylas, qui de fortune s'estoit rencontré entre Astrée & Phillis : le commence, dit-il, ma Maistresse, à bien esperer du service que ie vous rends. Et pourquoy, dit Phillis? Parce, respondit-il, que vous n'eustes iamais tant de peur de me perdre que vous avez, & qu'au lieu que ie vous soulois suiure, vous me suiuez. Vous avez raison, dit-elle, & de tout ce changement, vous en devez remercier Siluandre, que toutesfois vous dites estre vostre plus grand ennemy. Je ne sçay, adjousta Hylas, s'il me fait souuent de semblables offices, si j'auray plus d'occasion de le remercier de la faueur qu'il est cause que ie reçois de vous, que de luy reprocher la peine que ie prens. Quant à cela, dit Phillis, il faut que vous en iugiez apres auoir mis le plaisir & la peine que vous en rece-



uez dans vne iuste balance. Je voudrois bien  
ma Maistresse, dit Hylas, que seule vous finissiez  
cette balance, & que seule vous fissiez iuge-  
ment de la pesanteur de l'un & de l'autre : Car  
encore que ie n'y fusse point, ie ne laisserois pas  
de m'en raporter à ce que vous en auriez iuge  
Chacun se mit à rire de la bonne volonté de  
Hylas, & Siluandre qui l'oyoit, ne pûs luy res-  
pondre autre chose sinon: I'auoüe, Hylas, que  
ie suis vn aueugle, qui en conduis plusieurs au-  
tres. Mais le mal est, dit Hylas, qu'ils ne son-  
t aueugles que pour s'estre trop fiez en vos yeux  
Si vous n'eussiez point esté en la troupe, ad-  
jousta Siluandre, cet aueuglement ne nous fus-  
point aduenü. Et pourquoy, dit-il, vous ay-  
peut-estre osté les yeux? Les yeux, non, respon-  
dit Siluandre, mais ouy bien le moyen de voir,  
nous ayant trop longuement entretenus par  
les longs discours de vos inconstances : & puis  
par les loix, que comme profane vous auez fal-  
sifiées, qui est en effect ce qui nous a mis à la  
nuict. Vrayement Siluandre, respondit Hylas,  
tu me fais ressouuenir de ceux qui apres auoir  
trouué le vin trop bon, le blasment de ce qu'ils  
s'en sont enyurez: Et mes amis leur faut-il dire,  
pourquoy en beuuez-vous tant? Et amy Siluan-  
dre, pourquoy m'escoutois-tu si longuement?  
r'auois-ie attaché par les oreilles? I'auois bié en  
ce lieu, dit Siluandre, des chaines plus fortes  
que les tiennes : mais quoy que s'en soit, nous

voicy tellement esgarez, soit pour la nuit, soit pour auoir marché sur l'herbe du fouruoyement, qu'il ne faut pas esperer de pouuoir demesler les petits sentiers qui ne soit iour, ou que pour le moins la Lune n'esclaire. Et qu'est-il donc de faire? dit Paris. Il faut, continua Siluandre se reposer sous quelques-vns de ces arbres attendant que la Lune se fasse voir. Chacun trouua cette resolution bonne: aussi bien vne pattie de la nuit estoit desia passée; lors rencontrans vn arbre vn peu retiré des autres, ils choisirent le mieux qu'ils peurent vn lieu bien sec, & là les Bergers estendant leurs sayes, & les Bergeres s'estant couchées dessus, ils se retirèrent vn peu à costé, où tous ensemble ils se coucherent attendant que la Lune parust.





L E  
I X I E S M E L I V R E  
D E L A S E C O N D E  
P A R T I E D ' A S T R E E .

**E**N C O R E S que la nuit fust  
desia bien fort aduancee , lors  
que ces Bergeres se coucherent  
sur les iuppes & sayes de leurs  
bergers : si est-ce qu'estans mal accoustu-  
nees de dormir sous le Ciel seulement , &  
sur l'herbe , & principalement la nuit, elles  
semeurerent long-temps à s'entretenir auant  
que le sommeil les faist. Et parce que l'hor-  
eur de la nuit leur faisoit peur , elles se  
nirrent & resserrèrent presque toutes en vn  
nonceau. Et lors estant plus esueillées qu'elles  
l'eussent voulu, Diane, qui de fortune se trou-  
ua plus pres de Madonthe , apres quelques  
autres propos communs, luy demanda quelle  
estoit la fortune qui l'auoit conduite en cette  
contree. Sage Diane , respondit-elle, l'histoi-

370 LA II. PARTIE D'A'STREE,  
re en feroit & trop longue, & trop ennuyeuse,  
mais contentez-vous, ie vous supplie, que ce  
mesme Amour qui n'est point inconnu parmy  
vos hameaux, ne l'est non plus parmy les Da-  
mes, & les Cheualiers, & que c'est luy qui  
m'a reuestuë cōme vous me pouuez voir, en-  
cor que ma naissance me releue beaucoup par  
dessus cet estat: S'il n'y a rien, dit Phillis, qui  
vous en empesche que la crainte de nous estre  
ennuyeuse, ie responds pour toutes, que cela  
ne vous doit pas arrester: car ie sçay qu'il y a  
long-temps que nous desirons toutes d'enten-  
dre ce discours de vous, & il me semble que  
nous ne sçaurions trouuer vn temps plus à  
propos, puis que voicy vne heure que nous ne  
pouons mieux employer, & que nous som-  
mes seules, ie veux dire sans Berger. Quant à  
moy, adiousta Diane, ce qui me le fait desirer  
plus particulierement, c'est que ceux qui nous  
voyent separees l'un de l'autre, me disent que  
nous nous ressemblons beaucoup: de sorte que  
vos fortunes me touchent comme si elles  
estoient les miēnes, & semble que ie sois pres-  
que obligee de m'en enquerir. Ce me sera tous-  
iours, dit Madonthe, beaucoup de contente-  
ment de ressembler à vne telle beauté que la  
vostre: mais ie ne voudrois pas pour vostre re-  
pos que vos fortunes fussent semblables aux  
miennes. Ie vous suis obligee, dit Diane, de  
cette bonne volonté: mais ne croyez pas que

chacun n'ait son fardeau à porter, & qui nous est d'autant plus pesant que celui des autres, que celui-cy est tout à fait sur nos espauls, & que l'autre ne nous touche que par le moyen de la compassion. Que cela donc ne vous empesche de satisfaire à la requeste que nous vous faisons. Vous me permettez donc, respondit Madonthe, de parler vn peu bas, afin de n'estre point oüye des Bergers qui sont pres de nous : car i'aurois trop de honte qu'ils fussent tesmoins de mes erreurs, outre que ie ne voudrois pas que Thersandre me püst oüyr, pour les raisons que vous pourrez iuger par la suite de mon discours : & lors elle commença de de cette sorte :

---

## HISTOIRE DE DAMON ET DE MADONTHE.

**I**L est tres à propos, sage & discrete troupe, que de nuict ie vous raconte ma vie, afin que couuerte des tenebres, i'aye moins de honte à vous dire mes folies, telles faut-il que ie nomme les occasions, qui me faisoient changer l'estat où la fortune m'auoit fait naistre, m'ont contraincte de prendre celui où vous me voyez. Car encor que ie sois avec les habits que ie porte, & la houlette en la

main, ie ne suis pas toutesfois Bergere : mais née de parens beaucoup plus releuez. Mon pere, suiuant la fortune de Thierry, acquis vn si grand credit parmy les gens de guerre, qu'il commandoit en son absence à toutes ses armées, non pas qu'il fut Visigot comme luy : mais s'estant trouué avec beaucoup d'autorité parmy les Aquitaniens, il fut tant aimé, & tant fauorisé de ce Roy, qu'il l'obligea de se donner entièrement à luy, au seruice duquel, outre les biens qu'il auoit de ses predecesseurs, il en acquit tant d'autres, qu'il n'y auoit personne en Aquitaine qui se püst dire plus riche qu'il estoit. Ayant vescu de cette sorte longues années, tout le mal-heur qu'il ressentit iamais, fut seulement de n'auoir d'autres enfans que moy : car encor que sa mort fut violente, si luy fut elle tant honorable que ie la tiës pour l'vne de ses meilleures fortunes ; Puis qu'apres auoir fait leuer le siege d'Orleans, au cruel Attilé, en fin le poursuiuant iusques aux champs Cathalauniques, Thierry, Meroüee, & Ætius ; luy donnerent la bataille, & le deffirent, & de fortune mon pere combatit ce iour là à la main droite de son Roy, qui auoit eu l'aile gauche de la bataille, & Merouée la droite. Et d'autant que tout l'effort d'Attilé fut presque sur le costé de Thierry, apres vn long combat, le Roy Visigot y fut tué, & mon pere aussi, qui percé de

plus de cent coups, fut trouué sur le corps de son Roy où il s'estoit mis pour le deffendre, & pour recevoir les coups en son lieu. Ce que Torrismond son successeur, & son fils, eust tant agreable, que la bataille estant gagnée, il fit emporter son pere & le mien, & les fit enterrer en vn mesme tombeau, mettant toutesfois la chasse de plomb de mon pere aux pieds du sien, y faisant grauer des inscriptions tât honorables, que la memoire ne s'en esteindra iamais.

Lors que mô pere mourut, ie pouuois auoir l'age de sept ou hui& ans, & commençay dès ce temps-là de ressentir les rigueurs de la fortune. Car Leontidas, qui auoit succedé à la charge de mon pere, & que Torrismonde aimoit par dessus tous les Cheualiers d'Aquitaine, vsa de tant d'artifice que ie luy fus remise entre les mains, & presque rauie de celles de ma mere, sous vn pretexte qu'ils nommoient raison d'Estat, disant qu'ayant tant de grands biens, & de places fortes, il falloit prendre garde que ie ne me mariasse à personne, qui ne fut bien affectionnee au seruice de Torrismonde. Me voilà donc sans pere, & sans mere, priuee de l'vn par la rigueur de la mort, & de l'autre par celle de cette raison d'estat : toutesfois la fortune me fut fauorable en ce que ie rencontray tant de douceur, & tant d'honnesteté en Leontidas, que ie



ne pouuois desirer de meilleurs offices que ceux que ie receuois de luy , ne luy deffail-  
lant rien que le nom de pere. Sa femme n'e-  
stoit pas de cette humeur, qui au contraire me  
traittoit si cruellement, que ie puis dire n'a-  
uoir iamais tant hay la mort , que ie luy vou-  
lois de mal.

Or le dessein de Leōtidas estoit de m'esleuer  
iusques en l'aage de me marier , & puis de me  
donner à l'vn de ses nepueux qu'il auoit esleu  
pour son heritier , n'ayant iamais pû auoir des  
enfans : mais d'autant que la contrainte est la  
plus puissante occasion qui empesche vn esprit  
genereux de se plier à quelque chose, il aduint  
que son nepueu n'eut iamais de l'amour pour  
moy, ny moy pour luy, nous semblant que nos  
fortunes estant limitees en nous mesmes, nous  
estions cause l'vn à l'autre de ce que nous ne  
pouuions esperer rien de plus grand, outre que  
nous n'estimions pas ce qui nous estoit acquis  
sans peine. Ce furent donc ces consideratiōs  
ou d'autres plus cachées, qui nous empesche-  
rent d'auoir de l'amitié l'vn pour l'autre : mais  
lors que i'eus vn peu d'aage il y en eut bien  
de plus grandes. Car la recherche de plu-  
sieurs ieunes Cheualiers , si pleine d'honneur  
& de respect, me faisoit paroistre plus fas-  
cheux le mespris dont vsoit le nepueu de Leō-  
tidas enuers moy. Luy d'autre costé picqué  
de ce que ie le desdaignois, comme il luy

nbloit, se retira, de sorte que ie ne le voyois  
 is que comme estranger, dont ie ne receuois  
 u de contentement. Et quoy que le res-  
 ct que chacun portoit à Leontidas pour l'ex-  
 ordinaire faueur que Torrismonde luy fai-  
 t, fust cause que plusieurs n'auoient pas la  
 rdiesse de se declarer entierement; si est-  
 qu'il se rencontra vn page assez proche de  
 ontidas, qui fermant les yeux à toutes ces  
 nsiderations, entreprit de me seruir, quoy  
 'il luy en pût aduenir. Dés le commence-  
 it ce n'estoit pas avec dessein de s'y embar-  
 er à bon escient, mais seulement pour n'e-  
 pas oisieux, & pour faire paroistre qu'il  
 oit assez de merite, & de courage, pour se  
 re aimer, & pour aimer ce que l'on esti-  
 oit de plus releué dans la Cour; pouuant di-  
 sans vanité, que de ma condition il n'y auoit  
 n qui le fust plus que moy. Et voyez com-  
 e ceux qui blasment l'Amour ont peu de rai-  
 n de le faire. Lors que ce ieune Cheualier  
 mmença de me seruir, il estoit homme sans  
 spect, outrageux, violent, & le plus incom-  
 tible de tous ceux de son aage: au reste, vif,  
 dent, & si courageux, que le nom de teme-  
 ire luy estoit mieux deu que celuy de vail-  
 nt. Mais depuis qu'Amour l'eust viuement  
 uché, il changea toutes ces imperfections,  
 i vertu, & s'estudia de sorte de se rendre ai-  
 able, qu'il fut depuis le miroir descheualiers

376 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
de Tortifmonde. Il s'appelloit Damon, pa-  
rent assez proche de Leontidas, comme vous  
auez ouï dire, & de qui le Roy ne faisoit point  
bon iugement pour les raisons que le vous ay  
dittes: toutesfois lors qu'il commença de se  
changer, le Roy aussi changea d'opinion. Mais  
parcé que Leontidas estoit homme tres-aquisé,  
& qui toute sa vie auoit fait profession de re-  
marquer les actions d'autrui, & d'en faire iu-  
gement: il se prist bien tost garde de son des-  
sein, qui luy estoit insupportable, à cause de  
la volonté qu'il auoit de me donner à son ne-  
veu. Et pour couper chemin à cette nou-  
uelle recherche, il me deffendit si absolu-  
ment de le voir, & luy en parla de sorte, que  
nous demeurâmes tous deux plus offés de  
luy que ie ne vous scaurois dire. Et suivant la  
coustume des choses deffendues, nous com-  
mençâmes dès lors d'auoir plus de desir de  
nous voir, & fûmes presque plus attirés à l'a-  
mitié l'un de l'autre que nous n'estiôs aupara-  
uant. Il n'y a rien, discrettes Bergeres, qui me  
contraigne de vous anouer, ou de nier ce que  
ie vay vous dire: Si biē que vous detiez croire  
que c'est la seule verité qui m'y oblige. Lors  
que Damon commença de me rechercher,  
son humeur n'estoit si désagréable que ie ne  
le pouuois souffrir: mais depuis que Leontidas  
avec de fascheuses parolēs m'eust si expres-  
sément deffendu de le voir, le doute qu'il fit

paroistre d'auoir de moy, me despita si fort, que ie resolus de n'en aimer iamais d'autre: & cela fut cause qu'avec vn soin extreme, ie l'allois destournant des vices, à quoy son naturel le rendoit enclin, quelquesfois les luy blasfant en autruy, & d'autresfois luy disant, que mon humeur n'estoit point d'aimer ceux qui en estoient atteints. Le formant de cette sorte sur vn nouveau modele, lors que ie connus les conditions de ce Cheualier changees, ie l'aimay beaucoup plus que s'il fust venu me seruir avec ces mesmes perfections, d'autant que chacun se plaist beaucoup plus en son ouurage qu'en celuy d'autruy. Je viuois toutesfois si discrètement avec luy qu'il ne püst pour lors reconnoistre au vray si ie l'aymois, & me tenois tellement sur mes gardes, qu'il n'auoit seulement la hardiesse de me declarer sa volonté par ses paroles: effect bien different de ceux que son outrecuidance auoit accoustumé de produire auparauant. Ce qu'on pourroit trouuer estrange, si Amour n'auoit fait autresfois des changemens beaucoup plus contraires en maintes personnes. En fin luy semblant que tout le seruice qu'il me rendoit estoit perdu, si ie ne sçauois son intention, il resolut de prendre vn peu plus de courage, & de hazarder cette fortune. Et parce qu'il creut de le pouuoit mieux faire par l'escriture que par les paroles, apres vne

378 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
longue dispute en son esprit, il fit vne telle  
lettre:

---

LETTRE DE DAMON  
A MADONTHE.

**C'**EST bien temerité d'aimer tant de per-  
fections, mais aussi c'est bien mon deuoir  
de seruir tant de merites : Et si vous voulez  
esteindre l'affection de ceux qui vous aiment, il  
faut que de mesme vous laissiez les perfections  
qui vous font aimer ; Et si vous ne voulez  
point estre aimée, veuillez aussi n'estre point ay-  
mable, autrement ne trouuez estrange que vous soyez  
desobey : car la force excusera tousiours ceux qui  
feront cette offense contre vostre Volonté ; puis que  
la necessité ne reconnoist pas mesme la Loy que les  
Dieux nous imposent.

Mais quand il me voulut faire voir cette  
lettre, il ne fut pas sans peine par ce qu'il sca-  
uoit bien que ie ne la receurois pas sans artifi-  
ce. En fin voyez quelles sont les inuentions  
d'Amour. Il me vint trouuer, fit semblant  
de m'entretenir des nouuelles de la Cour, me  
raconta deux ou trois accidens sur ce subiect  
aduenus depuis peu, & enfin me dit qu'il auoit  
reconnu vne nouvelle affection qui n'estoit  
pas petite, mais qu'il craignoit de me la dire,

parce que la Dame estoit de mes amies , & le Cheualier de ses amis. Et quoy, luy dis-ie, me tenez-vous pour si peu discrete que ie ne sçache taire ce qui ne doit pas estre sçeu ? Ce n'est point cette doute, me dit-il, qui m'en empesche, mais que vous n'en vueillez mal à mon amy.

Et pourquoy cela, luy respondis-ie, puis que l'amour qui est honneste & pleine de respect, ne peut offenser personne ? Le voyois bien, gentilles Bergeres, qu'il estoit en peine de ce qu'il auoit à faire: mais ie ne pensois point que ce fust pour son particulier, m'imaginant que s'il eust eu la volonte de m'en parler, il l'eust fait des long-temps, en ayant eu diuerses commoditez. Et cela fut cause que ie l'en pressay plus, peut-estre, que ie ne deuois. En fin il me dit que de me dire les noms, c'estoit chose qu'il n'oseroit faire, pour plusieurs considerations, mais qu'il m'en feroit voir vne lettre qu'il auoit trouuee ce matin mesme. Et à ce mot il mit la main dans sa poche, & me montra la lettre qu'il venoit de m'escrire, que sans difficulte ie leus sans en reconnoistre l'escriture, parce que ie n'en auois iamais veu encores. Mais si auparauant l'auois vn peu de volonte d'en sçauoir les noms, apres cete lecture j'en eus vn extreme desir, & lors que ie l'en pressois le plus, ie le vis soufrire, & ne me dire que de fort mauuaises excuses. Et quoy,

Damon, luy dis-je, depuis quand estes-vous deuenu si peu soucieux de me plaire que vous ne me vueillez dire ce que ie vous demande ?  
 Je crains, me respondit-il, de vous offenser si ie vous obeys : car celle à qui cette lettre s'adresse est fort de vos amies, comme ie vous ay dit. Vous me ferez, sans doute, luy repliquay-je, vne offense beaucoup plus grande en me desobeissant. Je suis donc, me dit-il, entre deux grandes extremitez, mais puis que la faute que ie feray par vostre commandement sera beaucoup moindre, ie vais vous obeyr, & me prenant la lettre, me la relut tout haut, mais estant paruenu à la fin, ils'arresta tout court sans nommer personne. Voyez, belles Bergeres, que c'est que l'Amour ! Quelques-fois il potte les esprits les plus abaissez à des temeritez incroyables, & d'autres-fois fait trébler les courages plus releuez en des occasions que les moindres personnes ne redouteroient point.

Damon en fert d'exemple, puis que luy, qui entre les plus effroyables dangers des armes pouuoit estre appellé temeraire, comme ie vous ay dit, n'auoit la hardiesse de dire son nom à vne fille, fille encores qu'il sçauoit bien ne luy vouloit point de mal. Mais s'il auoit peu de courage, j'auois, ce me semble, encore moins d'entendement : car ie deuois bien connoistre à la crainte qu'il auoit, que cela luy

touchoit, & ie veux croire qu'Amour estoit celuy qui me bouchoit les yeux, ayant fait dessein de rendre par nous sa puissance mieux connue à chacun. Autrement i'y eusse bien pris garde, puis que ie l'aimois, & qu'on dit que les yeux des Amans percent les murailles. Quoy que ce fust, i'auoüe que ie n'y pensois point, & voyant qu'il se taisoit : Et quoy, luy dis-ie, Damon, n'en sçauray-ie autre chose? Vrayement ie pensois auoir plus de pouuoir sur vous. Tant s'en faut, me respondit-il, que mon silence procede de là : que ce qui m'empesche de vous en dire dauantage, c'est que vous pouuez trop sur moy. Et toutesfois ce que ie vous en ay dit vous deuoit suffire : car que puis-ie vous en declarer, apres-vous en auoir fait lire la lettre, & ouyr la voix? Comment, luy dis-ie, toute estonnee, est-ce vous, Damon, qui l'avez escrite? c'est moy, sans doute, dit-il, baissant les yeux contre terre. Et ie vous supplie, continuay-ie, dittes-moy, à qui elle s'adresse. C'est, adiousta-t'il froidement, puis qu'il vous plaist de le sçauoir, à la belle Madonthe. Et à ce mot il se teut pour voir, comme ie croy, de quelle sorte ie receuois cette declaration. I'auoüe que ie fus surprise, parce que i'attendois toute autre responce que celle-là : & quoy que ie l'aimasse comme ie vous ay dit, & que ce fust d'une volonté resoluë, si est-ce que l'honneur qui doit tousiours



tenir le premier lieu dans nos amies, me fit croire que ces paroles m'offensoient. Et quoy que ie reconnusse bien que i'auois esté cause de sa hardiesse, si ne vouldus-ie point l'excuser, me semblant que comme que ce fust, il se deuoit taire. Il est vray qu'Amour qui n'estoit pas foible en moy tenoit fort son party, & quoy qu'il ne püst estouffer entierement les ressentimens que l'honneur me donnoit, si les adoucissoit-il infiniment. En fin ie luy respondis ainsi: Mal-aysément, Damon, eussie- ie attendu cette trahison de vous, en qui ie m'asseurois comme en moy mesme: mais par cette action vous m'avez appris qu'il ne se faut iamais fier en vn ieune homme, ny en vne personne temeraire. Toutesfois ie ne vous accuse pas entierement de cette faute, i'en suis coupable en partie, ayant vescu par le passé avec vous de la sorte que i'ay fait. Vostre outrecuidâce sera cause que ie seray plus aduisée à l'aduenir, & pour vous, & pour tous les autres qui vous ressembleront. Si vous appelez trahison, me respondit-il, de vous auoir plus aimée que n'avez pensé, ie confesse que vous estes trahie de moy, & que vous le serez de cette sorte tant que ie viuray, sçachant bien que ny vous ny personne du monde ne sçauroit se figurer la grandeur de mon affection: & si vous croyez que ma ieunesse m'en ait donné la volonté, & ma temerité la hardiesse, ie

maintiendray contre tous les hommes, que  
 i'amaïs vicilleſſe ne fut plus prudête que cette  
 ieuneſſe, ny prudence plus ſage que cette te-  
 merité que vous blaſmez en moy. Que ſi i'ay  
 failly comme vous dites; & que vous en ſoyez  
 coupable, ce n'eſt pas pour la façon dont vous  
 auez veſcu avec moy : mais parce qu'eſtant ſi  
 belle, vous vous eſtes renduë ſi pleine de per-  
 fection, qu'il eſt impoſſible que tous ceux  
 qui vous verront, ne commettent les meſmes  
 fautes que vous me reprochez. Et toutesfois  
 ie ne ſçay quel demon ennemy de mon con-  
 tentement, vous met à cette heure des opi-  
 • nions en l'ame ſi contraires à celles que vous  
 venez de me dire. Et il faut bien que ce ſoit  
 pour mon mal-heur, que vous les ayez ſi  
 promptement oubliées : ne m'auez-vous pas  
 dit que l'Amour n'offençoit perſonne ? Si cela  
 eſt, pourquoy le iugez-vous à cette heure au-  
 trement contre moy ? Mais ſi ces paroles ne  
 vous contentent, voicy Damon devant vous,  
 qui vous offre l'eſtomach, voire ce meſme  
 cœur qui vous adore, afin que pour vous ſatis-  
 faire vous luy donniez tel chaſtiment qu'il  
 vous plaira, & s'il en refuſe vn ſeul ( ſinon la  
 deſenſe que vous luy pourriez faire de vous  
 ſervir ) il veut que vous le teniez pour le plus  
 traître qui fut i'amaïs, & le plus indigne de  
 tous les hommes d'eſtre honoré de vos bon-  
 nes graces. Si ie vo<sup>us</sup> ay dit, luy reſpôdis-je que

l'on ne s'offençoit point d'estre aimée, i'y ay adiousté le respect & l'honnesteté, à quoy l'on est obligé: & quand vous vous fussiez contenté de me rendre preuue de vostre bonne volonté par ce respect seulement, & non point par l'outrecuidance de vos paroles, i'eusse eu autant d'occasion de vous aimer, que i'en ay de vous hair. Car pourray ie bien douter à l'aduenir que Damon ne recherche ma honte puis qu'il a eu la hardiesse de me le dire luy mesme? Quelle me pensez-vous, Damon pour croire que sans vengeance ie souffre ces iniures? n'avez-vous point de memoire du pere que i'ay eu? n'avez-vous point reconnu quelle vie a esté la mienne? Et combien i'ay eu de soin de me conseruer, non seulement telle que ie dois estre, mais en sorte que la mesdisance n'eut occasion de mordre sur mes actions: Ressouuenez-vous que si vous n'avez ny memoire ny iugement pour ce que ie vous dis, i'en ay assez pour tous deux, & que si vous continuez, vous me donnerez suiet de vous redre du desplaisir par toutes les voyes que i'sçauray inuenter. Madame, me respondit incontinent, ne laissez de mettre en auant contre moy toutes les sortes de peine que vous pourrez imaginer. Celuy qui a peu supporter l'effort de vos yeux, ne sçauoit craindre ce luy de tout le reste de l'Vniuers. Ce ne seront que des resmoignages de mon affection, qu

m

me feront d'autant plus chers, qu'ils rendront plus de preuve que vous estes aimée de Damon: Et ne pensez plus que ie vous mesconnoisse, ny ceux dont vous estes descendue. Vos verrus sont trop graüees en mon ame, & i'ay trop d'obligation à ceux qui vous ont mise au monde pour en perdre la memoire: mais si ie ne vous ay offensée que par la parole & non par le dessein que i'ay eu de vous rendre du service, laissons-là, Madame, cette fascheuse parole, oublions-la: commandez-moy que ie sois muet, pourueu qu'il soit permis à mon ame de vous adorer, ie veux bien ne parler iamais: Mais si vous redoutez si fort que ie vous die que ie vous aime, & si vous croyez que cela importe tant à cette reputation dont iustement vous estes si soigneuse, ne voyez-vous pas que vous vous allez procurer vn extreme desplaisir, puis que viuant avec moy comme vous me menassez, il sera impossible que mon affection ne se manifeste à chacun, & par ainsi ce que ie vous dis en particulier sera public par tous ceux de cette Cour: & ne serez-vous pas plus offensée de l'ouyr de la bouche de chacun, & en public que de la mienne en particulier. Auant que d'ordonner ce qu'il vous plaist faire de moy, ie vous supplie, Madame, considerez ce que ie vous dis, & de plus que si ie ne faux point, vous n'avez point de raison de me punir. Et si vous estes

386. LA II. PARTIE D'ASTREE,  
offensee, & que ma faute vous desplaise, pour-  
quoy vous voulez-vous faire plus de tort en la  
publiant à tout le monde?

Il seroit bien mal-aysé, sages Bergeres, de  
vous redire toutes les raisons que Damon  
m'allegua: car ie n'ouys iamais mieux parler:  
I'auoie toutesfois que i'esprouuay bien en  
cette occasion que le conseil est tres-bon de  
ceux qui disent, qu'on ne doit iamais declarer  
son affection à vne Dame, qu'auparauant on  
ne l'ait obligee à quelque sorte de bonne vo-  
lonté. Car lors que l'offense qu'elle pense re-  
cevoir par telle declaration, la veut esloigner,  
cette bonne volonté qui la tient attachee, l'em-  
pesche de la pouoir faire, & luy fait escouter  
par force telles paroles, voire en fait faire vn  
iugement plus fauorable. Ie l'esprouuay, dis-  
ie, à cette fois, puis qu'il me fut impossible de  
m'en separer, encore que ie ressentisse l'iniure  
que i'en receuois: au contraire auant que de  
mettre fin à nos discours, ie consentis d'estre  
aimée & seruié de luy, pourueu que ce fust  
avec honneur & discretion. Et parce que  
Leontidas auoit continuellement les yeux sur  
nous, ie luy commanday de ne me voir plus  
si souuent, & de dissimuler mieux qu'il n'a-  
uoit fait par le passé, afin de tromper ce  
homme. Ie me souuiens qu'en ce temps-là  
d'autant que Leontidas, encor que grand &  
sage Capitaine, ne laissoit toutesfois de se

laisser posseder à l'amour de quelques fêmes,  
qui feignant de l'aimer, tiroient de son bien  
tout ce qu'elles pouuoient, & en cachette en  
fauorisoient d'autres: il fit des vers qu'il m'en-  
uoya, & parée que nous craignons que les let-  
tres venant à se perdre, nos noms ne fissent  
reconnoistre ce que nous desirions qui fust re-  
nu caché, ie l'appellois mon frere, & il me  
nommoit sa sœur. Je pense que ie me ressou-  
uiendray encores des vers dont ie vous parle.  
Il me semble qu'ils estoient tels:

---

SONNET.

**Q**U'E NOUS LEVX de mon bien, il parle où qu'il  
blaspheme,  
Qu'il remarque à nos yeux ce qu'il pense estre en  
nous,  
Qu'il connoisse en effect que ie ne suis moy-mes-  
me,  
Sinon, ma sœur, entant que ie ne suis qu'à vous.

Que d'un œil importun il nous veille ia-  
loux,  
Que sur nos actions la medifance il seme:  
Il peut bien m'esloigner de mon bien le plus  
doux,  
Mais non pas empescher qu'enfin ie ne vous ay-  
me.

388 LA II. PARTIE D'ASTREE,

*Malgré tous ces discours contre nous inuen-*  
*tez,*

*Malgré tous ces soupçons qui nous ont tourmen-*  
*tez,*

*Mesme dans le cercueil, ie fay vœu d'estre vostre:*

*Mais ce fâcheux Argus, ne feroit-il pas*  
*mieux,*

*Nous laissant en repos d'employer tous ses*  
*yeux,*

*Agarder la beauté qu'il paye pour vn autre?*

Mais pour reuenir à ce que ie vous disois, depuis ce iour Damon se regla de sorte à ma volonté, que ie ne puis nier que ie n'eusse de l'Amour pour luy. Aussi estoit il tel qu'il estoit bien mal-aysé de ne l'aimer point, & mesme connoissant combien l'affection qu'il me portoit luy auoit fait changer de vices en vertus. Et parce que pour tromper les yeux de Leontidas, nous ne nous parlions plus que par rencontre, & fort peu souuent en presence de quelqu'un, plusieurs eurent opinion que le courage genereux de Damon n'auoit pû souffrir plus longuement les desdains dont i'auois vsé enuers luy, & qu'il s'estoit retiré de mon amitié; & Leontidas mesme y fut trompé, encore que la femme qui estoit infiniment soupçonneuse, l'assuraist tousiours du contraire. Et par ce qu'il desiroit passionné-

ment, comme ie vous ay dit, de me donner à son nepueu; pour contenter son esprit, il pensa de mettre pres de moy vne femme qui prit garde à mes actions, sans en faire semblant. Elle se nommoit Leriane, & des-jà estoit bien aduancee en son aage, toutesfois d'une humeur assez complaisante, mais au reste la plus fine & ruzee qui fut iamais. Pour ce coup ie n'eus pas la veuë si bonne que Damon: car d'abord qu'elle me fut donnee, il descouvrit le dessein de Leontidas, & parce que ie la trouuois de bonne compagnie, & qu'elle faisoit tout ce qu'elle pouuoit pour me plaire, ie ne pouuois croire qu'elle eust cette mauuaise intention: Et d'autant que continuellement il me disoit qu'elle me tromperoit, & que ie m'en prisse garde, nous fîmes resolution de iouer au plus fin. Et puis qu'il ne dependoit pas de nostre volonté, de l'esloigner de nous, nous pensâmes qu'il estoit à propos de faire semblant que sa compagnie nous estoit tres-agreable. Par cet artifice nous auions opinion de l'obliger à ne nous rendre point tous les mauuais offices qu'elle pourroit & de faire paroistre à Leontidas que nous n'auions point de dessein, que nous ne voulussions bien qu'il sceust.

O que nous eussions esté aduisez, si nous eussions mis en effect cette deliberation! Mais oyez, gentilles Bergeres, ce qui en aduint



Leriane voyant la bonne chere que ie luy faisois, se monstrois si desirouse de me plaire, qu'en fin ie vins à l'aimer insensiblement, & elle d'autre costé prenant garde aux recherches que Damon luy faisoit, creut aysement qu'il l'aimoit, & cette creance jointe à la beauté & aux perfections de ce ieune Cheualier, conuierent bien tost Leriane de l'aimer, de sorte qu'il n'y eut que le pauvre Damon qui ne se trompa point, & toutbsfois ce fut luy qui paya plus cherement nos erreurs. Et quoy qu'il reconnust bien dès le commencement ce que ie vous dis, si ne m'en peut-il empêcher. Il me soupiendra le reste de ma vie des paroles dont il vfa: lors qu'il me dit: Ma seur, me dit-il, vous aimez Leriane; mais souuenez vous qu'elle ne le merite pas, & que ie crains que vous n'y preniez garde trop tard. Elle a un tres-mauuais dessein, & enuers vous, & enuers moy, car la femme de Leonidas ne vous l'a donnée que pour vous espier, & croyez que veritablement la bonne chere que vous m'avez commandé de luy faire, luy a donné occasion de croire que ie l'aimois, & que cette opinion est cause qu'elle ne me veut point de mal. Tant mieux, luy dis-je, mon frere, en souffrant, ie sçay bien que vous ne serez pas amoureux d'elle; pour le moins ie vous assure que ie n'en seray iamais jalouse: & cependant la bonne volonté

qu'elle vous portera, la retiendra peut-estre en son deuoir, & l'empeschera de ne nous faire tout le mal qu'elle pourroit. Dieu vueille, me dit-il, ma sœur, qu'il aduienne comme vous dittes; mais j'ay bien peur qu'au contraire cette affection n'ait vne autre fin: car il est impossible que ie continuë de luy faire bonne chere, & se voyant deceuë, Dieu sçait ce qu'elle ne fera point. Elle ne vous prendra, peut-estre, pas par force, luy dis-je: Dieu vueille, me repliqua-t'il, que ie fois mauuais deuin, & qu'elle ne fasse pas quelque chose de pire encores que ce que vous dittes. Ie vis bien que cette femme luy estoit importune, mais ie ne iugeay iamais qu'elle eust de l'Amour, & pensois que toutes ses recherches n'estoient que pour mieux faire la complaisante. Et parce qu'encores que Leontidas me fit toute la bonne chere qu'il luy estoit possible, si est-ce que le mauuais traitement que ie recenois de sa femme, me faisoit passer vne vie fort ennuyeuse. Ie respondis à Damon, qu'il deuoit considerer la miserable vie que ie faisois: que ie n'auois contentement que de luy, ny consolation que de Leriane: que ie croyois bien que l'intention de Leontidas, & de sa femme, auoit esté en mettant Leriane aupres de moy, de m'auoir donné vn espion, mais que ie croyois bien aussi qu'ils pourroient se tromper, & que

cette femme se sentoît tellement obligée aux caresses que ie luy auois faites, que ie connoissois bien que véritablement elle m'aimoit, & en fin qu'à la longue il perdroit la mauuaise opinion qu'il auoit d'elle, parce que la pratique quant d'auantage, il connoistroit que c'estoit vne personne d'honneur : Damon ne sceut faire autre chose, voyant, comme i'en estois abuser, que de plier les espaules, & depuis ne m'en osa plus parler, de peur de me desplaire. Et voyez combien la bonne opinion que nous auons d'une personne, a de force sur nous : ie voyois bien la recherche qu'elle faisoit à Damon, & ne pouuois m'imaginer, que ce fust à mauuaise intention, m'esfigurant que tout ce qu'elle en faisoit, n'estoit que pour me cōplaire. Or que le visage dissimulé de la preud'hōmie couure, & nous fait mesconnoître de vices! Et cela estoit cause que quelquesfois Damon receuoit mauuaise chere de moy, me semblant qu'il ne traittoit pas avec L'eriane comme il deuoit, puis que ie luy auois dit que ie l'aimois, & que c'estoit la moindre chose qu'il deust faire pour moy, que de faire cas de ceux dont ie cherissois l'amitié. Ce que Damon reconnoissoit bien, & ne s'en osoit plaindre, de peur de faire pis, mais seulement nourrissoit en son ame vne si cruelle haine contre elle, qu'à peine la pouuoit-il cacher. Au contraire L'eriane augmentoit de iour à autre de telle sorte cette

affection qu'elle luy portoit, qu'en fin voyant qu'il ne faisoit pas semblât de la reconnoistre; elle ne se pût empescher de luy escrire vne lettre si pleine de passion, que Damon ne pouuât plus dissimuler, luy en osta si bien toute esperance, qu'elle ne perdit pas seulement l'amour qu'elle luy portoit: mais en sa place y fit naistre vne si grande hayne qu'elle iura sa perte. Que si elle eust pû prouuer, en l'accusant à Leontidas, ce qu'elle sçauoit de nostre affectiō, il n'y a point de doute qu'elle l'eust fait: mais nostre bon-heur fut tel que quelque familiarité qui eust esté entre-nous, ie ne luy en auois iamais parlé que fort peu. Il est vray que ie l'ay depuis reconnüe assez fine & malicieuse pour croire que s'il ne luy eust falu que quelque preuue, elle ne s'y fust pas arrestee: parce qu'elle n'eust iamais manqué d'inuention: mais vn des principaux sujets qui l'empescha, ce fut ce que i'ay iugé depuis qu'elle eust crainte que Damon n'eust gardé des lettres qu'elle luy auoit escrites, & que par ce moyen Leontidas l'eust reconnüe pour vne tres-mauuaise femme, & toutesfois cette consideration ne pouuoit encor estre assez forte pour l'empescher, parce qu'elle eust pû dire qu'elle auoit fait semblant d'aimer Damon pour le conuier de ne se fier plus en elle: & sans doute Leontidas & sa femme l'eussent creüe; ayant conceu vne si bonne opinion d'elle qu'ils ne pensoient pas

394 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
qu'il y eust Matrone en Gaule plus sage que  
Leriane.

Mais si i'auois eu tort en l'amitié que ie luy  
portoys, Damon ne se peut excuser qu'il n'ait  
failly en cette action : car s'il m'eust monstré  
la lettre qu'elle luy auoit escritte, il n'y a point  
de doute qu'il m'eust sortie d'erreur, & que  
nous ne fussions pas tombez aux mal-heurs où  
nous nous vismes depuis. Et ce qui l'en empes-  
cha, comme ie pense, ce fut la cruelle responce  
qu'il luy auoit faite, d'autant qu'il eut peur que  
ie la visse, & luy en sceusse mauuais gré. Tant y  
a qu'il me le tint si secret, que ie n'en sceus rien  
pour lors.

Or Leriane ayant fait dessein, comme ie  
vous disois, de se vêger de ce Cheualier, iugea  
qu'il n'y auoit point de moyen plus propre que  
celuy que ie luy en donnerois. Et sçachant bien  
que viuant familièrement avec moy, il ne pou-  
uoit pas estre qu'il ne s'en presentast quelque  
bonne occasion, elle se rendit si soigneuse de  
me voir, & de me suiure, que ie la pouuois dire  
l'ombre qui accompagnoit mon corps. Et par  
ce qu'elle auoit vn esprit vif, & qui entroit pres-  
que dans les intentions des personnes, elle re-  
connut que Therfandre m'aimoit. Je dis c  
mesme Therfandre que vous voyez qui est e  
ce lieu avec moy. Il ne faut pas que ie vous di  
ce qui est de sa personne, puis que vous  
voyez, sages Bergeres : mais qu'y bien d

quelle condition il est. Sçachez donc que son pere ayant suiuy le mien en tous ses voyages de guerre, ils furēt en fin tuez to<sup>u</sup> deux, le iour que Thierry mourut : & parce que cestuy-cy auoit esté nourry petit enfant dans la maison de mon pere, il auoit conceu vne si grande affection pour moy, que la difference de nos conditions, ne le pût pas empêcher de me regarder d'autre sorte qu'il ne deuoit. Et i'en pouois bien estre cause sans y penser : car la grande inégalité qui estoit entre nous, me faisoit receuoir tous ses seruiçes, nō pas comme d'un amant, mais comme d'un domestique, le lieu d'où il estoit ne luy pouuant donner par raisō vne plus grande pretention pour mon regard. Mais Amour, qui faisoit naistre ses pensees en son ame, d'autant qu'il est au engle, peut sans reproche en produire de plus desraisonnables, & par ainsi luy faisoit conceuoir des esperances qui estoient du tout esloignees de la raison. Toutesfois Lerieane qui, plus fine que moy, auoit ietté les yeux sur luy, & auoit fort bien reconnu son intention, le iugea un sujet tres-propre pour commencer sa vengeance. Elle sçauoit bien que de toutes les amertumes d'Amour, il n'y en auoit point de si difficile que la ialousie, ny qui fust receue plus aisément en vne ame qui aime bien. Elle commēça donc de se redre familiere avec luy, luy fait paroistre beaucoup de bonne volonté, luy

offre toute sorte d'assistance en tout ce qui se  
 presentera ; bref peu à peu l'attire au pres de  
 moy, & luy donne commodité de me voir, &  
 de parler à moy: Mais voyant que sa modestie  
 l'empeschoit de me declarer sa volôté, elle re-  
 solut de luy en donner le courage, & avec ce  
 dessein, vn iour qu'elle le trouua à propos, apres  
 quelques discours esloignéz, & qu'elle fit venir  
 par ce qu'elle luy vouloit dire, elle luy fit entê-  
 dre qu'elle & moy nous estions souuent eston-  
 nées de le voir, sâs qu'il eust encores fait choix  
 de quelque maistresse, & que ie disois que ie  
 n'en pouuois luger la cause, car de dire que ce  
 fust faute de volonté, l'age où il estoit ne le  
 pouuoit permettre: que ce fust faute de coura-  
 ge, encores moins, puis qu'il auoit rendu trop  
 de témoignage de ce qu'il estoit, & que la co-  
 noissance qu'il auoit de luy mesme, luy deuoit  
 donner assez d'assurance de pouuoir acquerir  
 les bônes grâces de la pl<sup>ie</sup> belle de cette Cour:  
 tellement que ie n'en voyois autre occasion, si  
 non qu'il ne trouuoit rien digne de luy. Ther-  
 sandre qui croyoit ce qu'elle disoit, & qui se  
 sentoît toucher l'endroit le plus sensible de sô-  
 amie. Helas, ma fille ! luy dit il, en soupirant  
 (car telle estoit l'alliance dont il la nommoit)  
 -helas ! que Madame & vous auez peu remarqué  
 mes actions ; puis que vous n'avez reconnu ma  
 folie. L'estime ; mais helas ! j'aime en tel lieu,  
 qu'il vaut mieux le taire pour n'estre estimé

que le dire pour esperer tant soit peu  
 ment. Cette ruzée de Loriane, qui  
 bien ce qu'il vouloit dire, feignant de  
 endre pas, le tourna de tant de costez,  
 uy arracha le nom de Madonthe, de  
 he, mais avec tant d'excuses, qu'elle  
 rien qu'il reconnoissoit son outrecui-  
 & qu'il falloit luy donner du coura-  
 continuer son dessein. C'est pour-  
 abord elle luy dit, qu'elle ne trouuoit  
 nt d'inegalité entre luy & moy, que  
 deust retirer. Que si la fortune m'a-  
 orilee de beaucoup de biens, & d'estre  
 es grands ayeuls dont ie tirois mon  
 , qu'il auoit tant de v&rtus, que s'il  
 oindre en fortune, il m'estoit egal en  
 Elle m'auoit feint tout le discours pre-  
 qu'elle disoit que nous auions eu en-  
 , & m'en auoit attribué la plus grande  
 pour luy donner la hardiesse de se de-  
 & maintenant pour luy donner coura-  
 continuer, elle en inuenta vn autre aussi  
 table, luy disant qu'elle auoit bien re-  
 ux paroles que ie luy auois dites de  
 leurs fois, que ie l'estimois, voire que  
 is, autant que ie me sentoie importu-  
 : Damon. Elle ne mentoit pas enco-  
 e creut mentir: car il estoit vray que  
 is autant que i'estois importunée de  
 . Et pour le luy persuader mieux, luy



398 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
disoit que bien souuent quand il s'approchoit  
de moy, ie disois, me tournant vers elle, que  
pour le moins Damon fust changé en Ther-  
sandre. Et sur ce discours elle s'estendoit le  
plus qu'elle pouuoit en des louanges qu'elle  
disoit de luy, & qu'elle feignoit de redire  
apres moy, & pour la fin iuroit que ie ne trou-  
uois rien de mauuais en luy, que le trop  
grand respect qu'il me portoit, afin que par  
ce moyen il fust plus hardy, & perdit la gran-  
de apprehension qu'il auoit pour nostre ines-  
galité.

Ayant donc iecté de cette sorte les fon-  
dements de sa trahison, elle voulut sonder ma  
volonté, me parlant quelquesfois de Damon:  
& comme si c'eust esté par mesgarde, elle y  
mesloit tousiours quelque chose à la louange  
de Thersandre. Ce que ie n'entendois point:  
car ie n'eusse iamais tourné les yeux sur luy, &  
voyant que i'en parlois comme d'une person-  
ne indifferente, elle eut opinion que peut-estre  
en receurois-ie les lettres, si elles m'estoient  
donnees bien à propos. Le iour de l'an appro-  
choit, où l'on a de coustume de se donner l'un  
à l'autre des petits presens, que nous nom-  
mons les estreines. Elle pensa que des gans  
parfumez qu'elle auoit recourez, seroient pro-  
pres pour m'en faire voir vne. Elle assura d'oc  
Thersandre de m'en donner, & sous cette es-  
perance, en retire vne de luy, qu'elle met d'as

doigts du gaud, & prend si bien son qu'en la meilleure compagnie où elle est, elle présente ses estreintes. De fortune n'y estoit : & parce qu'elle eut crainte la truant du doigt que ie n'en donnasse, cō-ice à chacun, elle me dit qu'une coustuoit decoufue, & qu'elle la racommode- & à ce mot me ganta celuy où la lettre laissant l'autre entre les mains de ceux vouloient sentir: mais quoy qu'elle m'en uertie lors que ie rencontray le papier, is m'empescher de demander que c'e- quoy elle respondit que c'estoit la cou- qui auoit lâché quand elle les auoit . Quant à moy qui n'entendois point nesse, ie repliquay que ce n'estoit point Elle avec une assurance incroyable: e faites que resuer, ma Maistresse, me , car c'estoit ainsi qu'elle me nommoit, oy-mesme qui l'ay descoufue sans y pen- geay bien que c'estoit chose qu'il fal- imuler en si bonne compagnie: mais trop ieune pour le sçauoir faire, de for- Damon qui auoit les yeux sur nous, ne perçut: & à la verité i'estois excusable, s sçauois si peu cacher. Damon qui e l'Amour, & qui sçauoit par expé- combien cette passion rend les per- ingenieuses, iugea bien incontinent auoit une lettre, mais il ne pût deuiner

400 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
de qui c'estoit: car pour Thersandre il ne l'en  
eust iamais soupçonné: Toutesfois ce qu'il en  
vid depuis, luy fit croire que celle-cy venoit de  
luy, comme ie vous diray. Quant à moy en-  
cores que ie voulusse viure comme ie deuois,  
si ne laissois-ie d'auoir vn extrême desir de  
sçauoir ce qu'il y auoit dans ce gaud,& cela fut  
cause que ie me retiray le plustost que ie pûs  
pour le voir: & lors que ie fus seule, ie sors le  
papier, & le despliant, ie trouue qu'il y auoit  
telles paroles.

---

## LETTRE DE THERSANDRE

A MADONTE.

**C**OMME contrainct, & non pas comme  
m'en estimant digne, ie prens la hardies-  
se, Madame, de me dire vostre tres-humble  
seruiteur, s'il falloit que vous fussiez seulement  
seruie de ceux qui sont dignes de vous, il fau-  
droit aussi que ceux-là seuls eussent le bon-heur  
de vostre veüe. Car encor que nous n'en ayons  
les merites, nous ne laissons d'en receuoir les  
desirs, qui nous sont d'autant plus insupporta-  
bles qu'ils sont moins accompagnez de l'espé-  
rance. Mais si l'Amour continuant en vous  
ses ordinaires miracles, vous rendoit agrea-  
ble vne extrême affection. Madame, ie m'e-  
stimerois

*s tres-heureux, vous seriez fort fidelle-  
mie. Car ie sçay bien que iamais person-  
uiendra a la grandeur de ma passion enco-  
us les cœurs se missent ensemble pour vous  
adorer.*

latteries de cette lettre me pleurēt, mais  
de la part de Therfandre, i'en eus hon-  
oulant qu'une telle personne eust la har-  
e tourner les yeux sur moy, pour ce su-  
fus offensee contre Loriane, & trou-  
rt estrange qu'elle m'eust fait voir cette  
consultay longuement en moy-mes-  
m'en deuois plaindre à elle, ou bien  
re point de semblant. Je resolus en fin  
dire que ie l'auois iettée au feu, sans la  
ce que si i'en eusse fait des plaintes,  
tre m'en eust-elle dit dauantage, &  
ulois fuyr les occasions, tant pour  
ortir le bruit entierement, que pour  
suiet d'esloigner Loriane de moy, de  
meur m'estoit tres-agreable. Et tou-  
ie connoissois qu'elle auoit eu tort, mais  
resse, & l'amitié que ie luy portois, me  
gnirēt de l'oublier, & de chercher mes-  
excuses à sa faute. Lors qu'elle retint  
quelques iours, & n'ayant pas, com-  
crois, la hardiesse de me voir si tost  
e beau message, & parce que ie ne  
porter les gands qu'elle m'auoit don-

d'impossible , apres auoir cherché quelque iours en vain , se resolut de suppleer par la finesse au deffaut d'une niepce qu'elle nourrissoit. C'estoit vne ieune fille qui s'appelloit Ormanthe , ie dis ieune d'aage & d'esprit , qui auoit le visage assez beau , mais si desnuee de ce vif esprit , qui donne de l'amour , que peu de personnes la iugeoient belle. L'eriane toutesfoiscut opinion qu'elle l'instruiroit de sorte , qu'où la nature defailloit , son artifice donneroit vn si grand secours , que tout reüssiroit à son aduantage. En ce dessein elle tire à part Ormanthe , la tance du peu de soing qu'elle a d'elle-mesme , qu'elle deuroit auoir honte de voir toutes ses compagnes aimees & seruies , qui estoient beaucoup moins belles qu'elle n'estoit pas , & qu'elle n'auoit seu encorcs obliger le moindre Cheualier à l'aimer , que cela procedoit de sa nonchalance , & de son peu d'esprit , que quant à elle , si elle ne se vouloit resoudre à mieux faire , qu'elle la renuoyeroit vers sa mere , parce que demeurant dauantage dans la Cour , elle n'y feroit autre chose qu'y deuenir vieille fille. Ormanthe qui craignoit que sa mere la mal-traitast , L'eriane la renuoyoit de cette sorte , les larmes aux yeux , se iette à ses genoux , la supplie de luy vouloir pardonner les fautes qu'elle auoit faittes ; & luy promettre qu'à l'aduenir elle s'estudiera de luy donner plus de conten-

qu'elle connoissoit biē que ie n'auois pas mau-  
uaise opinion de moy, elle se figura que l'a-  
mitié que Damon me portoit, estoit cause  
que ie l'aimois. Elle fit donc dessein de me  
mettre en doute de luy, ne iugeant point qu'il  
y eust vn meilleur moyen que la ialousie, d'au-  
tant qu'un cœur genereux ressent plus le mes-  
pris que toute autre offense: & quoy que la ia-  
lousie puisse proceder de diuerses causes, tou-  
tesfois la principale est, quand l'amāt voit que  
la personne aimée, en aime vn autre, prenant  
cette nouuelle affection pour yn tesmoignage  
de mespris, d'autāt qu'il iuge que comme celle  
qu'il aime merite toute son amour; de mesme  
il doit aussi receuoir toute la sienne, si pour le  
moins elle l'estime autant qu'elle est estimée  
de luy, & ne le faisant pas il l'attribue au mes-  
pris.

Mais quand elle voulut executer ce dessein,  
elle n'y trouua pas vne petite difficulté, d'au-  
tant que ce Cheualier ne regardoit femme du  
monde que moy, outre qu'il estoit necessaire  
que Leriane eust toute puissance sur celle de  
qui elle me rendoit ialousie, afin de la condui-  
re à sa volonté; & de plus qu'elle fust secrete,  
& belle, & de telle condition, qu'il y eust  
apparence qu'elle meritaist d'estre aimée. Il  
estoit bien difficile de trouuer toutes ces quali-  
tez ensemble en vn mesme sujet. Mais elle  
qui auoit vn esprit qui ne trouuoit iamais rien

les moyens de s'approcher de vous, tant vous estes peu accostable; & tant cette sottise humeur, & façon retiree luy en a osté la commodité, Et Dieu sçait si en cette Court il y a Cheualier de plus de merite, & si vous ne seriez pas la fille la mieux servie, & la plus honnoree, si ce bien vous aduenoit. Que si cette bonne fortune se presentoit à quelque autres de vos compaignes, & de quel courage seroit-elle receüe, & de quelle industrie, & de quel artifice n'yferoient-elles point pour la posseder entierement. Or ie vous diray donc encore cette fois pour toutes, que si vous voulez, Ormanthe, que ie vous retienne plus longuement en ce lieu, ie desire que vous donniez autant de sujet à Damon de vous aimer, que vous luy en auez donné du contraire; & ne craignez que les faueurs que vous luy ferez soient veues de quelque autre: car le dessein qu'il a de vous espouser, couurira assez tout ce qu'on en sçayroit penser à son desauantage. Telle fut la leçon que Loriane fist à cette ieune fille, qui ne tomba point en vne terre inutile, d'autant que Ormanthe qui de son naturel estoit d'humeur libre & sans feintise, n'ayant plus de bride qui la retint, tant s'en faut, ayant les instructions de Loriane qui le pouissoient, faisoit depuis ce iour tant d'extrêmes ordinaires caresses à Damon, que luy & tous ceux qui les voyoient, en demouroient esto-

Et ces choses passerent si auant, que ie ençay d'en ouïr quelque bruit, & celz artifice de Leriane, qui par le moyen de l'adre le faisoit dire en lieu d'où ie le pou- auoir. Et afin que i'eusse moins de soup- ce ce fust vne tromperie, iamais Therfan- en parloit, mais il le faisoit dire par ses Et toutesfois ie ne pouvois croire que j'aimast mieux cette sorte fille que moy, ne sa beauté, ce sembloit, n'esgaloit point de mon visage, ainsi que mon miroir- uroit, sur lequel la voyant ie iettois bien- nt les yeux pour en faire comparaison. Us, quand ie me ressouuenois de ce que i'e- & qu'Ormanthe estoit, ie ne pouuois- aginer qu'il fist choix, en me desdaignât, personne qui estoit si peu de chose au- le moy. Ce que cette malicieuse recon- nt bien, voulut me tromper avec vn plus- l artifice. Il y auoit vne vieille femme- stoit tante de Leriane, qui auoit toute sa- escu avec beaucoup d'honneur & de re- ion. Leriane fit en sorte, par la voye de- sandre, que cette bonne vieille fut aduer- es caresses que Ormanthe faisoit à Damo, stoient telles, que quand elle les sceut, elle- repos qu'elle n'en vint aduertir Leriane, e qui sçauoit sa vendue, se trouua expresse- t dans ma chambre, afin que ie visse quand- iuy en parleroit. Leurs discours furent longs,



498 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
& les branlemens de teste, & la colere que  
ie remarquay en elles, me donna volonte,  
quand cette bonne femme fut partie, de sca-  
voir ce que c'estoit. Elle feignit de vouloir  
& ne pouuoir me le taire, & demeura quel-  
quetemps sans respondre. En fin parce que  
ie l'en pressois par l'amitié que ie luy por-  
tois, elle me dit: Voyez-vous, ma Maistres-  
se (c'estoit ainsi qu'elle m'appelloit) Damon  
pense estre fin, & il ne prend pas garde que  
ie suis encore plus fine. Il croit en feignant  
de vous aimer, que ie ne verray pas l'affec-  
tion qu'il porte à Ormanthe. Cette ruze se-  
roit bonne si ce n'estoit point ma niepce;  
mais cela me touche trop pour n'auoir les yeux  
bien clairs en semblables affaires: outre qu'il se  
laisse tellement emporter au delà de toute pru-  
dence, qu'il faudroit bien estre auugle pour  
n'y prendre garde. Je pense que plus de mille  
personnes m'en ont aduertie: & voila cette  
bonne femme qui ne m'est venue trouuer que  
pour me dire qu'ils viuent: de sorte que cha-  
cun en parle si desaduantageusement pour sa  
petite niepce, qu'elle ne me le pût celer, &  
que mesme ie ne suis pas exempt du blafme  
de le souffrir, puis qu'elle est sous ma char-  
ge. I'en ay rancé plusieurs fois Ormanthe, mais  
ie pense qu'il l'a enforcélée. Je ne scay quant à  
moy quel goust il y trouue: car encor qu'elle  
soit ma niepce, ie diray bien qu'il n'y a pas vne

filles plus sotte, ny plus incapable, ce me sem-  
ble de donner de l'amour que celle-là. O que  
ces paroles me furent fâcheuses & difficiles à  
supporter sans en donner connoissance! Je me  
retiray en mon cabinet où cette ruzee me sui-  
vit, estant trop experimentee en semblables  
accidens pour ne reconnoistre pas ceux que ses  
paroles auoient causez en moy. Et parce que  
ie me fiois entierement en elle, aussi-tost que  
ie la vis seule pres de moy, il me fut impossi-  
ble de retenir les larmes, & en fin de ne luy  
dire tout ce que iusques alors ie luy auois celé  
de nostre affection. Dieu sçait si Leriene re-  
ceut vn extreme contentement de cette de-  
claration, & quoy que tout son dessein ne ten-  
dit qu'à me diuertir de l'amitié de Damon, si  
connut-elle bien qu'il n'estoit pas encor temps  
de donner les grands coups, & qu'il la falloit  
affoiblir dauantage auant que l'entreprendre;  
Et pour le pouuoir mieux faire, elle me voulut  
donner vne creance bien contraire à ce qui  
estoit de la verité, à sçauoir qu'elle estoit fort  
amie de ce Cheualier: ce qu'elle faisoit pour  
m'oster toute méfiance. Elle me parla donc de  
cette sorte: l'auoüe, ma Maistresse, que vous  
m'avez sortie d'une extreme peine, & routes-  
fois ie ne voudrois pas auoir achetté mon re-  
pos à vos despens. Si i'eusse pensé qu'il vous  
eust aimé, ie n'eusse iamais eu peur qu'il eust  
tourné les yeux sur ma niepce pour l'aimer.

Damon a trop de iugement pour vous chager à vn autre, & mesme qui vaut si peu. Ce n'est qu'une humeur de ieunesse qui l'a esloigné de vous, il reuiendra bien tost à son deuoir, & ne faut pas que cela vous separe de son amitié. Il a beaucoup de merite, il est plein de courage, & sans mentir personne ne le void qui ne le iuge digne d'une bonne fortune. Toutesfois ie ne suis pas en doute que cette action ne vous afflige, & ne vous donne autant de desplaisir, que si c'estoit quelque plus grande iniure, & c'est parce qu'Amour est vn enfant, qui s'offense de peu de chose. Mais, ma Maïstresse, ne vous en tourmentez point dauantage. Si vous voulez vser du remede que ie vous donneray, vous serez tous deux bien-tost gueris. N'avez-vous iamais pris garde qu'une trop grande clarté esbloüyt? & que le trop de bruit empesche d'oüyr? Peutestre aussi trop d'amitié, que vous luy avez fait paroistre, a rendu moindre son affection. Quant à moy, ie le crois facilement, sçachant assez que ces ieunes esprits sont ordinairement sujets à telle chose, ou pour le croire trop assurez de ce qu'ils possèdent, si bien qu'ils deuiennent nonchalans, ou pour mespriser ce qu'ils ont sans peine, & en abondance, qui leur donne de nouueaux desirs. Mais il faut vser en ce mal (comme en tout autre) de son contraire. Ie suis certain que si vous feignez de vous retirer vn peu de

luy, vous leverrez incontinent reuenir à son deuoir, & vous crier mercy de sa faute. Vous croyez bien, ma Maistresse, que si ie ne vous aimois, ie ne vous tiendrois pas ce langage. Aussi vous donne-ie le mesme conseil, qu'en semblable accident ie voudrois prendre pour moy. La conclusion fut que cette fine & malicieuse se sceut tellement desguiser que ie luy promis, apres plusieurs remerciemens de me seruir de ce remede. Or le dessein qu'elle auoit, estoit de faire l'vn de ces deux effects. Ou Damon, disoit-elle en elle-mesme, glorieux de son naturel, se voyant desdaigner avec plus de despit que d'amour, se retirera offensé des actions de Madonthe : ou bien ayant plus d'amour que de despit, essayera de regagner ses bonnes graces s'esloignant d'Ormanthe. Si le premier aduient, i'auray obtenu ce que ie veux : si c'est le dernier, i'acquerray vne si grande creance aupres de Madonthe, lors qu'elle aura esprouué mon conseil estre si bon, qu'apres i'en disposeray entierement à ma volonté. Et il aduint que Damon connoissant quelque froideur en moy, & n'en pouuant accuser autre chose que les caresses qu'Ormanthe luy faisoit, le retira peu à peu d'elle, & la fuyoit comme s'il eust esté fille, & elle homme. Leriane s'en prit garde aussi bien que moy, & pour ne perdre vne si bonne occasion, vn iour que nous en parlions seules

412 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
dans mon cabinet, elle me demanda si son  
conseil n'auroit pas esté bon, & si à l'aduenir ie  
ne la croirois pas ? Et luy ayant respondu  
qu'ouy, elle continua : Or, ma Maistresse, il  
faut que nous fassions comme ces bons Mede-  
cins, qui ayans bien préparé les humeurs par  
quelques legers remedes, les chassent apres  
tout à fait par de plus fortes medecines. Je  
vous veux dire vn artifice dont i'ay veu vser à  
celles qui se meslent d'aimer. Il n'y a rien  
qu'un Amant ressenté plus que les coups de la  
ialousie, ny quil'esueille mieux, & le fasse plus  
promptement reuenir à son deuoir. Je suis  
d'aduís, que Damon en espreuue quelque cho-  
se. Vous verrez comme il reuiendra à son de-  
uoir, & comme il se iettera à vos pieds, & re-  
connoistra l'offense qu'il a faicte. Je me mis à  
sourir oyant ces paroles, ne me semblant  
pas que ie peusse obtenir cela sur moy : Tou-  
tesfois repassant par ma memoire, combien le  
conseil qu'elle m'auoit des-jà donné estoit  
reüssi à mon contentement, ie me resolus de  
le croire encors à ce coup : Mais, luy dis-ie,  
de qui sera-ce que nous nous seruirons en cecy ?  
C'estoit à ce passage que cette ruzée m'atten-  
doit, il y auoit long-temps, parce qu'elle ne  
m'osoit proposer Thersandre, à cause de ce  
qui s'estoit passé : & toutesfois c'estoit où elle  
voulloit que ie vinsse de moy-mesme. Elle  
me respondit donc de cette sorte : Vous auez

raison, ma Maistresse, de faire cette demande, & il y faut bien auiser: car à tel vous pourriez vous adresser, qui par apres en feroit son profit, & pourroit nuire à vostre reputation: de sorte que ie conclus qu'il faut que ce soit vn homme de qui vous puissiez disposer absolument, & qu'il soit au prix de vous de si peu de consideration, que quand vous voudrez vous en retirer, il n'ait la hardiesse de s'en plaindre, ou s'en plaignant, qu'au lieu d'estre creu, chacun se mocque de luy. Et à ce mot baissant les yeux en terre, apres s'estre tenu quelque temps, & se grattant le derriere de la teste, feignant d'en chercher vn, elle releua les yeux tout à coup sur moy, & me dit: Mais pourquoy cherchons-nous bien loing ce que nous auons si pres? Qui scauroit estre meilleur que Thersandre? Vous en ferez tout ce que vous voudrez, & il n'oseroit souffler: tant s'en faut qu'il s'ose plaindre, outre qu'il est si discret, & si plein de bonne volonté, que ie ne croy pas qu'il s'en puisse rencontrer vn qui soit plus propre à ce pour quoy nous le demandons. Lors qu'elle me nomma Thersandre, ie me ressouuins de ce qui s'estoit passé, & ingeay bien qu'elle me le proposoit plustost qu'vn autre, pource qu'elle l'aimoit, mais aussi ie connus bien que sa condition & sa prudence estoient telles qu'il les falloit pour executer la resolution que nous auons prise. Et quoy que

mon courage altier refusast de tourner mes yeux sur vn homme de si peu, si est-ce que l'affection que ie portois à Damon, qui comme que ce fust me donnoit la volonté de le rappeler, me fit en fin condescendre à ce que voulut Leriane. Je commençay donc de faire plus de cas de Therfandre, & de parler quelquefois à luy, mais ie mourois de honte, quand ie prenois garde que quelqu'un me voyoit. Damon de qui l'affection estoit extreme, s'aperceut incontinent de ce changement, parce que Leriane auoit dit à Therfandre que la discretion avec laquelle il m'auoit seruie, auoit eu tant d'effect qu'en fin ie l'aimois autant qu'il m'auoit aimée, & la moindre apparence qu'il en remarquoit, luy en faisoit croire au double, d'autant que i'auois accoustumé de viure si differemment avec luy que les moindres paroles luy estoient de tres-grandes faueurs : & cela fut cause qu'il commença de se releuer plus que de coustume, de se porter plus haut qu'il ne souloit, abusé des vaines esperances qu'il se donnoit, & des menteries de cette femme. De sorte que Damon apperceut bien-tost cette bonne chere, & repassant par sa memoire tout ce qu'il auoit veu, se ressouuint de la lettre qu'il m'auoit veu receuoir dans les gands, & de là tirant plusieurs desaduantageuses conclusions & contre luy & contre moy, il creut en fin que par la sollici-

tation de Leriame, i'auois receu le seruice de Therfandre, & oublié son affection : & apres auoir supporté ce desplaisir quelque temps, pour voir si ie ne changeois point, enfin n'en ayant plus le pouuoir, il resolut de me faire quelques reproches. Et parce que Leriame estoit tousiours aupres de moy, il luy fut impossible de me parler que dans la chambre mesme de Leontidas. Il prit donc l'occasion, lors que sortant de table i'estois esloignée de cette femme, & parce qu'il vit bien qu'il n'auroit pas beaucoup de loisir, il me dit : Est-ce que vous vueillez que ie meure, ou que vous ayez fait dessein d'esprouuer combiën vne personne qui aime peut supporter des rigueurs ? Le luy respondis froidement : vostre mort ne me touche non plus que mes rigueurs vous peuvent atteindre : il me vouloit respondre, mais Leriame suruint, parce qu'elle s'estoit prise garde de ces propos, & par presence contraignit Dämon de se taire, outre que me tournant vers elle ie luy en ostay le moyen. Cette rusée me regarda, me faisant signe que c'estoit vn effect de nostre dessein : & puis s'approchant de mon oreille, Ne voicy pas, dit-elle, vn bon commencement ? Il faut continuer, & vous verrez que ie m'y entends. Ah ! la malicieuse, elle auoit raison de dire qu'elle s'y entendoit, mais c'estoit à me rendre la plus malheureuse personne qui fut iamais. Le continuë



416 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
donc, sage Bergere, & ne daigne pas seulement  
me tourner du costé de ce Cheualier, qui sorti  
de la sale si hors de luy-mesme, qu'il fut plu-  
sieurs fois prest à se mettre son espee dans le  
corps, & ie croy que sans le dessein qu'il auoit  
de faire mourir Therfandre, il eust executé  
contre luy-mesme cette estrange resolution.  
Et ce qui l'empescha de ne mettre prompte-  
ment la main sur Therfandre, fut la crainte  
qu'il eut de me desplaire, sçachant bien qu'il  
feroit vne grande playe à ma reputatiõ, si sans  
autre suiet il l'attaquoit. Cela fut cause que  
ayant vn peu rabattu de sa furie, il alloit re-  
cherchant quelque occasion, lors qu'il rencon-  
tra Ormanthe, qui selon sa coustume luy vint  
sauter au col. Luy qui n'estoit pas en bonne  
humeur la repoussa vn peu, & luy dit qu'il  
s'estonnoit qu'elle n'eust point de crainte du  
iugement que chacun pourroit faire de sem-  
blables actions. Et de qui, respondit-elle, me  
dois-ie soucier, pourueu que vous l'ayez agrea-  
ble? Quand ce ne seroit de nul autre, repliqua  
Damon, encor deuriez-vous craindre Leria-  
ne. De Leriane, dit-elle en sous-riant, ah! Da-  
mon, que vous estes deceu, ie ne sçauois luy  
faire plus de plaisir que de faire cas de vous. Le  
Cheualier qui sçauoit bien que Leriane luy  
vouloit mal, oyant ces paroles, se douta in-  
continent de quelque trahison, & pour l'aue-  
rir la tirant à part, la pria de luy dire comment  
elle

le sçauoit. Ormanthe qui estoit peu fine, & outre cela pensoit bien s'exculser en reiet-le tout sur sa tante, luy raconta tout au lōg discours de Leriane, & le commandement le luy en auoit fait.

mon qui estoit aduisé, iugea apres y auoir eu pensé, à quel dessein elle l'auoit fait, & bien alors que le changement de mon-  
 ie n'estoit procedé que de l'opinion que  
 is conceuë qu'il aimast cette fille. Et pour  
 y en donner connoissance, il la laissa fai-  
 semblant d'auoir affaire ailleurs, bien re-  
 le me le dire, quelque empeschement que  
 ne y peust donner. Et il sembla que la  
 ne luy en voulut offrir la commodité: car  
 esme iour Torrismond voulut aller à la  
 e: & parce que la Royne auoit accoustu-  
 e l'y accompagner, ie montay à cheual  
 ne le reste de mes compagnes, & allas-  
 en troupe iusques à l'assemblée: mais  
 d nous fusmes au laissé-courre, & que l'on  
 onné les chiens, le cerf estant lancé sans  
 e battre laissa librement son buisson, &  
 nt vne grande campagne emmena à  
 de veuë toute la chasse apres luy. Ce fut  
 que nous nous separasmes, & que les  
 ux plus vistes laisserēt les autres, derrie-  
 ramon qui estoit bien monté auoit touf-  
 l'œil sur moy, & me voyant vn peu se-  
 de mes compagnes, & lugeant par la  
 2. Part. D d

416 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
donc, sage Bergere, & ne daigne pas seulement  
me tourner du costé de ce Cheualier, qui sortit  
de la sale si hors de luy-mesme, qu'il fut plu-  
sieurs fois prest à se mettre son espee dans le  
corps, & ie croy que sans le dessein qu'il auoit  
de faire mourir Thersandre, il eust executé  
contre luy-mesme cette estrange resolution.  
Et ce qui l'empescha de ne mettre prompte-  
ment la main sur Thersandre, fut la crainte  
qu'il eut de me desplaire, sçachant bien qu'il  
feroit vne grande playe à ma reputatiõ, si sans  
autre suieût il l'attaquoit. Cela fut cause que  
ayant vn peu rabattu de sa furie, il alloit re-  
cherchant quelque occasion, lors qu'il rencon-  
tra Ormanthe, qui selon sa coustume luy vint  
sauter au col. Luy qui n'estoit pas en bonne  
humeur la repoussa vn peu, & luy dit qu'il  
s'estonnoit qu'elle n'eust point de crainte du  
iugement que chacun pourroit faire de sem-  
blables actions. Et de qui, respondit-elle, me  
dois-ie soucier, pourueu que vous l'ayez agrea-  
ble? Quand ce ne seroit de nul autre, repliqua  
Damon, encor deuriez-vous craindre Leria-  
ne. De Lerieane, dit-elle en sous-riant, ah ! Da-  
mon, que vous estes deceu, ie ne sçauois luy  
faire plus de plaisir que de faire cas de vous. Le  
Cheualier qui sçauoit bien que Lerieane luy  
vouloit mal, oyant ces paroles, se douta in-  
continent de quelque trahison, & pour l'auè-  
rer la tirant à part, la pria de luy dire comment  
elle

ez ce que ie vay dire à cette belle, & si ie ne  
 véritable, ô Dieux ! vous n'estes point iu-  
 si si vous ne me punissez deuant les yeux.  
 lors se tournant vers moy : Ie ne veux  
 nt à cette heure, continua-t'il, ny m'excuse-  
 ny vous accuser, belle Madonthe, pour le  
 ix qu'il vous a pleu faire à mon desaduan-  
 e de Thersandre, mettant en oubly tant  
 sermens iurez, & tant de Dieux appelez  
 rtestmoins : mais ie me plaindray bien de  
 fortune, qui n'a voulu que i'euisse le mal-  
 r que i'auois preueu. Dès que Leriene  
 procha de vous, il sembla que quelque De-  
 n me predisoit le mal qu'elle me deuoit  
 rchasser : Vous sçauéz combien de fois  
 s auions resolu de ne nous fier en elle :  
 s mon mauuais dessein plus fort que toutes  
 resolutions, vous fit changer de pensée,  
 voulu que vous l'ayez aimée. Puis que  
 s en auez eu du contentement, encor que  
 ayez souffert le plus cruel tourment qu'un  
 me puisse ressentir, i'en loue les Dieux,  
 s supplie qu'ils le vous continuent. Si est-  
 quil m'est impossible de vous laisser plus  
 temps en doute de ma fidelité, & quoy  
 ie sçache que ce sera inutilement, &  
 vous n'en croirez rien, si vous diray-  
 a malice avec laquelle elle a ruiné mon  
 -heur. Et en ce lieu il me raconta l'a-  
 ir que Leriene luy auoit portée, les res-

cherches qu'elle luy auoit faictes, comment il l'auoit refusee, & l'extreme haine qui estoit nee en elle de ce refus: & pour verifiser ce qu'il disoit, il me remit en mesme temps les lettres qu'elle luy en auoit escrites, & continuant son discours me dit les conseils qu'elle auoit donnez à Ormáthe de le caresser, afin de me faire croire qu'il en estoit amoureux, m'e faisant entendre comme il l'auoit sçeu, & en fin il adiousta: Or cette ame trauessee, & pleine de malice, n'a tenu conte de l'honneur de sa niepce, afin de me nuire, & de vous faire aimer Thersandre, ce qu'elle sçauoit bien ne pouuoir aduenir qu'en me rauissant l'honneur de vos bonnes graces. Mais, ô Dieux! est-il possible qu'elle y soit paruenue? Mais, ô Dieux! est-il possible que j'en doute, apres auoir veu recenoir des lettres dans des gands, & apres auoir veu la peine que vous prenez de faire bonne chere à vn homme tant indigne de vous? Mais quels plus leurs tesmoignages puis-je auoir que vos paroles, pour connoistre que ie suis miserable, que ie suis condanné, & que ie suis perdu? Or bien, Madonthe, puis que ma mauuaise fortune est cause que ce genereux courage que j'ay tousiours reconnu en vous s'est non seulement sotillé de l'inconstance, mais d'un choix encore qui est si vil & honteux, il ne sera pas vray que ie suruiue vostre amitié, & veux faire paroistre que j'ay assez

mour pour lauer vostre offense de mon  
 g. Si eust elle bonne d'ouyr cette trahison,  
 is le pourriez iuger, sage Diane, puis que ie  
 luy sceus respondre de quelque temps: &  
 que ie commençois de reprendre la paro-  
 & que ie voulois luy donner toute la satis-  
 ion qu'il eust sceu desirer, ie vis que la  
 fereuenoit à nous, & qu'elle estoit des-ia si  
 che, que pour n'estre veüe seule avec Da-  
 n, ie fus contrainte de partir sans auoir le  
 de luy dire que ce peu de mots: La verité  
 tousiours la plus forte. Et soudain frap-  
 t mon cheval de la houffine, ie me iettay  
 s le bois, bien marrie de n'auoir pû luy  
 ondre. Que si i'eusse osé luy commanden-  
 de suite ie l'eusse fait, mais i'eus peur que  
 qu'un ne nous rencontrast ensemble: de  
 que i'aimay mieux remettre à vne meil-  
 e occasion la declaratiõ que ie luy voulois  
 , outre qu'encores voulois- ie lire les let-  
 qu'il m'auoit donnees pour voir s'il m'a-  
 dit vray.

royez, ie vous supplie, de quelle sorte  
 encontres sont conduites par les Dieux,  
 id ils se veulent mocquer de nostre pru-  
 ce. J'auois esleu le lendemain pour sortir  
 eine le pauvre Damon; & ce fut ce iour  
 e mit en la dernière confusion. Je ne vous  
 pas quelle fut la nuit qu'il passa: car on  
 croire aysement que ce fust sans repos:

tant y'a que le iour estant venu, il sort de sa chambre, & voyant que c'estoit l'heure que l'auois accoustumé de me leuer, il se vint promener en vne galerie, de laquelle il voyoit quand on ouuroit la porte de ma chambre, à dessein d'y entrer aussi-tost qu'il sçauroit que i'erois hors du liect. Mais de fortune ce iour ie m'esueillay fort tard, tant à cause du trauail de la chasse, que pour m'estre le soir amusé à lire les lettres de Lerieane qu'il m'auoit données, & faut que i'auoie que i'y leus des supplications indignes du nom de fille, & entre les autres en la conclusion de l'vne il y auoit ces mesmes mots: Receuez, ô beau & trop aimable Damon, les prieres de celle qui se donne à vous, sans autre condition que d'estre vostre: Que si ce n'est par Amour, ce soit au-moins par pitié. Certes, l'estonnement que i'en eus fut grand: mais plus encore le mepris que ie conceus de ces paroles. Il fut tel, que de despit d'auidit esté si vilainement trompée, ie ne pûs clorre l'œil de long temps apres m'estre mise au liect. Mais cependant que Damon, comme ie vous ay dit, se promenoit dans cette galerie, Lerieane qui l'auoit veu en ce lieu, voulut essayer, si vn Amant peut mourir de despit: car ayant trouué en mesme temps Thetandre; elle le conduisit à vne fenestre basse au dessous de celle où elle auoit veu que Damon s'appuyoit quelquefois estant las de

se promener, & ayant remarqué qu'il y estoit à l'heure mesme, feignant de parler bas elle tint assez haut tels propos à Therfandre. Afin que vous connoissiez, mon frere, que Madonthe vous aime veritablement, & qu'elle se mocque de tous les autres qui ont opinion d'estre aimez d'elle, hier elle me commanda dès qu'elle fut reuenue de la chasse, de vous donner cette bague qu'elle a fait faire exprès pour vous, toute semblable à celle que vous lui avez veu porter il y a long-temps, & vous prie de l'aimer, & de la porter pour l'amour d'elle pour symbole de vostre amitié, & pour l'assurance que desormais sa volonté ne differera non plus de la vostre que cette bague de celle qu'elle retient. O Dieux! quelle trahison! Est-il possible qu'un esprit humain en ait esté l'inventeur? Car il estoit certain que j'auois une bague semblable à celle qu'elle luy donnoit, & qu'il y auoit long-temps que ie la portois, & cette malicieuse l'auoit fait secrettement contrefaire avec dessein d'en commettre cette meschanceté. Damon qui estoit, comme ie vous ay dit, accoudé sur la fenestre haute, oyant la voix de cette femme la reconnut incontinent, & prestant plus attentiuement l'oreille, ouyt les paroles que ie viens de vous dire. Et parce qu'à dessein elle sortit le bras hors de la fenestre pour faire voir la bague à Damon, il reconnut bien qu'il estoit vray que



i'en auois vne semblable : & eependant qu'il taschoit de la bien reconnoistre , il ouyt que Thersandre luy respondoit : Je iure par tous nos Dieux que cette faueur m'est tant agreable , que ie veux bien que Madonthe ne m'aime iamais , si ie ne l'emporte dans mon cerceuil , pour marque que ie suis à elle , & que c'est la plus chere chose que i'auray iamais , & à ce mot il la prit , la baisa diuerses fois , & en fin se la mit au doigt.

Si Damon fut transporté , & s'il auoir sujet de sortir hors des limites du deuoir , ie vous le laisse à penser , sage Bergere : & toutesfois il eut tant de pouuoir sur sa colere , qu'il ne fit ny ne dit chose qui peut en donner connoissance , de peur que quelqu'un ne s'en apperceust , & ne l'empeschast d'exceuter s<sup>on</sup> dessein. En mesme temps la Roïne s'en alloit au Temple pour assister aux sacrifices qui se faisoient presque tous les matins. Et parce que la femme de Leontidas ne l'abandonnoit guères , ie la suivis , comme les autres Dames de la Cour : dequoy Damon n'estant aduertuy que nous nous fussions des-ia en nos chariots , il monta à cheual , & nous atteignit lors que nous entrions dans le Temple : Voyez quel malheur fut le nostre. I'auois resolu de recevoir ses excuses , & de l'asseurer que ie l'aimois ; quelque demonstration que i'eusse faicte du contraire , & pour resmoignage de mes paroles ie voulois

rompre toute sorte d'amitié avec Leriane, & toute familiarité avec Therlandre, & ne cherchois que l'occasion de le pouuoir dire à Dammou: mais abusé de la trahison que Leriane venoit de luy faire, lors qu'il me vit, ce fut avec vn visage si renfrongné, & tenant si peu de compte du salut que ie luy fis, que veritablement, i'en demeuray offensée, ne sçachant point le dernier sujet qu'il en auoit. Et toutesfois me representant la ialousie que ie luy auois donnée, quelque temps apres ie l'en excusay. Nous entrasmes dans le Temple, où les sacrifices furent commencez, durant lesquels ie pris bien garde de fois à autre qu'il me regardoit, mais d'vn œil si farouche qu'il tesmoignoît bien qu'il estoit fort transporté. Orroyez, ie vous supplie, iusques où cette passion l'emporta, lors que les hosties furent offertes, que chacun avec plus de zele & de deuotion faisoit d'vne voix basse & à genoux ses prieres, il se releua dans le milieu du Temple, & haussant la voix, il profera telles paroles: O Dieu! qui es adoré dans ce saint lieu par cette deuote assemblée, si tu es iuste, pourquoy ne punis-tu l'ame la plus perfide & la plus cruelle de toutes celles qui sont au monde? Le t'en demande iustice en sa presence, afin que si elle a quelques defenses, elle les allegue: mais si cela n'aduient point, ie diray que tu es iniuste ou impuissant.

Vous pouuez penser, sage Bergere, qu'elle ie

detins, & quelle peur i'eus qu'en son transport il n'en dit dauantage, ou fit reconnoistre que c'estoit de moy de qui il parloit. Toute l'assemblée tourna les yeux sur luy, tant par sa voix qui estoit pleine de terreur & d'espouuancement, que pour cette façon de faire, du tout inaccoustumee. Mais luy sans en faire semblant, apres s'estre remis à genoux, laissa paracheuer le sacrifice. Dieu sçait si cela fit faire de diuers iugemēs à plusieurs: Et il fut tres à propos pour moy que le voile que i'auois sur le visage, empeschast que l'on ne me vid: car on eust sans doute reconnu à ma rougeur, que c'estoit de moy de qui il se plaignoit: & ses amis & ses parens trouueront cette priere hors de saison, & n'attendoient la plus-part que la fin du sacrifice pour luy en dire leur aduis. Mais ils furent bien deceus, d'autant que se perdant parmy la foule il se desroba, sans que personne s'en prit garde: & se retirant en son logis apres auoir donné ordre à ses affaires le plus promptement qu'il pût, il m'escriuit yne lettre, qu'il mit en sa poche, & reprenant la plume, escriuit ces paroles à Therсандre.

## DEFFY DE DAMON

A THERSANDRE.

**S**I l'offence que i'ay receüe de vous, n'estoit de celles qui ne peuvent estre effacees qu'avec le sang, ie ne desirerois pas Thersandre, de vous voir seul avec l'espee en la main. Mais ne pouuant estre satisfait d'autre sorte, & sachant bien que vostre courage ne vous rendit iamais plus lent au combat qu'à l'offense, e vous enuoye cet homme que vous connoissez bien estre à moy, & qui vous conduira ou ie vous attens sans autres armes que celles que nous portons ordinairement au costé, vous promettant en foy de Cheualier que i'y suis seul, & que vous n'aurez à vous garder de personne que de moy qui suis **D A M O N**.

Il commanda à vn ieune homme des siens, nommé Halladin, qu'il auoit nourry, & qu'il aimoit sur tous ceux qui le seruoient, fut pour son affection, fut pour l'entendement qu'il auoit qu'en diligence il luy menast vn cheual le long des remparts de là ville, sans que personne le vist, & qu'il en prist vn autre pour le suivre. Halladin n'y faillit pas, & ainsi estant tous deux sortis dehors, Damon laisse le grand che-

min, & ayant choisi vn lieu commode pour son dessein, le plus reculé du passage commun, il découure son intention à Halladin: l'instruit de ce qu'il doit faire, & enfin donne ce qu'il escrit à Therlandre. Ce ieune homme desirieux de seruir son maistre selon ses commandemēs trouue Therlandre, & fait si à propos son message que personne ne s'en prit garde. Mais pourquoy perdrois-je plus de paroles en ce sujet? Therlandre s'y en va: ils mettent la main à l'espee. Damon est vainqueur, & laisse Therlandre esuanouy sur la place avec trois grands coups dās le corps. Il est vray qu'il n'estoit guere mieux: toutesfois il eut assez de force pour prendre la bague que Leriane auoit donnee, & remontant à cheual, commanda à Halladin de le suivre.

Quant à moy qui voloys en toute façon eōtenter ce Cheualier, apres toutesfois l'auoir rancé de son imprudence, ie l'allois cherchant de l'œil parmy les autres, & demeuray vn peu estonnee de ce que ie ne le voyois point, ne songeant au malheur qui estoit arriué, lors qu'apres disner, ainsi que quelques-vnes de mes compaignes & moy nous prometions sur le soir dans vn iardin, ie vis arriuer Halladin, qui s'estant adressé à moy, me demanda si Leriane n'estoit point pres de là, & l'ayant fait appeller, il lui adressa sa parole en cette sorte: Leriane, mon maistre qui sçait bien le conten-

tement que vous receurez des nouvelles que j'ay à vous dire, m'a commandé de les vous raconter, non pas pour amitié qui soit entre vous, mais pour celle qu'il sçait que Madonthe vous porte. Et lors il nous raconta par le menu tout ce que ie viens de vous dire de ce combat; puis continuant; Lors qu'il fut remonté à cheual, dit-il, & que ie luy vis prendre les lieux plus estoignez de la frequentatiõ du peuple, ie m'en estonnay, car il estoit fort blessé, & ne pûs m'empescher de luy dire, qu'il me sembloit, que le plus necessaire estoit de trouuer quelque bon Myre pour penser ses playes. Il me respondit froidement: Nous le trouuerons bien-tost, Halladin, n'en sois point en peine. I'eus opinion qu'il disoit vray, & de cette sorte ie le suivis quelque temps, non sans peine toutesfois, en luy voyant perdre vne si grande abondance de sang. Enfin il paruint sur les riuës du fleuve de Garonne, en vn lieu où du riuage releué par quelques rochers on voyoit le courant de l'eau, qui d'vne extrême furie se venoit rompre contre, & la hauteur estoit telle qu'elle faisoit peur. Estant arriué en cet endroit il voulut mettre pied à terre, mais il estoit si affoibly de la perte du sang, qu'il fallut que ie luy aydasse à descendre. Et lors s'appuyant contre le dos d'vn rocher, il sortit de sa poche vn papier, & me le tendant, il me dit. Cette lettre s'adresse

430 L. A. II. PARTIE D'ASTREE,  
à la belle Madonthe: ne fay faute de la luy dō-  
ner: & sortant du doigt la bague qu'il auoit  
ostee à Therfandre. donne la luy aussi, me dit-  
il, & l'assure de ma part que la mort m'est  
agreable, puis que ie luy ay pû rendre resmoi-  
gnage que ie la meritois mieux que celuy à  
qui elle l'auoit donnee. Et puis que mon espee  
a osté du monde celuy qu'elle en auoit iugé  
digne, & que sa rigueur oste la vie à celuy de  
qui l'affection la pouuoit meriter, cōiure la par  
la memoire de ceux desquels elle a pris nais-  
sance, & par son propre merite, & l'amitié qu'elle  
m'auoit promise, de ne la donner iamais plus  
à personne de qui l'amour luy soit honteuse, &  
qui ne la sçache bien conseruer. Je receus la  
lettre & la bague, qu'il me rendoit: mais voyāt  
qu'il n'auoit plus la force de se soustenir, &  
qu'il deuenoit passé, ie le pris sous les bras, &  
luy dis qu'il deuoit faire paroistre plus de cou-  
rage, & prendre vne autre resolution, sans  
estre de cette sorte homicide de soy-mesme:  
& sortant mon mouchoir, ie le voulus mettre  
contre vne de ses blessures qui estoit la plus  
grande, & par laquelle il perdoit plus de sang,  
mais me l'ostāt de furie d'être les mains: Tay-  
toy, Halladin, me dit-il, & ne me parle plus de  
viure, maintenant que ie ne le puis aux bonnes  
graces de Madonthe: & lors estendant mon  
mouchoir sous sa blessure, il receut le sang qui  
en sortoit, & le voyant presque plein me le

tendit, & me dit telles paroles. Fay moy paroistre en cette derniere occasion, que la nourriture que ie t'ay donnee, & l'eslection que i'ay faite de toy, n'a point esté sans raison : Et soudain que ie seray mort, porte ma lettre & cette bague à Madonthe, & ce mouchoir plein de sang à Lerieane, & dy luy, que puis qu'elle n'a pû se sabuler de me faire mal tant que i'ay vescu, ie luy enuoye ce sang, afin qu'elle en passe son enuie. Comment, luy dis-je, Seigneur, que ie vous voye mourir pour des femmes qui ne le meritent pas ? Plustost, si vous me le commandez, ie leur mettray ce fer dans le cœur, & leur feray reconnoistre qu'elles sont indignes qu'un tel Chevalier soit traité pour elles de cette sorte. Voyez quelle fut la force de son affection : Il estoit reduit à telle extrémité, qu'à peine pouvoit-il parler, & tout ce qu'il pouvoit faire, c'estoit de se soutenir appuyé contre le rocher : mais lors qu'il m'oüyt tenir ce langage, il se leua de furie, mit la main à l'espee, & m'eust sans doute tué si ie ne me fusse sauvé de vitesse : & voyant qu'il ne me pouvoit atteindre, Est-ce donc ainsi, m'escria-t'il, meschant & desloyal serviteur, que tu parles indignement de la plus parfaite Diane du monde ? Sois certain que si la vie me demettrait, tu ne mourrois iamais que par ma main. Et lors revenant sur le lieu où il estoit desia, & sentant que la



foiblesse commençoit de le saisir, il eut peur comme ie puis iuger, que venant à s'esuanoüyr, ie le fisse emporter en lieu où il fust pensé contre sa volonté. Cela fut cause que se hastant d'approcher le rocher escarpé, il s'escria, Vous perdez aujourd'huy, ô belle Madonthe, celuy de qui l'affection pouuoit seule estre digne de vos merites. O Dieux, quel transport ! ô Dieux, quelle Manie ! ie le vis qu'il se ietta la teste premiere dans ce fleuve, ie courus pour le retenir, & à la verité ie fus si prompt que ie le pris par l'un des pans de son hoqueton : mais le branle qu'il s'estoit donné eut tant de force, qu'au lieu de le retenir il m'emporta avec luy dans la riuere, où il faut que i'aduouë que la crainte de la mort me fit oublier le soing que i'auois de le sauuer : & ainsi allant au fonds, ie fis ce que ie pûs pour reuenir sur l'eau, & gagner apres le bord, où i'arriuy si las, & estonné de ce danger, que ie ne sceus remarquer que deuint le corps de mon pauvre maistre. Je demeuray quelque temps les bras croisez regardant le cours du fleuve : mais voyant que s'en estoit fait, ie remontay au mieux que ie pûs ce riuage, & me semblant d'estre obligé de satisfaire aux derniers commandemens qu'il m'auoit faits, ie ramassay & sa lettre, & sa bague, que i'auois mise en terre quand ie luy auois voulu estancher ses playes, & prenant mon

mon mouchoir ie viens les vous presenter. C'est à vous, Madame, me dit-il, que cette lettre & cette bague sont deuës, & n'en ayez point d'horreur : encor qu'elles soient tachees de sang : car c'est du plus noble & du plus genereux qui soit iamais d'un homme. Et c'est à toy, dit-il, s'adressant à Loriane, qu'est deu ce mouchoir que ie te veux donner, saoules-en ta rage, & te ressouuiens que si iamais les Dieux ont esté iustes, ils puniront ta meschanceté. A ce mot il luy ietta aux pieds vn mouchoir tout plein de sang, & se mettant aux cris s'en alla comme desesperé, sans qu'on pût tirer autre parole de luy.

Il ne faut point que ie m'arreste à vous dire, si ce message me toucha viuement : car il seroit impossible de le pouuoir représenter, tant y a que toute hors de moy on me ramena dans ma chambre, & de fortune ie rencontray qu'on rapportoit Therlandre qui n'estoit encore sans sentiment. Quand ie fus reuenue en moy-mesme, & que d'un esprit vn peu plus rassis, i'eus ietté les yeux sur la bague que Halladin m'auoit apportee, il me sembla de voir celle que ie portois ordinairement, & les approchant l'vne de l'autre, ie n'y trouuay autre difference, sinon que celle-cy estoit vn peu plus neufue & plus grande. Je ne scauois penser pourquoy elles auoient esté faites si semblables, ny qui l'auoit donnee à Ther-

434 LA VI. PARTIE D'ASTREE,  
sandre: Enfin ie leus la lettre qu'il m'escriuoit  
qui se trouua telle:

---

LETTRE DE DAMON  
A MADONTHE.

**M**ADAME ; puis que la connoissance  
que vous eustes hier de ma veritable  
affection , & de la malice de Leriane, a  
liu de m'estre fauorable , a sans plus esté cau  
se de vous faire fauoriser dauantage vne  
personne qui en est tant indigne , renouuellant  
par vne bague les assurances de la bonne  
volonté que vous luy auex promise ; ie me  
resous de vous faire voir par mes armes que  
celuy à qui vous faites ces faueurs , n'est capa  
ble de les conseruer contre celuy à qui vous le  
refusez iniustement: Et que si elles se pouuoient  
acquérir par valeur ou par affection , il n'y au  
roit personne qui les deust pretendre que moy. E  
toutesfois iugeant que ie ne merite de viure , puis  
que i'ay le courage d'aimer celle qui me mespris  
pour vn homme de si peu de valeur , si le sort de  
armes , comme ie n'en suis point en doute , se  
tourne à mon aduantage , ie vous promets que  
la veuë que vous aurez de moy, ne vous donnera  
iamais desir de vengeance pour vous auoir esté  
vostre cher Thersandre , ou le fer , l'eau & la

*fen ne feront pas capables de faire mourir vn misera-*  
*ble.*

Ces paroles, qui n'estoient pleines que d'un  
 extrême transport, me firent vne estrange blef-  
 sure en l'ame : car ie fus faisie d'un si grand  
 desplaisir que ie ne vous scaurois dire, ny ce  
 que ie dis, ny ce que ie fis. Tant y a que me  
 mettant au liét, ie faillis de perdre l'entende-  
 ment, me semblant à tous coups que Da-  
 mon me poursuioit, & sur tout ce mouchoir  
 plein de sang, me reuenoit deuant les yeux : de  
 sorte qu'il falloit qu'il y eust tousiours quel-  
 qu'un aupres de moy pour me l'asseurer. Le-  
 riane qui ne pensoit pas que ie sceusse toutes  
 ses malices, voulut viure comme de coustume  
 avec moy : & pour mieux feindre s'en vint  
 toute esplotee au cheuet de mon liét : mais sou-  
 dain que ie l'apperceus, il faut que i'auouë  
 que ie n'eus point assez de force sur moy pour  
 dissimuler la hayne que ie luy portois : aussi  
 me sembloit-il inutile : puis que Damon estoit  
 mort. Oste-toy d'icy, luy dis-je, meschante  
 & perfide creature. Oste-toy d'icy peste des  
 humains, & ne viens plus autour de moy pour  
 continuer tes malices & tes trahisons, & croy  
 que si i'auois la force, aussi bien que la volonté,  
 ie t'estrangerois de mes mains, & me saou-  
 lerois de ton cœur. Ceux qui estoient dans  
 la chambre, ignorans le sujet que i'auois

de luy parler de cette sorte, demeurèrent infiniment estonnez : mais elle qui auoit l'esprit le plus prompt en ses malices qui fut iamais, sortant de ma presence ioignoit les mains, plioit les espaules, & leuoit les yeux en haut, & leur disoit d'une voix basse, que j'estois hors de moy, & que ie refusois (ce qu'ils crurent aisément pour m'auoir desia ouï dire quelques paroles mal à propos) & sortit de ma chambre avec cette excuse. Cependant Therсандre reuint en santé, car les coups qu'il auoit ne se trouuerent point mortels, & la perte du sang sans plus estoit celle qui l'auoit fait esuanoüyr. Et de mesme en ce temps-là i'auois repris mon bon sens, & commençay de m'enquerir de ce que l'on disoit par la Cour de moy. Je sceus de ma nourrice qu'il m'aimoit comme son enfant, chacun en parloit selon sa passion : mais que tous en general me blasmoient de la mort de Damon, & que l'on tenoit pour certain que Leriane auoit dit beaucoup de nouuelles à Leontidas, & à sa femme, & en mesme temps ie vis entrer Therсандre dans ma chambre. Sa venue me donna vn grand sursaut, & ne voulois point parler à luy lors qu'il se ietta à genoux deuant mon liët, & me voyant tourner la teste à costé : Vous auez raison, me dit-il, Madame, de ne vouloir point regarder la personne du monde la plus indigne de vostre veüe : car i'auouë que ie merite moins cet hon-

neur qu'un homme qui viue, pour vous auoir donné tant de suiets de hayne. Mais s'il vous plaist d'ouïr ce que ie viés vous declarer, peut estre ne me iugerez vous point tant coupable que vous faites maintenant; & parce que ie luy respondois auo beaucoup d'aigreur, & que ie ne voulois luy dōner loisir de parler, ma nourric e m'en reprit, me disant que ie deuois l'escouter, parce que s'il n'auoit failly il n'estoit raisonnable de le traiter de cette sorte: & que s'il auoit fait faute, ie le pourrois avec plus de raison bannir de ma presence apres l'auoir ouï. Et bien, luy dis-ie, que pensez-vous qu'il vueille alleguer? ie le sçay aussi bien que luy. Il dira que l'affection qu'il m'a portee le luy a fait faire: mais qu'ay-ie affaire de cette affection, si elle m'est dommageable? Je n'accuseray pas, me dit-il, Madame, seulement cette affection dōt vous parlez, encores peut estre qu'euers quelque autre. cette excuse ne seroit pas trouuée si mauuaise que vous la direz: mais ie vous diray de plus, que iamais personne ne fut plus finement trompee que vous & moy l'auons estez par Lerieane. Et sur cela il reprit toute l'histoire que ie viens de vous faire, de quelle sorte elle luy dōna courage de me regarder, de parler à moy, d'aspirer à mes bonnes graces, les faueurs controuuées qu'elle luy portoit de ma part, les inuentions contre Damō, les rapports que par son moyen elle me faisoit faire.

438 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
de l'amitié feinte de luy & d'Ormanthe, par  
qui sa tante auoit esté aduertie de ce que ie  
vo<sup>us</sup> ay dit: bref le presët de la bague qui auoit  
esté, comme il croyoit, le suiuet du combat de  
Damon & de luy. Enfin il continua de cette  
sorte, Or, Madame, iugez s'il est possible que  
telles esperances ne trouuassent place dans l'a-  
me la plus prudente & aduisee qui fut iamais,  
puis que celuy qui vous verra, sans souhaitter  
ce bon-heur, pourra avec raison estre accusé  
de defect de iugement, & plus encore y estant  
attiré par les rapports & par les artifices de Le-  
riane, de qui i'ay pensé vous deuoir dire la  
perfidie, afin que vous preniez garde à la der-  
niere meschanceté qu'elle vous a faite, & à  
moy aussi. Lors il me fit entendre que cette  
malicieuse femme, voyât bien qu'elle ne pou-  
uoit plus m'abuser, ny luy aussi, & de plus se  
sentant rudement menassée par Leontidas &  
sa femme, qui luy reprochoient le peu de soif  
qu'elle auoit eu de moy, afin de s'excuser, auoit  
dit tout ce qu'elle auoit sçeu imaginer de piri-  
de nous, leur faisant entendre que i'aimois &  
estois aimée de tant de personnes, que quand  
elle prenoit garde à l'un, l'autre deceuoit, &  
entre ceux qu'elle auoit nommez, Damon &  
Thersandre n'auoient pas esté oubliez. Dequoy  
Leontidas estoit de sorte en colere, & plus  
encore sa femme, soit contre moy, soit contre  
luy, qu'il auoit pensé estre à propos de

ertir, afin que i'y donnasse le meilleur que ie pourrois. Et apres il adiousta applications, en me demandant par offense qu'il auoit faite de m'oser aies fit tant de protestations de viure à comme il deuoit, que ie fus contrainct par l'aduis mesme de ma nourrice, de donner.

Les sages Bergeres, ie vous raconteray l'vne des plus grandes meschances qui n'a iamais inuentee contre vne personne. Je vous ay dit qu'Ormanthe receut le commandement de Lariane, renouuella les priuantez qu'elle auoit pû à Damo, tant que vous sçachiez qu'elle n'estoit en aide, ny luy si degousté qu'enfin ils tombent aux plus estroittes faueurs: telle elle deuint enceinte. La pauvre fille se precipita incontinent à cette malicieuse, qui au commencement en fut estonnée: mais rendue à ses malices accoustumees, elle ne se seruir de cette occasion pour faire à Damo que i'aurois eu cet enfant à vendre: & pource elle deffendit tres-mesamment à Ormanthe de ne luy en rié dire à personne du monde: & deslors parce qu'elle commençoit à luy grossir, elle luy enseigna comme elle se deuoit habiller pour cette enfleure portant des robes toutes froncees au corps. Mais quand elle



sçeut que Damon estoit mort, & que toutes choses estoient changees, comme vous avez entendu, elle resolut de ne perdre pas cette belle inuention, & de s'en seruir à ma ruine. Voycy donc ce qu'elle fit. Depuis l'accident de Damon, i'auois presque tousiours tenu le liât, si non l'apres-dinee que ie me leuois, & me renfermois dâs mon cabinet où ie demourois iusques à neuf & dix heures du soir, entretenant toute seule mes pensees, sans que personne sçeut que i'y fusse, sinon ma nourrice, & quelques filles qui me seruoient, auxquelles i'auois deffendu d'en parler à personne du monde. Et parce qu'on eust pû trouuer estrange que ie n'allois plus chez la Roynie, si l'on eust sçeu que ie n'eusse point eu de mal, ie feignois d'estre fort malade: & pour tromper les Medecins, ie ne me plaingnois point de la fièvre ny d'autre maladie reconnoissable: mais quelquesfois de la migraine, du mal de dents, de la colique & semblables maux. Et d'autant que quelques-vnes de mes amies m'envoyoient visiter, n'ayant pas la hardiesse d'y venir elles mesmes pour ne desplaire à Leontidas & à sa femme, qui auoient vn grand pouuoir pres du Roy & de la Roynie, i'auois commandé à ma nourrice de faire mettre vne fille dans mon liât, qui receuoit les messages pour moy: & feignant que le mal l'empeschoit de parler, ma nourrice faisoit les responce

Les fenestres qui estoient bien fermées, & les rideaux bien tirez empeschoient que la clarté ne pouuoit entrer dans la chambre, de sorte qu'il n'y auoit personne qui s'en prist garde. Or Leriene fut aduertie par sa niepce, que ie ne faillois point toutes les apres-disnées de me renfermer de cette sorte, parce que ie ne hayssois point Ormanthe, encor qu'elle fust en partie l'instrument de mon mal, connoissant bien qu'elle n'y auoit rien fait de malice : si bien qu'elle estoit tousiours demeurée parmy mes filles : & à cette fois mesme elle déclara à Leriene ce que ie vous viens de dire, plustost par ma simplicité que par malice. Mais sa tante qui ne songeoit qu'à me ruiner entierement de reputation, voire à me faire perdre la vie, de peur que ie ne declarasse à Leontidas les meschancetez qu'elle auoit faicte ; pensa d'auoir trouué vn bon moyē pour paruenir à la fin de ses desirs. Et parce qu'elle auoit sçeu que Therfandre m'auoit dit tous les artifices dont elle auoit vsé contre Damon & contre moy, elle tourna en haine mortelle toute la bonne volôté qu'elle luy auoit portée. Et d'autāt qu'il n'y eut iamais vn esprit plus plein de ruse & de malice que celuy de cette femme, elle pensa de se venger tout à coup de Therfandre & de moy : & voicy les moyens qu'elle tint : Elle demanda à Ormanthe depuis quand elle pensoit estre enceinte : & apres auoir conté elle

442 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
trouua qu'elle estoit dans son néufiefme mois,  
dont elle fut tres-ayse, & apres luy auoir don-  
né bon courage, & commandé qu'elle tint biē  
secret son gros ventre, elle luy dit qu'aussi-tost  
qu'elle sentiroit quelques tranches., elle l'en  
fit aduertir, & que cependant le plus souuent  
qu'elle pourroit, elle se mit dans mon liēt en  
ma place pour receuoir les messages, ainsi que  
ie vous ay dit. Et bastissant sa trahison là des-  
sus, elle vint trouuer la femme de Leontidas,  
qui retiree de toute compagnie, regardoit  
l'estat des affaires de sa maison. Et apres s'estre  
mise à genoux deuant elle, la supplia de luy  
vouloir pardonner la nonchalance dont elle  
auoit vsé en ce qui me concernoit. Et parce  
qu'elle connoissoit bien que cette Dame estoit  
plus offensée, à cause de mon bien, que pour la  
perte qu'elle faisoit de moy, d'autant qu'il n'y  
auoit plus d'apparence que son nepueu me  
deust espouser, veu l'opinion que l'on auoit  
de Damon, elle adiousta ces paroles. Que s'il  
vous plaist, Madame, me remettre en vos bon-  
nes graces, ie vous donneray vn moyen in-  
faillible & tres-iuste pour rendre vostre tous  
les biens de Madonthe. Cette Dame oyant  
cette proposition tant selon son humeur s'a-  
doucit vn peu, & sans luy respondre aux autres  
poincts qu'elle auoit touchez, elle luy dit: Et  
quel moyen auez-vous pour effectue ce que  
vous dittes? Je le vous diray en peu de mots,

respondit cette meschante : mais avec condition, Madame, que vous me pardonneriez l'offense nouvelle que ie vous declareray , si vous iugez qu'il y ait de ma faute. Et luy ayant commandé qu'elle parlast hardimēt, Lerieane reprit la parole ainsi : Madonthe ( en la personne de laquelle, Madame, Dieu a bien fait paroistre qu'il vous aimoit, puis qu'il n'a voulu permettre qu'elle entraist en vostre maison ) est la plus miserable & perduë fille d'Aquitaine, & i'a-uouë que ie n'eusse iamais pensé qu'une ieunesse, telle que la sienne eust pû si bien decevoir ma vieillesse : & toutesfois il est certain que sa façon modeste , sa froideur, cette mine altiere, & bref, les honorables ayeuls dont elle estoit issuë, & plus encores les bons exemples qu'elle auoit de vous, m'ont tellement abusée, que i'eusse respondu avec autant d'assurance de sa pudicité que de la mienne propre : Et toutesfois ie viës de descourir qu'elle est eneeinte. Madonthe est eneeinte , interrompit cette bonne Dame toute surprise ! Ouy, Madame, respondit Lerieane, & si ie vous diray de plus , qu'elle est prestte d'accoucher. Ah ! la miserable qu'elle est, repliqua-t'elle, & comment s'est-elle de tant oubliée ? & comment n'y auez-vous eu l'œil ? Ah ! si son pere viuoit, en quel lieu de la terre euieroit-elle son iuste courroux ! Qu'il est heureux d'estre

---

444 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
mort auant qu'elle ait fait vne si grande honte  
à sa race : Mais de qui & comment le sçauiez-  
vous ? Madame dit-elle , ie vous supplie tres-  
humblement de me pardonner , & de croire  
que ie n'ay pas esté si nonchalante en la charge  
que vous m'auiez donnée d'auoir soin de sa  
conduitte, comme i'ay esté deceuë de la bonne  
opinion que i'auois d'elle : veule peu d'appa-  
rence qu'il y auoit qu'elle deust aimer vne per-  
sonne de si peu que Therfandre : & i'auoüe que  
la lalousie a les yeux plus clairs-voyans que la  
prudence, puis que Damon s'estoit bien ap-  
perceu de cette amour que ie n'auois iamais  
veuë. En fin ie l'ay sçeu par le moyen d'une  
sage femme , à laquelle elle s'est adressée pour  
faire perdre son enfant. Mais la bonne femme  
qui est vertueuse, & qui ne voudroit cômmettre  
vne telle meschanceté, luy a respondu qu'il ne  
se pouuoit , parce que l'enfant estoit entiere-  
ment formé, voire prest à sortir, mais qu'elle  
ne se mit pas en peine, qu'elle la feroit accou-  
cher si promptement que personne n'en sçau-  
roit rien. Or cette femme a eu peur qu'elle ne  
se mesfist : c'est pourquoy elle m'en est venue  
aduertir, m'ayant veuë dés long-temps aupres  
d'elle, afin que i'y prisse garde. Et parce que  
i'estois en peine de sçauoir qui en estoit le pe-  
re, ie luy ay demandé si elle n'en pouuoit  
suspçonner personne. Mal-aysément, m'a  
r'elle dit, si ce n'est Therfandre : car à toutes les

fois qu'elle regardoit son vêtre, & qu'elle songeoit au danger où elle estoit, elle ne disoit autre chose sinon : Ah ! Therfandre, que ton amitié me couste ! cela me fait iuger que c'est luy. Or, Madame, considérez comment ie pouvois me garder de cestuy-cy, estant domestique & homme de si basse qualité au prix d'elle, que ie n'eusse iamais pensé qu'elle y eust daigné tourner les yeux. Mais puis qu'elle s'est renduë indigne de vostre alliance, il faut qu'elle soit punie comme elle merite, & vous devez croire que Dieu l'a de cette sorte abandonnée pour la faire servir d'exéple aux autres de son aage. Cependât vous devez vous acquérir les biens que la fortune luy auoit preparez avec si peu de merites. Et en voicy le moyen : Vous sçavez, Madame, que par nos loix, toute fille qui manque à son honnesteté, est condamnée à mourir par le feu. Nous la conuaincrons de cette faute fort aysément, comme vous pouuez penser, puis qu'elle en a des tesmoignages dans le ventre, desquels elle ne se peut desfaire : Et parce que celles qui sont ainsi condamnées, ne perdent pas seulement la vie, mais le bien aussi, qui est acquis au Roy, il faut le luy demander des premiers : car il n'a garde de le vous refuser. En ce mesme temps Leontidas entra dans le cabinet, & trouuant Leriane : Est-il possible, dit-il à sa femme, que vous ayez le courage de voir cette personne

qui est cause de tout le desplaisir que nous auons? Sa femme s'approchant de luy, desirant d'auoir mon bien le tira contre vne fenestre, & commença de luy raconter ce qu'elle venoit d'apprendre: & quoy qu'il fust genereux & plein d'honneur, si le tourna-t'elle de tant de costez qu'en fin il s'accorda à tout ce qu'elle voulut: & ainsi r'appellant Lerieane qui se tenoit vn peu esloignée, il luy commanda de dire la verité, & sur tout de ne rien mettre en auant qu'elle ne peust verifier. Elle plus asseurée qu'il ne se peut croire, reprit d'un bout à l'autre tout le discours qu'elle auoit des-jà fait à sa femme, & en fin conclud que s'il ne se vouloit asseurer en ce qu'elle disoit, qu'il luy donnast vne sage femme, pourueu qu'elle ne fust point conuë de moy, & qu'elle me feroit toucher à elle, & qu'il en pourroit apprendre la verité par son rapport. Leontidas trouua cette preuue fort bonne; & dès le lendemain luy en enuoya vne. Il aduint que ce iour là, sa niepce par son commandement, s'estoit mise en ma place dans le liest, & pour empescher que ma nourrice ne se prist garde de ce qu'elle vouloit faire, elle dit à la femme de Leontidas qu'elle l'enuoyast querir, sous pretexte de luy demander de mes nouuelles. De cette sorte ma chambre demeura sans aucune personne qui eust du iugement, si bien que Lerieane entrant dedans avec cette sage femme, & ayant

bien instruit sa niepce de ce qu'elle auoit à dire : elle s'approcha d'elle , & luy dit : Madame , ie vous auois promis de vous amener vne personne qui vous soulageroit en vostre mal : ie vous tiens parole à ce coup : car vous ne deuez rien craindre tant que vous aurez celle que ie vous ameine. Ormanthe contrefaisant sa parole , respondit fort bas , elle soit la bien-venue. Netrouuerez-vous pas bon , Madame , dit la bonne femme , que ie sçache en quel estat vous estes ? le le veux bien , respondit Ormanthe. Elle se mit donc incontinent sous le tour du liêt , & passant les mains sur le ventre d'Ormanthe , fit ce qu'on a accoustumé en semblables occasions , & de fortune l'enfant remua ; de sorte que cependant qu'elle la touchoit , les douleurs prindrent cette pauvre fille , qui fut si fort pressée de Leriane , & par la sage femme , qu'en moins de deux heures elle aceoucha sans bruit , & sans que personne dans le logis s'en prist garde , tant la pauvre Ormanthe se contraignit. Leriane qui vid la chose reüssir si bien , selon son dessein , donnant diuerses commissions à deux filles qui estoient dans ma chambre , fit si bien qu'elle demeura seule : & soudain y ayant pourueu de longue-main , fit bien bander sa niepce , & sans que la sage femme s'en prist garde la fit leuer vne heure apres , cependant qu'elles tenoient aupres du feu le petit

---



enfant. Et pour paracheuer sa trahison elle porta l'enfant avec la sage femme à Leontidas tout à descouvert, estant bien aise que chacun le vist sortir de ma chambre, & de mon logis. Le l'ouïs bien crier du cabinet où i'estois: mais ne me doutant en façon du monde de cette meschanceté, ie ne voulus me destourner de mes tristes pensées. Elle s'adressa premierement à la femme de Leontidas, & avec le tesmoignage de celle qui auoit accouché Ormanthe, elle luy donna vne telle assurance que l'enfant estoit mien, qu'elle le creut & Leontidas aussi. Mais pour couvrir encores mieux cette trahison, elle dit à cette Dame qu'elle la supplioit de se contenter d'auoir mon bien, & que si elle me vouloit conseruer la vie, elle s'asseurait que ie ne ferois point de difficulté, veu la faute que i'auois faicte, de le luy donner, & me renfermer pour le reste de mes iours entre les filles Druides, ou Vestales. Que ce seroit vne œuvre tres-agreable à Dieu de me sauuer la vie pour ne diffamer point vne si bonne & honorable famille que la mienne: qu'encores que i'eusse commis vne si grande faute, elle ne pouuoit toutesfois oublier l'amitié qu'elle m'auoit portée, cependant que ie viuois selon mon deuoir: & que c'estoit la seule occasion qui luy faisoit faire cette priere. La femme de Leontidas qui n'auoit pas dessein sur ma vie, mais sur mon bien seulement, y  
consentit

consentit sans grande difficulté: mais Leontidas qui estoit homme d'honneur, & qui n'y tournoit point les yeux, fut long temps auparavant que de s'y accorder. Enfin l'importunité de sa femme, ioincte aux feintes larmes de Lerie, & le souuenir qu'il eut de quelques obligations, dont mon pere l'auoit autres-fois lié, le vainquirent: si bien qu'ils donnerent charge à Lerie de me persuader ce qu'elle leur auoit proposé.

Or le dessein de cette malicieuse creature, n'estoit pas celuy-là, mais elle eut peur que si sur l'heure i'eusse esté visitée, l'on n'eust trop aisément reconnu que ie n'auois point fait d'enfant, de sorte qu'elle desira de faire en façon que quelques iours s'escoulassent, apres lesquels la connoissance n'en fust pas asseurée. Et pour rendre la chose plus vray-semblable, elle supplia Leontidas & sa femme de luy donner quelques-vns pour voir l'estat où i'estois, ce qu'ils firent, commandant à vne vieille Damoiselle, & à vn vieil Cheualier qui estoit de leur maison, ausquels ils auoient beaucoup d'assurance, de suivre Lerie. Elle avec la sage femme, apres auoir mis l'enfant à nourrice, les conduit dans ma chambre, s'approche du liét: mais lors qu'elle n'y trouue personne, elle fait de l'estonnée, elle descouure, & leur montre les marques d'vn accouchement, & seignant de ne sçauoir où i'estois,

me cherche sans faire bruit, & enfin me trouua en mon cabinet. Elle les appelle, & sans que i'y prisse garde me montre par le trou de la serrure. L'estois pour lors couchée de mon long sur vn petit liét, & auois la main sous la teste, resuant au miserable accident de Damon, & à la reputation qui m'en estoit demeurée, de sorte qu'à mon visage on pouuoit reconnoistre les tristes representations de ma pensée. Cette meschante leur fit croire que c'estoit de mal & de lassitude que ie demeuroid de cette sorte : ce qu'ils creurent aysement pour les apparences qu'ils en auoient veues : & trompez de cette sorte, s'en retournerent faire leur rapport. Cependant Loriane estant demeuree seule avec la sage femme, fit changer les linceuls de mon liét, & tout ce qui me pouuoit donner connoissance de ce qui s'y estoit passé, & contentant fort bien cette bonne femme la licentia, apres l'auoir conjurée de n'en parler point, mais de bien remarquer le iour & l'heure, afin qu'en temps & lieu elle s'en peust ressouuenir, & apres elles partirent de mon logis. Ma nourrice y reuint quelque temps apres, ayant tousiours esté retenuë par la femme de Leontidas, & ne trouuant rien de changé dans ma chambre, ne s'estonna d'autre chose que de ne voir point Ormanthe dans mon liét : mais pensant qu'elle eust eu quelque affaire, elle n'en fit plus grande

recherche. La nuit estant venue, & l'heure que j'auois accoustumé de me coucher, ie fis comme de coustume, & me reposay iusques au lendemain sans entrer en nulle doute. Cependant Leriane bastissoit de merueilleuses harangues en mon nom, disant à Leontidas & à sa femme que ie les suppliois tres-humblement d'auoir pitié de moy, qu'ils auoient ma vie & ma mort entre les mains, que ie me donnois à eux, & que ie ne voulois plus qu'une maison retiree, pour me renfermer en lieu où personne ne me vist : Qu'aussi-tost que ie serois en estat de marcher, ie leur viendrois demander pardon de la faute que j'auois commise, & requerir permission de me retirer du monde. Bref, sages Bergeres, cette femme conduisit si bien sa meschanceté, que six semaines se passerent, durant lesquelles Ormanthe se remit en estat, qu'on n'eust iamais iugé à la voir qu'elle eust fait vn enfant : Et feignant d'auoir eu quelques affaires chez elle, reuint plus belle qu'elle n'auoit iamais esté. Leriane l'auoit si bien instruite, que quand ie luy demanday pourquoy elle s'en estoit allée sans m'en parler, elle me respondit qu'elle n'osa pas heurter à la porte de mon cabinet, & qu'elle croyoit que ce ne seroit que pour deux ou trois iours, & par ainsi pensoit d'estre plustost reuenue que ie n'aurois pris garde qu'elle seroit partie. Je receus

cette excuse, & luy dis seulement qu'elle n'y retournaſt plus ſans me demander congé. Or ces choſes eſtans en cet eſtat, Leriane ne craignant plus qu'on la peuſt conuaincre de menſonge, reſolut d'acheuer ſon mal-heureux deſſein : Elle auoit deux couſins germains qui portoient les armes, & qui s'eſtoient acquis en toutes les armées où ils auoient eſté, la reputation de tres-vaillans Cheualiers. Ils eſtoient freres, ſi grâds & forts, & ſi adroits aux armes, qu'il n'y auoit perſonne dans la Cour de Torriſmonde qui les égalast. Aureſte ils eſtoient pauvres, & n'auoient autre eſperance que celle d'eſtre heritiers de Leriane. Elle qui faiſoit deſſein de ſe ſeruir de leur courage, les obligeoit par des preſens, & par ſes paroles leur faiſoit entendre qu'ils deuoient eſperer d'auoir ſon bien : ce qui les lioit de ſorte qu'il n'y auoit commandement qu'elle leur fit, qu'ils n'eſſayaſſent d'exécuter. Apres s'eſtre aſſeuree de leur volonté, elle commença de changer de diſcours en parlât à Leontidas, & à ſa femme, diſant que ie reprenois eourage, que ie ne parlois plus de me retirer du môde, que i'oublois ce que ie leur deuois : bref, quelques iours eſtâs eſcoulez, elle leur dit qu'il ne falloit plus rien eſperer de moy que par force, que ie niois tout ce qui s'eſtoit paſſé, & en diſant cecy, elle feignoit d'eſtre tant offenſee contre moy, qu'elle auoit que i'eſtois indigne du bien

ne vouloient faire. Et parce que la femme Leontidas aspirait toujours à monner comment, luy dit-elle, la pourrez-vous vaincre maintenant ? Nous avons, madame, de bons témoins, mais quand cela ne vaudra pas, puis que la vérité est pour nous, j'ay des personnes à moy qui le maintiendront les armes contre tous ceux qui soutiendront le contraire : & vous sçavez, Madame, que les choses qui sont douteuses, & dont les preuves ne sont pas suffisantes, on en tire la victoire : les armes. Leontidas qui estoit homme de courage, & qui estoit entré en colère de la mort de sa femme, dont il pensoit que j'auois usé : non, dit-il, je suis trop certain qu'elle a faillie : c'est moy qui l'accuseray, & qui le maintiendra contre tous. L'eriane qui estoit très-ami de ses deux germains, & qui vouloit se faire paroître affectionnée à Leontidas, se tournant vers sa femme : Madame, dit-elle, j'aimerois mieux mourir, que de me donner les armes à la main de mon seigneur pour combattre, ie vous supplie de le destourner de ce combat, ou bien ie vous proteste de ne m'en plus. J'ay Leotarion, mon germain, & L'eriane, qui prendront cette charge : & à la fin, il est plus à propos que ce soient eux, qu'il ne seroit pas bien seant de demander de celle que vous accuseriez. Leontidas persistoit en cette volonté, mais sa femme

- 454 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
qui ne le vouloit point voir en ce danger, &  
qui iugeoit bien qu'il n'estoit pas à propos  
qu'il fust mon accusateur, & qu'il demandast  
en mesme temps mon bien au Roy, fit en  
sorte qu'elle obtint de luy qu'il laisseroit faire  
aux parens de cette femme. Ayant pris cette  
resolution, Lariane parle à Leotariss, luy pro-  
met tout son bien, luy passe vne assurance  
par escrit: bref, l'oblige de sorte que luy & son  
frere eussent entrepris contre le Ciel, tant s'en  
faut qu'ils eussent fait difficulté de s'armer  
contre moy. Lariane assuree de ce costé, &  
soustenuë de l'opinion de plusieurs, mesme de  
l'autorité de Leontidas, se presente deuant la  
Royne, m'accuse, s'offre de verifier ce qu'elle  
dit, & represente la chose si vray-semblable  
que chacun la croit. Et de peur que Thersan-  
dre ne descourrit les ruzes & malices dont  
elle auoit vsé par le passé, elle dit qu'il est  
pere de l'enfant, afin qu'il ne peust porter  
tesmoignage contre elle. La Royne qui estoit  
vne Princesse pleine d'honneur & de vertu, la  
conduit deuant le Roy, & ioignant ses prieres  
aux accusations de cette meschante femme,  
requiert que ie sois punie selon les rigueurs  
des loix. Leontidas est appellé, qui assistant  
la Royne fit les mesmes supplications, pour  
la honte qu'il en receuoit: cet acte ayant esté  
commis en sa maison, & la femme en mesme  
temps supplia la Royne de luy faire donner

mon bien, ce que le Roy accorda librement. Et toutesfois ce bon Prince se souuenant des seruices que mon pere auoit faits à Thierry son pere, n'estoit pas sans desplaisir de mon desastre. La premiere nouuelle que i'en fçus, fut que les soldats de la iustice se vindrent saisir de moy (& cachetterent ma chambre, & mon cabinet, & en mesme temps me conduirent deuant le Roy, sans m'en dire le sujet. Dieux! quelle deuins-ie quand i'ouïs les paroles de Leriane? Je demeuray sans pouoir proferer vn seul mot fort long-temps: en fin estant reuenüe à moy, ie me iettay à genoux deuant la Royne, la suppliy de ne croire point cette meschante femme: que ie luy iurois par tous les Dieux qu'il n'en estoit rien, qu'il n'y auoit preuue que ie ne fisse de ma pudicité, & que par pitié elle prit la cause d'une innocente. Le Roy fut plus esmeu de mes paroles que la Royne, fust qu'il eust plus de memoire des seruices de mon pere, fust que ma ieunesse, & mon visage le touchassent de pitié, tant y a que se tournant vers Leriane: si ce que vous proposez, dit-il, n'est point veritable, ie vous promets, par l'ame de mon pere, que vous souffrirez la mesme peine que vous préparéz aux autres. Sire, dit-elle, tres-assurement ie prouueray ce que ie dis, & par tesmoins, & par les armes. Tous les deux, dit le Roy, vous sont



accordez. Et lors nous faisant separer, ie fus remise en seure garde, & Therfandre aussi: Et fut ordonné que les tesmoins nous seroient representez. Voila donc la sage femme & la nourrice à qui on' auoit remis l'enfant d'Ormanthe, qui rendent tesmoignage de ce qu'elles sçauent. Voila le vieil Cheualier, & la Damoiselle dont ie vous ay parlé qui en font de mesme. Elle produit outre cela diuerses personnes qui auoient veu sortir cet enfant de mon logis: bref, les preuues estoient telles, que si Dieu n'eust eu soin de mon innocence, il n'y a point de doute que i'eusse esté condamnée. De fortune les Iuges estans dans ma chambre & me lisans les depositiōs faictes contre moy, ie ne sçeus que faire en cette affliction, que de recourir aux Dieux, & leuant les yeux au Ciel, ie m'escriay: ô Dieux tout-puissans! qui lisez dans mon cœur, & qui sçavez que ie ne suis point atteinte de ce dont ie suis accusée, foyez mon support, & declarez mon innocence. Et lors comme inspiree de quelque bon Demon, ie me tournay vers la cheminee, & adressant ma parole aux Iuges: Si ces accusations, leur dis-je, sont veritables, ie prie les Dieux que ie ne puisse plus respirer, & si elles sont fausses, ie les requiers que ce charbon ardent ne me puisse point brulser. Et soudain me baissant ie prins vn gros charbon du feu, & le tins sans me brulser avec la main nue

si long-temps qu'il s'y esteignit presque entièrement. Les Iuges estonnez de cette preuve , voulurent toucher le charbon pour sçavoir s'il estoit chaud , mais ils en retirèrent bien promptement la main : Et apres qu'il fut presque esteint , comme ie vous disois, ils visiterent ma main pour voir s'il s'y auoit point d'apparence de brulure. Mais ils n'y en trouuerent non plus que si iamais ils n'y eust eu du feu. S'ils en furent estonnez, vous le pouuez penser : tant y a qu'ils en firent le rapport au Roy, qui ordonna que Lerieane seroit aduertie , pour voir si cette preuve de mon innocence luy feroit point changer de discours. Mais au contraire, elle dit que quelque recepte auoit empesché que le feu ne m'auoit offensé : & que les tesmoins qu'elle presentoit, estoient irreprochables. Et que cette preuve du feu seroit peut-estre receuable si elle estoit ordonnée par les Iuges, & non pas procedee de ma seule volonté qui la rendoit suspecte de beaucoup d'artifice. Bref, sages Bergères , elle sçeut de telle sorte soustenir sa fausseté , que toute la faueur que le Roy me pût faire, fut d'ordonner, que le tout se verifieroit par les armes , & que dans quinze iours nous donnerions des Cheualiers , qui combattroient à outrance pour nous.

Les nouuelles de tout ce que ie vous ay

raconté, furent incontinent espanchees par toute l'Aquitaine, de sorte que ma mere les entendit aussi bien que les autres, & parce que Lerieane auoit produit tant de tesmoins, elle creut, comme faisoient aussi presque tous ceux qui en oyoient parler, que veritablement i'auois commis la faute dont i'estois accusee : & comme celle qui auoit tousiours vescu avec toute sorte d'honneur, elle en receut vn si grand desplaisir qu'elle en tomba malade, & ayant desia de l'aage, ne pût resister longuement au mal, de sorte qu'elle mourut en dix ou douze iours, avec si mauuaise opinion de moy, qu'elle ne voulut iamais enuoyer me voir, ny m'assister en ma iustification. Voyez comme les Dieux me voulurent affliger en diuerfes sortes. Car ce coup me toucha plus viuement que ie ne vous scaurois dire. Me voila donc sans pere & sans mere, & delaissee de tous ceux qui me connoissoient, voire blasmee vniuersellement de chacun. I'auouë que ie fus plusieurs fois en deliberation de me precipiter d'une fenestre en bas pour sortir de tant de peines : car ie n'auois que ce seul moyen de me faire du mal. Mais les Dieux conseruerent avec espoir que mon innocence seroit enfin connue : me representant que si ie mourois, ie laisserois toute l'Aquitaine en cette mauuaise opinion de moy. Mais lors que Lerieane offrit,

Leotaris & son frere ; & que Therfandre ny moy ne peusmes nommer personne : tant parce que nous ne nous y estions point preparez, que d'autant qu'il n'y auoit homme qui voulust entrer au combat sur vne mauuaise querelle, comme il croyoit celle-cy: il faut auoier que ie demuray fort estonnee , & qu'alors plus que iamais ie regrettay le pauvre Damon, m'assurant bien que s'il eust esté en vie ie n'eusse pas esté sans Cheualier. Therfandre d'autre costé qui ne pouuoit defendre que sa cause ne pût offrir que de combattre Leotaris & son frere l'vn apres l'autre, Mais le terme estant passé, le Roy pour nous faire quelque grace nous donna encores huit iours, & ceux-là estant escoulez, il en adiousta pour tout delay trois autres, à la fin desquels nous fusmes conduits dans le camp, moy toute vestuë de dueil, & sans autre compagnie que celle des gens de Iustice : au contraire Lerieane toute triomphante & accompagnée de plusieurs, fut mise sur vn autre eschaffaut vis à vis de celuy où i'estois. Desia Leotaris & son frere estoient dans le camp armez & montez à l'aduantage, faisant d'autant plus les vaillans qu'ils croyoient n'auoir à combattre que Therfandre, parce que nous n'auions pû trouuer autre que luy, d'autant que Leontidas, qui estoit fauorisé du Roy, fit paroistre de tenir le party de Lerieane pour

460 L'A II. PARTIE D'ASTREE,  
l'offense qu'il disoit auoir receuë. Et que ces  
qui autresfois portez d'amour eussent entre-  
pris pour moy cent combats semblables ,  
estoyent refroidis par la creance qu'ils auoient  
que ie les auois tous desdaignez pour Ther-  
sandre. Voyez combien vne fausseté est dif-  
ficile à estre reconnue quand elle est fine-  
ment desguisee. Enfin voicy Thersandre qui  
entre dans le camp , resolu de les combat-  
tre tous deux , sçachant bien que la iustice  
estoit de son costé. Il fut ordonné par les  
Iuges, que si durant le combat quelque Che-  
ualier se presentoit pour moy il seroit receu  
& que Leotaris & son frere pouuoient , ou  
ensemble , ou separément , combattre Ther-  
sandre s'ils le vouloient. Ces deux freres  
auoient du courage , & estoient personnes  
d'honneur ; de sorte qu'ils vouloient le pren-  
dre l'un apres l'autre : mais Leriane leur dit  
qu'elle ne le vouloit pas, de sorte que ne luy  
osant desplaire , ils coururent tous deux con-  
tre luy. Pensez , sages Bergeres , en quel  
estat ie deuois estre ? Je vous assure que j'e-  
stois tellement hors de moy que ie ne voyois  
pas ce que ie regardois. En ce temps le So-  
leil , suiuant la coustume , fut esgalement  
partagé : les deffenses ordinaires furent fai-  
ctes , & le commandement estant donné,  
les trompettes sonnerent. Thersandre qui  
veritablement a du courage , remettant sa

confiance en la iustice des Dieux, donne des esperons à son cheual, bien couuert de son escu, & frappe de son bois le frere de Leotariz, sur lequel il le rompt sans effect: mais luy atteint en mesme temps des deux lances, est porté par terre avec la selle entre les iambes. L'eriane voyant vn. si grand aduantage pour les siens, estoit pleine de contentement, & au contraire ie mourois de peur. Therсандre se voyant en telle extremité, ne perdit point l'entendement: mais courant à son cheual, luy osta la bride auant qu'ils fussent reuenus à luy. L'animal qui estoit courageux se sentant sans selle & sans bride, se met à courre par le camp, & comme si Dieu l'eut inspiré, se ioinct à Leotariz, & à son frere, & commence à coups de pieds, & à coups de dents, de les assaillir si furieusement, qu'au lieu d'attaquer Therсандre, ils furent contraincts de se deffendre de son cheual: Cela les amusa quelque temps, parce qu'ils ne le peurent tuer si tost qu'ils pensoient à cause de la legereté & des coups qu'il leur donnoit: enfin ils en vindrent à bout, & animez contre Therсандre pour cette ruze resolurent de finir promptement le combat: & pource s'adressant tous deux à luy, il ne pût faire autre chose que se mettre aupres de son cheual, qui estoit mort en l'vn des bouts du camp, ce qui luy seruit beau-

coup, d'autant que les cheuaux de ses ennemis ayant frayeur du mort, ne s'en vouloient approcher qu'avec peine, & cela mena le combat à vne grande longueur: enfin Leotarîs voyant qu'il n'en pouuoit venir à bout, se resolut de mettre pied à terre, ce que son frere fit aussi, & laissant aller leurs cheuaux par le camp, s'en vindrent tous deux contre Thersandre, qui certes fit tout ce qu'un homme pouuoit faire, mais ayant en teste deux des plus forts & courageux Cheualiers d'Aquitaine, il luy fut impossible de faire longue resistance. Il estoit donc desia blessé en diuers lieux, & auoit tant perdu de sang, qu'il n'auoit plus la force de se defendre longuement, lors que les Dieux eurent pitié de moy, & firent presenter à la barriere du camp vn Cheualier qui demanda d'entrer pour defendre, & moy & Thersandre. Elle luy fut incontinent ouuerte, & parce qu'il vid bien que Thersandre estoit reduit à l'extremité, il poussa son cheual furieusement contre eux: mais lors qu'il leur fut aupres il s'arresta sans les attaquer, & leur cria, cessez, Cheualiers, d'offenser plus longuement les loix de Cheualerie, & vous adressez à moy, qui suis enuoyé si à propos pour vous en punir. Leotarîs & son frere voyant cette voix se reculerent bien estonnez de se voir à pied, craignant qu'il ne se voulust seruir de l'aduantage qu'il

auoit de son cheual. Et pource ils se mirent à courre vers les leurs : mais l'estranger se mit au deuant, & leur dit : Je veux que vous teniez cette courtoisie de moy, & non pas de vostre vitesse & legereté : montez à vostre aise à cheual, & ne croyez point que ie me vueille preualoir contre vous du mien.

Tous ceux qui virent ces deux genereuses actions, estimerent infiniment l'estranger : mais ie ne pouuois m'en contenter, me semblant que contre ceux qui soustenoient vne si meschante trahison, c'estoit vne grande faute de n'yser de toute sorte d'aduantage, & mesme puis qu'elles en auoient vsé de cette sorte contre Thersandre. Mais le Cheualier auoit vne autre consideration, ne iugeant pas, que ce qu'il blasmoit en autrui luy fust honorable. Cependant que ie pensois à ce que ie vous ay dit, ie vis Leotaris & son frere à cheual, qui sans se ressouuenir de la courtoisie receuë, vindrent l'attaquer tous deux à la fois, mais ils trouuerent bien vn bras plus fort que celui de Thersandre. Sages Bergeres, ie ne vous sçauois particulariser ce combat, car i'auois l'esprit tant aliené, qu'à peine le voyois-ie. Il suffira de vous dire que l'estranger fit des preuues & de force, & de valeur si merueilleuses, que Leriane disoit que c'estoit vn Demon, & non point vn homme mortel. Enfin après auoir



quelque temps combattu, ie vy bien qu'encores qu'il fust feul, il auoit toutesfois quelque aduantage sur eux : car pour Therfandre il estoit tombé de foiblesse & ne se pouuoit releuer de terre. Et ce qui le fit connoistre à tous ceux qui lés regardoient, ce fut vn coup qu'il donna au frere de Leotaris d'vne telle force qu'il luy separa la teste de dessus les espauls. Leotaris voulut vëger son frere: mais l'estranger n'ayant plus à faire qu'à luy, le mena de forte, & le blessa en tant d'endroits que de foiblesse pour le defaut du sang, il se laissa choir du cheual en terre, & d'vne si lourde cheutte, que frappant de la teste la premiere il se tordit le col de la pesanteur du corps & des armes. L'estranger mettant pied à terre, & voyant qu'il estoit mort, le prend par vn pied, le traine hors du camp, & son frere de mesme, puis s'adressant à Therfandre l'ayde à se releuer, & le met à cheual sur vnde ceux des morts, & reprenant le sien, demande aux Iuges s'il auoit rien plus à faire : & luy ayant respondu que non, il requiert que ie sois mise en liberré : ce qui fut ordonné à l'heure mesme. Il s'en vint donc à moy, & me demanda s'il pouuoit me rendre quelque autre seruice. Deux encores, luy dis-ie, l'vn que vous me conduisiez chez moy, en m'ostant de la tyrannie de ceux qui m'ont rauie à ma mere, & l'autre que vous me  
fassiez

failliez ſçavoir à qui j'ay l'obligation de ma vie, & de mon honneur. Pour vous dire mon nom, me reſpondit-il, c'eſt vne grace que ie vous demande de ne m'y vouloir point contraindre. Pour vous conduire où vous voudrez, il n'y a rien qui m'en puiſſe empêcher, pourueu que ce ſoit promptement.

Cependant que ces choſes ſe paſſoient de cette ſorte tant à mon aduantage en ce lieu, les Dieux voulurent bien faire connoiſtre que iamais ils m'abandonnent l'innocence. Car il aduint que ma pauvre nourrice n'ayant pas le courage de me voir mourir, croyant pour certain que Therſandre ne ſçauroit reſiſter contre ces deux Cheualiers, s'eſtoit renfermee dans ma chambre, pleurant & faiſant de ſi pitoyables regrets, qu'il n'y auoit perſonne qui n'en fuſt eſmeuë. Ormanthe qui auoit receu d'elle, & de moy toutes les courtoies qu'elle pouoit deſirer en fut eſmeuë, parce qu'elle eſtoit fort peu fine, elle ne peut ſ'empêcher de dire que ſa tante luy auoit aſſuré que ie ne mourrois point, mais que ſeulement elle vouloit que ie luy fuſſe obligee de la vie, afin que ie luy fiſſe plus de bien. Ah! mamie, luy dit ma nourrice, il n'y a point de doute que noſtre maſtreſſe eſt morte, ſi Therſandre ne demeure victorieux, & que le Roy meſme, ſelon les loix,

466 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
ne la ſçauoit ſauuer. Comment, dit Or-  
manthe, Madame ſera brûlée ? Il n'y a point  
de doute, répondit-elle. Ah ! miſerable que  
ie ſuis, repliqua cette fille, comment eſt-ce  
que les Dieux me pardonneront à iamais ſa  
mort ? Et comment, en eſtes-vous coulpables ?  
adiouſta ma nourrice. Ah ! ma mere,  
répondit Ormanthe, ſi vous me promettez  
de n'en rien dire, ie vous raconteray vn eſtran-  
ge accident : & ma nourrice le luy ayant pro-  
mis, elle luy dit que ç'auoit eſté elle qui  
auoit fait cet enfant, & luy redit tout ce que  
ie viens de vous raconter. Mamie, dit in-  
continent ma nourrice, allons, allons toſt  
ſauuer la vie à tant de gens, & croyez que  
Dieu vous en ſçaura gré : & de plus, ie vous  
feray auoir de Madame tout ce que vous vou-  
drez. Voyez comme la verité ſe deſcouure.  
Cette fille ſuiuit ma nourrice, qui pour abre-  
ger, s'adreſſant hardiment à la Royne, luy  
fait entendre tout ce que ie vous ay dit, de for-  
tune au meſme temps que le Cheualier eſtran-  
ger parloit à moy.

La meſchanceté de Leriane eſtant donc  
deſcouuerte par les armes, & par la con-  
fuſion de cette fille, le Roy commanda qu'elle  
fuſt miſe dans le feu qui auoit eſté prepa-  
ré pour moy : quelques reproches qu'elle pût  
faire à ſa niepce, diſant, que ma nourrice  
l'auoit trompée, & que la fille n'eſtoit pas en

age de porter témoignage, & moins contre elle que contre tout autre, parce qu'elle l'auoit rudoyee & chastiee de ses vices. Mais toutes ses defences furent de nulle valeur, & la verité fut assez conneuë de chacun, tant pour les particularitez que cette fille en disoit, que pour le rapport de la sage femme qui auoüa de ne l'auoir iamais veuë au visage. Et parce que chacun battoit des mains, & que le peuple ayant sçeu les malices de Lerieane, commençoit de luy ietter des pierres, le Roy commanda que la iustice en fust faite, & se voyant presté à estre iettée dans le feu, elle se resolut de dire la verité, touchée de la memoire de tant de meschancetez. Elle demande donc d'estre ouye, & declare toutes ses trahisons, m'en demande pardon, & puis volontairement se iette elle mesme dans le feu, où elle finit sa vie au contentement de tous ceux qui auoient ouy ses malices.

Cependant que ces choses se demesloient, le Cheualier qui m'auoit deliuree ne voulant estre connu, à ce que ie pense, se retira sans que personne s'en prist garde, & moy ne le trouuant point ie demeuray avec beaucoup de desplaisir pour le peu de remerciement que ie luy auois fait. Le fis tout ce que ie pûs pour en sçauoir des nouuelles: mais il me fut impossible d'en apprendre iusques au

468 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
lendemain qu'un homme du pays qui l'auoit  
rencontré, & auquel il auoit parlé me vint  
trouuer de sa part, & me fit entendre que  
s'il n'eust esté pressé de partir, il eust atten-  
du tant qu'il m'eust plu, pour me condui-  
re où ie luy auois commandé, mais qu'il  
auoit promis à vne Dame de l'assister en vne  
affaire qui l'emmenoit du costé de la ville  
de Gergouie : que s'il en reuenoit : & que  
i'eusse affaire de son seruice, on pourroit  
sçauoir de ses nouuelles au Mont-d'or, &  
que pour estre reconnu, il ne changeroit  
point la marque qui estoit en son escu. Et  
luy demandant quelle elle estoit, parce que  
le iour precedent i'estois si estonnee que ie  
n'y auois pris garde, il me respondit, que  
c'estoit vn tygre qui se repaissoit d'un cœur  
humain : avec ces mots: **TU ME DONNES  
LA MORT, ET IE SOUSTIENS TA  
VIE.**

Or, discrettes Bergeres, il faut que i'abbre-  
ge ce long discours, il fut ordonné que ie  
sortirois des mains de Leontidas, à cause que  
sa femme auoit demandé mon bien, & que ie  
ferois remise en ma liberté, & la pauvre Or-  
manthe pour n'auoir esté poussée à tout ce qui  
s'estoit passé que par l'artifice de sa tante, fut  
renfermée dans des maisons destinees à sem-  
blables punitions, où telles femmes viuent  
avec toute sorte de commodité, sans toutes-

fois en pouuoir iamais sortir. Je vous vay faire vn recit estrange : l'auois tousiours infiniment aimé Damon, & sa memoire depuis sa mort m'estoit demeuree si viue en l'ame, que ie l'auois ordinairement deuant les yeux: mais depuis cet accident, & que i'eus veu ce Cheualier estrange, ie ne sçay comment ie commençay de changer toute cette premiere affection en luy : & quoy que ie ne l'eusse point veu au visage, il faut que i'auoüe que ie l'aimay : de sorte que ie pouuois dire que i'estois amoureuse d'un visage armé, & sans le connoistre. Je ne sçay si l'obligation que ie luy auois en estoit cause, ou si sa valeur & sa courtoisie, ou sa bonne façon m'y contraignirent : tant y a que veritablement, ie n'ay pû aimer depuis ce iour, que ce Cheualier inconnu. Et pour preuue de ce que ie dis, apres auoir attendu quelque temps : & voyant que ie n'auois point de ses nouuelles, ie me resolus de prendre le chemin de Gergouie & du Mont-d'or : & apres auoir vn peu consideré ce dessein, ie declaray à Therlandre, qui m'offrit toute assistance. Et ie m'adressay plustost à luy qu'à tout autre, parce que depuis le iour qu'il auoit combattu il s'estoit entierement donné à moy : Et que plusieurs fois ie luy auois ouï dire, qu'il desiroit infiniment de connoistre ce vaillant Cheualier qui nous auoit si bien secourus. Feignant donc de vouloir

476 LA II. PARTIE D'ASTREE,

visiter mon bien, ie dresse mon train, ie fors de la Cour, & m'en viens chez moy, où me demeslant de cet embarras, ie ne prens que ma nourrice pour toute compagnie, & Therfandre pour me defendre, & nous mettons sur le chemin du Mont-d'or. C'est vn pays extrêmement rude & montueux, chargé presque en tout temps de neiges & de glaçons; ma pauvre nourrice y mourut, & lors que ie la faisois enter-  
rer, & que i'estois merueilleusement en peine pour estre seule avec Therfandre, ie rencontray Tyrcis, & Hylas, & Laonice, desquels la compagnie me fut tant agreable, que pour ne la perdre ie me resolus de m'habiller en Bergere, comme vous me voyez, & Therfandre en Berger: & apres auoir demeuré quelque temps dans ces montagnes, pensant y trouuer quelques nouuelles de celles que ie cherchois, ie me resolus de venir avec eux en ce pays, puis que par l'Oracle il leur estoit commadé de s'y acheminer: & pensay aussi puis que ie m'approchois de Gergouie, que ie pourrois peut-estre trouuer ce Cheualiet à qui i'ay tant d'obligation.

Madonthe alloit de cette sorte racontant sa fortune, & non sans mouïller son visage de pleurs, cependant que Paris & les Bergers discouroient ensemble, & ne se pouuant si tost

endormir pour estre tous attains de ce mal d'esprit, que sur tous les autres est ennemy du sommeil. Car Tyrcis mesme aimoit sa Cleon morte, quoy qu'il n'eust plus d'esperance de la reuoir : & parce qu'entre tous il n'y en auoit point qui fust plus libre que l'inconstant Hylas, c'estoit aussi celuy qui portoit avec moins d'incommodité son amour. Et de fortune Tyrcis ayant la pensee en sa chere Cleon, ne pût s'empescher de soupirer fort haut, & en mesme temps Siluandre en fit de mesme. Voila, dit Hylas, deux soupirs bien differens. Et comment l'entendez-vous ? dit Paris. Je l'entends ainsi, & m' imagine que Siluandre souffle de cette sorte pour esteindre le feu qui le brule, & Tyrcis pour r'allumer celuy qui l'a brulé autresfois. Hylas parle fort bien, dit Tyrcis, quand il dit qu'ils s' imagine telle chose : car aussi n'est-ce qu'vne pure imagination d'vne ame qui ne sçait pas aimer. Et vous aussi Tyrcis, respondit Hylas, me reprochez que ie ne sçay pas aimer ? Je pensois qu'il n'y eust que ce fantastique Siluandre qui deust auoir cette opinion. Si chacun, dit Tyrcis, iugeoit avec la raison, vous mesme le croiriez comme nous. Comment, dit Hylas, se releuant sur vn coude, que pour bien aimer il faut idolatrer vne morte eomme vous ? Si vous sçauiez bien aimer, adioustâ Tyrcis, il n'y a point de doute que si vous auiez vne rencontre aussi malheureuse



que la mienne, vous y seriez obligé par le devoir. Et quoy, replique l'inconstant, on verroit Hylas amoureux d'un tombeau: & si i'aurois la iouyssance de mes amours, comme enfin tout amant la desire, qu'en naistroit-il, Tyrcis, que des cercueils? Quant à moy, Berger, ie ne veux point de tels enfans, & par consequent n'aimeray iamais telles maistresses. Mais venons à la raison: Quel contentement, & quelle fin proposez-vous à vostre amour? Amour, dit-il, est vn si grand Dieu, qu'il ne peut rien desirer hors de soy-mesme: il est son propre centre; & n'a iamais dessein qui ne commence & finisse en luy. Et partant, Hylas, quand il se propose quelque contentement, c'est en luy-mesme d'où il ne peut sortir, estant vn cercle rond, qui par tout a sa fin & son commencement, voire qui commence où il finit, se perpétuant de cette sorte, non point par l'entremise de quelque autre, mais par sa seule & propre nature. C'est bien Druyer, dit Hylas, en se mocquant, mais quant à moy, ie croy que tout ce que vous venez de dire sont des fables, avec lesquelles les femmes endorment les moins ruzes. Et qu'est-ce, Hylas, dit Tyrcis, qui te semble plus esloigné de la verité? Toutes les choses que vous venez de dire, respondit l'inconstant, sont de telle sorte hors d'apparence, que ie ne scaurois marquer celle qui l'est dauantage.

Qu'Amour ne desire rien hors de soy-mesme, tant s'en faut on void le contraire, puis que nous ne desirons que ce que nous n'auons pas. Si vous entendiez, respondit Tyrcis, de quelle sorte par l'infinie puissance d'amour deux personnes ne deuiennent qu'une, & vne en deuient deux, vous connoistriez que l'Amant ne peut rien desirer hors de soy-mesme. Car aussi-tost que vous auriez entendu comme l'Amant se transforme en l'Aimé, & l'Aimé en l'Amant, & par ainsi deux ne deuiennent qu'un, & chacun toutesfois estant Amant & Aimé, par consequent est deux, vous comprendriez, Hylas, ce qui vous est tant difficile, & auoüeriez, que puis qu'il ne desire que ce qu'il aime, & qu'il est l'Amant & l'Aimé, ses desirs ne peuuent sortir de luy-mesme. Voicy bien, dit Hylas, la preuue du vieux prouerbe, Qu'un erreur en attire cent. Car pour me persuader ce que vous auez dit, vous m'allez figurant des choses encores plus impossibles, à sçauoir, que celuy qui aime, deuiant ce qu'il aime, & par ainsi ie serois donc Phillis. La conclusion, dit Siluandre, n'est pas bonne : car vous ne l'aimez pas, mais si vous disiez qu'en aimant Diane, ie me transforme en elle, vous diriez fort bien : Et quoy, dit Hylas, vous estes donc Diane ? Et vostre chapeau aussi n'est-il point changé en sa coiffure, & vostre iuppe en sa robe ? mon chapeau, dit Siluandre,

474 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
n'aime pas sa coiffure. Mais quoy ? dit l'in-  
constant, vous deuriez donc vous habiller en  
fille : car il n'est pas raisonnable qu'une sage  
Bergere comme vous estes, se desguise de cette  
sorte en homme. Il n'y eut personne de la  
troupe qui se peust empescher de rire des pa-  
roles de ce Berger, & Siluandre mesme en rit  
comme les autres : mais apres il respondit de  
cette sorte : Il faut, s'il m'est possible, que ie  
vous sorte de l'erreur où vous estes. Scachez  
donc qu'il y a deux parties en l'homme : l'v-  
ne, ce corps que nous voyons, & que nous  
touchons : & l'autre, l'ame, qui ne se void, ny  
ne se touche point, mais se reconnoist par les  
paroles & par les actions, car les actions ny les  
paroles ne sont point du corps, mais de l'ame,  
qui toutesfois se sert du corps comme d'un  
instrument. Or le corps ne void ny entend :  
mais c'est l'ame qui fait toutes ces choses : de  
sorte que quand nous aimons, ce n'est pas le  
corps, qui aime, mais l'ame, & ainsi ce n'est  
que l'ame qui se transforme en la chose ai-  
mee, & non pas le corps. Mais, interrompit  
Hylas, j'ayme le corps aussi bien que l'ame : de  
sorte que si l'Amant ne se change en l'Aimé,  
mon ame deuroit se chager aussi bien au corps  
de Phillis qu'en son ame. Cela, dit Siluandre  
seroit contreuenir aux loix de la nature : car  
l'ame qui est spirituelle, ne peut non plus deue-  
nir corps, que le corps deuenir ame : mais pour

cela le changement de l'Amant en l'Aimé ne laisse pas de se faire. Ce n'est donc qu'en vne partie, dit Hylas, qui est l'ame, & qui par conséquent est celle dont ie me soucie le moins. En cela vous faites paroistre, dit Siluandre, que vous n'aimez point, ou que vous aimez contre la raison: car l'ame ne se doit point abaisser à ce qui est moins qu'elle, & c'est pourquoy on dit que l'amour doit estre entre les égaux, à sçauoir l'ame, aimer l'ame qui est son égale, & non pas le corps qui est son inferieur, & que la nature ne luy a donné que pour instrument. Or pour faire paroistre que l'Amant deuient l'Aimé, & que si vous aimiez bien Phillis, Hylas seroit Phillis, & si Phillis aimoit bien Hylas Phillis seroit Hylas, oyez que c'est que l'ame: car ce n'est rien, Berger, qu'une volonté, qu'une memoire, & qu'un entendement. Or si les plus sçauans disent que nous ne pouuons aimer que ce que nous connoissons, & s'il est vray que l'entendement & la chose entendue ne sont qu'une mesme chose, il s'ensuit que l'entendement de celuy qui aime, est le mesme qu'il aime. Que si la volonté de l'Amant ne doit en rien differer de celle de l'Aimé, & s'il vit plus par la pensee qui n'est qu'un effect de la memoire, que par la propre vie qu'il respire, qui doutera que la memoire, l'entendement & la volonté estans changés en ce qu'il aime, son ame qui n'est autre chose que ces trois puissances,

476 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
ne le soit de mesme? Par Thautates, dit Hylas,  
vous le prenez bien haut, encor que i'aye long  
temps esté dans les escoles des Massiliens, si  
ne puis-je qu'à peine vous suiure. Si est-ce, dit  
Siluandre, que c'est parmy eux que i'ay appris  
ce que ie dis. Si auez-vous eu beau m'em-  
brouiller le cerueau par vos discours, dit Hy-  
las, vous ne sçauriez pourtant me montrer que  
l'Amant se change en l'Aimé, puis qu'il en  
laisse vne partie, qui est le corps. Le corps, dit  
Siluandre, n'est pas partie, mais instrument de  
l'Aimé, & de fait si l'ame estoit separee du  
corps de Phillis, ne diroit-on pas, voila le corps  
de Phillis? Que si c'est bien parler que de  
dire ainsi, il faut donc entendre que Phillis est  
ailleurs, & ce seroit en cette Phillis que vous  
seriez trāsformé, si vous sçauiez bien aimer, &  
cela estant vous n'aurez point de desir hors de  
vous-mesme: car comprenant toute vostre  
amour en vous, vous assoupiriez aussi en vous  
tous vos desirs. S'il est vray, dit Hylas, que le  
corps ne soit que l'instrument dont se sert  
Phillis, ie vous donne Phillis, & laissez-moy le  
reste, & nous verrons qui sera plus content de  
vous ou de moy: Et pour la fin de nostre dif-  
ferent, il sera fort propos que nous dormions  
vn peu. Et à ce mot se remettant en sa place,  
ne voulut plus leur respondre. Ainsi peu à peu  
toute cette troupe s'endormit horsmis Sil-  
uandre, qui veritablement espris d'une tres-

violente affection, ne peut clorre l'œil de long temps apres.

Cependant, ainsi que ie vous disois, Madonthe alloit racontant sa fortune à ces belles Bergeres: & parce qu'une grande partie de la nuit estoit des-jà passée, peu à peu le sommeil s'esconla dans les yeux de Phillis & d'elle: Mais Astree qui ne pouvoit dormir alloit entretenant Diane, qui de son costé reconnoissant l'extreme affection de Siluandre, cōmençoit de l'aimer, quoy que cette bonne volôté prist naissance assez insensiblement, car elle-mesme ne s'en prenoit garde. Au commencement ce ne fut qu'une connoissance de son merite, (aussi est-il necessaire de connoistre avant que d'aimer) depuis sa conuersation ordinaire, luy fit trouver sa compagnie agreable. Et en fin la recherche avec tant de discretion & de respect le luy fit aimer sans nul dessein toutesfois, d'avoir de l'amour pour luy. Astree qui avoit toutes ses pensees en Celadon ne pouvant si tost clorre l'œil, voyant que Phillis & Madonthe estoient endormies, & croyant de n'estre escoutee de personne, parloit de cette sorte à Diane. Veritablement, ma sœur, il faut avouer qu'une imprudence attire beaucoup de peines apres elle, & que quand une faute est faite, il faut beaucoup de sagesse pour la reparer. Cōfidez, ie vous supplie, combien celle que j'ay commis en l'amitié de Celadon m'a rapporté

& me rapportera d'ennuis, puis que ie ne scaurois souffrir que ma penſee eſpere de m'en voir iamais exempt, ſinon par la mort, & encores ne penſe-ie pas que ſi apres la mort on a connoiſſance de ce qui s'eſt paſſé en cette vie, ( comme pour certain ie croy que l'on a ) ie n'aye dans mō tombeau meſme, le regret d'auoir commis cette offenſe contre la fidelité de Celadon, & cependāt voyez à quoy cette faute m'a portee. Voila cette amour qu'avec tant de peine & de ſoing i'ay tenuë ſi longuement cachee, & que ie ne uoulois pas meſme eſtre conuë à ma chere compagne, la voila, dis-ie, à cette heure deſcouuerte par moy-meſme à des perſonnes eſtrangeres, & qui ne me ſont obligees d'aucune ſorte de deuoir. Ah ! que ſi ie reuenois au bon-heur que i'ay perdu, ie me cōduirois bien, ce me ſemble, avec plus de prudence. Ma ſœur, reſpondit Diane, la foibleſſe humaine a cela de propre, qu'elle ne reconnoit preſque iamais ſa faute que quand elle en reſſent le mal, d'autāt que les Dieux veulent ſeuls eſtre eſtimez parfaicts & ſages. De ſorte qu'il ne faut point que vous croyez que ſi la perte que vous auez faiete de Celadon, ne fuſt aduenue de cette façon, c'eũſt eſté, ſans doute, de quelque autre : car il n'y a rien de ferme, ny d'entieremēt arreſté parmy les hommes. Je ne dis pas que la prudence ne puiſſe eſloigner, diuertir ou amoindrir vn peu ces accidens : mais

croyez-moy, ma sœur, il faut en fin, que par la preuve nous connoissions que nous sommes hommes, c'est à dire, avec beaucoup d'imperfections. Si voyons-nous, répondit Astree, plusieurs personnes qui passent plus doucement leur vie que d'autres, ou de qui pour le moins les actions ne font point au veu & au sçeu du public, & sans aller plus loing, i'auoüe que vous auez eu du mal-heur en Philandre : mais qui est-ce qui vous le peut reprocher ? Ah ! ma sœur, répondit Diane, il n'y a rien qui nous fasse de plus rudes reproches de nos fautes que la connoissance que nous en auons nous-mesmes. Il est vray, repliqua Astree, si m'auouïerez-vous, que tout ainsi que le bien que nous possedons est plus grand quand il est connu : de mesme aussi le mal, dont chacun a connoissance, est bien plus cuisant. De là vient qu'avec tant de soin chacun s'efforce de cacher les incommoditez qu'il souffre, & qu'il y en a bien souuent qui aiment mieux les auoir plus grandes, & qu'elles soient cachees & secrettes. Or, ma sœur, ie vous aime trop pour ne vous aduertir d'une chose, où, ce me semble, vous deuez apporter tous les remedes de vostre prudence. Et puis qu'il n'y a personne qui nous escoute, ie penserois yser de trahison, si ie ne vous descouvrois ma penssee. Car ie sçay fort bien, que si autres-fois i'eusse auant mon malheur rencontré vne amie qui



m'eust parlé si franchement, ie ne serois pas en la confusion où ie me trouue. Ma seur, respondit Diane, voicy vn tesmoignage de nostre amitié & de vostre bonté. Vous m'obligez infiniment de me dire non seulement cette fois, mais tousiours ce qui vous semblera de mes actions, & mesme en particulier, comme nous sommes à cette heure, que tout dort autour de nous.

Encores que ces deux sages Bergeres eussent opinion de n'estre point ouyes, si estoient-elles bien fort deceuës : car Laonice qui estoit de la compagnie, encor qu'elle feignit de dormir oyant que ces Bergeres discouroient entre elles, leur rendoit l'oreille plus attentiuement qu'il luy estoit possible, desiruse outre mesure d'apprendre de leurs nouuelles, afin de leur rapporter du desplaisir, suivant le dessein qu'elle en auoit fait. D'autre costé Siluandre voyant tous ses compagnons endormis, & oyant parler ces Bergeres, reconnut, ce luy sembla, la voix de Diane, & desirieux d'entendre leur discours se desroba le plus doucement qu'il luy fut possible d'entre ces Bergeres, ce qu'il fit aisément, parce qu'ils estoient sur leur premier sommeil, & se trainant peu à peu sur les mains & sur les genoux vers le lieu où estoient les Bergeres, fit de sorte qu'elles ne l'ouïrent point approcher. Et parce que leur murmure l'alloit guidant, il ne s'arresta qu'il ne peust  
bien

bien discerner la voix de chacune, & de fortune il y arriva au mesme temps qu'Astree reprenoit la parole de cette sorte:

Vous resflouenez-vous des propos que ie vous ay dits aujourd'huy à l'oreille quand Siluandre disputoit avec Phillis: N'est-ce pas, dit Diane, de l'amitié de ce Berger enuers moy? de cela mesme, respôdit Astree: Or continuat'elle, il faut que vous sçachiez que depuis ie l'ay bien mieux reconnuë par les discours qu'il m'a tenus: de sorte que vous devez attendre pour chose tres-certaine vne extreme affectiô de luy. Que si elle vous est des-agreable, il faut que de bonne heure vous l'esloignez de vous, &encor ne sçay-ie si cela y profitera beaucoup puis que ces humeurs particulieres, comme est celle de ce Berger, ne se surmontent pas aysement, estant de telle nature qu'elles s'efforcent plus opiniastemêt contre ce qui les contrarie: Que si elle vous plaist, il faut y vser d'une tres-grande discretion, afin qu'elle ne soit reconnue d'autre que de vous. Ma sœur, respôdit Diane, apres auoir quelque temps pensé à ce qu'elle luy disoit, vous me faiçtes trop paroistre d'amitié, pour vous tenir quelque chose cachee. Ie vous veux donc parler à cœur ouuert, mais avec supplication que ce que ie vous diray, ne soit iamais redit ailleurs, non pas mesme à Phillis. si cela n'offense point l'amitié, qui est entre vous. Ie croirois, respondit Astree, vser

482 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
d'une grande trahison, & estre indigne d'estre  
aimée de vous, si ie faisois part à quelqu'un  
d'un secret que vous m'auriez fié! & quant à  
ce qui concerne Phillis, soyez seure, ma sœur,  
que tout ainsi que ie ne feray iamais chose qui  
puisse blesser l'amitié que ie luy porte, de  
mesme ne me fera-t'elle iamais offenser celle  
que ie vous ay iurée. C'en est pas, dit Diane,  
que ie sois en doute de la discretion de Phillis,  
mais c'est que si ie pouvois, ie me cacherois à  
moy-mesme. Et à ce mot s'estant teuë pour  
quelque temps, elle recommença ainsi: Lors,  
ma sœur, que ie perdis Philandre, comme ie  
vous ay raconté, le desplaisir m'en fut si sensi-  
ble; qu'après l'auoir plaint fort long-temps, ie  
fis resolution de n'aimer iamais rien, & de pas-  
ser de cette sorte le reste de ma vie en un eter-  
nel veufuage. Car encor que Philandre ne fust  
pas mon mary, si crois-je que sans doute il  
l'eust esté s'il eust suruescu Philidas. En cette re-  
solution ie vous puis iurer avec verité que i'ay  
uescu iusques icy autant insensible à l'amour,  
que si ie n'eusse point eu d'yeux ny d'oreilles,  
pour voir ny ouïr ceux qui se sont presentez.  
Amidor, cousin de Philidas, en peut rendre  
preuve, qui encor que d'une humeur volage,  
ne laissoit d'auoir des parties assez recomman-  
dables pour se faire aimer, & qui auant qu'es-  
pouser Alfarante, m'a plusieurs fois represêté  
la volonté de son oncle, voire celle de Philidas,

& offert de me prendre à toutes les conditions que ie luy voudrois dōner: Tesmoin le pauvre Nicanre: ie l'appelle pauvre, pour l'estrange resolution que mon refus luy fit prendre: Et bref, tesmoins tous ceux qui depuis ce iour là ont eu la volonté de m'aimer. Tant y a que la memoire de Philandre m'a iusques à ce iour de telle sorte defenduë de semblables coups, que ie ne puis iurer n'auoir pas mesmes eu en pensee que cela peut estre. Mais il faut cōfesser que depuis la feinte recherche de Siluandre, ie me sens beaucoup moins changee, & vous supplie de considerer ce que ie vay vous dire: Je sçay que ce Berger, au commencement pour le moins, ne m'a seruie que par gageure; & toutesfois dès qu'il a commencé, i'ay eu sa recherche agreable, & au contraire, ie sçay que le gentil Paris m'aime veritablement, & que pour moy il laisse la grandeur de sa naissance: & toutesfois, quelque merite que ie reconnoisse en luy, il est impossible qu'il fasse naistre en moy tant soit peu d'amour, & proteste que toutes les fois que ie le considere, & que ie me demande de quelle volonté ie suis enuers luy, ie trouue que ce n'est point d'autre sorte que s'il estoit mon frere. D'en trouuer la raison, il m'est impossible: maistant y a que cela est tres-veritable. Or, ma sœur, si ie dis que i'aime d'autre façon Siluandre, ne croyez pas pour cela que

ie fois esprise d'amour pour luy, mais ouy bien  
 que ie ressens les mesmes commencemēs, que,  
 si j'ay bonne memoire, ie ressentois à la nais-  
 sance de l'amitié de Philandre. Et qu'est-ce, ma  
 sœur, respondit Astree, qui vous plaist le plus  
 en luy? Premièrement, dit Diane, ie ne voy  
 point qu'il ait iamais rien aimé, & cela ne se  
 peut pas attribuer à vne stupidité d'entende-  
 ment, veu qu'il montre bien le contraire par  
 ses discours. Et puis il se soumet ie ne sçay  
 comment, & me donne vne si absoluë puissan-  
 ce sur sa volonté, qu'il ne dit iamais parole  
 qu'il ne craigne de m'offenser. Outre cela, c'est  
 vne discretion tousiours continuee que toute  
 sa vie, & ne voyez rien en luy de trop ny de  
 trop peu: Et en fin, & qui est veritablement la  
 cause principale de mon amitié, c'est que ie le  
 iuge homme de bien, rond, & sans vice. Ie  
 vous assure, ma sœur, respondit Astree, que ie  
 reconnois les mesmes cōditions en ce Berger,  
 & que quant à moy ie iuge que si le Ciel vous  
 destine à aimer quelque chose, vous estes heu-  
 reuse, si c'est ce Berger. Mais si faut-il que vous  
 y vsiez de vostre prudence ordinaire, si vous  
 n'en voulez auoir du desplaisir. Ie ne sçay, ma  
 sœur, dit Diane, pourquoy vous me tenez ce  
 langage: car sçachez qu'encores que ie l'aime  
 mieux qu'autre que j'aye veu depuis la perte  
 de Philandre, ce n'est pas pour cela que ie  
 vueille qu'il le sçache, ny que j'aye intention

de luy permettre de me seruir : & s'il est si outrecuidé que de me le declarer , qu'il s'assure que ie le traiteray de sorte qu'il n'aura iamais la hardiesse de m'en parler deux fois. Mais, ma sœur, dit Astree , quelle est donc vostre intention ? De nous punir tous deux , respondit Diane. Ie veux dire de le chastier de la hardiesse qu'il aura eue de m'aimer , & me punir aussi de la faute que j'auray faite de l'auoir agreable , afin d'estre pour le moins plus iuste que bien auisee. Ma sœur, dit Astree , ce dessein est tres-pernicieux : car en cela vous ne vous rapporterez nulle satisfaction , mais beaucoup de peine , & peut-estre vne extreme confusion. Prenez garde, que voyant vn caillou , vous n'y apperceuez point de feu , mais si vous le frappez, ou avec vn autre caillou , ou avec quelque chose de plus dur , vous le voyez incontinent tout couvrir d'estincelles, & par ainsi le feu caché se descouure. Faites estat que de mesme ces ieunes cœurs, qui aiment bien , s'ils ont de la prudence , cachent discrettement leurs affections, & n'en donnent la veüe qu'à ceux qui en doiuent auoir connoissance : Mais quand ils sont hurtez , ie veux dire quand vne trop grande rigueur les outrage, ils sont si transportez de leur passion , qu'il leur est impossible qu'ils la puissent dissimuler , & Dieu sçait , si cela peut estre sans mettre vn grand trouble en l'ame de celle pour qui ces choses se font : car

de quelque costé que ces discours puissent tomber , ils ne peuuent estre à l'aduantage d'une fille. Vostre sagesse , ma sœur , vous feroit bien conseiller vne autre , mais chacun a les yeux clos le plus souvent pour soy-mesme : c'est ce qui m'a conuié à vous demander dès le commencement , si vous aimez ou n'aimez pas ce Berger. Car si vous ne l'aimez point , il faut d'abord retrancher toute conference & toute pratique , mais si entierement & si promptement , qu'il ne luy reste nul espoir , ny à ceux qui descouriront son affection , ny aucun soupçon que vous y ayez iamais consenty. Et il ne faut point se flatter en cela , de dire qu'une femme ne peut non plus s'empescher d'estre aimée que d'estre veüe. Ce sont des contes pour endormir les personnes moins rusees , puis qu'en effect il n'y a celuy qui ne se departe de telle entreprise , si dès le commencement toute esperance luy est ostee , non pas d'une partie , mais du tout. Que si nous en voyons quelques opiniastrés , c'est pour quelques iours seulement , estant certain que l'amour non plus que le reste des choses mortelles , ne peut viure sans nourriture , & que la propre nourriture d'amour , c'est l'esperance. Mais si vous l'aimez ainsi que vous m'avez dit , & comme , à la verité , il le merite : ce seroit , ma sœur , vne grande imprudence , ce me semble , de vouloir vous raurir ce qui vous

plaist. Mais, dit Diane, ce qui plaist n'est pas toujours ny honorable, ny raisonnable, & cela n'estant pas, la vertu nous ordonne de nous en deporter : & quant à moy, j'aimerois mieux la mort, que de faire autrement. Je ne doute point de ce que vous dittes, respondit Astree, estant trop certaine de la vertu de Diane : mais voyons donc si cette action est contraire à la raison ou à l'honneur. Est-ce contre la raison d'aimer vn gentil Berger, sage, discret, & qui a tant esté fauorisé de la nature? Quant à moy ie iuge que non, tant s'en faut, il me semble raisonnable. Or rien de raisonnable ne peut-estre honteux, & ne l'estant point, ie ne vois pas qu'il y ait apparence de douter de ce que vous disiez. Il est ayzé, adioustà Diane, de conclurre icy à l'aduantage de ce Berger, n'y auant personne qui y contredise, mais si quelqu'un vous proposoit : Est-il raisonnable que Diane qui a toujours esté en consideration parmy les Bergers de cette contree, espouse par amour vn Berger inconnu, & qui n'a rien que son corps, & ce que sa conduite luy peut acquerir? ie ne croy pas que vous prissiez la premiere opinion. Et cette consideration est cause que ie suis entierement resoluë de souffrir sa recherche & son affection, tant que ie pourray feindre de ne la croire : mais s'il me reduit à tel point que ie ne puisse plus me couvrir de cette ruse, dès l'heure



que cela m'aduiendra, ie proteste que iamais ie ne luy permettray de me voir, ou s'il me void de m'en parler, ou s'il m'en parle, & qu'il m'aime, ie le traitteray de sorte que s'il vit, ie croiray qu'il ne m'aimera plus. Et vous, dit Astree, que deuiendrez-vous cependant? Je l'aimeray sans doute, respondit Diane, & en l'aimant, & viuant de cette sorte avec luy, ie puniray l'offense que i'auray faicte de l'aimer: Je preuois, adiousta Astree, que ce dessein vous prepare plus de peines & de mortels desplaisirs, que la vanité qui le vous fait faire ne vous donnera iamais de faux contentemens.

Cependant que ces Bergeres discouroiēt de cette sorte, pensant que personne ne les ouït, Laonice estoit si attentue, que pour n'en perdre vne seule parole, elle n'osbit pas mesme souffler, parce qu'il n'y auoit rien qu'elle desirast avec plus de passion que de descouurir les nouuelles qu'elle apprenoit. Mais Siluandre y demeuroid rauy, & lors qu'il oyoit au commencement les fauorables paroles que Diane disoit, combien s'estimoit-il heureux? puis quand il escoutoit les conseils d'Astree, & la defense qu'elle faisoit de son merite, combien luy estoit-il obligé? Mais quand sur la fin il vid la resolution que Diane prenoit: ô Dieux! qu'est-ce qu'il deuint? Il fut tres à propos pour luy que ces Bergeres s'endormissent, puis qu'il luy eust esté impossible de ne

dōner connoissance qu'il estoit là par quelque cuisant soupir. Car de s'en aller pour soupirer à son aise loing d'elle, il ne pouuoit obtenir cela sur luy-mesme, estant trop desireux d'escouter la fin de leurs discours : de sorte que ce fut vn grand bien pour luy que ces Bergeres apres s'estre donné le bon soir s'endormissent. Car il se retira vers ses compaignes, aussi doucement qu'il en estoit party, & ayant repris sa place, & bien regardé si quelqu'un de ces Bergers ne vieillloit point, & trouuant qu'ils estoient tous profondément endormis, il se mit à la reuerse, & les yeux en haut, il consideroit à trauers l'espeffeur des arbres, les estoilles qui paroissoient, & les diuerses chimeres qui se forment dans la nuë, mais il n'y en auoit point tant, ny de si diuerses, à ce qu'il disoit luy-mesme : que celle que les discours qu'il venoit d'ouïr luy mettoient en la pensee, acheptant par là bien cherement le plaisir qu'il auoit eu de sçauoir que sa Diane l'aimoit : estant en doute s'il estoit plus obligé à la curiosité, qui luy auoit fait auoir cette connoissance, que desobligé pour auoir appris la cruelle resolution qu'elle auoit faite. Cette imagination fut debattuë en son ame fort long tēps : enfin Amour par pitié luy permit de clorre les yeux, & y laisser couler le sommeil pour enchanter en quelque sorte ses facheuses incertitudes.





L E

TIESME LIVRE

E L A S E C O N D E

P A R T I E D' A S T R E E.

**A** I S il est temps de reuenir à Celadon que nous auons si longuement laissé dans sa cauerne, sans autre compagnie que celle de ses chiens, qui n'auoient autre sujet que son bon-heur, & son ennuy present. Quinze iours s'escoulerent de cette sorte, avec une soucy de s'auoir, que la tristesse le nour-rit plus qu'autre chose qu'il se souciait de. Tout son plaisir estoit en ses imagi- nations, avec lesquelles il passoit les iours & les nuicts, qui luy estoient mesme chose, puis- qu'il étoit dénué des yeux d'Astree, les vns & les autres ne luy sembloient que des tenebres. Il n'auoit iamais eu accident en sa vie qui ne restât lors en la memoire, & par malheur estoit toujours dauantage en ceux qui

luy auoient esté plus ennuyeux, comme plus conuenables à l'estat où il se trouuoit. Que si de fortune il s'amusoit quelque temps aux autres, il se reprenoit incontinent de ce qu'il tournoit en vne saison si triste les yeux de son ame sur quelque sujet de contentement. Passant son aage en ces tristes exercices, & prenant de si mauuaises nourritures, son visage se changea de sorte qu'il n'estoit pas connoissable. Et ne faut point douter qu'il estoit impossible qu'il vesquit long-temps, si le Ciel, qui peut-estre le reseruoit à quelque fortune meilleure, ne luy eust enuoyé du soulagement.

Le iour mesme qu'il s'estoit eschappé des mains de Galathee par l'ayde d'Adamas, de Syluie & de Leonide, Galathee fut contrainte de suiure sa mere Amasis à Marcilly, à cause de quelques resioüissances & feux de ioye qui se deuoient faire pour les heureux succez qu'auoient eules desseins de Clidamant en l'armée des Francs. Mais quand elle y fut arriuee, & qu'elle sceut que Celadon estoit eschappé, elle entra en vne si grande colere contre Leonide, qu'elle luy defendit sa presence. Cette belle Nymphe estant lassé du tracas de la Cour, se retira chez son oncle Adamas, qui auoit le mesme soing d'elle, que si elle eust esté sa fille, tant pour luy estre si proche, que pour la recommandation que Belizer

son frere luy auoit faite à sa mort. Et quoy qu'elle vist tous ses seruices passez estre perdus, & qu'elle n'en deuoit rien esperer, si estoit-elle bien aise d'auoir recouuré la liberté à ce prix : mais plus encores pour l'esperance qu'elle auoit de voir Celadon, pensant qu'il fust aupres d'Astree, ne se pouuant figurer que l'aimant avec tant de violence, le rude commandement qu'elle luy auoit fait le püst empêcher d'y retourner. Et quoy qu'elle sceust bien que cette affection luy ostoit toute esperance d'estre aimée du Berger, si se representoit-elle que ce luy seroit vne douce vie de passer ses iours aupres de luy. Cela fut cause que trouuât Paris fort disposé à semblable visite; deux iours apres qu'elle fut arrivée chez son oncle, ils allerent ensemble dās le hameau de ces Bergeres: mais elle fut bien estonnée, quand demandant des nouuelles de Celadon, elle entendit qu'il n'y estoit point venu, & que tant s'en falloit on l'y croyoit mort. Elle ne laissa toutesfois, pour le contentement de Paris, qui estoit amoureux de Diane, d'effectuer le dessein qu'elle auoit fait pour le sien propre, à sçauoir de visiter fort souvent cette bonne compagnie, outre que véritablement il y auoit du plaisir pour elle en vne si douce conuersation. Viuant donc de cette sorte elle se rendit si familiere parmy ces Bergeres, qu'elles l'aimoient infiniment, & par son commandement viuoient avec elle, comme si elle

494 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
eust esté Bergere, à quoi elle se plaifoit, de sorte que soudain qu'elle pouuoit prédre quelque loisir, elle s'y en alloit quelquesfois en compagnie de Paris, & bien souuent seule, n'y ayant guere plus d'vne demie lieuë de la maison où elle demeueroit iusques aux hameaux de ces Bergeres, & le chemin encores estoit tant agreable, à cause de la douce riuere de Lignô, & des boccages qui s'y rencontroient, qu'il estoit impossible de s'y ennuyer. Il aduint d'oc qu'estant resoluë vn iour de s'y en aller toute seule, elle alla passer sur le pont de la Bouteresse: & descendât le lōg des riuies de Lignon, encores qu'il n'y eust point de sentier si pres de la riuie, elle ne laissoit de s'y faire chemin pour le plaisir qu'elle prenoit de voir le poisson, qui dans la claire eau de la riuere s'en alloit à petites troupes, se ioüant ensemble le long du bord, & poursuüant ainsi son voyage, se trouua sans y penser pres de la fontaine, où Celadon souloit cueillir le cresson dont il se nourrissoit. Et de fortune le Berger s'estant couché sur le bord, s'y estoit endormy vn peu auparavant. D'aussi loing que la Nymphe l'apperceut, elle le prist pour Licidas, parce que ces deux freres estoient presque d'vne mesme taille, & auoient accoustumé d'aller vestus l'vn comme l'autre; & quoy que Celadon fut vn peu plus grand, & eust le visage beaucoup plus grand & plus agreable, si est-ce que s'appro-

chant de luy elle y fut deceuë : tant pource qu'elle creut assurement que Celadon n'estoit pas en cette contree, que pour le changement de son visage, ou pour l'opinion qu'elle auoit que Licidas plein de ialousie, comme elle scauoit bien qu'il estoit, se tiroit ainsi seul par ces lieux esgarez. Tât y a qu'elle s'affista aupres de Celadon, pensant qu'il fust Licidas : mais voyât qu'il ne s'esueilloit point, elle resolut de continuer son voyage, & le laisser en repos. Il estoit couché sur le costé, & le petit sac où il fouloit tenir ses lettres paroissoit vn peu hors de sa poche, d'autant que sa iuppe s'estoit retrouvée. Elle y porta curieusement la main, & le tirant doucement sans qu'il s'esueillast, fist dessein de voir ce que c'estoit, & le luy faire chercher quelque temps avant que de le luy redre, si c'estoit chose qui en meritaist la peine. Elle part d'oc avec ce larcin, & laisse ce Berger endormy, qui incontinent apres se resueilla. Et parce que le Soleil commençoit de passer sa chaleur plus ardante, & qu'il ne s'estoit mis aupres de cette fontaine que pour iouir du frais que son onde, & l'ombrage des arbres voisins y conseruoient ; il partit de ce lieu, & se mit dans le plus sauage du bois. Mais d'autant que tout son entretient estoit de la memoire de sa Bergere, il ouure la petite boitte qu'il portoit au col, où estoit le pourtrait d'Astree, & apres l'auoir contemplé quelque temps, il



496 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
leut les paroles qu'il auoit autresfois escrites  
sur l'autre costé, qui estoient telles:

*Privé de mon Vray bien, ce bien faux me soulage.*

Helas, disoit-il, ô miserable Celadon ! que c'est bien maintenāt que tu peux dire, que privé de ton vray bien, ce bien faux te soulage, puis que tu n'as plus que des biēs imaginaires, les autres t'ayās esté ravis par la personne mesme de qui tu les tenois. Et puis considerant le pourtraiēt, & parlant à luy comme si c'eust esté Astree mesme : Est-il possible, disoit-il, ô ma belle Bergere ! que ie vous aye despleu ? Mais est-il possible, que vous ayant despleu ie viue encore : Que ie vous aye despleu, il est impossible selon ma volonté : mais que ie viue apres cette faulté, il est impossible selon mon affection. Et demeurant sur cette consideration quelque temps muet, il reprit ainsi la parole : Si elle veut que ie viue, pourquoy me bannit-elle du lieu où seulement ie puis viure ? Et si elle veut que ie meure, pourquoy ne me l'a-elle commandé absolument ? Mais quel plus expres commandement faut-il que nous attendions que celuy qu'elle m'a fait de ne me presēter iamaïs deuant elle ? Puis qu'elle sçait bien que sa veüe est ma vie, me defendant cette veüe, ne me commande-t'elle pas de mourir ? Et lors se reprenant : Cela, sans doute, disoit-il, suffiroit pour

pour me faire chercher le trespas, si ie ne sçavois que ce qui est raisonnable au iugemēt des autres, est sans force de raison en elle. Il sembleroit à chacun que c'est chose iuste d'aimer ce luy dont il est aimé, & que l'amitié ne se paye que d'amitié: & au contraire elle iuge raisonnable de hayr ceux qui l'adorent. Pourquoi donc ne dois-je croire, que ce commandemēt deviure esloigné d'elle, est plustost pour me faire souffrir dauātage en viuant, que pour me faire abreger mes peines par vne mort auācée? Mais ce n'est pas encor ce qu'elle veut de moy, puis qu'elle sçait biē que ie ne puis viure ainsi. A t'elle iamais demādē de moy que des preuues impossibles? Tesmoins, disoit-il peu apres, les commandemens que de bouche, & par lettres elle m'a faits si souuent, de feindre d'aimer quelque autre, & rendre cette feinte accompagnée de ces veritables demonstrations qui sont ordinairement avec les plus parfaites amitez. Et lors resserrant ce cher pourtraict pour lire les lettres où ce commandement luy estoit fait: Or sus, disoit-il, viuons donc pour sa gloire, puis que nous ne le pouuons faire pour nostre contentement. Et à ce mot ayant remis sa petite boitte dans son sein, il voulut prēdre les lettres qu'il portoit en sa poche, serrées dans vn petit sac: mais l'y ayant quelque temps cherché en vain, il s'assit en terre, & espancha sur l'herbe tout ce qu'il auoit en

498 LA II. PARTIE D'ASTR  
l'une & en l'autre, & voyant qu'en e  
qu'il cherchoit n'y estoit point, il ramass  
vn pan de son saye tout ce qui estoit e  
n'ayant pas le loisir de le remettre en  
ches, & s'encourt en sa cauerne pen  
auoir oublié. Mais apres beaucoup de p  
ne le peut trouuer, car c'estoit ce que L  
auoit desrobé. Il n'y eut fuicille en sa c  
ny de sa cauerne à la fontaine, ny de la  
ne aux lieux où il auoit esté ce iour-là  
tournaist & retournaist de sa main, voire  
tits festus qu'il n'y auoit pas apparenc  
puissent couurir, tât estoit grād le despl  
cette perte, & le desir de la recouurer. C  
tre qu'il tenoit ces lettres cheres, cōme  
de la main de sa Bergere, encore les ai  
cōme les tesmoins & de sō bō-heur &  
delité, & cōme le plus doux entretien  
auoir en la miserable vie qu'il menoit.  
voyant qu'il se travailloit en vain, & q  
auoit plus d'esperāce de trouuer ces che  
tres: Helas, dit-il, croisant les bras l'vn d  
tre, & regardant pitoyablement le Ciel  
me luy demandant iustice: helas ! quel  
Demon m'a rauy le peu de contentem  
me restoit ? Demon pour certain faut-  
qu'il soit, puis que nulle personne n'a e  
& quand elle y eust esté, elle n'eust pū  
courage de commettre vne si grande c  
puis despliant les bras, ioignāt les main

trelassant les doigts ensemble, laissoit aller ses bras nonchalamment sur ses cuisses. Tu estois encor trop-heureux, disoit-il, ô Celadon ! en cette miserable vie, ayant ces heureux tefimoignages de ta felicité passée: il ne falloit pas que la volonté d'Astree estant de te cōbler de toute sorte d'infortune, ces cheres & douces memoires contreuinsissent à ce qu'elle auoit resolu. Console toy donc en ta perte, & remercie le Ciel qui se rend si conforme à la volonté de ta Bergere, qu'elle mesme ne le scauroit desirer dauantage, & fay paroistre qu'il n'y a rigueur d'elle, ny force du Ciel qui t'en lasse, ny qui t'en separe iamais. Aussi ne falloit-il pas que pour te rendre affligé de toute espee de mal-heur, tu perdisses toute espee de consolation.

Cependant Leonide bien aise de son larcin, s'estant à'grands pas esloignee de ce Berger, toute curieuse alloit ouurant les nœuds du petit sac; & voyant qu'il n'y auoit que des lettres, elle creut que c'estoient de celles de Phillis. Desirant dōc outre mesure de voir les secrets de cette Bergere, elle s'assit sous vn arbre, & les desployant toutes en son giron, la premiere qu'elle rencontra, fut telle:

## LETTRE D'ASTREE

A CELADON.

**Q**UE vous m'aimiez, ie le croy, & pouvez connoistre en ce que i'ay que vous m'en assurez. Que si vous autant de connoissance que de ressentiment d' par la permission que ie vous donne de que vous m'aimiez, vous iugeriez que ie me, & par là vous seriez assuré que vo de moy, ce qu'il semble que vous souhaitez pour estre bien-heureux. Si apres cette ration vous n'estes content, ie diray que vous n'avez point Astree, puis que l'amitié ne doit s'irer que l'amitié.

Quand Leonide lisant cette lettre trouua le nom d'Astree, elle s'arresta tout & approchât le papier de ses yeux, & relut ou trois fois ce mot. En fin se ressouuenant de la ialousie qui auoit esté entre Celadon & Astree, elle creut que peut-estre elle n'estoit pas mal fondée, & qu'en fin Astree pouuoit bien auoir aimé Licide pour ce la repliant, la mit en son sein, & ne trouua autre qu'elle trouua telle:

## LETTRE D'ASTREE

A CELADON.

N'AVOVEREZ-VOUS point-à ce coup, mon fils, que ie vous aime plus que vous ne m'aimez, puis que ie vous enuoye mon pourtrait, n'ayant iamais peu obtenir le vostre par toutes mes prieres ? Mais Amour est iuste en cela, puis qu'il sçait bien qu'il faut tousiours secourir premierement ceux qui en ont plus de necessité. Lafoiblesse de vostre amitié avoit plus de besoin de ce souuenir, que non pas la mienne. Receuez-le donc pour tesmoignage de vostre defaut. Qu'en croyez-vous, Celadon ? penseriez-vous estre aimé de moy si ie doutois de vostre affection ? Je me mocque, Berger, car si i'avois cette opinion de vous, ie ne voudrois pas que vous eussiez cette creance de moy. Et pource ne doutez point, tant que ie vous feray paroistre d'avoir memoire de vous, que ce ne soit un gage tres-assuré de l'estat que ie fay d'estre veritablement aimée de mon fils.

Seroit-ce point, disoit Leonide toute esto-  
nee, que Licidas ayt trouué apres la perte  
de son frere ces lettres entre ses meubles ? plus  
cheres leseust-il gardees pour l'amitié qu'il lui

702 LA II. PARTIE D'ASTRE  
portoit, ou de peur que ses secrets d'  
n'eussent esté veus par quelque autre.  
cela estoit, il ne les porteroit pas sur  
crainte de les perdre. Que seroit ce-  
comment les auroit-il eues? Et lors ien  
main sur la premiere qui se presente,  
trouua: telle:

---

## LETTRE D'ASTRE

A CELADON.

**I**L vous sied bien, mon fils, d'auoir mo-  
courage que moy: vous dittes que c'e-  
signe que i'aime moins que vous: mais  
comme ie l'entends au contraire. Ce qu  
fait supporter toutes les peines qui se prese-  
pour vous, c'est sans plus l'amitié que ie  
porte. Doncques cette affection qui me fait  
monter les plus grandes peines, doit estre la  
grande, & ainsi ce courage que vous bla-  
en moy, est vne vraye marque de mon affect.  
Ne vous laissez donc plus emporter à l'ennuy.  
vous donnent nos communs ennemis (c'est  
Celadon, que ie les nomme, & non pas nos  
res) si vous voulez que ie croye vostre an-  
esgale à celle qui me fait non seulement sur-  
ter, mais mépriser pour vous toutes sorte  
peines & d'incommaditez.

Leonide leut cette lettre, sans sçauoir pres- que ce qu'elle lisoit, parce que se representant le Berger à qui elle auoit pris ce petit sac, & se ressouenant d'en auoir ouï dire quelque chose à Galathée, lors que Celadon fut trouué sur le bord de Lignon, elle entra en quelque opinion que ce fust luy, & non pas Licidas, & lors considerant de plus pres ces papiers, elle s'en assura dauantage quand elle en vid quelques vns qui montroient d'auoir esté mouillees: mais beaucoup plus encores, lors que regardant le sac, elle trouua que le cuir s'estoit retiré & ridé en certains lieux, car elle reconnut par là que veritablement c'estoit cestuy-cy dont Galathée luy auoit parlé. O dieux ! dit-elle, frappant des mains ensemble, il n'en faut point douter, c'est Celadon. Mais où auois-je les yeux que ie ne l'ay pas connu quand ie l'ay veu ? Et lors ramassant en diligence tous ces papiers, elle les resserre, & s'en retourne bien plus viste à la fontaine où elle l'auoit laissé qu'elle n'en estoit pas venue. Mais elle fut biē fâchée de ne l'y trouuer plus. Ah ! fontaine, disoit-elle, & vous seïeur solitaire, rendez-moy ce que ie vous ay laissé. Rendez-le moy, ce Berger duquel ne voulant interrompre le repos, i'ay perdu entierement le mien. En proferant ces paroles elle alloit tournant la veüe tout à l'entour, pour voir si elle en pouuoit apprendre quelque nouuelle. Mais elle n'auoit garde:



504 LA II. PARTIE D'ASTRÉ  
car il s'estoit desjà retiré tout triste en  
uerne, apres auoir chersché en vain ce  
luy auoit desrobé. Enfin Amour,  
prudent, luy fist prendre garde que  
depuis la fontaine iusques assez loing  
estoit foulee comme vn sentier nouueu  
qui n'estoit pas bien encor battu. Elle  
& certes fort à propos, que ce sent  
conduiroit où s'estoit retiré ce Berger.  
faiët c'estoit la verité, que Celadon aya  
coustumé de passer par là lors que de sa c  
ne il s'en venoit en celipuy, en auoit fait  
uent le chemin, que l'herbe en estoit fi  
comme d'un nouueau sentier. Le pre  
donc pour son guide, elle ne l'eut point si  
cinq ou six cens pas, qu'elle se trouua pr  
du rocher où Celadon faisoit sa retraite:  
tesfois d'autant que les arbres & buissons  
luy estoient à l'entour, le couuroient tout,  
eut presque peur de s'en approcher, craigi  
que ce ne fust le repaire de quelque loup  
sanglier, ou pour le moins de quantité de  
pens. Et comme elle estoit en suspens, il  
sembla d'oüyr sousspirer: ce qui luy fist c  
noistre qu'il y auoit quelque vn; mais iuge  
aussy que les couleures & serpens siff  
quelquesfois presque de la sorte, elle ne s  
approchoit qu'avec apprehension, & si de  
cement que Celadon qui estoit dedans ne s  
apperceuoit point. Mais encor qu'à sa ven

elle'eust fait plus de bruit ; le Berger ne s'en fust pas pris garde, tant il estoit attentif à ce qu'il pensoit. Et lors que suiuant le sentier qui la conduisoit, elle eust fait le tour du buisson, & qu'elle fust venue près de l'entree par le costé de la riuiera, elle l'ouyt souspiter beaucoup plus haut : & quelquesfois parler, mais elle n'en pouuoit entendre les paroles encor que le murmure de la voix vint iusques à ses oreilles : cela fut cause qu'avec plus d'assurance, elle vint doucement iusques à l'entree, & se ioignant contre le Rocher, & puis mettant peu à peu la teste dedans, elle l'ouyt parler de cette sorte : Commençons desormais à bien esperer, ô mon cœur, puis que tout ainsi que la mesche de la lampe acheue de brusler, lors que le feu a consumé toute l'huile, de mesme deuous-nous croire que nostre malheur finira, ayant desormais consumé peu à peu tous les biens & contentemens qui nous restoient. Heureuse pette, que ie te cheris, si par ton moyen ie puis sortir de la miserable vie que ie traine. Ah ! que ie behiray le iour que vous m'avez esté ravis, ô mes chers papiers ! si vostre regret me peut faire mourir, puis que ie ne dois esperer que mes ennuis cessent qu'avec ma vie. Leonide qui l'escoutoit fut touchée de tant de compassion, reconnoissant que veritablement c'estoit Celadon, & fut surprise d'une si soudaine ioye, qu'encores qu'elle eust

506 LA II. PARTIE D'ASTRI  
resolu de le laisser plaindre, & l'escou  
long temps, si fut-elle contrainte de s'  
à luy les bras ouuerts en luy criant : A  
ladon, c'est trop se plaindre, c'est affe  
eu de tristesse & de desplaisir : il est te  
changer de vie, & de passer plus dou  
vos iours. Si Celadon fut surpris oyant  
voix tout à coup, & la voyant venir à luy  
le peut assez iuger, puis que depuis le  
qu'il estoit venu en ce lieu, il n'y auoit  
personne, & qu'ayant l'esprit entierem  
ses pensees, elle fut aupres de luy auant  
eust seulement ouy ce qu'elle disoit. Il  
leua en sursaut : mais la surprise fut telle  
fut contrainct de se rasseoir, tant la v  
auoit menée, & la mauuaise nourriture  
prenoit ordinairement l'auoient affoibly  
la Nymphe pour luy donner loist de re  
à luy-mesme, s'assit sur son liét, & luy pr  
la main : Et bien Celadon, luy dit-elle,  
estoit ce pour faire cette vie que vous de  
auec tant d'impaticence de sortir d'ient  
mains de Galathee ? Est-il possible que  
compagnie vous fust tant des-agreable  
vous la voulussiez fuyr, pour celle des ro  
& des bois ? Le Berger alors ayant rep  
esprits luy respondit froidement : Vous v  
belle Leonide, à quoy m'a reduit Amou  
iusques où peut paruenir la puissance que  
auez sur ceux qui vous aymant. Commen

elle, est-il possible que l'Amour d'autrui vous ait fait mespriser de cette sorte vostre propre conseruation ? Mais est-il possible, respondit le Berger, que vous qui vous vantez de sçauoir aimer, ayez doute que mon affection ne me puisse encor porter à de plus grandes extremités ? Pour le moins, repliqua la Nymphé, si i'auois à mourir; i'en voudrois demander la raison à celuy qui me condamneroit. Et quelle autre meilleure raison, adionsta Celadon, dois-ie desirer d'en sçauoir, sinon que celle qui peut tout sur moy, le veut ainsi. Tellement que la raison de mon mal sera que mon bien luy desplaist. Miserable conditiõ, dit la Nymphé en le pleignant, que la tienné Celadon ! Tant s'en faut, dit-il, voyez, sage Nymphé, combien vous estes deceuë. Je ne sçauois desirer plus de bien que le mal que ie souffre : car en pourrois-ie souhaitter vn plus grand que de luy plaire ? Et si son mal luy plaist, me pourrois-ie douloir ? Tant s'en faut ne me dois-ie point resiouir de ce qui luy est agreable ? Et alors s'escriant, ô heureux Celadon, dit-il, & en vint chose moins heureux, qu'Astree ne sçait pas que tu es heureux : Leonide luy oyant tenir ce langage demeuroid tant estonnee qu'elle le regardoit avec admiration. En fin apres auoir esté quelque temps muette, elle dit : I'auouë, Berger, que si c'est aimer que ce que vous faites, il n'y a que vous entre tous les hommes qui

508 LA II. PARTIE D'ASTREE  
ſçachiez aimer : mais prenez garde que  
l'abus ſe meſle ordinairement parmy toutes  
choſes bones pour les corrompre & gaſt  
meſme la melancolie & l'opiniaſtre  
nent place parmy voſtre amitié. J'ay ſe  
de ſoucy, reſpondit le Berger, de tous le  
dens qui me peuvent arriuer ; pourueu  
mon amour n'y ſoit offenſee ; Mais, di  
nide, aimez-vous bien Aſtree ? Vous n  
etes, reſpondit-il, vne demande à laquelle  
pourrez bien reſpondre ſans moy.

Si vous l'aimez, continua la Nymphe  
deuez donc aimer ce qui eſt à elle, & ſi ce  
pourquoy ne vous aimez-vous, puis qu  
eſtes tellement ſien, que vous coſſez  
vous meſmes ? Puis que j'aime Aſtree, re  
le Berger, ie dois hayr tout ce qu'elle  
Aſtree veut mal au miſerable. Cet adon :  
quoy donc, belle Nymphe, ne luy portez  
toute la haine qui me ſera poſſible ? Ch  
dit-elle, eſt plus obligé à ſa propre con  
tion qu'à la haine ou amitié d'autrui.  
loix, interrompit incontinent le Berger  
bonnes & receuables parmy les hommes  
non pas parmy les Amans. Et quoy ?  
Nymphe, laiſſe-t'on d'eſtre homme qua  
deuiant Amant ? Si vous appelez eſtre  
me, dit-il, que d'eſtre ſuie & à toutes ſort  
peines & d'inquietudes, j'aüoüe que l'A  
demeure homme ; mais ſi cet homme :

propre volonté, & iuge toutes choses telles qu'elles sont, & non pas selon l'opinion d'autrui, ie nie que l'Amant soit homme, puis que dès l'heure qu'il commence de deuenir tel, il se despoüille tellement de toute volôté & de tout iugement, qu'il ne veut ny ne iuge plus, que comme veut & iuge celle à qui son affection l'a donné. O miserable estat. que celuy de l'Amant ! s'escria la Nymphe : mais tant s'en faut, respondit incontinent le Berger, miserable celuy qui n'aime point, puis qu'il ne peut iouyr des biens les plus parfaicts qui soient au monde. Et iugez, belle Nymphe, quels doiuent estre les contentemens d'amour, puis que les moindres surpassent les plus grands qu'on puisse auoir en toutes les choses humaines sans amour. Y a-t'il rien de si aysé à diuertir que les biens qui sont en la pensée ? & toutesfois quand vn Amant se represente la beauté de celle qu'il aime, mais encor cela trop, quand il se remet seulement vne de ses actions en memoire, mais, c'est trop encores ; quand il se ressouient du lieu où il l'a veüe, voire quand il pense qu'elle se ressouuiendra de l'auoir veu en quelque autre endroit, pensez-vous qu'il vouldust changer son contentement à tous ceux de l'Vniuers ? tant s'en faut, il est si ialoux & si soigneux d'entretenir seul ceste pensée, que pour n'en faire part à personne il se retire en lieu solitaire, & reculé

510 LA II. PARTIE D'ASTRE  
de la veuë des hommes ne se soucie  
quitter tous les autres biens que les h  
ont accoustumé de cherir & recher  
tant de peine, pourueu qu'avec la perte  
il achette le bien de ses cheres pense  
Leonide, puis que les contentemen  
Pensee sont tels, quels iugerez-vous  
l'effect, quand il y peut arriuer? Con  
continuoit-il, iouïr de la veuë de ce q  
aime? L'oüïr parler? luy baiser la main  
de sa bouche cette parole, ie vous aime?  
possible que la foiblesse d'un cœur puis  
porter tant de contentement? est-il p  
que le pouuant, vn esprit les conçoïu  
rauissement, & rauy qu'il ne s'y fonde  
sente dissoudre de trop de plaisir & de f  
Je ne rapporte point icy les dernieres  
rances que l'on peut receuoir d'estre aim  
les languissemens dans le sein de la per  
aimée, parce que, comme ces contente  
ne se peuuent goustier sans transport &  
nous rauir entierement à nous-mêmes  
ne peuuent-ils estre representez par la p  
que trop imparfaitement. Or dittes m  
nant, belle Nymphé, que l'estat d'un A  
est miserable: maintenant, dis-ie, que  
sçauéz quelles sont ses extremes felicitez  
uoïe, dit la Nymphé, apres l'auoir est  
avec admiration, i'auouë que véritable  
Celadon aime, si c'est aimer que d'estre

de foy-mefme, & viure feulemēt de penſees: mais que pour cela ie ne l'eſtime miſerable de le voir reduit aux imaginatiōs pour auoir quelque contentement: tant s'en faut que ces paroles me perſuadent le contraire, qu'elles me fortifient dauantage en cette opinion. Mais, Berger, laiſſons ce diſcours, puis qu'auffi bien il ne vous peut donner aucun allegement, & me dittes qu'elle a eſté voſtre vie, depuis que ie vous laiſſay? Sage Nymphē, reſpondit Celadon, celle que vous m'auēz veu faire depuis que vous m'auēz rencontré, c'eſt celle-là meſme que i'ay continuee depuis le iour que vous dittes. Car au partir d'apres de vous, ie me ſuis venu renfermer en ce lieu, attendant que l'amour ou la mort m'en ſorte. Et pourquoy, dir-elle, n'allastes-vous point en voſtre hameau, où vos amis & vos parens vous regrettēt ſi fort? Aſtree, dit-il, qui peut plus ſur moy que mes parens ny mes amis, m'a defendu de me faire iamais voir à elle, iuſques à ce qu'elle me l'ait commandé, & c'eſt pourquoy ie vous ay dit que ie me ſuis renfermé en ce lieu, attendant que l'amour & la mort m'en ſorte, parce que ſi ma Bergere m'auoit abſolument commandé de ne me faire iamais voir à elle, il n'y a point de doute que ie fuſſe ſorty de cette vie, auffi-toſt que reuēu à moy, ie reconnus que Lignon ne m'auoit pas voulu



donner la mort: mais ayant bonne m  
de ses paroles, & me ressouvenant que  
nissement n'estoit pas pour tousiours  
seulement autant qu'elle demeureroi  
commander de reuenir, i'ay vescu d  
sorte, attendant que l'Amour me rap  
comme il semble qu'elle m'ait promi  
son defaut, la mort, qui ne me sera  
moins ennuyeuse, qu'en l'estat où ie sui  
comment, pauvre abusé, repliqua la Ny  
pouuez-vous esperer qu'elle vous rapp  
elle ne sçait pas où vous estes? Amour, r  
dit-il, qui m'a conduit icy, n'a pas oublié  
où ie suis, puis qu'ordinairement il me  
entretenir: & puis que c'est par luy que  
esperer qu'elle me rappelle, il ne faut  
que ie doute que sans moy il ne luy fass  
entendre en quel lieu il m'a confiné. L  
imaginations, repliqua la Nymphe, pou  
autant sur les autres que sur vous, il y  
quelque apparence en ce que vous ditte  
croyez que les Dieux n'aident gueres  
qui ne s'aident point eux-mesmes. Et ne  
sez que ie vous en parle sans raison: car i  
fort bien que si Astree vous sçauoit en vie  
vous desireroit aupres d'elle. Et com  
dit incontinent le Berger, le sçauiez-vous  
Nymphe? Ie l'ay appris, dit-ell, de la tri  
que ie vois en son visage. Elle setrouue,  
estre, mal d'ailleurs, dit le Berger: mais o

uez-vous veuë depuis que nous nous séparâmes ? I'ay bien, luy dit-elle, à vous entretenir sur ce discours, & ferois bien ayse de vous raconter ce qui m'est advenu depuis que nous nous quittâmes, pourveu que ie vous visse faire meilleure chere que vous ne faites pas. Cela, dit Celadon, ne vous en doit pas empêcher, & croyez que vostre veuë m'apporte autant de contentement qu'autre que ie puisse auoir sans celle d'Astree, de laquelle estant priué, le discours que vous me voulez faire m'est surtout agreable. Alors Leonide reprit la parole de cette sorte :

---

## HISTOIRE DE GALATHEE.

**V**ous desirez donc sçauoir, Celadon, de quelle façon i'ay vescu depuis quinze ou seize niets en ça ? Ie veux bien le vous raconter, à condition que si ie vous ennuye par vntrop long discours, nous le couperons où vous voudrez, & le reprendrons vne autre fois quand l'occasion s'en presentera. Sçachez donc que reuenant de vous conduire, i'entrois dans le Palais d'Issoure au mesme temps qu'Amasis montoit dans son chariot pour retourner à Marcilly, emmenant avec elle Galathee, parce que desiruse de rendre graces à

Hefus du bon succez que son fils Clauoit eu en la bataille qui s'estoit don tre les Neustriens, elle voulut que Ga fust, afin de rendre cette solennité pl bre : & parce que le retardement d actions ressemble en quelque sorte à & l'oubly à l'ingratitude, elle partit si p ment qu'elle ne donna pas mesme le l Nymphé de nous pouuoir dire ce qu'e loit que nous fissions de vous. Et quoy en fust en vne peine extreme, si n'o en faire semblant, de peur qu'Amasis prist garde, qui la tenoit tousiours main, non pas pour aucun soupcon eust, mais seulement pour la caresser tage. Estant doncques contrainte ain frauec elle dans ce chariot, tout ce pût, ce fut de me dire lors que ie luy monter : Vous Siluie & Lucinde v dans le mien, & nous suiurez en dilige moy baissant la teste, & leur faisant vr de reuerence, ie montray d'auoir ent qu'elle vouloit dire : mais ie n'auois g luy obeyr, car vous auiez pris vn cher different. Et quoy que ie preuiffe al courroux, si ne pouuois- ie me rep vous auoir rendu ce bon office, esli fa tost la haine de la Nymphé, que de fai mitié que ie vous porte. Toutesfois que ç'auoit esté pour obeyr à mon o

rencontrant avec Siluie qui me cherchoit, il leur racontay de quelle sorte vous estiez eschappé; sans que personne y eust pris garde: mais, leur dis-je, ie ne fus de ma vie plus surprise, que quand en entrant i'ay rencontré Amasis & Galathée, qui montoient en leur chariot: car i'estois perduë si elles m'eussent apperceuë hors de la porte: encor ne sçay-je ce qui en fera, lors que l'on sçaura ce qui est aduenü. Mais, mon pere, luy dis-je, en souffrant, & vous ma compagne, vous m'aidez tous deux à porter cette charge. Ma fille, me respondit Adamas, ne craignez iamais d'estre blasmee de faire ce que vous devez, ny de recevoir du desplaisir pour semblables occasions. Les Dieux, desquels dependent tous les euénemens sont trop iustes pour consentir à vne chose tant inique: & si quelquesfois il y a des accidens qui luy semblent aduenir au contraire, prenez garde, ma fille, qu'en fin le contentement s'en redouble, voire qu'il semble que ce ne soit que pour nous l'augmenter. Et parce qu'il est tres à propos que vous preniez peine de conseruer les bonnes graces de vostre Maistresse, Siluie tesmoignera que vous n'avez rien fait qu'elle ne sçache bien: & afin de vous en descharger d'auantage, ie veux bien que toutes deux vous la fassiez entrer en soupçon de moy: car ie ne seray iamais marry qu'elle croye que ie hayse ce qui est contraire.

beauté dont tu as esté tant estimée par ceux  
 qui en estoient idolatres, puis qu'ellen'a peu  
 esmouuoir celuy à qui tu as tant desiré de plai-  
 re, & qu'elle n'est plus que la vile despouille  
 d'un Berger, voire si vile qu'il ne l'a pas seule-  
 ment pour agreable ? Ne suis-je point la plus  
 mal-heureuse du monde, puis que celuy que  
 j'aime, & qui n'a rien en foy de plus recom-  
 mandable que mon amitié la mesprise, & la  
 fuit pour celle d'une vile & ingrattée Berge-  
 re ? Helas desseins dont les commencemens  
 m'estoient si doux & agreables, combien  
 m'en est le progresz amer & fascheux ! Et lors  
 s'estant teue pour quelque temps, elle reprit  
 ainsi en s'escriant : Mais, est-il bien vray, Cela-  
 don, qu'en fin tu ne m'aimes point ? Est-il pos-  
 sible que ie n'aye peu te retirer de l'affection  
 d'une Bergere ? peut-il estre qu'une beauté  
 rustique, vne champestre, vne sauvage ait eu  
 plus de pouuoir sur ton ame que la mienne ?  
 falloit-il que pour ma punition le Ciel te fist si  
 aimable & si peu aduise ? Elle eust continué da-  
 uantage, n'eust esté que Siluie sçachant qu'A-  
 masis la venoit voir, parce qu'on luy auoit dit  
 qu'elle se trouuoit mal, fit du bruit à la porte,  
 & apres l'auoir ouuette, l'aduertit de la venue  
 de sa mere. Elle incontinent se seichant les  
 yeux le mieux qu'il luy fust possible, se coucha  
 de son long sur le lit, & se mit un linge sur  
 les yeux, feignant de dormir : cela fut cause

me Siluie ressortant rencontra à la porte Amasis, à qui elle raconta le mal de Galathee, luy disant qu'elle ne croyoit pas que ce fust autre chose qu'une migraine, qui se passeroit aussi-tost qu'elle auroit vn peu. reposé. Elle la creut aisément, d'autant que s'estant approchée de Galathee, elle luy vit le visage tout en feu. La Nymphé, à la venue de sa mere, fit semblant de s'esveiller, & se levant en sursaut, luy fit la reuerence, & tenant vne main sur les yeux, reconfirma ce que Siluie luy auoit dit. Elle luy conseilla de se mettre au liét, & se reposer pour ce soir, afin qu'elle peust mieux assister au feu de ioye qui se deuoit faire dans deux ou trois iours : Et apres auoir parlé à elle quelque temps, elle se retira pour luy en donner le loisir. Galathee qui estoit bien aise de cette excuse pour estre seule, fit sortir chacun de sa chambre, & s'estant deshabillee, se mit au liét, ne voulant autre aupres d'elle que Siluie, à qui elle ordonna de demeurer en sa ruelle, afin qu'elle la peust entendre si elle l'appelloit. Siluie qui scauoit bien quel estoit ce mal, preparoit les remedes qu'elle preuoioit estre necessaires : mais elle fut bien deceuë, car la Nymphé demeura iusques à la nuict sans parler, comme si elle eust attendu que Siluie commençast. En fin quand l'heure du repas fut venue : Allez-vous en

soupper, dit Galathée, & faites venir icy quelque autre, iusques à ce que vous soyez de retour : car quant à moy, ie ne veux point manger. Madame, respondit Siluie, ie vous supplie que ie demeure pres de vostre liét, aussi bien le repas ne me sçauroit profiter, vous sçachant sans repos. Vrayement, dit la Nymphé, ma mignonne, ie vous en sçay bon gré, & croyez que ie reconnoistray cette bonne volonté, sans que l'ingratitude des autres m'en empesche. Mais dittes-moy tout franchement, ie vous prie, luy dit-elle, se releuant sur son liét, & tirant le rideau : N'avez-vous point pris garde comment Leonide a faict eschapper Celadon? Madame, respondit Siluie, si c'est ma compagne, il faut bien dire que c'est le plus finement que l'on sçauroit imaginer, car elle n'a iamais bougé d'auec moy : Et s'il vous plaist que ie vous en die ce que i'en pense, ie vous assure, Madame, que ie crois que si quelqu'un luy a donné le moyen de s'en aller, ce doit estre sans doute Adamas : parce qu'au mesme temps que vous avez commencé de disserter, i'ay pris garde qu'il a tiré Celadon à part, & luy a parlé d'affection assez long-temps. De plus, i'ay remarqué que quand il nous a veus en peine de le chercher apres vostre despart, il a hoché deux ou trois fois la teste en soufrian, & mesme

Quand nous sommes parties toutes affligées de ce que nous ne l'avions pû trouver. Aussi bien, nous a-t-il dit, n'a-t'il que trop demeuré ceans ; & eust esté à propos qu'il n'y fut jamais entré. Comment, dit Galathee, il est donc bien vray que Leonide n'y a point consenty ? Madame, répondit discrettement Siluie, ie ne vous assure ray pas qu'elle n'ait point de part à cette faute, mais ie vous diray bien, que mon opinion est qu'elle n'y en a point, & que si quelqu'un en est coupable, outre l'ingratitude de ce Berger, ie pense que c'est Adamas. Ne me parlez-vous point de cette sorte, dit-elle, pour excuser vostre compagnie ? vous estes trop bonne : car si elle avoit autant d'avantage sur vous, ne doutez point qu'elle ne s'en prestalust bien mieux. C'est la plus malicieuse & la plus jalouse que ie vis jamais de toutes celles qui s'approchent de moy, & principalement quand ie parle à vous. Madame, répondit Siluie, jamais la consideration d'aucune de mes compagnes ne me fera manquer à ce que ie vous dois : Et quant à leur enuie & jalousie, cela ne m'en fera non plus jamais reculer, & ne sçauois en vouloir mal à Leonide : car ie iuge, que si elle ne vous aimoit point, elle ne seroit pas jalouse de celles qui vous approchent. Ma mignonne, dit Galathee, en luy prenant la teste de deux mains, & la baïsant au front, il



§14 LA II. PARTIE D'ASTREE,

est tout vray que vous estes trop auisee pour vostre aage, qu'à vostre consideration ie vous rappeller Leonide, à qui i'auois defendu ma maison: mais avec protestation, que ie veux que vous soyez la plus proche de ma persône, & que c'est à vous que ie remettray tous mes secrets. Iusques icy vostre bas aage m'en a empeschée: mais ie connois à cette heure que si vostre corps est ieune, vostre esprit est vieux & sage. Et pource tenez-vous d'orden-là le plus près de moy que vous pourrez, & sans que ie vous appelle entrez librement par tout où ie seray, car ie le veux ainsi. Et afin que Leonide vous soit obligée, mandez-luy ce que vous auez fait pour elle, & qu'elle reuienne. Madame, respondit Silvie, en luy faisant vne grande réuerence, & au lieu de la main, baissant son linceul, l'honneur que vous me faictes est si grand, que ie ne l'oublieray iamais, & ne scaurois penser qu'autre consideration que vostre seule bonté vous ait pu pousser à me faire ce bien. Je le reçois comme ceux que les Dieux nous enuoyent outre nostre merite, & vous iure, Madame, que de volonté & fidelité ie ne failliray non plus: en se que ie connoistray cōcerner vostre seruice, qu'à ce que ie dois aux grands Dieux mesmes. Et quant à ce qui touche Leonide, ne seroit-il point plus à propos que vous attendissiez le iour des foux d'icye, qu'Adamas y sera, afin

que vous fassiez semblant de remettre cette offense à sa consideration? Mais , mamie , respondit-elle , c'est contre Adamas que ie suis en colere , puis que c'est luy qui m'a fait cette offense. Madame , repliqua Siluie , me permettez-vous de vous dire vn conseil que ma mere me donna quand ie la laissay ? Ma fille , me dit-elle , ressouuiens-toy quand quelque-vne de tes compaignes t'aura faict desplaisir de ne leur faire iamais paroistre que tu leur en vueilles mal ; que quand tu auras le moyen de t'en venger. Car si tu le fais en autre faison ; cela ne seruira qu'à l'aigrir dauantage contre toy , & à te faire ouuertement ce qu'elle ne faisoit qu'en cachettes. Ie veux dire aussi , Madame , que vous ne deuez point faire paroistre la mauuaise satisfactiõ que vous auez d'Adamas , que vous ne la luy puissiez faire ressentir , de peur que se voyant hors de vos bonnes graces , il ne se fasse ou die chose qui vous rende encor plus de desplaisir. Ainsi par la prudence de cette ieune Nymphe , Galatee oublia vne partie de la colere qu'elle auoit contre moy , & se resolut de n'en faire rien paroistre à mon oncle que la faison ne fut changee , dequoy Siluie m'aduertit incontinent , afin qu'Adamas ne faillist pas de se trouuer aux festes qu'Amasis preparoit.

Mais cependant Polemas n'estoit point sans peine : car il voyoit que par toutes les nou-

326 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
uelles qui venoient de l'armee des Franes, i  
auoit tousiours tant de choses à l'aduantage  
Lindamor, que l'on parloit plus de luy pr  
que que de tout le reste, & que cela estoit ca  
se qu'il s'acqueroit merueilleusement la vo  
de chacun, & qu'au contraire on le tenoit pr  
que pour vn faineant, de sorte qu'il semblo  
que la gloire de son rival diminuast la sien  
d'autant: mais ce qui luy faschoit le plus, c  
stoit que la ruze de Climante, dont ie vo  
ay autresfois parlé, n'auoit rien fait à son a  
uantage, & ne sçachant pas ce qui en esto  
aduenu, il estoit le plus confus homme  
monde: Toutesfois encor qu'il vist tous l  
iours la Nymphe, & qu'il l'entretint bien so  
uent, si n'osa-t'il luy en faire iamais sembler  
tant s'en faut, vne fois que Galathee luy e  
parla, pour esprouuer si ce que ie luy auois d  
de la ruze de Polemas & de Climante esto  
veritable, il feignit de sorte de n'en sçauoir ri  
que la Nymphe perdit tout à fait la doute où  
l'auois mise, m'accusant en son ame d'auo  
inuenté cette menterie à l'aduantage de Lind  
mor, ainsi que i'ay sçeu depuis par le rappo  
de Siluie, à qui la Nymphe racontoit toute  
ces choses.

Cependant ie passois vne vie qui n'esto  
point desagreable, si i'eusse eue le bien que i'a  
maintenant de vous voir. Car, Celadon, il faut  
que vous sçachiez que Paris est tellemen

devenu amoureux de Diane, que delaisant la premiere façon de viure, il ne s'habille plus qu'en Berger, & ne se soucie que des exercices de Berger. Est-ce Diane, dit Celadon, qui est fille de la sage Bellinde? C'est, respondit la Nymphé, de celle-là mesme. Je vous assure, adiouta le Berger, que c'est bien vne des plus belles, des plus sages & des plus accomplies Bergeres que ie vis iamais, & qui merite vne aussi bonne fortune, & ie prie Teutates qu'il la luy enuoye. Je suis, dit la Nymphé, de vostre opinion, mais ie ne croy pas que Paris l'espouse, car elle m'a dit quelquesfois que ie luy en ay parlé, qu'à la verité elle aime & honore Paris, & qu'elle connoist bien l'honneur qu'il luy fait de la rechercher, & l'aduantage que ce luy peut estre: mais qu'elle ne sçait pourquoy elle ne le peut aimer d'autre sorte, que comme s'il estoit son frere, qu'elle connoissoit bien ses merites, mais qu'il luy est impossible de l'affectionner d'autre sorte. Comment, interrompit Celadon, en sont-ils desia venus si auant, & vous parle-t-elle si familièrement de ces choses? Je le trouue estrange, me ressouenant de son humeur, qui est assez retenue, voire mesme si retiree que ses compaignes qu'elle aime le plus, qui sont, comme ie crois, Astree & Phillis, sçauent fort peu de ses intentions. O Berger! respondit la Nymphé, depuis les trois ou quatre Lunes que vous n'y auez

328 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
esté, tout y est bien changé: Car Astree, I  
ne, & Phillis ne sont qu'une mesme ch  
elles sont ordinairement ensemble, & de  
vostre perte vous diriez que Diane a succ  
à vostre place. De plus, vous avez autres  
veu Siluandre, que l'on appelloit le Ber  
sans affection, il est maintenant si fort am  
reux, que peut-estre, si ce n'est Celadon, il  
en eut iamais en vostre hameau qui le fut  
uantage, & cela luy est aduenu comme ie v  
vay dire. Phillis & luy entrèrent en diffé  
de leurs merites, & parce que le Berger, qu  
l'esprit vif, & a fréquenté les escoles des Ma  
liens, selon que ie luy ay ouï dire, auoit e  
raisons plus fortes & plus pressantes que la B  
gere, elle, qui est d'une humeur tres-agreab  
proposa que Siluandre pour rendre preue  
son merite, fust condamné de servir avec ta  
de discretion une Bergere, qu'il s'en fit aime  
Le Berger accepta ce qu'elle proposoit, à co  
dition que Phillis fut contrainte d'en faire  
mesme. Après plusieurs difficultez, Astre  
Diane & moy, ordonnasmes, que tous de  
seruiroient une mesme Bergere, & que da  
trois mois cette Bergere iureroit lequel d  
deux auoit plus de merites pour se faire aime  
Cela estant ainsi resolu, Diane fut esleue p  
estre seruie de tous deux. De sorte que depu  
ce temps Phillis faict si bien la passionnee, qu  
n'y a Berger qui s'en sçeut mieux-acquitter

Or voyez ce qui est aduenü de cette feinte. Siluandre qui, comme ie vous disois, estoit iadis si desdaigneux, est en feignant deuenü si esperdüement amoureux de Diane, qu'il n'y a personne qui ne reconnoisse bien qu'il outrepasse la feinte: & si ie m'y sçay connoistre, Diane donnera son iugement à son aduantage. Car encor que la froideur & la modestie de cette Bergere soient tres-grandes, si reconnoist-on bien qu'elle n'a point sa recherche desagreable, & quant à moy, i'auouë que hormis Celadon ie ne connois Berger plus digne d'estre aimé. Et parce que cette feinte recherche est cause que Phillis est presque tousiours avec Diane, & que Siluandre ne laisse Diane le moins qu'il peut, Licidas vostre frere a creü qu'il y auoit de l'amour entre Phillis & Siluandre, & se l'est tellement persuadé, qu'il a conceu vne si grande ialousie qu'il ne les peut souffrir ensemble. Et d'autant que Phillis ne peut se bannir de la compagnie d'Astree, & que Diane est tousiours avec elle, & Siluandre auprès de Diane, le pauvre Licidas ne le pouvant souffrir, ne voit plus Phillis que par des rencontres qu'il ne peut esuiter. Voila bien du changement, respondit le triste Celadon, & faut que i'aduouë qu'ils sont tous bien fort à plaindre, & Licidas sur tous, puis qu'il est retombé en cette dangereuse maladie d'Amour. Mais ie ne le trouue point estrange, ayant

530 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
tousiours esté le naturel de mō frere de se lais-  
ser aller à ces impressions. Je proteste quant à  
moy, que nous ne sommes point freres de ce  
costé-là. Ie ne veux pas nier que ie n'aye esté  
vne fois ialoux : mais ie crois que c'est que les  
amants y sont subiets vne fois en leur vie, com-  
me l'on dit que les petits enfans le sont à de  
certaines maladies dangereuses qui ne leur  
viennent qu'une fois. Phillis aussi n'est pas  
peu à plaindre, qui ayant donné tant d'assu-  
rances de bonne volonté à Licidas, le voit tou-  
tesfois entrer en doute de son amitié. Mais ie  
crois que la connoissance qu'elle a que cette ia-  
lousie en mon frere n'est qu'un excez d'amour,  
luy faict porter ce desplaisir avec moins d'im-  
patience. Quant à Siluandre, & à Diane, en-  
cores qu'il faille confesser qu'il estoit impossi-  
ble que deux suiets d'amour se puissent ren-  
contrer plus esgaulx : car si Diane en beauté &  
en biens de fortune surpasse Siluandre, la ver-  
tu & le merite du Berger les peut bien contre-  
peser : si est-ce que ie les plains tous deux infin-  
iment, parcé que les ayant veu viure tellement  
maistres de leurs actions, qu'il n'y auoit rien  
qui püst interrôpre leur repos que leurs affai-  
res domestiques, & sçachant par experience  
en quel cahos de troubles & d'inquietudes ils  
se vôt plonger, il est impossible que ie ne sois  
touché de pitié de leur voir faire un change-  
ment si desaduantageux. Voila, sage Nymphé,

qui nous apprend qu'il n'y a point de bon-heur assuré entre les hommes. Celadon, répondit la Nymphé, ie crois que vous seriez le mesme Teutates, si vous leur pouviez persuader qu'ils ne fussent beaucoup plus heureux qu'ils n'estoient autresfois, & mesme Siluandre, de qui la compagnie est au double plus aimable qu'elle ne souloit estre, à ce que j'ay ouï dire à ceux qui l'ont veu auparavant. Quant à moy, dit Celadon, ie suis en cela de l'opinion de ce Berger: car s'il y a en amour quelque peine, en quelle sorte de vie n'y en a-t'il point? mais si vous considerez quels sont les contentemens que l'on reçoit d'aimer, & d'estre aimé d'une personne qui le merite, ie ne croy point que vo' ne m'accordiez que ce n'est pas viute heureusement, que de passer son aage sans amour. Ah! Celadon, dit la Nymphé, avec vn grand soupir, combien sont cherement vendus ces contentemens que vous dites! Je m'en remets à vous mesme, si vous en voulez auoïer la verité sans passion. Tous ceux qui aiment, repliqua Celadon, ne rencontrent pas des Astrees. Mais, adiousta Leonide, si vous auez cette opinion, pourquoy disiez-vous que vous le plaidez? Parce, respondit Celadon, que tout ainsi que c'est vne douce chose de vaincre à la luitte, ou à la course, tout au contraire d'estre vaincu: de mesme ie crains qu'y ayant beaucoup de trauail en l'amour, ils



532 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
ne soient vaincus ou estonnez par les difficul-  
tez, & s'en retirent auant que de les au-  
surmontees. Et n'ay-ie pas raison de pla-  
dre ceux que ie vois entrer en ce danger de  
l'issue est incertaine ? Mais ie m'estonne co-  
ment vous auez tant appris des nouuelles  
Diane, que i'ay tousiours conneuë pour la p-  
secrète de nos Bergeres. L'amour de Pa-  
respondit-elle, en a esté cause, qui me l'a fa-  
voir plus souuent que ie n'eusse pas fait. En-  
que i'eusse beaucoup de volonté d'aller  
vostre hameau, pensant que vous y fussiez  
& lors que i'estois en peine d'en trouuer qu-  
que bonne excuse, Amour me fit rencont-  
Paris, qui ne voulant perdre l'occasion qu-  
presentoit dès le soir que i'y arriuy, me pa-  
de cette sorte. Ma sœur ( car Adamas veut c-  
nous nous nommions frere & sœur ) ne ve-  
ressouuenes-vous plus du contentement q-  
vous eustes la nuit que vous couchastes a-  
hameaux d'Astree & de Diane, & comb-  
leur conuersation est agreable ? Moy qui s-  
uois bien qu'il y auoit esté plusieurs fois  
puis. ie luy respondis : Si fay, mon frer  
mais i'ay opinion que vous en auez eu me-  
leure memoire que moy, à ce que i'ay oüy  
re. Il est vray, me dit-il, & ie ne nieray po-  
que leurs merites ne m'ayent donné plus  
volonté d'acquérir l'amitié de ces belles &  
ges Bergeres, que ie n'en ay fait paroist

O mon frere, luy dis-le, vous m'en dites plus que ie ne vous en demande. Le roy bien, me repliqua-t'il en soufriañt, que c'est ce que vous voulez dire, & ie le vous auouë librement, afin de vous conuier à ne refuser point vñe requeste que ie vous veux faire, vous en coniurant par cette consideration, & par toute nostre amitié. Puis que c'est par nostre amitié, luy dis-ie, demãdez ce que vous voudrez, car il n'y a rien que ie refuse à mon frere, estant ainsi coniurée. Ie vous supplie donc, continua-t'il, que cependant que vous ne retournerez point à Marcilly, vous vueillez aller sur les riuës de Lignon, passer les apres-disñees en la compagnie de ces belles & sages Bergeres, & ie vous y suiuray. Aussi-bien trouuerez-vous icy les iours fort longs, ayant accoustumé la Cour de Galathee, outre que les riuages de Lignon ont des ombres fraisches & si plaisantes, qu'il est impossible de s'y ennuyer. On y voit l'onde claire & nette, si peuplée de toute sorte de poissons, qu'à peine se peuuent-ils couurir de l'eau. Vous y entendez mille sortes d'oyseaux, qui des proches bocçages font retêñir leur voix avec mille Echos. Il y a des fontaines si fraisches & si claires, qu'elles conuient les moins alterez d'en boire. Bref, luy dis-ie en soufriañt, on y rencontre des plus belles & agreables Bergeres de toute la contrec. Il est vray, me dit-il,

& tout cela ne vous doit-il pas conuier d'y aller ? Tout ce que vous me racontez, luy dis-ie, ne m'esmeut point au prix de la volonté que vous en auez : car poutoutes ces choses, mon frere mon amy, ie viens du Palais d'Issoure, où i'ay bien eue le loisir d'en passer mon enuie. Mais puis que vous desirez que i'aille voir ces Bergeres, ie le feray, pourueu que vous me disiez à laquelle vous en voulez : ie veux dire, si c'est à Astree, ou à Diane. Vous estes bien deuenuë curieuse en peu de temps, me dit-il. Le l'auoue, luy respondis-ie, mais cela ne m'empeschera pas que ie ne vous fasse cette demande encore vne fois, & que si vous me la refusez, ie ne die qu'en peu de temps aussi vous estes bien deuenu secret, puis que vous m'en disiez auparavant plus que ie n'en voulois sçauoir. Et quoy, ma sœur, me dit-il, ayant si peu de merites, pourriez-vous penser que ie m'adressasse à la iustice ? Io vous entends, luy dis-ie, vous voulez dire Astree, mais aussi mon frere, prenez garde que la veuë de cette Diane ne vous fasse deuorer à vos desirs. Or considerez, me repliqua-t'il, en quel estat ie suis. Le vous iure, ma sœur, que ie voudrois estre en danger d'en estre mangé, voire de mes chiens, aussi bien qu'Atcon, pourueu que i'eusse le bon-heur de vpir cette Diane nuë. Est-il possible, luy dis-ie, que vous fassiez si peu de conte de vostre vie ? Co

n'est pas, me respondit-il, que i'estime peu ma vie, mais c'est que i'estime infiniment la veuë de tant de beauté. Et puis qu'aussi bien il faut mourir, & que peut-estre la vie me laissera sans auoir ressentir nul contentement esgal, n'ay-ie pas raison de ne la plaindre point, pourueu que avec vn tel prix cette felicité me soit acquise? Quant à moy, respondis-ie, ie ne vous blasmeray iamais d'une si belle eslection, mais ie ne laisseray pas d'en craindre la peine pour vous. Ma sœur, me dit-il, la difficulté est la pierre où les desirs s'aiguisent. Mais, dites-moy franchement, ferez-vous à ma cōsideration vne heure du iour Bergere? Comment, dis-ie, que ie prene leur habit comme vous celuy de Berger? Non pas cela, me dit-il: car outre que ce vous seroit de l'incōmodité, encor ne rapporteroit il rien à l'acheminement de ce que ie desire. Je veux seulement estre aupres de ces Bergeres, feignant de vous y accompagner. Je feray, mon frere, tout ce que vous voudrez, luy dis-ie, mais prenez garde que cette ouuerture ne nuise à vostre dessein: car voyant de cette sorte Diane, elle ne vous sera point obligee de vostre veuë. Celle, me dit-il, dōt vous parlez n'est pas personne qui se païsse de ses vanitez, & qui n'ait assez de iugement pour discerner mes actions, & les discernant en louer la discretion: outre que la connoissance qu'elle aura de mon amour par ses visites sera la moindre

Cette resolution fut donc prise de cette sorte entre nous, & dès le soir mesme Paris fit entendre à Adamas que s'il le trouuoit bon, il m'accompagneroit à la chasse où i'auois enuie d'aller le lendemain : non pas, luy dit-il, là seulement, mais partout où elle vaudra : car i'en ay tant aimé le pere, que quoy que ie fasse ie ne m'acquitteray iamais enuers la fille de l'amitié que ie luy ay portée. Paris n'attendoit que cette declaratiō pour paracheuer son dessein : cela fut cause que le lendemain, apres auoir dîné de bonne heure, nous descendîmes la colline de Laignieu, & passant la claire riuiera de Lignon sur le pont de Trelin, nous vinsmes suivant la riuiera, iusqu'aupres de la Bouteresse, où remontant vn peu, & laissant le temple de la bonne Deesse à main-droïcte, nous vinsmes sur vn lieu releué, d'où nous pouuions voir presque tous les destours de Lignon, & les lieux où les Bergers menent paistre leurs troupeaux, mesmes nous y en vismes, qui pour estre trop esloignez, ne peurent estre reconnus de nous. Et lors que par vn petit sentier nous commençons à descendre dans la plaine : Voyez-vous, luy dis-ie, mon frere, en la luy montrant du doigt, cette touffe d'arbres, qui est à main-droïcte, & qui s'approche vn peu du bord de la riuiera, c'est le

premier lieu où ie vis iamais Astree, Diane, & Phillis : & si vous eussiez esté avec moy au lieu de Silule , vous eussiez, peut-estre , appris plus de leurs nouvelles que nous ne fîmes : car lassées du chemin nous nous y endormîmes, & cependant ces trois Bergeres se vindrent asseoir de l'autre costé, sans nous auoir aperceues , & ne faut point douter qu'elles n'y demeurèrent muettes : mais par malheur , quand nous nous esueillâmes , elles partirent. Il est vray que depuis i'y reuins seule au retour de Feurs, & ce fut lors que vous me récontrastes, & que i'y appris bien des nouvelles de Diane. Ah ! ma sœur, me dit-il soudain , que i'ay bonne memoire de ce que vous me dittes. Ce fut au temps que ie commençay d'aimer autrui plus que moy-mesme. Mais par la chose que vous aimez le plus , ie vous supplie de me dire ce que vous en sçauiez : Aime-t-elle quelque chose ? voyez , luy respondis-je en souf-riant, comme vous estes des-ia deuenu ialoux , & que seroit-ce de vous, si vous en sçauiez dauantage ? Contentez-vous que ie vous en diray ce que ie connoistray estre necessaire que vous sçachiez. Mauuaise sœur , me dit-il , vous me traictez comme les enfans auxquels on montre des pommes pour leur en donner seulement enuie , & apres on les leur refuse. Aussi, luy dis-je, les Amans ne sont guere differents des enfans. Et quoy , continua-t-il , ie ne sçauray

538 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
doncques point à cette heure si elle ayme ou  
non ? Il y a plus de danger, luy dis-ie, qu'elle  
ne vous vueille point aimer, qu'il n'est pas à  
craindre qu'elle en aime quelqu'autre. Quoy  
que vous me fassiez, dit-il, vne fort grande  
menace, si suis-ie plus ayse de l'assurance que  
vous me donnez qu'elle n'ayme personne, que  
ie ne suis en peine de la doute que vous auez  
qu'elle ne me vueille point aimer. Et pour-  
quoy, luy respondis-ie, ne voudriez-vous  
point auoir vn bien, si quelque autre y auoit  
part ? Pour vous respondre, dit Paris, il fau-  
droit faire vne longue distinction des biens,  
si vous diray-ie briuelement, qu'il y en a qui  
sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus com-  
municables, & d'autres d'autant plus à estimer  
qu'ils se communiquent moins, & en ce der-  
nier ordre il faut, selon mon opinion, que les  
biens d'amour soient mis. Je croy, respondis-  
ie, que si i'estois capable d'aimer i'en aurois  
cette mesme creance, mais que cette peur  
ne vous diminuë point les faueurs que vous en  
receurez : car vous deuez estre tres-assuré que  
celles qu'elle vous fera ( si toutesfois ce bien  
vous arriue ) pour certain ne seront point  
communes.

Or, Celadon, ie vous ay fait tout ce discours  
par le menu, afin que vous iugiez de quelle  
sorte Paris est viuement atteint : maintenant  
ie vous diray quelque chose de Siluandre, &

de Licidas. Descendant donc de cette sorte dans la plaine, nous apperceusmes Siluandre, qui assis auprès de quelques arbres estoit tellement attentif à châter au son de sa cornemuse qu'il ne se prenoit garde que Diane l'ayant reconnu à la voix passoit doucement derrière le buisson pour l'escouter sans estre veuë. Et Diane estoit si desiruse de l'ouïr qu'elle ne voyoit pas Astree & Phillis, qui la regardoient faire, qui touchees d'une semblable curiosité passojent d'un autre costé pour n'estre veuës ny de Diane ny de Siluandre, mais nous eusmes bien du plaisir à cōsiderer Licidas, qui estât sur une motte un peu plus releuee, regardoit Phillis se trainant en terre lentement pour n'estre point veuë de Siluandre. Car ayant opinion que l'amour qu'elle portoit à ce Berger luy donnoit de la curiosité de l'ouïr, il demouroit tout debout les bras croisez, & les yeux à ce que nous pouuions iuger tellement sur elle, qu'il sembloit immobile. Je ne l'eusse pas reconnu de si loing, sans Paris qui les voyoit tous bien souuent. Or cependant que nous descendions, nous vismes que tout à coup vostre frere enfonçant son chapeau, & tournant le dos à sa Bergere s'en venoit droit à nous sans nous voir, quelques fois les bras estendus, & regardant le Ciel, & d'autres-fois se les croisant sur l'estomac, & tenant les yeux en terre. L'action où nous le vismes nous donna volonté



540 LA II. PARTIE D'ASTREE  
d'ouyr les paroles qu'il disoit, & pour  
cachant derriere quelques hayes, qui est  
le long du chemin, nous prîmes garde  
tout à coup il se laissa choir, comme si qu  
mal luy fust suruenu. Nous nous avanç  
pour voir ce qu'il deuiendrait, & nous  
approchez doucement de luy, nous ouy  
qu'apres quelques souspirs il parla de  
sorte:

---

### SONNET.

Qu'il est ialoux avec raison.

**A**MOUR qui dans mon cœur vas lisant  
pensees,  
Dans mon cœur où ta main tous les iours les es  
Ne vois-tu qu'un soupçon malgré toy les aigrit,  
Quoy qu'avec tes douceurs elles soient commenc

Tant de sermens iurés, tant de preuues passees  
Ne scauroient r'asseurer a ce coup mon esprit,  
Puis qu'antres fois Amour, elle-mesme m'apprit,  
Que les voix d'un Amant sont en fin exaucees.

Dieux! s'il est vray, qu'en fin l'on exauce un Am  
Ne suis-je point ialoux avecque iugement?  
Qui ne le seroit point, ce seroit une sanche

---

*Je l'ay veu de mes yeux deuant elle à genoux,  
Voilà qui ne pend que de sa seule bouche,  
Qui seroit l'Amant qui n'en seroit ialoux?*

A peine auoit-il paracheué ces vers, que  
le vismes tout à coup se releuer, & se haus-  
sur le bout des pieds regarder ce que fai-  
t Phillis, & peu apres au petit pas s'appro-  
cher d'elle, s'en retournant d'où il estoit venu.  
Nous ne fusmes point apperceus de luy, parce  
qu'il auoit tellement toute sa pensée en sa  
Phillis, que quand nous eussions esté deuant  
ses yeux, ie croy qu'il ne nous eust point veus.  
Nous le suivismes de loing, & lors qu'il se ca-  
cha aupres de Phillis, nous en fismes de mesme  
pour ouyr Siluandre qui chantoit ces vers  
quand nous y arriuasmes.

---

## STANCES.

### MONDE D'AMOUR.

#### I.

**A** MOUR, grand artisan, a fait vn autre  
Monde,  
*La lettre c'est ma foy, qui n'a nul monuement,  
Et comme l'Vniuers sur la terre se fonde,  
Ma foy de ce beau Monde est le seur fondement.*

42 LA II. PARTIE D'ASTREE,

II.

*Que si quelques soupçons d'une jalouse guerre  
Esbranlent en mon cœur cette constante foy,  
C'est comme quand les vents sont enclos dans la  
terre,  
Qui par des tremblemens la remplissent d'effroy.*

III.

*Mes pleurs sont l'Océan, aussi tarir mes larmes  
N'est un moindre dessein que d'espuiser la mer:  
La peur de n'estre aimé cause de tant d'allarmes,  
C'est l'orage qui fait cette mer escumer.*

IV.

*Cette mer est amere, encore que ses ondes  
Ne soient qu'un grand amas des fleuves qui sont  
doux:  
Plus amers sont mes pleurs, & leurs sources fe-  
condes,  
Plus douces à mon cœur comme venant de vous.*

V.

*L'air, c'est ma volonté qui libre en sa puis-  
sance,  
À l'entour de ma foy va toujours se mouvant,*

*Air* Les vents sont leurs desirs ardans dès leur naissance,  
ont s'esment mon vouloir comme l'air par le vent.

## VI.

*ste.* Aussi comme les vents diuersement fremis-  
sent  
*t. e.* sur des rochers affreux, dont ils n'osent par-  
tir-  
*me.* le mesme mes desirs au respect obeissent,  
dans mon cœur enclos n'en oseroient sortir.

## VII.

Cet inuisible Feu qui les airs environne,  
est la flamme secrette où ie me vay bruslant,  
it comme ce grand Feu ne se void de personne,  
à chacun mon ardeur ie vay dissimulant.

## VIII.

Comme l'on void qu'an Feu tout est reduit en flame,  
Et que source de vie il ne peut rien nourrir:  
De mesme les pensers qui sont dedans mon ame,  
s'ils ne bruslent soudain, doiuent soudain mourir.

## IX.

La Lune c'est l'espoir qui croist & diminue,  
De vous seule empruntant les rais dont il reluit,

544 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
Mais lors que sans lumiere elle erre dans  
nuë,  
C'est mon vague Penſer , qui ſans raiſon vous ſu

X.

Le Soleil c'eſt voſtre œil lumiere ſans ſeconde:  
Bel œil, Soleil d'Amour , qui nous eſclaire à tous:  
Que ſi l'autre Soleil donne la Vie au Monde,  
Quel Amant peut nier de la tenir de vous?

XI.

Puis de tant de beautex Amour vous a pou  
ueüë,  
Que ſon iour c'eſt vous voir, ſa nuit ne vous vo  
pas,  
Si ce n'eſt que d'auoir le bien de voſtre veüë,  
Nous ſoit pluſtoſt la vie, & l'autre le trefpas.

XII.

L'Eſté, c'eſt le tranſport , dont le ſang  
bouillonne,  
Et l'Hyuer , c'eſt la peur , qui me gele en to  
temps:  
Mais que me vaut cela , ſi toujours mon A  
tonne,  
Eſt ſans fruiëts auſſi bien que ſans fleurs m  
Printemps?

Siluan

Silvandre paracheua bien ce qu'il chantoit de cette sorte : mais non pas ses pensees : au contraire s'arrestant sur le dernier couplet : Helas ! disoit-il, Amour, puis que tu ordonnes que l'Automne n'ait point de fruiets pour moy que ne permets-tu pour le moins que le Printemps me donne des fleurs ? Si est-ce bien ta coustume , ô petit Dieu ! de nourrir d'esperance ceux que tu ne peux contenter. Et pourquoy romps-tu cette coustume pour moy ? Mais va , tu es iuste , puis qu'il ne falloit pas chastier mon outrecuidance avec vn moindre supplice que celuy que ie ressens ; Et toutesfois ie m'en plains , car encor qu'il soit iuste il ne laissa pas d'estre douloureux, comme encore que coupable , ie ne laisse pas d'estre sensible. A ces mots il se teut, & roulant plusieurs sortes de pensees , il donna loisir à Diane de ietter l'œil sur ses compagnes, & voyant qu'elles l'auoient apperceuë, elle en eut honte, & pource se leuant doucement , & s'approchant d'elles , elle dit à Phillis : Je vous supplie , mon seruiteur, cependant qu'Astree & moy nous esloignerons vn peu, demeurez icy , afin que si ce Berger nous oyoit partir vous le puissiez amuser : car ie ne voudrois pas qu'il sçeust que ie l'eusse escouté. Et Phillis ayant fait signe qu'elle y prendroit garde, Astree & Diane s'en allerent. Il remarquay que Licidas iugea lors que ces

346 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
deux Bergeres auoiet voulu emmener Phillis  
mais qu'elle n'auoit voulu laisser Siluandre  
pour l'amour, qu'il croyoit qu'elle luy portast.  
Les actions qu'il fit de la teste & des mains en  
la considerant, me firent auoir cette opinion.  
Cependant Siluandre recommença de chan-  
ter ces vers:

---

## SONNET.

QUE D'ADORER SEULEMENT

Diane, il est trop heureux.

SILVANDRE qui te plains comme d'une in-  
iustice,  
Qu'à si belle Maistresse Amour t'a desti-  
né,  
Rends-luy graces plustost de t'auoir ordonné  
De seruir de victime en si beau sacrifice.

Depuis que ce grand Dieu d'un puissant arti-  
fice,  
Separant le cahos, le monde a façonné:  
Jamais dedans le Ciel ne fut imaginé  
Rien plus beau que la belle à qui tu fais ser-  
uice.

*Cesse donc de te plaindre, ou tu plaindras à tort;  
Que si tu meurs pour elle, est-il plus belle mort?  
C'est lors que l'ame vit quand elle en est meurtre.*

*Que si l'Amour te fait idolatrer ses yeux,  
Adore-les Siluandre, ainsi comme des Dieux,  
Qui jamais a commis plus belle idolatrie?*

Ce Berger eust, peut-être, continué d'avantage ; & Paris & moy estions resolu de suivre les Bergeres, mais Driopé le chien de Diane s'eschappant d'entre ses mains, s'en courut vers Siluandre pour luy faire feste, parce qu'il avoit accoustumé de le caresser. Le Berger se releua incontinent, & iettant la veüe de tous costez, il ne la vid point : mais il apperceut bien Licidas qui l'escoutoit, & Phillis, qui l'ayant veu se leuer, pour satisfaire à ce que Diane luy avoit dit, s'en venoit vers luy pour l'amuser. Mais ainsi qu'elle s'avançoit, elle apperceut Licidas, qui luy fit changer de dessein : car sçachant combien ce Berger avoit de ialousie pour Siluandre, elle tourna les pas ailleurs : & cela luy en fit soupçonner d'avantage pensant qu'elle se voulust cacher de luy. Siluandre qui sçavoit le cœur de tous les deux, à ce qu'il me fit depuis entendre, & qui vouloit suivant la resolution qu'il en avoit faite autresfois augmenter la ialousie en Licidas, feignant de ne voir point,



548 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
vostre frere se met à courre vers Phillis , &  
l'ayant atteinte luy prend vne main qu'il  
baisa par force deux ou trois fois : & puis la  
prenant sous les bras , luy demanda des nou-  
uelles de Diane & d'Astree. La Bergere estoit  
si ennuyee de ce que Licidas voyoit toutes  
ses actions , qu'elle ne sçauoit que luy respon-  
dre. Paris & moy qui estions des-ia achemi-  
nez pour suiure Astree & Diane nous en al-  
lasmes vers Phillis & Siluandre , qui ne fut  
point vne rencontre fascheuse pour elle , par-  
ce que Siluandre , qui est fort ciuilsé , com-  
me vous sçaez , la laissa en paix , & vin-  
drent tous deux à nous pour nous saluer.  
Licidas au contraire plus mal satisfait de cette  
veuë qu'il n'auoit iamais esté , se retira d'vn  
autre costé sans faire semblant de nous auoir  
apperceus. Estans donc tous quatre ense-  
mble , nous prîmes nostre chemin du costé où  
nous auions veu aller Astree & Diane , apres  
que Siluandre rassemblant son troupeau &  
celuy de Phillis , les eut chassés du costé où  
elles estoient passées : qui ne fut pas , sans dou-  
te , vn petit renouvellement de ialousie en  
Licidas , voyant comme ce Berger prenoit  
le soing de conduire les brebis de Phillis : car  
vostre frere alloit de temps en temps tour-  
nant la teste de nostre costé , pour voir ce  
que nous faisions.

Sans mentir , interrompit Celadon , il est

bien à plaindre : car pour le peu que i'en ay  
esprouué, ie crois que la ialousie est vne des  
plus sensibles blessures dont vn Amant puisse  
estre atteint. Mais, belle Nymphé, que de-  
uint-il ? Ie ne le vous sçauois dire, respon-  
dit-elle, car ie ne le vis plus de tout le iour;  
& quant à nous, nous trouuasmes Diane &  
Astree peu de temps apres qui attendoient, à  
ce que ie pense, leur compagne. Nous pas-  
sames avec elles toute la iournee, & avec  
beaucoup de contentement. Paris entretenoit  
Diane, Siluandre faisoit la guerre à Phillis,  
& moy ie parlois avec Astree, que ie trouuay  
en verité, tres-digne d'estre aimée & seruie  
de Celadon. Me permettez-vous, belle Nym-  
phé, dit Celadon, d'estre vn peu curieux en  
ce endroit ? Et que desirez-vous de sçauoir  
de moy, dit Leonide ? Oüystes-vous iamais,  
dit-il, vne plus douce & agreable parole que  
la sienne ? elle a vn certain ton en la voix,  
& quelque façon de prononcer qui charme  
merueilleusement l'oreille. Il est certain, res-  
pondit la Nymphé, & ce que i'estime davan-  
tage, c'est qu'il n'y a point d'artifice, & que  
toutes ses paroles sont pleines de modestie &  
de ciuilité. Mais, sage Nymphé, adiousta Ce-  
ladon, ne parla-t'elle iamais de moy ? Si fit,  
dit-elle, mais ce fut moy qui en commençay  
le discours, & ie connus bien qu'elle en par-  
loit si peu, pour l'opinion qu'on auoit eue

550 LA II. PARTIE D'ASTRE  
de vostre amitié. Par Teutates, belle Lec  
adiousta le Berger, dites-moy les discou  
vous en eustes; ils furent fort courts, re  
dit la Nymphé: & ie ne sçay si ie m'en  
ray bien ressouuenir. Je desirois avec p  
de sçauoir de vos nouuelles, & lors que  
m'auoit parlé d'aller dans vostre hame  
n'auois iamais eu la hardiessé de vous  
à luy, & quoy qu'il ne m'eust point pa  
vous, ie pensois qu'estant si fort amo  
de Diane, il ne prist garde à autre chof  
elle, & à ce coup ne vous voyant poin  
ces Bergeres, i'en estois en vne peine ext  
en fin comme l'on passe d'un sujet en  
pour peu que l'on parle ensemble, ie l  
que ie n'eusse pas pensé que les Berge  
Lignon eussent esté si gentils ny si ci  
que ie les trouuois, & que la premie  
que reuenant de Feurs ie m'estois ar  
auecelles, ç'auoit principalement esté  
tentien de sçauoir si ce que l'on en  
estoit veritable, & que Siluandre dés c  
là m'en auoit donné fort bonne impre  
A la verité, me respondit-elle froide  
Siluandre est vn tres-honneste Berger  
Madame, si vous fussiez venue en vne  
faison, ie croy que vous eussiez esté  
coup plus satisfaiete de nous. Car au  
que ie veux dire, il y auoit vne vol  
ieunes Bergers, qui sembloient faire à

à qui seroit plus honneste homme. Et que sont-ils deuenus ? respondis-ie : Les vns, me dit-elle, sont morts comme le pauvre Celadon, les autres affligez de cette perte qui est encores fort fresche : car il n'y a pas plus de trois ou quatre Lunes, qu'ils demeurent solitaires & se retirent de toute compagnie, cōme Licidas : les autres estonnez de ce desastre ont quitté les riuës de ce malheureux Lignon : bref, nous-mesmes qui sommes demeurees, nous nous trouuons si estourdies de ce coup, que nous ne pouuōs nous remettre. Celadon, repliquay-ie, n'estoit-ce pas ce Berger dont i'ouys parler depuis ne fus-ie icy ? C'est celuy-là mesme, me dit-elle, avec vn grand soupir. Estoit-il de vos parens ? luy dis-ie. Non, dit-elle, au contraire, son pere & le mien estoient mortels ennemis. Mais, Madame, c'estoit bien vn des plus gentils Bergers qui ayent iamais esté en cette contree. Et quoy qu'il y eust vne tres-grande inimitié entre ceux de sa famille & de la mienne, si ne puis-ie m'empescher de le regretter, tant il auoit de bonnes conditions qui contraignent chacun de ressentir sa perte. A ce mot elle changea de visage : & se mettant vne main sur les yeux, fit semblant de se frotter le front. Je connus bien à ces discours, que vous n'estiez point reuenue vers elle, depuis que ie vous

552 LA II. PARTIE D'ASTREE  
auois laiffée, & connoiffant qu'elle  
pouuoit dire nouuelles de ce que ie de  
& que la continuation de tous fes pro  
pouuoit que l'ennuyer, ie changeay d  
cours, & quelque temps apres, voyant  
faifoit tard, Paris & moy nous retirat  
Et ce fut lors que ie fçeus de Siluandre  
loufie de Lcidas, car vous venant ac  
pagner iufques fur le bord de la riue  
luy demanday quelle eftoit la triftes  
vostre frere, & pourquoy on ne le v  
point : & il me raconta, qu'estant feni  
de Phillis, il eftoit deuenualoux d'elle  
luy : & qu'expreflément pour le tourm  
dauantage, quand il penfoit estre veu de  
il feignoit d'aimer Phillis, & en faisoit  
tes les demonstrations qu'il luy eftoit  
ble. Voila, Celadon, comme nous passa  
cette premiere iournee : & depuis ne  
uant fçauoir de vos nouuelles i'ay tout  
continué de voir cette bonne compagnie  
feublant qu'estant aupres de celle que  
aimez, i'estois en quelque sorte aupre  
vous. Cela fut cause que quand Amasif  
auoir fait de grands preparatifs de refic  
fance, fut contraint de les laiffer in  
pour les nouuelles de la mort du Roy  
roüee, encores que Siluie par le com  
dement de Galathee me fit fçauoir qu  
pourrois retourner à Marçilly quand ie

drois, ie ne voulus toutesfois m'y en aller, tant ie prenois de plaisir à la douce vie de ces discrettes Bergeres. Et pourquoy, respondit Celadon, la mort de ce Roy attristat'elle Amasis ? Parce, comme ie pense, que vous sçavez que Clidaman estoit avec luy, & que particulièrement il l'auoit obligé à son amitié, outre que principalement ce Prince estoit infiniment aimé par tout où il estoit connu: & de peur que mon oncle ne me fit retourner vers la Nymphé, ie luy cachay la lettre de Siluie. Mais, Celadon, confessez la verité, ne me portez-vous point d'enuie de ce que ie vois Astree, & que ie parle à elle toutes les fois que ie veux ? Puis que vous y prenez plaisir, respondit Celadon, ie serois bien marry de le vous enuier : il me semble toutesfois que si chascune chose estoit conduite par raison, ie pourrois bien auoir part à ce contentement. Et pourquoy, respondit la Nymphé, vous en priuez-vous vous mesmes ? Ah ! Leonide, dit-il, combien verriez-vous le contraire si vous pouuiez lire dans mon cœur ? Comment voulez-vous que j'aime & n'aime pas en mesme temps ? Que si ie n'aime point Astree, ie n'auray point de plaisir de la voir, & si ie l'aime, comme me puis-ie plaire en luy desplaisant ? Mais, luy dit la Nymphé, pourquoy iugez-vous que vous luy desplairiez ? Parce qu'elle m'a deffen-

554 LA II. PARTIE D'ASTREE  
du, dit le Berger, de me faire iamais  
à elle qu'elle ne me l'ait commandé. Et  
ment voulez-vous, dit Leonide, qu'elle  
le commande, si elle ne vous voit point  
le ne sçait où vous estes, voire si elle cro  
vous foyez mort ? Ah ! Nymphé, s'es  
Berger, qu'Amour est vn puissant Dieu  
ainsi que sans raison il a bien trouué le  
de me bannir de sa presence, de mesme  
uera bien avec raison le moyen de me ra  
ler quand il luy plaira. Vous estes donc  
dit Leonide, de ne vous représenter poi  
le ? L'eslirois plustost la mort, dit-il, & qu  
tes mes fortunes soient entre les main  
mour. A ce mot il se leua pour changer  
cours, & prenant la Nymphé par la m  
vint asseoir au deuant de la porte où i  
roulé quelque gros cailloux. Mais quand  
vit au iour, elle ne peut retenir les larm  
trouuant si changé, dont Celadon s'ap  
uât. N'en foyez point affligée, courtoise  
phe, ce changement, dit-il, que vous voy  
mon visage n'est qu'une marque d'un pro  
repos. Il seroit ennuyeux de raconter  
menu tous leurs discours : tant y a que  
ques persuasions dont elle peut vser po  
faire changer ceste austere façon de viu  
le ne peut obtenir autre chose de luy,  
que si elle vouloit prendre la peine de l

quelquesfois , il le souffriroit. En fin le Soleil étant prest à se cacher , elle fut contrainte de se retirer , avec promesse de le reuoir bien souuent.







L E  
H V I C T I E S M E L I V R E  
D E L A S E C O N D E

P A R T I E D ' A S T R E E .



**V** E L Q U E dessein que Leoni-  
 de eust fait de n'auoir plus d'a-  
 mour pour Celadon, si ne se  
 pouuoit-elle desfaire entiere-  
 ment de la premiere affection  
 qu'elle auoit eue pour luy, tant cette passion  
 est difficilement arrachee quand elle a ietté de  
 profondes racines dans vn cœur qui n'a point  
 d'autre soucy. De sorte que la rencontre  
 qu'elle auoit faite de luy, ne luy auoit pas rap-  
 porté vn petit contentement : mais le despla-  
 sir de l'auoir veu en vn si miserable estat, n'e-  
 stoit pas moindre, & se rendoit encor plus  
 grand, quand elle se representoit l'estrange  
 resolution qu'il auoit faicte. Si bien qu'elle se  
 trouuoit estrangement combattue, & ne sça-  
 uoit si elle se deuoit plus resiouyr de l'auoit

558 LA II. PARTIE D'ASTREE  
trouué que s'attrister de l'estat auquel  
l'auoit trouué. Tant que le chemin du  
ne fit que penser & chercher les moy  
le retirer de cette façon de viure. Qu  
fois elle auoit opinion qu'elle deuoit fa  
tendre le tout à la Bergere Astree, afin  
conduisant, il laissast cette vie sauage  
elle chageoit d'auis aussi-tost qu'elle se  
uenoit que par ce moyen elle s'ostoit to  
perance de pouuoir iamais estre aimee  
sçachant bien que si Astree entendoit qu  
en vie, & qu'elle le peust trouuer, elle l  
roit tant de demonstrations de bonne v  
qu'elle ne deuoit plus rien esperer de luy  
encor qu'elle eust trouué Celadon si c  
estre pour conseruer l'affection qu'il port  
Bergere, si ne se pouuoit-elle figurer  
amitié peust longuement viure seule, & l  
suadoit qu'enfin l'amour feroit des mer  
pour elle, ou pour le moins le desdain d'  
Changeant donc d'auis, & se represen  
qu'Adamas auoit tousiours beaucoup ai  
pere de Celadon, à ce qu'elle luy auo  
dire, elle iugea d'estre à propos de l'adue  
la vie qu'il faisoit, s'assurant bien qu'il y  
troit l'ordre qui seroit necessaire. Tou  
considerant que le lieu où Celadon s'est  
duit, estoit le plus commode qu'elle sç  
choisir, fust pour l'entretenir toute seule  
pour luy rendre de grandes preuues de l

nevolonté, elle pensa qu'il valloit mieux n'en rien dire à personne pour encores, & essayer de luy faire passer le temps, & le diuertir de ses tristes pensées le plus qu'il luy seroit possible, faisant resolution, que si elle voyoit que sa presence & son artifice ne le fissent point changer, il seroit tousiours assez à temps d'en aduertir son oncle. Elle s'arresta donc en cette resolution; & pour l'effectuer, elle ne faillit point tous les iours de le venir trouuer, & passer toutes les heures qu'elle pouuoit auprès de luy. Le Berger qui reconnut que le grand soing que la Nymphé auoit de le visiter, ne pouuoit proceder que d'Amour, en receut du desplaisir, luy semblant que de le souffrir, il offensoit en quelque sorte la fidelité qu'il auoit promise à sa Bergère: Outre que les heures de sa visite luy sembloient estre perduës, parce qu'il ne pouuoit entretenir ses cheres & douces pensées. Si bien qu'au lieu de se resioüir, il commença de s'attrister d'auantage: dequoy la Nymphé s'apperceuant, apres auoir quelque temps consulté en elle-mesme, & voyant que de iour en iour il alloit diminuant, elle resolut de recourir aux sages conseils d'Adamas, s'asseurant de luy en parler de sorte, qu'il n'y soupçonneroit rien à son desauantage.

S'en reuenant donc vn soir de meilleure heure que de coustume, elle trouua son oncle qui se

560 LA II. PARTIE D'ASTREE  
promenoit sur vne terrasse, qui auoit  
du costé de la plaine d'où elle veno  
apres l'auoir salué, & que le Druide  
demandé, où elle auoit laissé Paris, e  
respondit que toutes ces belles Berge  
uoient accompagnée iusques auprès du  
ple de la bonne Deesse, & que Paris l  
voulu reconduire. Mais, dit-elle, mo  
i'ay fait vne plaisante rencontre, &  
retenue, de sorte que ie pensois que P  
roit arriué auant moy. Et quelle est ell  
dit le Druide? C'est, respondit Leonie  
Celadon. Il faut que vous sçachiez c  
puis que nous le fîmes sortir du Pâlai  
soure, au lieu d'aller trouuer ses pa  
amis, il s'est retiré dans vne cauerne, où  
tellement caché à tous ceux de sa conn  
ce, qu'il n'y a personne qui ne pense qu  
mort. Et pourquoy, dit Adamas, a-t  
cette resolution? Le croy, respondit-elle  
a quelque maladie d'esprit, & qu'il ne  
pas long-temps: car il ne parle qu'à fo  
ne vit que d'herbes, & a vne si grande  
se que vous ne le reconnoistriez pas.  
vous a-t'il dit, adiousta le Druide,  
mal luy procedoit? Il n'en parle qu'  
interrompus, & si peu, qu'il est aisé à d  
stre que le discours luy en desplaist. T  
fois ie pense que l'amour qu'il porte à  
gere Astree en est la cause. Si cela est, r

Ad

Adamas , il est fils de pere : car Alcippe a esté autresfois tellement transporté à l'amour d'Amarillis, que ie ne vis iamais faire de plus grandes folies: Et de mesme cela fut cause qu'il laissa la vie des champs pour celle de la Cour, & qu'il fit long-temps les exercices des Cheualiers. Et leur est-il permis, dit Leonide, de changer de cette sorte de condition? Ma fille, dit le Druyde, ny Celadon, ny ces autres Bergers que vous voyez le long des riuës de Lignon, ny la pluspart de ceux de Loire & de Furan, ne sont pas de moindre extraction que vous estes, & faut que vous sçachiez que leurs ayeux n'ont esleu cette sorte de vie que pour estre plus douce, & accompagnée de moins d'inquietudes. Et d'effect ce Celadon de qui nous parlons, est vostre parent fort proche. Car la maison de Laignieu, & la sienne viennent d'une mesme tige: si bien que Lindamor & luy vous sont parents en mesme degré. Mon ayeul, & les bisayeuls de Lindamor & de Celadon, ayant esté freres. Leonide, qui n'auoit encoresçeu cette alliance, demeura estonnée, luy semblant que cette proximité luy deffendoit d'aimer Celadon, comme l'amour luy commandoit: toutesfois pour n'en donner connoissance à son oncle, elle luy dit, que leur estant si proche ils estoient donc obligez d'en auoir plus de soin que d'un estranger, & que

362 LA II. PARTIE D'ASTRE  
la sauuaige vie qu'il menoit, estoit telle  
ne pensoit pas qu'il peust viure longue  
Il faut, respondit le Druyde, que n  
rapportions tout ce que nous pourron  
afin de n'y point faire de faute, ie veu  
sultier l'autre de la vieille Cleontine :  
estre que le Ciel a soin de luy, & que c  
point sans sujet qu'il le retient ainsi  
I'en ay veu d'autres qui ont esté pre  
de cette sorte de diuerses fortunes d  
estoyent menassez. Cependant qu'il  
loient, Paris arriua, qui leur fit interr  
leur discours, pource qu'ils ne vouloier  
sçeust ces nouuelles, & entrant dans le  
ils se mirent à table, & quelque temps  
dans le liét, afin d'aller plus matin  
Cleontine.

Mont-verdun est vn grand rocher qui  
ue en poincte de Diamant au milieu de l  
ne du costé de Mont-brison, entre la  
re de Lignon, & la montagne d'Issoure  
s'il estoit vn peu plus à main droié  
costé de Laigneu, les trois poinctes de  
cilly, d'Issoure, & de Mont-verdun fo  
vn triangle parfait. On diroit que l  
re a pris plaisir d'embellir ce lieu su  
les autres de cette contree. Car l'ayan  
ué dans le sein de cette plaine, si esgaleme  
tous costez, il se va-estressissant peu à p  
laisse au sommet la iuste espace d'vn T

qui a esté dédié à Teutates, Hesus, Tharamis, Belenus. Et parce que c'est le plus renommé de tous ceux des Forests, c'est le lieu où les Eubages, les Sarronides, les Vacies, & les Bardes, se tiennent dans des grottes qu'ils ont faictes autour du Temple, dans lequel ils font leurs assemblees, lors que les Druydes le leur ordonnent. Mais ce qui est plus admirable, c'est que ce grand rocher, qui a plus de quatre mille pas de tour, quand il commence de s'esleuer, & de hauteur plus de quatre cents, & au sommet plus de cinq cents, est tout couuert de terre, & d'un costé planté de vignes, & de l'autre si plein d'une menuë herbe, & si verte, que ceux du pays en corrompant son nom, l'ont appelé Mont-verdun, au lieu de Mont-vatodun, qui signifioit la Montagne & demeure des sacrificateurs, parce qu'en l'âgée Celte Dunum signifie forteresse, & Vates, en celuy des Romains sacrificateurs, où ceux qui rendent les oracles, & depuis que les Gaulois auoient eu la communication des Romains, ils n'auoient pas seulement meslé leurs langages ensemble, mais aussi leur façon de sacrifier : voulant bien pour leur complaire, & s'accômoder au peuple qui estoit victorieux, prendre quelques-vnes de leurs coustumes: mais ne pouuât aussi se deffaire de leurs anciennes, ny oublier leurs premieres ceremonies, ils en firent vn tel meslange, qu'ils



564 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
retindrent presque esgalement du Romain &  
du Celte. L'occasion qui auoit rendu ce Mont  
plus peuplé de ces Bardes, Eubages, Sarroni-  
des, & autres, ç'auoit esté que Dryus, celuy  
qui institua les Druydes, ayant trouué ce lieu  
plein d'une certaine diuinité, qui l'inspira d'a-  
bord qu'il y fut: il pensa estre à propos d'en lais-  
ser quelque marque à la posterité. Tout ce  
rocher, qui pour sa grandeur se peut nommer  
vne Montagne, est de nature tellement creux,  
qu'il semble quand on est dedans, que ce ne  
soit qu'une voute: Il y a trois ouuertures si spa-  
cieuses qu'un chariot y pourroit entrer: elles  
demeurent ordinairement closes, sinon lors  
que l'on veut consulter l'oracle, qu'il y a tou-  
iours vne Druyde, qui apres le sacrifice s'en  
court ouurir la porte du Dieu auquel on fait  
la demande, & soudain il en sort vn vent assez  
impetueux, qui venant des concaitez de cet  
antre, & se froissant contre les destours du ro-  
cher, fait vn certain bruit, qui semble à des  
voix mal-articulees, & la Druide tenant la  
teste la plus aduancee qu'elle peut dedans avec  
la bouche ouuerte, y demeure tant que le bruit  
dure, puis s'en reuiet dehors avec les cheveux  
mal en ordre, & les yeux esgarez, & le visage  
tout changé, & d'une voix toute autre qu'elle  
n'auoit pas, & faisant des actions d'une per-  
sonne transportée, prononce l'oracle que bien  
souuent elle n'entend pas elle-mesme. Or ces

rois portes s'ont dediees à trois de leurs Dieux, ou pour mieux dire, à Dieu sous trois diuers noms, à sçauoir l'un à Hesus, que l'on cōsultoit quand il falloit faire la guerre. L'autre à Tharamis, où les choses futures s'apprennent, & l'autre à Belenus, où les Amants adressoient leurs sacrifices & supplications, & iamais ces portes ne s'ouuroient toutes à la fois que le sixiesme de la Lune de Iuillet, qu'ayant cueilly le Guy, ils en venoient ietter des branches dedans. Que si alors la Dame de la prouince se trouuoit encor fille, il luy estoit permis d'entrer dans la cauerne, choisissant pour son Cheualier, celui qu'elle vouloit prendre pour son mary, avec lequel, & le grand Druyde, ils visitoient tout ce qui estoit dans cette cauerne, & voyoient toutes les merueilles que le grand Druyde y auoit laissees.

Or ce fut en ce lieu où Adamas dès le matin s'achemina avec Leonide, pour cōsulter Tharamis: & apres auoir fait le sacrifice des Tauraux blancs, selō leur coustume, & que Cleōtine eust esté ceinte de verueine, & eut ietté du sang du sacrifice contre l'entree, elle mit du Laurier dans sa bouche, le macha, & touchant la serrure avec vne branche de Guy, les portes incontinent s'ouurent avec vn grand bruit, & elle se tenant à l'un des gonds, pencha tout le corps en dedans, & receuant à pleine bouche le vent qui en murmurant venoit de là.

566 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
caverne, y demeura fort long-temps, & en  
fin reuint courant au lieu du sacrifice, où le  
Druides & tous ceux qui y auoient assistez  
l'attendoient à genoux, & la teste nue, sup-  
plioient Teutates d'auoir leurs vœux agrea-  
bles. Et d'abord qu'elle fut arriuee, prenant  
l'un des coins de l'autel, & se leuant sur le haud  
des pieds, les cheveux espars & herissez, el-  
le proféra d'une voix toute changee telles pa-  
roles:

---

ORACLE.

**A** Vous sage Adamas le Ciel l'a destiné,  
Surmontez par prudence,  
Et l'amour & l'enfance.  
Vous le deuez ainsi, puis qu'il est ordonné,  
Qu'obtenant sa maistresse,  
Contente pour iamaïs sera vostre vieillesse.

Adamas apres auoir remercié Tharamis, &  
supplié qu'il luy fit bien entendre sa volonté,  
de peur que par ignorance il n'y contreuint,  
partit de ce lieu, tout resolu d'assister Celadon  
en tout ce qu'il pourroit, puis que le Dieu luy  
promettoit vne vieillesse contente, quand ce  
Berger possederait sa maistresse. Il auoit bien  
desia vne bonne volonté enuers luy, tât à cau-  
se de la proximité qui estoit entre-eux, que

pour les merites du Berger: mais depuis la réponse de l'oracle il y fut bien dauantage poussé pour son propre sujet, faisant bien paroistre combien vne personne interessée s'employe plus soigneusement que celle qui n'est touchée que du deuoir. Prenant donc le chemin de Lignon, il s'enquit de Leonide du lieu où Ceadon estoit, & elle luy ayant monstré l'endroit, il creut estre à propos de regagner le pont de la Bouteresse, & prenant le mesme sentier par où elle y auoit esté conduite sans y penser, elle luy monstra la fontaine où elle l'auoit rencontré, & enfin le buisson qui couuroit le rocher où il demouroit. Et parce qu'ils eurent peur que s'il les apperceuoit, il ne s'en fuit, ils s'en approcherent le plus doucement qu'il leur fut possible pour le surprendre. Et de fortune, il estoit couché à l'entree de sa cauerne si pres de la riuiera, que la considerant appuyee sur vn coude, les larmes, que ses pensees luy arrachioient du cœur, tomboient dedans, & se mesloient parmy son onde: Et lors qu'ils arriuerent, il reprit ainsi la parole:

SONNET.

Il se compare à la riuere de Lignon.

**R** IVIÈRE que j'accrois couché parmy ces  
fleurs,  
Je considere en toy ma triste ressemblance,  
De deux sources tu prens en mesme temps nais-  
sance,  
Et mes yeux ne sont rien que deux sources de  
pleurs.

Tu n'as point tant de flots que ie sens de mal-  
heurs,  
Si tu cours sans dessein, ie sers sans esperance,  
En des sommets haultains ta source se commence,  
D'orgueilleuses beautez procedent mes douleurs.

Combien de grands rochers te rompent le  
passage?  
De quels empeschemens ne sens-ie point l'outra-  
ge?  
Toutesfois en vn poinct nous differons tous deux:

En toy l'onde s'accroist des neiges qui se fon-  
dent,  
Plus on gele pour moy, plus mes larmes abondent,  
Quoy que tu sois si froide, & moy si plein de feux.

Ah ! riuere , continua-t'il peu apres , quies  
 tesmoin que ie suis le plus malheureux , com-  
 me autres-fois tu m'as veu le plus heureux  
 Berger du monde : est-il possible que tu  
 n'ayes point de regret de n'auoir voulu met-  
 tre vne pitoyable fin à mes infortunes , lors  
 que dans tes eaux tu me sauas si cruellement  
 la vie ? Falloit-il que les choses mesmes insen-  
 sibles coniurees ensemble contre moy , me re-  
 fusassent le secours que naturellement elles  
 donnent à tout autre ? Mais , peut-estre , tu  
 n'as voulu consentir à ma fin , esperant d'a-  
 uoir par mon moyen vne troisieme source ,  
 preuoyant bien que mes yeux n'ayans que  
 trop d'occasion de pleurer , t'en fourniroient  
 d'une plus abondante que celle que tu as. Si  
 ce dessein t'a fait vser enuers moy de cette  
 cruelle pitié , tu n'en feras point deceuë , puis  
 que mes pleurs ne cesseront iamais tant que ie  
 viuray. A ce mot les sospirs donnerent vn  
 tel empeschement à la voix , qu'il fut con-  
 traint d'interrompre ses paroles pour quelque  
 temps , & lors qu'il voulut commencer , Leo-  
 nide sans y penser se remua : & parce qu'elle  
 estoit fort pres de luy , il tourna la teste de son  
 costé , & fut fort surpris de la voir avec Adamas  
 en ce lieu. Il se releua promptement , & vint  
 saluer le Druide qui s'auançoit des ia vers luy.  
 La palseur & la maigreur de Celadon , estoient  
 telles qu'Adamas n'en fut pas peu estonné ,

mais ayant autresfois esprouué les forces d'Amour, il iugea bien que cette violente maladie le pourroit reduire en vn estat encor plus dangereux, s'il demeueroit sans remede. C'est pourquoy apres les salutations ordinaires, il le prit par la main, & le fit asseoir aupres de luy au mesme lieu où il estoit couché auparauant, où apres quelques discours, il luy tint ce langage. Mais, mon enfant, en quel estat est ce luy où ie vous trouue? estoit-ce pour viure de cette sorte, que vous me requisites dans le Palais d'Issoure, de vous sortir de la peine où vous estiez? Faisiez-vous dessein de vous venir renfermer dans cet Antre, & viure loing de la frequentation des hommes; comme vne personne sauuage? Vous estes nay, Celadon, à quelque-chose de meilleur: vous, dis-ie, que le grand Taramis a particulierement doué de la raison, ne serez-vous point condamné par son infallible iugement, si à la nécessité vous ne produisez les effects qu'il attend de vous? S'il a mis quantité de troupeaux & de pasturages sous vostre charge, pensez-vous n'estre pas obligé de luy en rendre conte? Tout ce qui est sous l'estendue du Ciel est à luy, & nous n'en sommes que les gardiens, & ne faut point douter qu'il ne nous en demande en fin vn compte fort particulier. Et que luy respondrez-vous, mon enfant, quand temps-là sera venu? Encorès qu'il nous

ait remis sous nostre volonté, si ne sommes-nous pas nostres, & faut que nous attendions vn rude chastiment, si nous auons disposé de nous-mesmes, autrement que nous n'auons deu. Et comment pensez-vous estre raisonnable, puis qu'en l'aage où vous estes sans soucy de vos troupeaux, de vos parens ny de vos amis, vous vivez comme vn ours sauuage dans les antres escartez, esloigné de la veue de chacun, & sans vous preualoir en cette occasion des remedes que ce grand Dieu a remis entre vos mains? Vous direz que l'affection que vous portez à la Bergere Astree vous y contraint : Mais, mon enfant, rentrez en vous-mesmes, & considerez que si vous l'avez offensée, tant que vous serez loing d'elle, vos seruices n'effaceront point cette offense, & si vous ne l'avez point offensée, comment espérez-vous de luy faire connoistre vostre innocence? Or sus, mon enfant, ie vous accorde que par le passé vous auez eu quelque raison de vous retirer de sa presence, voire mesme de la veue de chacun, afin qu'elle connust qu'elle peut toute chose sur vous, & que la perte de ses bonnes graces, est du nombre de celles qui ne se peuvent receuoir sans perdre aussi pour quelque temps l'vsage de la raison. Mais à cette heure il est temps que vous reueniez en vous-



572 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
mesme , & que vous luy fassiez paroistre que  
vous n'estes pas seulement amoureux , mais  
homme aussi , & que si le desplaisir vous a  
iusques icy osté l'usage de la raison , la raison  
toutesfois vous est demeuree , qui peu apres a  
reprins sa force , afin qu'elle ne se repente pas  
d'auoir affectionné en vous vn Amant qui  
n'estoit pas homme. A ces paroles d'Adamas,  
Celadon respondit froidement de cette sorte:  
Pleust à Dieu , mon pere , que vos paroles fus-  
sent adressees à vne personne qui eust vne  
ame capable de les recevoir: car quant à moy,  
i'aoutie qu'il ne m'est resté autre chose de  
l'homme que la memoire , n'en ayant plus ny  
l'entendement ny la volonté , & encores ie  
crois que cette memoire n'est demeuree avec  
moy , que pour la nourriture de mes ennuyeu-  
ses pensées. De sorte que ce que vous voyez de-  
uant vous , ce n'est plus ce Celadon , fils d'Al-  
cippe & d'Amarillis , que le grād Druide Ada-  
mas a autresfois tant fauorisé de son amitié,  
mais seulement vne vaine idole que le Ciel  
cōserue encores parmy ces bois pour marque  
que Celadon sceust aimer. Et toutesfois , puis  
que reduit en cette extremité , l'usage de la pa-  
role m'est permis pour respondre au grand  
Dieu Tharamis , & à tout ce que vous m'op-  
posez , il suffit que ie vous die seulement ce  
mot, I'AYME. Car, sage Adamas , si i'aime,  
comment auray-ie peur d'offenser Tharamis

en faisant ce que l'amitié me commande, puis qu'il a voulu, ou permis pour le moins que l'ay aimé ; ou ceux qui permettent quelque chose doiuent en souffrir tout ce qui en depend, & qui niera que la miserable vie que ie traine ne soit vne dependance de cette Amour ? Et quant à ce qui me touche, celuy-là se peut-il dire Amant qui a des yeux pour voir autre chose que ce qu'il aime ? Ah ! mon pere, c'est sans doute, que l'ayme, & c'est sans doute aussi que ie suis auëugle pour moy, pour mes troupeaux, pour mes parens, & pour tout le reste des hommes. Car ie n'ay des yeux que pour celle à qui ie suis. Si le Ciel, comme vous dites, m'a laissé en ma puissance, pourquoy me demanderoit-il conte de moy-mesme, puis que tout ainsi qu'il m'auoit remis en ma propre conduitte & disposition, de mesme me suis ie entierement resigné entre les mains de celle à qui ie me suis donné ? & partant s'il veut demander conte de Celadon, qu'il s'adresse à celle à qui Celadon est entierement. Et quant à moy, c'est assez que ie ne contreuienne en rien à la donation que i'en ay faicte. Le Ciel l'a voulu, car c'est par destin que ie l'ayme. Le Ciel l'a sçeu : car des que l'ay commencé d'auoir quelque volonté, ie me suis donné à elle, & ay tousiours continué depuis. Et bref, le Ciel l'a eu agreable : autrement ie n'eusse pas esté si heureux que ie me suis veu

574 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
par tant d'annees. Que s'il l'a voulu, s'il l'a  
sçeu, & l'a eu agreable, avec quelle iustice me  
pourra-t'il punir, si ie continuë à cette heute,  
qu'il n'est pas mesmò en ma puissance de fai-  
re autrement? Fasse de moy Taramus, tout  
ce qu'il luy plaira, que mes troupeaux deuien-  
nent ce qu'ils pourront: Que mes parens &  
amis se plaignent & ayent telle opinion qu'ils  
voudront, ils doiuent estre tous satisfaits &  
contents de moy quand ie leur diray pour tou-  
te raison que l'AYME. Mais comment, res-  
pondit Adamas, voulez-vous tousiours viure  
de cette sorte? L'eslection, respondit le Ber-  
ger, ne depend de celuy qui n'a ny volenté ny  
entendement.

Si cela est, adiousta le Druide, vous cessez  
d'estre homme. Il y a long-temps, repli-  
qua le Berger, que ce soucy ne me touche  
nullement. Mais si vous aimez, continua le  
Druide, comment ne vous efforcez-vous de  
voir celle que vous aimez? Si i'aime, respon-  
dit-il, comment voudrois-ie desplaire à celle  
que i'ayme, ou comment luy des-obeyr?  
Ou plustost comment ne receuray-ie vn ex-  
treme contentement de luy plaire & de luy  
obeyr? Mais, dit le Druide, elle ne sçait pas  
que vous luy obeyssiez. Il suffit, respondit le  
Berger, quand il n'est pas permis d'en don-  
ner plus de connoissance que pour nostre

satisfaction, nous sçauons que nous auons fait ce qui a esté de nostre deuoir. Il n'y a point de plus fidelle tefmoin, ny de Iuge plus rigoureux contre nous que nous-mesmes. Le Druide ne sçauoit s'il deuoit plus estimer la viuacité de cet esprit en ces responses, que blâmer l'erreur auquel il estoit : mais enfin considerant que le mal n'estoit pas encor venu à son declin, il pensa que ce seroit l'animer d'auantage que de luy presenter de plus violens remedes. Cela fut cause que s'estant teu quelque temps : Or, Celadon, dit-il, ce que ie vous en ay dit, ç'a seulement esté pensant d'y estre obligé par les loix de l'amitié, & par le deuoir de ma charge, & non pas pour vous contrarier. Seulement ie veux vne chose de vous, & que vous ne me deuez point refuser, puis que c'est pour mon contentement. Il faut que vous sçachiez que i'ay vne fille que i'ayme plus que toutes les choses que la bonté de Taramis m'a donnees. Et parce qu'il n'y a nul bien entre les hommes qui soit parfait de tous poincts, le contentement de ma chere fille m'est infiniment diminué par sa longue absence, & par la connoissance que i'ay d'en deuoir estre encor fort long temps priué. Or dès l'heure que ie vous vy au Palais d'Issoure, il est certain que ie vous aimay, pour sçauoit que vous estiez fils d'Aleippe & d'Amarillis; mais il faut

que ie confesse que mon amitié s'augmenta beaucoup par la veüe que i'eus de vostre visage: car d'abord il me sembla de voir ma chere fille, tant vous auez de l'air l'un de l'autre. Cela est cause, que ie vous coniure par tout ce qui a plus de puissance sur vous, d'auoir agreable que ie vienne quelquesfois interrompre vostre solitude, pour me donner cette satisfaction de voir en vostre visage vn pourtrait - uiuant de ce que j'aimé le plus au monde. Le Berger qui estoit plein de courtoisie, luy respondit qu'il luy feroit vne particuliere faueur de prendre cette peine, & que s'il n'estoit contraint de se tenir esloigné de chacun, il iroit luy-mesme en sa maison, pour luy rendre ce seruice, & qu'il remercioit la nature de l'auoir tant fauorisé, que de luy auoir donné quelques traits ressemblans à quelque chose qui fust aimée de luy. Bref, pour ne redire icy toutes leurs paroles, qui par leur longueur feroient, peut-estre, ennuyeuses, Adamas se resolut de visiter bien souuent le Berger, esperant par ce moyen le pouoir retirer peu à peu de cette grande melancolie: outre qu'il estoit vray que Alexis sa fille ressembloit vn peu à ce Berger: & d'autant qu'il estoit contraint, selon leurs statuts de la laisser iusques en l'aage de quarante ans parmy les filles Druïdes, qui demouroient aux Antres des Carnutes, il prenoit du plaisir, voyant Celadon qui la luy representoit  
en

en quelque forte. Il auoit esté ordonné par Dis Samiothes, & depuis, reconfirmé par le grand Druijs, Instituteur des Druydes: Que les Sacrificateurs qui auroient des fils, enuoyeroient leurs aînez aux escoles des Carnutes, où dix ans ils apprennoient leur sciences dix ans ils l'enseignoient aux autres, & dix ans ils seruoient aux sacrifices & iugemens publics, & après ils pouuoient retourner chez eux, & exercer la charge des Druydes par toutes les Gaules.

Que s'ils n'auoient que des filles, ils estoient contraincts d'enuoyer les aînees, depuis l'age de dix ans, au mesme lieu où elles estoient instruites, puis instruisoient, & enfin iugeoient comme nous auons dit: car les Gaulois s'arrestoient bien souuent au iugement de ces femmes Druydes. Et ce temps-là s'estant passé, elles reuenoient en la maison de leurs peres, où elles se pouuoient marier.

Or cette resolution estant prise de cette sorte, Celadon fut celuy qui en eut plus de profit car dès le commencement Leonide luy rendit ses lettres qu'elle luy auoit desrobées, qui luy fut vn grand presage de meilleure fortune, ayant tousiours ouy dire, que comme les malheurs ne viennent iamais seuls, il semble aussi qu'un bon-heur en attire vn autre. Et depuis estant visité fort souuents, tantost par Leonide, & tantost par le Druijs, il estoit fort di-

uerty des tristes pensees qui le consommoient, outre que le soing qu'Adamas auoit de luy donner des viures secrettement, n'estoit pas petit. Et veritablement ce fut vne bonne rencontre pour Celadon, que la bonté du Druide, & l'affection de la Nymphé : car elles estoient cause que l'un & l'autre estoient soigneux de luy, outre mesure, & par dessus leur deuoir & grandeur. Mais ce qui donna plus de soulagement à ce Berget, ce fut que la Nymphé luy porta de l'ancre & du papier, parce qu'estant seul il s'amusoit à mettre par escrit les passions qu'il ressentoit, ce qui le contentoit beaucoup quand il les luy relisoit : les playes d'Amour estant de telle condition que plus elles sont cachees & tenuës secretes, plus aussi se vont-elles enuenimant, & semble que la parole avec laquelle on les redit, soit vn des plus souverains remedes que l'on puisse receuoir en l'absence. En mesme temps Adamas qui iugeoit bien que les trop continuelles pensees du Berger ne faisoient que l'arrester & raffermir dauantage en sa melancolie, luy conseilla de passer son temps dans le bocage sacré, qui estoit aupres de là, fust à grauer sur les escorces des ieunes arbres des chiffres & des deuises, fust à faire des tonnes & cabinets, pour l'embellissement du lieu, & pour cet effect luy apporta des outils necessaires. Ce Berger, qui des-jà auoit repris ses forces & la pre-

miere beauré, ayant aussi l'entendement renforcé, connut bien qu'Adamas le conseilloit avec raison, de fuir cette nonchalante oyssiveté où il auoit vescu: & cela fut cause que s'en allant de compagnie au lieu qu'il luy auoit dit, il commença d'y trauailler. Mais ce qu'il faisoit c'estoit par le dessein du Druide, qui aussi comme vn bon Medecin s'accoutumant à son malade, luy assaisonnoit tous ses conseils par quelque dessein d'Amour. Voyez-vous, luy disoit-il, mon enfant, encores que selon nos statuts nous ne deuions point faire de Temple à Teutates, Hesus, Belenus, Tharamis nostre Dieu, si est-ce que depuis que ces usurpateurs de l'autruy, ie veux dire ces peuples que l'on appelle Romains, apporterent avec leurs armes leurs Dieux estrangers dans les Gaules, & que perdant nostre ancienne franchise, nous fumes contrains de sacrifier en partie à leur façon, nous auons eu des Temples où nostre Dieu a esté adoré parmy les leurs; & par ce que la custume est passée en fin en loy, il vous sera permis, Celadon, de dedier vne partie de ce boccage, non pas comme à vne premiere diuinité, mais comme à vn tres-parfaict ouürage de cette diuinité à vostre belle Astree, ce que nostre Dieu ne trouueroit point plus mauuais que les Temples dediez par ces estrangers à la deesse Fortune, à la deesse Maladie, ou à la deesse Crainte;



580 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
principalement si vostre ouuage luy estant  
directement consacré, vous n'adorez pas sur  
leurs Gazons cette Deesse Astree, mais luy en  
esleuant d'autres à costé de leurs chesnes vous  
adrez vos vœux à cette belle, comme à  
l'œuvre le plus parfait qui soit sorty de ses  
mains. Il faut donc plier ces arbres sur ce  
chesne, luy dit-il, luy en montrant vn assez  
beau, & arracher ces petits, afin d'y faire vne  
place que nous dedierons à l'amitié, & contre  
le pied du chesne, nous esleuerons des Gazons  
en forme d'Autel, sur lequel ie mettray vn  
tableau qui sera le symbole de l'amitié. Et  
quand celuy-cy sera finy, nous y ferons vne  
porte pour entrer dans vn autre qui sera plus  
spacieux, & que nous appuierons sur ce chesne,  
qui veritablement, dit-il, est admirable, luy  
montrant vn grand chesne qui s'esleuoit d'vn  
seul tronc, & puis se separant en trois bran-  
ches les reuinoit en haut, & les resserroit sous  
vne mesme escorce:

Voyez-vous, luy dit-il, que le dieu montre  
que l'on y a esté quelquesfois, i'y fais vne  
bien souuent faire des sacrifices pour le sym-  
bole que cet arbre a de Teutates, Hesus, Be-  
lenus, Tharamis nostre Dieu. Comment, mon  
pere, respondit Celadon, vous en nommez  
quatre, & vous ne dittes que nostre Dieu? Il  
faudroit dire nos Dieux. Ie ne vous en eusse  
pas parlé pour vne fois, mais vous l'avez des-ia

plusieurs fois repliqué. Mon enfant, répondit le Druide, ce que vous me demandez n'est pas le moindre de nos ministeres, mais plustost l'un des plus grands de la creance des Druydes, & quoy que nous ne le deuions reueler qu'à eux qui sont instruits en des antres & écoles: si ne laisseray-ie de vous en declarer autant que vous serez capable d'en receuoir.

Sçachez donc, mon enfant, que ce grand Dis Samothès, incontinent apres la diuision des hommes, à cause de la confusion des langues, estant bien instruit par son ayeul, fust en la Religion du vray Dieu; fust aux sciences plus cachees, s'en vint descendre par l'Ocean Armorique en cette terre, que iusques à cette heure nous nommons Gaule, & qui peu à peu changeant ce nom, semble prendre celuy de France pour l'aduenir: & depuis s'auançant, & la peuplant y planta heureusement son Sceptre, ensemble y mist la Religion de ses peres, & donna la connoissance des sciences à ceux qui plus familiers, & de meilleur esprit, sçeuient mieux entendre & retenir ses enseignemens, & qui depuis de son nom furent appelez Samothees: Et celuy-cy fut le premier Roy des Gaules, qui fut tant agreable à Dieu & aux hommes, qu'il regna longouement en paix; & apres luy sa posterité, auéc tant d'heur, qu'il n'y a eu endroit de la terre qui n'ait connu le nom, & la valeur des Gaulois.

584 LA II. PARTIE D'ASTRIE,  
ſçauans, que chacun pour eſtre entendu, &  
contraint de dire comme eux; & confeſſer  
leur erreur.

Et quoy, mon pere, reſpondit le Ben  
Teutates, Heſus, Tharamis, & Belenus.  
ſont-ce pas les Dieux que l'on nous dit, à  
uoir, Mercure, Mars, Iupitér & Apollon, n  
vn Dieu ſeulement ? Pleuſt à Dieu, mon  
fant, dit le Druyde, que ie vous peuſſe b  
faire entendre ce que vous me demâdez: m  
où voſtre intelligence ne peut monter, il f  
que la croyance que vous auez en moy v  
porte, & vous retienne. Sçachez donc que  
eſtrangers voyans que les Gaulois adoroie  
& reclamoient T H A V T A T E S en tou  
leurs affaires, & au commencement de t  
leurs voyages, & de toutes leurs actions  
de plus conſiderant, que naturellement  
ſont eloquens, & qu'ils ſe plaiſent à bien di  
ils iugerent que c'eſtoit Mercure qu'ils diſ  
eſtre Dieu, non ſeulement de l'eloquen  
mais preſidant aux chemins, inuenteur c  
arts; & le proteſteur des Marchands &  
ceux qui traffiquent: Et apres remarque  
qu'en nos guerres nous reclamons H E S V  
ils creurent que c'eſtoit Mars, qui pour eux  
tenu le Dieu des armées. Et parce que qua  
nous demandons d'eſtre nettoyez de nos fa  
tes ils nous oyent appeller T H A R A M I  
ils penſerent que c'eſtoit Iupiter, duquel

redoutent sur tous les chastimens, à cause de la foudre qu'ils luy attribuent : outre que leur semblant, que le pardon des fautes se doit attendre du plus grand de tous les Dieux, ils disoient que c'estoit Iupiter, qu'ils croyēt estre le premier, & plus puissant de tous. Et parce qu'ils nous voyoient recourir à BELLE NVS quand nous estions en doute de nostre santé ou de nos amis, ou que nous desirions d'avoir des enfans, ils se persuaderent que c'estoit leur Apollon, qu'ils croyent estre l'inventeur de la Medecine, outre que luy donnant la conduite du Soleil, voire prenant mesme bien souvent l'un pour l'autre, & sachant que le Soleil est la cause de la vie de tous les animaux, & de plus que l'homme & luy engendrent l'homme, ils eurent quelque raison de penser que c'estoit nostre BELLE NVS.

Mais il est certain, mon cher enfant, qu'il n'y peut avoir qu'un Dieu : car s'il n'est tout puissant, il n'est point Dieu. Que s'il y avoit deux Tous-puissans, la puissance seroit diuisée, outre qu'il faudroit qu'ils fussent ou semblables ou differents : s'ils estoient semblables du tout ils seroient les mesmes, & ainsi ne seroient qu'une chose : s'ils estoient differents, il faudroit que le bon fust different du bon, ce qui ne peut estre. Je vous dis ces raisons familières, pour ne vous apporter les autres qui

sont plus fortes & plus pressantes, mais plus obscures aussi, & plus difficiles à estre comprises. J'ay bien tousiours creu mon pere, de Celadon, qu'il n'y a qu'un Dieu, Roy Seigneur de tous les autres, mais ie penso aussi que comme entre les hommes nous voyons des Roys qui ont des officiers sous eux, de mesme il y eust de petits Dieux sous celuy qui estoit le principal, & ce grand Dieu ie le nommois Teutates, & les autres Hesus, Tharamis, & Belenus; que i'adoro après luy. En cela, mon enfant, respondit Druyde, vous auiez quelque raison, & toute fois vous faisiez une grande erreur; car ce que vous nommez ainsi, ne sont proprement que surnoms de ce grand Teutates: & que ie vous auoie qu'il ait des officiers sous, comme les Roys que vous dites, si deuez vous entendre qu'ils ne meritent point l'adoration qui n'est due qu'à un Dieu. Et pourquoy, mon pere, repliqua Celadon, les vois-je dans Temples aupres de nostre grand Teutate. Mon enfant, respondit Adamas, ie vous ay déjà dit que les Romains ont meslé leur Religion parmy la nostre: il faut que vous sçachiez que par nos loix il nous est defendu de faire image de Dieu, parce que l'image n'estant que la presentation de quelque chose, & estant necessaire qu'il y ait quelque proportion entre chose representee & celle qui represente nos

grand Dryus, ne iugeant pas qu'il y eut rien entre les hommes qui peust auoir avec Dieu, nous deffendit tres-expressement d'en faire, non plus que des Temples, luy semblant que c'estoit vne grande ignorance de penser de pouoir enclorre l'immense deité d'as des murailles, & vne tres-grande outre-cuidance de luy pouoir faire vne maison digne d'elle. Cela est cause qu'à la façon de ces anciens, pere & ayeul du grand Samothès, il nous fut commandé d'adorer Dieu dans des Boccages en campagne: Boccages toutesfois qui luy estoient consacrez par la deuotion du peuple, de peur qu'ils ne fussent profanez, & en ces lieux-là on choissoit de grands chesnes, comme nous faisons encores, sous lesquels Dieu estoit adoré. Et de là est aduenü que les Romains entrans en nos contrees, & voyans nos saints Boccages, & la façon de nos sacrifices, ont dit; tous estonnez, que nous estions seuls entre les hommes, qui ne connoissions point Dieu, ou seuls qui le connoissions: & toutesfois, quoy qu'ils ayent voulu raualer la gloire, non seulement des Gaulois, mais de tous les peuples, qui cōme loups affamez en ont esté engloutis, si ne se sont-ils pû empescher de dire en parlant de nous, que les Gaulois sur tout sōt tres-religieux & pleins de deuotion enuers les Dieux. Mais l'autant que le vainqueur donne les loix qu'il luy plaist au vaincu, ils en firent de mesme en

Gauls, ou s'usurpant avec vne extrême Tyrannie, non seulement nos biens, mais nos âmes aussi, ils voulurent changer nos ceremonies, & nous faire prendre leurs Dieux, nous contraignant de leur bastir des Temples, de recevoir leurs Idoles, & de représenter Tentates, Helus, Belenus, & Tharamis, avec des figures de leur Mercure, Mars, Apollon, & Jupiter. Et parce que les Druydes s'opposèrent vertueusement à leur abus, il y eut vn de leurs Empereurs, qui par Edict du Senat voulut abolir toute nostre religion, chassant & bannissant les Druydes hors de l'Empire. Mais ce grand Tentates a permis que les bons ayent esté persecutez pour esprouver leur vertu, & non pas abolis, afin de donner connoissance que jamais ils ne sont entierement abandonnez. Et ainsi parmy la tyrannie des estrangers, nous auons tousiours conserué quelque pureté en nos sacrifices, & auons adoré Dieu comme il faut, & mesme en cette contrée, où nous n'auons iamais reconnu la puissance de ces usurpateurs pour le respect qu'ils ont tousiours porté à Diane, de laquelle ils ont pensé que nostre grande Nymphe representoit la personne. Et maintenant que les Francs ont emmené avec eux leurs Druydes, faisant bien paroistre qu'ils ont esté autresfois Gaulois, il semble que nostre autorité & nos saintes coutumes reuiuent en leur splendeur. Mais,

mon pere, respondit Celadon, si ay ie bien  
 veu dans nos bocages sacrez, lors que vous  
 faites des sacrifices, qu'il y a des statues, & des  
 images, quelquesfois du grand Dis, & quel-  
 quesfois d'Hercule. C'est parce, respondit  
 Adamas, que Dis & Hercule sont des hom-  
 mes, & non pas des Dieux: & qu'estans hom-  
 mes, on les peut représenter. Mais, repliqua  
 Celadon, si ce ne sont pas des Dieux, pour-  
 quoy les mettez-vous sur l'autel? Pour faire  
 entendre, dit-il, qu'ils ont esté entre les hom-  
 mes comme des Dieux pour leurs vertus, &  
 que comme tels nous les devons honorer, &  
 en conseruer la memoire, afin que les autres  
 hommes, en les voyant dressent leurs actions  
 sur le patron qu'ils nous en ont laissé, & les  
 estrangers qui ne sçauoient pas nostre inten-  
 tion, ont creu que nous les adorions, & ont  
 dit que Dis estoit Pluton, duquel nous nous  
 vissions d'estre yssus, & ont donné à Hercu-  
 le le surnom de Gaulois, parce que nous en ho-  
 norions beaucoup la memoire, tant pour auoir  
 esté plein de toutes vertus Heroïques, que pour  
 auoir espousé la belle Galathee, nostre Prince-  
 se & fille de Ceste nostre Roy. Vous me racon-  
 tez, dit Celadon tout estonné, des choses qui  
 me rauissent, & vous supplie, mon pere, de  
 continuer, & de me dire comment il faut que  
 ie fasse quand i'entre dans ces Temples où ie  
 trouue des images de Iupiter, de Mars, de



591 LA II. PARTIE D'ASTRÉE,  
Pallas , de Venus , & de semblables Dieux  
& Deesses. Mon enfant , respondit Adam  
il faut que vous y alliez fort retenu , & que  
tout vous ne preniez pas cela pour des Dieux  
séparez , mais pour les vertus , puissances ,  
effets d'un seul Dieu , & qu'ainsi vous ad-  
riez Jupiter comme la grandeur & Maje-  
té de Dieu ; Mars , comme sa puissance ; Pal-  
las comme sa sapience ; Venus, comme sa beauté  
& ainsi des autres. Par ce moyen , les adorant  
comme ie dis , vous refererez tout à notre  
grand Teutates, & honorant les grâs Heu-  
res pour leur vertu, vous vous montrerez iuste  
rendre à ces vertueuses personnes, apres leur  
mort, l'honneur que vous n'avez pu leur faire  
durant leur vie. Et que cela vous suffise pour  
cette fois, attendant que la frequentation de  
vous aurez avec moy, vous en apprenne peu  
peu d'auantage.

Or, mon enfant , laissant donc tous ces dis-  
cours à part , nous ferons icy vne forme de  
Temple dans ce Boccage qui de long-temps  
esté consacré à Teutates , c'est à dire à Dieu.  
Entant que ce sera dans vn Boccage nous con-  
seruerons nos anciennes ordonnances ,  
pource qu'il y aura vn Temple, nous obeïr  
à ces estrangers. Et pour l'intelligence de  
ce que ie viens de vous dire , i'escoriray au Tro-  
us de ce chesne merueilleux , le saint nom  
de Teutates ; puis en ces trois branches qui s'

separent, à la droicte ie mettray Hesus, au milieu Tharamis, & à l'autre costé Belenus; & en ce tronc d'enhaut où cestrois branches se viennent reünir, nous grauerons encores le sacré nom de Teutates, pour montrer que nous n'entendons qu'un Dieu sous ces autres trois paroles. Que si i'osois vous descouvrir la profondeur de nos saints mysteres, & les secrets plus cachez de nostre religion, ie vous dirois vne interpretation que Samôthes, le plus sçauant de tous les hommes, nous a laissée, & qui de pere en fils est venue iusques à nous: C'est que cestrois noms signifient trois personnes qui ne sont qu'un Dieu; LE DIEU FORT, le DIEU HOMME, & le DIEU REPURGEANT: le Pere; le Dieu homme, est le Fils; & le Dieu Repurgeant, c'est l'Amour de tous les deux, & tous trois ne sont qu'un Teutates, c'est à dire un Dieu: & c'est la mere de ce Dieu homme, à qui nos Druides ont dedié dans l'autre des Carnutes, il y a plus de vingt'siecles, un Autel avec vne statue d'une pucelle tenant un enfant entre les bras, avec ces mots: A LA VIERGE QUI ENFANTE IEREA. Mais, mon enfant, vous n'estes pas capable de ces hauts mysteres, & sçait mibux pour ne les profaner, que ie m'en faise, peut estre aduiendra-t'il que quelque sçauant druide venant en ce Bocage sacré, adorera Teutates en pureté de cœur comme nous, & louera

592 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
nostre ouvrage, en approuuant nostre bonne  
intention.

Le Druyde alloit discourant de cette sorte,  
des mysteres les plus cachez de sa religion : &  
parce qu'ils surpassoient l'entendement du Ber-  
ger, il n'en voulut point dire dauantage, mais  
soudain que ces noms furent grauez contre  
l'arbre ils se ietterent tous deux à genoux, & les  
les adorerent. & ne s'en approcherent plus  
qu'avec beaucoup de respect. Mais d'autant  
que le Druyde auoit opinion que s'il ne flat-  
toit vn peu le mal de Celadon, il perdrait  
peu à peu la deuotion & la volonté d'y tra-  
uailer, il nomma le Temple du nom de la  
Deesse Astree : & ne craignez, dit-il, mon en-  
fant de faillir enuers Dieu, pourueu que vous  
y honoriez cette Astree comme l'vn des plus  
parfaits ouvrages qu'il ait iamais faict voir  
aux hommes. Celadon y consentit aisément,  
& plein d'un zele incroyable y trouua si assi-  
duellement, qu'en peu de iours il acheua ce  
que le Druyde luy auoit ordonné, qui loüant  
sa diligence, & son industrie, afin de luy aug-  
menter la volonté qu'il auoit, apporta les loix  
d'amour, & le tableau de la reciproque Amitié,  
mais s'approchant de l'Autel d'Astree il ne  
sçauoit ce qu'il y mettroit dessus pour le faire  
voir & reconnoistre. Et apres y auoir pensé  
quelque temps.

Si vous estiez bon peintre, luy dit-il, vous  
auez

avez biē la memoire assez viue pour vous res-  
souvenir des traits du visage de la belle Astree:  
de sorte que vous pourriez bien la peindre,  
& nous la mettrions sur cet Autel qui luy est  
dedié : mais cela n'estant pas encores, ie fo-  
ray faire vn petit tableau où i'escriray seule-  
ment son nom. Alors le Berger luy fit ceste  
responce.

Vous avez raison, mon pere, d'auoir ceste  
bonne croyance de moy; car veritablement  
i'ay nō seulement les traits de son visage si biē  
grauēz en la memoire, qu'il me semble qu'elle  
est tousiours deuant mes yeux, mais aussi son  
parler & ses façons de faire me sont tellemēt en  
l'ame, qu'il faut aduouër que rien ne me peut  
diuertir ny separer d'elle, & me figurant à tous  
coups de la voir deuant moy, il me semble que  
sa parole de mesme, me frappe tousiours aux  
oreilles. Mais encor' que ie ne sçache pas pein-  
dre, si ne laisserōs nous pour cela d'auoir sa res-  
semblance, si vous me promettez de me rēdre  
ce que ie vous remettray entre les mains. Et le  
Druide le luy ayāt promis il decrocha sa iuppē,  
& ouurāt la boîte qu'il portoit au col, il luy mō-  
tra la peinture d'Astree. Mais mō pere, luy dit-  
il, si vous la perdez, ou que vo' ne me la rēdiez,  
c'est chose tres-assuree que i'en mourray de  
dēplaisir, & qu'il n'y a excuse ny consolatiō qui  
m'en puisse garantir. Apres qu'Adamas eut  
promis par Teutates qu'il la luy rendroit, le

594. LA II. PARTIE D'ASTREE,  
Berger la luy remit entre les mains, mais non pas sans l'auoir baïsee plus d'une fois, & l'accompagnant tousiours de l'œil, comme la regrettant desia. le Druyde l'ayant quelque temps considerée, vrayement dit-il, mon enfant, ta follie est belle, & faut auouer que ie ne crois pas qu'il y ait visage plus beau, ny auquel il se lise vne plus grãde modestie d'Amour, ny vne plus douce seuerité. Heureux le pere qui a vntel enfãt, heureuse la mere qui l'a esleuee, heureux les yeux qui la voyent, mais plus heureux celuy qui aymé d'elle la possedera. A ce mot il la remit en sa boitte, avec promesse de la rapporter bien-tost, ce qu'il fit dans cinq ou six iours.

Ce fut en ce lieu qu'Astree & sa trouppẽ entrerent & virent tant de vers & d'escritures de Celadon, car depuis le Berger s'y plaisoit de sorte qu'il estoit tousiours ordinairement deuant l'image de sa Bergere, & l'adoroit de tout son cœur, & selon que les diuerses imaginations luy venoient, il les escriuoit & les mettoit comme pour offrande sur l'autel de la Deesse Astree, & fut ce Berger & Adamas que Syluandre rencontra la nuit discourant ensemble, car le Druyde par cette frequentation l'aima de sorte qu'il oubloit presque toute autre chose, & de mesme le Berger se sentoit tellement obligé à l'assistance qu'il receuoit de luy qu'il honnoroit comme son

pere . Leonide depuis ce temps-là n'alloit plus si souvent visiter les Bergeres qu'elle souloit, feignant lors que Paris luy en demandoit la raison, que la chasse l'occupoit entierement. Or Celadon vesquit de cette sorte, quelquesfois moins, quelquesfois plus affligé, selon que ses pensees le traittoient, iusques à ce qu'il rencontra Siluandre, entre les mains duquel il remit la lettre qu'il escriuoit à la Bergere Astree, & qui depuis fut cause de faire venir toute cettetroupe de Bergeres & de Bergers en ce lieu, où s'estant esgarée, elle fut contrainte de se reposer, en dessein de partir aussitost que la Lune commenceroit de paroistre; mais la peine que ces Bergeres auoient eue le iour & vne partie de la nuict, avec la fraischeur du lieu, les assoupit d'un plus long sommeil qu'elles n'auoient pensé: car tant s'en faut qu'elles se resueillassent lors que la Lune se leua, que le iour estoit desia grand, que les Bergers mesmes estoient encor tous endormis. Au contraire le triste Celadon, suiuant sa coustume, se leua de grand matin, afin de pouuoir entretenir ses pensees sans estre rencontré de personne, ayant ordinairement accoustumé de se leuer à telle heure, afin de pouuoir sortir dehors, quand chacun estoit encore endormy, & puis se renfermoit le plus souvent tant que iour duroit.

Le Soleil ne passeroit point encore, lors de fortune il adressa ses pas du costé où est cette troupe : Et parce qu'il s'en alloit en ses pensées, sans prendre garde à ce qui estoit autour, iamaïs homme ne fut plus esné que luy, quand tout à coup il appercut Astree. Elle auoit vn mouschoir dessus les yeus qui luy cachoit vne partie du visage, vn linge sous la teste, & l'autre estendu le long du cou. & le cottillon vn peu retroussé par derrière, ne cachoit pas entierement la beauté de la iambe: & d'autant que son corps de iuy s'approchoit vn peu, elle s'estoit delassée, & n'auoit rien sur le sein qu'un mouschoir de reserve. Par trauers duquel la blâcheur de sa gorge paroist merueilleusement; du bras qu'elle auoit sous la teste, on voyoit la manche auallée quelques sous le coude, permettant ainsi la vue d'un bras blanc & potelé, dont les veines par la delicatesse de la peau par leur couleur bleue descouuroiét leur diuers passages. Et quoy que de cette main elle tint sa coiffure, qui la niois s'estoit destachée, si est-ce que pour la seruir trop negligemment, vne partie de ses cheueux s'estoit esparse sur sa iouë, & l'autre prise à quelques ronces qui estoient voisines. O! quelle veüe fut celle-cy pour Celadon. Il fut tellement surpris, qu'il demeura immobile sans pouls, & sans haleine, & n'y auoit en luy autre signe de vie que le battement

accœur, & la veuë qui sembloit estre attachee sur ce beau visage. Mais il luy aduint  
comme à ces personnes qui ont longuement demeuré dans des profondes tenebres, qui sont tout à coup portees aux plus clairs rayons du Soleil: car tout ainsi qu'elles deueurent esblouyes partrop de clarté, de mesme pour auoir trop de contentement, il n'en pouuoit iouyr d'vn seul, les ayant eu tout à coup, & venant de quitter l'obscurité de ses esplaisirs. Quelque temps apres, ayant repris vn peu plus de force, il commença de considerer ce qu'il voyoit, tantost regardant le visage aymé, tantost le sein, de qui les larmes ne luy auoient iamais esté si decouuerts, & sans se pouuoir saouler de considerer toutes ces beautez, il eust voulu comme vn nouuel Argus, auoir le corps tout couuert d'yeux: mais lors qu'il estoit en cette agreable contemplation, voila sa pensee qui luy represente incontinent vn souuenir qui luy trouble toute sa ioye. Retire-toy, luy disoit-elle, retire-toy, infortuné Berger, de ce lieu bien-heureux, & lqu'il ne soit point dauantage profané par tes yeux. As-tu desia mis en oubly la deffense qui t'a esté faitte? ne sçais-tu pas qu'il ne t'est permis de te presenter deuant ses yeux? Et peux-tu mettre en oubly ce commandement, ou si tu t'en souuiens, y peux-tu contreuenir? Il se retira les bras



398 LA II. PARTIE D'ASTREE.

croisez, & les yeux tendus au Ciel, apres ces paroles, comme si ç'eussent esté des chaines qui le retirassent avec violence de ce lieu: mais certes ses pensées & les pas faisoient bien vn different chemin, car plus l'vn s'esloignoit d'Astree, & plus l'autre l'en approchoit. En fin l'ayant perduë de veüe, il demeura si troublé, qu'il fut contrainct de s'arrester tout court. De m'en aller, disoit-il, ie ne puis; de m'y en retourner, ie n'oserois; de demeurer icy, ie me traualle en vain, à quoy nous resoudrons nous donc? A recevoir, disoit-il apres, la faueur que le Ciel nous a faicte sans la luy auoir demandee. Mais comment contreuiendrons-nous au commandement de celle à qui nous n'auons iamais desobey? Mais, se respôdoit-il, ne contreuenant point à ce qu'elle m'a commandé, n'est-ce pas faute d'amour, si par crainte ie me priue de sa veüe? Or elle ne m'a pas commandé de ne la voir point: car dès lors ie me fusse priué de mes yeux, mais seulement que ie ne me fissé point voir à elle. Mais comment me verra-t'elle en dormant? Prenons donc Amour pour guide, & sous sa conduite allôs-le adorer en elle, comme au lieu où il est en sa plus grande gloire. Porté de cette consideration, il retourne sur ses pas, & marche le plus doucement qu'il pût pour ne l'esueiller, & d'aussi loing qu'il la peut apperceuoir, se iette à

genoux, l'adore & luy adresse d'une voix basse cette priere:

Grande & puissante Deesse, puis que les Dieux ne font pas mieux paroistre leur diuinité, en punissant qu'en pardonnant, voicy ie m'iette à genoux. Je ne veux point entrer en iugement avec toy, ny demander si la peine que i'ay supportee n'outre-passe point la grandeur de ma faute, puis qu'elle a esté commise par ignorance, mais seulement ie te requiers que la pitié t'esmeue en ce que mon amour t'a laissé insensible, & de rendre aussi bien cette preuue de ta diuinité, en me remettant en ma felicité perdue, que tu m'as osté le bonheur où tu m'auois esleué, puis que ma soumission ne te doit pas moins esmouuoir au pardon que mon offense inconnue au chastiment.

Ainsi disoit le triste Berger, n'osant presque laisser sortir ces mots de ses leures, de peur d'esueiller celle à qui il les adressoit: Et lors se releuant, s'approcha d'auantage d'elle, a fin de la mieux considerer: Mais lors qu'il estoit plus auant en cette contemplation par mal-heur Phillis se tourna d'un costé sur l'autre, sans toutesfois ouurir les yeux, ny s'eueiller: ce qui donna tant de crainte à Celadon, que se retirant promptement à costé, il fut contrainct de s'en retourner en sa triste demeure, où il ne se fust plustost renfermé, que repensant

à ceste rencontre, & à celle du iour precedent, il ne ſçauoit ſ'il en deuoit prendre v  
 preſage heureux, ou mal-heureux. Enſi  
 conſiderant l'effect de la lettre qu'il auoit re  
 miſe entre les mains de Siluandre ( car  
 croyoit bien qu'Aſtree enauoit ſçeu quelque  
 choſe ) il ſe reſolut d'en hazarder vne autre, &  
 pour ne perdre temps ſe deſpeſcha de l'eſcri  
 re, de peur que ſ'il tardoit trop, ces Bergers ne  
 s'eſueillaſſent. Il met ſur le ply de la lettre  
 comme il auoit deſia faiſt ſur l'autre, & ſor  
 tant haſtiuement ſ'en va au grand pas où il  
 auoit laiſſé ſa Bergeré : mais ayant peur que  
 elles ne ſe fuſſent eſueillées lors qu'il les ap  
 procha, il ſe couurit de quelques arbres, &  
 eſtendant la veüe de tous coſtez, connut bien  
 qu'elles ne ſ'eſtoient point eſueillées : mais  
 auſſi il vit bien que la compagnie eſtoit plus  
 grande qu'il n'auoit creu au commencement  
 parce qu'il apperceüt vn peu loing d'elles les  
 Bergers dont nous auons parlé : & pour ſça  
 uoir ſ'ils dormoient, & ſ'ils eſtoient de ſa  
 connoiſſance, il ſ'approcha doucement du  
 lieu où ils eſtoient, & le premier qu'il ren  
 contra, fut Siluandre. Ha ! fidelle amy, luy  
 dit-il d'une voix baſſe, laquelle eſt l'obligation  
 que ie t'ay, puis que tu as plus faiſt pour  
 moy que ie ne t'auois oſé demander ? Puiſſes  
 tu, Berger, receuoir de quelqu'un des miens  
 pour remerciement de ce bien-faiſt quelque

office signalé auprès de Diane, puis que de moy, il ne faut que tu esperes que de simples souhaits. Et lors tournant les yeux sur les autres quatre Bergers qui estoient auprès de luy, il n'en peust reconnoistre aucun : bien luy sembla-t'il d'auoir veu Tirsis autres-fois : voyant donc qu'ils estoient tous endormis, il s'achemine vers les Bergeres. Le Soleil estoit des-ja assez haut, & trouuant passage entre les arbres, commençoit d'esclairer en quelques lieux sur elles, de sorte que si ce Berger eust esté aussi iuste Iuge des beautez qu'il estoit parfait Amant, il eust bien peu dire à laquelle de toutes il falloit donner le prix de la beauté : mais si les longs ennuis d'Astree luy faisoient en quelque chose ceder pour lors à Diane, l'affection du Berger suppleoit de sorte ce defect, que le iugement n'en estoit iamais donné par luy à son desauantage. Et lors considerant particulièrement Astree, il se remet sur vn genouil, & s'approchant de sa belle main ne peut s'empescher de la luy baiser, puis auançant la jambe, & trainant l'autre doucement, luy mit sa lettre dans le sein, & transporté d'amour ne se peust garder d'accompagner sa main de la bouche. O perdu Berger ! quel fut alors le transport qui en te relevant te porta iusques à sa bouche ? Il fut tel enfin qu'oubliant presque la crainte qu'il auoit eue de l'esueiller, il l'appuya de sorte dessus, que la Bergere donna

figne de s'esueiller, & commençoit d'ouurer les yeux lors qu'il s'estoit à peine releué : Et n'eust esté que de fortune les rayons du Soleil qui luy donnoient sur le visage l'esbloüyrent de leur prompte clarté, il n'y a point de doute qu'elle l'eust reconnu : mais cela fut cause qu'elle ne peut que l'entrevoir comme vne ombre, & lors qu'elle voulut tourner la teste pour le suiure des yeux, ses cheueux qui estoient, comme j'ay dit, pris à des ronces s'arrestèrent avec telle douleur qu'elle ne peut s'empescher de faire vn cry assez haut, dont Phillis s'esueilla en sursaut, & luy demandant quel sujet elle auoit de crier, Astree luy montra ses cheueux. n'ayant encores la force de parler, tant elle estoit estoignée de ce qui luy estoit aduenü. Phillis en sous-riant les luy desprit, & se voulant r'asseoir en sa place, elle vit qu'Astree s'estoit leuee, & auoit laissé choir vn papier. Elle fut curieuse de le ramasser, & de la suiure à quinze ou vingt pas du lieu d'où elles s'estoient leuees. Et lors la triste Astree s'estant assise contre vn arbre deuint passer outre mesure, & sembloit presque sur le poinct d'éuanouyr : dont Phillis estonnée courut incontinent la soustenir, & lors qu'elle fut vn peu reuenüe : Helas ! ma sœur, dit-elle à Phillis, avec vn grand soupir, hélas ! qu'est-ce que j'ay veü ? & lors elle se taisoit pour quelque temps, estant contrainte de

souffrir, & peu apres recommençant par vn grand soupir, elle disoit: Helas! ma sœur, i'ay veu Celadon, ie veux dire que i'ay veu ce qui reste de Celadon. A ce mot de Celadon la voix se perdit en sa bouche, & la langue s'attacha à son Palais, puis serrant les mains ensemble, & tenant les yeux tendus au Ciel, sembloit luy demander secours en ce travail. Phillis qui la vit en cet estat, ayant ouy le peu de paroles qu'elle venoit de dire, eut soudain opinion qu'elle auoit eu quelque songe estrange qui l'auoit espouuantee de cette sorte, & pour l'en diuertir: Ma sœur, luy dit-elle, c'est vne folie de croire aux songes, car l'imagination nous represente en dormant ce que nos yeux ont veu en veillant, ou que nous auons fait ou pensé, si bien qu'ils ne sont pas presages du futur, mais seulement images du passé: Ah! ma sœur, interrompit Astree, ne croyez point que ce soit songe. Je l'ay veu de mes yeux, & soudain qu'il a connu que ie le regardois, il s'est éuanoüy en l'air. Peut-estre, ma sœur, respondit Phillis, auiez-vous opinion de veiller: car cela aduient bien souuent en dormant. Ne vous figurez point cela, dit Astree, veritablement ie veillois: Et comment est-ce, dit Phillis, que vous auez pris garde à luy? l'estois, respondit Astree, ny bien esueillée, ny bien endormie, lors que ie l'ay ouy

souffrir autour de moy, voire iusques auprès de mon visage, j'ay ouvert les yeux & ay veu l'ame de mon Berger deuant moy. Mais, ô Dieu, combien belle & pleine de clarté ! Elle estoit telle qu'il n'y a Soleil qui porte plus de rayons. Iugez-le, ma sœur, puis que j'en suis demeurée esbloüye, iusques à ce que j'ay esté icy. Mais aussi-tost que j'ay ietté l'œil sur luy, il s'est perdu aussi viste qu'un éclair. Et vraiment, ô belle ame ! tu as raison de ne vouloir que la venue de celle qui a sceu si mal mesnager ta vie, te soüille : Si te suis-je infiniment obligée, puis qu'ayant tant d'occasion de me hayr, tu me fais toutesfois paroître que ton amour continuë. Phillis toute estonnée créut alors que veritablement c'estoit l'ame de Céladon, & luy dit : Tout ce que nous pouuons faire pour ceux qui ne sont plus en cette vie, c'est d'en auoir la memoire, d'en redire les vertus, & de leur rendre le dernier office de pitié, qui est la sepulture. De sorte que ie suis d'aduís, dit-elle, que pour vostre contentement, & pour satisfaire à cette ame qui vous a tant aimée, vous luy fassiez dresser vn tombeau, afin de la mettre en quelque repos, & puis en conseruer la memoire parmy nous le plus longuement qu'il vous sera possible. Cela, dit Astree, feray-je toute ma vie : mais, ma sœur, ne sera-t'il point trouué mauvais, si n'estant point de mes parens, ie luy rends ce der-

nier office de la sepulture? Que peut-on dire, respondit-elle, sinon que ses parens, ne faisant pas leur devoir en cecy, vous faites ce qu'ils deuroient faire? Que s'il estoit en vie, il y auroit apparence de faire quelque doute, mais à cette heure qu'il est mort, on ne peut soupçonner que vostre amitié passée, qui n'est guiere plus inconnüe qu'à ceux qui n'ont iamais ouy dire vostre nom. Disant ces paroles elle tenoit le papier qu'elle auoit ramassé, & de fortune Astree iettant l'œil dessus, & reconnoissant l'écriture de Celadon, luy demanda quelle lettre elle tenoit en la main? Elle respondit qu'elle l'auoit ramassée, & que c'estoit elle qui l'auoit laissé cheoir quand elle s'estoit leuée. L'ay bien senty, dit alors Astree, que quelque chose m'est tombée du sein, mais i'estois tant hors de moy, que ie ne l'ay pas veu, & lors la prenant, & lisant ce qui estoit au dessus, elle dit que c'estoit la lettre que Siluandre auoit trouuée. Cela ne peut pas estre, dit Phillis, car ie l'ay serrée dans ma poche, & y mettant la main la trouua. Que sera-ce donc, respondit Astree, si est-elle écrite de la mesme main, & lors la despliant elle trouua qu'elle estoit telle:



## LETTRE DE CELADON

A LA BERGERE ASTREE.

**S**I l'occasion de vostre venue en ce lieu où le  
 Sreste de Celadon est encore, puis que les Dieux  
 le veulent ainsi, n'est que pour voir combien vous  
 avez pû, & pouvez sur luy, c'est trop de peine pour  
 chose de si peu de valeur. Que si quelque estincelle  
 de compassion vous y amène, quels services peu-  
 vent meriter une si grande recompense? Et si la  
 fortune seule vous y a conduite sans dessein, n'est-ce  
 pas trop de bon-heur pour une personne si malheu-  
 reuse? De sorte que quelque occasion que ce puisse  
 estre i'aduoûe que c'est sans raison. Si ce n'est qu'il soit  
 tres-raisonnable que comme l'affection que ie vous  
 porte outre-passe toutes les bornes de la raison, de mes-  
 me en ce qui touche cette affectiō la raison n'ait point  
 de lieu. Et par ainsi ie ne me dois plaindre qu'elle  
 n'ait esté appelée quand i'ay esté banny, ny qu'aux  
 ennuyes que ie souffre, elle ne puisse avoir quelque  
 place, estant tres-juste, que celui qui le premier a  
 desdaigné la raison, sente que la raison aussi le des-  
 daigne. Si ne laisseray-je de vous remercier au-  
 tant que peut faire l'ombre vaine de ce que i'ay  
 esté (car véritablement ie ne suis plus autre chose)  
 si vous estes venue voir combien vous pouvez sur  
 moy, car comme que ce soit, c'est un de mes plus

grands desirs d'estre en vostre memoire. Je vous remercie de mesme si la pitié vous y amene, car encor qu'elle soit bien tardive, ce n'est pas estre sans consolation que d'avoir en fin quelque consolation. Et aussi vous remercieray-je si c'est la fortune, puis que ie connois par là qu'il n'a tenu qu'à elle que ie n'aye plustost ressenty les effects de vostre douceur; & cette derniere consideration sera cause que comme par le iugement de tous ceux qui vous voyent, & par la grandeur de mon affection vous estes la plus belle & plus aymée Bergere de l'univers, de mesme ie me diray, puis que ma fortune & ma constance le veulent ainsi, le plus infortuné comme le plus fidelle de vos serviteurs.

Ce fut bien alors que ces Bergeres créurent que Celadon estoit mort, & que l'Amour fit resoudre Astree de luy rendre le dernier devoir de son amitié: & lors qu'elles se vouloient leuer pour esveiller Diane, & les autres Bergeres, parce qu'il estoit des-ja tard, & qu'elles craignoient que l'on ne fust en peine d'elles en leur hameau, elles apperceurent que Siluandre estoit venu aupres de Diane qui dormoit, & que demeurant rauy à la regarder, apres avoir esté quelque temps immobile, enfin il dit fort haut telles paroles:

## SONNET.

**L**A belle dont l'Amour me prine de repos,  
 Reposoit doucement sous l'ombre d'un bocca-  
 ges,  
 Là voloient les amours autour de son visage,  
 Qui naissoient de ses yeux, encor qu'ils fussent  
 clos.

Là les Zephirs changez en amoureux pro-  
 pos,  
 Rendoient pour ses amours un amoureux hom-  
 mage:  
 Et les arbres charmez de tant d'amours esclos,  
 N'en estoient garantis par les loix de leur âge.

Hommes, Faunes, ny Dieux, rien n'estoit à l'en-  
 tour,  
 Contemplant ce sommeil, qui ne bruslast d'amour,  
 Et perdist le repos pendant qu'elle repose.

Quella estes vous, beauté, quand vaincre vous  
 voulez,  
 Puis que sans ce dessein tellement vous bruslez,  
 Que vous voir, vous aimer, n'est qu'une mesme  
 chose?

Il parloit ainsi haut, parce qu'il ne craignoit de l'esueiller, ayant eu commandement d'elle de le faire aussi tost mesme que la Lune lui-roit: mais la bonne fortune de Celadon ne le voulut, afin qu'il eust ce contentement de voir sa Maistresse en ce lieu, & fut cause qu'en-  
cor que Siluandre eut veillé en vne partie de la nuit, il n'eut toutesfois la hardiesse d'interrompre le sommeil de sa Maistresse, craignant qu'elle s'en trouuast mal, ou que peut-estre elle eust trop d'incommodité à marcher sous la foible lueur de la Lune parmy ce bois. Apres que ce Berger eut proferé ces paroles, il se mit à genoux pour baiser vne main, mais ayant peur d'estre apperceu des deux Bergeres qu'il ne vit plus en leurs places, il se releua marry d'en auoir tant fait, si toutesfois il auoit esté ven. Cependant ces deux Bergeres le regardoient, & Phillis qui estoit bien ayse de diuertir Astree: Ne me croyez iamais, ma sœur, luy dit-elle, si ce Berger n'aime Diane, & s'il n'a esté moins fin qu'il ne pensoit estre. I'en parlois hier à Diane, respondit tristement Astree, & selon ce que i'en pûs reconnoistre, il n'en doit attendre que du desplaisir: car non seulement elle ne le veut point aimer, mais ne veut pas mesme sçauoir qu'il l'aime. Voila, adioustta Phillis, vne resolution qui semble deuoir conduire en peu de temps Siluandre aux termes de Celadon, & Diane à

610. LA II. PARTIE D'ASTREE,  
ceux d'Astree. Ha! ma sœur, dit Astree, Sil-  
uandre court bien cette fortune, mais tant  
que Diane s'exemptera d'amour, elle ne iouë-  
ra iamais vn si mal-heureux personnage que  
le mien. Je vous l'auoüe, repliqua Phillis, que  
tant que veritablement elle sera exempte d'a-  
mour, elle ne sera point en ce danger, mais si  
ce n'estoit que par dissimulation qu'elle en fust  
exempte, qu'en iugeriez-vous? Qu'elle seroit  
heureuse par opinion, dit Astree, & qu'en  
effect elle seroit mal-heureuse: mais il n'y a  
gueres encores d'apparence: l'humeur de Dia-  
ne, & les perfections de Siluandre n'estans  
point telles que la Bergere puisse estre prise  
facilement, ny luy propre sujet pour la pou-  
voir prendre. Et à ce mot prenant Phillis par  
la main, elle se leua pour aller trouuer Dia-  
ne: toutesfois, Phillis ne laissa point de luy  
respondre: O ma sœur, que vous estes deceüe  
si vous auez cette opinion! car pour ce qui  
concerne les merites de Siluandre, croyez que  
quand vn Berger a dessein de plaire, il se rend  
tout autre qu'il n'est pas lors qu'il vit noncha-  
llemment. De là aduient que quelquefois l'on  
s'estonne si fort de voir des Bergers chers &  
aimez, quel'on iuge toutesfois si des-agrea-  
bles: Et de là, ce crois-ie, a pris naissance ce  
vieil Prouerbe: Nulles amours laides; voire ie  
diray bien dauantage, que ie n'ay encores veu  
iusques icy Berger, qui ait esté des-agreable à

elle qu'il a recherchee s'il n'y a point eu  
 autre occasion de haine que son amour, tant  
 cette recherche & ce desir de plaire, rend  
 greables ceux qui ont dessein de se faire ai-  
 mer. Que si cela aduient en general à tous, à  
 plus forte raison à Siluandre, de qui le corps  
 n'est point si des-agreable que la beauté de  
 l'esprit ne puisse aysement suppléer à tous ces  
 defauts : & quant à ce qui est de l'humeur de  
 Diane, l'amitié qu'elle a portée à Philandre, est  
 une preuue certaine qu'elle n'a pas tousiours  
 esté insensible à l'amour : Et qui peut empes-  
 cher que ce qui luy est arriué vne fois, ne luy  
 aduienne encore vne autre ? Quant à moy ie  
 croy qu'Amour n'a pas oublié l'adresse dont  
 l'vsa la premiere fois qu'elle fut blessée, & que  
 Siluandre peut bien auoir la mesme fortune  
 que Philandre a eüe. C'est pourquoy, respon-  
 dit Astree en luy serrant la main, ietiens pour  
 chose impossible que iamais Diane se laisse re-  
 prendre à l'Amour : & en cela nous sommes  
 tous & moy de differente opinion : car ie croy  
 que fort aysement vne fille qui n'a iamais rien  
 aimé, se laissera emporter à ces douces flatte-  
 ries, mais du tout impossible seló mō humeur,  
 qu'une personne aduisee ayant aimé & perdu  
 à personne aimée, puisse iamais plus laisser  
 prendre racine à vne autre amour dans son  
 ame, & me semble que pour cette occasion le  
 Ciprez seroit vn bon symbole de mon amitié,

612 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
puis qu'estant couppé il ne reiette iamais. A  
ces dernieres paroles elles arriuerēt si pres de  
Diane que Phillis ne luy peut respondre autre  
chose sinon: Nous verrons bien-tost, ma seur,  
qui de nous deux aura fait vn plus certain iu-  
gement.

Cependant que ces Bergeres parloient de  
cette sorte, Paris, Hylas, Tyrſis, & Therſan-  
dre ayant eſtē eſueillez par Siluandre, s'en  
venoient trouuer ces Bergeres, & parloient si  
haut en s'enapprochant, que Diane s'eſucilla  
presque au meſme temps. que Phillis la vou-  
loit pousser de la main. Elle fut honteuse de  
se voir presque toute deshaillee en si bonne  
compagnie, & cela fut cause que ramassant  
son poil d'une main, & couurant son sein de  
l'autre elle s'esloigna entre quelques arbres,  
où Astree & Phillis la ſuiuirent, & luy ratonte-  
rent cependant qu'elle se coiffoit, la vision  
d'Astree, la lettre qui luy estoit tombée du  
sein, & en fin la resolution qu'elle auoit prise  
de faire vn vain tombeau à l'ame de Celadon,  
puis que ses parens n'auoient point de soucy  
de son repos. Cet office, respondit Diane, est  
vrayement plein de pitié & de pieté, & quant  
à moy il n'y a rien que i'y des-appreue, si-  
non que ce sera donner occasion à plusieurs  
de parler, trouuant estrange que l'inimitié de  
vos parens soit changee en vne si bonne vo-  
lonté. Comment estrange? repliqua la triste

bergere; il le deuroit bien sembler dauanta-  
 ge, si cette inimitié dont vous parlez duroit  
 encores apres la mort. Si Celadon viuoit, il  
 n'y a point de doute que ie ne voudrois pas,  
 que l'amitié que ie luy porte fust reconnuë:  
 mais helas! puis que pour mon malheur il n'est  
 plus parmy les hommes, si ce n'est assez que  
 les hommes la connoissent, ie veux bien que  
 la terre & le Ciel ne l'ignorent pas. Et voicy  
 la raison sur quoy ie me fonde: Mes amies ne  
 trouueront iamais mauuais ce qui me plaira,  
 quant aux autres, tant s'en faut que ie me  
 vueille priuer pour elles de mon contente-  
 ment, que ce m'est plaisir de leur desplaire.  
 Puis que vous auez fait cette resolution, res-  
 pondit Diane, le plustost que vous la pourrez  
 mettre en effect, sera le meilleur, ce me sem-  
 ble, & si vous croyez mon conseil, ce sera auant  
 que partir d'icy. Je m'asseure que ie le feray  
 bien faire à Paris en son nom, & toutesfois à  
 vostre intention: mais, respondit Phillis, où  
 trouueroit-on les choses necessaires, si nous  
 n'allions en nostre hameau? Le Temple, dit  
 Diane, de la bonne Deesse où les filles Druides  
 & les Vestales demeurent, n'est pas loing d'icy:  
 si quelqu'une de nous y va accompagné de l'un  
 de ces Bergers, il ne nous fera rien refusé d'y-  
 ne si sainte compagnie pour un si bon dessein:  
 mais appellés Paris & ces Bergers qui nous en  
 diront leur aduis. Phillis à ce mot les appellant



ils vindrent vers elle, & Diane tirant Paris à part, luy fit entendre la vision & le dessein d'Astree: Et parce, continua-t'elle, que la médisance a les ongles si aiguës qu'elle trouueroit prise sur le plus poly d'un enclume, ie desire de vous cette courtoisie, que ce tombeau soit élevé en vostre nom, à l'intention toutesfois de la Bergere. Vous pouuez, dit Paris, disposer entièrement de tout ce qui est en mon pouuoir, faut seulement que vous preniez la peine de me commander: car ie perdray seulement la volonté de vous faire seruice, quand ie seray priué de la connoissance de moy-mesme.

Après que Diane l'eut remercié le plus honnestement qu'il luy fut possible, elle le pria de faire donc entendre sa volonté à toute la troupe: ce qu'il fit si discrettement qu'il n'y eut personne, horsmis Siluandre, qui ne creust que veritablement ce dessein venoit de luy seul: mais ce Berger qui n'ignoroit pas l'amitié qu'Astree portoit à Celadon, se douta bien que ce n'estoit que pour la courir aux pl<sup>s</sup> curieux. Et parce qu'il estimoit la vertu d'Astree, luy-mesme s'aïda en cette dissimulation, & s'offrit d'aller au Temple de la bonne Deesse, pour auoir des choses necessaires; Astree y voulut aller aussi, pensant que sa presence y rapporteroit beaucoup, à cause de l'amitié que Chrifante la principale des filles Druides luy portoit. Elle pria donc Phillis & Laonice de de-

meurer avec Diane en ce lieu, cependant que Madonthe & elle s'en iroient avec Siluandre & Therfandre au Temple qui estoit proche de là : avec promesse d'estre aussi-tost de retour que Paris & ces autres Bergeres auoient esleué les Gazons, & préparé les fleurs & les choses necessaires. Ainsi s'en alla la Bergere Astree : & Paris mettant la main à l'œuvre choisit le plus pres du lieu où elles auoient dormy, vn endroit qui estoit vuide d'arbres, & où l'herbe semee de diuerses fleurs sembloit estre reseruee à vn semblable office. Tyrcis & Hylas avec le fer de leur houlette & les cousteaux qu'ils portoient à leurs ceintures, n'ayant point de meilleurs outils, luy aidoint à traïsser & couper les gazons, & apres à les esleuer l'un sur l'autre en façon de tombeau, cependant que Diane, Phillis, & Laonice, d'un costé cueilloient diuerses fleurs pour les semer dessus quand la ceremonie se feroit, & diligenterent de sorte qu'ils paracheuerent en peu de temps. Or il ne falloit que la perche pour mettre la ressemblance d'une colombe dessus pour marque du lieu où estoit mort Celadon, & de quoy grauer ou escrire le tiltre ou l'epitaphe: mais n'ayant ny hache pour couper, ny encre pour escrire, ils estoient bien empeschez. En fin Tyrcis se ressouuint qu'au Temple de la Deesse Astree, Hylas auoit trouué de quoy escrire, & que sans doute il y auoit laissé

l'escritoire, ils le prièrent d'y aller, & luy promirent qu'ils l'attendroient. Luy pour obeyr à sa Maistresse parut incontinent, avec promesse de reuenir bien-tost : & Paris desirieux de tenir toute chose presté, s'adressant à Diane, luy dist qu'il seroit à propos de choisir cependant la perche, qu'ils essayeroient de couper peu à peu avec leurs cousteaux, & pour ne faillir Astree à son retour, ils allerent du costé qu'elle deuoit reuenir. Laisant donc la riuere à main gauche, ils se mirent pas à pas à rechercher parmy ces arbres quelque branche qui leur fust propre, & ne se donnerent garde qu'ils furent de cette sorte presque hors du bois, sans rencôtrer ce qu'ils cherchoient, parce que Diane pensant que Paris s'en prist garde, n'y regardoit pas, & Paris estoit de sorte attentif à elle qu'il ne pensoit point à sa queste. Dequoy Diane s'apperceuant, dit à Tyrcis : le crois que nous serons si difficiles en nostre choix que tout ce bois ne nous contentera pas. Si me semble-t'il, respondit Tyrcis, que j'ay veu des branches assez bonnes : Il faut, respondit Paris, qu'elles soient biē grandes, autrement elles ne sçauroient seruir. Mais, respōdit Tyrcis, si elles le sont trop, le vent les abbat incontinent : de sorte que quand elles ont vingt ou vingt-cinq pieds c'est assez : il est vray dit Paris, mais il faut que ie confesse que j'ay pensé ailleurs, & que ie n'y ay pas pris garde.

Est-ce ainsi, interrompit Diane en souffrant, que vous nous faites perdre nos pas inutilement? Alors Paris se retournant vers Tyrcis, le pria que s'il en remarquoit quelqu'une qui fust bonne, il l'en aduertist, & puis adressant sa parole à Diane: Ne me blasmez point, belle Diane, de la faute que vous me faites commettre: car est-il possible d'estre auprès de vous, & penser à quelque autre chose? Je ne crois pas, répondit Diane, qu'il vous doive estre plus difficile qu'à moy estant auprès de vous de pēser ailleurs. Si vos merites & ce qui est en moy, répondit Paris, estoient esgaux, ou que nos volontez fussent semblables, il y auroit de l'apparence en ce que vous dittes. S'il y a du defaut, dit Diane, il est de mon costé. Ouy bien, adiousta incontinent Paris, en'ce qui est cause que ie ne puis arrester vostre pēsee. Je l'entends autrement, dit Diane, car ie vous estime & vous honore comme ie dois. Pleust à Dieu, Diane, répondit Paris, avec vn grand soupir, que vous fussiez aussi véritable que vous estes belle. Vous ne desirez pas, dit la Bergere, beaucoup de verité en moy. Mais en quoy me iugez-vous mēsongere? puis-je faire plus d'estime de vous, ou demandez vous que ie vous rēde plus d'honneur? s'il y a en cela de la faute, accusez-vous en, puis que vous ne le voulez pas. Cet honneur & cette estime dont vous parlez, dit-il, n'est pas ce que ie demande,

tant s'en faut, c'est ce qui me rend témoignage du contraire: mais changez cette estime en amitié, & cet honneur en familiarité, & ie seray content. Vous estes trop raisonnable, respondit-elle, pour en vouloir dauantage de moy, contentez-vous, gentil Paris, que ie vous aime, & vis avec vous comme si vous estiez mon frere. Ce n'est pas que ie ne sçache bien qu'estant ce que vous estes, vne Bergere telle que ie suis ne le deuroit pas oster, mais j'aime mieux faillir aux loix de la civilisé que de vo<sup>r</sup> déplaire, puis que vous le voulez ainsi. C'est bien, repliqua Paris, vn commencement de ce que ie desire, mais non pas tout ce que ie veux. En cela, dit Diane, comme en toute autre chose, il faut que vous regliez vostre volonté à la raison. Il vous est aisé, respondit Paris, de donner & suivre ce conseil, mais n'est il pas raisonnable, que quelquesfois Diane choisisse quelqu'un qu'elle rendra heureux, & avec qui elle puisse viure heureuse. Ce choix, repliqua-t-elle, est bien mal-aisé à faire, & pour ne m'y tromper, ie le remettray tousiours à ceux qui sont plus sages que moy. Et qui sont-ils? adiousta Paris. Et qui peuvent-ils estre, dit-elle, sinon ma mere & mon oncle? Paris vouloit respondre lors que Tyrcis l'interrompit pour luy monstrier vne ieune branche. Diane en fut bien aise: car ce discours commençoit de la presser bien fort, & au contraire Paris bien en-

nuyé qui desiroit de sçauoir d'elle si elle auroit  
 agreable qu'il leur en parlaſt, mais elle qui le  
 reconnut biē, pria Phillis de ne l'eſloigner plus  
 comme elle auoit faiēt, de peur que Paris ne  
 reprit ſon diſcours. Ayant donc choiſi cette  
 perche, ils eſſayerent de la couper, mais  
 leurs couſteaux n'eſtant pas aſſez forts ils ſe  
 contenterent de la marquer en attendant que  
 Aſtree fuſt de retour; croyant bien que Siluan-  
 dre n'auroit oubliē ce qu'il faudroit pour cet  
 effect. Reprenant donc le chemin du Tem-  
 ple de la bonne Deeſſe, ils ſ'en alloient au  
 petit pas, & peut-eſtre que Paris vouloit retour-  
 ner ſur les diſcours qu'ils auoient laiſſez, lors  
 qu'ils apperceurent à la ſortie du bois vne Ber-  
 gere qui ſe peignoit ſous vn large Sycomore:  
 & parce que ſes cheueux blonds & crespes  
 eſtoiēt ſi lōgs qu'ils la couuroiēt preſque toute,  
 d'autāt qu'elle eſtoit aſſiſe, ils ne ſçurent d'a-  
 bord iuger ce que c'eſtoit: mais ſ'e eſtāt vn peu  
 approchez, & ayant raſermy leur veuē ils re-  
 conneurent que c'eſtoit vne Bergere: ſon viſa-  
 ge toutesfois, que les cheueux cachoiēt en par-  
 tie, ne pouuant eſtre bien veu par eux, leur  
 donna la curioſité de ſ'en approcher dauanta-  
 ge. Et lors qu'ils eſſayoient de la connoiſtre, ils  
 virent vn ieune berger qui ſe vint ietter de-  
 uant elle à genoux, la ſurprenāt, de ſorte qu'elle  
 n'audit eu le loifir de ſe leuer. Ny ce Berger,  
 ny cette Bergere, ne peurent eſtre reconus de

cette troupe, encores qu'ils fussent d'un hameau assez voisin: Quât à la Bergere elle pouvoit estre ditte belle, & la nonchalance de ses cheveux & de ses habits luy adioustoit plustost cette grace qu'elle ne luy en ostoit. Mais qui les rendit encor plus estonnez, fut qu'ils virent le long d'un petit pré un autre Berger qui de fortune suruenant en ce lieu les auoit apperceus & les consideroit avec une si grande inquietude, qu'encores qu'il monstast de se vouloir cacher, si ne se pouuoit-il empescher de paroistre & de faire bruit par ses diuers mouuemens. Quelquesfois il auançoit la teste à costé de quelques brâches qui le couuroient, & prestoit l'oreille pour ouyr ce qu'ils disoient, d'autresfois il mettoit un doigt dans sa bouche & le serroit entre ses dents, peu apres de cette mesme main, il se grattoit la teste, & en fin lors qu'il entr'oyoit quelque mot, il serroit les deux mains ensemble, & les laissoit choir sur ses cuisses: & bref portoit si impatiemment de les voir ensemble, qu'il n'auoit nulle fermeté en ses actions. D'autre costé la Bergere faisoit paroistre d'auoir si peu agreable la venue de celui qui estoit à genoux deuant elle, qu'elle ne daignoit pas seulement tourner les yeux vers luy, & sembloit qu'elle se hastast de paracheuer sa coiffure, afin de s'emaller plustost de ce lieu. Diane & sa troupe voyant la beauté & le desdain de la Bergere, l'affection & soub-

mission de celuy qui estoit à genoux, & les apprehensions de celuy qui les regardoit, prendrent volonté de sçauoir dauantage de leurs affaires. Et pource en attendant qu'Astree reuint: ils s'en approcherent le plus qu'ils peurēt sans en estre veus, & lors ils ouyrent que ce Berger après vn grand soupir, reprenoit la parole de cette sorte: Est-il possible, Bergere, que vous n'ayez iamais agreable ny la volonté que i'ay de vous seruir, ny la contraincte que vous faictes de vous aimer? Le ne sçay, respondit-elle desdaigneusement, ny quelle est cette volonté, ny quelle est cette contrainte dont vous me parlez, mais ie sçay que venant de vous ny l'vn ny l'autre ne me sçauroit plaire. Que vous ne sçachiez point, repliqua le Berger, ny quelles sont vos chaines, ny quelle est ma seruitude: cela ne me remet pas en liberté, mais que vous ne les ayez point agreables, d'autant qu'elles me touchent, c'est bien le plus grand mal qui me puisse arriuer. Si la coustume, dit la Bergere, rend toutes choses pour difficiles qu'elles soient, aisees à supporter, vous ne deuez pas beaucoup ressentir le mal que vous dittes, puisqu'il y a si long-temps que vous y deuez estre accoustumé? Car dès l'heure que vous me declarastes vostre volonté, ie vous fis entendre la mienne si franchement que vous en sçeustes autāt la premiere fois que vous en auez iamais sçeu depuis, ny que vous en sçauerez iamais:



Ha! Doris, répondit le Berger, si mon ame s'endurcissoit aussi bien à vos desdains qu'à vostre cœur à mes prières, il est certain qu'à desormais ie ne les sentirois plus; mais, hélas! cette coustume ne sert qu'à me rendre plus sensible, & tant s'en faut qu'elle m'allege que tout ainsi que celuy est toujours plus trauaillé qui continuë de porter vn pesant fardeau, de mesme est-il de cette coustume qui ne fait que rendre ma peine plus insupportable. La Bergere demeura quelque temps sans luy répondre, comme si elle eust esté attentive à s'habiller, mais voyant qu'il ouuroit la bouche pour recommencer, elle l'interrompit par ces paroles: Voyez-vous, Adraste, tous vos discours ne seruent de rien, & vous diray encore vne fois pour toutes que ie ne veux ny estre aimée, ny aimer, & si vous ne voulez estre hay de moy, ne m'en importunez plus. O Dieux! dit le Berger, qu'est-ce que j'entends? & lors se tournant vers elle: Est-il possible, luy dit-il, Bergere, que les Dieux ne se lassent iamais d'estre adorez des mortels, & que vous soyez ennuyée de l'estre de moy? Ne vous en estonnez point, Adraste, dit la Bergere, c'est que ie ne suis point Deesse; que si ie l'estois, & que l'on ne me fit point de plus agreables sacrifices que les vostres, j'aimerois mieux estre sans temples & sans autels. Et à ce mot ayant paracheué de s'habiller,

elle ramassa sa houlette qui estoit à terre, & partit de ce lieu, laissant ce pauvre Berger tant affligé, qu'il n'eut ny la force, ny la hardiesse de la suivre.

Diane la voyant partir fut en volôté de l'appeller, mais considérant que sans y prendre garde elle s'en alloit vers l'autre Berger, elle pensa bien qu'il l'arresteroit, & que par ce moyen elle pourroit apprendre davantage de ses nouvelles: & de fait cet autre Berger la voyant venir vers luy, l'alla rencontrer, & la print par sa robbe, de peur qu'elle ne passast outre: mais elle qui fuyoit encore plus celuy-cy, voulût rudement se demesler de ses mains, se laissa cheoir si à propos qu'il s'ébloit qu'elle se fust assise de son gré. Le Berger se ietta incōtinent à genoux, & luy demandant pardon de cette faute! Ce n'est point de cette-cy, dit elle, Berger, qu'il faut que vous vous repétiez, mais de celle qui a fait perdre toute la bonne volōté que ie vous ay iamais portee. Pour celle-là, respondit incōtinent le Berger, au lieu des paroles i'y mettrois le sang & la vie, mais ie n'ose vous en supplier sinō avec le silence & la submission, puisque aussi bien ie ne sçay quelle elle est veritablemēt. Il n'y a, Palemō, repliqua r'elle, plus grande ignorance, que de celuy qui ne veut pas sçauoir quelque chose: mais cela ne me touche poit. Je suis guerrie de ceste blessure, & de telle sorte que la marque n'y paroist plus.

Il est aisé, dit le Berger, de guerir d'une playe qui n'a pas esté grande. Je ne vous diray pas, respondit-elle, qu'elle elle a esté pour n'augmenter dauantage vostre vanité, tant y a que j'aimerois mieux la mort que de retóber aux mesmes accidens dont ie suis sortie. Or voyez, dit alors le Berger, à quel point ie suis reduit: l'affection que ie vous porte a tant de puissance sur moy, que si la condition où vous estes, vous plaist autant que vous dittes, elle me defend de vouloir que vous la changiez iamais, pourueu que vous permettiez que ie retourne en celle où ie soulois estre. Et de mesme, dit-elle, considerez combien ie suis esloignée & differente de vous, puisque j'aimerois mieux ne voir iamais personne que si ie vous voyois en l'estat où vous souliez estre. Et pour preuve que ie dis vray, ou ne m'en parlez plus, ou ne me retenez plus icy par force, Puis, dit-il, que vous me defendez la parole, ou le contentement d'estre aupres de vous, permettez-moy pour le moins de chanter ce que mes yeux ne cesseront iamais de pleurer. Et lors il souspira ces vers, ausquels pour luy déplaire elle respondit.

DIALO-

## DIALOGVE.

## PALEMON, DORIS.

## I.

PAL. **S**I j'aime autre que vous que ie meure, *Et soudain*

D'eternelle douleur cette mort soit suivie.

DOR. Que ie puisse mourir d'un tourment inhumain,

Si d'aimer rien que moy ie prens iamaïs enuie.

## II.

P. Aimez ou n'aimez point, toujours vous adorant,

Vous verrez que ma foy se rendra plus extrême.

D. Aimez ou n'aimez point, il m'est indifferant,

Mais vous ne verrez point que iamaïs ie vous aime.

## III.

P. Je vaincray vous aimant toute difficulté,  
Encor qu'à mon dessein le Ciel mesme s'oppose.

D. Mon cœur est tellement de l'Amour rebutté,  
Que pour ne vous aymer il vaincra toute chose.

2. Part.

Rr.

## I V.

P. *Si le Ciele estoit iuste, il puniroit en vous  
Cet orgueil qui vous fait mespriser tous les hommes.*

D. *Mais tant s'en fant le Ciel estant tres-inste en  
nous,  
Nous detient l'un & l'autre au dessein où nous som-  
mes.*

## V.

P. *Quand il vent qu'on vous aime, il est iuste en ce  
point:*

*Mais iniuste en ostant à l'Amour l'esperance.*

D. *S'il vent que vous aimiez, & que ie n'aime  
point,*

*Il vange mon Amour & punit vostre offence.*

Encor que Doris ne fist responce au Berger, qui ne luy rendist tesmoignage de mauuaise volonté, si ne laissoit-il de prendre quelque es-  
pece de consentement à la voir & l'entretenir, de sorte qu'il n'eut si tost mis fin à ce qu'il chatoit si elle ne luy eust faussé compaignie. Et parce qu'elle vouloit éuiter le premier Berger, elle s'en vint droit à Diâne sans l'auoir apper-  
ceue, qui voyant alors qu'elle ne se pouuoit plus cacher, s'auança avec sa troupe vers cette Bergere, & apres l'auoir saluée, luy dit: Ie ne m'estonne plus, gentille Doris, si ces Bergers

que ie viens de voir aupres de vous sont tant espris de vostre beauté, puis qu'elle est telle qu'il faudroit estre priué de veüe pour ne l'admirer : mais ie ne puis assez trouuer estrange la cruauté dont vous vsez enuers eux, puis que vous estes seule qui mesprisez ce qui est vostre, & que vous auez acquis auec de si belles & de si cheres armes. Cependant que Diane parloit ainsi, Polemon y arriua, & peut ouïr la response de Doris qui fut telle. Sage Bergere la beauté que pour m'obliger, vous dittes estre en moy, est veritablement admiree en vous de tous ceux qui vous voyent, & ne sçay auec quelles armes ie puis auoir acquis ceux dont vous parlez, sinon qu'elles doiuent estre fort mal-heureuses d'auoir fait vne telle conqueste. La beauté, dit Diane, sied aussi bien aux filles, que l'orgueil & la presumption est mal-seante aux belles. Si vous sçauiez, respondit l'estrangere, quelle est l'occasion qui me fait parler ainsi, vous admireriez la puissance que i'ay sur moy-mesme de ne pouuoir seulement regarder ce Berger. A ce mot Palemon se ietta à leurs genoux, & les mains iointes dans son chapeau: Je vous supplie & coniure, dit-il, ô sage & discrette bergere, si vo<sup>s</sup> aimez par la personne que vous honorez de vostre amitié, & si vous n'aimez point par vous mesme, & par la douceur que vos yeux promettēt, de prédre la peine d'ouïr nostre differēt, & si vous me iugez,

coupable, ie ne veux pas que la vie me demeure; & si au contraire elle a le tort, ie demande seulement qu'elle me permette, ainsi qu'elle me contrainct, de passer le reste de mes iours en la seruant.

Diane vouloit respondre lors qu'elle vit approcher Astree qui reuenoit du temple avec vne troupe bien plus grande qu'elle n'y estoit pas allée: car la Nymphé Leonide y estoit, & Chrisante la principale des Druydes, avec l'une de ses filles, qui venoient pour honorer les funerailles de Celadon, conduisant mesme le Vacie du lieu, qui estoit celuy qui ordinairement faisoit les sacrifices iournaliers pour le hameau, dans le temple de la bonne Deesse. Celuy-cy auoit apporté tout ce qui estoit necessaire pour le tombeau vuide de Celadon, & les filles Druydes avec Chrisate estoient chargees les vnes de fleurs, les autres de lait, & les autres de vin & d'eau, & deuant elles touchoient les brebis & ieunes taureaux necessaires. Lycidas mesme estant allé ce matin au Temple de la bonne Deesse rendre quelque vœu, que sa ialousie peut-estre luy auoit fait faire, s'y rencontra tant à propos qu'estant aduertuy du dessein de Paris pour le repos de son frere, & se souuenant qu'il auoit manqué à ce deuoir, se resolut, pressé de ce remors, d'y assister, quoy qu'il receut vn extrême desplaisir de voir Phillis & Syluandre. Et pour eet effect

ayant choisi vne grande truye pour en faire sacrifice selon la coustume à Cerés & à la Terre, il suiuoit lentement cette troupe.

Diane donc voyant approcher cette grande compagnie, ne peut respondre, ny au Berger, ny à la Bergere, sinon que la Nymphé Leonide qui venoit en ce lieu auéc tant de Druydes, seroit bien aise d'ouyr leur different & de les mettre en repos, apres toutesfois que la ceremonie seroit paracheuee, à laquelle ils feroient vn acte de pitié d'assister. Et sans attendre leur response, s'aduança avec Paris, & alla salüer la Nymphé & Crisante: & apres quelques propos communs, le Vacie demanda là où le vain tombeau auoit esté esleué pour Celadon, afin de ne perdre dauātage de tēps: & y estant conduit par Paris, il mit la main à l'œuure: mais premierement par la truye que Lycidas offrit, qui fut sacrifiée à Cerés & à la Terre, & puis tuant les brebis & les ieunes taureaux noirs, en receut le sang dans des coupes. Il disposa les filles Druydes selō la Ceremonie: aux vnes il donna le laiēt sacré; aux autres le vin, & choisissant Lycidas pour faire porter l'eau Arferiale: & s'approchant du vain tombeau, l'arrousa de toutes ces choses avec vn petit rameau de Ciprés, appellāt par diuerses fois l'ame de Celadon: & apres versant l'eau aux Dieux Manes, il respendit le vin, le laiēt, & le sang sur le tombeau, appellāt encores l'ame



AVX  
DIEUX MANES  
ET  
A LA MEMOIRE ETERNELLE  
DU PLUS AIMABLE BERGER  
de Lignon.

**A** MOVR. QUI PAR, IMPRUDENCE, FUT.  
CAYSE.  
DE LA MORT. DE CELADON.  
APRES. AVOIR. NOYE SON. BANDEAU. DE.  
SES. PLEURS.  
ROMPV. SON. ARC.  
FROISSE. SES. TRAICTS.  
ESTAINTE. A. JAMAIS. SON. FLAMBEAU.  
L'VY. REND.  
PLEIN. DE. TRISTESSE. ET. DE. DESOLATION.  
CE. DERNIER. DEVOIR.  
ET. APEND.  
SA. DESPOUILLE. SUR. CE. TOMBEAU.  
POVR. MARQUE. ETERNELLE.  
QV'AYANT. PERDV. VN. SVBIET. SI AIMABLE.  
IL. NE. DAIGNEROIT. PLUS.  
EMPLOYER. SES. TRAITS. NI. SES. FLAMMES.  
INVILES.

Il fut très à propos pour Astree que tous les Bergers & Bergeres fissent le tour de ce vain tombeau en confusion, & criaissent à Celadon l'éternel adieu: car si elle eust esté seule, elle eut donné trop de cognoissance du regret qu'elle en auoit, mais parmy les autres son ennuy ne parut gueres. Or toutes ces choses estant finies il ne restoit plus que de mettre la perche dessus avec la figure de la colôbe tournée du costé où Celadon estoit mort: ce que le Vacie ne sçachant, il fallut qu'Astree le desseignast elle mesme, qui ne fut pas vn petit renouvellement de ses ennuis, remettant alors en sa memoire ce miserable accident. Cette perche doncques estant dressée, il ne falloit plus qu'y attacher le tiltre que Siluandre escriuoit sur vne table que le Vacie auoit apportée, ne l'ayant pû escrire auparauant, parce que Hylas qui estoit allé chercher vne escritoire, n'estoit point retourné pour s'estre amusé aupres de quelques Bergeres, qu'il rencontra en allant au temple de la Deesse Astree. Le tiltre que Siluandre escriuit estoit tel:

AVX  
DIEUX MAN

ET  
A LA MEMOIRE F  
DU PLUS AIMABLE, de, croyez,  
de Ligne, se peuvent

**A** MOVR. QVI. PA. forte que vous  
de vous, s'il vous  
CA. ens, & en ordon-  
DE. LA. MOR. la raison, mais l'a-  
APRES. AVOIR. N. car c'est à sa iustice,  
S. aucun autre des Dieux  
ROM. demander secours. Sans  
FROI. Nymphes, si vous pensiez,  
ESTAIT. A. que la venerable. Chrisan-  
PLEIN. DE. ens capables d'ouyr le subiet  
de vous donner à  
SA. que ie m'aïseure que vous n'a-  
que vous demeurerez en l'estat  
QV'A. Doris avec vne tres-grande  
dit de cette sorte: Grande  
EM. Bergers, qui abusez de la fa-  
leur faites de les escouter,  
supplication desaduantageuse  
bien qu'ils ne sçauent

ce qu'ils demandent, car par la peine qu'il vous plaist de prendre de nous escouter, vous ne descourirez que trop les mauuaitiez, & infidelitez de l'un, & les indiscretions & importunitiez de l'autre. Toutesfois puis que la bonté qui est en vous, surpasse nostre folie, Madame, ie vous en remettray le iugement, & à la venerable Chrisante, à condition que ny eux ny moy ne contreuiendrons iamais à ce que vous ordonnerez : le iure, dit Palemon, que ie desobeiray plustost aux Dieux qu'à ses commandemens. Et moy, dit Adraсте, ie proteste de vous aimer toute ma vie, quelque ordonnance qui me soit faicte au contraire : mais ie iure bien aussi par le Guy de l'an neuf, s'il m'est ordonné de vous quitter, que iamais vous ne receurez importunité de mon affection : & ie ne ferois point de difficulté de vous faire vne aussi entiere responce que ce Berger, si l'extreme amour que ie vous porte le pouuoit consentir. Mais en cela vous pouuez connoistre combien son affection est moindre que la mienne. Adraсте, Adraсте, dit alors Palemon, tu te trompes fort, si tu penes que ie vueille obeir aux ordonnances de cette grande Nymphe, si elles me sont contraires d'autre sorte qu'avec la fin de ma vie.

Si bien que ie te surmonte autant en vraye amitié que toy faisant dessein de viure estant condamné, & moy de mourir, ma passion estant plus forte que la tienne. Adraсте luy respondit froidement : Puis que tu disposes ainsi absolument de ta vie, & de ta mort, tu montres bien que tu as toute-puissance sur toy. Mais hélas ! mon affection qui est entierement maistresse de ma volonté & de toute mon ame, me defend d'ordonner de moy si librement que tu fais.

Si Leonide ne les eust interrompus, ils n'eussent si tost mis fin à leur dispute, estans chacun desireux outre mesure de montrer à Doris qu'il l'aimoit dauantage. Mais la Nymphe prenant la venerable Crisante d'une main, & Doris de l'autre : Cherchons, dit-elle, vn lieu qui soit commode pour nous asseoir, afin que plus à nostre aise nous puissions escouter leurs raisons : ce sera vne bone œuvre que celle-cy, & qui sera agreable aux Dieux. Et, peut-estre, non pas moindre que celle que nous venons de faire. A ce mot chacun prit vne de ses Bergeres sous les bras, Tyrcis Astree, Paris, Diane, & Siluandre voyant que la place estoit prise, & que Lycidas estoit à costé, qui regardoit Phyllis du coin de l'œil sans s'en vouloir approcher, se resolut de luy augmenter la peine,

puis qu'ainsi sans raison il estoit ialoux de luy. Il s'adresse donc à Phillis, & la veut prendre sous les bras : mais elle qui voyoit bien l'œil de Lycidas, fit vn tour entier pour l'euiter, feignant que ce fust pour appeller quelqu'vne de ses compagnes. Mais Siluandre s'opiniastrant, fit le tour aussi-bien qu'elle. Phillis n'osoit le refuser tout ouuertement, de peur que ceux qui le verroient, ne le trouuassent mauuais : aussi ne pouuant souffrir qu'il la prist, elle luy dit: Pensez-vous, Siluandre, que ie vous sois fort obligee de ce que vous venez vers moy, à faute d'autre ? Siluandre connut bien à quel dessein elle le disoit : mais sans en faire semblant, il s'approcha de son oreille, & feignant de luy parler, se retira incontinent apres, non sans auoir tourné la teste du costé de Lycidas, faisant toutesfois semblant qu'il estoit bien marry qu'il l'eust apperceu. Ce coup fut vn des plus sensibles que Lycidas eust pû receuoir : car il creut comme il y auoit apparence que c'estoit à son occasion qu'il s'en retiroit, & qu'il y auoit vne grande intelligence entre Phillis & le Berger. Cela fut cause que ne pouuant supporter cette veüe, il s'alloit peu à peu retirant. Mais Phillis qui eust bien desiré de se

638 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
rappointer, voyant qu'il se vouloit desrober:  
Vous vous en allez , dit-elle, Lycidas, &  
ne voulez-vous point ouyr le discours de  
ces estrangers ? Il y a assez bonne com-  
pagnie sans moy , respondit-il , en tour-  
nant la teste d'autre costé , & puis il y en  
a qui se contraignent trop quand i'y suis.  
Si i'estois de vostre conseil , dit Phillis , ie  
ferois d'aduis que vous eussiez plus d'égard  
à vostre contentement qu'à celuy des au-  
tres. Je voy bien, respondit Lycidas , que  
vous me donnerez le conseil que vous pre-  
nez pour vous , & suis bien marry de ne  
m'en pouvoir seruir , mais ie n'ay pas en-  
core assez de puissance sur moy. Phil-  
lis entendit bien ce qu'il vouloit dire, &  
en fut piquee iusques en l'ame: toutesfois  
feignant autrement, elle luy repliqua. A ce  
que ie vois, Lycidas, si la Nymphé vou-  
loit accorder tous ceux qui ont quelque  
different en cette troupe, vous & moy ne  
serions pas hors du nombre. Il est vray, dit  
le Berger, rouge de colere, mais pour bien  
faire il faudroit que Siluandre en donnast  
le iugement. Et pourquoy Siluandre ? dit  
la Bergere. Parce , dit-il, qu'il n'y a per-  
sonne qui en soit mieux informé. Et à ce  
mot sans attendre autre response il se re-

mit dans le bois au grand pas. Si cette replique touchaviuement Phillis, on le peut penser, puis que de tout le iour on ne peut auoir vne bonne parolle d'elle.







L E  
NEUVIÈSME LIVRE  
DE LA SECONDE  
PARTIE D'ASTREE.

**E**PENDANT que Leonide, & la venerable Chrisante, alloient cherchant quelque lieu commode pour s'asseoir, elles apperceurent à travers le bois des Bergeres qui venoient vers elles: car les arbres qui estoient fort hauts, & assez esloignez les uns des autres, leurs trôcs fort esleuez, & sans auoir gueres de branches basses, & la terre sans ronces, ny autre menu bois ne pouuoient empescher que la veüe ne s'estendit fort loing, & que l'on ne vid ce qui estoit par delà les arbres. Au commencement qu'elles furent apperceuës, & que Leonide demanda qui elles estoient, il n'y eut personne qui le sceust dire: mais s'estans approchees, Hylas qui estoit parmy elles, fut incontinent reconnu, & bien tost apres les Bergeres, qui

642 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
estoyent, Palinice & Florice, avec lesquelles il  
s'estoit amusé, les ayant rencontrées sur son  
chemin, sans se souuenir de l'escritoire, qu'il  
alloit querir. Et n'eust esté qu'elles luy deman-  
derent d'où il venoit, & où il alloit, il ne pen-  
soit plus à ce qu'il auoit à faire, mais cette de-  
mande l'en fit ressouuenir : & les ayans pries  
de l'attendre il s'en courut prendre l'escritoire,  
& les ayant retrouvées, leur fit entendre les ce-  
remnies du Tombeau de Celadō, auxquelles  
elles desirerent d'assister, mais elles arriuerent  
trop tard. Leonide qui auoit sçeu des-ia qu'il  
elles estoient, voulut les attendre, & Hylas qui  
ne demouroit iamais muet, esleuant la voix  
s'en venoit chantant ces vers, à haut de teste:

---

### SONNET.

Qu'il ne faut point aimer sans estre aimé.

**Q**VAND ie vois vn Amant transi,  
Qui languit d'un amour extreme,  
L'œil triste, & le visage blesme,  
Portant cent plis sur le soucy:

Quand ie le vois plein de soucy,  
Qui meurt d'Amour sans que l'on l'aime,  
Je dis aussi-tost en moy-mesme,  
C'est vn grand sot d'aimer ainsi.

*Il faut aimer, mais que la belle  
Brusle pour qui brusle pour elle,  
On bien c'est pure lascheté.*

*L'Amour de l'Amour est extraicte,  
La charge n'est iamaïs bien faicte,  
Qui panche toute d'un costé.*

A ces dernières paroles ces estrangères furent si proches de Leonide & de Chrisante, qu'ayant sçeu de Hylas qui estoit la Nymphé, elles l'allèrent salüer, & Chrisante aussi, apres que Leonide leur eut fait sçauoir qui elle estoit, & parce qu'Hylas apportoit l'escritoire, & que Phillis en rioit, pensez-vous, dit-il, Bergere que ie ne sois venu en Forests que pour seruir les morts? Thyrcis qui n'a autre affaire y peut bien employer le temps, mais c'est en quoy Hylas s'entend le moins, & pource ne trouuez estrange, que par vne honneste permission, ie vous die que si vous ne me voulez tel que ie suis, vous n'esperiez pas de me changer sur mes vieux iours. Phillis qui auoit bien d'autres choses en la teste. Ie te iure, dit-elle, Hylas, que si tu estois d'autre humeur, ie ne t'aimerois pas tant que ie fais.

Mais tout ainsi que ie ne dois pas esperer de te changer, aussi ne faut-il pas que tu penses de me rendre autre que ie ne suis : & pource

quand ie voudray rire permets que ie rie, &  
 que ie me taise quâd ie ne voudray pas parler,  
 & i'en feray de mesme te laissant en tes hu-  
 meurs: avec cette franchise nous viurons tous  
 deux bien contents, & sans gueres de peine.  
 Ah ! ma Maistresse, dit-il, que ie vous aime,  
 mais plustost que ie vous adore, puis que vous  
 estes de cette humeur : ie ne pensois pas en  
 pouuoir iamais rencontrer vne telle ; & en di-  
 sant ces paroles il luy tenoit les iambes em-  
 brassées, & la vouloit porter en ses bras, dont  
 elle se defendoit. Chacun rioit de voir la peine  
 de Phillis, & l'humeur du Berger: & cepen-  
 dant Leonide & Chrisante ayant trouué vn  
 lieu qui leur sembloit commode, prindrent  
 leurs places: car quant à Paris il estoit tou-  
 iours aupres de Diane, qui n'estoit point vn  
 petit desplaisir à Siluandre, n'osant l'appro-  
 cher pour le respect qu'il luy vouloit rendre.  
 Cela fut cause qu'estant priué du bien de sa pa-  
 role, afin d'auoir celuy de sa veüe, il fut con-  
 traint de se mettre vis à vis d'elle. Et lors cha-  
 cun s'estant assis, Palemon & Adrasste choi-  
 sirent leur place au deuant de Doris, où ils se  
 mirent tous deux à genoux, sans vouloir s'en  
 oster, quoy que la Nymphé ou la venerable  
 Druide leur pussent dire. Enfin la Bergere  
 commença de parler en cette sorte par le com-  
 mandement qui luy en fut fait:

---

HISTOIRE DE DORIS  
ET PALEMON.

---

**L'**AY tousiours eu cette opinion, grande & sage Nymphé, & vous venerable Chrisante, que s'il y auoit quelque chose entre les hommes qu'ils peust obliger les vns aux autres, ce deuoit estre l'amitié : & si cela est vray ou faux, j'en laisseray le iugement à celles qui ont esté aimees : tant y a que suiuant cette croyance, apres l'auoir esté longuement de ce berger, ie pensay d'estre en quelque sorte obligee de luy rendre amitié pour amitié. Il est vray que comme d'ordinaire les commencemens sont tousiours peu de chose, à la naissance de cette bonne volonté, ie ne iugeois pas qu'elle peust iamais deuenir telle que ie l'ay depuis ressentie. Mais elle prist insensiblement vne si profonde racine par vne longue conuersation, que quand ie m'en apperceus il ne fut plus en ma puissance de m'en deffaire : & par ainsi ie l'aimay de façon que s'il m'auoit rendu la premiere preuue de son affection, ie luy tesmoignay depuis mon amitié en tant de sortes, que comme ie ne voulois point douter de la sienne, aussi ne le pouuoit-il plus de celle qu'il desiroit de moy, pour le moins avec raison. Toutesfois ie ne sçay comment pour

646 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
mon mal-heur, quand il en fut plus assuré, ce fut lors qu'il me fit paroistre d'en auoir plus de mesfiance, si bien que ce ne luy fust pas assez de me retirer de la frequentation de tous ceux que i'auois accoustumé de voir, mais vouloit encor<sup>es</sup> que tous les autres fussent priuez de la mienne, ne se contentant plus que ie ne visitasse vne seule de mes compagnes, mais si quelqu'vne me venoit trouuer, ce luy estoit chose insupportable.

Voyez, quelle offense il me faisoit ayant vne si mauuaise opinion de moy par sa jaloufie: & iugez, pour Dieu, en quelle extreme tyrannie son amitié s'estoit changee, & toutesfois plustost que de luy desplaire, i'esleus de perdre entierement la bonne volonté de toutes mes voisines, que de luy donner quelque mauuaise satisfaction de moy. Les Dieux scauent avec quelle peine ie le pûs, non pas que ie n'eusse vn tres-grand contentement de faire chose qui luy fut agreable: mais si falloit-il m'y conduire avec vne grande contrainte, & avec vne prudence qui ne fut pas moindre pour ne donner occasion de mescontentement à celles que i'esloignoïs de ma compagnie. I'y paruin le plus doucement qu'il me fut possible, & le contentay, de sorte qu'il sembloit que i'eusse quelque maladie contagieuse, tant ie demeurois retirée des Bergers & des Bergeres qui me souloient pra-

tiquer. Que si cette ialouſie procedoit de l'affection qu'il me portoit, n'estoit-il pas pour le moins obligé de faire autant pour moy qu'il me contraignoit de faire pour luy? Mais au contraire durant tout ce temps de ma vie que ie puis bien appeller ſauuage ( car veritablement telle estois-ie deuenue pour luy estre agreable ) de tout le iour ie ne voyois qu'un moment : mais ie dis un moment si bref, qu'en verité ie ne faisois que le voir, ne me donnant ny la commodité ny le loisir de luy pouuoir dire presque vne parole, sans que le cruel considerast que depuis que pour luy ie me priuois de tout autre, s'il ne pouuoit estre tout le temps à moy, il le deuoit estre pour le moins la plus grande partie. Et iugez si ie n'ay pas occasion de dire que son affection s'estoit changee en tyrannie, puis qu'encor il pensoit que ie luy en deusse de retour, imitant en cela les autres qui au commencement retranchent leur despenſe sous ombre d'estre bons meſnagers, & enfin viennent à vne telle espargne, qu'ils s'ostent à eux & à ceux qui les seruent, les moyens de pouuoir viure. Car ie croy bien que sa vie n'estoit pas plus agreable que la mienne, sinon en tant que la ſienne estoit volontaire. Et voyez si ie l'aimois, & si i'estois bonne. Il vſa de cette tyrannie sur moy, sans que i'en murmurasse iamais aussi longuement qu'il luy pleust : & si



648 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
jamais il ne l'eust quittee, iamaïs ie ne m'en  
fusse soustraite, & la dernière preüue que ie  
luy rendis de mon obeissance ( car telle la  
puis-ie dire, & non pas seulement affection )  
fut telle qu'elle deuoit estre plus capable de  
luy oster toutes ces fascheuses & estranges hu-  
meurs.

Il faut que vous sçachiez, grande Nymphé,  
que ie suis demeuree fort ieune sans pere &  
sans mere, entre les mains d'vn frere, qui  
pour auoir plus d'aage que moy, & pour l'a-  
mitié qu'il m'a tousiours fait paroistre, m'a  
tenu iusques icy lieu de pere, soit en la con-  
duite de ma personne, ou en celle de mon  
bien, ayant receu en toutes les occasions qui  
se sont presentees tant de bons offices de luy,  
que ie puis en cela luy donner nom de pere.  
Estant tel, iugez s'il falloit, & si la raison  
mesme ne me commandoit que ie me confor-  
massé le plus qu'il m'estoit possible à toutes  
ses humeurs & volonteés, & s'il y auoit appa-  
rence que ie le deusse contrarier. Palemon  
toutefois sans consideration de toutes ces  
choses, vouloit qu'absolument ie m'en reti-  
rassé: non pas que ie sortisse de sa maison: car  
il ne voyoit lieu où ie peusse aller, mais ouy  
bien que desdaignant ce qui le contentoit, ie  
ne fissé point d'estat de ceux qu'il aimoit,  
voire leur defendisse ma veüe. Ceux qui ont  
esté sous l'autorité d'autrui, sçauront si cela

est faisable ou non, toutesfois pour luy faire connoistre qu'il ne voudroit jamais tesmoignage de mon amitié que ie ne m'efforçasse de luy rendre, encores entrepris-je de le satisfaire en cecy. Mon frere aimoit entre tous ses voisins vn Berger qui s'appelloit Pantamon, homme à la verité qui auoit toutes les bonnes conditions qui peuuent rendre vne personne agreable. Il estoit sage, courtois, plein de respect, officieux, courageux, & bon amy, & sur tout parmy les Bergeres le plus discret de tout le hameau : ces qualitez conuierent mon frere à l'aimer, & l'amitié rapporta vne si ordinaire pratique entre-eux, que mal-aisément se voyoient-ils l'vn sans l'autre. Or il faut que i'auoüe qu'encores qu'il eust de l'amitié pour mon frere autant qu'il en pouuoit auoir, toutesfois l'amour ne laissa de trouuer place en son cœur : car ie ne sçay s'il remarqua quelque chose qui luy pleust en moy, ou si la familiarité qu'il auoit avec le frere, fist naistre de la bonne volonté pour la sœur ; tant y a qu'il est vray que ie reconnus bien qu'il m'aimoit, & voyez si ie ne viuois pas franchement, & comme ie deuois avec Palemon. Aussi-tost que i'en eus connoissance, ie luy dis, & luy allois par apres racontant toutes ses actions, & toutes les demonstrations d'amitié que ie remarquay en luy : Si i'eusse eu quelque

650 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
dessein, jugez si i'en eusse vſé de cette for-  
té. O Dieux ! quel reſpect, quel honneur,  
& quelle ſoumiſſion me rendoit ce Ber-  
ger ! Ses merites & ſon affection eſtoient  
bien dignes d'eſtre aimez, & meſmes ac-  
compagnez de la volonté que mon frere en  
auoit, qui comme i'ay connu depuis, faiſoit  
dessein de nous marier enſemble. Mais que ie  
ne puiſſe de ma vie auoir bien, ſi iamais i'eus  
ſeulement opinion que ie luy puiſſe vouloir  
du bien plus particulièrement qu'aux autres  
amis de mon frere : au contraire ie receuois ſa  
recherche avec plus de froideur, que de plu-  
ſieurs autres. Car ſçachant qu'il auoit de l'a-  
mour pour moy, il me ſembloit que de le  
ſouffrir ſans peine c'eſtoit faire tort à l'affec-  
tion de Palemon, au lieu que les autres n'y  
eſtans pouſſez que de la ciuilité, ne pou-  
uoient me faire cette offenſe. Ce fut à ce-  
luy-cy que Palemon voulut que ie deſſendiſ-  
ſe de me voir. Conſiderez comme ie le pou-  
uois bien faire. Auſſi Pantelmon n'eust eu  
plus de volonté de m'obeyr, que ce Berger de  
raiſon en ce qu'il demandoit, ie ne ſçay  
comme à ce coup i'eusse pû luy ſatisfaire,  
car en quelle ſorte luy pouuois-ie interdire  
la maiſon de mon frere, qui l'aimoit, peut-  
eſtre autant & plus qu'il ne m'aimoit pas ?  
Toutesfois quand ie le retiray à part, & que ie  
luy fis ſçauoir ma volonté, Non ſeulement, me

dict-il, ie vous veux faire paroistre que ie vous aime par les effects de mon amitié, mais par ceux aussi de vostre haine. Vous me bannissez sans raison de vous, & ie veux que le tort que vous avez encela vous rende tesmoignage de mon affection, vous faisant voir combien vous avez de pouuoir sur moy, puis que sans murmurer ie vous obeys en vn commandement tant iniuste. Je me retireray donc de vostre veuë, pour vous contenter. Il est vray que perdant ce bon-heur, ie ne perdray iamais l'affection que ie vous porte, encores que ie la doieue esprouuer infructueuse tout le reste de ma vie. Aussi ne vous ay-ie iamais aimée que pour vous aimer. Pantefmon, luy dis-ie, l'entiere puissance que vous me donnez sur vous, me fait auoir plus de regret de vous esloigner de moy que ie n'eusse pas estimé. Et suis bien marrie que vous m'ayez trouuee en estat que ie ne puisse disposer de ma volonté : car vos merites & l'affection que vous me faictes paroistre, me font auoir du desplaisir de ne pouuoir dauantage pour vous. Mais croyez-moy pour veritable, & soyez assuré, que ce n'est point sans raison ny sans regret que ie vous fais cette priere. Si vous pouuiez auoir quelque esperance en moy, vous auriez plus de subiect de vous fascher : mais puis que cela n'est pas, quel plaisir auriez-vous si vous m'aimez de me rendre miserable, sans qu'il

652 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
vous en reuienne autre aduantage que mon  
desplaisir ? Il ne faut point, me respondit-il,  
que vous me le persuadiez avec plus de paro-  
les : mon affection qui tient entierement le  
party de vostre volonté, m'en represente plus  
que ie ne vous sçaurois dire. Je feray ius-  
ques à la mort tout ce que vous m'ordonnerez,  
sans autre dessein que celui de vous obeyr.  
Toutesfois si mon affection, si mes serui-  
ces, & si mon obeyssance en cette derniere  
action, doiuent esperer quelque chose de plus  
aduantageux, que d'estre chassé de vostre pre-  
sence sans aucune demonstration d'amitié, ie  
vous supplie, & si toutes ces choses n'ont  
point de pouuoir enuers vous, & que ma con-  
sideration ne soit point assez forte, ie vous  
coniure parce que vous aimez le plus, & qui  
peut-estre est cause que vous me bannis-  
sez ainsi, que pour la fin de mon espoir, &  
pour la derniere importunité que vous re-  
ceurez de cetté infortuné amant, vous me per-  
mettiez qu'en vous disant ce dernier & eter-  
nel adieu, ie puisse vous baiser & la bou-  
che, & le sein. Je rougis certes, ô grande  
Nymphe, en le racontant (dict-elle, se mer-  
tant vne main de honte sur le visage) mais  
il faut que ie l'auouë, il est vray, ie luy per-  
mis, me semblant que sa bonté m'y obligeoit,  
& de plus, que i'eusse fait tort à l'amitié que  
ie portois à Palemon, si ie n'eusse accordé

la requeste qu'il me faisoit en me coniurant par luy. Incontinent apres il partit, & depuis il ne s'est iamais trouué en lieu où il m'ait peu voir.

Or toutes ces preuues de mon amitié n'estoient-elles pas capables d'obliger à iamais enuers moy cet ingrat & mesconnoissant Berger ? & toutesfois il aduint au contraire, car tant s'en falut qu'il m'en sceust gré, que depuis ie ne le vis plus, ie ne diray pas comme amant, mais non pas mesme comme amy. Je voulus sçauoir l'occasion de sa retraite: & vne de mes plus fidelles amies qui l'alla trouuer de ma part, ne me rapporta autre responce de luy que ce mot:

*Amour chasse l'Amour, comme vn cloud  
chasse l'autre.*

Ie me iugeay alors deux choses: La premiere, qu'estant deuenu amoureux de quelque autre Bergere, il auoit par cette seconde amour chassé la premiere qu'il me portoit: & l'autre, qu'avec mespris il m'en conseilloit d'en faire de mesme. Si cela me fut fascheux à supporter, ie n'ay point affaire de le redire, & m'entairay quand ce ne seroit que pour ne fortifier point dauantage ce glorieux Berger, en la bonne opinion que sa vanité luy donne: mais fasse le Ciel que nos plus grands ennemys en ressentent les moindres traits.

Or estant ainsi delaissee, encor qu'il me fust infiniment necessaire de m'armer contre cet accident de quelques bonnes & fortes armes, si ne voulus-je me servir de celles que cet ennemy m'auoit enuoyees, tant pour les iuger honteuses, que pour ne me preualoir de chose qui vint d'une personne à qui i'auois si peu d'occasion de vouloir du bien, outre que les mesprisant comme siennes ie les croyois indignes de moy, & infidelles aussi bien que i'estimois leur inuenteur perfide. Je recourus donc à d'autres qui estoient plus tardiues certes en leurs effets, mais aussi plus selon mon humeur, qui furent celles du temps, le temps, dis-je, fut l'arme & celuy mesme qui m'enseigna de me servir de cette arme: Le temps fut mon medecin & ma medecine. Et à la verité selon la coustume des choses qui se font lentement, le bien de cette guerison n'a pas esté pour vn iour, ny la defense de ces armes pour vn assaut seulement: mais Dieu mercy pour le reste de ma vie. Je dis Dieu mercy avec beaucoup de raison. Car, grande Nymphé, quand ie repasse par ma memoire la vie que i'ay faite, tant que ce perfide a monsté de m'aimer, & que ie me presente celle où ie suis à cette heure: il faut par force que i'auouë qu'il m'a plus obligee en me trahissant, que Pantefmon en m'obeyssant: car ce n'estoit pas viure, mais estre esclaué,

que de demeurer en l'estat où la tyrannie me retenoit.

Or ce desloyal estant, comme ie crois, enuieux de la douceur de ma vie, où n'estant pas content d'auoir triomphé vne fois de moy, a voulu rebastir ses trahisons : & comme au commencement, il me surprist par submision & par de tres-grandes demonstrations d'une violente amitié, il a creu en pouuoir faire de mesme à ce coup, & c'est pourquoy vous le voyez, ô grande & sage Nymphe, à genoux deuant moy, vsant des paroles telles que ceux qui aiment veritablement ont accoustumé de dire. Mais il n'a pas considéré que m'estant reconnue plus foible de ce costé là que de tout autre, i'ay tasché de m'y fortifier dauantage : & me semble que son opiniastrété deuroit estre desormais vaincue par la resistance que ie luy ay faite, si ce n'estoit, comme ie croy, qu'il aime mieux se traouiller & me desplaire, que de viure en repos : & semble qu'il cherisse dauantage ce qui m'ennuye que ce qui luy peut estre profitable.

Il continuë donc ses fainctes, & renouuelle au lieu d'Amour vn si aspre desdain en mon ame, que sa veue m'est plus insupportable, que sa perfidie ne me le fust iamais, & faut auouer qu'il vient fort bien à bout de son dessein, si son dessein est de me desplaire.



Que si cela n'est pas, comme il iure, & comme il tasche de me persuâder, & que par iuste punition des Dieux il ait veritablement rallumé sa flamme esteinte, à qui faut-il qu'il s'en prenne qu'à luy mesme, puis qu'il est le seul auteur de son mal, & que c'est luy qui s'est préparé ce supplice, sans que i'y aye rien contribué du mien, non pas les vœux seulement? l'auouë qu'en me vengeance de la meschanceté qu'il m'a faite, & que ce chastiant de sa perfidie, par les mesmes armes dont il m'auoit offensée, il est homme plus iuste, qu'il n'est bon Amant. Mais pourquoy m'accuse-t'il de sa peine, moy dis-je, qui ne veux pas mesme audir memoire qu'il soit au monde? Ou pourquoy veut-il que ie luy remette les armes en la main, desquelles en pensant me blesser il s'est offensé luy mesme? C'est vne trop lourde imprudence de chopper deux fois contre vn mesme bois. Il ne doit point esperer cela de moy, qui ay les images de ma vie passée, trop viues en l'ame, pour ne les voir point toutes les fois que ie tourne les yeux sur luy. Qu'il se retire donc & me laisse iouyr du bon-heur qu'il m'a luy mesme acquis, quoy que ç'ait esté avec vn dessein bien contraire. Mais si le Ciel, selon sa coustume, a tiré du mal qu'il me preparoit vn si grand bien pour moy, qu'il ne soit point marry si i'en iouys; & si ie sçay mieux

me preualoir de la faueur qu'il m'a faicte en cela, que luy de celle que ie luy ay faicte par le passé, & qu'il iuge & confesse que iustement le Ciel a pris la cause & la deffense de mon innocente amitié, contre la personne la plus ingratte & la plus perfide qui ait iamais esté bien aimée. Que si, comme les ioüeurs qui perdent, il demande quelque chose pour sa dernière main, voicy, sage & grande Nymphé, tout ce que ie puis pour luy. Je luy auouëray que ie suis assez satisfaiçte de son ingratitude, que ie luy quitte l'offense, que la vengeance qu'il m'a faicte me plaist, voire afin qu'il se retire entierement de moy, que i'ay pitié de son mal, mais que cela luy suffise, & qu'il ne m'importe plus.

Ainsi finit la Bergere, avec vne telle emotion que la couleur qui luy en estoit venue au visage la rendoit plus belle qu'elle ne souloit estre: & lors que Leonide connut qu'elle ne vouloit rien dire dauantage, elle fist signe à Palemon de respondre, s'il auoit à dire quelque chose contre ce qu'elle leur auoit fait entendre. Alors le berger se relevant, apres auoir salué sa Nymphé, luy parla de cette sorte:

## RESPONSE DV BERGER

PALEMON.

**G**RANDE Nymphé, ie connois bien estre tres-veritable, ce que i'ay tousiours oüy dire de la diuinité, que iamais les Dieux & Deesses n'entrent en vn lieu sans y faire quelque bien, puis que vous, qui par vostre merite & vostre condition en representez l'image parmy nous, n'avez presque esté plustost en ce lieu que me voila detrompé & sorty de l'erreur où i'ay si longuement vescu, si toutesfois on peut appeller vie ce qui rapporte plus de mal que la mort mesme. I'auouë que tout ce que cette belle Bergere vient de vous raconter est veritable, & que ie luy ay plus d'obligation encore qu'elle ne sçauroit dire : mais si faut-il qu'ayant oüy de sa bouche ce qu'elle vient de me reprocher ie me plaigne que le Ciel comme enuieux de mon aise, m'ait caché la plus grande partie de mon bon-heur, & croirois d'auoir plus d'occasion de m'en douloir & de l'accuser d'iniustice, si ie ne connoissois bien que c'est ainsi que tous les hommes sont traitez, afin qu'il n'y ait point ça bas de parfait contentement. Toutesfois si faut-il que l'on ne permette de me douloir du tort que cette

des nonchallances, qui, 'he las ! n'estoient qu'en son opinion. Elle dit, qu'en ce temps-là ie ne demourois guere aupres d'elle. Quand ie cōsidere ce reproche, il faut enfin que i'auouë que toutes les actions peuuent estre soupçonnees contraires au dessein de celuy qui les fait, puis que les effets mesmes qui s'en produisent, ne sont le plus souuent apperceus de ceux qui ont le plus d'interest. Si ie vous demande, ô belle Doris, quelle opinion vous auez eüe de moy dès le commencement que ma fortune m'appella pres de vous, pour ne vous contredire, ie m'assure que vous auouërez que ie vous ay aimee & seruiue avec tant d'affection que iamais Berger ait pû aimer ou seruir. Or maintenant n'ayez point desagreable, ie vous supplie, que deuant ceste grande Nymphe, & cette venerable Druyde, ie vous coniure de dire quelle a esté la Bergere pour qui ie vous ay changee, & à qui vous m'auiez veu rendre du deuoir, ou seulement l'auiez ouï dire? Que si vous n'en sçauiez point, & si vous confessez que mon affection n'a point esté distraitte ailleurs, pourquoy vous plaignez-vous? & pourquoy auez-vous soupçonné mes actions tout au contraire de mon dessein? C'estoit, ce me semble, tres-mal conclure à vous: Palemon m'a aimee, mais parce qu'il ne me void pas si souuent que de coustume, il ne m'aime plus. Tant s'en faut, n'estiez-

vous point plus obligee par les loix del'amitié de dire, Si mon Betger ne me voit point si souvent que de coustume, ie sçay que c'est quelque necessaire contrainte qui l'en empesche. Compatissant ainsi au mal que ie souffrois esloigné de vostre presence, & iugeant autrui par vous mesme, vous n'eussiez pas offensé si cruellement celuy qui n'offensa iamais l'affection qu'il vous a promise. Mais me direz-vous que vouloient donc signifier ces demy-momens qui à peine vous pouuoient retenir aupres de moy, au lieu qu'auparauant les iours les plus longs ne vous pouuoient pas contenter? Le le vous diray, ô sage Nymphé, & ie m'affeure qu'en m'escoutant vous ne ferez point vn si sinistre iugement de moy, que ceste belle a fait de ma fidelité, & seulement ie la supplie de se ressouuenir de la vie que ie menois en ce temps-là, & parmy quelles compagnies on me voyoit demeurer:

Le puis dire avec verité, ô grande Nymphé, que iamais homme n'a vescu plus sauagement que moy, non pas mesme ceux qui font profession de ne demeurer que parmy les rochers, & les deserts, sinon durant les momens que mon affection me contraignoit vne fois le iour de la voir. Car dès que la clarté commençoit de paroistre, ie sortois de ma cabane, & loing de toutes cōpagnies, ie ne reuenois que la nuit & ne fust close, demeurant quelquesfois

taché dans les antres les plus retirez, & quelquesfois dans le plus haut des montaignes, tellement seul, que rien que mes penſees ne pouuoient me trouuer, mais elles me tenoient auſſi bonne compagnie qu'elles me cōtraignoient bien ſouuēt de me mettre en lieu d'où ie puiſſe voir l'endroit de ſa demeure, me ſemblant que les heureuſes murailles où elle eſtoit, me rapportoient vne eſpece de conſolation qui n'eſtoit pas petite, ſans que rien me retirait de ceſte ſorte de vie, non l'amitié de mēs voiſins, non le deuoir de mes parens, non le ſoucy de mes troupeaux bien-aymez, ny bref quoy que l'on pūſt dire de moy, ſinon le ſeul deſir de ſa veuë dont ie iouiſſois tous les iours vne fois, mais ſi peu de temps à mon grand regret que quand ie m'en retournois, il me ſembloit que ie ne faiſois que d'y arriuer. Et toutesfois celle qui ſe deult de cette vie en eſtoit la ſeule cauſe, & l'extreme affection que ie luy portois m'enpeſchoit de la luy deſcouvrir.

Or ſage & grande Nympe, i'ay touſiours eu cette opinion, que celui qui aime comme il doit, doit auoir plus cher l'honneur de la perſonne aymee que le contentement qu'il en peut retirer, la malice des hommes malpenſants, n'ait iamais eſté ſi foible, qu'elle n'ayt touſiours trouué ſubiect de ſ'employer où il luy a plu ne fit en ce temps-là

plus de grace à nostre amitié qu'elle l'a accoustumé de faire à toutes les autres plus remplies de vertu, de sorte que nostre ordinaire frequentation fust desappreuee, & donna subiect à ces malins d'en parler assez mal à propos, si sourdement toutesfois que les auteurs de ces impostures quelque diligence que i'y employasse, me furent tousiours de sorte inconnus, que ie ne pûs trouuer à qui m'en prendre. Que pouuois- ie faire en cela? D'entreprendre vn bien long voyage, ie n'estois pas maistre entierement de mes actions, de cesser de l'aimer i'eusse plustost cessé de viure. Puis donc que nostre trop grande pratique estoit celle qui donnoit quelque apparence de viure à leur mesdisance, à quoy me deuois- ie plustost resoudre qu'à l'interrompre pour quelque temps, & à payer ainsi plustost aux despens de mon contentement que de sa reputation la faute de ces meschantes ames? Que si elle se plaint que ie ne luy en aye rien dit iusques à cette heure, qu'elle se plaigne aussi que ie l'ay trop aimée, car veritablement ç'a esté pour l'auoir trop aimée, que i'ay plustost choisi de me priver du bon-heur de sa veuë, voire mesme le laisser en doute de mon affection, que de luy dire l'occasion qui me faisoit viure avec elle de cette sorte, de peur de luy faire part de l'ennuy que i'en ressentois, sçachât assez

qu'elle , qui auoit tousiours si curieusement conserué la vie exempte des calomnies, ne les scauroit supporter qu'avec de trop grands des-plaisirs.

Or considerez, grande Nymphe, par ce veritable discours, si tels effects se voyent parmy les vulgaires affections, & de là prenez connoissance s'il vous plaist, de quelle qualité doit estre la mienne : & si estant telle c'estoit sans raison, qu'elle demandoit à cette Bergere, de grandes preuues de la sienne, puis que l'Amour ne se paye qu'avec l'amour. Et toutes-fois ce qui aduint de Pantefmon qui est ce me semble le plus grand suiet de plainte qu'elle ayt contre moy, ne proceda pas seulement d'une ialousie mal fondee, comme elle dit, mais de beaucoup de raison. Car ainsi qu'elle vous a auoüé, ce Berger est tel, & a tant de bonnes conditions qu'il est plus croyable que celle qu'il recherchera le doieue aimer que mespriser. De plus l'amitié que son frere luy portoit, ne m'estoit point suspecte sans cause, mais encore plus, le bon accueil qu'elle luy faisoit, qui à la verité estoit tel, qu'ayant, comme elle dit, si bien reconnu ma ialousie par le passé, elle auoit plus de tort d'en vser ainsi que moy de penser, quoduy que ce fut à son desauantage: & de faict qu'elle die si cela ne fut pas cause que tout ouuertement on parloit de leur mariage. Si oyant ces nouuelles ie n'eusse



666 LA II. PARTIE D'ASTRÉE,  
point esté esmeu, n'eusse-je pas plus offensé  
nostre amitié, qu'elle son frere, en faisant ce  
que ie requerois ? Que si l'amitié a plus de  
privilege que l'amour, elle a bien quelque oc-  
casion de se douloir de moy. Mais si cela n'est  
pas, pourquoy trouue-t'elle estrange que mon  
amour ait voulu triompher de l'amitié qu'elle  
portoit à son frere ?

Et c'est d'icy, grande Nymphé, que tous  
mes mal-heurs ont pris leur origine. Car luy  
réprochant la bonne chere qu'elle faisoit à ce  
Berger, elle me respondit que l'amitié que son  
frere luy portoit en estoit cause : mais quand  
ie luy repliquay que le bruit de leur mariage  
estoit si commun qu'il m'estoit impossible de  
viure tant qu'il continueroit, & que ie verrois  
le contentement de qui elle prefereroit. Et à  
quoy est-ce, me dit-elle en changeant de visa-  
ge, que vostre bizarre soupçon me veut enco-  
res contraindre ? vous le nommerez, luy dis-  
ie, comme il vous plaira, mais ie n'auray ja-  
mais repos que ie ne voye ce Berger esloigné  
de vous. Et bien, me dit-elle d'une voix toute  
alteree, ie vous contenteray encor en cecy, &  
Dieu vueille que ce soit la derniere fois que  
vous prendrez de semblables humeurs. Elle  
profera de sorte ces parolles qu'elles redou-  
blerêt beaucoup plus mon soupçon que si elle  
m'eust avec quelque excuse entierement re-  
fusé. Ce qui me fit resoudre d'en apprendre

vne fois en ma vie la verité , & pour m'en esclaircir mieux ie ne voulus me fier qu'à mes yeux propres. O mal-heureuse mesfiance ! ô dommageable resolution , qui depuis m'a cousté tant d'ennuis , de travaux & de larmes ! En ce dessein donc i'espie le temps que Pantefmon la vint trouuer en sa chambre , car de fortune ce iour elle tenoit le liêt , fust de desplaisir , fust pour quelque legere maladie : & passant par vne montee desrobee qui entroit dans le logis , ie vins par vn passage caché me mettre dans vn cabinet dont la porte respondoit sur le liêt. Mon malheur fut tel que par la fente des aix , ie peux voir tout ce qu'ils firent , mais pour estre trop esloigné ie n'en ouys vne seule parole. Je vis d'ocques , & trop certes pour mon contentement que le Berger s'assid d'abord sur le pied du liêt , & apres luy auoir pris la main , qu'il baïsa plusieurs fois sans resistace , parla fort long temps la teste nuë : ie vis qu'elle luy respondit , & ce que ie pouuois remarquer à son visage , ce n'estoit point de paroles de courroux. Que si la fortune m'eust permis de voir aussi bien celuy de Pantefmon , peut-estre y eusse-ie apperceu quelque mescontentement qui m'eust contenté , mais il me tournoit presque le dos , pour luy parler plus bas. Et lors que i'estois en cette peine , ie vis que tout à coup il se ietta à genoux , & elle se releua vn peu sur le liêt , & apres se pencha & le baïsa

Dieux ! quel coup de cousteau receus-je, mais plus encorés quand le Berger ne se contentant point de ces extraordinaires faueurs, luy decouurit le sein, & sans résistance le luy baïsa. Amour, quel deuins-je ? mais, ô Dieux ! quel deuois-je deuenir ? Je ne sçay comme ie puis le souffrir & viure, si ce n'est que tout ainsi que mon affection estoit celle qui m'en faisoit auoir de si extremes ressentimens, elle mesme aussi me donnoit de la constance de supporter ce que ie pensois luy estre agreable. Pantemô partit, & ie partis aussi, luy pour moy mal satisfait, & moy pour luy entierement desesperé. Voyez comme Amour nous chastoit l'un par l'autre.

Or dittes moy, ie vous supplie, sage Nympe, eussiez-vous creu que j'eusse aimé, si ie n'eusse point resenty vn coup si sensible ? & le ressentiment pouuoit-il estre moindre que de me retirer, ou pour le moins pouuoit-il estre accompagné de plus de discretion que de n'en parler à personne ? L'auoüe que j'essayeray de r'auoir ma liberté : & lors que ie trouuois plus de difficulté à demesler les liens dont elle me tenoit pris, ie dis plusieurs fois en moy-mesme, qu'il falloit couper ceux qui ne pouuoient estre dénoüez. Et sur le point que ie faisois le plus d'effort contre ma volonté, il est vray qu'elle m'enuoya l'une de ses amies. Mais quel pouuois-je penser que fut ce message,

qu'une continuation de sa tromperie & Estoit-il possible de desmentir de si fidelles tesmoins que mes propres yeux, & sur cette creance ie luy fis, tout en colere, la response dont elle se plaint, à sçauoir, qu'un clou chasse l'autre: mais quel moindre reproche luy pouuois-je faire ayant opinion d'auoir esté si ingrattement trahy? Outre que i'y estois obligé par les loix de mon affection, qui ne me pouuoient permettre de luy mentir à cette fois non plus que ie n'auois iamais fait par le passé. Si elle le print autrement que ie ne l'entendois, son innocence en estoit cause, & l'erreur en quoy i'estois me faisoit parler ainsi. Je voulois bien qu'elle connust que ie sçauois qu'une autre amour auoit chassé la mienne de son cœur, & toutesfois la crainte que i'auois de luy donner du desplaisir, m'a iusques icy priué de mon plus grand contentement. Car lors que quelquesfois ie me resoluois de luy faire les reproches, que ie pensois estre dignes d'une si grande trahison, Amour qui a tousiours eue plus de force sur mon ame, m'en empeschoit, & me faisoit changer d'aduis en me disant que ce seroit trop offencer celle que i'auois tant aimée, de luy faire honte d'une si grande faute, & tant indigne d'elle, & que ie me deuois contenter d'estre hors de la tromperie où i'auois esté si longuement retenu. Je creus ce conseil tres-mauuais pour moy: car c'est sans doute

que si dès le commencement ie luy eusse dit ce que i'auois veu, elle m'eust raconté ce qu'elle auoit fait, & ainsi i'eusse eu autant de bonheur & de contentement que i'ay souffert depuis de sanglans déplaisirs. Au contraire m'éloignant entierement d'elle, ie ne peus de long temps sçauoir que Pantefmon ne la voyoit plus, & le mal estoit que mesme ie n'osois demander de leurs nouvelles, pour n'ouyr chose qui accreust mon regret. En fin mor amour plus forte que ny ma résolution, ny ma chole-re me ramena peu à peu aupres d'elle, & dès la premiere veüe ayant oublié tous les outrages que ie pensois auoir receus, me voila plus à elle que ie n'auois iamais esté. Mais quelle, la retrouvay-ie? C'estoient bien ces mesmes yeux, cette mesme bouche, & cette mesme beauté, mais non pas cette mesme Doris qui à mon départ n'estimoit que Palemon, n'aymoit que Palemon, & ne caressoit que Palemon. A ce triste retour ie ne vis plus que desdain, ie ne reconnus que haine, & ne ressentis que rigueur: de sorte que iusques icy il m'a esté impossible de luy faire entédre le subiet que i'auois eu de m'en retirer, parce que iamais elle n'a voulu souffrir que ie lui aye parlé qu'à discours interrompus. Or si toutes ces choses ne sont de preuues d'une tres-fidelle, & tres-vioiente affection, ie ne veux point qu'elle me face des graces encores ô grande Nymphe que la gra-

ce que ie demande n'est point pour faute que i'aye faite contre l'Amour, mais seulement pour l'ennuy que ie luy puis auoir donné en l'aymant plus, peut-estre qu'elle ne vouloit, ou qu'elle ne croyoit pas. Que si l'amour me permettoit de me plaindre d'elle, aussi biẽ que ie le pourrois faire avec raison, ie dirois qu'elle a fait vn tort extreme à l'Amour, à Doris & à Palemon; Car Amour se peut plaindre qu'elle a esteint les feux qui estoient allumez en elle d'une si pure flamme, que la vertu mesme n'eust point esté offensee d'en brusler: elle les a esteintes dis-je, pour allumer celles du despit, si noires de fumee qu'au lieu d'esclairer elles ne remplissent son ame que de tenebres & de confusion. Mais Doris se plaindra bien davantage qu'une si legere opinion l'ait rendue pariure, luy faisant rompre les sermens si souvent reiuerez à ce Berger defaistré, de ne changer iamais de volonté. Et que pourroit-elle respondre à Palemon s'il luy disoit, Est-il possible, mesconnoissante Bergere, que tant d'annees de seruice, tãt de tesmoignages d'affectiõ, & tant d'assurance de ma fidelité, ne vous ayent peu oster la croyance que si defauantageusement vous auez conceuë de moy? Et biẽ i'ay esté ialoux: mais ne sont-ce pas des fruiçts de l'amour? pourquoy non ialoux: si amoureux? & de qui ialoux sinon de ce que i'ayme? Et toutesfois soit ainsi que cette ialousie

soit vne faute, & qu'il la faille punir, le Juge n'est-il pas cruel qui égale le supplice au péché? Or sus, qu'il soit encor permis de l'égalér, & que œil pour œil, & bras pour bras, doive expier la faute, comment est-ce qu'estant jaloux de vous ie deurois estre puny? par le mesme supplice, c'est à dire, que si ie vous offensois estant jaloux de vous, vous me deviez chastier estant jalouse de moy. O que cette action eust esté glorieuse & digne veritablement d'une personne qui aimoit! Mais, me direz-vous, vous vous estes esloigné de moy, vous m'avez quittee, & vous estes rendu incapable de ce traitement. Et bien faisons la mesme ordonnance de punition contre cette faute que contre la premiere; Le me suis esloigné de vous; Il faut que vous vous esloigniez aussi de moy. Mais quoy? peut-estre l'avez-vous dès-ia fait, & qui sçait si en cet esloignement vous ne m'avez point plus offensé? Posons toutesfois que la chose soit égale. Puis donc que vous me voulez chastier tout ainsi que ie vous offense, & non point davantage, à cette heure que ie retourne à vous avec desplaisir extreme de tout ce qui s'est passé, n'estes-vous pas obligee d'en faire de mesme? Me voicy à vos genoux avec les repentirs les plus cuisans qu'un Amant puisse ressentir: est-il possible que vostre courroux se puisse estêdre plus outre, & que le souvenir de ce que ie vous

ay esté, ne vous esmeue à me rendre le bonheur duquel le souuenir des offenses que vous auez opinion d'auoir receues de moy m'a priué depuis vn si long siecle : Donc amour qui est le plus grand de tous les Dieux, & qui est la chose du monde la plus forte, à ce coup cederà sa place à l'offense & au desdain. Ainsi dit Palemon, & desia Leonide & Chrysante se preparoient de dire ce qui leur en sembloit, quand l'autre Berger se hesta de leur faire entendre ses raisons de cette sorte.

---

## HISTOIRE

### DV BERGER ADRASTE.

**I**E vous conieure grande & puissante Nym-  
phe, & vous sage & venerable Chrisante,  
de surfoir le iugement que vous voulez don-  
ner iusques à ce que vous m'ayez ouy, & vous  
fais ceste adiuration par le plus sincere, fidelle  
& patient amour qui iamais ait esté, afin qu'a-  
uez vne plus grande cognoissance de nostre  
different, vous puissiez mettre vne iuste  
conclusion à nos peines, & inquietudes.  
I'ay aimé cette Bergere depuis le berceau : &  
tant s'en faut que i'aye iamais cessé de l'ay-  
mer, que comme en toute autre chose ie  
suis toujours allé croissant en la volonté que



674. LA II. PARTIE D'ASTREE,  
l'ay de luy faire seruice. l'ay souffert ses des-  
dains, i'ay patienté que son amitié deuant mes  
yeux fust toute à vne autre. La longueur du  
temps ne m'a point diuertie de mon dessein, ses  
rigueurs ne m'en ont point distraict, & ie n'ay  
peu toutesfois iusques icy luy faire changer la  
moindre de ses cruautés. Iesçay que les défa-  
veurs qu'elle me faisoit estoient par elle mises  
en conte de faueurs à Palemon, qu'ensemble  
ils se sont meçquez de mō amour & de ma pa-  
tience, & que trop cruellement elle m'a mes-  
prisé. Mais à quoy m'a seruy ceste cognoissāce  
sinon à rendre ma vie plus fructueuse, & à ren-  
greger dauantage mes insupportables desplai-  
sirs: Car ils ont esté tellement inutiles à me di-  
uertir de son seruice, que plus i'y rencontrois  
de difficulté & de peines, plus se renforçoit la  
violence de mon affection. Dieux qu'un hōme  
atteint de ce mal est peu sage, & combien a-t'il  
peu de pouuoir de rechercher guerison puis  
que mesme la volonté n'y peut cōsentir? Tous  
ceux qui me cōseilloient contre Amour estoient  
mes ennemis déclarez: & quoy que l'esperāce  
mesme ne pūt trouuer place parmy mes de-  
sistres, mon affection toutesfois s'est-elle chā-  
gée? s'est elle lassée, ou seulement s'est-elle al-  
lentie? Nullement, grande Nymphe, i'aime-  
rois mieux la mort que de diminuer ma flam-  
me de la moindre estincelle qui me brulle.  
Elle m'a veu souvent fondre en larmes deuant

elle, elle m'a veu tomber à ses pieds hors de sentiment. Mais ny mes pleurs, ny ma prochaine mort, n'ont rien d'avantage acquis envers elle, qu'un mespris & vne moquerie, de laquelle un iuste ressentiment m'eust peu faire prendre vengeance sur Palemon, si mon amour eust peu consentir que i'eusse voulu desplaire à cette cruelle. Mais cette passion de vengeance estoit trop foible pour me porter à semblable dessein, & quelque opinion qu'elle ait de moy, si sçay-ie bien qu'elle ne peut en rien reprendre mon affection, & que sans outrecuidance ie me puis donner le nom veritable **DAMANT SANS REPROCHE**. Car la ialousie n'a iamais trouué place en mon ame, comme elle a fait en ce trop aimé Berger, ny iamais ie n'ay seulement avec le penser, trouué nulle de ses actions mauuaises. Amour me soit tesmoing que mesme les rigueurs que i'en receuois m'estoient cheres, quand ie me ressouenois qu'elles estoient agreables à ceste belle Doris. Et encores que ie n'aye point esté tant disgracié en mes autres fortunes, que quelque Bergere peut estre ne m'ait regardé de bon oeil, si suis-ie tres-assuré que ie n'ay point rendu de foibles tesmoignages de ma fidelité. Aussi Amour pour ne laisser tant de desdains impunis, & pour n'abandonner entierement sans secours vne Amour

innocente & pure que la mienne, (encores certes, que ce n'a pas esté à ma requeste, car ie ne luy demanday iamais vengeance, mais assez de patience seulement) a permis, comme ie croy qu'elle ait resenty des amertumes dont elle m'abbreuue depuis long-temps, par le diuorce d'elle & de ce Berger. Mais auant que Palemon l'ait aymee, depuis qu'il l'a aymee, quand il s'en est esloigné, & quand il est reuenu, qu'elle die si elle n'a pas tousiours veu vne extreme affection en moy, & si iamais elle a recognu cette affection alteree pour quelque traitement qu'elle m'ait fait. I'ay esté le premier qui l'ay seruie, ie suis le seul qui ay tousiours continué, & comment que ie sois traicté, ie seray le dernier qui conserueray cette volonté : pour le moins ce sera celle qui m'accompagnera dans le cercueil.

Ie ne luy remets point ces choses deuant les yeux pour reproche, mais pour la verité seulement, verité toutesfois que ie voudrois bien vous pouuoir représenter avec des paroles qui luy donnassent de moins fascheuses souuenances, car telles appelle-je celles de mes seruices passez pour elle. Et encor que la cruauté ait esté telle enuers moy, si faut-il que ie l'excuse en quelque sorte, puis qu'estant engagée à Palemon, elle eust, peut-estre, offensé la fidelité de faire autrement, mais à cette heu-

re que Dieu mercy elle l'a quitté, quelle raison peut-elle alleguer, pour couverture de sa cruauté, puis mesme que dès qu'elle a commencé de parler deuant vous, elle vous a dit qu'elle auoit aymé Palemon, parce qu'elle auoit iugé estre tres-raisonnable d'aymer celuy de qui l'ô est aymé. C'est suiuant son iugemēt mesme que ie requiers le vostre, ô grande Nymphe, vous iurant par elle-mesme qui est bien le plus grād serment que ie puisse faire, que iamais beauté ny destin ne causerent vne plus grande, plus sincere, ny plus fidelle Amour que celle d'Adraсте enuers la belle Doris.

Adraсте finit de certe sorte son discours, avec tant de demonstration d'une parfaite amour, que ceux qui l'ouïrent ressentoient vne partie de sa peine. Et la Bergere Doris voyāt qu'il ne vouloit plus rien dire, après vne grande reuerence respondit avec telles patoles.

Grande & sage Nymphe i'ay beaucoup de regret pour le repos de ce Berger, que tout ce qu'il vous a dict soit veritable; car il me desplaist bien fort qu'il soit mal traicté, pour l'affection qu'il me porte, encores que vous iugerez bien m'ayant ouye qu'il n'y a point de ma faute, & que ç'a esté luy seul qui opiniastrēmēt a poursuiuy son mal-heur. La premiere fois qu'il me declara sa volonté, nous estions tous deux si ieunes, que mal aisément eust-on peu penser, ny qu'il eüst quelque ressentiment d'A-

mour, ny moy l'entendement d'en pouuoir comprendre quelque chose. Si bien que ce qu'il m'en dit, ne m'esmeut non plus qu'une personne à qui la chose ne touchoit aucunement. Depuis il fit vn voyage assez long, & à son retour il trouua que ie n'estois plus mienne, m'estant desia donnée à Palemon. De sorte que si à la premiere fois il auoit eu occasion de se plaindre de mon ignorance, à la seconde il en auoit bien d'auantage de se doubloir de mon trop de cognoissance. Mais de moy nullement: car vous plaiguez-vous, Berger, que n'estant point capable d'Amour, ie ne vous ay point aimé? Accusez-en la Nature, accusez-en les Ordonnances, auxquelles elle nous a soubmises. Et trouuez-vous estrange que ie ne vous puisse aimer quand ma volonté n'est plus mienne? Il faut que vous en fassiez de mesme de ce que ie n'ay qu'un cœur, que ie n'ay qu'une ame, & qu'une volonté. Mais vous pouuez avec plus de raison vous plaindre (& c'est ce me semble la seule plainte que vous deuez faire) que vous soyez venu vers moy trop tost, & que vous y soyez retourné trop tard, parce que quand vous dites que ie ne vous ay iamais regardé qu'avec desdain, & que i'ay esté si retenue à vous favoriser, si vous preniez bien mes actions, vous connoistriez que vous m'avez plus d'obligation en cela, que si i'auois fait autrement:

Car si vous eussiez receu quelque satisfaction de moi, jugez à quelle extrémité vostre Amour fust paruenüe, puis qu'ayât vsé enuers vous de tant de rigueurs, vous la ressentez toutesfois si grande. Et vous ressouvenez, Adraste, que les faueurs que vous eussiez receuës de moy, eussent esté plustost rengregement que soulagement de vostre mal. Outre que, mesme elles ne vous pouuoient estre accordees sans beaucoup offenser la sincere amitié que i'auois promise à Palemon. Que i'aduüe qu'il soit iuste d'aymer qui nous ayme, ie ne dis pas qu'il soit iniuste de n'aymer pas tous ceux qui nous affectiōnent, autrement il n'y auroit point de fidelité ny d'asseurance en amour, & vous mesme, s'il estoit ainsi, deuriez estre obligé de redre à la Bergere Bybliene, qui meurt pour vous, vne amour reciproque, mais i'ay biē voulu dire qu'une fille se trouuāt libre de toute autre affection, peut sans reproche aimer celuy qui l'aime, s'il n'y a point d'autre occasion de haine que ceste Amour: or en ce qui se presente entre vous & moy, il n'y a riē semblable, puis qu'estāt engagee ailleurs, ie ne pouuois faire vne nouuelle amitié avec vous sās la ruine de celle que i'auois desia. Si ie vous l'ay dissimulé, ou si ie vous ay entretenu de paroles, pleignez-vo<sup>9</sup> de moi, car ce sera avec raison: mais si ie vous en ay tousiours parlé fort franchement, que ne reconnoissez-vous l'obligation que vous m'en auez? & ne vous arrestez point à

celles que ie vous ay pour m'auoir si longuement aymee, ne vous ay-ie pas mille fois supplié, coniuré, voire commandé; autant que i'ay eu d'autorité sur vous, que vous missiez fin à ce te affection: & lors qu'avec plus de violence ie vous en ay requis, ne m'avez-vous pas tousiours respondu que vous le feriez, si vous pouviez viure, & ne m'aymer point? Si vous auez continué, n'a ce point esté pour vostre consideration, & non pas pour la mienne? Mais grande & sage Nymphe, voicy selon que i'ay peu considerer par ses paroles, ce qui l'a dauantage deceu. Il a pensé, sans doute, que l'affection que ie portois à Palemon, estoit la seule cause qui m'empeschoit d'auoir chere la sienne, & d'effect il n'a point sceu plustost les dissensions de ce Berger & de moy, qu'incontinent le voila enlé d'esperance de paruenir: à ce qu'il auoit tant desiré, & pour n'en perdre l'occasion, m'a tellement pressée depuis ce temps-là, qu'avec raison, ie le puis plustost dire mon ennemy que mon amy, voire si la discretion ne m'empeschoit, plustost importun que seruiteur. Mais il a bien esté deceu par cette opinion, & n'a pas consideré que lamais cette amitié ne se perdrait, que ie ne perdisse ensemble tellement toute puissance d'aymer, qu'il ne seroit plus en moy d'en ressentir les effects.

Ainsi paracheua Doris, Adraste vouloit repliquer, luy semblant d'auoir beaucoup de rai-

sons pour alleguer au contraire , quand Leonide luy fit signe de la main qu'il se teust , & tirant a part Chrysante, Astree, Diane , Phillis, Madonthe & Laonice , leur demanda de quel aduis elles estoient : mais parce qu'elles furent long temps à se resoudre , & que ces Bergers qui n'estoient point appelez à leur conseil ne pouuoient demeurer sans rien faire, Hylas fut le premier, qti s'adressât à Doris, Il n'y a que vous au monde , luy dit-il , qui vous faschez d'estre trop riche. Comment l'entendez-vous? respondit elle : Ie veux dire , adiousta Hylas, que vous ne deuez pas seulement receuoir ces deux Bergers qui vous aiment ( pour tesmoignage que vous estes belle:) mais tous ceux encores qui se voudront donner à vous : car c'est honneur à vne fille d'estre aymee & recherchee de plusieurs, outre la commodité qui s'en peut retirer. Ie croy , respondit froidement Doris, que cela seroit bon pour celles qui veulent estre estimees belles, & ne le sont pas , ou bien qui preferent cette vanité, dont vous parlez à vn repos , & vn solide contentement. Si c'est bien d'estre aymee, repliqua Hylas , plus vous le ferez, & plus vous aurez de bien , & si c'est mal, adiousta Doris , plus ie seray aymee, & plus i'auray de mal. Il est vray, reprit Hylas, mais quelle apparence y a-t'il , que ce soit mal d'estre aymee de plusieurs? Ils nous hayssent à la fin, respondit-elle. Ouy bien, repartit il,



si vous ne le contentez. Comment, adioustâ Doris, en satisfaire plusieurs, puis qu'il est impossible d'en contenter vn seul? Et quoy, continua Hylas, vous n'estimez point d'auoir plusieurs seruiteurs? Ils deuiennent en fin nos ennemis, dit la Bergere, & lors qu'ils nous aiment, ils nous importunent plus qu'ils ne nous profitent. Il faut, adioustâ-t'il, auoir soin de les conseruer: la peine, repliqua Doris, surpasse le plaisir. Si est-ce, continua le Berger, que les Dieux ne se sentent point importunez que plusieurs chargent leurs autels de sacrifices. Il est vray, respondit elle: mais c'est aussi vn particulier priuilege des Dieux, de pouuoir faire du bien à plusieurs, sans se donner de la peine. Il me semble, dit Hylas, que puis que l'amour depend de la volonté, & que puis que la volonté s'estend à tout ce qu'il luy plaist, il n'y a pas grande peine d'aimer diuerses personnes. Les amants de ce siecle, respondit-elle, ne se contentent pas de la volonté, ils veulent posseder en effect. Et quand cela ne seroit pas, ie ne laisserois de croire impossible, que la volonté se puiſſe en mesme temps donner toute à des personnes separees. Il faut, repliqua-t'il, ne leur en donner qu'vne partie. C'est, respondit la Bergere, ce que ie crois encores plus impossible: Et quand il se pourroit, puis que l'amour d'vn seul est si penible, que seroit-ce d'vne si grande multitude? Vous n'en vou-

lez donc aymer qu'un? Vn, respondit-elle, est encores trop, c'est pourquoy ie n'en veux point du tout. Et vous Bergers, dit Hylas, s'adressant à Palemon, & à Adraste, que dites vous là dessus? nous faisons bien paroistre, dist Palemon, que nous auons la mesme opinion. Comment, dit Hylas, l'on n'en peut aymer qu'un? Encores moins, respondit Palemon, puis que nous sommes mis deux pour en aymer vne.

Les discours d'Hylas eussent bien continué dauantage, si la Nympe en s'en reuenant avec toute sa troupe, ne les eust interrompus. Elle se remit donc en sa place, & chacun ayant repris la sienne, elle parla de cette sorte.

## IVGEMENT DE LA NYMPHE LEONIDE.



Encores que nous remarquons en ces differents, qui sont entre nos mains, plusieurs accidens qui semblent estre contraires entr'eux: si est ce qu'il n'y a rien qui cōtreuiēne à l'amour, car il n'est pas pl<sup>us</sup> naturel à la flame de se mouuoir & déchauffer, qu'à l'amour de produire ces dissensions entre ceux qui aimēt, & qui voudroit les oster d'entre les amāts n'entreprēdroit pas vne chose moins impossible que s'il vouloit

684 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
oster le mouuement & la chaleur à la flamme.  
D'autre costé, considerant que ce n'est pas ay-  
mer que de ne se donner entierement à la per-  
sonne aymee, nous ne pouuons penser que ce  
ne soit vne espee de trahison de faire part de  
son affection à quelque autre. C'est pourquoy  
toutes choses longuement debatues & sage-  
ment considerees, nous disons, Que celuy se-  
roit iniuste, qui iugeroit que l'amour se deuit  
perdre pour vne chose qui luy est si naturelle,  
ou se diuiser à plusieurs pour quelque conside-  
ration que ce soit: & nous declarôs que les dis-  
sentions, & petites querelles sont des renouel-  
lemens d'amour. Et que de diuiser ou changer  
vne affection est crime de leze-Maiesté en  
Amour: Et en consequence de cela, nous or-  
donnons que Doris aymera Palemon, & que  
Palemon toutesfois assure de la bonne volon-  
té de Doris, luy donnera à l'aduenir de meilleu-  
res preuues de son affection, que celles de sa ia-  
lousie, qui à la verité est bien signe d'Amour.  
Mais comme la maladie est signe de vie: car  
non plus que sans la vie on ne peut estre mala-  
de, sans amour aussi on ne peut estre jaloux:  
toutesfois comme la maladie est tesmoignage  
d'une vie mal disposee, de mesme la ialousie  
rend preuue d'une amour malade. Et Doris  
pardonnant & receuant Palemon en ses bon-  
nes graces en oubliant tout ce qui luy aura de-  
pleu, considerant que l'amour qui est vne tres-

violente passion, fait commettre plusieurs choses qui ne seroient pas approuvées de celuy qui les fait, s'il n'estoit atteint de cette maladie. Mais pour éviter les desplaisirs qu'elle a ressentis par le passé, nous voulons qu'ainsi que Doris traitera Palemon, comme la personne du monde qu'elle aymera le plus, de mesme Palemon tienne Doris pour celle qui aura le plus de pouuoir sur sa volonté, d'autant que la puissance qui panche tout d'un costé, encor qu'elle soit permise volontairement, tombe enfin en Tyrannie. Et quant à l'infortuné, & patient Adraste, nous ordonnons qu'il eslise d'estre à jamais exéple d'une fidelle & infructueuse affection, en continuant celle qu'il porte à Doris sans estre aimé, ou rompant les premiers liens par l'effort du despit ou du desespoir, il satisfasse à l'amitié de celle dont il est aimé.

Tel fust le iugement de la Nymphé, qui en mesme temps fit trois effets bien differens en ces trois personnes, en Palemon d'extreme contentement, en Doris d'un estonnement si grand, qu'elle demeura sans parler : mais en Adraste d'un si prompt saisissement d'esprit, qu'il se laissa choir en terre comme mort : de sorte que cependant que Palemon avec mille paroles confuses & mal agencees, essayoit de remercier son iuge d'une si fauorable ordonnance. Doris sans dire mot, tenoit les yeux en terre, comme ne sçachât si elle deuoit en estre

686 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
aise ou marrie: Et Adraſte couché de ſon long,  
quoy que ſans ſentiment, ne laiſſoit d'en cau-  
ſer vn ſi grand de ſon ennuy en ceux qui le re-  
gardoient, que Doris meſme en fut touchée  
de pitié. Toute ceſte troupe accourut à luy,  
& luy rapporta tout le ſecours qui fut poſſi-  
ble, & le voyant reuenu, Leonide accompa-  
gnée d'Aſtree, & de ſes compagnes, les laiſſa  
tous trois: mais ils ne furent pas long temps  
enſemble: car incontinent après, Palemon  
prenant Doris ſous les bras, s'en alla du coſté  
de Mont-verdun, & Adraſte les ayant accom-  
pagné quelque temps de l'œil, & commen-  
çant à les perdre entre quelques arbres; Or al-  
lez, dit-il, plus heureux que parfaicts Amants,  
allez & iouyſſez de voſtre bon-heur & du  
mien, cependant que contraint par vne trop  
iniuſte ordonnance i'iray payant de mes lar-  
mes durant le reſte de ma vie, le bien que vous  
poſſederez. Ces paroles furent les dernières  
qu'il dit de long-temps d'vn iugement bien  
ſain: car depuis ſon eſprit ſe troubla, de ſorte  
qu'il en perdit l'entendement, & fit des folies  
ſi grandes, que ceux meſme qu'il faiſoit rire  
ne pouuoient s'empêcher d'en auoir compaſ-  
ſion. Hylas qui ne trouuoit point de iuſtice au  
iugement que la Nymphé en auoit fait, ſouſte-  
noit contre tous que ce différent ne pouuoit  
eſtre terminé plus equitablement. Et parce que  
Leonide & Paris n'ignoroient pas l'humeur de

ce Berger, ils furent bien aises pour passer le temps de le faire parler, & Paris à ce dessein prenant la parole: Il me semble, dit-il, ma sœur, que vous avez fait vn grand tort au pauvre Adraſte, & que vous pouuiez bien ordonner quelque chose de plus doux pour luy. N'est-il pas vray, Hylas? Quant à moy, respondit le Berger, ie croy que le Ciel a voulu punir par ceste iniuste ordonnance, la sottise d'Adraſte, autrement il n'y auoit apparence qu'il fût condamné de ceste sorte. Mais i'aduoie que l'imprudente & forte passion à laquelle il s'est laissé conduire si long temps, ne meritoit pas vne moindre punition. Voyez Hylas, respondit la Nymphe, combien nous sommes differents d'opinion: tant s'en faut que l'amour qu'il a portee avec tant de constance à Doris, & continuee avec tant d'opiniaſtreté, me semble punissable, qu'il n'y a rien que ie loüe dauantage en luy, & cela a esté cause que ie luy ay permis de la pouuoir continuer s'il luy plaist. Voila, dit Hylas, vne permission bien fauorable & aduantageuse: il vaudroit autant que vous luy euſſiez permis de prendre toute sa vie vne peine tres-inutile. Je tiens, quant à moy que c'est en cela que vous luy avez esté trop rigoureuse; & s'il en eust appelé à moy, & que i'en euſſe eu la puissance, ie ſçay bien que i'eusse reuoké vostre iugement. Et quel eust esté le vostre, dit la Nymphe en souffrant? Le les eusse, dit Hylas,

rendu tous trois contents. Le m'assure, interrompit Syluandre, que cette ordonnance sera bien digeree, & qu'elle rēdra preuve d'un bon iugement. Il n'y a point de doute, dit Hylas, avec vn haussēment de teste, que qui voudra s'amuser aux melancoliques humeurs de Syluandre, ne iugera iamais bien de l'amour: mais si on veut regarder sainement pourquoy c'est que l'on ayme, on dira que i'ay raison, & que Doris, Adraste & Palemon pouuoient estre tous trois contentez. Et comment se pouuoit faire cela? respondit la Nymphē: En ordonnant, repliqua Hylas, que Doris les aymast tous deux, & que tous deux la seruissent: car par ce moyen ils eussent eu ce qu'ils desiroient, qui estoit d'estre aymez d'elle, & elle en eust esté mieux serui. Il n'y eust celuy qui pūst s'empescher de rire, oyant vn tel iugement, & Leonide plus que les autres, de sorte que s'adressant à elle, Il semble, dit-il, grande Nymphē, que vous vous mocquiez de moy. Tant s'en faut, dit-elle, il semble bien mieux Hylas que vous vous mocquiez de nous. Excusez-le, Madame, interrompit Syluandre, il en parle selon sa pensee. Si la vostre, dit-il, s'adressant à Syluandre presque en cholere est differente à la mienne, vous pensez tres-mal, & voudrois bien sçauoir sur quelle raison vous pouuez vous appuyer pour blasmer cette ordonnance. Syluandre luy respondit froidement: Le sens commun

commun nous apprend que ce que plusieurs possèdent n'est à personne entièrement. Si plusieurs possèdent la bonne volonté de Doris, ny Adraſte, ny Palemon n'en auront que leur portion : mais en Amour n'en auoir qu'une partie, c'est n'en auoir rien du tout. Diane prenant la parole, & s'adreſſant à Syluandre, Pourquoy, dit-elle, parlez-vous de ceste sorte à Hylas, ne ſçavez-vous Berger, qu'il n'entend pas ce langage? A la verité, reprit Hylas, vous avez raiſon de vous en meſſer auſſi : car peut eſtre Syluandre n'a pas aſſez de babil pour confondre luy ſeul tout le reſte du monde: & puis ſe tournant vers Leonide. Ouyſtes-vous iamais, dit-il, grande Nymphé, vne plus fauſſe opinion que celle de Syluandre? N'auoir qu'une partie d'une choſe c'est n'en auoir rien du tout, & qui iugera que dans vne taſſe il n'y ait point d'eau, parce que toute la mer n'y eſt pas. Je voudrois bien ſçauoir quel eſt le ſens commun qui luy apprend vne choſe ſi fauſſe, Syluandre luy reſpondit, ſi l'amour comme l'eau pouuoit eſtre diuiſée, & demeurer touſiours amour, vous auriez quelque raiſon: car l'eau eſt de telle nature qu'une ſeule goutte eſt auſſi bien eau que toute la mer, & toutes les ſources enſemble : mais l'amour au contraire n'eſt plus Amour, auſſi toſt que la moindre partie luy deſſaut : & pour faire voir que ie diſ vray, l'amour conſiſte principalement en l'affection



extreme, & en la perpetuelle fidelité, si nous osons quelque vne de ces parties, ce n'est plus l'Amour, & ie croy qu'il n'y a personne en compagnie, si ce n'est Hylas qui ne l'aduoue. Et que iera-ce donc? dit Hylas. Ce ne sera pas répondre Siluandre, le contraire d'amour: car si l'extremité deffaut à l'affection, telle affection n'appartient non plus à l'amour que le froid au chaud, & si la fidelité manque à l'extreme affection, c'est vne trahison, & non pas vne Amour. Que si la fidelité y est, mais non pas continuée, ou pour mieux dire, perpetuelle, ce n'est pas fidelité, mais perfidie. Voyez donc, Hylas, & confessez que i'ay eu raison de dire, que qui n'auoit qu'une partie d'Amour n'en auoit rien du tout. Que s'il est vray que l'amour soit quelque chose d'indiuisible, comment eust-il esté raisonnable d'ordonner à Doris qu'elle la diuisast pour Palemon, & pour Adraсте? A la fin de ses paroles, Paris reprit ainsi froidement. Il me semble, Hylas, que nous auons la raison de nostre costé, mais que Siluandre par ses discours s'acquiert l'opinion de toute la troupe qui le fauorise: & faut que ie confesse, que si vous ne luy respondrez, ie me sens presque contraint d'aduouer, ce qu'il dit. Gentil Paris, dit Hylas, quoy que Siluandre en dise, & quoy que vous en croyez, la verité ne se changera pas: & quant à moy ie sçay bien que l'experience est plus certaine

que les paroles. Or Syluandre n'a que des paroles pour preuuer ce qu'il dit : & moy j'ay les effects & l'experience si familiere, que ie n'en veux point chercher de plus esloignee qu'en moy-mesme. Car i'en ay aymé plusieurs tout à la fois, & sçay fort bien, quoy qu'il vueille dire, que veritablement ie les aymois, & pourquoy Doris n'en pourroit-elle faire de mesme ? Il y a plusieurs personnes, repliqua Syluandre, qui pensent faire des choses qu'ils ne font pas : tous les artisans, mais plus encor tous ceux qui s'addonnent aux sciences, & aux arts qui ne sont point mecaniques, ont opinion de faire tres-bien ce qu'ils font, & y en a fort peu qui ne iugent leur ouurage plus beau & plus parfait que celuy de tout autre ; & toutefois on voit bien, & qu'ils se trompent, & qu'il y a bien souuent de tres-grandes imperfections : mais l'amour de soy-mesme qui est presque inseparable du iugement, ouure ordinairement les yeux à chacun en ce qui le touche. Il en faut autant dire de Hylas, qui pense de bien aimer, & toutefois en est vn fort mauvais ouurier, & par ainsi qui voudra bien aimer, s'il ne veut errer, ne prendra iamais son patron sur luy, Et sur qui donc, interrompit Hylas, sera-ce point sur vous ? Si quelqu vn, respondit Syluandre, le vouloit bien représenter, le Patron que vous dites, seroit trop difficile, & ne crois pas que personne le puisse.

692 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
que Siluandre seul. Voila , luy respondi<sup>t</sup> Hy-  
las , vne des plus grandes outrecuidances que  
l'amour de soy-mesme puisse produire. Que  
vous seul puissiez bien aimer? Le dis , repliqua  
Syluandre, que mon amitié est parfaite , & que  
vous ne sçauriez y trouuer rien à reprendre,  
& de plus que vous ne sçauriez m'en propo-  
ser vn autre qui le soit dauantage. Voyez, s'es-  
cria Hylas , quelle outrecuidance est celle de  
ce Berger , luy seul sçait aimer , c'est luy qui  
donne les loix à l'amour , qui l'a fait venir du  
Ciel parmy les hommes , & qui mesure la  
gtrandeur & perfection de nos volontez. Belle  
Nymphé , si ce ne v<sup>ous</sup> est chose ennuyeuse,  
permettez-moy que ie luy monstre son er-  
reur, & lors enfonçant son chapeau, & relevant  
vn peu l'aïsse qui luy couuroit le front , met-  
tant vne main sur les costez , & de l'autre ac-  
compagnant par des gestes la violence de sa  
parole , il luy parla de cette sorte. Tu dis deux  
choses Syluandre , l'vne que ton affection est  
parfaicte, & ne peut estre prise , & l'autre que  
ie ne t'en sçauois proposer vne plus accom-  
plie. Respons moy pour la premiere. A ce qui  
est parfait peut-on adiouster quelque chose?  
Le m'assure que tu diras que non , car s'il se  
pouuoit, la chose auroit manqué auparauant de  
ce qu'on y auroit rapporté. La chose à laquel-  
le on ne peut rien adiouster , doit estre venue à  
son extremité. Et par ainsi il faut aduouer que

tout ce qui est parfait est extreme. Or si ton affection est parfaite, on n'y peut donc rien adiouster, & ne sçauroit se rendre plus grande qu'elle est, ny plus accomplie. Dy moy donc maintenant, Qu'est-ce qu'Amour? n'est-ce pas vn desir de beauté, & du bien qui deffaut? mais si ton amour est desir du bien qui deffaut, aduoüe par force qu'on peut adiouster à ton amour quelque chose qu'elle n'a pas: de plus tu dis qu'elle ne peut estre reprise. Si ie te demande que c'est que tu aymes, tu respondras que c'est Diane: & si passant plus outre ie m'enquiers qui est cette Diane, tu diras que c'est la plus parfaite Bergere du monde. Or responds moy; Si ceste Bergere est aussi parfaite que tu l'estimes, n'es-tu pas bien outrecuidé, d'oser aymer vne telle perfection, puis qu'il faut qu'il y ait de la proportion entre l'Amant & l'aimé? car ie ne croy pas que ta presumption soit telle qu'elle te persuade que tu sois aussi parfait comme tu l'estimes. Ie m'assure que tu me voudras reprêdre de mesme faute, pour ce que i'ayme Phillis, que tu diras auoir beaucoup plus de perfection que moy: mais ie suis de contraire creance à la tienne, premiere-ment parce que ie ne tiens pas telle que tu dis ta Diane: l'aduoüe biẽ qu'elle a de la beauté & du merite, mais aussi ne suis ie pas sans l'vn ny sans l'autre. Elle a de l'esprit, i'en ay aussi. Elle est sage, ie ne suis pas fol. Bref elle est

Berger, ie suis Berger, & si elle est Phillis, ie suis Hylas, n'y a-t'il pas quelque conformité entre nous ? car tout ainsi que ie ne vaux pas qu'un autre ne puisse valoir davantage: aussi n'est-elle pas si belle qu'une autre ne la puisse estre plus : de sorte que ie puis dire pour respondre mesme à ce que tu m'as demandé, que ie te proposasse une plus parfaite amour que la tienne. Que si quelqu'un veut bien aymer, il faut que ce soit comme Hylas, & non pas comme Syluandre. Car à quelle occasion ayme-t'on, sinon pour auoir du contentement ? Mais quel plaisir peuvent auoir ces mornes & pensifs Amants qui vont continuellement serrez en eux mesmes, se rongean't l'esprit & le cœur, avec cette chimere de constance ? Diane, nous dira Syluandre, ne m'aime point: elle en aime un autre, & me mesprise: mais ie ne laisseray de l'aimer & de la seruir: de peur d'estre dit inconstant. Phillis, nous dira Hylas, ne m'aime point: elle en aime un autre, & me mesprise, pourquoy ne changeray-ie pas cette ingratte & mescognoissante, pour un autre qui m'aimera & mesprisera quelque autre pour moy ? Sera-ce de peur d'estre taxé d'inconstance ? Ah ! mes amies, dites moy quelle beste est-ce que cette inconstance ? qui a-t'elle deuoré ? ou bien quelle maladie cause-t'elle, & qui est-ce qui en est mort, ou quel frere ou pere a iamais eu occasion d'en porter le

duel? C'est vne imagination, ou plustost vne inuention de quelque fine Amante, qui se voyant deuenue laide, ou preste à estre changée pour vne plus belle qu'elle n'estoit pas, mist en auant cette opinion, & la fist croire pour quelque chose de tres mauuais Et faut-il qu'un homme d'esprit s'y abuse, & qu'il passe sans subiect tout son aage en trauaillant sans estre soulagé: Appellera t'on cela Amour & constance, ou si avec plus de raison on ne luy doit point plustost donner le nom de folie? Quoy, languir dedans le sein d'une vieille & ingrante maistresse: ô ! erreur indigne d'un homme d'esprit & de courage! Quand on dit vieille, ne s'ensuit-il pas de necessité, laide: que si elle est vieille & laide, où est le iugement qui la tiendra pour estre aimable? Et quand on dit ingrante, n'est ce pas autant que trompeuse, perfide, & desdaigneuse? Mais si elle est telle, où est le courage, qui pourra souffrir de se soumettre à vne si outrageuse & indigne personne? Que Siluandre ne me demande donc plus en quoy l'on peut reprendre son amour, & où l'on en peut trouuer vne plus parfaite, puis que ie m'assure qu'il n'y a personne en cette troupe qui ne luy die, Hylas ayme, & Hylas seul sçait aymen en homme d'esprit & de courage.

Le Berger inconstant finit de cette sorte, s'estant tellement esmeu par ses propres raisons, qu'il en estoit tout en feu: chacun souffrit,

698 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
n'est qu'un desir, ne vois-tu pas que posseder ce  
que l'on desire, c'est faire mourir l'Amour, puis  
que personne ne desire ce qu'elle possède? Et  
comment, adioustâ Hylas, on n'aime point ce  
que l'on possède: si cela est j'aime mieux que  
tu aymes, & que ie n'aime point, afin que tu  
desires, & que ie possède. Ce n'est pas, répon-  
dit Siluandre, ce que ie dis, mais c'est pourte  
monstrer que l'amour n'est pas seulement le  
desir de la possession, comme tu nous voulois  
persuader, & qu'au contraire ceste possession la  
faict plustost mourir que viure. Si ce n'est, re-  
pliqua Hylas, ce qui l'a faict viure, c'est pour le  
moins ce qui luy donne la perfection. Ce n'est  
point cela encores, dit Siluandre, car elle n'est  
nullement necessaire pour parfaire l'amour,  
tout ainsi qu'un Diamant, est aussi parfait Dia-  
mant auant qu'estre mis en oeuvre, qu'apres  
quel artisan l'a poly, parce que si la perfection  
de l'Amour despendoit de cette iouissance, il  
ne seroit au pouuoir de celuy qui aime d'aimer  
parfaitement, puis que cette possession ne  
despend de luy, mais du consentement d'un au-  
tre, & toutesfois l'Amour estant un acte de vo-  
lonté qui se porte à ce que l'entendement iuge  
bon, & la volonté estant libre en tout ce qu'elle  
fait, il n'y a pas apparence que ceste action  
qui est la principale des siennes despende d'au-  
tre que d'elle-mesme.

Mais soit ainsi qu'Amour ne soit qu'un de-

Jugement de ceste grande Nymphé, ny de la venerable Chrysante, & te ressouviens que les Dieux aussi ont ordinairement les pardons, & les bien-faicts en la main, que la Justice, & les chastimens. Mais, dict Hylas, ces Bergeres de qui la condition ne les approche point davantage des Dieux que nous, y ont leurs voix, encores qu'elles ne iugent pas seules. Ha, Hylas, adiousts Siluadre, tu offences leurs merites & leurs beautez, qui peuuent bien les esleuer encore plus haut que la condition la plus releuee qui soit en terre. Mais ne crain rien, Berger, car ie voy bien qu'il n'y a personne icy qui se dispose à la rigueur, & tout le chastiment que tu en dois attendre, c'est seulement la cognoissance de ton erreur.

Tu dis donc, Hylas, qu'il n'y a point d'amour parfaicte, sans l'acquistiõ du bien desire, parce qu'Amour n'est qu'un desir du bien qui deffaut. Mais, Madame, avant que de respondre à ce Berger, il faut que ie vous supplie tres-humblement de m'excuser si pour decourir les subtilitez, ie suis contrainct d'vser de quelques termes qui ne sont gueres accoustumez parmy nos champs. Il m'y cõtrainct comme vous voyez, & me force pour soustenir la verité de parler de ceste sorte. Or respõd-moy donc Berger. Desire-t'on ce que l'on possede? tu diras que non, puis que le desir n'est que de ce qui defaut: mais si l'Amour comme tu dis:



700 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
chose que nous aymons. Q!s'escria Hylas, cō-  
biē est fausse ceste proposition! l'ay aymé plus  
de cent Dames, ou Bergeres, & ie n'en cognus  
iamais bien vne, & pour preue de ce que ie  
dis, aussi-tost que ie les trouuois ingrates ou de-  
daigneuses, ie les laissois, & me retirois tout en  
colere de ce que ie les auois estimees autres  
que ie ne les trouuois pas. Ceste preue que tu  
as faite, respondit Siluādre, est celle qui te doit  
faire auouer ce que ie viens de dire. Car tu ay-  
mois cē que tu ne cognoissois, c'est à dire,  
qu'ayant opiniō qu'elles eussent les perfectiōs  
que tu iugeois aymables, tu les aymoies, mais  
ayāt reconnu la verité, tu as laissé de les aimer,  
& par là tu vois que la cognoissance de la per-  
fectiō que tu t'estois imaginee, estoit la source  
de ton Amour, & à la verité, si la volonté dont  
naist l'Amour ne se meut iamais qu'à ce que  
l'entendement iuge bon, n'y ayant pas appa-  
rence que l'entendement puisse iuger d'une  
chose dont il n'a point de cognoissance; ie ne  
sçay comment tu te peux imaginer qu'on puis-  
se aymer ce qu'o ne cognoist point. Ic t'auoue-  
ray bien toutesfois que tout ainsi que la veuë se  
trompe quelque fois, de mesme l'entendement  
se peut deceuoir, & iuger aimable ce qui ne l'est  
pas: mais tant y a que l'Amour vient de la co-  
gnoissance, soit-elle fausse ou vraye. Or cela  
estant ainsi, n'as-tu pas appris dans les escoles  
des Massiliens, que l'entendement qui entend

& ce qui est entendu, ne font qu'une même chose? Et me dis, Berger, puis que j'ayme Diane, & que ie ne la puis aimer sâs la cognoistre, quelle plus grande proportion peux-tu desirer, que celle qui est entre deux choses qui n'ont qu'une? Te voicy reuenu, dit Hylas, d'où tu partis hier au soir: Et quoy, Siluandre, tu es encores Diane cômme tu estois hier? vraiment Diane, dit-il, se tournant vers elle, vous estes vn beau garçon, & vous Siluandre, continuait-il, s'adressant au Berger, vous estes vne belle pucelle. Croy-moy, Berger, que pour peu que tu continuës, ta compagnie ne sera point desagréable, & que tu rendras vn fol aussi plaisant que iamais la Fontfort en ait produit en Forests. Chacun le mit à rire, & Siluandre même ne s'en peut empêcher, oyât la façon dont il parloit, & comment il expliquoit ce qu'il auoit dict. Cela fut cause que reprenant la parole il continua ainsi.

Tu as raison, Berger, de te moquer de moy, puis que ie ne deurois prophaner ces mysteres en te les communiquant: aussi ne le ferois-je si tu estois seul, mais i'y suis contrainct pour ne laisser en erreur ceux qui nous escoutêt. Et puis que tu ne veux receuoir ce que ie t'ay dit, tu ne refuseras, peut-estre, ce que tu viens de m'opposer en parlant de Phillis, ie veux dire, que tu allegues pour vne bonne raison, l'opinion que tu as de ton merite, & de celui de Phillis, que

702 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
tu n'estimes point tant que le tien ne le puisse  
esgaller, car si ta creance peut cela en toy pour-  
quoy ne veux-tu que celle que j'ay de moy en  
puisse autant en mon aduantage? Or ie croy  
que la mesme proportion qui est entre le feu &  
le bois qu'il brusle, est entre Diane & moy, que  
si tu me nies ce que i'en dis, hé mon amy pour-  
quoy veux-tu auoir plus de priuilege?

Mais ie diray bien avec assurance que Hy-  
las n'ayme point Phylis. Car qu'il y ait quel-  
que chose plus parfaite qu'elle, ie m'en remers  
à la verité, & n'en veux pas estre le iuge: mais  
que tu ayes ceste mauuaise opiniõ d'elle, & que  
tu l'aymes, ie diray & soustiendray bien qu'il  
est entierement impossible; puis que les pre-  
mieres Ordonnances d'Amour, c'est, QVE  
L'AMANT CROYE TOVTES CHO-  
SES TRES-PARFAITES EN LA  
PERSONNE AYMEE. Et à la verité ceste  
loy est tres-iuste, & fõdee sur toute sorte de rai-  
son, car si l'amant doit plus aimer sa maistresse  
que toutes les choses del'Vniuers, ne faut-il pas,  
puis que la volonté le porte tousiours à ce que  
l'entendement luy dit estre le meilleur, qu'il  
l'estime pl<sup>9</sup> que toute autre chose? Mais ce n'est  
pas en cela seul que tu fais paroistre que c'est  
Hylas que tu aimes & non pas Phylis, comme  
on voit en ce que tu dis que l'on n'aime que  
pour auoir son propre contentement: les tra-  
uaux que les amans reçoient volontiers seule-

ment pour faire service à celles qu'ils aiment, font bien paroître le contraire, & n'as-tu jamais ouy dire que nous viuons plus où nous aimons qu'où nous respirons? Ce que ie ne croiray jamais, respondit Hylas, tournant desdaignéement la teste de l'autre costé, tous ces discours ne procedēt que de quelques imaginations blessées comme la tienne: L'aduouē, dit Siluandre, que ces discours viennent de quelques imaginations blessées, mais celle d'un amant ne l'est-elle pas? Malaisément si cela n'estoit, nous verroit-on mourir de desplaisir pour la moindre parole que l'on nous dit, pour vn clin d'œil, voire pour vn soupçon? Malaisément nous verroit-on desdaigner tout repos, & tout autre contentement, pour iouyr vn moment de la veüe de la personne aimée. Mais si tu sçauois, Hylas, quelle felicité c'est d'affoller pour ce subiect, tu dirois que toute la sagesse du monde n'est point estimable au prix de ceste heureuse folie. Que si tu estois capable de la comprendre, tu ne me demanderois pas comme tu fais, quels plaisirs reçoient ces fidelles amants que tu nommes mornes & pensifs, car tu cōgnoistrois qu'ils demeurent de soter auis en la contemplation du bien qu'ils adorent, que mesprisant tout ce qui est en l'Vniuers, il n'y a rien qu'ils plaignent plus que la perte du temps qu'ils emploient ailleurs, & que leur ame n'ayant assez de force pour biē com-

704 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
prendre la grandeur de leur cōtētement, demeure estonnee, de tant de thresors, & de tant de felicitēz qui surpasse la cognoissance qu'elle en peut auoir. Et contente-toy pour ce coup de sçauoir, que le bien dont amour recompense les fīdelles amants est celuy-là mesme qu'il peut donner aux Dieux, & à ces hommes qui s'esleuens par dessus la nature des hommes, se rendent presque Dieux: car les autres plaisirs dont tu fais tant de conte, ne sont que ceux qu'un amour bastard donne aux animaux sans raison, & à ces hommes qui s'abbaissans par dessous la nature des hommes, se rendent presque animaux prieuez de la raison.

Et c'est en ce monstre, ô Hylas, que tu degeneres quand tu aimes autrement que tu ne dois, en ce monstre, dis-je, qui se fait bien paroistre tel, en toy, puis que comme les monstres il est sans proportion: que comme les monstres il ne peut produire son semblable, & bref, que comme les monstres il ne peut viure longuement. Au contraire mon Amour est quelque chose de si parfait que rien n'y peut estre adiousté ny diminué sans faire offense à la raison: car soit en la grandeur, qui esgale le subiect qu'il s'est proposé, soit en la qualité, en laquelle la vertu ne peut rien remarquer qui luy puisse desplaire ie puis dire, sans vanité, qu'il est paruenū à la perfection. Que si j'ay dit que mon affection ne pouuoit estre reprise, c'est avec raison, puis  
qu'outre

qu'outre que celle qui l'a fait naistre en moy, ne produit iamais rien qui ne soit parfait, encor çais-je bien que les Dieux me chastieroient, si j'osois offrir à vne ame si parfaite vne affection qui peut estre blasmee.

Silvand्रे vouloit continuer, lors que Hylas ne pouuant patienter plus long-temps l'interrompit tout à coup de cette sorte. Iusques à quand en fin, Silvand्रे, abuseras-tu de la patience de ceux qui t'escoutent? Iusques à quād nous répliras-tu les oreilles de tes vanitez & de tes imaginations? Et iusques à quād esperes tu que ie puisse souffrir l'impertinence de tes paroles? Toute la troupe qui estoit attētie au discours de Sylvand्रे fut si surprise d'oüir parler Hylas d'une voix si esclatante, qu'après l'auoir bien considéré quelque temps chacun se prist si fort à rire, qu'il fut contraint de setaire, & parce que la plus grande partie du iour estoit desia passée, & que Leonide auoit dessein de s'en retourner vers Adamas, pour luy raconter ce qu'elle auoit veu, elle dit à Hylas, lors qu'il vouloit reprendre la parole. Non non Hylas, c'est assez disputé pour ceste fois; La venerable Chrysanten a pas accoustumé de laisser son temple ny sa bonne Deesse, si long temps sans les reuoir; Qu'il vous suffise, Berger, que nous scauons bien que vous auez de fort bonnes raisons contre Silvand्रे, mais nous vous prions de les remettre à vne autre fois; & cependant vous

nous en irons avec cette creance, que si vous eussiez eu le loisir de parler, vous eussiez eu sans doute autant d'avantage sur ce Berger, qu'il en emporte par dessus vous. Voila ce que dit Hylas à moitié en colere, il faut comment que ce soit, que nous tenions tousiours quelque chose de l'imperfection de nostre nature. Que dites-vous? adiousta la Nymphé. le dis, respondit Hylas, qu'encore que vous soyez Nymphé, il faut que vous faciez paroistre que vous estes femme, n'ayant pas la patience d'ouyr la verité, & vous plaisant si fort aux flatteries de ce Berger qui vous trompe. Vous ne m'offensez point, dit Leonide, en souffriant, de m'appeller femme, car véritablement ie la suis, & la veux estre, & ne voudrois pas auoir changé avec le plus habile homme de ceste contree: mais ie ne sçay pourquoy vous m'accusez de la faute que Syluandre a faiëte en rapportant de trop bonnes raisons, & de celle que Hylas a commise, en luy repliquant si mal.

Il n'y a point de doute que Hylas eust respondus'il eust bien ouy la Nymphé, mais s'en estât allé de colere, aussi-tost qu'il eust acheué de parler, il n'entendit point ces dernieres paroles. Et Leonide voyant qu'il se faisoit tard apres quelques discours communs, se retira en compagnie de la venerable Chrysante, & ses filles Druydes, au temple de la bonne Deesse, & apres le disner s'en alla trouuer Adamas, sans

ue Paris la voulut suiure, parce que l'affection  
qu'il portoit à Diane estoit telle qu'il n'auoit  
autre contentement, que d'estre aupres d'elle.  
La Nymphé donc s'en allant chez son Oncle,  
Paris prit le chemin contraire, & ayant retrou-  
ué ces belles Bergeres, s'arresta avec elles pres-  
que tout le reste du iour.







L E

# DIXIESME LIVRE DE LA SECONDE

PARTIE D'ASTREE.

**Q**VANT à Leonide, elle marcha avec plus de diligence depuis qu'elle eust laissé Chrysante au Temple de la bonne Deesse, parce qu'elle desiroit de raconter à son oncle ce qui auoit esté fait pour Celadon. Et de fortune elle le rencontra sur vne terrasse que quelques Sicomores couuroient à l'entree de la maison. Et d'autant qu'il s'estonna qu'elle fut venue de si bonne heure, elle luy en dit le subiect, dont il ne püst s'empescher de rire, voyant comme chacun estoit abusé. I'ay pensé, continua la Nymphe, que c'estoit vn bon subiet pour retirer ce miserable Berger, de la vie qu'il faict; car luy faisant cognoistre que sa Bergere l'ayme & le regrette, sans doute

Yy iij

710 LA II. PARTIE D'ASTREE,

il prendra la resolution de la voir. Mais ie ne luy ay point voulu parler, & m'en suis venu vous trouuer auant que de le voir, m'assurant que les raisons que vous luy direz mieux que ie ne sçauois faire, & l'amitié & respect qu'il vous porte, seront cause que vos parolesauront vn plus grand poids. I'en parleray à Celadon, dit le Druyde, mais ie ne sçay si nous obtiendrons cela de luy, car il est certain qu'il m'aime & me porte beaucoup de respect en tout, sinon en ce qui concerne son affection, & faut que i'aduouë que n'eust esté que ie crains qu'en le declarant il ne s'en aille en quelque autre lieu plus escarté & plus sauuage, il y a long temps que i'en eusse desia parlé à la Bergere Astree, cognoissant assez qu'elle l'aime; mais la peur que i'ay eu de la perdre entièrement, m'en a empesché. Il ya deux iours que nous ne l'auons veu, aussi bien est-il à propos que nous y allions demain: nous y ferons tout ce que nous pourrons.

En ceste resolution, dés que le iour commença de paroistre, Leonide fut hors du liât, & Adamas de mesme: de sorte qu'estant peu de temps apres habillez, ils se mirēt en chemin. Le matin le Berger n'estoit point sorty de sa cauerne, estant demeuré pensif oultre mesure, de ce qui luy estoit aduenu le iour precedent, tres-aise toutesfois & tres-satisfait de sa

fortune qui luy auoit permis de voir auant la mort ceste belle Astree. Et considerant que iamais il n'auoit eu tant de faueur d'elle, qu'en ceste rencontre, hors-mis lors que ieune enfant il la vid au Temple de Venus, Il s'esctioit, O heureux malheur, qui a esté plus fauorisé que ma meilleure fortune ! O bonté d'Amour, qui parmy ses plus grandes peines donne mesme ses plus grands contentemens ! Qui vouldroit iamais se retirer de ton obeïssance, puis que tu as vn si grand soin de ceux qui sont à toy ? A ces paroles il adiousta ces vers.

## STANCES.

**B**elle onde de Lignon que i'enfle de mes pleurs,  
Campagnes, qui sçauex, quelles sont mes douleurs,

Tesmoins de mes ennuis, ô Forests solitaires,  
Echo de qui la voix respond à mes accens,  
Ait remply de souspirs & de cris languissans,  
Ayez part à mon heur comme à tant de miseres.

De tempestes tousiours le mont de Marsilly,  
Quoy qu'il soit esleué n'a le dos assailly,  
Tousiours impetueux Lignon ne se courrouce,  
L'esper de mes moissons ne nous deçoit tousiours,  
Par diuers changements s'entresuiuent nos iours,  
Et d'un branle diuers, le temps mesme se pouffe.

712 LA II. PARTIE D'ASTREE,

*Ma Bergere dormoit : mais au tour de ses yeux  
Mille petits Amours volletoient soucieux,  
A troupe les desirs sur la levre iumelle  
Accouroient murmurans, comme fantosmes Vains;  
Et ces desirs naissoient des amoureux Syluains,  
Qui ne virent iamais vne Nymphes si belle.*

*Heureux, ah trop heureux tous mes ennuis passez,  
Vous estes a ce coup trop bien recompensez,  
Puis que ie l'ay peu voir avant que ie finisse:  
Mais s'il ne te plaist pas de changer son desdain,  
Ie te supplie Amour, fay-moy mourir soudain,  
De peur qu'en languissant mon heur ne s'amoindrissse.*

*En sa course Lignon reflotte moins de fois,  
Nos champs iannissent moins, Isoure a moins de bois,  
Et moins de voix Echo, bien qu'elle soit son ame,  
Moins d'estans a cet Air d'un grand vent agité,  
Que mon cœur n'a d'Amour, ma Nymphes de beauté,  
Que mon Amour de foy, que sa beauté de flamme.*

Cependant que ce Berger s'entretenoit de cette sorte, Adamas & Leonide y arriuerent: & parce que le visage de Celadon, beaucoup changé de ce qu'il souloit estre, donnoit teimoignage du cōtētement qu'il auoit reccu, le Druide & la Nymphes le recognoissans luy dirent apres quelques autres propos communs, qu'ils se resiouissoiēt de luy voir quelque espece de soulagement. Le plaisir qui se lit en

mon visage, respondit Celadon, est comme ces Soleils d'huyet, qui se leuent tard & se couchent de bonne heure, & qui à la verité apportent bien le iour, mais avec de si espaisles nuees que la clarté ny la chaleur ne s'en voit ny ne s'en ressent guere. Et lors il leur raconta la rencontre qu'il auoit eüe de Syluandre, la lettre qu'il luy auoit mise entre les mains, & la venuë d'Astree avec toutes ces Bergeres, & comme il l'auoit veüe, & luy auoit mis vne lettre dans le sein. Mais helas ! mon pere, continua-t'il, encor que cet heur soit tres-grand pour moy, n'ay-ie point occasion de craindre qu'il ne soit tenu que pour me faire mieux ressentir mes desplaisirs ? & que le Ciel pour me donner plus de regret du miserable estat ou ie suis, m'ayt voulu faire voir celuy, où ie deurois estre, s'il y auoit quelque iustice en amour.

Tant s'en faut, mon enfant, respondit le Druide, que ce sage Amour dont vous parlez, ayant soin de vous, & desseignant de mettre en vne fortune plus heureuse que vous n'avez point esté, a voulu vous donner ce petit contentement pour ne vous porter d'une extremité en l'autre : sçachant assez combien tels changemens sont dangereux. Et pour vous monstrier que ie dis vray, Leonide vous dira ce qu'elle a appris, & quelle declaration d'amitié elle a veu faire à la belle Astree : la Nymphe

714 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
alors luy raconta le vain tombeau qui luy auoit  
esté dressé, les ceremonies, les pleurs & les  
discours de chacun, & particulièrement d'elle:  
& pour vous faire croire ce que ie dis, adiousta  
la Nymphé, venez voir le tombeau de Cela-  
don, il est si pres d'icy, que ie ne sçay comment  
vous n'avez ouy les voix des filles Druides &  
du Vacie. Vous me racontez, dit le Berger, des  
choses que ie n'eusse pas creues facilement de  
la bouche d'un autre: Je ne veux pas, repliqua  
la Nymphé, que vous m'adioultiez plus de  
foy qu'à la plus estrangere du monde, il me  
suffit que vous croyez à vos yeux. A ce mot  
le Druyde & Leonide le faisant sortir de ce  
lieu, le conduirent dans le bois où le vain tom-  
beau luy auoit esté dressé. O Dieu! quel deuint-  
il, & comme promptement il se mit à lire l'es-  
criture que Syluandre y auoit mise, & l'ayant  
reluë deux ou trois fois. L'aduouë, dit-il, que  
vous m'avez dit la verité. Mais ayant receu un  
si grand contentement, sera-ce point faute  
d'Amour, si i'ay la volonté de viure, me voyât  
priué de sa veuë? Adamas alors prenant la pa-  
role, Il n'y a point de doute, luy dit-il, que si  
vous pouuez demeurer reclus & sans la voir  
c'est faute de courage & d'Amour. Ah! d'A-  
mour non, respondit incontinent le Berger:  
Je l'aduouïeray bien du courage, qui en cete  
occasion me deffaut autant que i'ay trop d'a-  
bondance d'amour. Je croiray, respondit Ada-

**mas**, que vous n'aimez point Astree, si sçachant qu'elle vous ayme, & la pouuant voir, vous vous tenez esloigné de sa presence. Amour, dit le Berger, me deffend de luy desobeir : Et puis qu'elle m'a commandé de ne me faire point voir à elle, appelez-vous défaut d'amour, si i'obserue son commandement? Quand elle vous l'a commandé, adiousta le Druyde, elle vous haïssoit. Mais à cette heure elle vous aime & vous pleure non pas absent, mais comme mort. Comment que ce soit, répondit Celadon, elle me l'a commandé, & comment que ce soit, ie luy veux obeir. Et toutesfois, reprit Adamas, quelque entier obseruateur, que vous soyez de ses commandemens, si est ce que vous y auez desia contreuenue, puis que vous l'auez veüe, & vous estes présenté deuant ses yeux. Elle ne m'a pas deffendu, dit-il, de la voir, mais seulement de me laisser voir à elle. Et comment m'auroit-elle veu, puis qu'elle dormoit? Si cela est, répondit le Druyde, & comme en effect ie trouue que vous auez raison, ie vous donneray vn moyen de la voir tous les iours, sans qu'elle vous voye. Ie trouue cela biē difficile, respōdit Celadon, car il faudroit, ou qu'elle dormist, ou que ie fusse caché en quelque lieu. Nullement, repliqua le Druyde: tant s'en faut, vous luy parlerez, si vous voulez: Cela ne se peut, adiousta le Berger, si ie ne suis en lieu bien obscur. Vous serez, dit Adamas, en plein



716 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
iour; voyez seulement (si vous auez le courage)  
ou si l'amour a la force de le vous faire entre-  
prendre; Ne croyez point, mon pere, respon-  
dit-il, qu'il y ait deffaut d'amour en moy, ny  
courage, pourueu que ie ne contreuienne  
point à ses commandemens. Or, dit le Druy-  
de: oyez donc ce que ie viens de penser. Il a  
pleu au grand Thautates de m'auoir donné  
vne fille que i'ayme, ainsi que ie pense vous  
auoir dit autresfois, plus que ma vie propre.  
Ceste fille, selon la rigueur de nos loix, est en-  
tre les filles Druydes nourrie dans les Antres  
des Carnutes, il y a plus de huiſt ans, dont ie  
n'ay nul espoir de la sortir de tant d'annees, que  
ie n'y ose penser, car il faut qu'elle y demeure  
vn siecle, dont la tierce partie n'est point encor  
escoulee. Peut estre vous ressouuenez vous  
bien que ie vous ay dit, que vous auez beau-  
coup de ressemblance & d'aage & de visage. Or  
ie me refous de faire courre le bruit, qu'il y a  
desia quelque temps qu'elle est malade, & qu'à  
cette occasion, les Druydes anciennes ont esté  
d'aduis que ie la retirasse iusques à ce qu'elle  
soit en estat d'y pouuoir faire les exercices ne-  
cessaires. Et quelques iours apres vous vous ha-  
billerez comme elle, & ie vous receuray chez  
moy, sous le nom de ma fille Alexis, & il sera  
fort à propos de dire qu'elle est malade: car la  
vie que vous auez faicte depuis plus de deux  
Lunes vous a changé de sorte le visage, & tant

osté de la viue couleur que vous souliez auoir, qu'il n'y a celuy qui n'y soit trôpé en vous regardant. Et quoy que la ressemblance qui est entre vous, ne soit pas telle, que quand on vous verroit ensemble on ne recogneut bien vne grande difference, il n'importe, d'autant qu'il y a si long temps que personne de cette contree ne l'a veüe, que quand vous seriez encor beaucoup moins ressemblans me l'oyant dire, on ne laissera de vous prendre pour elle: le ne vois en tout cecy qu'un inconuenient. C'est que tous les ans nous nous assemblons tous à Dreux qui est si proche des Antres des Carnutes, que les Vacies & Druides sçauront aisement que ma fille n'est point partie: mais il ne faut pas s'arrester pour cela: car, comme ie vous dis, cette assemblée des Druides ne se fait d'une Lune & demye, & sont contrains d'y demeurer plus de deux Lunes, & Dieu sçait si auant ce terme vous n'aurez pris vos habits, & changé de vie! Or regardez Celadon, si cela n'est pas bien faisable? Ah! mon pere, respondit le Berger, apres y auoir songé quelque temps, & comment entendez-vous qu'Astree, par ce moyen ne me voye point? Pensez-vous, adiousta le Druides, qu'elle-vous voye, si elle ne vous cognoist? Et comment vous cognoistr'elle ainsi reuestu? Mais, repliqua Celadon, en quelque sorte que ie sois reuestu, si feray-ie en effet Celadon, de sorte que veritablement ie

luy desobeiray. Que vous ne soyez Celadon, il n'y a point de doute, respondit Adamas: mais ce n'est pas en cela que vous contreviendrez à son ordonnance: car elle ne vous a pas deffendu d'estre Celadon, mais seulement de luy faire voir ce Celadon. Or elle ne le verra pas en vous voyant, mais Alexis. Et pour cōclusiō, si elle ne vous cognoist point, vous ne l'offēcerés point, si elle vous cognoist & qu'elle s'en fâche, vous n'en devez esperer rien moins que la mort. Et telle fin n'est-elle pas meilleure que de languir de cette sorte? Voila, dit alors le Berger, la meilleure raison, & ie m'y veux arrester, & pource, mon pere, ie remets entre vos mains, & ma vie & mon contentement: disposez donc de moy, comme il vous plaira.

Ce fut de cette sorte qu'Adamas vainquit la première opiniastrētē de Celadon: & afin qu'il ne changeast d'aduis, il s'en retourna dès l'heure mesme pour donner ordre à ce qui estoit necessaire, & sur tout pour faire courre le bruit du mal de sa fille, & de son retour. Car c'estoit la coustume des filles Druides qu'elles sortoient des Antres, lors qu'elles estoient malades, & si leurs parens n'estoient soigneux de les enuoyer querir, les anciennes leur renuoioient, d'autant qu'elles tenoient pour vn grand mal-heur, lors qu'il y en mourroit quelqu'une. Et cela fut cause qu'il feignoit que la sienne s'en reuenoit par le commandement des antiennes, & qu'il l'at,

tendoit de iour à autre. Cette nouuelle ayant couru quatre ou cinq iours, Adamas & Leonidereuindrent avec tout ce qui estoit necessaire vers Celadon , qui cependant auoit eu le loisir de dire Adieu à Lignon , & prendre congé de ses bois, de son antre, & sur tout du temple en la Deesse Astree : Et lors qu'il fut reuestu en Nymphes (c'est ainsi qu'en cette contree s'habilloient les filles des Druides , quand elles reuenoient de leurs Antres) & qu'il fut prest à partir, ils furent d'avis qu'il falloit attendre le soir, afin que personne ne le vist arriuer seul, & cepédant Adamas l'instruisoit de ce qu'il auoit à répondre à ceux qui s'enqueroient de la façon de vie des filles Druides, de leurs ceremonies , de leur sacrifice & de leurs escoles & sciences, mais en fin, luy disoit il, le meilleur sera, ce me semble, d'en parler le moins qu'il vous sera possible, & principalement deuant ceux qui sçauront quelque chose , car pour les autres il m'importera, d'autant que facilement ils croiront ce que vous leur en direz. Or le iour estant presque finy, ils sortirent de ce lieu, à l'entree duquel Celadon auoit graué des vers de la pointe d'un poinçon sur le rocher avec beaucoup de peine & de temps, les ayant comencez dès le iour qu'il resolut d'en sortir, pour memoire eternelle du sejour qu'il y auoit fait: ils estoient tels.

## MADRIGAL.

**D**Ans les tristes recoins de cette roche obscure  
 Habiterent long-temps l'amour & le desdain;  
 Sans passer plus auant, si tu crains leur blessure,  
 Passant fuy-t'en soudain.

Car comme le charbon sa flamme estant esteinte  
 Retient long-temps le chaut,  
 Aussi craindre il te faut,  
 Que ces grands-Dieux absents de leur demeure  
 feinte  
 Ayent laissé dedans  
 Des feux encor ardans.

Cette affaire fut conduite par Adamas, avec tant de prudence, que Paris mesme n'en sceut rien, ayant resolu de le tromper, afin que les autres y fussent mieux deceus. Il receut donc pour sa sœur cette feinte Alexis, c'est ainsi que d'orenavant nous appellerons Celadon: & de fortune lors qu'Adamas arriua chez luy il n'y estoit point, qui fut vne bonne rencontre, parce qu'il ne vid point qu'elle estoit seule; d'abord il la fit mettre au liët, disant qu'elle estoit trauaillee du long chemin, & de son mal, de sorte que Paris ne la vid que le matin qu'Adamas & Leonide ne la voulurent laisser sortir de la chambre, dont les fenestres estoient si fermees que le peu  
 de

312 LE FAUX HÉRÉSIAQUE. Qui  
 de leur temps estoient de desconfiance, car qu'ils  
 vouloient surboucher de continuellement de cette  
 façon plusieurs iours, en sorte que cet artifice fut  
 bien superflu. Mais parqu'elle l'auoit si bien  
 ioué son personnage qu'il n'y auoit personne  
 qui la peussent pénétrer. Toutes fois cela la reser-  
 uera encoire d'auantage, par ce qu'elle occut en  
 cet état presque toutes les voisins de ses vois-  
 nes qui s'en alloient plus d'avisages d'elle qu'il  
 ne se peut dire.

Quelques iours s'esgoulèrent de cette façon,  
 enfin elle commença de visiter la maison, &  
 de sortir dehors, faisant semblant que l'air la  
 fortifioit. L'affiette du lieu estoit tres-belle &  
 agreable, ayant la vue de la montaigne & de la  
 plaine, & mesme de la delectable riuiera de  
 Lignon, depuis Boën iusques à Feurs. Cela  
 auoit esté cause que Pelion, père d'Adamas y  
 auoit fait bastir. En depuis Adamas y fit esleuer  
 le somptueux tombeau de son frere Belizar au  
 sortir de la maison, & tout aupres d'un petit  
 boccage qui touchoit presque la maison du  
 costé de la montaigne. En ce lieu Alexis & Leo-  
 nide se venoient bien souuent promener à cau-  
 se de la beauté des allées, & de la venue: & parce  
 qu'il falloir un peu marcher, Alexis prenoit  
 quelquefois Leonide sous les bras quand elles  
 estoient pas seules, & une fois entre autres  
 qu'elles estoient toutes seules matin, & que Ac-  
 tis luy rendoit ce seruice, voyant, dit la Nym-

722 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
phe en souffrant, vn seruice que vous aime-  
riez bien mieux rendre à quelque autre qui  
peut estre ne vous en sçaurôit pas tant de gré  
que moy. Ha ! Nymphé, dit Alexis en souf-  
pirant, ie vous supplie au nom de Dieu ne re-  
nouueller point le souuenir de mon mal: pen-  
seriez vous que ie peusse l'oublier, le ressentant  
d'ordinaire comme ie fay ? Elles paruindrent  
auec ces propos au bocage, qui estant plus re-  
leué que la maison, descouuroit encôres mieux  
toute la plaine: de sorte qu'il n'y auoit reply  
ny destour de Lignon, depuis Boën d'où il  
commençoit de sortir de la montagne, iusques  
à Feurs, où il entroit en Loire, qu'elles ne des-  
couurissent aisément. Cette representation fut  
si sensible à la feinte Alexis, qu'elle ne peut  
s'empescher de dire tout haut.

Ha ! mes tristes yeux, comment souffrez-  
vous sans mort la veüe de ces riuës heüreuses,  
où vous laissastes par mon départ tout vostre  
contentement. Leonide qui vouloit l'inter-  
rompre, le croy, luy dit-elle, que de tous ceux  
qui aiment vous estes seule qui vous ennuyez  
de voir les lieux où vous auez receu du plai-  
sir : car si le souuenir des travaux passez est  
agreable à la pensee, à plus forte raison le fera  
celuy du bon-heur receu. La triste Alexis luy  
respondit, Ce qui rend douce la memoire du  
mal passé, c'est ce qui rend celle du bien pleine  
d'insupportables amertumes, parce que la

cognoissance d'auoir passé ce mal, resioiuit, & celle de n'auoir plus ce bien, attriste: mais encoré ay-ie vne surcharge à mes ennuis, qui est de nescauoir l'occasion de mon mal. C'est, ie vous iure Leonide, vne des plus cruelles pointes qui me trauerse le cœur en cette affliction. I'ay fait vne exacte recherche de ma vie, mais ie n'en ay peu condamner vne seule action: de penser qu'vne humeur volage ou quelque autre dessein luy ait donné volonté de changer d'amitié, c'est la trop offencer: & dementir trop de tesmoignages que i'ay du contraire: de croire aussi qu'elle me traite ainsi sans quelque raison, c'est auoir trop peu de cognoissance d'elle, de qui les moindres actions n'en sont iamais despourueues: qu'est-ce donc que nous accuserons de nostre mal? O Dieux! ie pense que la langue ne pouuant bien expliquer le mal, duquel les sentimens ne peuuent assez bien comprendre la grandeur, vous ne voulez pas que l'entendement le cognoisse! Et lors continuant ces tristes pensees, voyez-vous, dit-elle, grâde Nymphé, vne petite Isle que Lignon fait au droit de ce hameau, qui est de là la riuere, vn peu plus en là que Mont-verdun, & vn peu par dessus Iulieu. Nous y estions passez par dessus des grosses pierres que nous auions iettees en l'eau de pas en pas, parce qu'en ce temps-là, nous cherchions les lieux les plus cachez pour euirer la vue de nos parens, &



724 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
mesme de mon pere, qui ne trouuant remede  
à cette affection qu'il voyoit croistre deuant  
ses yeux, resolut de me faire sortir de la Gaule,  
& me faire passer les Alpes, & visiter la grande  
cité, pensant que l'esloignement pourroit ob-  
tenir sur moy ce que ces desseins & contra-  
rietez n'auoient iamais peu : & parce que nous  
en estions bien aduertis, nous allions cher-  
chant, comme i'ay dit, les endroits les plus re-  
cuelez, pour au moins employer le peu de  
temps qui nous restoit à nous entretenir sans  
contrainte. Quelquefois à cause de la commo-  
dité du lieu, nous venions dans ce rocher que  
vous voyez beaucoup plus pres de nous, qui  
est creux, & laissions Licidas ou Philis en sen-  
tinelle pour nous aduertir quand quelqu'un  
passeroit, parce qu'estant prez du grand che-  
min nous auions peur d'estre ouïs & entendus.  
Or cette fois, comme ie vous dy, suiuant nos  
brebis qui s'estoient comme de coustume ra-  
massées ensemble, nous passames sur des gros  
cailloux en cette petite Isle de Lignon: Et quoy  
que nous eussions desia diuerses fois pris congé  
l'un de l'autre, afin de n'estre point surpris, car  
mon pere me tenoit caché le iour de mon de-  
part, si ne laissames nous de renoueller encor  
nos Adieux. D'abord que nous vismes que  
nous ne pouuions estre apperceus de personne,  
elle s'assit en terre, & s'appuya contre vn arbre,  
& moy me iettant à genoux ie luy pris la main,

& apres l'aüoir baïsee & mouïllée de mes larmes quelque temps, en fin lors que ie peus parler ie luy dis.

Doncques mon bel Astre, il faut que ie vous esloigne, & que ie ne meure pas, puis que vous me l'auetz commandé? Mais comment le pourray-ie, si la pensee de cest esloignement m'est tant insupportable qu'elle m'oste presque la vie, toutes les fois que ie me souuiens qu'il vous faut laisser? Elle ne me respondit rien, mais me ietta vn bras au col & me fit coucher en son giron, exprez, comme ie croy, pour m'oster la veuë des larmes, qu'incontinent apres elle ne peut retenir: & parce que j'attendois qu'elle me dist quelque chose, ie demeuray quelque temps muet; elle cependant, me flattoit les yeux & les cheveux avec la main, & me sembloit bien d'ouïr quelques soursirs qui estans contraincts n'osoient sortir avec violence pour ne se faire ouïr. Ayant en ce silence quelque temps repensé en mon mal, en fin ie parlay à elle de ceste sorte. Helas! mon Astre, ne plaignez-vous point ce miserable berger que la cruauté d'un pere, & la rigueur du destin chasse d'aupres de vous? Elle me respondit avec vn grand soursir. Est-il possible, mon fils, que vous auez memoire de ma vie passer, & que vous entriez en doute que ie ne ressentiray tout ce qui vous déplaist? Croyez, Celadon, que ie vous rendray té-

726 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
moignage que ie vous ayme, & Dieu vueille  
que ce ne soit trop clairement. Le pere leuay  
pour voir quelle estoit cette preuue qu'elle me  
vouloit donner de son amitié: mais elle tourna  
la teste del'autre costé, & me remit avec la  
main au mesme lieu où i'estois auparauant, afin  
que ie ne visse ses larmes, dont il sembloit que  
son honneur eust honte: c'estoit peut-estre, dit  
Leonide, son courage glorieux, qui ne vouloit  
qu'autre qu'Amour sceût que l'Amour l'eust  
surmonté.

Quoy que ce fust, dit Alexis, elle voulut que  
ie visse ce que l'amour la contraignoit de faire  
pour moy. Pourquoy, luy dis-je, mô bel Astre,  
si mon esloignement vous fâche, ne me com-  
mandez-vous que ie demeure? croyez-vous  
qu'il y ait commandement de pere, ny con-  
trainte de la nécessité, qui me face contreuenir  
à ce que vous m'ordonnerez? Mon fils, me dit-  
elle alors, j'aymeroïs mieux la mort que vous  
destourner de vostre voyage: vous offenceriez  
trop contre vostre deupir, & moy contre mon  
honneur. Et ne pensez pas que ie fasse doute du  
pouuoir absolu que j'ay sur vous: ie vous iuge  
par moy-mesme qui sçay bien n'y auoir puis-  
sance de pere, autorité de mere, volonté de  
parens, conseil ny sollicitation d'amis, qui me  
puisse iamais faire contreuenir à l'amitié que ie  
vous porte. Et afin que vous partiez avec quel-  
que contentement d'aupres de moy, em-

portez cette assurance avec vous. Je vous iure & promets en presence de tous les Dieux que j'appelle à tesmoins, & par cette ame qui vous aime tant, dit-elle, mettant la main sur son estomac, qu'il n'y a mon fils, ny ordonnance du Ciel, ny contrainte de la terre, qui me face jamais aimer autre que Celadon, ny qui me puisse empêcher que ie ne l'ayme toujours. O paroles! dit alors en soupirant Alexis: ô paroles dites trop fauorablement à celui qui depuis deuoit estre tant défauorisé.

Quelques iours apres ie partis, & passant par les Allobroges, ie ne sçauois vous dire combien ie courus de fortune par les rochers & precipices affreux des Sehusiens, de Caturiges, des Brauomices & Carrocces, & iusques aux Ségusiens, où ie paracheuay les Alpes Coties: par autant de pas que l'on fait, autant voit-on de fois l'horreur de la mort; & toutefois cela n'estoit point capable de distraire ma pensée. En passant sous ces effroyables rochers que l'on ne peut regarder qu'en haussant la teste de propos délibéré, & tenant son chapeau, de peur qu'il ne tombe, ie fis ces vers,

**P**RECIPICES, ROCHERS, MONTAGNES, SCARPELLES,  
ABISMES, ANS OMBRES, & VOUS POINTE! ORGUIL-  
LEUSES,

QUI VOUS ARMEZ D'HORREUR & D'ESPANTEMENT,

ENVOYER QU'EST-CE VOUS NE SOYEZ ATAINTE,

DAUS VOS SOMMETS, CHENAS ESCUTEZ, MES CRUPLAINES,

ET SOYEZ POUR CE COUP TES MOINS DE MON SERMENT,

TESIUSQUE L'APPENÇOIS DESSUS VOS TESSES NUES

LES AUTRES SE NOURRI, & CHOISIR EN LES NUES,

LE FUY VOUS QU'IL L'AMAIT UN MOIS NOURRI,

COUP VOUS MES MALHEURS MON ABIEU INFINE

AVOIRISSÉS IL SE PEUT LE CIEL SA TYRANNE, MON

SI UNO S'MEU! & UNO LA MORT SE L'ESCHAP

NE PARCE QU'UN PAR LA MORT SE L'ESCHAP

DES SABUSIENS, & VOULES EN MERITE DE CHENUS

MONTAGNE DES CATURIGES M'EN COMME SUR LE

RÔLE, IE ME RESOLUS DE SUIVRE DE VOUS LAQUE

FIOUT CONTRE LES ROCHES ESCARPEZ DE VOS MON

TAGE, MAIS LE NE FUS PAS SOULAGE PAR DEU DA

UANTAGE QUE PAR LA TERRE, & UNO DONOIS VOIR

MENTE S'ESLEUANT, NOUS FAILLISMES PLUSIEURS FOIS

DE NOUS PERDRE TOUS. ET LORS QUE CHACUN POUR LA

PROCHAINE MORT QUI NOUS MENASSOIT TREMBLOIT

DANS LE BATTEAU, SANS ESTRE ESMEU DE CETTE CRAIN

TE, IE NE PENSOIS QU'EN MA BERGERE, & VOICY DES

VERS QUE I'EN FIS À L'HEURE MESME,

S O N N E T

**O**Ndes qui souleuez vos voutes vagabondes,  
Contre le foible soin de m'en presle vaisseau,  
Sçachez que dans le sein ie porte vn tel flambeau,  
Qu'il peut rendre vne mer des abysmes sans ondes.

Plusieurs fois de mes yeux les deux sources fa-  
condes  
Auroient desia fait m'istrer vn Ocean nouveau,  
Si l'ardeur de te fouir ne consommait le ray, &  
Vagues refusez donc en vos grottes profondes.

De vos replis bossus plus fort vous nous heurtez,  
Sans craindre de l'Amour les fureurs redoubtez,  
V'estes nous point d'enfer quelque source maudite.

O Dieux, si l'est vaincedu desir, & l'instabilité,  
ont plu tost qu'vn Lethé, pour le moins vn Coccyre,  
leuue plu tost de mort, que fleur de vint.

Au sortir de ce grand lac, ie trauesay les grâds  
ois des Carriques, & apres auoir passé l'Heré-  
riere qui vient des Centrons, ie trauesay l'e-  
roite ualee des Carroetes, & Brimontes, qui  
ie conduit iusques aux monts Caros. Je fis en  
assant par ces grands rochers, & ces deserts des  
ers que i'ay oublié: mais vn estranger en la

730 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
compagnie duquel ie m'estois mis, en fit, qu'il  
me recita, & parce qu'ils me plurent, ie les ap-  
pris par cœur, il estoient tels. ○ ○

S O N N E T.

Des Montaignes & Rochers à vn Amant.

**C**es vieux Rochers, tous nuds, glissants en  
precipices,  
Ces chutes en Torrent, froisses de mille saules,  
Ces sommets plus neigeux, & ces monts les plus  
hauts.

Si ces Rochers sont vieux, il faut que ie vieillisse  
Ie par la confiance au milieu de vos maux;  
S'ils sont nuds & sans fruit, sans fruit font mes  
travaux,  
Sans qu'en vain j'ay le espoir ie retienne ou nourrisse.

Et ces Torrents rompus, sont-ce pas mes desseins,  
Ces Neiges vos froideurs, ces grâds Monts vos des-  
dains?  
Pres ces difformez sont à monstre respondent.

Si non, que vos rigueurs plus malheureux me font  
Car d'un chaud bien souvent quelques neiges se  
fondent,  
Mais laide vos froideurs, par vain se fond:

Leonide qui estoit bien aise de distraire Alexis de ses fascheuses pensees, Racontez-moy, luy dit-elle, ce que vous vistes de rare en vostre voyage. Cela seroit trop long, respondit-elle, car l'Italie est la province la plus belle du monde: & mesme quand i'eusse descendu des Monts Coties, &, que i'eus passé la ville des Segusiens. Mais ie vous veux raconter l'une des plus belles adventures qui m'y aduindrent, m'assurant que nous en aurons assez de loisir.

---

## • HISTOIRE

### D'VRSACE ET D'OLYMBRE.

**S**ACHEZ donc, Madame, qu'Alcipe ayant fait dessein de m'esloigner d'Astree, il m'ordonna de laisser les habits des Bergers, afin que plus librement ie puisse frequenter parmy les bonnes compagnies. Car en ces pays dõt ie vous parle, il n'y a que les personnes plus viles qui demeurent aux champs, & les autres habitent dans les grandes villes, qu'ils nōment Citez, où les Palais de marbre & les enrichisseures qui surpassent l'imagination, estonnent plustost ceux qui les regardent, qu'ils ne peuvent estre assez confiderez: Encores certes, que chacun y fut effrayé de la venue d'un barbare qui par mer estoit descendu en Italie, &



732 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
l'auoit presquetoute rauagee, & Rome particulièrement. I'auois tant de desir de me rendre aimable, que ie ne vous sçauois dire avec quelle curiosité ie voulois apprendre toutes choses, esperant qu'Astree m'en aimeroit mieux: Approchant donc de l'Appennin, ie sceus qu'il y auoit des montagnes qui brusloient continuellement, afin d'en sçauoir parler à mon retour, ie voulus les voir, & cela fut cause que me destournant vn peu du grand chemin, ie pris à main droite. Mais ie fis vne rencontre qui rompit mon dessein comme ie vous diray: Je n'auois pas encor monté plus de deux milles, c'est ainsi qu'ils content la distance des lieux, que iouis vne voix qui se plaignoit: & parce que i'eus opinion que ce seroit peut-estre quelqu'un qui auroit faict d'assistance, ietournay du costé où mon oreille me guideoit. Je n'eus pas marché cent pas que ie vis vn homme estendu de son long contre terre, qui sans m'appertemoir à l'heure que i'arrivay parloit de ceste sorte.

## SONNET.

S'il doit mourir ou viure.

**M**On esprit combatu diuersemens chancelle,  
 Dois-je viure ou mourir parmy tant de  
 malheurs?

*Si ie vis, he comment souffrir tant de douleurs?*

*Si ie meurs, he comment estre à iamais sans elle?*

*En mourant ie n'array que l'espine cruelle,  
 Dont Amour si souuent m'a tant promis de fleurs,  
 En viuant ie seray tousiours noyé des pleurs,  
 Que mon cuisant regret sans cesse renouuelle.*

*Pour tromper tant de maux, mon cœur que fe-  
 rons-nous?*

*Visons. La vie en fin est agreable à tous,*

*Mourons. Douce est la mort dont l'ame est soulagee.*

*Quel cruel estat m'ont reduit mes ennuis,*

*Puis que ny visny mort, la misere où ie suis,*

*Tant mon desastre est grand, ne peut estre allégée.*

Miserable Vrface, disoit-il, après s'estre teu  
 quelque temps, iusques à quand te trompera  
 ce vain espoir qui te flatte? combien te fera-t'il  
 passer encores de iours en ceste cruelle misere?

736 LA DEUXIÈME PARTIE D'ASTREE,  
à mes desux a conduit en ce lieu escarté pour  
m'empescher de suiure, si ie ne puis comme  
Vrsace, comme son esprit pour le moins la  
tant aimée Eudoxe. Vrsace luy dit-il: le Dieu  
qui preside aux amitez, & non point vn mau-  
uais démon, est cause que ie te cherche depuis  
trois iours, non pour t'empescher de suiure  
Eudoxe, si c'est ton contentement, mais pour  
t'y accompagner, ne voulant souffrir que si ton  
Amour te fait faire ce cruel voyage, mon ami-  
tié ait moins de pouuoir à me faire tenir com-  
pagnie. Et par ainsi si tu veux acheuer le dessein  
que tu dis, il faut que tu fasses resolution de met-  
tre premieremēt ce fer que tu tiens en la main  
dans l'estomach de ton amy, & puis rouge &  
fumeux de mon sang, tu pourras executer en  
cay ce que tu voudras. Ah! Olymbre, dit-il, que  
tu me fais faire une requeste dont l'effect est in-  
compatible auog mon amié. penles-tu que  
ma main pūt auoir la force d'offencer l'esto-  
mach de l'amy d'Vrsace. & me tiens-tu pour si  
cruel, que le puisse consentir à la mort de celuy  
de qui la vie m'est tousiours esté plus chere que la  
mienne propre. Oste, oste cela de ton esprit:  
iamaïs ceste xphoné ne fera en ceste ame qui t'a  
aymé, & qui ne restera iamaïs de t'aymer. Mais  
si tu as quelque compassion de ma peine, par  
nostre ancienne & pure amitié, ie te coniuire,  
amy de me la laisser, sortir de ceste misère où ie  
suis. Et si il possible, respondit incontinent  
Olymbre,

Olymbre, que mon amitié estant si parfaite enuers toy, ie recognoisse la tienne si defaillante: Tu n'as pas le courage de m'oster la vie, afin que iete puisse suivre, & tu as bien la volonté de te raiuer de moy, afin que tu puisse suivre Eudoxe? Crois-tu la mort estre bien ou mal? Si c'est mal potirquoy veux-tu le donner à ce que tu sçais bien, que Olymbre ton amy ayme plus que luy-mesme? Si c'est bien, pourquoy ne veux-tu qu'Olymbre que tu aymeras particiue à ce bien avec toy? Pour toutes raisons, respondit Vrsace, ie ne te puis dire autre chose, sinon qu'Olymbre viura eternellemēt, s'il ne meurt que de la main d'Vrsace, & que tu me rendras vne extreme preuue d'amitié, de me laisser librement paracheuer ce dessein qui seul peut effacer la honte d'auoir suruescu à mon bon-heur. Et en disant ces paroles il essayoit de retirer le bras que son amy luy tenoit engagé sous le corps: dequoy m'apperceuant, & craignant que celuy qui estoit blessé n'eust pas assez de force pour l'en empescher, ie m'approchay doucement d'eux, & prenant la main d'Vrsace, ie luy ouuris les doigts à force, & me saisis du glaiue. Et parce que l'effort qu'Olymbre faisoit luy auoit fait perdre beaucoup de sang par la blesseure de la main incontinent apres se sentit defaillir, & prenant garde que c'estoit à cause de la perte du sang, il se leua de dessus son compagnon,

& luy montrant sa main; Amy, luy dit-il, tu as fait ce que tu deuois, voila ie m'en vay t'attendre aupres d'Euxode, bien-heureux de ne te pas suiure, puis que tu voulois mourir: & presque en mesme temps se laissant couler en terre il s'esuanouït sur le sein de son amy. Vrsace pressé de la crainte d'une telle perte, laissa l'opinion qu'il auoit de se tuer pour le secourir, & courant à vne fontaine qui estoit pres de là en apporta del'eau sur son chapeau pour luy ietter au visage. Cependant parce que ie cognus bien que le mal precedoit de la perte qu'il faisoit de son sang, ie luy liai la playe avec vn mouchoir, y mettant vn peu de mousse, ne pouuant promptement y trouuer autre remede: & ie n'auois encores acheué qu'Vrsace rouint, qui arroufant le visage de son amy d'eau froide, & l'appellant à haute voix, par son nom, le fit en fin reuenir. A l'ouuerture des ses yeux, Helas! dit-il, amy pourquoy me r'appelles-tu? laisse partir mon ame bien contente, & permets qu'elle t'attende où tu veux aller, & aye ceste créance d'elle ie te supplie, qu'elle ne pouuoit clorre ses iours plus heureusement que par ta main, & en te faisant seruire. Olymbre, dit Vrsace, s'il faut que tu partes pour venir avec moy, il faut que ie sois le premier: & pource ne pense point que mon amitié permette que le passage soit ouuert

à ton ame par ta main, qu'elle mesme & avec le mesme fer n'ait chassé la mienne hors de son miserable seiour. Et à ce mot, il cherchoit de l'œil où estoit l'arme que ie luy auois ostee, dont me prenant garde, Ne pense, luy dis-ie, Vrsace, de pouuoir satisfaire avec ce fer à ta cruelle deliberation : le Ciel m'a enuoyé icy pour te dire, qu'il n'y a rien au monde de si desesperé qu'il ne puisse remettre en son premier estat, lors qu'il luy plaita, & pour te deffendre de ne point attendre sur la vie, ny de toy ny de ton amy, car c'est à luy à qui elle est, & non point à nous. Que si tu fais autrement, ie t'annonce de la part du grand Dieu, qu'au lieu de suivre ceste Eudoxe que tu desires avec tant de passion, il te releguera dans les obscures tenebres, où tant s'en faut que tu ayes iamais ceste veüe tant souhaittee, qu'au contraire il ne t'en laissera pas la memoire seulement. Je vous raconteray, Nymphé, dit Alexis, vn estrange effect. Olympe oyant mes paroles, surpris de ravissement se voulut leuer pour se mettre à genoux deuant moy : Mais la foiblesse l'en empescha, & seulement me ioignit les mains, se tournant de mon costé. Mais Vrsace se prosternant à mes pieds, O messager du Ciel, me dit-il, que ie recognois, soit aux discours, soit à l'esclat du visage, me voicy prest, qu'est-ce que tu commandes ? Ils vous prendrent, interrompit

740 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
Leonide pour Mercure, parce qu'ils le repre-  
sentent ieune & beau comme vous estes. Il  
est vray, respondit Alexis, qu'ils me pense-  
rent estre Mercure ou quelque messager cele-  
ste. Mais ie ne sçay pourquoy, tant y a que  
pour me preualoir à leur profit de ceste opi-  
nion, ie fis telle response à Vrsace, Dieu ô Vr-  
sacete commande, & à toy aussi Olymbre, de  
viure & d'esperer. Et à ce mot sortant de ma  
poche vn petit cuir plein de vin, à la façon des  
Visigots i en fis boire vn peu à Olymbre: & luy  
donnant la main ie luy dis, Debout, Olymbre,  
le Ciel te guerira bien tost de ceste blessure, &  
pour cét effect, allons en ceste bourgade pro-  
chaine, car il veut que les graces qu'il fait soient  
le plus souuent par l'entremise des hommes,  
afin d'entretenir l'amitié entr'eux, par ces mu-  
tuelles obligations. Ce fut vne chose estrange  
que l'effect de l'opinion en cet homme, puis  
que pensant que ie fusse enuoyé du Ciel, & que  
le breuuege que ie luy auois donné, fut quelque  
chose diuin, le voila qu'il reprit ses forces,  
& se mit à me suiure, tout ainsi presque que  
s'il n'eust point eu aucun mal. Craignant  
toutesfois que quelque defaillance ne luy  
reuint, ie me tournay vers Vrsace, & luy  
dis, Encor que le Ciel puisse donner telle  
force à vostre amy, qui luy sera necessaire,  
si n'est-il point hors de propos, que vous  
luy aidiez à marcher. Car Dieu se plaist, d'au-

tant qu'il est bon, de voir les effects de la bonté entre les hommes. A ce mot Vrsace s'approchant de son amy le pria de s'appuyer sur luy : De cette sorte nous arriuasmes à la prochaine bourgade , où de fortune nous trouuasmes vn Mire qu'ils nomment Chirurgien, qui pensa la main d'Olymbre : & parce qu'il n'y auoit rien de dangereux que de la perte du sang, il luy ordonna de tenir le li& pour quelque temps.

Quant à moy ie me retiray en vn autre logis, estant bien aise de leur auoir rendu ce bon office: encores que cela fut cause que mon dessein demeura imparfait , car le iour estoit tant aduancé , qu'il n'y auoit pas du temps pour aller voir ces Montaignes bruslantes. Vrsace fut bien empesché quand il me vit partir, parce qu'il me vouloit accompagner : & toutesfois son amitié luy deffendoit d'esslongner son amy en cét estat. Je recogneus aisément sa peine, & pour l'en oster ie luy dis qu'il deuoit demeurer aupres de son amy , & que Dieu luy scauroit gré de l'assistance qu'il luy rendroit. Si ie ne t'en eusse empesché, ie croy qu'il se fust ietté à mes pieds pour remerciement: Mais ne voulant le souffrir, ie luy deffendis, & incontinent ie me retiray en vn autre logis. Mais Vrsace m'ayant fuiuy de loing, remarqua le lieu où i'estois entré, & ayant sçeu que i'auois demandé à loger , s'en retourna vers



son amy pour l'aduertir, qu'encores que ie fusse sorty de leur logis, toutesfois ie ne m'en estois pas allé, esperant par ce moyen que ie le reuerrois encores. Car, grande Nymphe; ils auoient pris vne si grande confiance en moy, qu'ils s'asseüroient, avec mon assistance, de l'auoir bien tost Eudoxe: Mais trouuant qu'il s'estoit endormy, il reuint incontinent où i'estois, & voyant que ie prenois mon repas, il demeura vn peu estonné. Si n'en fit-il point de semblant, tant qu'il vid quelques personnes du logis autour de moy: mais quand la nappe fust ostee, & que nous demeurâmes seuls, ie luy dis qu'il serrast la porte de la chambre sur nous: & puis le faisant asseoir, quoy qu'avec beaucoup de peine, pour le mettre hors d'erreur, ie luy parlay de ceste sorte. Le voy bien Seigneur Cheualier, que l'assistance que vous auez eüe de moy, tant à propos, vous a fait croire que i'estois quelque chose plus qu'homme, & n'ay point esté marry que vous ayez eu ceste creance, afin de vous destourner du cruel & furieux dessein que vous auiez. Mais à ceste heure que la raison a repris sa premiere force en vous, ie ne veux pas que vous demeuriez plus long temps deceu. Sçachez donc que ie suis Celte que vous appelez Gaulois, & nay dans vne contree, dont les habitans sont nommez Segusiens & Foresiens.

Quelques occasions qui seroient longues & inutiles à vous desdûire m'ont fait sortir de ma patrie, & me contraignent de demeurer en ceste Italie, pour quelque temps. Toutesfois ie tiens pour certain que ce ne fust point sans vne particuliere prouidence du Ciel, que ie fus conduit si à propos au lieu où vous estiez, puis qu'il s'en est ensuiuy vn si bon effect. Ie l'en remercie de tout mon cœur, & me semble que vous en deuez faire de mesme, puis que vous deuez estre tres-assuré, qu'il ne vous eust point retiré de ceste prochaine mort, si ce n'eust esté pour faire de vous quelque chose, ou à sa gloire, ou à vostre honneur & contentement. Ie vy à ces paroles qu'Vrsace deuint passe, & changea deux ou trois fois de couleur, se voyant deceu de l'assistance diuine qu'il auoit esperee : toutesfois comme homme de courage, apres y auoir pensé quelque temps ; l'aduocé, me dit-il, que i'ay esté deceu, car vous voyant en quelque sorte vestu d'autre façon, que nous ne sommes, le visage si beau, oyant vostre voix plus douce, & vostre parole si graue, & de plus estant arriué presque inuisiblement, si à propos pres de nous, il faut que i'aduotie que ie vous prins pour l'vn des Messagers du grand Dieu, mais puis que i'entends par vostre bouche mesme que vous estes mortel comme nous, ie ne veux pas laisser de croire pour cela, que

744 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
vous ne soyez enuoyé de luy pour luy conser-  
uer la vie de deux fideles seruiteurs. Et quoy  
que par la premiere opinion que j'auois eue  
de vous, ie me fusse incontinent figuré des  
assistances extraordinaires du Ciel, ie n'en  
veux pas pour cela perdre l'esperance entiere-  
ment, puis que par la rencontre que nous a-  
uons faicte de vous, il est impossible de nier  
que ce ne soit vn soin particulier, que quel-  
que grand Dieu, ou grand démon, pour le  
moins a de la conseruation de nostre vie. N'en  
doutez point, luy dis-je, ny que vous ne soyez  
reservez à quelque meilleure fortune; puis  
qu'ils vous ont retirez d'un danger si apparent:  
car ils ne sont iamais rien que pour nostre  
mieux: & parce que ie suis estranger, & du  
tout ignorant de la fortune que vous regret-  
tez, ce me feroit vn grand plaisir de l'oüyr de  
vostre bouche afin que ie sceusse pour le moins,  
pour qui les Dieux m'ont faiçt viure ceste iour-  
nee. Alors avec vn grand sospir il me respon-  
dit de cette sorte. Le Ciel me puniroit avec  
raison, comme vn ingrat, si ie refusois à celuy  
qui m'a conserué la vie, de luy raconter quel  
en a esté le cours, & l'entresuite. Et pour ce  
ie satisferay à vostre curiosité, avec promesse  
toutefois que vous tiédrez secret ce que ie vo<sup>s</sup>  
en diray, car estant descouuert, il pourroit  
estre cause de la perte de ceste vie, que nous  
pouuons dire que vous nous avez conserué. Et

luy en ayant donné toute l'assurance qu'il voulut, il continua de cette sorte.

Alexis vouloit continuer son discours, & raconter tout au long ce qu'Vrsace luy auoit dit. Mais Adamas suruenant l'en empescha. Car Leonide & elle furent contraintes de se leuer, & luy rendre l'honneur qu'elles luy deuoiẽt, & le sage Druide les prenant chacune d'une main commença de se promener par vne allee, qui, encores que couuerte du Soleil, ne laissoit d'auoir vne belle venü du costé du bois d'Isoure : & cependant qu'ils discouroient de diuerses choses, on les vint aduertir que Syluie estoit arriuee, & qu'elle estoit desia entree dans la maison, Alexis fit difficulté de se laisser voir à elle, de peur d'estre recognuë: Mais en fin se ressouuenant combien cette Nymphe auoit desia contribué du sien pour le sortir de la peine où il estoit au Palais d'Isoure, elle creut qu'elle ne seroit pas changee. Toutefois Adamas ne fut pas d'avis qu'elle se laissast voir, craignant que la ieunesse de la Nymphe, & les faueurs qu'il auoit sceu que Galathee luy faisoit, depuis que sa niepce n'estoit plus aupres d'elle, ne la fissent parler plus qu'elle ne deuroit. Et il vouloit de sorte tenir cette affaire secrette, que s'il eust pü, il se l'a fut cachee à luy-mesme. Il commande donc à Leonide d'aller trouuer sa compagne, & sur tout ne luy parler de Celadon: que si elle demãdoit de voir Alexis, qu'el-

746 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
le luy dit, qu'ils estoient empeschez ensemble,  
pour quelques affaires de leurs charges, & offi-  
ces: & qu'estant resoluë de retourner bien tost  
vers les Carnutes, & paracheuer son terme, elle  
ne se laissoit voir que le moins qu'elle pouuoit.  
Leonide s'en alla donc de cette sorte bien in-  
struite trouuer Siluie, à laquelle elle donna d'a-  
bord tant de baisers, & fit tant d'embrassements  
qu'il sembloit qu'elles ne se fussent veuës de  
plus d'un an: & apres ces premiers accueils, &  
que pour se gratifier l'un l'autre, elles se furent  
asseurees qu'elles ne s'estoient iamais veuës si  
belles, & que Siluie eust dit à sa compagne, que  
les champs ne luy auoient point gasté son beau  
teint, & que Leonide luy eust reproché, qu'elle  
ne monstroit pas d'auoir beaucoup de regret de  
ne la voir plus, & que le tracas de la Cour ne la  
trauailloit guiere, puis qu'elle auoit vn meilleur  
visage, encôres que quand elle la laissa, elles  
s'assirēt esloignees de chacun, & lors Siluie luy  
parla de cette sorte.

SVITTE DE  
L'HISTOIRE  
DE LINDAMOR.

**E**N CORES, ma sœur, qu'il ne me faille point de subiect pour me conuier de vous venir voir, sinon le seul desir que i'en ay, si vous diray-ie qu'à ce coup ce qui m'a conduit icy, n'est pas cette seule volonté, car c'est pour conferer avec vous, & si vous le trouuez bon, avec Adamas aussi, d'une affaire que i'ay iugé estre à propos de vous faire sçauoir, parce que Galathee & nous en pouuons receuoir beaucoup de contentement, ou beaucoup de desplaisir. Sçachez donc ma sœur, que Fleurial est reuenu du lieu où vous l'auiez enuoyé, & qu'il a rapporté des lettres de Lindamor. Il fut bien estonné quand il ne vous trouua plus à Marcilly, & voulut venir icy, mais de fortune Galathee se prit garde qu'il parloit à moy : & soupçonnant que vous me l'eussiez enuoyé, car elle sçauoit le voyage que vous luy auiez commandé de faire, elle l'appella, & luy demanda d'où il venoit, & que c'est qu'il me vouloit. Luy qui pensoit bien faire, sans desguiser chose du monde luy fit response qu'il venoit de trouua Lindamor,

& en mesme temps luy presenta les lettres qu'il en auoit : Et elle luy ayant demandé qui luy auoit fait faire ce voyage, il respondit que ça-uoit esté vous, depuis que nous estions au Palais d'Isoure. Galathee alors se tournant à moyen pliant les espaules. Voyez, dit-elle, quelle est l'humeur de vostre compagne, & refusant les lettres, luy commanda de me les donner pour vous les enuoyer. Et puis se retirant en sa chambre, car de fortune elle venoit de se promener, elle me commanda de la suiure. Cela fut cause que ie ne peus dire autre chose à Fleurial, sinó prenant ses lettres, qu'il m'attendist en ce lieu, iusques à ce que i'eusse parlé à la Nymphe. Aussi tost qu'elle fust en son cabinet, & qu'elle vit que i'estois seule. Que vous semble, me dit-elle, de vostre compagne ? n'est-elle pas resoluë de me rendre tous les desplaisirs qu'elle pourra ? Madame, luy respondis-ie, ie ne sçay que dire sur cela, il faut parler à elle pour sçauoir quel sujet elle en a eu, & quel a esté son dessein. Je le sçay, repliqua t'elle, mieux qu'elle ne le vous dira, car elle ne vous confessera pas la verité, & ie me doute bien de ce qui en est. Elle a donné aduis à Lindamor que i'aymois Celadon, Seroit-il possible, Madame, respondis-ie, qu'elle eust pris la peine de luy escrire ces nouuelles de si loin, & ayant à faire vn chemin si dangereux ? Voyons, me dit-elle, les lettres de Lindamor, & vous cognoistrez qui

ie ne ments point. Et lors ~~me~~ les ostant d'entre les mains, elle rompit le cachet & les leur : la premiere qu'elle rencontre fut celle qui s'adressoit à vous, & parce que ie les ay apportées, nous les pourrons lire, & mettant la main dans sa poche, elle en tira le paquet ouuert, & donnant à Leonide la lettre qui s'adressoit à elle vit qu'elle estoit telle.

---

## LETTRE DE LINDAMOR

A LEONIDE.

**V**ous croyez que ma presence me sera utile, & ie pense qu'aussy sera-t'elle, mais par un moyen bien different de celuy que vous attendez, elle me profitera sans doute, en deux sortes, l'une en me sortant de la miserable vie où ie suis, m'estant impossible de voir un tel changement en ma Dame, sans mourir. Et l'autre en me faisant prendre vengeance de celuy qui est cause de mon mal. Iurant par tous les Dieux que le sang de ce perfide est la seule satisfaction que ie puis recevoir d'une si grande offence. Je seray pour ce suiet vers vous dans le temps, que ce porteur vous dira : cependant si vous le trouvez à propos, faites voir à ma Dame la lettre que ie luy escriis, attendant que la fin de ma vie, devancee de la mort de ce meschant, luy rende tesmoignage,



750 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
*que ie ne pouuois faire l'amitié qu'elle m'auoit  
promise , ny mourir aussi sans en tirer ven-  
geance.*

Voicy , me dit-elle, continua Siluie, ce que  
i'ay tousiours le plus redouté, l'imprudencede  
Leonide, ou plustost sa malice est si grande  
qu'elle a déclaré à Lindamor l'amitié que ie  
porte à Celadon, & ce rapport est cause qu'il le  
veut tuer. I'aymeroie mieux la mort, que si ce  
Berger auoit le moindre mal du monde à mon  
occasion, & il ne faut point douter que cest ou-  
trecuidé ne le fasse pour me desplaire, & Dieu  
sçait combien il le pourroit outrager facile-  
ment, puis que le pauvre Berger n'y pense  
point, & qu'outré cela il n'a point d'autres ar-  
mes, que sa houlette. Il faut bien dire, que c'est  
vne grande malice que la sienne, de procurer  
la mort à celuy qui ne luy fit iamais desplaisir.  
Ie croy que c'est la rage, car elle l'ayme, &  
voyant qu'il n'a tenu compte d'elle elle vou-  
droit qu'il fut mort. Madame, luy respondis-ie,  
ie ne croy pas que ma compagne ait fait cette  
faute, mais plustost vne plus grande: car lisant  
ce que Lindamor luy escrit, ie ne pense pas  
qu'il vueille parler de Celadon, mais de Pole-  
mas, car à quelle occasion nommeroit-il Cella-  
don perfide? Et pourquoy, interrompit-elle  
incontinent, plustost Polemas? parce, Mada-  
me, luy dis-ie, qu'elle luy aura fait sçauoir

l'artifice dont il a usé de ce faux Druide. Et quoy Siluie, me dit-elle en se mocquant de moy « vous croyez encores que Leonide vous ait dit vray & ne cognoissez vous pas que ce fut vne menterie qu'elle inuenta pour me distraire de Celadon, afin de le posséder toute seule ? Or ie vous apprens, si vous ne le sçavez, qu'elle en estoit tellement amoureuse, qu'elle ne pouuoit presque souffrir que ie le regardasse : & si elle eust eu autant de puissance sur moy, que i'en ay sur elle, ô qu'elle m'eust bien empesché de n'entrer iamais en lieu où il eust esté ? Et quoy m'amie, vous n'avez point pris garde à ses actiōs, & comme lors qu'elle le voyoit, elle le mangeoit des yeux, s'il faut dire ainsi, ne le pouuant assez regarder : Et s'ennuyoit tellement de nous voir aupres de luy qu'elle en mouroit de ialousie. Je vous assure que i'ay quelquefois passé mon temps à considérer les diuerses passions qu'elle ressentoit. Je la voyois maintenant toute en feu, & puis incontinent deuenir palle, & sans couleur. Quelquefois il n'y auoit à parler que pour elle, & puis tout à coup elle se faisoit de sorte qu'il sembloit qu'on luy eust osté la voix, ou la langue. Je l'ay si souvent surprise qu'elle auoit les yeux sur luy, qu'en fin ie ne prenois plus la peine de la regarder : mais seulement me moquois d'elle quand ie la voyois en cette extase, tel se peut nommer son rauissement. Et pensant de m'en retirer du

752 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
tout, elle fit cette belle inuention dont vous  
auez ouy parler, mais cela est aussi peu vray que  
la plus grande fausseté qui fut iamais. A ce mo-  
ment elle prit l'autre lettre qui s'adressoit à elle, que  
vous pourrez lire, dit Siluie, la presentant à  
Leonide, qui la prenant trouua qu'elle estoit  
telle.

---

LETTRE DE LINDAMOR  
A GALATHEE.

**P**uis que ce mal'heureux esloignement entre  
l'honneur de vostre presence, me rait celuy  
de vos bonnes graces, Je proteste que ie ne veux  
plus viure que pour vous rendre preuue, que ie meri-  
tè mieux ce que vous m'auex promis, que le perfide  
qui est cause de ma disgrace : que s'il falloit obtenir  
le bien que ie regrette par amour, ou par armes, &  
non par artifice, ne croyez point que ce meschant  
osast y aspirer, tant que ie serois en vie. Il aduouera  
bien tost ce que ie dis, ou l'espee qu'il a desia ressentie,  
luy osterà à ce coup la vie, que ie ne luy laissay que  
trop mal'heureusement, pour ce miserable & infor-  
tuné Lindamor.

Quand Leonide eust leu cette lettre, Je m'al-  
seure, dit-elle, ma sœur, que Galathee a bien  
recogneu que son tant aymé Celadon, n'estoit  
point en danger de perdre la vie par mon  
moyen,

moyen, que c'est plustost cetraistre Polemas qui est cause de toute nostre peine: & ie pr Hesus qu'il le punisse par les armes, ou Taramis par le foudre, & qu'en fin par la grace des Taurates, Madame cognoisse que ie n'ay point menty quand ie luy ay raconté la meschanceté de Climante, & de ce cauteleux amant: car tout ce que ie luy en ay dit, est aussi veritable, que ie desire le Guy de l'an neuf m'estre salutaire, & si ie ments que ie ne puisse iamais assister au sacrifice du pain & du vin, ny baiser la serpe d'or dont le Guy cette année sera abbatu: Bref ma sœur, ie le vous iure par tous les sermens qui nous sont plus saints & sacrez: & quoy que ie ne me soucie guiere de retourner a Marcilly, tant qu'elle sera de cette humeur, si serois-je bien aise qu'à toutes les occasions qui se presenteront, vous fissiez tout ce qui se peut pour l'oster de l'erreur où elle est: non point pour autre subiet que pour ne luy laisser yne si mauuaise impression de moy qui ne veux pas à la verité viure, ny en Druide, ny en Vestale, mais ouy bien en fille de ma condition, & sans reproche. Ma sœur, respondit Siluie, il ne faut point que vous m'assuriez avec plus de sermens de la finesse de Polemas, ie l'ay creuë, dès la premiere fois que vous m'en parlastes, tant pour vous croire veritable, que pour ne douter point de l'esprit de Polemas, ny de sa volonté, par la cognoissance des choses

754 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
qu'il auoit desia faictes pour ce subiet. Et devez  
croire qu'à toutes les occasions qui se presen-  
teront ie ne failliray point de persuader la veri-  
té à la Nymphe, comme iusques icy i'en ay  
laissé passer vne seule, sans m'y estre essayé.  
Mais il ne faut point que ie vous flatte en cela:  
ie n'espere pas que mes paroles ny mes persua-  
sions y puissent beaucoup faire, iusques à ce  
que son esprit n'y soit préparé d'autre sorte, ce  
qui peut estre aduiendra trop tard si Dieu ne  
nous enuoye quelque moyen inespéré : car ie  
vois bien que Polemas a vn mauuais dessein,  
& qu'il ne le couure que pour la crainte qu'il  
a de Clidaman, & de Lindamor, qu'il sçait  
estre armez, & tant aimez du Roy Childeric;  
qui ayant succédé à ce grand Meroüee, a pris  
vne si particuliere amitié à Clidaman, à Lin-  
damor, mais plus encor à Guiemens qu'il ne  
peut estre sans eux. Et Polemas qui est fin &  
ruzé, craint que s'il entreprend quelque nou-  
ueauté, ce Franc ne les assiste, & par sa force  
ne ruinetous ses desseins. Mais pour laisser  
ces affaires d'estat, qui doiuent estre demeslees  
par de plus capables personnes que nous, ie  
vous diray, ma sœur, que quand Galathee eust  
leu ce que Lindamor luy escriuoit, elle fut si  
aise de voir que Celadon ne couroit point de  
fortune, que la moitié de sa colere fut passée. Et  
bien, luy dis-ie, Madame, n'ay-ie pas bien de-  
uiné que Lindamor vouloit parler de Polemas?

Vous auez raison, me dit-elle, & i'aduouë que  
 i'ay à ce coup accusé à tort Leonide, mais la  
 compassion que i'auois de ce pauvre Berger,  
 qui à la verité ne peut mes de tout cecy, me fai-  
 soit tenir ce langage. Madame, continuay ie,  
 faites moy l'honneur de croire que Leonide ne  
 vous rendra iamais du desplaisir à son esciër, &  
 que. cognoissant bien que vous n'aimez nulle-  
 ment Polemas, elle a quelque raison de desirer  
 que Lindamor paruienne à l'honneur qu'il re-  
 cherche en vos bonnes graces pour le paren-  
 tage qui est entre elle & luy. Car vous sçauiez,  
 Madame, que Lindamor est de cest illustre sang  
 de Lauieu, & elle de celuy de Fleur, qui de si  
 long temps ont eu tant d'alliances ensemble,  
 qu'il semble que ces deux races ne sont qu'v-  
 ne. Et au contraire, il y a tousiours eu tant  
 d'inimitié entre celle de Surieu, & celles cy,  
 que si elle tasche d'esloigner Polemas du bien  
 qu'il pretend, vous deuez l'en excuser, puis  
 qu'elle y a vn si grand interest. Je sçauois bien,  
 respondit Galathee, qu'il y auoit eu de gran-  
 des inimitiez entre ceux de Lauieu, & de Su-  
 rieu, & depuis le combat de Lindamor & de  
 Polemas, qu'il n'y auoit eu guere d'amitié en-  
 tre eux, quoy que Polemas n'en ait rien sceu  
 que par soupçon. Mais ie ne sçauois point le  
 subiect que Leonide auoit de favoriser Linda-  
 mor, & i'aduouë qu'elle a raison, d'autant que  
 chacun doit desirer que le lieu dont il tire son

756 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
origine soit le plus illustre qu'il se peut. Et si ie  
l'eusse sceu plustost, ie n'eusse pas trouué si  
mauvais la protection qu'elle a tousiours prise  
de Lindamor, soit contre celuy dont nous  
parlons, soit contre Celadon, qui à la verité a  
esté tant opiniastre quelquefois que i'ay eu sub-  
iet de croire qu'il y auoit de l'amour, & non  
pas de la haine. Mais maintenant que ie confi-  
dère ce que vous dites, ie veux croire qu'Ada-  
mas a fait eschapper Celadon, afin que Linda-  
mor qui est son parent comme vous dites, par-  
uint à ce qu'il desire, & ie pense bien que Leo-  
nide n'y a pas nuy pour ce mesme subiect.  
Toutesfois ie luy pardonne pour cette conside-  
ration, & mesme n'ayant rien mandé à Linda-  
mor de tout ce qui s'est passé en mon Palais d'I-  
soure. Et faut que nous fassions, continua t'elle,  
vne contre-ruze par son moyen, & sans qu'elle  
s'en doute. A ce mot Siluie se teust, & laissant  
son premier discours peu apres reprit de cette  
sorte. Voyez-vous, ma seur, ie ne vous cache  
rien, parce que nostre amitié me le commande  
ainsi, mais si vous me descouvriez, ie serois rui-  
née, c'est pourquoy ie vous supplie de n'en faire  
iamais semblant. I'aymeroix mieux, respondit  
Leonide, ne parler iamais que si i'auois fait cer-  
te faute. Scachez donc, continua Siluie, que  
Galathee apres auoir quelque temps pensé en  
elle mesme, me dit en fin: Voyez-vous Siluie, ie  
suis infiniment empeschée de ces deux hom-

mes, ie veux dire de Lindamor, & de Polemas, & faut que ie vous aduoie que celuy qui m'en defferoit, m'obligeroit infiniment : car ie sçay bien, qu'ils ne laisseront iamais en paix Celadon apres de moy, c'est pourquoy ie voudrois bien essaye de me depescher de l'un par le moyen de l'autre, ce que nous pouuons faire par l'entremise de Leonide, à laquelle il faut que vous conseillez qu'elle doit aduertir Lindamor de tout ce qu'elle dit de Climanche & de luy, mais qu'elle se garde bien d'y embrouiller Celadon, & vous luy pourrez dire afin de luy en oster la volonté que ie n'ay plus de memoire de luy, & que la presence de Lindamor qui est Cheualier de tant de merites, me fera bien oublier ce Berger entierement, par ce qu'ou Lindamor me deffera de Polemas, ou cetui-cy de l'autre, & par ainsi, i'en seray deschargée à moitié, & peut estre d'autout, si ma bonne fortune veut qu'en mesmetemps l'un me desface de l'autre. Je ne voudrois pas que ce fut par leur mort, mais plustost par quelque autre moyen, & toutefois ie me sens si fort importunée d'eux, & i'ayme de sorte Celadon, que s'il ne se peut autrement, i'y consentiray, pourueu que ie n'y mette point la main, & que l'on ne sçache que cela vienne de moy. I'aduoie, ma soeur, qu'oyant ces paroles, ie demeuray estonnée, & me resolus de vous en aduertir, non pas pour vous donner volonté de faire ce qu'il dit,



mais au contraire pour y pourvoir . Je respondis donc à la Nymphé qu'auant que de faire dessein sur ce qu'elle disoit, il failloit sçauoir de Fleurial en quel temps Lindamor luy auoit dit qu'il viendrait. Ce qu'elle trouua à propos, & me commanda de l'appeller: ce que ie fis, mais auant que de le faire parler à elle, ie luy dis qu'il se gardast bien de dire à Galathee le temps que Lindamor deuoit venir, ny le lieu où il se deuoit trouuer, & que si elle luy demandoit, il dist qu'il reuiendrait beaucoup plus tard qu'il ne vous mandoit. Encor qu'il soit d'assez peu d'esprit, si est-ce qu'il creut ce que ie luy en dis, & lors qu'il fust deuant elle, il mentoit si asseurement que Galathee le creut. Et parce qu'elle a trouué à propos que ie sois venue vers vous, pour commencer de vous conuier d'escrire à Lindamor, ou pour le moins de luy faire sçauoir ce que Polemas a fait contre luy: j'ay pensé qu'il estoit bon d'amener Fleurial pour vous dire plus au long ce que Lindamor vous mande, & qu'il ne m'a point voulu dire, mais il craint que vous soyiez en colere contre luy, pour la faute qu'il a faite de donner ses lettres à Galathee, & de luy auoir dit le subiet de son voyage: si bien qu'il ne s'ose presenter deuant vous. Il me semble qu'encore qu'il ait failly, il ne le faut pas toutesfois rudoyer de sorte qu'il perde la volonté de parachuteuer: car deuant qu'un autre en sceust autant que luy,

nous perdriens beaucoup de temps, & à l'avanture ne feroit-il pas mieux? Vous avez raison respondit Leonide, & peut estre n'a-t'il pas fait tant de mal qu'il semble, puis que Galathee a leu la lettre de Lindamor, que sans doute elle eust fait difficulté de voir, & que i'eusse esté bien empeschée de luy presenter pour estre bannie de sa presence comme ie suis. Vous le devez donc asseurer que ie n'en suis point marrie, qu'au contraire, il a fort bien fait, mais qu'il n'y retourne plus, car peut estre vne autre fois, il ne seroit pas à propos. Silvie sortant de la salle, fit appeller Pleurial, auquel elle fit entendre tout ce que vous avez sçeu, & puis le conduit vers Leonide qui luy fit vn fort bõ visage, & l'assura de ce que sa cõpagne luy avoit dit, & luy demandant particulièrement le succez de son voyage, il commença de cette sorte.

I'ay eu crainte d'avoir failly, Madame, ainsi que vous a peu dire Silvie, que i'auois suppliee de vous faire des excuses, comme celle qui a veu en quelle sorte le tout s'est passé: mais puis que Dieu mercy, il est aduenü autrement, i'en suis tres-aïse, & m'en resiquis comme du plus grand bien qui me puisse arriuer, ayant voué tant de seruiçe à Lindamor, que s'il recognoit en moy quelque faute d'esprit, ie sçay bien pour le moins qu'il n'en trouuera iamais de fidelité, ny d'affection. Cela fut cause qu'aussi-tost que vous me commandates de l'aller trouver, ie le

fis avec toute la plus grande diligence qu'il me  
 fut possible, & arriuy en vne ville qui s'appel-  
 le Paris, où Meroüce demeueroit pour lors, estât  
 de retour du pais des Neustriens : cette ville est  
 assise dans vne Isle si petite que les murailles  
 sont continuellement lauees de la riuere qui  
 l'environne de tous costez, de sorte que l'on n'y  
 scauroit aller que par des ponts. Aussi-tost qu'il  
 me vist ie remarquay bien à son visage vne grâ-  
 de alteration : mais d'autant qu'il estoit au liât,  
 & qu'il y auoit quantité de personnes aupres de  
 luy, il ne peut parler à moy, ny me demander  
 l'occasion de mon voyage : mais lors qu'il fut  
 seul, il me fit appeller, & me demandant quel  
 subiet m'auoit amené, ie luy dis qu'il le verroit  
 par vostre lettre : & n'y en a-t'il point dit-il in-  
 continent, de celle de Madame : vous scaurez  
 tout, luy respondis-je, par cette lettre. Il chan-  
 gea de couleur quand ie luy tins ce langage,  
 croyant bien qu'il y eust du changement : mais  
 quand il eust leu ce que vous luy escriuiez, ie ne  
 vis iamais vn homme si estonné. Ie ne scay  
 quant à moy ce qu'il y auoit dans ce papier,  
 mais il faillit de luy oster la vie, le me ressou-  
 uiendray bien, dit Leonide, des mesmes paro-  
 les : car il y en auoit fort peu, & veux, ma sœur,  
 que vous les oyiez, afin, dit-elle, s'approchât de  
 son oreille, que vous puissiez les dire à Galatee  
 s'il est necessaire. Il n'y auoit que ce que ie vous  
 vay dire, & lors se reculant elle dit tout haut.

## L E T T R E

DE LEONIDE A LINDAMOR.

**S** I autrefois vous avez deu eſperer en moy, ie vous dis maintenant que vous devez remettre toute voſtre eſperance en vous-meſme, non pas que j'aye diminué de bonne volonté envers vous, mais parce que les artifices de Polemas ont eſté tels qu'ils m'ont eſté tout pouvoir de vous ſervir. Vos affaires ſont en ſi mauvais terme, qu'il n'y a point d'apparence de ſalut ſi vous ne revenez promptement. Je ne puis vous en dire davantage que ce ne ſoit de bouche, n'eſtant pas à propos qu'autre que vous entende ce à quoy tout ſeul vous pouvez remedier.

Vous luy donniez, dit Syluie, l'alarme bien chaude, & ne m'eſtonne plus qu'il ait changé de couleur, car cette nouvelle eſtoit bien aſſez faſcheuſe pour luy cauſer de ſemblables effets. Que pouvois-je, dit Leonide, luy eſcrire moins? n'eſtoit-il pas vray? Quant à moy ie ne ſçeus jamais mentir, mais moins à mes amis: & à ceux que ſe fient en moy qu'à tous les autres. Vos paroles, reprit alors Fleurial, ne demeurerent pas ſans effet. De fortune il n'y avoit perſonne auprès de luy comme ie vous ay dit, ſinon

vn ieune homme qui le seruoit en la chambre. Il eut tant de puissance sur sa douleur qu'il retint les plaintes iusques'à ce qu'il eut commandé à ce ieune homme, & à moy de nous retirer dans sa garderobbe, attendant qu'il nous appellat: & faisant tirer le rideau, il se mit à soupirer si haut, que nous l'entendions quelquefois, encor que la porte fut fermée: Je m'enquis alors quel estoit le mal qui le retenoit dans le liét, & ie sceus que c'estoient des blessures qu'il auoit eues en vne rencontre, où les Neustriens auoient esté deffaits par la valeur de Clidamã & de Lindamor: & parce que i'estois curieux de sçauoir comme le tout s'estoit passé, prenant la parole il me parla de ceste sorte.

Je croy Fleurial, me dit-il ( car il sçauoit mon nom m'ayant veu bien souuent dans les iardins de Monbrison, & dans le logis mesme de son maistre, lors que vous m'y enuoyez) quetu as ouy dire les batailles qui ont esté gagnes sur les Neustriens par le Roy, avec l'assistance toutesfois de Clidamã & de mon maistre. Je m'assure aussi que tu as ouy parler d'une Dame (il me la nomma bien, dit-il, s'adressant à Leonide, mais i'en ay oublié le nom) qui s'habillât en homme auoit suuy d'un pays qui est de là la mer vn Neustrien qu'elle aymoit, & qui ressembloit tant à Ligdamon, qu'estant pris pour luy, il mourut ne voulant point espouser vne femme, pour qui celui-là s'estoit battu, &

auoit tué vn homme , pour le meurtre duquel estant banny, il s'enfuit en ce païs que ie ne sçay nommer : & depuis reuenant fut pris par vn parent du mort. Et sans ceste Dame dont iete parle, il eust esté remis entre les mains de la Iustice , mais elle combattit pour luy, & se mit en prison pour l'en sortir.

Ce discours embrouillé de Fleurial, fit rire les Nymphes, encores que Siluie, pour la memoire de Ligdamon, en eust peu de volonté, & Leonide, pour luy aider luy dit. Tu veux parler, Fleurial de la belle Melandre. Il est vray, interrompit il, c'est ainsi qu'elle se nomme : & de Lydias, continua la Nymphé, qui fut retenu à Calais par Lypandas, à cause de la mort d'Aronte : Cesont ceux-là mesme, dit Fleurial, en frappant d'une main contre l'autre : mais ie ne pouuois me souuenir de leurs noms, & pourueu que vous m'aidiez vn peu, i'acheueray bien de vous raconter tout ce qu'il me dict. Or ceste Dame, continua-t'il, fut cause que Calais fut pris par les Franks, & Lypandas (ie ne sçay si ie dis bien son nom) fut mis prisonnier. Quant à Melandre qui estoit dans vn cachot, aussi tost qu'elle fut deliuree elle s'en alla sans parler à Lidias ayant opinion, selon ce qu'elle en auoit ouï dire, que Ligdamon qui estoit entre les mains des ennemis, fut Lidias, ainsi que chacū luy disoit. Aussi tost que Lidias sceut le depart de ceste Dame, il se mit apres, sans re-

764 LA II. PARTIE D'ASTREU,  
douter la rigueur des ennemis, ny de la Justice.  
Mais Lipandas qui estoit dans vne prison, ayant  
sceu qu'il auoit tenu vne femme prisonniere,  
& qu'il auoit combattu contre elle, deuint tant  
amoureux de Mellandre, qu'il ne cessa de pour-  
suiure sa deliurance, iusques à ce qu'il fut mis  
en liberté, & soudain print le chemin de la ville  
où elle estoit allée, dût i'ay oublié le nom pour  
estre fort estrange. N'est-ce point Rothomage,  
dit Leonide? c'est celle-là mesme, dit Fleurial:  
O Dieu, que ie vous raconterois de belles cho-  
ses, si i'auois vne aussi bonne memoire: tant y  
a que le fils du Roy, ayant eu quelque aduer-  
tissement, s'en alla attendre les ennemis, & les  
deffit apres vn si long cōbat; où Lindamor fut  
blessé, de sorte qu'il ne pouuoit sortir du lit.  
Vrayement, respondit Leonide, tu es le mei-  
leur raconteur des choses que l'on t'a dictes qui  
se puisse trouuer en toute cette contrée. Or dy  
nous le reste, & si tu t'en acquittes aussi bien,  
nous serons fort satisfaites de ton bien dire.  
I'ay vne memoire, dit-il, qui ne me sert pas si  
bien que ie voudrois, & ayme mieux ne dire  
pas plusieurs choses, que de mentir.

Or cependant que ce ieune homme me ra-  
contoit ces choses, Lindamor souspiroit & par-  
loit quelquefois, mais il m'estoit impossible  
d'oüyr ces paroles, parce que la porte estoit  
fermée, en fin i'oüis qu'il m'appella, & sans  
ouurir les rideaux, il me dit: le veux Fleurial,

que tu partes demain, & ie te deuancerois si ie n'auois les deux cuisses percees qui m'empeschent de pouuoir souffrir le cheual, mais ie te suiuray bien-tost, & dis à Leonide que ie m'en iray descendre chez Adamas, puis qu'elle m'a acquis son amitié, & que ce sera dans vingt nuits si pour le moins mes blessures me le permettent, & à ce mot me commandant de m'aller reposer, ie fus bien estonné que la nuit mesme on me di& que l'ô l'auoit tenu deux ou trois fois pour mort, & que ses playes estoient tellement changees, qu'il estoit en grand danger de sa vie. Je crois que les nouvelles que vo<sup>us</sup> luy auiez escrites, en furent cause, tant y a qu'il fut longuement en cét estat, & ne peux partir d'une lune apres, que s'estant consolé ou pris quelque resolution, son mal ne fut plus si dangereux. Outre les blesseures, il auoit eu vne si fascheuse fièvre, qu'il refuoit presque ordinairement, & nommoit à tous coups Galathee, Leonide, & Polemas, meslant parmy des propos d'amour, de vengeance, & de mort. Il reuint en fin en santé : mais encore qu'il fut en cet estat, si ne pouuoit-il sortir du li&, & les Mires luy dirent que de quinze nuits pour le moins il ne scauroit sortir de la chambre : cela fut cause qu'il me despescha, & me dit, que dans le dixiesme de la lune suiuate, il seroit icy, & me donna les lettres que vous auez veuës, me commandant de vous dire beaucoup de belles pa-



766 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
roles, quin'estoient que des remerciemens, &  
desquels ie vous aduoüe, Madame, que j'ay  
perdu entierement la memoire.

Les Nymphes ne peurent s'empescher de  
rire oyans le discours de Fleurial, & les effets  
de sa bonne memoire : Et parce qu'elles vou-  
loient parler ensemble, elles luy commande-  
rent de sortir & d'attendre que Siluie s'en re-  
tournast, & sur tout qu'il se gardast bien de dire  
à personne que Lindamor deust reuenir : & estās  
demeurees seules, elles resolurent de dire tout  
ouuertemēt à Galathee, la verité de ce voyage,  
esperant que peut-estre le merite de Lindamor  
la feroit reuenir à son deuoir : mais de luy ca-  
cher en toute façon le temps de son retour, de  
peur que si elle le sçauoit, elle n'en donnat ad-  
uis à Polemas, non pas pour amitié qu'elle luy  
portat : mais seulement afin qu'il se tint sur ses  
gardes, & qu'il fit vne telle deffence que Linda-  
mor la voulant tuer, ils y demeurassent tous  
deux, ou bien que luy disant le dessein & l'en-  
treprise de Lindamor, il demandat le camp,  
& qu'ils y mourussent, dequoy les paroles de  
la Nymphe les mettoient en soupçon. Ayant  
donc fait ce dessein, Siluie fut d'aduis de se  
communiquer au sage Adamas, à fin d'en sçau-  
oir son opinion : mais Leonide luy dit, qu'elle  
luy en parleroit à loisir, & qu'à ceste heure il  
estoit empesché avec sa fille. Et ne la verray-je  
point, dit Siluie ? Il sera bien mal-aisé, dit Leo-

nide, pour ce coup, car ils sont infiniment empeschez, à cause qu'il n'y a plus qu'une lune, ou environ d'icy au iour que l'assemblée des druydes se fait à Dreux, & ie croy que pour cette année mon oncle s'en veut exēpter à cause de sa fille, qu'il seroit contrainct de ramener, de la presence de laquelle il veut iouyr le plus long temps qu'il luy sera possible. Toutesfois si vous voulez, ie ne laisseray pas de les en faire aduertir, car ie sçay bien qu'ils auront vn tres-grand plaisir de vous voir. Il ne faut pas, dit Siluie, ie suis bien aise qu'Adamas se resolu de demeurer cette année, car sa presence nous sera peut-estre plus necessaire que nous ne pensons: Il ne faut point les destourner, & me suffit de sçavoir qu'ils se portent bien, & apres quelques autres discours Siluie prit congé, & se retira à Marcilly, où Galathee l'attendoit en bonne deuotion, pour le desir qu'elle auoit d'entendre le discours que Leonide & elle auoient tenus, & sur tout apprendre des nouuelles de Celadon, s'assurant bien que Leonide en auroit; Mais quand elle sçeuſt que le Berger n'estoit point en son hameau, & que personne ne sçauoit où il estoit, elle demeura fort empeschee, ne sçachāt de quoy accuser Leonide, car elle pensoit bien que si le Berger fut sauué par son aduis, elle n'eust pas permis qu'il fut sorty hors de la contrée: & apres auoir quelque temps songé en elle-mesme, elle dit, Peut estre en fin sera-t'il.

vray que Leonide n'est point coupable du départ de Celadon, puis qu'il s'en est allé de cette sorte: Le croy veritablement, respondit Siluie, qu'elle n'a iamais pensé à faire sortir du Palais d'Isoure, & selon que ie luy en ay où y parler, ie respondrois en cela presque autant pour elle que pour moy. Mais si ce n'est point elle, reprint Galathee, pourquoy n'eust elle pas voulu reuenir quand vous luy auez mandé de ma part? Madame, dit Siluie, me permettez-vous de vous dire franchement la réponse qu'elle m'a faite? Le ne le vous permet pas seulement, adiousta la Nymphé, mais ie le vous commande. Sçachez-donc, Madame, continua Siluie, qu'apres auoir veu ma lettre, elle me respondit, Qu'elle recognoissoit bien l'honneur que ce luy estoit de vous faire seruire, & puis encores d'estre pres de vostre personne, n'ignorant pas que nous sommes toutes obligees par la nature & par vos merites, à vous donner, & nostre peine, & nostre vie, mais quand elle consideroit les estranges opinions que vous auez conceuës contre elle, & le mauuais traitement que pour ses opinions elle auoit receu de vous, elle ayroit mieux s'esloigner de vostre presence, que d'estre en danger de receuoir encores vn mauuais visage, & vn congé avec si peu de subiect. Qu'en ceste resolution elle se forçoit infiniment, & l'inclination qu'elle auoit d'estre tousiours aupres de vostre personne, mais qu'elle

qu'elle aimoit mieux supporter cette peine en particulier, que d'estre la fable de toute cour: Qu'une fille n'auoit rien de si cher que la reputation, & que les soupçons que vous auiez d'elle depuis quelques lunes, l'offençoient de sorte qu'elle donnoit à parler à chacun à son desauantage. Qu'elle rechercheroit tousiours l'honneur de vos bonnes graces par tous les seruicès qu'elle vous pourroit rendre, mais elle vous supplioit tres-humblement de trouuer bon qu'elle ne reuint plus, & à cette fois que ie luy en parlay, elle m'a fait encores la mesme responce, & a adiousté tant de sermens, que ce qu'elle vous auoit dit de Polemas & de Climante, estoit veritable, qu'il faut que l'aduouë que i'en crois quelque chose, Pensez-vous, dit Galathee, que cela puisse estre? Madame, respondit Siluie, ie n'y vois rien d'impossible, car il est bien certain que Polemas vous ayme, & qu'il a bien assez de finesse pour inuenter cet artifice, & ce qui me le faiët mieux croire, c'est que le iour que vous trouuastes Celadon, Polemas fut veu tout seul au mesme lieu, s'y promenant fort long temps, & môstrant bien qu'il y auoit quelque dessein: Et comment le sçauiez-vous? dit la Nymphe, Je l'ay appris, dit Siluie, de plusieurs personnes, parce que depuis que ma compaignem'eut raconté ce qu'elle vous auoit dit, & voyant la douter en quoy vous en estiez, ie

770 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
fus curieuse d'en descouurir la verité, & m'en-  
querant en quel lieu estoit Polemas, ce iour-là,  
ie sçeus au commencement qu'il n'estoit point  
à Marcilly : & depuis recherchant la verité de  
plus près, ie descouury qu'il estoit party de  
Feurs, n'ayant qu'un homme en sa compagnie  
que personne ne cognoissoit, auquel il faisoit  
des caresses extraordinaires : Et en fin i'ay sçeu  
de plusieurs, que ceux qui cherchoient Cela-  
don, le long de Lignon, trouuerent Polemas  
tout seul, qui se promenoit au mesme lieu où  
vous trouuastes le Berger. Vrayement, dit Ga-  
lathee, ce que vous me racontez me met  
bien en peine, & s'il est vray, il ne faut point  
douter que i'ay eu tort de traicter Leonide  
comme i'ay fait, car i'ay pensé iusques icy que  
c'estoit vne pure menterie. Madame, respon-  
dit Siluie, ie vous assure ray bien que c'est la  
verité que Polemas fut long temps sur le lieu,  
& que depuis on l'y a veu plusieurs iours sui-  
uans sans compagnie, iugez ce qu'il y pouuoit  
attendre. Il faut aduouër, dit Galathee, que ve-  
ritablement Polemas est meschant, & que si  
i'en puis descouurir la verité, ie l'en feray bien  
repentir : cependant ie veux que vous disposiez  
Leonide à reuenir, & que vous l'assuriez que  
ie l'aymeray pourueu qu'elle viue, & avec moy  
& avec vous comme elle doit.

D'autre costé Leonide, aussi-tost que sa  
compagne fut partie, retourna vers Adamas,

& luy raconta vne partie des nouuelles qu'elle luy auoit dittes, cachant avec finesse ce qu'elle crût qu'il pourroit trouuer mauuais, & parce qu'il estoit heure de dîner, le Druyde, Alexis, & elle se retirerent au petit pas dans le logis.





L E  
V N Z I E S M E L I V R E  
D E L A S E C O N D E  
P A R T I E D ' A S T R E E .

**D** O V Z E ou quinze iours s'estoient passez depuis qu'Alexis auoit laissé sa triste demeure, & desia la plus part des voisins auoit visité Adamas, quand on l'aduertit que quelques Bergers desiroient de parler à luy, & qu'entre les autres, il y en auoit vn nommé Licidas. A ce nom de Licidas, Alexis tressaillit de sorte qu'Adamas s'en prit garde, & de peur que Paris n'en fit de mesme, il luy commanda d'aller sçauoir que c'estoit. Il prit de bon cœur cette commission, pour l'amitié qu'il portoit à Diane; Cependant Adamas s'approchant d'Alexis, l'ay peur, luy dit-il, ma fille, que la haine que vous portez à ce frere, ne descouure ce que nous voulons tenir si caché. Il m'a esté



774 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
impossible, respondit-elle, de ne me laisser  
surprendre à cette nouuelle si peu attenduë.  
Et si vous le trouuiez à propos, ie me reti-  
rerois dans cette chambre voisine iusques à  
ce que ces Bergers s'en fussent retournez, afin  
d'éuiter le danger qu'il y a que ie me des-  
couure. Il ne le faut pas faire, dit Adamas,  
car sans doute ils viennent icy en partie pour  
vous voir, & ne faut penser qu'ils n'en ayent  
demandé des nouuelles à Paris, aussi-tost  
qu'ils l'ont veu : outre que nous le mettrions  
luy-mesme en vne grande doute. Alexis ne  
repliqua rien, parce qu'elle ouïyt parler Lici-  
das au bas de l'escalier, & peu apres toute la  
troupe entra dans la salle, où le Druide les  
receut avec des démonstrations d'amitié extra-  
ordinaires. Ceux qui estoient les plus appa-  
rens, c'estoient Diamis oncle de Diane, Pho-  
cion oncle d'Astree, Licidas, Siluandre, Cori-  
das, Amidor, & bien que Thircis, ny Hilas ne  
fussent point de cette contree, si ne laisserent-  
ils d'assister ces Bergers en ce deuoir, tant à cau-  
se de l'amitié qu'ils luy portoient, que pour  
auoir desia sejourné trois ou quatre mois en  
leur hameau.

Phocion au nom de tous les autres, assoura le  
Druide de leur bonne volôté; & du desir qu'ils  
auoient de luy faire seruice, & puis luy dit, que  
deux occasions particulièrement les condui-  
soient vers luy, l'une pour se resjouir du con-

tement qu'il auoit dereuoir Alexis, pluſtoſt & en meilleure ſanté qu'il n'auoit eſperé, & l'autre pour l'aduertir qu'il auoit pleu au grand Theutates leur enuoyer le Guy dans les bocages de leur hameau, & qu'ils venoient le ſupplier de vouloir ſelon leur couſtume, prendre la peine de faire le ſacrifice des aétions de graces. Lors le Vacie ſ'auançant, C'eſt vne choſe eſtange, dit il, Seigneur, que celle que ie vous vay raconter. Dans ce Boccage ſacré à Heſus, Taramis, Belenus, noſtre grand Theutates, i'ay trouué des choſes merueilleuſes en cherchant le Guy, pour l'an neuf. Premièrement vn temple de petits coudres, & de ieunes cheſnes, tellement pliez & appuyez ſur vn grand arbre qui eſt au milieu, qu'ils font vne voute aſſez ſpacieuſe pour y contenir vne grande quantité de perſonnes: & dans le milieu il y a des gazons en forme d'autel, ſur leſquels on voit vn tableau qui repreſente l'amitié reciproque, avec des vers où ſont eſcrites les douze Tables des loix d'Amour: Plus en là nous rencontraſmes vn autre Temple dedié à la Deeſſe Aſtree. O Seigneur, combien eſt-il myſterieux ! Il y a deux autels, dont le principal eſt faiét en triangle, appuyé contre vn cheſne le plus merueilleux qui fut iamais: car n'ayant qu'un tige, il ſe ſepare en trois branches eſgales, & peu apres les reioint toutes trois enſemble dans vne meſme

776 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
escorce, de telle façon qu'elles ne' sont plus  
qu'un seul tronc, qui s'esleuant plus que i'en  
sçauois dire par dessus les autres arbres du  
bocage, a esté esleu de Theutates pour son ar-  
bre bien-aymé, & pour nous en donner co-  
gnoissance, nous y auons trouué le Guy salu-  
taire, si beau, & si bien nourry, qu'il n'y en a  
point dans la contree de tel, au rapport de tous  
les Vacies. Et sans mentir le nom du grand  
Theutates, qui est graué en son tronc, & ce-  
luy de Hesus, Tharamis, & Belenus, qui sont  
aux trois branches avec les autres merueil-  
les qui se voyent en ce lieu, font bien co-  
gnoistre que Dieu s'y ayme, & qu'il veut y  
estre adoré.

Ainsi discourroit le Vacie, & racontoit au  
Druide vne chose qu'il sçauoit mieux que luy,  
comme en ayant esté l'inventeur. C'estoit la  
coustume des Gaulois, de chercher vne lune  
auant le sixiesme de celle de Iuillet, par toute  
la cōtree, le chesne qui auoit le plus beau Guy,  
& en faire rapport au grand Druide, afin que  
le iour qu'il deuoit estre cueilly l'assemblée se  
fit dans le hameau, où il s'estoit rencontré. Et  
pour cet effect, tous les Vacies s'assembloient,  
& suiuiōt tous les bocages sacrez, & chois-  
soient le plus beau, & le marquoient. Et parce  
qu'ils estimoiēt que c'estoit vn signe d'estre ay-  
mez de Dieu, que de le trouuer dās les bocages  
qui dépendoient de leur hameau, pour luy en

rendre grace, ils souloient faire vn sacrifice particulier, où le grand Druidé assistoit pour peu qu'il les voulut fauoriser. Et d'autant que Adamas aimoit infinimēt ceux-cy, outre le dessein qu'il auoit pour Alexis, du contentement duquel il pensoit que le sien dependit : ainsi qu'il auoit sçeu par l'oracle. Il leur promit d'y aller quand le Vacie le viendroit aduertir. Les Bergers le remercièrent avec les plus honnestes paroles qui leur furent possibles. Encores, dit-il en souffriant, que i'aye quelque occasion de me douloir des Bergeres de vostre hameau, que ie puis dire estre les seules qui ne me sont point venu visiter, & se resiouir avec moy, depuis l'heureux retour de ma fille, si ne veux-ie pour cela laisser de donner cognoissance, qu'il n'y en a point en toute la contree que i'estime plus qu'elles. Paris qui vouloit excuser sa Maistresse avec les autres: Mon pere, respondit-il, ne leur en sçachez point mauuais gré, car ie vous assure que ie les ay veuës s'excuser elles-mesmes, & faire resolution de venir voir ma sœur : Mais la maladie d'Astree, qui n'est point assez grande pour la retenir au liēt, ny assez petite pour luy permettre de venir si loing, les en a empeschées, parce qu'elles ne vouloiēt point y venir sans elle : Si cela est vray, respondit Adamas, ie reçois cette excuse: Mais s'il n'est pas, ie suis vn peu en colere; Phocion prenant la parole: Il est vray, adiousta-t'il, que ma Niepce depuis

778 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
quelques lunes se trouue mal, & que depuis dix  
ou douze nuits, elle s'abbat plus que de cou-  
stume, mais ie crois que pour la guerir il la faut  
marier : Vous y deuriez songer, dit Adamas,  
car elle commence d'en auoir l'aage. Elle a, dit  
Phocion, la moitié d'un siecle, & trente six lu-  
nes, ou enuiron, & i'espere de la loger bien-  
tost s'il plait à Dieu.

Cependant qu'Adamas parloit de cette for-  
te avec les Bergers, Leonide & Alexis entrete-  
noient les autres : mais aussi-tost que Lycidas  
mit les yeux sur son frere, il demeura long  
temps sans les en pouuoir retirer, car il luy  
sembla d'abord de voir le visage de Celadon.  
Et puis le considerant de plus pres, il demouroit  
estonné, que deux personnes puissent se ressem-  
bler si fort : Toutesfois l'opinion qu'il auoit  
qu'il fut mort, l'autorité du Druyde qui disoit  
que c'estoit sa fille, & l'habit de Nymphe qui  
l'embelissoit, & le changeoit vn peu, l'empes-  
cherent d'en descouurir la verité, & luy fai-  
soient démentir ses yeux. Si ne peut-il empes-  
cher enfin apres l'auoir quelque temps consi-  
deré, de luy dire, Si ie ressemblois autant à la  
personne que vous aymez le plus que vous,  
Madame, à celle que i'ay le plus aimée & hon-  
noree, i'espererois d'estre biē tost en vos bon-  
nes graces. Gentil Berger, répondit Alexis, en  
rougissant, ie suis tres-satisfaite de mon visage,  
puique tel qu'il est il ressemble à ce que vous

mez, car ayant appris de mon pere; combien vous estime & cherit, ie seray tousiours tres-fide de vous donner occasion de continuer l'amitié que vous luy portez. Et les obligations que nous auons au pere, respondit Lycidas, & les merites de la fille nous commandent à tous de vous rendre toutes sortes de seruices, mais à moy ce me semble plus qu'à tout autre, qui voy reuiure en vostre visage, celuy pour qui ie ne ferois difficulté de mettre ma vie, si cela pouuoit rappeler la sienne. Telles furent les premieres paroles dont ces deux freres vsèrent: & quoy que Leonide se contraignit, si ne pût-elle s'empescher de souffrire, voyant combien Licidas estoit trompé. Mais ayant peur qu'Alexis à l'abord ne fut pas bien accoustumee de parler, en fin elle voulut interrompre leurs discours, feignant d'estre curieuse d'entendre des nouvelles des Bergeres ses amies qu'elle n'auoit veuës il y auoit plusieurs iours. Vous reprendrez vne autrefois ces belles paroles, dit-elle, Licidas, mais à cette heure, dites-moy ie vous prie, comment se portent mes cheres amies, j'entends les Bergeres de vostre hameau? Les vnes, respondit Licidas, sont contentes, les autres faschees, & les autres ny faschees ny contentes: mais passent doucement leur vie. Qui est celle, adiousta Leonide, qui est tant insensible au bien & au mal, qu'elle ne ressent ny l'un ny l'autre? C'est, respondit Licidas, la Bergere

Diane, car n'aimant rien ie ne croy pas qu'elle puisse auoir ny bien ny mal, puis que tous les biens & tous les maux qui ne procedent d'amour, ne meritent d'auoir ce nom. le croy, dit Leonide, que vous le pensez comme vous le dites : mais chacun n'est pas de cette opinion. Ceux qui le iugent autrement, dit-il, ressemblent à ces anciens qui croyoient l'eau & le gland estre la meilleure & plus douce nourriture de l'homme, parce qu'ils n'auoient esprouué ny le vin ny le bled, & maintenant nous tenons que l'eau & le gland ne sont que pour les bestes: de mesme quand ils auront esprouué les douceurs ou les amertumes d'amour ils auoieront que tout le reste n'est rien. Et croyez vous, continua Leonide, que Diane n'ait rien aimé, ou qu'elle n'aime rien encores ? Je ne sçay, respondit Licidas, ce qui est du passé, mais pour cette heure ie croy qu'elle laisse toute l'amour aux autres. Vous me dites, repliqua Leonide, de mauuaises nouuelles pour Paris : voila que c'est, dit le Berger, de la sortise de nos villages, si ne puis ie penser que Diane ressent avec Amour l'honneur que Paris luy fait: toutesfois si i'estois deceu, ie ne serois pas le premier trompé au iugement des femmes. Or bien, dit Leonide, laissons Diane pour ce coup, car si elle n'aime point encore, ne doutez que sa fortune ne l'attende, & dites moy qui est celle qui est fâchée ? c'est Astree, respondit Licidas,

car Phocion qui est auare, & qui ne songe suiuant la coustume des vieillards, qu'à loger richement sa Niepce, veut qu'elle espouse vn Berger des Boyens, nommé Calydon, qu'elle n'a iamais veu qu'un moment, à quoy elle ne se peut resoudre, & ie ne croy pas quant à moy que ce vieillard en vienne à bout. Ce Calydon, dit la Nymphé, n'est-ce pas le Nepueu de Tamire? c'est celuy-là-mesme, respondit-il; mais a-t'il oublié, repliqua Leonide, l'Amour de Celidee? O Madame, adiousta le Berger, que Celidee n'est plus celle qu'elle souloit estre, & que l'accident de sa perte est estrange! Comment, dit la Nymphé, Celidee est perdue! Elle se peut dire telle, respondit-il. Et Tamire n'a rien à cette heure tant à cœur que de marier Calydon. Encore qu'Alexis parlait avec Hylas, Corilas, & Amidor, sine laissoit-elle de prester l'oreille à Licidas, & d'ouïr ses paroles, qui luy serrent de sorte le cœur, qu'il n'y eut Berger qui n'y prist garde, parce qu'elle changea au commencement de couleur, & puis deuint froide comme vn glaçon: cela fut cause que Leonide, luy dit, vous vous trouuez mal, ma sœur, ce sôt encore des restes de vostre maladie, vous deuriez vous asseoir. Hylas qui dès le momēt qu'il l'auoit veüe, l'auoit trouuee tant à son gré, que Philis commençoit fort à perdre son cœur, & celle-cy à le luy desrober, la prenant sous les bras la fit asseoir à moitié par force, & se met-



tant à genoux auprès d'elle ne destournoit nullement les yeux de dessus son visage. Cependant Leonide & Licidas se retirans contre vne fenestre continuerent leurs discours, mais auant que de les reprendre Licidas considerant Alexis: Je ne puis, dit-il, souler mes yeux de regarder la belle fille d'Adamas: car elle ressemble de telle sorte à mon pauvre frere, que plus ie la considere, & plus i'y trouue des traits, soit au visage, soit en ses façons, où ie n'y cognois difference que celle des habits. Y a-t'il long temps, respondit Leonide, qu'il est mort? Il y a enuiron quatre Lunes, respondit-il. Je suis marrie, adiouta Leonide, de ne l'auoir iamais veu, pour auoir ouy dire beaucoup de bien de luy. Quant à ce qui est de son humeur, & de son esprit, dit Licidas, ie ne scaurois vous le monstrier, mais pour son visage & pour ses actions, regardez Alexis, & vous le verrez. Et lors il continuoit, voila son mesme oeil, sa mesme bouche, sa mesme rondeur de visage: & par fortune Alexis en mesme temps souffrit de ce que Hylas luy disoit, encor qu'elle n'en eust pas beaucoup d'enuie. O Dieux! dit Licidas, voila son mesme souf-ris, & son mesme tourner de teste: fut-il iamais rien de si ressemblant? Leonide, qui craignoit que cette consideration trop continuee ne luy fit descouurir qu'Alexis ressembloit si fort à Celadon, que c'estoit Celadon mesme, luy dit, Mais à propos de vostre

frere : lors que Paris luy dressa ce vain Tombeau, i'appris qu'Astree l'auoit infiniment aimé, & qu'elle ne s'estoit peu empescher de le declarer vn peu auant que nous fussions arrivez. Je le sçeus aussi par Tircis, respōdit Licidas, & pleust à Dieu, continua-t'il avec vn grand soupir, que cela n'eust point esté, ie iurerois presque que mon frere seroit encores en vie. Et comment, dit Leonide, l'accusez-vous de sa mort, puis qu'elle n'en pouuoit mes, estant elle-mesme en vn extreme danger, à ce que i'ay ouy dire? Licidas respondit froidement, l'histoire seroit trop longue & trop ennuyeuse pour la raconter maintenant: tant y a que si elle souffre du mal pour Calidon, qui ne l'aime point, ie croy qu'Amour l'ordonne ainsi pour venger la perte de Celadon, qui l'adoroit, & dont elle est coupable. Et y a t'il long temps, dit la Nymphe, que cette belle fille est perdue? Il y a, respondit Licidas, douze ou quinze nuits. Ce fut donc, adiousta la Nymphe, peu de temps apres qu'elle receut nostre iugement: Dix ou douze nuits apres, dit le Berger, & vous assure que tous ceux qui l'auoient cogneuë l'ont regrettee. Quant à moy, dit la Nymphe, ie n'en ay rien sçeu qu'à cette heure, & ie vous iure que ie ressens sa perte. Mais diētes moy Licidas, comment est elle aduenue?

S V I T T E D E  
L'HISTOIRE  
D E C E L I D E E .

**I**E pensois, Madame, respondit Licidas, que vous eussiez sçeu sa pitoyable histoire, parceque ç'a esté vn accident si estrange, que chacun le racontoit pour vne grande merueille: mais puis que cela n'est pas, & que vous desirez de l'entendre, Il faut que vous sçachiez grande Nymphé, que le pauvre Calydon ayant esté condamné par vous, en receut le desplaisir que vous pouuez penser, & apres auoir long temps plaint sa fortune, enfin la raison luy remettant deuant les yeux ce qu'il deuoit à Thamyre, le desdain de Celidee, & le serment qu'il auoit fait d'obeir à ce que vous ordonneriez, il prist vn bon conseil, & s'essayant d'effacer cette passion de son ame, vesquit quelque temps avec vn esprit vn peu plus reposé.

Cependant Thamyre ayant fait entendre son dessein à Cleontine, & elle aux autres parents, & mesme à la mere de Celidee, dans dix ou douze nuiçts, le tout fut de sorte auancé, qu'il ne falloit plus que coucher ensemble. Le soir estant venu que le mariage deuoit estre consommé, on n'oyoit dedans la maison, que  
-resioüissance

resoluiſſance de ceux qui atouchoient de quelque parentage à cette fille, pour l'eſperance du ſupport qu'ils eſperoient de ce riche Paſteur. Juſques à ce point Calydon obeit à voſtre ordonnance, mais quand il vint à penſer que cette nuit Celidee ſeroit entre les bras d'autre que de luy, il perdit toute reſolution, & rendit témoignage par cette action, que quand les yeux voyent ce qu'ils n'ont iamais veu, le cœur penſe ce qu'il n'a iamais penſé: car s'eſtant auparavant figuré d'eſtre reſolu à cette perte, quand il vit qu'il n'y auoit plus qu'une heure d'interualle entre ſon eſperance, & l'entiere perte de ſon eſperance, il perdit toute reſolution, oubliant tout deuoir, & meſpriſa toute conſideration. Il eſtoit retiré à un des coins de la chambre, où cette penſée le faiſoit mourir de regret, cependant que chacun danſoit. Thamyre qui l'aimoit comme ſi deuiſt eſté ſon enfant, ſe douta bien d'où procédoit cette triſteſſe, & ayant pitié de ſon mal, s'approcha doucement de luy, qui rauy en ſon deſplaiſir proferoit à voix baſſe telles paroles ſans apperceuoir ſon oncle.

M A D R I G A L.

**Q**ue ie viue & qu'on la poſſede,  
N'eſt-ce point d'Amour un deffaut,  
Puis que pour bien aymer il faut  
Qu'on meure pluſtoſt que l'on cede?

*Mais si ie meurs, ie ne pers pas  
Le souuenir qui me tourmente,  
Au creux de ma Tombe relente.  
Ce regret suiura mon treſpas.*

*Quelle fortune pitoyable  
Me contrainët Amour de courir,  
Puis que pour n'estre miserable,  
Ie ne puis Viure ny mourir?*

Thamire l'escoutant en prit vne compassion qui ne fut pas petite, & plus encores lors qu'après ces paroles il luy vit tendre les yeux en haut, & ioindre les mains dans son giron, courant son visage de larmes qui luy empeschoient de parler. Il se retira doucement, & s'adressant à Celidee, luy dit l'estat en quoy il l'auoit trouué, & la pria de parler à luy, & luy donner quelque consolation. La Bergere qui estoit bien aise d'obeïr à Thamire, & qui faisoit dessein de n'auoir point les mauuais graces de Calydon, puis qu'elle deuoit viure avec son oncle, s'y en alla aussi-tost que Thamire le luy eut dit, & le trouuant en estat: Et quoy, luy dit-elle, Berger, serez-vous le seul qui ne danserez point? A la verité, respondit-il, en luy tendant la main, vous auez raison, belle Celidee, de me faire cette demâde, car c'est bien à mes despens que ce balse fait.

Mais pleust à Dieu, que sans offenser Theutates, ny vous, ie peusse aussi bien mettre fin à mes iours, que cette nuit me raura tout espoir de contentement. Et qu'est-ce que vous voulez dire? respondit la Bergere, feignant de ne l'entendre pas. Je veux dire, repliqua-t'il, que si ie ne craignois d'offencer Theutates, en me faisant mourir sans son commandement, & vous en vous faisant perdre vn seruiteur, cette main me raurait la vie auant qu'en cette malheureuse nuit Thamire possedast en vous ce que mon affection seule pourroit meriter. Celidee faisant semblant de ne penser plus en ces choses. L'auois opinio, dit-elle, que vous eussiez oublié toutes ces folies, & en est il encores memoire? Comment, reprit Calidon avec vn grand soupir, que Calidon oublie iamais Celidee: & n'avez-vous point de peur que Tharamis vous chastie pour l'offence que vous faites à mon amour? vous en deuez bien auoir d'auantage de Theutates, respondit-elle, que vous appellastes quand vous promistes à Leonide d'observer ce qu'elle ordonneroit, & avez-vous desia mis en oubly le iugement qu'elle fit? ou pensez-vous que les Dieux l'ayent oublié? ou comment esperez-vous que le Guy de l'an-neuf vous puisse estre profitable, puis que c'est par luy que vous iurastes? Pour le moins ie vous conseille de ne chercher iamais l'oeuf salutaire des serpens: car vous courez

788 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
fortune de n'en point eschapper. Ha! Bergere,  
reprit Calidon, ne croyez point que j'aye ou-  
blié l'injuste iugement de l'impitoyable Nym-  
phe (pardonnez-moy, Madame, dit Licidas,  
si j'vle des mesmes mots du Berger interes-  
sé) le souvenir m'en est trop douloureux pour  
l'oublier. Ne pensez non plus que j'aye opi-  
nion que Theutates n'ait memoire de ce que  
ie iuray: mais n'estimez pas aussi que ie tien-  
ne que le Guy de l'an neuf, ny l'œuf des ser-  
pents me soit salutaire, puis qu'en vous per-  
dant il n'y a plus rien au monde dont ie me  
soucie. Encores devez-vous redouter, dit-elle,  
la iustice des Dieux apres vostre mort. Ils  
ne scauroient, respondit-il, me donner plus  
de mal que j'en souffre en vie, & scay bien  
qu'ils n'ont point de plus cruels supplices  
que ceux que j'endure. Mais ne croyez tou-  
tesfois que ie sois si peu iuste obseruateur de  
ce que j'ay promis: car si vous avez bonne  
memoire, ie dis que ie voulois que jamais le  
Guy de l'an neuf ne me peut estre salutaire, &  
que si ie rencontrois l'œuf soufflé des serpens,  
ie priois Theutates qu'il les animast de sorte  
contre moy qu'ils me fissent mourir, si ie n'ob-  
seruois le iugement de la Nymphe tant que ie  
viurois. Et bien, dit-elle, n'y contreueuez  
vous pas par les paroles que vous me venez  
de dire? Nullement, respondit-il, car j'y ay  
mis vne condition qui m'en empesche. Et

quelle est elle? dit Celidee, que ie n'y contre-  
uiendrois point, dit Calydon, tant que ie vi-  
uray, & ne voyez vous pas que ie mourus dès  
lors que cette ordonnance fut faite, si pour  
le moins, la vie est vn bien: car dès ce mo-  
ment mal-heureux, ie perdus non seulement  
toute sorte de bien, mais toute esperance  
mesme de quelque bien. Que si toutesfois vous  
appelez viure que de languir comme ie fais,  
dans peu de nuits ie laisseray sans doute ce  
que vous nommez vie: que si entre cy & là ie  
contreuiens à ce que i'ay iuré, ie veux bien  
que le Guy de l'an neuf ne me serue de rien,  
aussi bien n'espere ie pas de le voir iamais, outre  
que sans vous rien ne me peut estre salutaire: Et  
je mourray bien tost, si les Dieux veulent exau-  
cer les vœux du plus desolé homme du monde.  
Et quel aduantage esperez-vous, dit-elle, en  
mourant? l'attends, dit-il, toute ma felicité,  
puis qu'il me sera permis de vous aymer, sans  
offencer ny Thamire, ny les Dieux, ny vous  
que ie redoute d'auantage. Mais cruelle Berge-  
re, quel dessein vous conduit vers moy? Est-ce  
point pour triompher encor vne fois de Caly-  
don, ou bien pour imiter ces cruels, qui ayans  
tué le miserable qui ne se deffend point, en  
viennent voir le corps pour considerer combié  
grandes & diuerses en sont les blessures? Ce  
n'est point ce suied, desolé Berger, dit-elle, qui  
me conduit, mais pour essayer de vous diuertir



790 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
de vos tristes penſees, & voir ſi ie puis vous  
donner quelque ſoulagement, ſans contrene-  
nir toutes fois à la volonté des Dieux. Et com-  
ment interrompit il incontinent, il ne vous  
ſuffit pas que ie meure, par la cruauté de mon  
deſtin, & par l'iniuſtice des hommes, qui m'ont  
ſauy tous ce qui me pouuoit retenir en vie, ſi  
vous n'y adiouſtiez encore cette vaine cōpaſ-  
ſion que vous faites paroître d'auoir de moy,  
ſeulement pour me faire mourir avec plus de  
regret? Quoy! Celidee, vous voulez que ie  
penſe que vous eſtes touchée de pitié, en  
voyant le miſerable eſtat où ie ſuis, afin que  
vous perdant & vous voyant poſſedee par vn  
autre ie vous plaigne dauantage. Si c'eſt voſtre  
deſſein, vivez contente, & croyez que vous  
ne ſçauriez me deſirer plus de mal que celuy  
que ie reſſens: & ſi ce ne l'eſt pas, ne me parlez  
iamais plus de pitié, de ſalut, de remede, ou de  
quelque eſperance: car i'en ſuis auſſi incapable  
que le ciel, & vous auez eu peu de volonté de  
mon bien. Et à ce mot la laiſſant, quoy qu'elle  
ſ'eſſorçaſt de le retenir, il ſortit hors de la  
chambre.

Il eſtoit deſia tard, de ſorte que le bal finit  
bien-toſt apres, & chacun ſe retira quand Celi-  
dee, ſuiuant nos couſtumes, euſt eſté miſe dans  
le liſt aupres de Thamire, vous deuez croire  
que le contentement de ce Berger eſtoit à ſon  
extremité, puis que le ciel ne lui en voulut point

donner dauantage, comme ie vous diray. Calidon, au sortir de la chambre, s'en alla hors du logis, & de fortune se coucha sous des grands ormes qui estoient le long du chemin aupres de la maison, où apres auoir consideré quel heur estoit celuy de Thamire, & au contraire combien sa fortune depuis peu de temps s'estoit changee, il prit si grand serrement de cœur, que peu à peu l'ennuy luy rauissant la force il demeura esuanouy, & si longuement que Cleontine, & sa troupe sortant du logis de Thamire, le trouuerent estendu, comme s'il s'y fust endormy: mais l'ayāt voulu esueiller, & voyāt qu'il ne se remuoit point, Cleontine mesme le prit par la main, & d'autāt que toute la chaleur auoit delaisšé les extremittez du corps pour se retirer autour du cœur, elle le trouua si froid, que toute surprise de frayeur, elles'escria, ô Dieu, Calidon est mort! Quelques-vnes de ses parentes qui ouirēt cette voix, y accoururēt, & le voyant en cest estat esleuerent de si grands cris qu'elles y firent accourir tout le voisinage, & parce qu'il estoit infiniment aimé, & que cest accident estoit tant inespéré; plusieurs retournerent dans le logis de Thamire, où criant à haut de testo que Calidon estoit mort, Thamire en ouit le bruit, & n'oyāt que le nom de Calidon & de mort, se doutant de quelque sinistre accident, saute hors du liēt en terre, court à la porte: & appelle quelqu'un de la maison,

792 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
& enfin apprend que Calydon est mort. Hai-  
moit ce nepueu autāt que s'il eust esté son fils:  
si bien qu'à ces premieres nouuelles il faillit de  
romber de sa hauteur sur le plancher, mais  
estant soustenu par quelques-vns des siens, ce  
fut tout ce qu'il peut faire de se resmettre au lit  
auec l'aide de ceux qui le tenoient. Aussi-tost  
qu'il fut couché il demeura sans poux, & peu à  
peu deuint froid, & enfin s'il n'eust esté secouru  
il luy en fust autant aduenu qu'à Calidonn: mais  
les diuers remèdes qu'on luy fit, & le soin que  
Celidee en eut, l'on empescheront. Qui eust  
veu cette belle & ioune Bergere toute escheue-  
lée, & à moitié vestue fondre en larmes, sur le  
visage de Thamyre, lors que peu à peu il alloit  
defaillant entre ses bras, & n'eust esté touché de  
pitié, eust eu sans doute vne compassion ou vn cor-  
der de rocher. On dit qu'on ne vit iamais rien de plus  
beau, & sembloit que les nonchalances de son  
habit, & le peu de soin qu'elle auoit d'elle-  
mesme, adioussassent vne grace extreme à ses  
beautez. Tant y a qu'elle fit remenir Thamyre,  
& le pressant entre ses bras à moitié nuds, & se  
colant sur sa bouche avec vn ruissel de larmes,  
ne pouuoit le rarester assez à son gré. Mais le  
pauvre Berger estant presque devenu insensi-  
ble à toute autre passion qu'à celle de la perte  
qu'il pensoit auoir faite, repoussant doucement  
Celidee, & tournant la teste à posté receut ces  
baisers si froidement, qu'il sembloit qu'ils luy

faissent ennuyeux. Car sans seulement la regarder il demandoit d'ordinaire des nouvelles de Calidon: mais voyant qu'il n'en pouuoit auoir de bonnes, il faut, dit-il, que ie le voye, & s'il est mort pour le contentement que i'ay, que ie meure pour le desplaisir qu'il a eu: & se iectant de furie à terre, s'habilla à moitié, & courut à demy nud au lieu, où le pauvre Calidon estoit estendu de son long, ressemblant tout à fait à vne personne morte. D'abord chacun luy fit place: tant pour le respect qu'on luy portoit, que pour la compassion qu'on auoit du duoil, qui deuoit estre grand, puis qu'il luy faisoit laisser Celidee, & desdaigner le bien qu'il auoit si long temps, & si ardemment desiré. Soudain qu'il vit Calidon ayant opinion qu'il fust mort, il se laisse choir dessus si mal à propos, que donnant du front contre vne pierre quarree, sur laquelle on auoit appuyé la teste de Calidon, & rencontrant par malheur le brenohant, il se la fendit si auant, que le sang incontinent luy en tomba par le visage, & on demeura esuanouy. Ceux qui estoient autour de Calidon, oyans le coup que Thamire s'estoit donné, eurent bien opinion qu'il se fust blessé, mais non pas tant qu'il estoit: & n'eust esté qu'ils le virent si long temps sans mouvement, & qu'il ne parloit point, ils n'y eussent pris garde que bien tard. Le cry se redoubla, & les clameurs de ceux qui voyoient

794 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
piteux spectacle: mais iugez quelle fut la venue  
que Celidee eust quand on rapporta son mary,  
& son nepueu, cōme s'ils eussent esté morts. De  
fortune lors qu'o voulut oster de dessus vne es-  
chelle Calydon, pour l'emporter à son aise dans  
vne chambre, il reuint, & voyāt tant de peuple  
autour de luy, & qu'il estoit conuert du sang de  
Thamire, il ne sçauoit que penser, & luy sem-  
bloit de resuer. Mais quand il vid emporter son  
oncle, qui n'auoit point encores de sentiment,  
auec cette grande playe à la teste, s'imaginant  
que quelqu'un l'eust blessé, il se releue porté de  
furie, & demande qui est le meurtrier, & pre-  
nant à ses pieds vn caillou, tenoit le bras releué  
cōme prest d'en assommer celui qui auoit fait  
cet homicide, mais quelques-uns de ses parens  
le rapaisant luy firent entendre comme le tour  
s'estoit passé. Comment s'escria-t'il, c'est donc  
moy qui ay fait ce parrieide? Il n'est pas raison-  
nable que ie n'en fasse aussi bien la vengeance,  
que si c'estoit vn estrangier, voire d'autant plus  
grande que ie luy ay plus d'obligation. Et à ce  
mot il leua le bras pour se frapper de la pierre  
contre la teste, mais ceux qui estoient aupres  
de luy furent prompts à courreau coup, &  
les uns luy retindrent le bras, & les autres  
luy firent tomber la pierre de la main, & le  
saisissant des deux costez, ne l'abandonnerent  
plus qu'il ne fust vn peu remis. Cependant  
Thamire par les cris de Celidee, & par les

remedes qui luy furent faicts, ne fut pas plus tost pensé, & remis dans le liſt, qu'il reuint de ſon euanoüiſſement, & à l'ouuerture de ſes yeux, ſoudain qu'il pût parler, la premiere parole qu'il profera, ce fut le nom de Calydon, demandant où eſtoit ſon corps. Calydon luy reſpondit, vn vieux Myre qui l'auoit pensé, ſe porte mieux que vous, & n'a point autre mal que le voſtre. Comment, dit-il, Calydon n'eſt pas mort? Ha mes amis, ne renouuellez point ainſi ma peine. Il n'eſt point mort, reſpondit le Myre, & ſi vous voulez ne vous point eſmouuoir quand vous le verrez, nous le vous amenerons icy en bonne ſanté. O Dieu, dit Thamire, ſi ce que vous dites eſt vray, ne me dilayez point dauantage ce ſeul remede qui me peut guarir. Et à ce mot il ſe voulut efforcer de ſe leuer, mais les Myres l'en empêcherent. Et par ce que de ſon coſté Calydon preſſoit avec vne impatience extreme de le voir, ils penſerent que pour remettre leur eſprit en repos, il ſeroit bon de les faire entre-voir, encor qu'ils craigniſſent fort que cette eſmotion ne fuſt cauſe que la playe de Thamire ne retournast ſeigner; mais iugeât que cet inſcôueniẽt ſeroit moindre que les autres dont le deſny qu'ils luy en pourroient faire, le menaçoit. Ils firent venir Calydon, qui voyant Thamire en cet eſtat, & ayant deſia entendu tout ce qui ſ'eſtoit paſſé, ſe iette d'abord à genoux deuant luy,

& luy demande pardon de l'ennuy qu'il luy a  
 donné. Excusez, luy dit-il, mon pere le peude  
 puissance que j'ay sur moy: j'ay fait ce qui m'a  
 esté possible pour ne vous en donner cognois-  
 sance, & voulois bien mourir s'il m'eust esté  
 possible, sans vous donner cette seconde occa-  
 sion de regretter la peine que vous avez eue à  
 m'esleuer, mais la fortune qui ne cessera de  
 m'affliger tant que ie seray en vie, ne m'a pas  
 mesme voulu contenter en cela. Je viens vous  
 en demander pardon, & vous supplier de croi-  
 re que ie n'auray iamais contentement, que ie  
 n'aye tellement satisfait à cette faute, qu'il ne  
 m'en reste nulle tache. Mon fils, dit Thamire, en  
 luy cedant la main, repose-toy, & me viens em-  
 brasser, & croy que si i'eusse pensé que Celidee  
 eust peu estre dienne, i'aurais ne l'eusse voulu  
 auoir: tout le regret qui me reste à cette heure,  
 est que si autresfois il y a eu vn empeschement  
 à ton desir, il y en a maintenant deux. Le pre-  
 mier, celuy de sa volonté: qui a tousiours esté  
 tant esloignée de toy, que iamais elle n'y a peu  
 consentir: & l'autre le mariage qui est entre d-  
 le & moy: Que si sa volonté se pouuoit chan-  
 ger aussi bien que ie pourrois remedier au der-  
 nier, sois certain, Calido, que la mort me seroit  
 agreable si ie pensois que par ma mort iete ren-  
 disse content. Calidon vouloit respondre, mais  
 il ne peut, de peur de l'interropre, par ce qu'en  
 mesme temps il adressa sa parole à Celidee:

Et vous, ma fille, dit-il, qui voyez combien vous estes aymee de Calidon, fera-t'il possible que vous ne chagiez iamaïs de volonté enuers luy? ny son affection, ny ses merites, ny mes prieres ne pourront-elles iamaïs rien enuers vous? Sera-t'il vray que Celidee soit nee pour faire mourir Calidon & Thamire, & d'amour, & de regret? Celidee tout en pleurs vouloit respondre, lors que Calidon reprit la parole. Il ne faut pas, mon pere, que l'ordonnance du Ciel, & ce qu'il a pleu à ceste belle d'ordonner de moy, soit autrement qu'il est. Theutates sçait mieux ce qu'il nous faut que nous mesmes. Il n'est pas raisonnable que deux personnes qui méritent toute sorte de bon-heur, comme sont Thamire & Celidee, changent de fortune pour le plus infortuné qui fut iamaïs entre les hommes : & quant à moy, ie proteste entre vos mains, & appelle le ciel & la terre pour tesmoins, que ie ne veux point contréuenir au iugement qu'il a pleu aux Dieux de faire de nous par la bouche de la Nymphé. Et que signifient donc, dit Cleontine, ces plaintes, ces pleurs, & ces esuanoüissemens? Ce sont, respondit Calidon, des tesmoignages que ie suis homme : mais comme les bons Myres n'ostent pas la main de la blessure, encores que le patient s'en plaigne, voire en crie, de mesme vous ne devez tous laisser de mettre fin à ce qu'il a pleu à Theutates d'ordonner en ceste affaire, & ie ne



vous demande autre faueur, sinon qu'il me soit permis de me plaindre, voire de crier quand la douleur du mal me pressera. Non, non, dit Celidee, d'une parole proferee avec violence, ne vous mettez plus en peine, ny les vns ny les autres: le grand Dieu Tharamis vient de m'inspirer secrettement vn moyen pour vous mettre tous en repos d'esprit. Il n'est pas raisonnable, que tes prieres & tes remonstrances demeurent plus long temps sans nul effect: mais il ne faut pas que nous contréuenions à la volonté de Theurates, ny que l'affection que tu m'as portée soit inutile, non plus que l'amitié que dès le berceau iet'ay eue. Et toy aussi Calydon, il ne faut pas que tu consommes toute ta vie de cette sorte: viuez tous deux contents, & me donnez loisir seulement de quatre ou cinqs nuits, & vous verrez que le Ciel m'a mis en l'ame vn moyen pour vous sortir tous deux de peine. A ce mot elle reprit ses habits, & pria Thamire de trouuer bon qu'elle ne couchast point de trois ou quatre nuits auprès de luy, afin qu'elle püst acheuer ce qu'elle auoit desseigné. Thamire qui commençoit de ressentir la douleur de sa playe, & qu'outre cela eust consenty à sa mort pour sauuer la vie à Calydon, luy accorda librement sa demande, & apres quelques autres propos sur ce subiect, les Myres qui virent que l'esperance que Celidee leur auoit donnée leur rapportoit quelque sorte de repos, consentirent

toute la trouppé de se retirer, & Calydon faisant apporter vn liét dans la chambre de Thamyre, ne le voulut plus abandonner : d'autre costé Thamyre auoit tant de satisfaction de l'amitié que son nepueu luy faisoit paroistre, qu'il le vouloit tousiours auoir prés de luy. Il n'y auoit que Celidee qui fut bien en peine, car elle ne vouloit declarer sa deliberation à personne, de peur d'y estre contrariee, & toutes-fois elle ne scauoit par quel moyen y paruenir. Elle auoit faict vn dessein bien different de celuy de toutes les filles, parce que cognoissant que la beauté de son visage estoit cause de l'amour que l'oncle & le nepueu luy portoient avec tant de passion, & considerant que c'estoit la seule occasion du diuorce qui estoit entr'eux, elle resout de se rendre telle qu'ils fussent à l'aduenir autant refroidis par sa laideur, qu'ils auoient esté eschauffez par sa beauté : esperand par ce moyen de remettre Calydon en son bon sens, & de rendre preue à chacun qu'elle n'auoit iamais consenty à ses folies. Lorsqu'elle y eust longuement pensé, ne pouuant se resoudre au fer, à cause du sang & de la cruauté, à quoy son courage ne pouuoit consentir : outre qu'il luy sembloit que les coupures se guerissoient, & que ce seroit tousiours à recommencer ; elle s'adressa à la mere de sa nourrisse, & la tirant à part luy fit entendre qu'elle auoit vne si extrême animosité contre vne Bergere, sa voisine,

qui l'auoit infiniment outragé : qu'elle estoit  
 resoluë d'en prendre vengeance ; qu'elle ne l'a  
 vouloit pas faire mourir, parce que sa haine ne  
 passoit iusques à la mort : mais qu'elle desiroit  
 de s'en venger sur son visage, comme la plus  
 chere chose qu'elle eust : Qu'à cette occasion  
 elle la prioit de luy enseigner quelque herbe, ou  
 quelque autre recepte, qui püst tellement ga-  
 tter le visage d'une fille, qu'elle ne püst plus re-  
 uenir en son premier estat. La bonne femme  
 qui aymoit Celidee cōme si elle l'eust nourrie,  
 luy respondit fort sagement qu'elle deuoit per-  
 dre cette mauuaise volonté, & chasser de son  
 ame ce cruel desir de vengeance: Que si l'autre  
 l'auoit offensée, elle en laissast le chastiment à  
 Hesus, qui auoit la puissance de le faire, & qu'il  
 estoit à craindre, que celle à qui elle vouloit fai-  
 re du mal, ne le luy rendit par apres au double:  
 bref, elle luy représenta tout ce qu'elle püst pour  
 l'endiuerter. Mais cette sage fille qui auoit vn  
 dessein bien different à celuy qu'elle disoit, s'o-  
 piniastrant en sa demande, & luy faisant enten-  
 dre que ce n'estoit pas personne qui put s'en  
 venger, outre qu'elle le feroit faire si secrette-  
 ment qu'elle ne sçauroit à qui s'en prendre, la  
 conuina encores par toute l'amitié qu'elle luy  
 portoit, de satisfaire à sa demande, luy prote-  
 ctant que cela n'estoit, elle se resoudroit à quel-  
 que chose de pire, & qu'elle en feroit cause. La  
 bonne femme luy respondit qu'elle en feroit  
 bien

bien mariee; & que dans deux ou trois nuits elle luy en rendroit responce: N'y faillez donc pas dit Celidee, car si vous me trompez, vous serez cause de quelque plus grand mal. Le terme estant esesquélé, que cette bonne femme n'auoit pris que pour pousser le temps, comme l'on dit, avec l'espaule. Elle luy en demanda encor autāt: mais Celidee qui cogneut bien que ce n'estoit que pour l'amuser, fit semblant de la croire, & cependāt resolut de faire de son costé ce qu'elle penseroit estre meilleur pour acheuer son dessein, feignāt de cette sorte avec cette bonne vieille, de peur qu'elle ne descouurist sa deliberation à Cleontine. Cherchant dōc tout ce qu'elle pourroit pour deuenir laide, de mauuaise fortune elle estoit vn matin à la chambre de Cleontine qu'elle estoit encore au liēt, & parce que cette bonne femme auoit aecoustumé de porter vne pointe de diamant au doigt pour signe qu'elle estoit dediee à Theutates, comme vous sçauuez, Madame, que c'est la coustume de toutes nos Drydes, elle la posoit tous les soirs auant que de se mettre au liēt, & la reprenoit le matin. Il aduint que Celidee prenant cette bague se la mettoit au doigt, & de l'vn en l'autre alloit cherchant auquel elle estoit plus iuste, sans peut-estre songer à ce qu'elle faisoit. Dont Cleontine s'apperceuant, Voudriez-vous bien, dit-elle, ma fille estre obligee de porter cette bague aux mesmes

conditions que ie la porte ? Si i'en estois capable , respondit Celidee, il n'y auroit rien au monde que ie souhaitasse d'auantage , & comment, dit Cleontine, penseriez-vous satisfaire à Thamyre & à Calydon, ainsi que vous auez promis ? Ce seroit, respondit elle, le meilleur remede de tous, car ils sont si religieux, qu'estât dediee à Theutates, ny l'un ny l'autre ne viendroit pas m'en retirer. L'Amour, dit Cleontine, est encore plus forte que le deuoir, ny que la religion : mais dites-moy ma fille, de quelle sorte pensez-vous de les contenter ? Car ie ne le puis entendre : en premier lieu, vous ne pouuez estre qu'à Thamyre, puis que vous estes sa femme, & quand vous voudriez vous dedier à Theutates, vous ne le pouuez sans la permission de celuy à qui vous estes. Et quand vous seriez vne Druyde, penseriez-vous pour cela les contenter tous deux ? tant s'en faudroit, vous les mescontenteriez, les priuant de vous. Ma mere, respondit Celidee, le grand Dieu qui me mit les paroles en la bouche, lors que pour allegger leur ennuy, ie promis ce que vous me demandez, m'en donnera sans doute quelque moyen : puis qu'il ne laisse iamais vne œuvre imparfaite; il a commencé celle-cy par moy, il me rendra asseurement capable de la finir avec son aide. Ma fille, dit Cleontine, estonnee des sages propos de sa niepce : le ne suis plus en doute qu'il n'aduienne comme

vous dittes: pourueu que veritablement vous vous remettiez en luy, car iamais personne ne fut refusee, quand c'est avec vne bonne & pure intention que l'on le supplie. Cleontine vouloit continuer: mais Celidee, qui sans y penser, s'estoit mis la pointe du diamant dans la main, se print à crier de la douleur que l'egratigneure luy auoit faite: dequoy la bonne femme surprise: qu'avez-vous, dit-elle, ne vous estes-vous pas blessée de ce diamant? C'est peu de chose, respondit Celidee, mais la douleur m'a cōtrain- te de crier. Vous pensez, dit Cleontine, que ce soit peu de chose, si vous trompez-vous fort, car iamais la marque nes'en va, & mal-aisémēt en peut-on guerir, & lors luy prenāt la main, & voyant qu'elle estoit fort esgratignee: Croyez, luy dit-elle, Celidee, que vous estes marquee pour vostre vie, & que si cela vous estoit adue- nu au visage, vous seriez gastee: Comment, dit Celides, le diamāt est si venimeux: Iamais, dit- elle, la marque ne s'en va depuis que le sang en sort, & c'est pour ce subiect que ie le lais- se quand i'entre au liēt. Il seroit malaisē de dire le contentement que receut cette ieunē Bergere, ayant appris ce secret, luy semblant que Dieu le luy auoit enseignē expres. pour acheuer ce qu'elle auoit designē. Quelle reso- lution, Madame, est celle que ie vous vay ra- conter de cette ieune fille? Il y auoit desia cinq ou six iours que Thāmire entombant s'estoit

blessé, comme ie vous ay dit, & sa playe n'estant pas dangereuse, elle commençoit d'estre presque guerie, de sorte qu'il n'en tenoit plus la chambre: Celidee qui n'attendoit que sa guerison, pour sortir de la promesse qu'elle auoit faite, & de laquelle Calidon, & Thamyre la sommoient, leur dit d'un visage assez ioyeux, que le lendemain elle les contenteroit tous deux. Dés loisir quand l'ante fut couchee, elle desroba la bague dont elle s'estoit blessée, & feignant de se retirer pour se deshabiller, chacun s'en alla coucher: au contraire, elle entra dans vn petit recoin où elle auoit accoustumé de demeurer seule quand elle vouloit s'habiller ou deshabiller, & ayant serré la porte elle s'assit pres d'une table où elle auoit vn miroir, duquel les iours des grands sacrifices & des assemblees generales, ou festes publiques, elle auoit accoustumé de se seruir, pour ageancer son visage. Aussi-tost qu'elle y ietta les yeux dessus, ah! miroir, dit-elle, de qui ie soulois prendre conseil, avec tant de soin & de vigilance, pour accompagner & augmenter la beauté de mon visage, combien est changé ce temps-là: & combien est differente l'occasion qui me fait à cette heure te demander conseil: puis que si autrefois i'ay ietté les yeux sur toy, pour me rendre belle, i'y viens maintenant pour sçauoir comment ie me puis priuer de cette beauté que i'ay eue si chere: Es à ce mot

ouvrant le miroir, & considerant son visage tout couuert de pleurs. Cesteroit, dit-elle, estre bien inhumains, mes yeux, si vous ne pleuriez la prochaine perte de cette beauté, qui autresfois vous a rendu si contents, & pleins de ioye, quād glorieux d'une si chere & aymable compagne, il me vous sembloit point de voir vn autre visage, qui se pût égaler au vostre. Et puis demeurant quelquetemps sans parler, & considerant particulièrement sa beauté & sa grace, la iuste proportion de ses traits, le vif & doux esclat de ses yeux, l'esclat de son teint, les attraits de sa bouche, brestout ce qui estoit d'agreceable en son visage. I'entens bien, dit-elle, ô mes chers & rares thresors, ce que vous me voulez dire, mais helas! continuoit-elle en soufpirant, que vaut cela, si ie ne puis viure contente en vous conseruât? Je sçay bien que vous me representez que cette beauté que i'ay tant cherie, & qu'autrefois i'ay estimee mon souuerain bien, me reproche vne grande legereté de m'en vouloit priuer, auant presque que de la posseder. Je ne suis pas sourde aux supplicatiōs que ie me fais à moy-mesme: de ne me point appauurir de ce que chacun recherche avec tant de desir: Mais quand ie vous accuseray deuant la raison d'estre cause de toute la peine que i'eus iamais; Quand ie vous blasmeray de la dissention de l'oncle & du neveu, voire quand ie vous diray coupable de leur sang, & de



leur prochaïne ruine, & peut-estre de leur mort, que direz-vous pour vostre desſeñce, & qu'allegueriez-vous pour montrer que ie vous doũue conſeruer & retenir ? Que c'eſt vne douce choſe que d'eſtre belle ! Mais combien plus ameres ſont les effets, qui ſ'en produiſent, & qu'il m'eſt impoſſible d'eũter en vous conſervant, Quoy-donc ? que l'amour ſuit la beauté, & que rien n'eſt plus agreable que d'eſtre aymee & careſſee ? Mais combien plus deſagreables ſont les importunitiez de ceux que nous n'aymons point, & les ſoupons de ceux à qui noſtre deũoir nous oblige d'eſtre, & de nous reſeruer entierement : Ne dis-tu pas qu'au lieu que chacun m'adoroit belle, chacun me meſpriſera laide : Tant s'en faut, cette aſtiõ ſi peu accouſtumeẽ me fera admirer, & contraindra chacun de croire qu'il y a quelque perfection cachee en moy, plus puiſſante que cette beauté qui ſe voyoit. Et puis ce que ie deſſeigne de faire, n'eſt que de deũancer le temps de fort peu de momens. Car cette beauté, dont nous faiſons tant de conte, combien de lunes me pourroit-elle demeurer encores ? fort peu, certes, & quelque ſoin & quelque peine que i'y rapporte, il faut que l'age m'e la rauiſſe, & ne vaut-il pas mieux que pour vne ſi bonne occaſion, nous nous en deſpouillions nous meſmes volontai-  
rement, & la ſacrifiõs au repos de Thami-  
re

que i'ayme, & que i'ay tant d'occasion d'aymer, & à celuy de Calydon, qui a tant souffert de peines, pour l'affection qu'il m'a portee ? Au pis aller que m'en aduiẽdra t'il ? Quãd ie seray laide, moins de personnes m'aymeront, & de qui dois-ie vouloir l'amitié que de Thamire ? Mais Thamire mesme ne m'aymera plus, si son amitié n'est fondee que sur ma beauté, ce sera dans peu de temps qu'elle se perdra, s'il m'ayme pour les autres conditions qu'il pent auoir recognuës en moy, voyant que i'auray donné ceste beauté, pour me rendre du tout sienne, il me deura aymer & estimer dauantage. Bref faisons-nous paroistre telle que nous desirons d'estre creüe. Cette beauté est cause que Calydon manque à son deuoir: Et que Thamire mesme a moins de soin qu'il deuroit auoir à sa propre conseruation : rachetons-les & nous aussi, eux des fautes où ils sont tombez, & nous du desplaisir que nous en auons, & par la perte d'une chose de si peu de duree, que la beauté: Payons leur rançon & la nostre, afin qu'à l'aduenir nous puissions viure en liberté, & hors de ceste continuelle inquietude. A ces mots, ô Dieu, Madame, quelle estrange & genereuse action vous vay ie raconter : A ces mots, dis-ie, Celidee, met la pointe du diamant à son front, & d'une main genereuse se l'enfonça dans la peau, & quoy que la douleur fut extreme, si se la coupe-t-elle

808 LA II. PARTIE D'ASTREE,

d'un costé à l'autre: & grinçant les dents du mal que la blessure luy faisoit, elle en fait de mesmes à ses iouës, & se fait de chaque costé trois ou quatre profondes cicatrices si longues & si enfoncées, que véritablement il ne luy restoit plus rien de la beauté qu'elle souloit auoir. Iugez, Madame, en quel estat elle pouuoit estre, & quelle douleur elle deuoit ressentir. Elle n'en fit toutesfois point de semblant: mais se mettant vn linge autour de la teste, & esteignant la chandelle, apres auoir remis la bague en son lieu, elle s'en alla mettre au liét, où elle n'auoit garde de reposer pour le grand mal qu'elle sentoit. Mais quand le matin fut reuenu, & que chacun fut esueillé, Cleontine dans la chambre de laquelle elle couchoit, & qui aymoit cette niepce comme si elle eust esté sa fille, estonnée de la voir si endormie contre son naturel, & craignant qu'elle ne se trouuast mal, vint doucement la voir dans le liét, mais d'abord qu'elle vid tout le couurechef en sang, & vne partie du linceul, elle ietta vn grand cry, pensant qu'elle fut morte: tous ceux de la maison y accoururent, & la trouuerent assise sur le liét, qui tenoit Celi-dee entre ses bras, & la baisoit encor qu'il ne se vid presque en tout son visage que blessures, & sang caillé: O Dieux, ma fille, disoit la bonne femme, qui est le cruel & inhumain qui t'a traitée de cette sorte? qui est le bras barbare, qui en a eu le courage? Et quelle cruauté peut esgaller

celle qui a deshonoré & diffamé la beauté de son vilage? En proferant ces paroles elle la baisoit & la ferroit entre les bras, pleine de tant de passion, qu'oubliât ce qu'elle deuoit à sa qualité de Druides, elle relascha de telle sorte à la douleur qu'elle sembloit vne personne hors d'entendement. Celidee de qui les playes envenimées s'estoient bouffies, & endoluës de façon qu'elle en auoit la fiebure, supplia d'une voix basse sa tante de la laisser en repos, & qu'elle scauroit qui l'auoit mise en cest estat, quand Thamyre, & Calydon seroient venus. On enuoya incontinent chercher les Myres, & presque en mesme temps Thamyre aduertty de l'estat où estoit Celidee, s'en vint courant en sa chambre. Mais quand il la vid, il demeura immobile, & les bras nouëz l'un dans l'autre, ne donnoient autre signe de vie, que celui de pleurs qui luy tomboient des yeux. En fin reuenu en luy-mesme, Est-ce Celidee, dit-il, que ie vois en cest estat? Les Dieux ont ils consenty, & un cœur humain a t'il peu penser à vne si grande cruauté? Et quelque Tigre sous la figure d'un homme l'ayant imaginee, & quelque malin Demon y ayant consenty: Quelle cruauté a iamaïs eu assez d'inhumanité pour l'exécuter? Celidee se tournant doucement vers luy, Amy Thamire, luy dit-elle, console-toy, que si tu as perdu le visage de Celidee, elle t'a conserué pour le moins tout le reste, & si tu veux me per-

mettre de n'en point faire de vengeance, ie te diray qui en est cause, & qui m'a fait cet outrage, si avec toy ie le dois nommer tel. Calydon en mesme temps entra dans la chambre, qui empescha que Thamyre ne peut respondre, car ayant couru depuis son logis, ou il auoit apris cette triste nouuelle, quand il mit le pied dans la porte, il estoit tant hors d'haleine, qu'il ne pouuoit presque respirer. Et toutesfois montant les degrez & entrant dans la chambre, on l'oyoit iurer par Hesus & par Hercule. que celuy qui auoit mis la main sur Celidee, en mourroit auant que la nuit fust venue. Ne iurez point, dit-elle, ô Calydon, de peur que vous ne soyiez pariure: ce pourroit estre tel que vous aimeriez mieux mourir que d'observer vostre serment. Comment, reprit incontinent Calydon, le iure encor par Hesus, & par l'ame de celuy qui m'a mis au monde, que horsmis Thamyre ie n'excepte personne à qui ie ne face perdre la vie: Et à ce mot, il se mit à genoux deuant son liét, & luy voulut prendre la main pour la baiser, mais elle en le repoussant vn peu, Et à qui, Calydon, luy dit-elle. pensez-vous baiser la main? regardez mô visage, & prenez garde que ie ne suis plus cette Celidee, de qui vous auez tant estimé la beauté. Le Berger, transporté de furie n'auoit point encor ietté les yeux sur elle: mais quâd il les haussa, & qu'il la vit si affreuse, car telle veritablement se pouuoit-elle dire:

il demeura encor plus estonné que n'auoit esté Thamyre; Et se mettant la main sur les yeux, & tournant la teste de l'autre costé, il luy fut impossible d'en souffrir la veüe, frissonnant comme vne personne qui a horreur de ce qu'il voit. Elle au lieu de s'en fâcher d'un courage incroyable, souffrit cette action, & tendant encor vne fois la main à Thamyre, Et bien ami, luy dit-elle, ne vous fera-ce pas du contentement de me voir toute à vous, & que personne n'y pretende ou n'y desire plus rié? aurez-vous horreur de ce visage deschiré de cette sorte, quand vous considererez qu'il n'est tel que pour estre à vous seul? Je ne le pense pas Thamyre, & veux croire que l'affection que vous m'avez portee, & la cognoissance de celle que vous avez receuë de moy, ont trop de puissance, & sont plantées sur vn plus seur fondement que celuy-là. Et parce que ie vous vois tous en peine, & desireux de sçauoir qui m'a mise en l'estat où vous me trouuez; Sçachez, Thamyre, que c'est Calydon, & vous Calydon, dit-elle, se tournant vers le ieune Berger, sçachez que c'est Thamyre. Que nous vous auons mise en cest estat? s'escrierent ils tous deux! Ouy, dit-elle, froidement, c'est Thamyre & Calydon qui ont fait cet outrage à Celidee: mais ayez vn peu de patience, & oyez comment. Chacun à ces paroles demeura estonné. Mais sur tous les deux Bergers: & lors que Calydon vouloit parler,

elle l'interrompit de cette sorte. Ne vous excusez point Calydon de ce qui m'est aduenü, car encor que Thamire, & vous en foyez cause, si est-ce que vous l'estes beaucoup plus que luy. Et lors adressant sa parole à tous, elle continua : Il n'y a personne qui me cognoisse, qui ne sçache quelle a esté l'amour que Thamire m'a portee dès mon enfance, & qu'il semble que dès que i'ouuris les yeux dans le berceau, i'ouuris son cœur pour y faire entrer l'affectiõ, que depuis il m'a tousiours continuee. Or cette amour fut reciproque entre nous, aussi tost que ie fus capable d'aimer, & en donnay tant de cognoissance à ce Berger, que ie pense que comme sa recherche me conuia de l'aimer, la bonne volonté qu'il recogneut en moy luy donna sujet de continuer : & d'effect combien heureusement auons nous vescu, & avec combien de contentement iusques à ce iour mal-heureux, que Calydon reuenant des Boyens, ietta les yeux sur moy. Thamire, à qui les blesseures ne peuuent empêcher la parole, le peut mieux raconter que ie ne sçauois, tant y a que nous pouuons dire l'un & l'autre avec verité, que iamais Amant ne fut mieux aimé, ny Amante plus aimée, que Thamire & Celidee. Mais dès que Calydon me vid, ie puis bien dire malheureusement, sans l'offencer, ce bien que nous auons possédé si long-temps, commença de se diminuer, premierement par sa maladie, &

puis par le don que Thamire luy fit de moy, auquel ie ne puis iamais consentir. Il est vray qu'apres auoir longuement supporté la froideur de Thamire, & la vaine affection de Calydon, ie me despitay contre tous deux, me semblant que c'estoit avec raison, puis que Calidon m'auoit fait perdre Thamire, & que Thamire m'auoit sans beaucoup de sujet remise à Calydon, & lors que i'estois la plus esloignée de tous deux, ie me vis entierement redonnée à Thamire, par le iugement de la Nymphé Leonide, à laquelle nous en auions donné toute puissance. Je pensay certes, que c'estoit la volonté de Theutates, qui me la faisoit entendre par sa bouche, & me resolut de la suiure entierement, & lors que i'estimois que la raison auoit le plus esloigné Calydon de moy, fut pour le commandement de la Nymphé, fut pour le deuoir qui l'obligeoit enuers Thamire, le voila qui se desespere, & qui veut mourir. D'autre costé le bon naturel de Thamire ne luy permettant de goustier quelque sorte de plaisir, voyant son nepueu en cette peine, se laissa tellement emporter à l'ennuy, que sans faire conte du contentement qu'il auoit desiré & recherché avec tant de passion, il me laissa seule dans le liét, & me fit bien paroistre que l'amitié est plus forte en luy que l'Amour. Je demeuray estourdie de cette rencontre, comme mon affection me l'ordonnoit, & lors que



814 LA II. PARTIE D'ASTRÉE,  
i'estois attentive à considerer en moy-mesme  
cet accident, l'on me rapporta & mon mary &  
mon nepueu sur des eschelles comme morts.  
L'aduouë que quand ie les vis, & que ie sceus  
comme le tout estoit aduenü, ie demeuray tant  
hors de moy, que si peu apres ils ne fussent re-  
uenus, ie nesçay à quoy ie me fusse resoluë.  
Mais considerant ce qui s'estoit passé, & oyant  
les paroles qu'ils tenoient entr'eux, i'esleuay  
ma pensee à Tharamis, & le suppliay de me  
vouloir conseiller ce que ie deuois faire, pour  
nous mettre en repos : Il m'inspira sans doute,  
& me fit secrettement entendre par quel mo-  
yen ie le pourrois . Et ce fut en ce mesme  
temps que ie vous le promis à tous deux, & que  
depuis i'ay dilayé, parce que veritablement i'ay  
trouué beaucoup de difficulté à l'exécution de  
ce conseil, & à fallu que ie me sois fait vne grã-  
de force auant que d'y pouuoir consentir. Voi-  
cy donc, ô Bergers, quelle fut cette sainte ins-  
piratiõ. Consideré, me dit le Dieu, la violente  
affection de Calydon, & sois certaine que ia-  
mais il ne cessera de t'aimer, que tu ne cesses  
d'estre belle. Il ne faut que tu esperes que la re-  
ligiõ des Dieux, ny le deuoir des hommes, l'en  
retirent iamais. Il ne faut non plus que tu pen-  
ses que Thamire, quoy qu'il soit ton mary, &  
qu'il t'aime plus que sa vie, puisse iamais estre  
content, tant que son nepueu sera tourmenté  
de cette sorte. Quant à toy, quelle vie esperes-

tu de pouuoir mener, tant que tu seras cause de la peine de l'oncle, & du nepueu: de te donner à Calydon, ta volonté n'y peut consentir: outre que tu es tellement à Thamire, que rien ne t'en peut retirer que la mort. D'estre aussi à Thamire, la passion de Calydon ne le peut souffrir, ny le bon naturel de Thamire, endurer le continuél desplaisir de son nepueu. Que faut-il donc Celidee que tu faces ? prieu toy par vne belle resolution de ce qui est le germe de cette dissention: mais que peux-tu penser que ce soit autre chose que la beauté de son visage? Il est vray, respondis-ie, mais perdant cette beauté, ie perds aussi bien l'amour de Thamire, que celle de Calydon, & si cela est, j'aime beaucoup mieux la mort. Tute trompes, me répondit-il, l'affection de ces deux Bergers est bien differente: Thamire aime Celidee, & Calydon adore la beauté de Celidee. Que si ce que tu crains estoit vray, il vaudroit mieux que tu mourusses à l'heure que tu parles, que de viure plus longuement, & estre asseuree que quand l'aage te rendra l'aide, Thamire cessera de t'aimer. Mais cela n'est pas, d'autant que ce Berger aime Celidee, & quelle que Celidee deuienne, i'amaie son amitié ne se perdra.

Voila Bergers, quelle fut la secrette inspiration que ce Dieu me donna, à laquelle ne voulant contreenir, ie cherchay les moyens d'y

816 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
satisfaire, & de fortune ayant appris de ma tante  
que les blessures que le diamant fait, ne  
guérissent jamais, j'ay bien voulu sacrifier la  
beauté de mon visage, si toutesfois il y en a eu,  
à vostre repos & à vostre réunion. Mais, ô mon  
Thamire, cesserez-vous d'aimer Celidee encor  
qu'elle n'ait plus le visage qu'elle souloit avoir,  
puis qu'elle a bien voulu le donner pour ran-  
çon, & pour se racheter des desirs de Calydon,  
afin d'estre toute vostre? Celidee finit de cette  
sorte, laissant tous ceux qui l'ouïrent si pleins  
d'estonnement, & de merueille, de cette gene-  
reuse action, qu'à peine pouuoient ils croire  
que ce qu'ils voyoient fust vray.

Il seroit long de dire maintenant les repro-  
ches que Calydon luy fit: le desplaisir de Tha-  
mire, ny les regrets de Cleonine, & de la mere  
de Celidee, & de tous ceux qui la consideroient:  
Ant y a que les Myres estās venus, & luy ayans  
nettoyé le visage, iugerent, que jamais elle ne  
retourneroit en son premier estat, car les playes  
estoyent si profondes & en des lieux si delicats  
qu'elles luy oïsoient toute la grace, & la pro-  
portion qui souloit y estre. Il est auenu que ve-  
ritablement Calydon la voyant si difforme, a  
perdu cette sole passion qu'il luy portoit, & que  
Thamire ainsi qu'elle esperoit a continué de  
l'aimer, si bien qu'elle a depuis vescu en repos,  
& tellement honoree & estimee de chacun,  
qu'elle iure n'auoir receu de sa beauté en toute  
sa vie.

sa vie, la moindre partie du cōtētement que sa laideur luy a rapporté depuis 10. ou 12. nuits.

Vous m'avez raconté, dit Leonide, la plus genereuse, & la plus loüable action que iamais fille ait faite, & suis bien aise que cette belle & vertueuse resolution soit partie d'une personne qui m'est proche, comme i'ay sçeu que m'est Celidee, estant niepce de Cleontine, Dieu la rende aussi contente avec Thamyre, que Thamyre a d'occasion de l'aimer, & d'estimer sa vertu. Or, continua Lycidas, Thamire qui croit de n'auoir point d'enfans, veut faire marier Calydon avec Astree, & pour y conuier Phocion, offre de luy donner tous ses troupeaux, & tous ses pasturages, Astree qui a fait resolution de n'aimer iamais rien pour le regret qu'elle a de la mort de Celadon, n'y veut consentir en sorte quelconque, & quand son oncle luy en parle, elle ne fait que pleurer, & lors qu'il la presse, elle respond qu'elle veut passer sa vie parmy les Vestales & Druydes, pour ce subiect m'a prié d'en parler secrettement à la venerable Chrysante: Et pensez-vous, adiousta Leonide, que Chrysante la vueille recevoir sans le consentement de ses parens? Le luy ay fait cette mesme opposition, dit-il, quand elle m'en a parlé; mais elle m'a respondu que n'ayant ny père ny mere, il n'y auoit pas apparence qu'elle en fit difficulté, & que si cette voye luy estoit refusee, elle prendroit celle d'y

818 LA II. PARTIE D'ASTU  
cercueil. A ce que ie vois, dit Leonide,  
pas sans affaire, & ie crois aisément ce que  
dites, que veritablement elle est affligée:  
qui est celle qui est contente? Vous l'avez  
dire, respondit le Berger. Et pourquoy  
vous plus de difficulté de me dire le bien  
vous m'en avez fait, que de me dire le mal?  
a plusieurs occasions, repliqua-t'il, qui ne  
peuvent empescher, toutesfois puis que  
en sommes si auant, il seroit mal à propos  
ne passer plus outre: Sçachez donc, Madam  
continua-il, en soufrian, que c'est Phylis: ma  
grande Nymphé, ie vous supplie, ne m'en  
mandez pas dauantage. Ma curiosité, dit-elle  
aura bien autant de force contre la priere que  
vous me faites, que vous en sçauriez auoir  
contre celle que ie vous fais, de ne vouloir  
ler ce que sur toute chose ie desire infiniment  
desçauoir, car aimant Philis, comment voulez  
vous, que ie ne sois point curieuse d'apprendre  
des nouuelles de son contentement? Mais peut  
estre voulez-vous estre ainsi secret, parce que  
c'est vn des premiers commandemens d'amour,  
de CELER ET TAIRE. Et parce qu'il vou  
loit feindre de n'y auoir aucun interest. Non  
non, continua la Nymphé, ne vous cachez point  
à moy: Je sçay, Berger, plus de vos nouuelles  
que vous ne pensez. Auez-vous opinion que  
depuis le temps que ie frequente parmy vos  
Berger, ie n'aye pas appris que vous estes ser-

miteur de Philis, & que cette affection est com-  
 mencee avec celle de Celadon & d'Astree; &  
 qu'apres auoir continué longuement vous estes  
 en fin deuenu ialoux de Siluandre: l'aurois eu  
 peu de curiosité, si voyant vn si honnestes Ber-  
 ger que Licidas, & ayuant particulièrement  
 Philis; ie ne m'estois enquisse de leur vie. Con-  
 tentez vous Berger, que si ie ne vous ay point  
 fait de semblant, ç'a seulement esté par discre-  
 tion, & qu'en effect i'en sçay presque autant  
 que vous, & si vous voulez ie vous en diray de  
 telles particularitez, que vous serez contraint  
 de l'aduoüer. Licidas l'oyant parler de cette  
 sorte, demeura vn peu confus, & d'abord eut  
 opinion que cela venoit d'Astree & de Philis;  
 Je croy bien, dit-il; en fin, que vous sçauiez  
 quelles sont nies folies, & que toutes celles que  
 vous auez veuës depuis quelque temps en çà,  
 n'ont pas esté si secretes, que ie le voulois estre,  
 mais pour vous faire patoistre que ie suis au-  
 tant vostre seruiteur, qu'elles sçauoient estre  
 vos seruantes, ie vous veux dire ce que vous  
 ne sçauriez auoir appris d'elles, parce que ce  
 sont des choses qui sont aduenues depuis qu'el-  
 les n'ont eu l'honneur de vous auoir veüe,  
 vous suppliant toutesfoi's de n'en rien dire.  
 I'estime trop, respondit la Nymphe, la vertu de  
 Philis, & vostre merite, pour ne couvrir de si-  
 lence, tout ce que ie penseray qui puisse im-  
 porter ou à l'vn ou à l'autre. & vous pouuez iuy

ger que ie me sçay taire, puis qu'y ayant long temps que ie sçay ce que ie viens de vous dire, ie n'en ay iamais fait semblant. Mais quand vous m'avez dit que Philis estoit contente, i'ay esté estonnee, sçachant assez combien elle estoit en peine de vostre froideur & ialousie. Ah! grande Nymphé, dit Licidas en souffrant, qu'il m'a bien fallu changer de personnes, depuis que ie n'ay eu l'honneur de vous voir. O que l'on m'a bien fait crier mercy, & demander pardon! ô combien de fois ay-ie esté contraint de me mettre à genoux! Croyez, Madame, que Philis a bien sceu me ramener à mon bon sens, & qu'elle m'a bien fait reconnoistre mon deuoir. Si ie pensois auoir assez de loisir à le vous raconter par le menu, vous verriez qu'il y a beaucoup de difference entre vn amant & vn homme sage. Je ne sçauois, respondit la Nymphé, apprendre de plus agreables nouuelles que celles-cy, & pour le loisir vous en auez assez, puis qu'Adamas, Phocion, & Diamis sont entrez en discours, d'autant que ces vieilles personnes ne peuuent iamais trouuer la fin de leurs paroles. Ce qui donnoit encore plus d'enuie à la Nymphé de le faire parler, estoit pour le diuertir d'autant de la consideration d'Alexis, car encor qu'elle sceust bien, que si ce n'estoit à cette fois, ce seroit à vne autre: Toutesfois elle iugeoit que la premiere veüe estoit la plus dangereuse, par-

ce qu'après son iugement estant desia preoccu-  
pé par cette opinion de ressemblance, il ne  
pourroit si bien descouvrir la verité: & que  
mesme le rapport qu'il en feroit aux Bergets  
& Bergeres de sa cognoissance, seroit presque  
le mesme effect aux autres. Lcidas qui n'y  
pensoit point, croyant seulement de faire chose  
qui fust agreable à la Nymphé, reprist la paro-  
le ainsi.

## HISTOIRE

## DE LA BALOVSIÉ

DE LICIDAS.



O v s sçavez, Madame, que  
l'ordinaire conuersation qui  
estoit entre Philis & Siluandre,  
à cause de la gageure qu'ils a-  
uoient faite de se faire aymer à  
Diane, fust le subiect de ma ialousie. Mais ce  
ne fut pas de celles qui n'ont que lenom du  
mal, & en retiennent fort peu de mauuaises  
qualitez, car ie puis dire n'y auoir iamais eu  
passion plus approchante à la Manie, que celle  
qui m'occupoit l'entendement en ce temps-là:  
de sorte que depuis ie me suis estonné plusieurs  
fois, comme il a esté possible que i'aye peu



viure en ceste peine, aussi ne mettray-je iamais au cours de ma vie, les lues ou plustost les siecles que j'ay passez en si miserable estat. Car tant s'en faut que ie puisse dire d'auoir vescu, que ie tiendray tousiours auoir plus souffert en ce temps-là, que les douleurs de la mort ne sçauoient estre grandes, d'autant que quand la mort est aduenüe, les douleurs ne la peuuent outrepasser, ny l'accroistre, mais en ceste passion dont ie parle, tant de nouueaux accidens qui l'agrandissent suruenoient d'heure à autre, que quand ie venois à retourner les yeux sur mes premiers maux, ie trouuois les derniers si grands, qu'il me sembloit que ceux que j'auois soufferts auparauant, ne meritoient point d'auoir le nom de douleur: & le pis encor estoit que j'auois vne si grande curiosité de rechercher les suiets de mon despitaisir, que bien souuent quand il ne s'en presentoit point, ie m'en figurois de tant esloignez de toute apparence de raison, que maintenant quand ie les considere, ie m'estonne comme il est possible que mon iugement fust si peruerty. Si elle parloit librement avec Siluandre, ô que ses paroles me perçoient viuement le cœur! si elle ne luy parloit point, ie disois qu'elle feignoit: si elle me caressoit, ie pensois qu'elle me trompoit: si elle ne faisoit point conte de moy, que c'estoit vn resmoignage du changement de son amitié; si elle fuyoit Siluandre, qu'elle

craignoit que ie m'en apperceusse: si elles s'en  
laissoit approcher, qu'elle vouloit mesme  
que i'eusse le desplaisir de le voir: si elle se mon-  
stroit gaye, qu'elle estoit bien contente de ses  
nouuelles affections, si elle estoit trille, qu'il  
auoit quelque mauuais mesnage entr'eux. Bref  
toute chose m'offençoit: & quand il n'y auoit  
rien surquoy ie peusse fonder quelque occasion  
de desplaisir, ie m'accusois de faute de iugement  
de ne sçauoir recognoistre leurs dissimulations.  
Combien de fois ay ie souhaitté de n'auoir  
point de veuë, pour ne voir ny Syluandre, ny  
Phylis: mais cesseroient ils, (disois-ie incontine-  
ment) de s'aimer, encor que ie ne les visse pas?  
Combien de fois ay-ie desiré de perdre la vie?  
Mais, disois-ie, il vaudroit mieux perdre l'A-  
mour, d'autant que la memoire qui me tour-  
mente, ne laisseroit de me suivre apres mon  
trespas. Et voyez à quelle extremité mon mal  
estoit paruenu, puis qu'au lieu d'aimer Phylis,  
ie la haïssois: l'eusse voulu qu'elle eust esté lai-  
de, & desagreceable: & toutesfois i'eusse esté mar-  
ry si elle eust eü moins de beauté & de grace.  
Ce que ie recogneus en ce mesme temps-là,  
parce qu'ayât eu deux ou trois accez de fievre,  
& le mal luy ayant changé le visage, i'en eus-  
tant de desplaisir, qu'elle mesme s'en apper-  
ceut. Vivant donc, ou plustost languissant  
de cette sorte, estant presque reduit à vn deses-  
poir, les Dieux sans doute eurent pitié de moy.

Il y a quelques nuits que Syluandre s'estant endormy dans vn bois qui est aupres du temple de la bonne Deesse, à son reueil il se trouua vne lettre en la main, sans sçauoir qui la luy auoit donnee. Et parce qu'à son retour il la fit voir à Diane & à la Bergere Astree, elles creurent qu'elle estoit écrite de la main de Celadon, & pensant apprêdre de ses nouuelles au lieu où il l'auoit trouuee, elles le prièrent de les y vouloir conduire, ce qu'il fit. Mais la nuit estant suruenüe elles se perdirent de sorte, qu'elles furent contraintes d'y attendre le iour. Et parce qu'à durant le peu de temps qu'Astree dormit, elle eüst quelques visions ( qui luy firent croire que Celadon estoit en peine pour n'auoir receu les derniers offices de la sepulture, & qui à la verité auoient esté dilayez pour pouuoir apprêdre quelques nouuelles de son corps ) elle se resolut de luy dresser pour le moins vn vain tombeau, que l'on trouua plus à propos, de faire au nom de Paris, que non pas au sien, ainsi que depuis i'ay sçeu de Phillis. O, Madame les ceremonies, comme vous sçauiez, en furent assez longues pour conuier ces Bergeres de demeurer à leur retour quelque temps retirees en leurs cabanes pour se reposer, fut du travail de la nuit precedente, fut de la longueur du chemin qu'elles auoient fait. Il n'y eut que Diane qui en fut destournee par la presence de Paris. Quant à moy me separant de bonne heure

de la troupe, apres auoir disné ie me retiray sous vn gros buisson, qui est le carrefour de ces chemins qui se croizent aupres de nostre hameau: Il est si touffu, qu'encores que le grand chemin le touche, si est-il impossible d'y estre veu: toutesfois on peut voir aisément ceux qui vont & viennent. Apres auoir longuement entretenu mes pensées, le sommeil m'y surprit, de sorte, que ie ne m'esueillay que quand le Soleil estoit desia prest de se cacher, & faisant dessein de me retirer, ie voulus premierement voir qui estoit dans la prairie, afin d'éuiter la rencontre de Phylis: Et de fortune i'apperceus Astree, & elle, qui estans demeurees seules le reste de la iournee dans leurs cabanes, s'en venoient prendre le frais en ce lieu. Ie vis d'un autre costé Syluandre qui les suiuoit, pensant, comme ie croy, que Diane ne tarderoit pas beaucoup de les venir trouuer. Ie me recachay soudain sous ce buisson, desirieux de voir ce qu'ils feroient, pensant bien qu'ils me donneroient de nouuelles cognoissances de leur amitié. Mais il aduint que Siluandre les voyant assises à l'autre costé du buisson où i'estois, & se voulât mettre au milieu d'elle; Phylis quitta la place, & s'esloigna quinze ou vingt pas d'eux: i'otûis alors que Astree l'appelloit, & que Siluandre l'en supplioit: ô que ces paroles me faisoient de cuisantes blesseures! Phylis toutesfois n'y venoit point, & monstroît d'estre fort mal

satisfaiſte du Berger: Mais au lieu que cela me deuoit contenter, c'estoit ce qui m'offençoit le plus, ſçachant qu'entre les amans il y a d'ordinaire de ces petites querelles, qui ne font que de renouuellémens d'amirié. Elle estoit à quinze, ou vingt pas d'eux, comme ie vous ay dict, & se promenoit seule ſans vouloir les approcher, dont Syluandre au commencement ne faisoit que ſouſtira: Mais enfin il ne se pût empêcher d'en rire tout haut: Phylis qui l'ouït, s'allumant d'une plus forte colere contre luy: Voyez-vous, luy dit-elle, Syluandre, ces façons de viure avec moy, me conuient de vous haïr, plus que la mort, & croyez que ie le vous rendray vne fois en ma vie, ou l'occasion ne s'en présentera iamais. Le Berger luy oyant proferer ces paroles, avec tant de colere, fit vn tel esclat de rire, qu'il ne pût luy répondre. Continuez, continuez, diſoit Phylis, fâcheux berger, & ne cessez iamais de m'offenser, peut estre que j'auray quelque iour le moyen d'en faire vengeance, si alors ie ne la prens, ne croyez iamais que ie ſois Phylis. Mais parce que le Berger la voyant en vne si grande colere de force de rire ne pouoit luy répondre, Astree enfin prist la parole avec elle. Je n'eusse iamais pensé, dit-elle, que Siluandre que j'ay tousiours reconnu si discret, & si remply de civilité parmy les Bergers, voulut à deſſein offenser Phylis ſans ſubieſt. Phylis ayant Astree ne faillit point

seton la coustume des personnes qui se voyent soustenuës en leur colere, de s'animer dauantage contre le Berger: Il se soucie fort peu, dit-elle, de m'offenser. Mais il a raison, car aussi-bien ne me scauroit-il donner plus de volonté de luy faire desplaisir, que i'en ay. Dieu sçait si i'estois marry de cette dissention! & toutesfois, encor me fascha-t'il de voir le mespris dont il vsoit enuers elle. En attendant la fin de cette rencontre, i'ouïs que Syluandre, s'adressant à la Bergere Astree: Et vous aussi, belle Bergere, dit-il, vous estes en colere contre moy: & ie pensois que vous tinssiez mon party. Iene suis iamais contre la raison quād ie la puis cognoistre, respondit Astree, & me semble que vous feriez mieux de ne point donner dauantage: d'occasio de haine à ma compaignie, & de vous souuenir encor qu'elle ne puisse pas beaucoup, qu'il n'y a point toutesfois de petit ennemy. Vrayement, respondit alors le Berger, laissant tout ieu à part, encor que vous soyez si partiale pour Phylis, ie veux bien que vous soyez iuge de nostre different, pourueu qu'elle vueille, me dire deuant vous, quelle occasion elle a de se douloir de moy, & quand vous nous aurez ourys tous deux, ie me soumetts dès à cette heure à telle punition qu'il vous plaira. Moy, dit Phillis, que n'entre iamais en raison avec vous; i'aymerois mieux ne parler de ma vie. Mais sçaez-vous que ie desire? C'est que vous

828 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
fassiez estat que ie ne suis point au monde pour  
vous, & que de cette sorte vous perdiez telle-  
ment la memoire de moy, que quand par mal-  
heur vous me verrez, vous ne pensiez pas mes-  
me à moy. Or voyez, respondit le Berger, com-  
bien nous sommes de differente humeur, c'est  
à cette heure que ie veux parler à vous, & que  
ie vous veux dire chose, qui vous fera peut estre  
iuger que Syluandre est plus vostre seruiteur  
que vous ne croyez pas. Et lors se tournât vers  
Astree, il la pria & supplia, de sorte qu'elle fit  
asseoir Phylis aupres d'elle, non pas, dit-elle,  
en s'y mettant, que ce soit pour vous ouïr, mais  
seulement pour ne desobeyr à celle qui me l'or-  
donne ainsi. Luy sans respondre à ses paroles,  
recommença de cette sorte. Je croy, Philis, que  
vous ne me tenez pas pour sçauoir si peu des  
affaires du monde, que vous ayez opinion que  
ie n'aye iamais ouïy parler de l'amitié qui est  
entre vous & Lycidas. Que s'il estoit autrement,  
& que vous eussiez volôté que ie vous en disse  
des particularitez, peut estre seriez vous estônée  
que i'en aye tant sceu, & que i'en aye fait paroî-  
stre si peu, & lors vous ne iugeriez pas que ce  
Syluandre à qui vous voulez tant de mal, fut si  
peu vostre seruiteur que vous le pensiez. Tât y  
a Bergeres, qu'apres l'auoir sceu de ceux qui sont  
les plus curieux des affaires d'autrui : en fin ie  
l'appris de vostre bouche mesme, & de celle de  
Lycidas. Vous ressouuenez-vous point qu'un

soir vous retirant en bonne compagnie, vous commandastes à Hylas de raconter sa vie, & les aduantes de ses amours? N'avez vous point oublié, que cependant vous partistes, & laissastes la trouppé, priant Astree d'aller avec vous? Auez vous bonne memboire que vous allastes le long du bois parler à Lycidas qui vous y attendoit, & qu'Astree vous dit que vous deuiez bié prendre garde, qu'il ne fust trouué mauuais, & que vous luy respôdites, qu'il vous en auoit tant pressée, que vous ne le luy auiez peu refuser; Mais que pour ce subiet, vous auiez prié Astree d'y estre avec vous. Or Bergere, pensez maintenât à tous les discours que vous y eustes avec Lycidas: car ie les sçay tous comme les ayant ouys. A ce mot elles rougirent, & demeurèrent si estonnees qu'elles ne faisoient que se regarder. Mais Syluandre reprenant la parole, Ne soyez point marrie, dit-il, que ie sçache ce que ie viens de vous dire, car i'ay assez de discretion pour n'en faire paroître que ce qui ne vous peut importer, & si vous vouliez, belle Astree, que ie vous dissé la colere de Lycidas contre vous, & la peine que vous pristés de là luy faire perdre, vous verriez que ie sçay presque autant de vos affaires, que vous mesmes. Mais cela ne seruant de rien à ce que i'ay à vous dire maintenant, il suffit, Phylis, que vous sçachiez que ie n'ignorois, ny la ialousie, ny le subiect de la ialousie de Lycidas. Il faut bié dire



(dit ma Bergere le regardant ferme entre les yeux) que vous estes malicieux ayant sceu ce que vous dites, d'auoir vescu de ceste sorte avec moy, pour donner plus de peine à Lycidas, à vous & à moy! Ah Bergere, respondit-il, que vous m'estes plus obligee que vous ne pensez pas! car que vouliez-vous que ie fisse? Puis que vous sçauiez, dit-elle, que Lycidas estoit ialoux à vostre occasion, vous deuez m'esloigner. Vous me dites (repliqua-t'il) vne chose impossible, & qui vous eust peu nuire infiniment si ie l'eusse faitte. Impossible, d'autant qu'ayant entrepris de seruir Diane, & vous estant ordinairement aupres d'elle, il m'estoit impossible de vous esloigner l'une sans l'autre. Et bien, dit Phylis, si vous eussiez esté reuenuers moy, que vous deuez estre, n'eussiez vous pas plustost esleu de laisser la frequentation de Diane, avec hazard de perdre vostre gageure, que nō pas de dōner tant de ialousie à Lycidas, & à moy tant de desplaisir, puis que le Berger estoit tāt de vos amis, & que ie ne vous auois iamais dōné occasion d'estre autre que des miēs? Je voy bien Bergere, respondit Syluandre, que vous ne sçauiez pas le mal que vous m'avez fait, puis que vous parlez de ceste sorte, ny combien il m'estoit impossible de faire ce que vous dites. Que ie vous ayē fait du mal, dit Phylis, c'est dont bien par ignorance; car ie n'en ay iamais eu intention. Cela, repliqua le Berger, n'empē-

che pas qu'en effect vous ne m'ayez fait du mal, & que ie ne le ressenté. Et comment, adioust la Bergere, peut estre aduenü ce que vous dites? N'est-ce pas Phylis, respondit la Bergere, qui est cause que i'ay entrepris de seruir Diane? Et vo<sup>us</sup> n'estes vous pas ceste Phylis? Et pour cela, dit Phylis, de quoy me voulez vous accuser? De tout le mal, respondit Syluandre, que ie ressentiray iamais; car au lieu de feindre, i'ay aymé à bon escient. A ce mot le Berger s'arresta tout court, & bien marry d'en auoir tant déclaré, de quoy s'apperceust Astree, Ne soyez fasché, dit-elle, & ne rougissez point d'aduouier la verité, peut-estre que ces paroles ne sont pas les premières qui nous ont donné cognoissâce. I'en auray iamais honte, respondit-il, de dire que ie suis seruiteur de Diane pour la seule consideration, mais ouy bien considerant combien ie merite peu. Si Diane, respondit Astree, doit estre acquise par les merites, il n'y a personne qui y doüe pretendre plustost que Syluandre.

Pleust à Dieu, belle Bergere, repliqua-t'il, que chacune eust la mesme opinion. O Madame; que ces paroles me furent agreables, & que Syluandre eust vne douce main, pour panser vne sensible playe que la mienne. Comment, dit Leonide, est-il possible que ce Berger äymé véritablement Diane? Elle faisoit cette demande, encor qu'elle sceust bien ce qui en estoit,

832 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
pour en auoir quelque nouuelle cognoissance  
à cause de Paris. N'en doutez point, dit-il, Ma-  
dame , & vne autrefois ie vous raconteray  
dauantage, mais pour ce coup, ie vous diray  
seulement, comme ie me deliuray de cette fal-  
cheuse ialousie. I'ouïs donc que Siluandre en  
continuant reprit de cette sorte. Or ne pou-  
uant m'esloigner de vous à cause de Diane, que  
vouliez vous que ie fisse: soyez en vous-mêmes  
le iuge. Dés le commencement, respondit Phy-  
lis, vous ne deuiiez point donner d'occasion de  
ialousie à Lycidas, & puis voyant que comme  
que ce fust il estoit deuenu ialoux, vous deuiiez  
non pas m'esloigner du tout, puis que vous di-  
tes que vous ne le pouuiez faire à cause de Dia-  
ne: mais pour le moins estant en lieu où Lyci-  
das nous apperceuoit, il falloit viure plus mo-  
destement, & plus froidement avec moy. Ah  
nouice en Amour, respondit-le Berger, quand  
Lycidas deuint ialoux y pristez-vous garde?  
Nullement, dit-elle, & comment, adiousta Syl-  
uandre, vouliez-vous que ie m'en apperceusse  
mieux: Ne vous ressiouenez-vous pas, qu'à la  
premiere parole qui vous en dit, vous demeu-  
rastes si estonnee de telle opinion, que vous ne  
pustes luy respondre de quelque temps? & cela  
dautant que les commencements des maladies  
d'Amour, sont comme la plus part des au-  
tres qui ne donnent cognoissance d'elles que  
la fièvre ne soit desia bien forte. Ie ne pouuois  
donc

donc non plus empescher la naissance de cette ialousie que vous, & quant au progres, ie pense vous y auoit infiniment obligee, parce que si deslors que ie vous en eus parlé, ie me fusse retiré de vous, ou que i'en eusse vsé plus froidement, qu'eust-il pensé; ou pour le moins qu'eust-il deu penser? Que si ie m'en esloignois, & si ie viuois d'autre sorte que de coustume, c'estoit pour le tromper, & que nous estions en bonne intelligence ensemble; comment se fut-il imaginé que i'eusse sceu cette ialousie que par vous, puis qu'il n'en auoit parlé qu'à vous? Et s'il eust eu opinion que vous me l'eussiez dite, n'eust-il pas iugé avec raison qu'il y auoit vne grande amitié entre nous? & ce moyen pouuoit amortir ou allumer dauantage sa ialousie: croyez, Phylis qu'il a esté beaucoup plus à propos que i'aye continué de viure comme i'auois commencé, puis qu'il a deu cognoistre par là qu'il n'y auoit point d'intelligence entre nous; voyant que vous ne m'en auez point aduertty; ny point d'Amour, d'autant que ie ne me cachois de personne, là dissimulation en estant vn des plus grands signes. A ce mot estant resolu de la doute où i'auois esté si long temps, & cognoissant qu'il n'y auoit point d'Amour entr'eux, ie m'escriay, Ah Phylis, que Siluadre scait biē aimer, & qu'il parle avec beaucoup de verité, & faisant le tour du buisson, ie vins courant me ietter à genoux deuant elles, de quoy elles furent

toutes deux si estonnees, que se prenans par les mains, elles demeurèrent comme rauies. Quât à moy plus cõtent de ma fortune que ie n'auois iamais esté, ie ne sçauois par quelles paroles cõ-  
 mencer, pour remercier Amour de ceste faueur, enfin m'adressant à elle, ie parlay de cette forte; Ma belle Bergere, si vostre amitié a esté assez forte pour ne se point rompre, sous la pesanteur de ma faute, ie m'assure quelle le sera encor assez pour vous plier plustost au pardon qu'à la vengeance. Voicy ce Lycidas qui par ses soupçons vous a tant offensée, mais le voicy maintenant qui vous crie mercy, qui vous demande pardon sans refuser chose que vous luy ordonnez, pourueu que vous oubliez cette offense. Je tins encor quelques autres semblables propos, ausquels sans faire responce elle tourna la teste de mon costé, mais sans regarder tenoit les yeux contre terre: & parcé que ie m'estois teu, & qu'elle ne parloit point, Siluandre voulant estre en partie cause de mon contentement comme il l'auoit esté de mon desplaisir. Ainsi dit-il, Bergere, que i'ay esté tesmoin que sans suieût Licidas a eu de la ialousie, de mesme le feray- ie que vous auez plus de vengeance que d'Amour, si vous ne receuez la satisfactiõ qu'il vous fait. Il n'est plus temps de consulter en vous mesme ce que vous deuez faire, le deuoir où il se met le vous dit, son affection le vous requiert, & vostre ancienne amitié le vous

commande. Ma sœur, adiouſta Aſtree, Siluandre vous dit vray; & deuez outre cela croire aſſeurément, que c'eſt pluſtoſt excès, que defaut d'Amour qui a fait commettre cette erreur à Lycidas, & de plus, qu'eſ'il a fait la faute, il en a bien fait la penitence. Alors Philis leuant les yeux lentement contre moy; Lycidas, dit-elle, vous m'auez tellement offenſee, qu'il eſt bien malaiſé que ie n'en aye longuemēt le ſouuenir: toutesſois puis qu'Aſtree me l'ordonne ie veux bien vous pardonner, mais avec ſerment que ſ'il vous auient iamais de retomber en ſemblable faute, vous deuez perdre à iamais toute eſperance de mon amitié. Et quoy, Lycidas, continua-t'elle apres d'une voix plus forte, vous ſemble-t'il que les aſſurances que iuſques icy vous auez receuës de ma bōne volonté, ſoient ſi petites qu'il en faille douter aiſément? Quelle ſi grande cognoiſſance auez vous eu de ma facilité, ou de ma legereté, que vous puiſſiez croire que j'aime, & reçoie tous ceux qui me regardent? elle euſt continué ſans doute, car ie ne ſçauois que luy reſpondre, n'eſt eſté qu'Aſtree l'interrompant. C'eſt aſſez, ma ſœur, luy dit-elle, vous ne ſçauriez en dire tant que vous n'ayez encor occaſion de vous plaindre dauantage. Mais reſſouuenez-vous que c'eſt ce Lycidas à qui vous auez bien rendu de plus grandes preuues d'amitié, que ne ſera pas le pardon que ſon ſilence & ſa ſoumiſſion vous demandent,

& que si vous le luy refusez, vous ne ferez vne petite offense à vostre vie passée. Philis apres auoir esté muette quelque temps, en fin adressa sa parole de cette sorte à sa compagne. Je le veux, ma sœur, ie pardône non seulement l'offense, mais la veux entierement oublier, pourueu qu'à l'aduenir il ne me donne iamais occasion de m'en souuenir. Voila, Madame, comme ie fus guery, voila comme ma faute fut pardonnée, & comme ie rentray en mon premier honneur, & depuis nous auons veü Siluandre & moy, avec tant de familiarité qu'il est l'homme que i'ay iamais le plus aimé, & apres mon pauvre frere. Et n'avez vous point de peur, adiousta Leonide, que l'ordinaire veü de Siluandre & de Philis ne vous donne la mesme ialousie que vous avez eüe? Cela n'est pas sans danger, puis que celuy qui aime est de sa nature merueilleusement suiet au soupçon. Deux raisons, dit Lcidas, m'en empeschent tousiours: l'vne que i'ay trop d'assurance de l'amitié de Philis, & l'autre, de l'amour que Siluandre porte à Diane, qui sans mentir est telle qu'elle ne sçauroit souffrir vne compagne: mais ie vous supplie, grande Nimphe, de n'en vouloir point parler, car il auroit occasion de se douloir de moy, qui vous aurois decelé ce qu'il s'efforce avec tant d'artifice de tenir caché: & mesme que pour auoir permission de parler à sa Bergere sans qu'elle s'en puisse offenser, il a fuy

iusques icy le iugement qu'elle doit faire de son merite, & de celuy de Philis, luy semblant que tant qu'il le pourra éuiter, il luy sera permis de luy dire combien il l'aime, car il y a plus de hui& ou dix iours que lestrois lunes sont escoulees.

Ainsi discouroient Licidas & Leonide, cependant qu'Hylas entretenant Alexis ne se prenoit garde, que peu à peu il en deuenoit amoureux. Et elle qui auoit opinion que cela luy seruiroit à se faire mieux croire, Alexis luy donnoit à dessein toute l'Amour qu'elle pouuoit: car encores qu'elle n'eut iamais veu, si auoit-elle esté aduertie par Leonide & Paris de son agreable humeur. Et comme s'il eust voulu rendre vne bonne preuue de ce qu'il estoit, sans en laisser plus longuement en doute ceux qui ne le cognoissoient point, il s'escria tout à coup en frappant des mains, & se les frottant l'vne en l'autre, S'en est fait, Philis, ie vous dis adieu: cette belle Ninphe vous ra-uit ce que l'Amour vous auoit acquis: & tout ce que ie puis faire, c'est de vous donner le congé que ie prens pour moy. Siluandre & Corilas oyant cette prompte resolution ne purent s'empêcher, voyant qu'Alexis de force de rire ne pouuoit prononcer vn seul mot, de prendre le party de Philis pour luy donner occasion de commencer quelque agreable discours. Et quoy, Berger, luy dit Corilas, donnez-vous



840 LA II. PARTIE D'ASTREE.

de cette sorte congé à la belle Philis: comment pèsez-vous qu'elle puisse estre consolée de cette perte? C'est bien ce iour qu'entre tous les siés elle doit marquer de noir. A son dam, respondit Hilas tout froidement, pourquoy n'est elle pas aussi belle qu'Alexis? O Dieux! repliqua Corilas, & qui sera celle à l'aduenir qui pourra estre assuree de vostre amitié? Cette belle Nymphe, respondit-il, qui est plus belle que Philis. Mais, adiousta Corilas, n'a-t'elle pas en Philis vne bonne preuue de vostre legereté? Non pas cela, dit-il; mais ouy bien vn grand tesmoignage de sa beauté. Si est-ce, respondit Corilas, que Philis n'est pas laide. Si m'auouërez vous, dit-il, qu'elle a moins de beauté qu'Alexis, puis qu'elle luy cede sa place. Quelquefois, respondit Corilas, on la quitte parce qu'on s'y fasthe, ou qu'on espere mieux. Pour s'ennuyer de moy, repliqua l'inconstant, il est impossible à Philis, car elle a trop de iugement, & pour esperer mieux elle ne sçauroit, & puis est-ce elle à vostre aduis qui me quitte, ou si ce n'est point moy qui luy donne son congé? Siluandre estoit demeuré muet assez long temps, mais voyant que Corilas ne respondoit plus, il prit la parole pour luy. Ce n'est, dit-il, ny defaut de beauté en Philis, ny congé que ce Berger luy donne que la retraite qu'il fait, mais la naturelle inconstance qui est en luy. C'est bien dit, respondit Hilas: appelez-vous inconstance de paruenir pas à pas où l'on

faict dessein d'aller? Non pas cela, dit Siluandre, & toutes fois, dit Hylas, on met vn pied tantost en terre, & tantost en l'air, quelquefois deuant, & quelquefois derriere: & n'est ce pas cela aussi bien inconstance que ce que vous me reprochez? puis qu'ayant faict dessein de paruenir à la parfaite beauté, tout ainsi qu'en marchāt on change d'vn pied à l'autre, iusques à ce qu'on paruienne au lieu que l'on s'est proposé: de mesme ay-ie faict aimant les beautez que i'ay rencontres iusques à ce que ie sois paruenu à celle d'Alexis, que veritablement ie recognois estre la plus parfaite de toutes. Vous auriez peut-estre raison, respondit Syluandre, si la Nature nous auoit permis d'y aller tout d'vn pas, ainsi qu'il est en nostre puissance d'aimer d'abord cette parfaite beauté. Comment, dit Hylas, voulez-vous me conseiller de faire icy mon apprentissage? il y a bien apparence qu'vn apprentif du premier coup peust estre digne seruiteur d'Alexis. S'il n'y auoit que cela seulement, dit Siluandre, qui vous empeschast d'estre digne d'elle, ie ne vous conseillerois pas d'en faire difficulté, car les choses que la Nature produit sont bien differentes de celles que l'artifice nous donne. L'herbe dès qu'elle commence de poindre est aussi bien herbe, que quand elle a son parfait accroissement: au contraire ce que l'artifice nous produict se perfectionne par vn long estude & vne curieuse industrie. Or l'Amour estant vn

842 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
instinct de la nature, il n'a besoin d'apprentissage: & c'est pourquoy en quelque aage que nous soyons, nous aimons toujours quelque chose. Estans enfans, les pourceaux, estans hommes les hommes, & quand nous sommes vieux, les richesses, & ceux qui nous peuvent estre utiles. Et par là, dit Hylas, vous voulez conclure Siluandre, que ie ne deuois auoir rien aimé iusques icy: Et bien ie le vous accorde, i'ay esté en erreur, mais ne m'aduouerez vous pas qu'aimant à cette heure cette belle Nymphe, ie fay pour le moins ce que ie doy, & que tant s'en faut que par cette dernière action ie doie estre blasmé, que toutes mes fautes passées en demeurent couuertes entierement. Tout ainsi, respondit Siluandre, que vous auez failly par le passé en aimant ces beautés que vous ne deuiez pas: Aussi faillez-vous à cette heure d'en aimer vne que vous ne meritez pas: & comme par vos premières actions vous auez acquis le nom d'inconstant, ces dernières vous donneront celuy de temeraire. Alexis s'estoit tenu quelque temps, prenant plaisir aux discours de ces Bergers: mais quand elle s'ouit si fort louer elle fut contrainte de reprandre ainsi la parole. Si ie merite autant, gentil Berger, l'amitié de Hylas: que de bon cœur ie la recoy, soyez certain qu'il n'aura peu d'occasion de m'aimer, ny moy peu de moyen de recognoistre sa bonne volonté. Et se tournant toute riante vers

**Hylas.** Et vous, luy dit-elle, mon serviteur, prenez bien garde que les paroles de ce Berger ne vous estônent, car vous vous offenseriez trop; & l'ouvrage que vous me feriez ne seroit pas moindre; puis que c'est honte d'entreprendre & se retirer d'une entreprise imparfaite: & ce seroit une preuve trop evidente de mon peu de merite si vous me quittiez si promptement: Mais Hylas, interrompit Siluandre, comment ne craignez-vous l'ire de Thautates, ayant la hardiesse de vous adresser à une personne qui luy est consacree? Ignorant, respondit Hylas, les Dieux ne nous deffendent pas de les aimer eux-mesmes, & commēt seroient-ils courrougez si nous aimons ce qui est à eux? Voyez-vous, dit Alexis, ce Berger a quelque mauuais dessein contrenous, il vous veut esloigner de moy par artifice, car il sçait bien que si ie veux ie ne continueray pas la profession que j'ay prise.

Ces bergers parloient de cette sorte, cependant qu'Adamas entretenoit Phocion, Diamis, & Tyrcis, & parce qu'il les estimoit beaucoup, fut pour leur aage, fut pour leur vertu, ou pour le dessein qu'il avoit de faire en sorte que Celadon espousast Astree, il faisoit tout ce qu'il luy estoit possible pour les garder de s'ennuyer. Et d'autant que Tyrcis estoit estranger, & qu'il n'avoit point veu ce qui estoit de rare en son logis, il luy demanda si ce ne luy seroit point de peine

844 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
de se promener, & visiter sa maison. Et ayant  
sçeu qu'il le desiroit infiniment, il le prit par la  
main, & dit à Paris, qu'il cōduisist Hylas, & ces  
autres Bergers s'ils vouloiēt en faire de mesme.  
Alexis estant aidee de Hylas se relēua, & s'ap-  
puyant sur luy, suiuit Adamas, avec le reste de  
la compagnie. La maison estoit tres-belle, &  
agreable de plusieurs singularitez: mais parce  
que le discours en seroit trop long, nous n'en  
dirons que ce qui seruira à nostre propos. Ils  
entrèrent donc dedans vne belle galerie qui  
auoit la veuë de la plaine d'vn costé, & de l'autre  
des montaignes qui la limitoient en sorte  
qu'elle estoit tres-agreable. Le bas estoit lam-  
brissé, & tous les entre-deux des fenestres  
estoyent remplis des cartes des diuerses Prouin-  
ces de la Gaule: Et par dessus estoient posez des  
pourtraits de diuerses Prouinces, Rois & Em-  
pereurs, parmy lesquels on voyoit ceux de plu-  
sieurs belles femmes. La voute estoit tout en-  
richie d'or, & d'azur, avec maintes deuises.  
Chacun iettant l'œil sur ce qui luy estoit le plus  
agreable: mais Hylas qui n'auoit le cœur qu'à  
la beauré, tournant les yeux sur vn tableau de  
deux Dames; Voila, dit-il, deux visages bien  
agreables: mais lequel iugeroit on estre le plus  
beau? Adamas qui l'ouït: Cestuy-là, dit-il, qui  
est à main droite est celuy de la belle mere, &  
l'autre de la belle fille, & ont esté deux Prince-  
ses aussi belles, & aussi sages qu'il en fust iamais,

& autant agitées de la fortune qu'autres qui ayent esté de nostre temps : Car celle-cy qui me semble plus aagée c'est la sage Placidie, fille du grand Theodose, sœur d'Arcadius, & d'Honorius, femme de Constance, & mere de Valentinian, qui tous cinq ont esté Empereurs, & desquels vous pouvez voir les portraits vn peu en là. Et cette autre; c'est Eudoxe fille de Theodose deuxiesme, & femme de Valentinian, que Genserik emmena en Affrique: Voila, dit Tircis, de belles Princesses, & qui ont vne grande extraction, mais en quoy leur a esté la fortune si contraire? Je le vous diray briefuement, respondit Adamas, & ensemble vous feray cognoistre vne partie des pourtraits que vous voyez icy: & lors, apres s'estre teu quelque temps, il reprit de cette sorte.

---

## HISTOIRE

### DE PLACIDIE

**T**HEODOSE premier de ce nom, Empereur d'Orient, l'un des plus grâds Princes que nous ayons veu depuis Auguste, eust trois enfans; l'un Arcadius, qui fut apres luy Empereur en Orient; l'autre Honorius qui eust l'Empire d'Occident, & la sage Placidie, de qui la fortune fut si diuerse, que par elle on peut aisé-

ment iuger combien la vertu est ordinairement trauersee; car estant demeurée entre les mains de son frere Honorius, & luy entre celles de Stilicon, en la charge duquel le grand Theodose l'auoit remis durant son ieune aage, elle tomba en ces accidens si diuers, qu'il sembla que la fortune eust pris sa vie pour y faire paroistre la puissance qu'elle a sur les choses humaines; dont Stilicon fut en partie cause, qui ayant vne si grande puissance sur la personne du ieune Theodose, & sur tout ce qui estoit de l'Empire, esleua les yeux de son ambition à vne plus absoluë autorité, desirant de se faire luy-mesme Empereur, comme ses desseins estants descouuerts, firent assez paroistre. Et parce qu'il auoit l'entendement vif, & que le maniement des affaires luy auoit appris les moyes de paruenir à la grandeur qu'il desiroit, il pensa de faire par finesse ce qu'il voyoit impossible de paracheuer par force. Dès le commencement donc il accroût son autorité au plus haut point qu'il pensa la pouuoir esleuer sans donner cognoissance de son intétion, & puis la voulut fortifier par le moyen de sa fille qu'il fit espouser à Honorius, car le nom de beau pere de l'Empereur le faisoit beaucoup honorer & redouter. Apres il fit des secrettes intelligences avec ceux qu'il estima estre propres à son dessein, & enfin se resolut d'affoiblir les forces de l'Empereur le plus qu'il luy seroit possible, pour s'en pouuoir

plus aisément saisir: en quoy il n'eust pas beaucoup de peine, parce qu'il sembloit que tous les peuples de la terre prenoient Rome en ce temps-là pour butte de leurs armes. Les Gots, les Francs, & les Bourguignons en Gaule, les Vandales & les Alains en Espagne, les Anglois & les Pictes en Bretagne, les Huns & les Gepides en la Pannonie: Bref de tous costez l'Empire estoit de telle sorte deschiré, qu'il ne luy restoit plus que l'Italie d'entier. Et de fortune Alaric Roy des Gots, pour ne la laisser plus en repos que le reste de l'Occident, y vint fonder avec vn si grand nombre de peuple, qu'il fut impossible à Honorius de luy résister. De sorte que pour luy donner occasion d'en sortir il fut conseillé de rechercher la paix à quelque prix qu'il la pust auoir: à quoy il s'accorda aisément, n'estant qu'humeur fort guerriere, & souhaitant sur toutes choses de viure en repos. Le traité de la paix ayant donc esté proposé, fut conduit si sagement, qu'en fin Alaric accorda de se retirer deçà les Alpes, en quelques provinces qui luy furent assignées par l'Empereur: de quoy Stilicon estant mal content, parce qu'il iugeoit que cest accord porteroit preiudice à son dessein, il fit en sorte avec vn Capitaine estranger qui pour lors estoit souldoyé de l'Empereur, qu'il fut chargé pres des riuies du Pau, lors qu'il se retireroit sans meffiance, aux terres qui luy estoient restées: dont il fut si



848 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
despité contre Honorius, qu'il reuint à Rome,  
l'assiege, & au bout de deux ans la prit & la sac-  
cagea entierement, quoy qu'Honorius pour  
faire paroistre qu'il n'auoit point consenty à  
telle perfidie, eüst fait mourir le traistre Stili-  
con aussi-tost qu'il auera que cette entreprise  
venoit de luy. Ainsi cét ambitieux finit mal-  
heureusement ses iours, sans mettre fin toute-  
fois aux miseres de l'Italie: Parce qu'Alaric  
apres auoir saccagé & brûlé cette grande Cité,  
n'estant point encores saoul de ses despoüilles,  
pilla tout le pais d'alentour, & le ruina de sorte  
qu'il falloit bien estre barbare pour n'en auoir  
point de pitié. Mais ce qui fut plus déplorable,  
outre la ruine de tant de Temples, & la perte  
de tant de raretez dont les Empereurs auoient  
esté curieux d'embellir leur ville, ce fut la mi-  
serable fortune que courut cette sage Princeesse  
ausac de Rome, où elle se trouua sans secours  
pour la nonchalance de son frere: car elle qui  
d'extraction estoit fille des Cefars, & sœur de  
deux Empereurs, souffrant la peine de la faute  
d'autrui, se vit captiue entre les mains de ces  
Barbares, sa patrie bruslee, les temples profa-  
nez, & elle en tel danger que si Ataulfe Prince  
du sang d'Alaric, espris de sa beauté & vertu,  
ne l'eust iugee digne d'estre sa femme, elle  
estoit en danger de perdre la vie, ou ce qu'elle  
auoit de plus cher. Mais ce Prince la voyant si  
belle & si sage, & sçachant qu'elle estoit fille du

grand Theodose, en deuint si passionnément amoureux qu'il la requist en mariage, & peu apres l'espousa avec la permission d'Alaric. Considérez quelle force cette sage Princeesse fit à soy-mesme avant que de pouuoir consentir à cette alliance, & qu'elle deust estre sa prudence pour se conduire entre ces peuples rudes & babares si sagement qu'elle fit. Et en cela Dieu fit bien paroistre d'auoir pitié de la déplorable Rome, car sans cette alliance elle eust esté entierement rasee: d'autant qu'Alaric s'en retournât mourut à Cosenze, & le Prince Ataulfe, par la voix commune de l'armée, fut esleu Roy. Si vous considerez ce tableau qui est au pres de celuy de Placidie, vous iugerez aisément, que c'estoit vne personne rude & hagarde, & plustost desiruse de sang & de guerre, que non pas de paix. Aussi il n'eut si tost ce pouuoir absolu pour les Gots, qu'il reprit le chemin de Rome, en dessein de la bruler & démolir entierement, luy semblant que tant que les murailles de la ville demeureroient entieres, il y auroit tousiours vn Empereur Romain, duquel le nom luy estoit si odieux, qu'il en vouloit faire perdre la memoire. Quand la sage Placidie descouurit son intention, elle resolut de faire tout ce qui luy seroit possible pour l'en diuertir, luy semblant que la desolation entiere de sa patrie, estoit vn extreme surcharge à ses malheurs. Elle se monstre donc au

despitée contre Honorius, qu'il rendit le long  
l'assiege, & au bout de deux ans l'assiege, ne  
cacha entierement, quoy qu'Ataulfe est  
faire paroistre qu'il n'auoit plus qu'elle  
telle perfidie, eust fait mourir Ce Prince qui  
con aussi-tost qu'il auoit le pouser ne pût  
venoit de luy. Ainsi ce mariage fut ainsi, sans  
heureusement ses iours de son desir: à qui  
fois aux miseres de la misere. I ay fait, &  
apres auoir saccagé la ville, n'a esté possible pour  
n'estant point en la misere de l'extreme  
pilla tout le pais de misere, craignant qu'en cela  
qu'il falloit bien de misere. Mais puis  
point de pitié. Mais puis  
outre la ruine de la ville, & trop  
de tant de ruine de la fortune me  
esté curieuse de la ruine d'Ataulfe, & l'amitié  
ferable de la ruine, ont esté telles, que ie  
au sac d'Ataulfe, l'extreme que ie ressentois,  
pour la ruine de la ville, point mauvais que  
d'extreme de la ruine de la fortune  
deux de la ruine de la fortune, ne luy donne des  
d'au de la ruine de la fortune, que la nature nous  
Bar de la ruine de la fortune, beaucoup plus li-  
ne de la ruine de la fortune. Je voy tes ar-  
du de la ruine, qui ont toujours esté inui-  
ne de la ruine de la fortune de cette misérable  
e de la ruine de la fortune, & de qui ie  
a de la ruine de la fortune de ceux, dont ie me  
b de la ruine de la fortune. Et peux tu penser que si ie  
la pouuois

*LIBRE VNZIESME*  
*de la mort d'Alaric*  
*par le sieur de la Roche-Beaucourt*  
 et avec ma mort, ie ne don-  
 ne pour sa rançon, & que  
 employée, qu'elle ne  
 est en ce qui con-  
 que tu m'as fait ceste  
 quel est mon desplaisir,  
 plie, qu'avec toute hu-  
 de quel auantage tu peux  
 ne de Rome, & de l'Italie?  
 & des thresors? outre que ce  
 es trop viles & indignes de la  
 e ton courage, encore n'y a'il pas  
 e qu'vn pais ruiné & saccagé, & vne  
 molie & presque bruslee, d'où vne ar-  
 victorieuse ne fait que de sortir, apres y  
 ir demeuré si longuement au pillage, puisse  
 beaucoup t'enrichir maintenant, toy, dis-ie, à  
 qui les thresors de tant de peuples ramassez en  
 vn lieu semblent auoir esté destinez par la mort  
 d'Alaric? Que ce soit la gloire qui t'y conduise,  
 ie ne le puis penser: car quelle gloire désormais  
 peut estre adioustee à la tienne, ou quelle peux  
 tu esperer d'acquérir en ruinant des murs desia  
 ruinez, & massacrant vn peuple desarmé, &  
 battu, voire qui ne scauroit estre plus vaincu,  
 ny soumis qu'il est: S'il est honteux de blesser  
 vn mort, quel honneur peux tu attendre par les  
 nouuelles playes que tu veux faire à ce peuple  
 desia mort, & sans force? Que ce soit pour ra-

fermir ta domination , aye pour agreable , ô grand Roy, que ie te die que ce seroit vne excrable cruauté de vouloir exterminer tous les peuples d'Italie : outre que quand ils auroient tous passé au fil de ton espee , tu ne serois pour cela en plus grande asseurance que tu es, ayant encores contre toy les armes animees de la nouvelle Rome, de toute l'Asie , de l'Afrique, & de tout le reste de l'Europe, dont l'Italie n'est qu'une des moindres parties: Iuge grand Roy, quelle apparence il y a qu'une force humaine puisse surmonter tant de prouinces, vaincre tant de Roys, & acquerir, pour dire ainsi, tant de Mondes, car tels peut on nommer les Royaumes, & l'immense estenduë de l'Empire Romain. De sorte que la ruine d'Italie ne te peut profiter qu'à te rendre hay des hommes , & du Ciel. Des hommes, qui voudront venger l'outrage que tu auras fait à cette Rome chef de toute la terre: Et du Ciel, qui ne peut qu'estre offensé, de voir la ruine de la ville qu'il a esleue pour le miracle du monde, & en laquelle il a fait paroistre de se plaire , s'il y a quelque chose parmi les hommes en laquelle il ait pris plaisir.

Que s'il te plaist d'auoir toutes ces choses deuant les yeux, tu verras bien qu'il seroit beaucoup meilleur, de te rendre amys & obligez mes deux freres & leurs Empires , reconstr-

uant par vne bonne intelligence l'alliance qui est desia entre vous. Et quoy, Seigneur, pour quoy m'as-tu fait l'honneur de me vouloit pour ta femme? estoit-ce pour estre ennemy de mes freres? estoit-ce pour ruiner ma patrie? estoit-ce pour voir mes parens & amis menez esclaves en triomphe dans vn pais estrange? ô quelles funestes nopces furent les miennes, & combien eust-il mieux valu que le iour de la prise de ma ville eust esté le dernier de ma vie! A ce mot cette belle & sage Princeesse toute couuerte de larmes, se laissa cheoir aux genoux d'Ataulfe, les luy embrasse & serre avec tant de sanglots, que la pitié que le Roy eut d'elle, surmonta la cruauté de son naturel, & l'attendrit de sorte que la relevant, & la baisant, il luy dit. Cesse tes pleurs Placidie, iete donne ta ville & ta patrie: & pour faire paroistre combien ie desire ton contentement, iete iure par l'ame de mon pere, que ie ne tourneray iamais mes armes contre es freres, desquels à ta consideration ie veux estre amy.

Le Roy Goth, attendry & vaincu de cette sorte, fait la paix avec Honorius, & sort d'Italie pour retourner dans les Prouinces qui auoient desia esté accordees à Alaric, son predecesseur. Mais son peuple qui estoit tout Martial, & qui depuis tant d'années estoit nourry parmy les

854 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
armes, ne pouuant souffrir de viure en paix, le  
fit en fin mourir par vne sedition publique.  
Vous pouuez croire que le peril que Placidie  
courut à cette fois, ne fut pas moindre que ce-  
luy de la prise de Rome, car vne sedition popu-  
laire est comme vn torent qui emporte tout  
ce qui se rencontre en son chemin. Toutesfois  
cette sage Princeſſe qui auoit preueu ce dan-  
ger de longue main, y auoit pourueu le mieux  
qu'il luy auoit eſté poſſible, ayant obligé les  
principaux de l'armee par tous les bons offi-  
ces qu'elle auoit pû. Et d'effet, tant qu'elle  
demeura avec eux, elle fut touſiours honoree,  
& aymee plus que Roynne qu'ils euſſent iamais  
euë. Or ce courage genereux ne ſe perdit pas  
par la mort du Roy ſon mary, ny moins la vo-  
lonté qu'elle auoit de ſeruir à ſa patrie & à ſes  
freres: au commencement ſe roidiſſant contre  
le mal'heur, elle fit en ſorte qu'un grand Prin-  
ce d'entre les Goths, de l'amitié duquel elle  
eſtoit fort aſſeuree, fut eſleu Roy; il s'appelloit  
Sigerie: celuy-cy recognoiſſant l'obligation  
qu'il auoit à la ſage Placidie, & de plus que pour  
l'eſtabliſſement de ſa couronne, l'amitié des  
Empereurs Romains eſtoit tres-neceſſaire,  
l'embralla avec tant d'affection, qu'il s'acquit  
la haine de ſon armee, qui fut cauſe que dans  
peu de temps ils le maſſacrerent comme A-  
taulſe. Mais la genereuſe Roynne ne pouuant

estre vaincuë du mal'heur, ny lassée de tra-  
uailler pour le bien & la seureté de l'Empire,  
fit encore de telle sorte que Vualia fut esleu  
Roy: Ce Vualia estoit vn grád & sage Capitai-  
ne, qui ayant deuant les yeux l'exemple des  
deux Roys, ses predecesseurs, se resolut de se  
seruir de la prudence, pour éviter vne sembla-  
ble fin. Il fait donc semblant au commence-  
ment d'estre le plus grand ennemy de l'Em-  
pire, fait de grands preparatifs pour l'attraper,  
& feignant d'estre mal avec la sage Placidie, en-  
uoye denoncer la guerre à son frere, qui estant  
aduerty sous main par sa sœur, fait de son costé  
courre des bruits d'une armee infinie, qu'il pre-  
paroit contre les Goths, & espouuanta de sorte  
ces barbares par l'aide de Vualia, qu'en fin le  
peuple même demanda la paix, qui fut con-  
cluë au grand contentement de Placidie: Qui  
voyant l'Empire assleuré de ce costé, desira de  
sortir d'entre leurs mains, & se retirer en Ita-  
lie: où elle fut receuë de son frere, & de tout le  
peuple, tout ainsi que si c'eust esté vn grand  
chef de guerre, à qui le triomphe eust esté  
decerné. Il sembla qu'en ce temps la fortune  
fut lassée de trauailler cette sage Princeesse, d'au-  
tant que retournée en Italie, elle fut aimée &  
honoree de chacun, & même de Honorius  
son frere, qui se ressouenant du soing qu'elle  
auoit eu de deliurer l'Empire des armes des



Goths, & combien luy & toute l'Europe luy estoient redevables, résolut, voyant qu'il estoit sās enfans, de la marier avec celuy qu'il vouloit associer à l'Empire, afin qu'elle fut apres luy maistresse des Estats, qu'elle avoit si prudemment & si longuement conseruez. En ce dessein il ietta l'œil sur l'un des plus grands Capitaines de son armée, auquel & à la valeur & la sage conduite reconnue de chacun le rendoient véritablement digne de commander. Il s'appelloit Constance, homme qui estoit de race très ancienne, & de vertu très-recommandable. Vous en pouvez voir le pourtrait aupres de celuy de Placidie, dans lequel vous lirez vne grandeur d'esprit & de courage, qui n'est pas commune. Et sans mentir ç'a esté vn des grands personnages que l'Empire ait eu de long temps auparavant. C'est donc à celuy-cy qu'Honorius donne sa sœur, & en mesme temps l'enuoye en Espagne, avec vne grande armée contre les Alains, les Suèves, & les Vandales qui l'occupoient presque entierement. Le bon Roy Vualia sçachant que Constance estoit mary de la sage Placidie, l'assista de toutes ses forces, & luy mesme le suiuit en personne, & cela fut cause qu'à son retour Constance fit donner l'Aquitaine audit Vualia, où depuis il vesquit en repos & en bonne intelligence avec les Romains. Ce grand Constance d'abord surmonta les Alains,

Seul leur Roy, nommé Acaces, vainquit les Sueues qui restoient saisis de la Meride. Et ne faut point douter que les Vandales n'eussent esté chassez de la Betique, que de leur nom ils appelloient Vandalousie : n'eust esté la reuolte qu'Atalus auoit faite à Rome, pour estre déclaré Empereur, voyant qu'Honorius n'auoit point d'enfans, & ne nommoit point de successeur. Car Constance laissant imparfaite l'entreprise d'Espagne s'en vint à Rome, où il prist ce seditieux, & le confina dans l'Hyppodrome; dequoy Honorius fut si satisfait qu'il l'associa à l'Empire, & le declara Auguste: & tout ainsi que la fortune n'enuoye que fort rarement vn malheur tout seul, de mesme elle ne se contente guere de donner vn bien qui ne soit suiuy de quelque autre. Voila donc Constance vainqueur en Espagne, triomphant à Rome, & associé à l'Empire: elle veut encores luy faire vne grande faueur, & qui ne fut pas moindre que les precedentes, en luy donnant deux enfans de sa chere, & tant estimee Placidie, à sçauoir, Valentinian & Honorique, desquels i'ay esté curieux d'auoir les pourtraits. Voila celuy de Valentinian vis à vis d'Eudoxe sa femme, fille de l'Empereur Arcadius, & celuy d'Honorique aupres d'Attila qu'elle suiuit en Pannonie, apres l'auoir espousé.

Voila donc Placidie & Constance au supreme

858 LA H. PARTIE D'ASTREE,  
degré de leur félicité ; Lors que la fortune se  
ressentir à cette sage Princesse , qu'elle auoit  
bien fait trêue avec elle pour quelque temps,  
mais non pas la paix. Car sur le point que son  
cher mary préparoit vne grande armee pour  
remettre entierement l'Espagne sous l'Empire,  
il fut atteint d'une si violente maladie , qu'en  
peu de iours il mourut, donnant bien par là co-  
gnoissance que la fortune ennemie de la vertu,  
la laisse en repos le moins qu'elle peut. Il est  
vray que d'autant que le Ciel permet bien que  
le vertueux soit trauaillé, mais non pas accablé:  
cette sage Princesse eut de grandes consolations, en ce que la perte qui fut commune, fut  
aussi plainte , & regrettée d'une commune  
voix par tout l'Empire : Et que les regrets  
estoyent meslez de tant de loüanges, que iamais  
Prince n'en receut dauantage: Mais sur toutes la  
consolation fut tres-grande des deux enfans  
que son mary luy auoit laissez , qu'elle fit ele-  
uer, & instruire le plus soigneusement qu'il luy  
fut possible.

Il y auoit en ce temps-la dans l'armee, vn  
tres-sage & vaillant Capitaine, qui se nommoit  
Ætius, fils de ce grand Gaudens , qui fut tué en  
gaule par les soldats, i'aduoue que ie suis partial  
pour luy, parce qu'ayant fait la guerre fort lóg  
temps dans les Prouinces voisines, nous n'a-  
uons iamais receu incommodité de luy ny de

ses armes. Au contraire i'ay cogneu en luy tant de bonne volonté, pour nostre conseruation, que veritablement tous les Gaulois luy doiuent estre obligez. Pour ce subiect ie fus curieux d'auoir son pourtrait, que i'ay mis contre celuy d'Attila, parce que ce fut luy qui chassa ce fleau de Dieu des Gaules. Vous voyez bien à ce nez Aquilin sa generosité, à ce front large & couppé de rides, sa prudence, & à ses yeux vifs & ardans, sa vigilance & sa promptitude. Et à la verité c'estoit vn des plus prudens & des plus vaillans hommes de son temps, preuoyant les choses auant presque qu'il y en eust aucune apparence, plein de courtoisie, & de telle sorte liberal, qu'à l'imitation d'Alexandre, il ne se reseruoit que l'esperance. Or celuy-cy fust esleu par Honorius, pour acheuer l'entreprise d'Espagne, à quoy l'aduis de Placidie eust beaucoup de pouuoir. Elle en auoit vne tres bonne opinion par le rapport que Constance luy en auoit faict. Mais combien est l'homme miserable, d'estre au iugement des hommes? Si vous y vivez sans reputation, vous estes mesprisé, & si vous auez cette reputation, & que vos effets ne respondent incontinent à l'opinion que l'on a conceuë de vous, vous estes soupçonné de n'y pas marcher rondemēt. Et le pis est, quand il en faut rendre conte à vne personne qui n'en a point d'experience. Ce fut

le malheur de ce grád personnage, que pensant s'en aller en Espagne sans seiourner en Gaule, fut bien deceu, trouuant les Bourguignons qui se vouloient saisir du Pays des Heduois, & des Sequanois; & les Francs qui cōduits par Pharamond leur Roy, auoient passé le Rhin, & se vouloient loger en Gaule: Il fut contrainct & cōmeau danger plus proche, de tourner teste à ceux-cy, auant que de passer outre: ce qu'il fit si heureusement, qu'il renuoya les Bourguignons au lieu d'où ils estoient partis: & contrainct les Francs de repasser les riués du Rhin, où pour lors ils s'arrestèrent, non pas toutesfois sans plusieurs dangereux combats, comme l'on peut penser: puis que les Francs sont entre tous les peuples Septentrionaux, les plus belliqueux & les plus aguerris, & auxquels la fortune promet aussi bonne part aux Gaules, tant pour leur vaillance, que pour leur courtoisie, mais plus encores pour la conformité de leurs mœurs & humeurs, avec celle des gaulois, & de leurs loix, polices, & religion, qui est telle, qu'il est aisé à cognoistre à ceux qui le veulent remarquer, que veritablement ce n'a esté autrefois qu'un peuple, & que ces Francs de leur extraction sont Gaulois: mais sortis de nos terres pour quelque conquête, ou pour les descharger du temps de Sigouese, & Belouese, de Brema, ou d'autres. Mais quoy que

s'en fust pour ce coup, Pharamond repassa le Rhin, & fut contrainct des'y arrester par la prudēce & valeur d'Ætius, qui toutesfois sentit bien l'effort de ces guerriers, puis qu'encores que victorieux, il demeura de sorte debilité, que quand il fut passé en Espagne, il se trouua beaucoup plus foible que ceux qu'il alloit attaquer, parce que les Vandales fortifiez dans la Betique, sous la conduite de Genseric, s'estoient rendus fort puissans. Les Sueues & les Alains estoient rentrez dans la Meride, & s'y estoient logez, & les Goths depuis la mort de Vualia, ayant perdu la bonne volonté qu'ils portoient à l'Empire, & ne pouuant se contenir dans les limites de l'Aquitaine, s'estoient essargis en Espagne, de sorte que ce que les Romains y tenoient, estoit la moindre partie, qui contraignit ce grand Capitaine, voyāt les forces ennemies surpasser de beaucoup les siennes, de les surmonter plustost par prudence que par l'effort des armes, faisant dessein de les rendre ennemis entr'eux, & de temporiser iusques à ce qu'il vid son aduantage, & ne rien hazarder mal à propos.

Mais Honorius qui ayant desia veu comme Ætius auoit chassé les Bourguignons, & les Francs, s'estoit persuadé, qu'aussi-tost qu'il auroit nouuelle de son arriuee en Espagne, il receuroit ensemble celle de la deffaiete

862 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
des Vvandales, Suéues, Alains, & Goths :  
voyant cette longueur, le soupçonna, & eut  
opinion qu'il s'entendoit avec eux. Ce Prin-  
ce estoit timide, & nonchalant pour les cho-  
ses de la guerre, & qui iamais n'auoit vestu  
le harnois : de sorte qu'il n'en sçauoit rien de  
veuë : mais seulement mesuroit toute chose  
aux euenemens heureux du grand Theodo-  
ze, ou de ceux qui sous Constance luy es-  
toient arriuez, si bien qu'entrant en mesfian-  
ce de Ætius, il le renuoya querir, & mit Casti-  
nus en sa place. Ce Castinus estoit l'un des  
plus grands amis d'Ætius, & cela fut cause que  
les affaires de l'Empire s'en firent mieux,  
parce qu'il luy donna toutes les meilleures in-  
structions qu'il pût, & luy ouurit tous ses des-  
seins, & les moyens de les executer. Ce pen-  
dant il s'en retourna à Rome, où il rendit con-  
te à Honorius de son administration. Mais re-  
cognoissât que l'Empereur estoit entré en sou-  
pçon de luy, il se retira en sa maison, comme  
personne priuée, où voyât depuis que ce soup-  
çon au lieu de diminuer, s'augmentoît de iour  
à autre, & que l'on vouloit mesme attenter à  
sa vie, il fut contraint de se sauuer en Panno-  
nie, parmy les Huns, & les Gepides. Et ce qui  
le fit recourir plustost à ceux-cy, qu'à tous au-  
tres, fut vne tres-prudente consideration : Car  
s'il se fust retiré vers les Francs, Bourguignons,

Goths, Visigots, ou Vandales, on eust dict que l'Empereur l'auoit soupçonné à iuste cause, & qu'il auoit de longue main contracté amitié avec eux: mais cela ne se pouuoit dire des Huns & Gepides, qui n'estoient encore presque cogneus du peuple Romain. Et d'effect, ils ne faisoient que sortir de leurs froides & horribles demeures, pour entrer en la Pannonie, inuitez à cette entreprise par l'heureux succès des Goths. Placidie infiniment offensée contre son frere, tant pour la perte qu'il auoit faite de Ætius, que pour sa mauuaise conduite en tout le reste, résolut de se retirer en Constantinople, vers son nepueu Theodoze, où elle fust allée dès long temps, n'eust esté qu'Arcadius son frere, venant à mourir, auoit remis son fils Theodoze entre les mains d'Isdigerde Roy de Perse & des Parthes, qu'il auoit esleu pour son tuteur: Parce qu'encor' qu'il fust son amy & son confederé, toutesfois ces peuples auoient esté de tout temps ennemis de l'Empire, & elle ne pouuoit trouuer bon que des estrangers gouuernassent son Nepueu; toutesfois Isdigerde se monstra tres-homme de bien en cette occasion, & parce qu'il n'y pouoit aller en personne, il enuoya à Constantinople vn tres grand Capitaine, pour Gouverneur de la personne & de l'Estat de ce ieune Prince, qui pour lors ne pouoit auoir



864 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
que huiétans! Ce Parthe se nommoit Antiò-  
chus, homme qui s'aquittà si bien de la charge  
qui luy auoit esté donnée, que son administra-  
tiō fut sans reproche. Si vous tournez l'œil de-  
ça, vous verrez le portraict d'Isdigerde pres de  
celuy d'Arcadius, auquel il tend la main, & aux  
pieds de Theodoze second, voila son sage &  
bien aymé Gouverneur Antiochus, à la phisio-  
nomie de ce dernier, on iuge biē que véritable-  
ment c'estoit vn homme rond & sans ambition  
de fortune, quelque temps auparauant qu'Hon-  
orius ne se ressouuenant plus des obligations  
qu'il auoit à sa sœur, luy donnast occasion de  
laisser l'Italie: Theodose son nepueu, se trouua  
hors de tutelle, qui fut cause qu'elle se resolut  
plus aisément de s'en aller, & emmena avec elle  
ses enfans: Et d'autant que ceste sage Princesse  
estoit infiniment aymee, & que le ieune Valen-  
tinian commençoit de donner vne grande es-  
perance de luy, plusieurs des Senateurs & des  
Cheualiers mirent leurs ieunes enfans avec  
luy pour luy faire seruice. Dequoy Placidie fut  
tres-aise, pour obliger par ainsi les principaux  
Seigneurs Romains à ses enfans. Entre autres  
Vrface fils d'vn des principaux Cheualiers: le  
nomme celuy-cy, parce que depuis il fist la vé-  
geance de la mort de Valentinian.

Siluanдре alors interrompant le Druyde,  
Pardonnez moy, dit-il, mon pere, si ie vous

interrompus, car il faut que ie vous die, que si vous parlez de cét Vrsace qui tua Maxime, il n'y a personne en cette trouppes qui en puisse dire plus de particularitez que moy, par ce qu'estant aux escoles des Massiliens, de fortune son vaisseau s'eschoüa en vne coste, où ie croy qu'il fust mort & son amy Olymbre, sans le secours que quelques-vns de mes compagnons & moy luy donnasmes, & depuis attendant que son vaisseau se refist, il me raconta des particularités de sa vie, qu'il seroit mal-aisé de sçauoir d'autre que de luy.

C'est de celuy-la mesme, dit Adamas, de qui ie parle, & quand vous aurez entendu ce que ie veux dire de la fortune de la sage Placidie, ie m'asseure que cette trouppes sera biē aise d'oüir ce que vous en sçauiez. Mais pour reprendre ce que nous auons laissé, sçachez donc que cependant qu'Honorius viuoit de ceste sorte en Italie, Etius qui estoit en Panonnie, ne demouroit pas inutile: au contraire, d'autant qu'une des plus douces pensées, de celuy qui est offensé, c'est celle de la vengeance, estant homme comme les autres, & d'autant plus sensible qu'il luy sembloit que l'Empereur luy faisoit cet outrage plus iniustement, il ne peut estre exempt du desir de faire repentir Honorius, de l'auoir traité de cette sorte. Et parce qu'il estoit homme de qui le nom auoit par tout vne grande repu-

866 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
tation , il persuada aisément ce qu'il vouloit à  
ces Barbares , leur représentant combien c'e-  
stoit chose facile d'entreprendre sur l'Italie , &  
mesmes avec les intelligences qu'il y auoit  
pour leur en donner plus d'enuie , leur racon-  
toit les richesses , les thresors de l'Empereur &  
des particuliers. Ces peuples qui ne desiroient  
rien tant que de changer de demeure , oyant la  
fertilité & les richesses d'Italie brusloient de  
desir d'y entrer , & lors qu'ils s'apprestoient , &  
que sans doute ils l'eussent inondée d'un nom-  
bre infiny , il sembla que Dieu pour ce coup en  
eust pitié , & destourna cet orage ailleurs par la  
mort de l'Empereur Honorius. Par ce que  
Ætius qui ne vouloit point de mal à l'Italie ,  
mais à Honorius seulement , ayant les nouuel-  
les de sa mort , changea incontinent de dessein.  
Et fit entendre à ces Barbares qu'il estoit neces-  
saire qu'il allast à Rome , pour voir de quelle  
sorte elle estoit disposée , & quelles forces il y  
auoit. Eux qui ne s'estoient esmeus , qu'à son  
rapport , trouuerent bon qu'il s'y acheminast  
avec promesses reciproques de toutes sortes de  
secours & d'assistance.

Il y vint donc , & s'assurant sur l'amitié de  
Castinus , faisoit dessein de se faire Empe-  
reur , mais trouuant la faction d'Honorius en-  
core tres-grande , & craignant un grand Ca-  
pitaine nommé Boniface , qui auoit les forces  
d'Afrique,

d'Afrique, mais plus encores le ieune Empereur Theodoze, il ayma mieux faire sonder le gué à vn nommé Iean, qui auoit esté premier Secretaire d'Honorius, auec lequel il auoit tousiours eü tres-bonne intelligence : Il luy faiët donc prendre le titre d'Empereur, & sous son nom dispose & ordonne toutes choses. Et certes, il fit bien paroistre en cela qu'il estoit prudent, car Theodoze n'approuuant point ce Iean, declare Valentinian son cousin germain Empereur d'Occident : & d'autant qu'il sçauoit bien que le meilleur Sceptre des Empereurs estoit la force des armes, il dresse vne puissante armee qu'il enuoye en Italie sous la conduite de Artabure. C'estoit vn Capitaine tres-experimenté, comme il le fit bien paroistre à Castinus: toutefois la Mer luy fut si contraire que l'orage le ietta contre la coste de Rauenne où son vaisseau se trouua seul, qui se brisa contre vn escueil. Ce fut tout ce qu'il pût faire que de gagner le bord où il fut incontinent pris par ceux qui gardoient le riuage, & conduit à Iean qui le retint prisonnier à Rauenne. Le reste de l'armee auoit esté escarté en diuers lieux: Mais Aspar fils d'Artabure, qui auoit acompagné son pere en ceste expedition, de fortune n'estât pas dās le mesme vaisseau: lors que l'orage fut cessé, & qu'il sceut la fortune de son pere, ramassa tout ce qu'il peut de l'armee, &

mettant pied à terre de nuit, fut comme miraculeusement mené dans Rauenne avec toutes ses forces par vn conduit, duquel ceux de la ville ne se donnoient garde, & le iour estant venu, il prit Iean, luy fist trancher la teste au milieu de la place, & deliura son pere.

Presque en mesmetemps, la sage Placidie arriue à Rauenne avec le ieune Empereur son fils: où peu de iours apres les choses luy succederent, tout ainsi qu'elle eust sceu desirer, parce que Castinus qui reuenoit d'Espagne, ne sçachant encor l'accident de Iean, pensoit ioindre ses forces avec celles de son amy Ætius, & de leur Empereur: & pour cet effect, venoit à grandes iournees: dequoy Placidie estât aduertie pour empescher que cela ne fust, enuoya Artabure sur le chemin qui le rencontrant à Verceil, luy donna la bataille, desfit son armee, & le mena prisonnier à Rauenne: Et comme si le Ciel eust voulu entierement asseurer d'abord l'Empire de Valentinian, Ætius qui estoit à Rome, attendant les forces de Castinus, & celles des Huns & Gepides, fut prins prisonnier par les partisans d'Honorius, qui le conduisirent à Rauenne, entre les mains de Placidie.

Ce fut en cette occasion que cette grande Princeesse fit paroistre, que veritablement elle auoit vn esprit genereux, & avec beaucoup de

prudence : car au lieu de se venger de ces deux grands personnages par leur mort, elle pensa que ce seroit vn grand auantage à Valentinian, si elle les luy pouuoit acquerir pour fidelles seruiteurs. Quant à Castinus, elle ne l'aimoit pas beaucoup, & luy sembloit qu'avec fort peu de raison, il s'estoit soustrait de l'obeissance de l'Empire; de sorte que peut-estre luy eust-elle esté plus rude, n'eust esté la cōsideration qu'elle eust de l'amitié qui estoit entre luy & Ætius, duquel elle sçauoit le iugement, l'experience, & la valeur, & qu'elle cognoissoit pouoir estre tres vtile à son fils, à cause de la grande créance que les Huns & les Gepides auoient en luy, qui par son conseil auoient faict de grands preparatifs pour entrer en Italie, & delà cōmençoient de marcher: De plus elle cōsideroit que Honorius, par ses soupçons luy auoit donné occasion de laisser son seruice, & pour conseruer sa vie de se retirer parmy ces barbares, desquels elle redoutoit infiniment ses forces à l'euenement de son fils à l'Empire. Toutes ces choses donc longuement considerees, elle pensa que si elle faisoit punir Castinus, elle offenceroit merueilleusement Ætius pour l'amitié qu'il luy portoit, & qu'au contraire tenant en seure garde Castinus, se seroit donner occasion à l'autre de faire mieux son deuoir, le contregageant presque par la vie de son amy. En cette resolution

Elle met en prison Castinus dás l'Hypodrome, d'où peu de temps apres elle le sortit pour obliger dauantage Aëtius : auquel cependant elle donne toute liberté, luy fait des graces, au lieu de luy donner des chastimens: l'excuse de tout ce qu'il a fait, remettant l'erreur sur les soupçons mal fondez d'Honorius, & ne se contentant point de le remettre en ses premieres charges & offices, elle fait en sorte que Valentinian le fait Patrice, & ayant pris assurance de luy par sa parole l'enuoye general en Gaule, contre les diuerses nations qui l'occupoyent. Auant que de s'y acheminer pour preuue de sa fidelité, il fait en sorte que les Huns & Gepides, qui s'estoiēt acheminez pour entrer en Italie, rebroussent chemin, & retournent en Pannonie. Et dès qu'il fut en Gaule, il fait leuer le siege d'Archilla, que Thierry fils de Vualia, le bon amy de l'Empire, auoit mis deuant, & reduit la place en tres-grande necessité. Puis se tournant contré les Bourguignons, les retient dás les limites que l'Empereur leur auoit donnees: Et pour les Francs, ne pouuant empescher qu'ils ne fissent quelques progresz sous leur Roy Clodion, pour le moins il leur donna tant de peine qu'ils ne gagnerent en ce temps-là de la Gaule, que fort peu autour du Rhin. Et parce que la Bretagne ne pouuoit resister aux Piets, quoy que les Romains y eussent fait vn grand

remplir en forme de muraille, pour defendre la Bretagne des courses de ces peuples voisins & ennemis, il y enuoya Galuion, avec la legion qui pour lors estoit dans Paris.

Iusques icy toutes choses arriuoient à souhait à la sage Placidie, & à l'Empereur son fils; Mais Boniface fut le premier qui commença en se ruinant de faire perdre & l'Afrique & l'Espagne. Ce Boniface estoit gouuerneur d'Afrique, & hayissoit infiniment Castinus, & par consequent *Ætius*. Sçachant de quelle sorte Placidie les auoit traictez, & le grand pouuoir qu'elle auoit donné à *Ætius*, le faisant Patrice, & luy remettant la charge des Gaules, il resolut de se soustraire de son obeïssance, & de cette sorte ne voulut suiuant les commandemens s'en reuenir à Rome, dequoy estant fort offencée, elle fit en sorte que Mahortius y fust enuoyé avec vne forte armee. Quelques - vns soupçonnoient qu'*Ætius* y vfa d'artifice, pour le ruiner aupres de Placidie & de l'Empereur, tant y a que Mahortius ayant esté desfait par Boniface, Valentinian y enuoya Sisulfus, duquel vous pouuez voir icy le pourtrait sous celuy de Valentinian. I'ay esté curieux de l'auoir tant pour sa valeur & prudence, que pour la fidelité qu'il a tousiours conseruee à son maistre, me semblant que ses perfections le rendoiēt digne d'estre mis au rang des hommes plus illustres. Or



872 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
ce Sifulphus se saisit d'abord de Carthage, & contraignit Boniface de s'enfuyr en la Mauritanie Cefarienne, où ne se trouuant encor' asseuré, appella Genseric Roy des Vādāles, qui pour lors estoit en la Betique. Ce Vandale fut tres-aise de sortir d'Espagne, parce que lès Goths sous Thierri leur Roy, ne pouuant s'elargir en Gaule à cause d'Ætius, & toutesfois n'ayant assez de terre pour le grand nombre de gens qu'ils auoient, s'estoient en ce temps-là iettez avec vne multitude tres grande de peuple sur la Betique, & tourmentoient de sorte les Vandales, qu'ils ne la pouuoient plus deffendre. Et lors que Boniface offrit à Genseric, de partager l'Afrique avec luy, il estoit reduit à tel point qu'il ne sçauoit de quel costé se tourner. Il prēd dōc le party que Boniface luy presente. Il quitte la Betique, qui depuis fut tousiours appelée Vandalosie, & passe en Afrique, avec vne femme & enfans, mais il apprint bien à Boniface que c'est de se fier aux Barbares. Car aussi-tost qu'il fut en Afrique, il se saisit de la Mauritanie, & reduit le pauvre Boniface en des montagnes inaccessibles, & puis s'accorde avec les Romains, à condition que ce qu'il auoit osté à Boniface luy demeureroit. Valentinian y consent librement: & pensant que le reste d'Afrique luy estoit tres-asseuré par la paix nouuellement faite avec le Vandale, il retire le vaillant Sifulphus de

Carthage pour s'en seruir aux occasions qui se presentoient en l'Italie & en Gaule: Mais Geric ne luy tint pas mieux sa parole qu'il auoit fait à Boniface. Car Silulphus n'est pas si tost en Italie, avec toutes les legions que le Vandale se faist de Carthage, & chassa les Romains de tout le reste de l'Afrique: de sorte que cette grande ville fut soustraicte de l'Empire, dix & neuf siecles & demy, apres que le grand Scipion l'eut surmōtee & acquise à sa Republique. En ce mesme tēps viuoit en vne ville d'Afrique, nommee Iponne, vn tres-grand & vertueux personnage, tāt pour la bōté de ses mœurs que par sa profonde doctrine, nommé Augustin, tres grād amy de Boniface, & qui n'adoroit qu'un seul Theutates: & quoy qu'il fut differēt de la religion que nous tenons, si en estoit-il beaucoup plus approchant que les anciens Romains, car il faisoit le sacrifice du Pain & du vin comme nous, & ne receuoit en façon quelconque la pluralité des Dieux, & sur tout reueroit cette Vierge qui doit enfanter, à laquelle il y a tant de siecles que nous auōs dedié vn autel dās l'ātre des Carnutes. Mais pour reuenir à nostre discours, Il sembla qu'en ce temps-là, le grand Dieu voulut changer les peuples d'un pays en l'autre, & principalement en Europe. Car le regne des Vandales print alors commencement en Afrique. Celuy des Visigots en Espagne.

874 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
parce qu'aussi-tost que les Vandales en sortirēt  
ils y entrèrent & s'y establirent. Celuy des An-  
glois en la grande Bretagne, d'autant que Gal-  
uion ayant esté r'appellé par l'Empereur, pour  
l'enuoyer en Afrique : les Piétes tourmen-  
terent de sorte ce Royaume, que les Bretons  
furent contraincts d'appeller à leurs secours les  
Seigneurs Anglois, qui depuis s'en sont rendus  
les maistres. Celuy aussi des Francs, qui sous  
Clodion auoient franchi le Rhin, & qui bien-  
tost apres sous Merouée, s'establirent où ils sōt  
maintenant. Voilà, sages Bergeres, comme le  
Ciel, quand il luy plaist, change les regnes & les  
dominations.

Or la sage & prudente Placidie, qui se sentoit  
desia surchargée d'un grand aage, & qui auoit  
esprouué tant de grandes & diuerses fortunes,  
voyant biē que desormais elle ne pourroit sup-  
porter le faix des grandes affaires que elle pre-  
uoyoit deuoit arriuer sur les bras de Valētinia  
desira infiniment de le voir marié, comme dés  
long temps elle auoit resolu avec la fille de son  
nepueu Theodoze, qui auoit tousiours eu cette  
mesme intention, & fit en sorte que Valētinian  
s'en alla en Constantinople, où les nopces fu-  
rent faites au grand contentement de Theodo-  
ze & de Placidie. De Theodoze, parce qu'il vo-  
yoit sa fille Imperatrice, qui estoit ce qu'il auoit  
le plus désiré. Et de Placidie, d'autant qu'elle eut

opinion que cette alliance assseureroit dauantage son fils, contre tous ses ennemis, & obligeroit Theodoze de luy donner secours en toutes les occasions qui se presenteroient, comme elle veit auant que son fils reuint de Constantinople, par ce qu'avec sa fille Eudoxe, il enuoya aussi vne grande armee pour seruir Valentinian en tout ce qu'il auroit affaire.

Voila, sages Bergers, la vie que vous avez desiré d'entendre, qui à la verité est si pleine de diuers accidents, qu'il se peut dire, que Placidie de son temps a esté la butte de la bonne & mauuaise fortune. Car si elle a esté fille, sœur, femme, mere, & tante d'Empereurs, elle s'est veüe aussi prise par les Barbares, & a eu occasion de regretter la mort de la plus part de ceux qu'elle a le plus aymez. En fin toutesfois nous la pouuons dire heureuse, puis qu'elle est morte à Rome, mere d'un Empereur, qui l'aimoit & l'honoroit, ainsi qu'il estoit obligé, & de plus regrettée de tout l'Empire, pour sa prudence & bonté, car elle mourut presque incontinent que son fils fut reuenue en Italie avec sa femme.

Adamas finit de cette sorte son discours, qui fut cause que toute la troupe admirant la vertu de cette grande Princesse, ietta plus particulièrement la veüe sur elle, considerant les traits de son visage. Mais Alexis qui se ressouenoit

de ce que Siluandre auoit dit de la belle Eudoxe, desirant de sçauoir s'il auoit ouy raconter cette histoire, comme elle l'auoit apprise de la bouche mesme d'Vrsace, ainsi qu'elle auoit commencé de dire à Leonide lors qu'Adamas les auoit interrompuës : Elle dit assez bas à la Nymphé, qu'elle fit en sorte que le Berger s'acquittait de sa promesse, qu'aussi bien il estoit tard, & que le sage Adamas ne permettroit pas à ces vieux pasteurs de s'en aller, que le lendemain. Leonide qui desiroit de complaire à Alexis, en tout ce qui luy estoit possible, & qui de son costé estoit bien aisé d'ouïr parler Syluandre, & d'apprendre ces particularitez d'Eudoxe, le somma de sa parole; & parce qu'il s'excusoit sur le peu de iour qui leur restoit, Adamas luy respondit qu'il ne prist pas cette excuse, parce qu'il ne permettroit pas que l'on se retirast si tard de chez luy, & qu'il vouloit iouïr de leur compagnie pour tout ce iour. Diamis, Phocion, & Thyrcis en firent quelque difficulté: mais Hylas fut celuy qui accepta le premier cette semonce; & se tournant vers Adamas, luy dit, Que quant à luy, il estoit d'aduis que ceux qui s'en vouloient aller s'en allassent, & qu'il fust permis de demeurer à ceux qui vouloient demeurer: & que pour luy il luy promettoit que de bon cœur il luy tiendrait compagnie tant qu'Alexis y seroit. Adamas sourit des pa-

ables de Hylas, & apres l'auoir remercié de sa  
bonne volonté, au nom de sa fille, il se tourna  
vers les autres, & les pria, de sorte qu'il leur fut  
impossible de ne luy obeïr: faisant donc appor-  
ter des sieges pour faire asseoir la compagnie,  
chacun prit place, & Siluandre estant au milieu,  
commença de parler de cette sorte.







L E  
DOVZIESME LIVRE  
DE LA SECONDE  
PARTIE D'ASTREE.

**P** Vis qu'il vous plaist, sage Adamas,  
& vous grande Nymphé, d'ouïr la  
fortune de la belle Eudoxe, vous me  
permettez s'il vous plaist de vous  
dire comment ie l'ay apprise, & par qui ie l'ay  
entendue, afin que vous adioustiez plus de foy  
à mes paroles. Encores que vous me voyez  
avec des habits de Berger, & viure avec la char-  
ge d'un petit troupeau, dans le hameau de ces  
sages & courtois Bergers: ce n'est pas pour cela  
que ie sçache assurément d'estre de cette con-  
tree, ny que j'aye esté nourry pour estre Ber-  
ger. Au contraire l'on a eu tant de soin de moy,  
que pour me rendre plus honneste homme,  
j'ay esté nourry en tous les plus beaux exerci-  
ces où la ieunesse puisse estre employee: si bien



qu'il n'a tenu qu'à mon peu d'entendement, si ie n'ay beaucoup appris. Pour ce subiect, ie fus enuoyé aux Escholes des Phocenses, Massiliés, où ie demeuray iusques à ce que i'eus finy mes estudes. Et parce qu'il y auoit tousiours fort bonne compagnie, lors que nous n'estions point sur nos liures, nous faisions diuers exercices. Quelquesfois nous assemblant sur le bord de la Mer, nous luittions, nous courions, sautions ou ieteions la pierre: d'autre-fois quand il faisoit chaud, nous nagions, chassant de cette sorte le plus que nous pouuions l'oisiueté qui veritablement est la mere des vices.

Il aduint en Esté, lors que les estudes cessoient, & que nous estions moins empeschez à nos liures; que nous mettant cinq ou six de compagnie, nous fîmes resolution de nous baigner, & pour cet effect sortîmes de la ville, & prenant le costé de la Lygurie, allions chercher la pointe d'un rocher qui s'aduançoit en Mer, duquel nous auions accoustumé de sauter la teste la première dans l'eau, & allions bien souuent toucher l'areine de la main, & pour marque en apportions des poignées sur l'eau: Mais à ce coup quand nous eûmes monté cest escueil, & que nous commençons de nous deshabiller, nous en fûmes empeschez par un tourbillon qui suruint, & qui peu apres fust suivy de quelques éclats de tonnerre.

Incontinent le Ciel se noircit d'une espaisse  
 nuee, & les ondes commencerent de s'esleuer  
 si hautes, qu'à peine estions nous assurez sur  
 cest escueil, tant de flos rompus heurtoient de  
 furie contre le dos du rocher: c'estoit vne chose  
 espouventable de voir le iour presque changé  
 en nuit, d'oïr le mugissement de la mer, de  
 sentir l'esbranlement du rocher, par le heurt  
 des ondes, & bref de considerer le Cahos, &  
 la confusion de tout cet grand element. Et ne  
 faut point douter que la pluye & l'orage ne  
 nous eussent contrainsts de nous en aller, si  
 quelque bon Demon ne nous y eust arrestez.

Nous auions veu que cette tourmente s'e-  
 stoit esleuee si promptement que nous pensa-  
 mes bien que plusieurs vaisseaux en auroient  
 esté surpris: & parce que le vent pouffoit con-  
 tre nostre bord, nous nous resolumes d'atten-  
 dre que l'orage fut passé, pour voir si de fortu-  
 ne nous en pourrions point secourir quel-  
 qu'un, & toutes fois pour nous garentir vn peu  
 de la pluye, nous nous mismes dans le reply du  
 rocher où nous auions accoustumé de cacher  
 nos habits, quand nous nous baignions. L'ora-  
 ge dura plus de deux heures, & lors que nous  
 commencions de nous ennuyer, & qu'il y en  
 auoit de la compagnie qui parloient de s'en re-  
 tourner, il sembla que le Ciel s'esclaircissoit, &  
 peu apres la pluye cessa. Nous sortismes alors

382 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
du Rocher, & montant sur le haut de l'escueil,  
iettons la veuë le plus loing que nous pou-  
uions, pour descourir s'il y auoit rien sur la  
mer. Le vent enfin chassa toutes les nuës, & le  
Soleil commença d'esclairer, toutesfois les on-  
des ne s'abbaissoient point, parce que les vents  
continuoient aussi grands qu'ils auoient esté de  
tout le iour. Et lors que nous discourions entre  
nous de la hardiesse des mariniers & particu-  
lièrement du premier qui hazarda de se mettre  
sur les eaux, combien la mer courroucée estoit  
espouventable, & que l'homme sage ne s'y de-  
uoit iamais fier, il y eust vn de la compagnie  
qui plus attentif à descourir la Mer, qu'à nos  
discours, parcequ'il se plaisoit de faire des preu-  
ues de sa bonne veuë, se leua tout à coup sur  
les pieds. Et taisez-vous, nous dit-il, il me sem-  
ble de voir vn vaisseau, & mettant la main sur  
ses sourcils demeura quelque temps sans par-  
ler, & lors que nous nous mocquions de luy &  
de sa veuë: Et bien, dit-il, vous verrez prom-  
ptement si ie l'ay si mauuaise, & vous souuenez  
que voila deux vaisseaux que le vent rompra  
contre nostre rocher, si Dieu ne les fauorise de  
donner sur le sable le long de la coste. Nous  
nous leuâmes pour voir s'il estoit vray: au  
commencement personne n'apperceuoit rien,  
mais quelque temps après, il y en eust qui vi-  
rent quelque chose. Le vent estoit si impetueux  
que

Ue ces vaisseaux furent bien-tost apres ius-  
u'ou ma veuë se pouuoit estendre: & lors cha-  
un les voyoit à plein. Il n'y auoit plus ny voi-  
s, ny entennes, ny mats: l'orage auoit con-  
aint les Mariniers de les abbattre & coucher  
ans le fonds, & ne se seruoient plus que du  
ymon, qui encor ne pouuoient guere resister  
aux grands coups de la tempeste. Il y auoit de  
pitie à les regarder, car le vent estoit si grand  
u'ils ne pouuoient s'empeschier de se hurter  
vn l'autre. Le cry que le vent portoit iusques  
nous, estoit pitoyable de ceux qui estoient de-  
ans, & qui à genoux sur le tillac & sur la poupi-  
e, esleuoient les mains au Ciel. La pluspart  
oyant le ruidage, estoient deshaillez, esperant  
e le gagner à nage, si le vaisseau s'en appro-  
hoit vn peu plus. La fortune voulut qu'en fin  
pres s'estre à moitié entr'ouuerts l'vn l'autre  
e force de se hurter: vn tourbillon suruint qui  
s poussa contre nostre rocher: du grand coup,  
ue le premier donna, il recula en arriere de tel-  
e furie, que rencontrant l'autre qui le suiuoit, il  
ompit vne partie de sa pouppé & l'esperon de  
a proue del'autre: & lors que la mer estoit pre-  
e de les engloutir, il suruint vn autre flot qui  
s poussa d'vne si grande force contre le mes-  
ie rocher, que les vaisseaux s'ouuurent entie-  
ement. Dieu qu'elle pitie fust cella! quelques  
ns se prenoient aux pointes de la roche, &  
flayoient d'y assseurer leurs pieds, attendant

quelques secours : d'autres faisoient des racines, & demeuroient attachez par les bras, sans en pouvoir partir : d'autres entre les mains desquels les racines demeuroient rompuës, tombaient en la mer, que l'onde en se retirant emportoit en arriere.

Quelques vns nageoit sur les tables, d'autres sur des tonneaux, & autres choses semblables, mais la plus grande partie s'en noya. L'une des plus grandes compassions que ie vis, fut de plusieurs femmes qui n'auoit autre recours qu'aux crix, i'auoie que cette compassion me toucha de sorte, qu'estant à moitié deshabillé ie me hastay de me mettre nud, & faisant pour secourir les pauvres gens, ce que i'auois fait si souvent pour mon plaisir, encore que le hazard y fust grand à cause du souleuement des ondes & de la force du vent, ie sautay du rocher dans la mer, & estant reueu sur l'eau, & jettant la vue autour de moy, j'apperceus deux femmes qui embrassées alloient roulant sur l'eau, n'ayant rien qui les empeschast d'enfoncer, que leurs robes qui toutesfois peu à peu commençoient de s'appesantir. I'en pris vne par les cheveux, & nageant de l'autre main, ie les tiray toute deux à bord, où les laissant à moitié mortes, ie me jettay dans l'eau pour secourir deux hommes, dont l'amitié m'esmeut à compassion, parce qu'il y en auoit vn qui scauoit nager, & auoit mis l'autre sur son dos pour le sauuer, mais

La charge estoit si pesante, ou celuy qui estoit  
 dessus qui estoit le plus ieune, auoit de sorte lié  
 & ferré le col de son amy de peur de tomber,  
 que le nageur n'ayant ny force ny haleine, s'e-  
 toit desia enfoncé deux ou trois fois dans l'eau.  
 Les furuins donc tout aupres pour les secourir, &  
 prenant d'une main celuy qui ne scauoit na-  
 ger, ie le sousleuay vn peu, & donnant courage  
 à l'autre, il reprit force, & se voyant assisté de  
 moy me fit signe que son amy luy ostoit le  
 soufflé: qui fut cause que luy desserrant vn peu  
 la main, quoy qu'avec grande peine, il com-  
 mença de respirer, & parce que i'en osois guere  
 m'approcher d'eux de peur qu'ils ne me pris-  
 sent les bras ou les iambes, ie me tenois vn peu  
 à costé, & de fois à autre leur donnois du pied,  
 les poussant contre la terre. Dieu m'assista-il  
 bien que ie les mis en fin sur le bord. A mon  
 exemple tous mes compagnons en firent de  
 mesme, de sorte que nous en sauualmes plu-  
 sieurs, mais si mal menez de cette fortune qu'ils  
 demeuroident estendus sur le bord de la mer,  
 comme s'ils eussent esté morts. Et parce que  
 i'eus opinion que Dieu me commandoit d'a-  
 uoir particulièrement soing de ceux que i'a-  
 uois retirez du naufrage, apres auoir repris mes  
 habits ie les vins retrouver, & leur donnay  
 tout le secours qu'il me fut possible. Et la for-  
 tune voulut qu'apres auoir reietté vne partie  
 de l'eau qu'ils auoient aualée: ils commen-

çoient de se bien porter, & mêmes les femmes qui auoient esté plus en danger. L'obligation de ceux que nous auions retirez fut telle, qu'ils nous demanderent nos noms, & de quelles gens nous estions : & quand il m'ouïrent dire que ie pensois estre Segusien ou Forensien ! O Dieu s'escria l'un d'eux, ceux d'une telle contrée sont destinez pour nous r'appeller de la mort : Pour lors ie leur demanday pourquoy ils auoient cette opinion, voyant bien que le temps n'estoit pas propre, puis qu'ils estoient encores si estonnez du naufrage, qu'ils ne faisoient que soupirer, ioindre les mains, & rendre les yeux en haut, pour le regret de la perte qu'ils venoient de faire : & parce qu'ils estoient presque tous nuds, ie fus d'aduis qu'auant que de les emmener en la ville, il leur falloit chercher des habits pour les couvrir, n'estant pas honneste de les conduire autrement. Iesus vn de ceux qui eurent charge d'aller en la ville, ou nous trouuâmes tant de personnes, qui pitoyablement nous secoururent, que nous en eufmes de reste. Ils furent apres separez dans les meilleures maisons des Bourgeois, qui ayant compassion de leur accident les receurent humainement. Quant à moy, ie priay les deux amys que j'auois sauue, de se vouloir retirer avec moy, parce qu'ils me sembloient personnes de merite. Nous ne pouuons, dirent-ils, nous separer de ces deux

mmes que vous auez sauuées, parce que nous  
s auons en nostre charge, & ce vous ieroit  
aut-estre trop d'incommodité. Nullement  
ur dis-ie, pourueu que vous mesmes n'en  
ceuiez pour la petitesse du logis: au contraire  
me fera vne extresme satisfaction, si vous  
e voulez faire cette faueur. Ils me suiurent  
onc tous quatre: & parce que i'auois des amis  
ans la ville, qui estoient mieux logez que  
roy, ie les conduisis en la maison d'un riche  
ourgeois, avec lequel i'auois vne tres-estroit-  
familiarité; scachant bien qu'il l'auroit agrea-  
le, luy ayant desia veu faire plusieurs fois de  
es actions de liberalité, & de pitie enuers ceux  
ui poussez d'une mesme fortune, auoient fait  
aufrage contre cette playe. Ils y furent tres-  
ien receus & accommodez de tout ce qui  
eur estoit necessaire. Or, il faut que vous sca-  
chiez que c'estoient deux des principaux de  
Rome, dont l'un comme ie sceus depuis, s'ap-  
pelloit Vrface, & l'autre Olymbre: de sorte  
qu'incontinent ils renuoyèrent en leurs mai-  
sons, & eurent de l'argent, & plusieurs serui-  
teurs. Mais pour satisfaire à ce que ie vous ay  
promis, il faut que vous scachiez qu'attendant  
l'auoir responce de Rome, ces deux Cheua-  
liers ne pouuoient estre sans moy, & falloit que  
laissant bien souuent mes estudes, ie les accom-  
pagnasse par tous les endroits où la curiosité  
les attiroit, dont ie prenois beaucoup de plaisir;



parce que leur conuersation estoit forr douce & honnête. En fin desirant de sçauoir qui estoient ceux à qui i'auois rendu vn si bon office, vn soir que i'estois seul dans leur chambre (car les deux femmes se retiroient ordinairement dans la leur apres le repas) ie les suppliy de me dire pourquoy lors qu'ils auoient sceu que i'estois Segusiën, ils auoient dit que ceux de cette contrée estoient destinez pour les r'appeller de la mort. Le plus vieux prenant la parole me respondit ainsi.

---

# HISTOIRE

## D'EVDOXE, VALENTINIAN,

### ET VRSACE.

**V**ostre desir est trop iuste, courtois Siluandre (il auoit appris que ie m'appellois ainsi) pour ne luy pas satisfaire. Car il est tres-raisonnable que vous sçachiez à qui vous auez sauué la vie, & quelle est la condition de ceux qui vous ont tant d'obligation; Nous n'eussions tant demeuré à le vous dire, n'eust esté la crainte qu'estans recogneus: nous ne receussions du desplaisir de quelques ennemis secrets: nous vous prions donc de n'en faire point de sem-

[illegible]

Spécifier avec que Theodose le Grand Empereur Arcadius le Grand fils de ce grand Theodose eussent Empereur à Constantinople. Laquelle fille du Theodose Leonius Arcadius neores que son Dame ne fut pas de race royale, et fut mariée à la mort d'un Empereur, et ce que la beauté & la vertu estoient telles qu'elles la porroient bien encores eleuer à une plus haute dignité, s'ils s'en est trouué parmi les hommes. Theodose eut qu'une fille d'elie, & parce qu'il aimoit affectionnement la femme, il voulut que sa fille n'portat le nom. Elle fut donc appellée Euloxe, & comme si ce nom eust este fatal aux filles, comme Princesse dès ses premières années parvint à une telle beauté, qu'elle surpassa de beaucoup sa mere, & que chacun adouitoit que la nature ne pouuoit rien faire de plus beau, ny de plus parfait. En ce mesme temps Placidie ayant quelque mauuaise satisfaction de son frere Honorius s'estoit retirée en Constantinople vers son neveu Theodose, car elle estoit fille de Theodose le Grand, & sœur d'Arcadius : commençant avec elle ses enfans,

600 LA II.<sup>e</sup> PARTIE D'ASTREE,  
Valentinian & Honerique, & de fortune l'a-  
uois esté donné fort ieune enfant à Placidie,  
pour estre nourry avec son fils comme plu-  
sieurs autres de mesme aage, enfans des princi-  
paux Chenaliers & Senateurs de Rome & lors  
qu'elle quitta l'Italie i'auois pris vne si grande  
amitié à Valentinian & luy à moy, que l'on ne  
nous pouuoit separer.

Il aduint que l'Empereur Theodose ne  
voyant point d'enfant à son oncle Honorius,  
resolut de donner sa fille à Valentinian, & le  
faire Empereur d'Occident, apres la mort  
d'Honorius. La sage Placidie qui voyoit bien  
que c'estoit l'auantage de son fils, & le mieux  
quil uy pouuoit arriuer, luy commandoit d'or-  
dinaire de rechercher cette belle Princeesse: mais  
voyez que c'est que la contrainte en amour: ia-  
mais Valentinian ne peut aimer d'amour Eu-  
doxe, quoy que ce fust la plus belle Princeesse du  
monde. Toutesfois pour ne desplaire à la sage  
Placidie, ny à son Germain, desquels toute sa  
fortune dependoit, il se resolut de feindre & de  
dissimuler: si bien que chacun le creut estre ve-  
ritablement amoureux. Et pour ce sujet il fai-  
soit bien souuent des tournois, dans les Cirques  
& dans l'Hippodrome où la belle Eudoxe as-  
sistoit ordinairement, quoy qu'elle fust si ieune  
qu'il n'y eust pas grande apparence qu'elle  
deust prendre garde à l'amour. Et parce  
que i'estois nourry aupres de ce ieune Prince,

faut que ie confesse que tournant inconsidérément les yeux sur elle, i'en deuins de sorte amoureux, que depuis il m'a esté impossible de m'en retirer. Dois-je dire cette veue heureuse pour moy, qui m'a cousté tant de travaux & tant de soin? Mais comment le puis-je mettre en doute? puis que iamais personne ne fut plus heureux ayant conceu vn si genereux dessein, quelque peine & travail que la fortune m'ait enuoyé pour ce subject? Je deuins donc seruiteur de cette Princeesse, & si Valentinian entroit aux tournois, sous le nom feint de Cheualier de la belle Eudoxe, ie puis dire, que ie n'en faisois pas de mesme, estant de sorte espris de sa beauté & de sa vertu, que mon amour estoit incroyable pour l'age que nous auions tous deux.

En ce mesme temps il fut donné vne ieune fille des meilleures maison de Grece à la ieune Eudoxe, pour estre nourrie avec elle. Elle s'appelloit Isidore, & faut auoïer que hormis Eudoxe, il n'y auoit rien en la Cour qui la valust. Valentinian ne ietta pas les yeux plustost sur son visage, qu'il en deuint amoureux: Mais elle se trouua si soigneuse de son honneur & reputation, que connoissant bien cette affection, & que Valentinian ne la pouuoit espouser, pour les occasions que ie vous ay dict (car chacun scauoit la volonté de Theodose) elle ne voulut iamais souffrir sa recherche, s'en defendant au

commencement par les plus douces voyes  
 qu'elle peut: mais en fin la reiettant plus rigou-  
 reusement peut estre que la qualité de Valenti-  
 nian ne meritoit. Et quoy qu'il s'y voulust opi-  
 niastrer, si traitta-elle de sorte avec luy, qu'elle  
 le contraignit de s'en retirer en apparence, par-  
 ce qu'elle luy iura que s'il continuoit, elle le de-  
 clareroit à Theodose, & à Placidie. Ce ieune  
 Prince qui ne vouloit point desplaire à l'Empe-  
 reur ny à sa mere, cacha si bien ses desirs, que  
 personne ne s'en prist garde, qu'Eudoxe & moy,  
 comme ie vous diray. Cependant mon affectiō  
 alloit croissant sans que cette ieune Princesse  
 s'en apperceust. Tant que ma ieunesse fut telle  
 qu'il m'estoit permis de la voir sans soupçon, ja-  
 mais ie n'en perdis vne commodité, me rendant  
 si soigneux pres de sa personne, qu'elle estoit  
 contrainte de se seruir plus souuent de moy que  
 de nul autre de mes compagnons. Et quoy qu'en  
 ce temps-là ie ne sceusse presque que c'estoit  
 que l'Amour, si ne laissois-je d'auoir vn tres-  
 grand plaisir d'estre aupres d'elle, de la seruir,  
 d'en receuoir les commandemens, de baiser  
 (lors qu'elle me tendoit quelque chose) l'en-  
 droit que sa main auoit touché, ce qu'elle ne  
 voyoit point, ou si elle le voyoit, elle l'attribuoit  
 à ciuilité. Ia me souuiens qu'en ce temps-là,  
 elle se promenoit vn iour dans vne gallerie, où  
 il y auoit quantité de belles & rares peintures  
 qu'elle alloit considerant. Entre les autres elle

it vn Icare qui tout déplumé se laissoit choir  
ans la mer. Vrsace, me dit-elle (c'est ainsi  
ue l'on me nomme) qu'est-ce que signifient  
es plumes esparfes, & cét homme qui tombe  
en haut? C'est, luy dis-ie, Madame, vn ieune  
homme qui porté d'un genereux courage,  
ne voulut pas se contenter de voler si bas que  
son pere que vous voyez au dessus de luy: &  
parce que ses aisles estoient lointes avec de la  
chaleur, la chaleur du Soleil les fit relascher, & luy  
n'en estant plus soustenu fut contraint de tom-  
ber comme vous voyez. Vrayement me res-  
pondit-elle, il estoit bien inconsidéré. Mais  
luy repliquay-ie, il auoit vn courage bien gene-  
reux. A quoy luy s'uruit-il, me dit-elle, puis qu'il  
ne le peust garantir de la mort? La mort, luy res-  
pondis-ie, est peu de chose quand elle laisse vne  
si belle memoire de nous. Et quoy, me dit-elle,  
vous loüiez cette action? Je la loüe de sorte, luy  
dis-ie, Madame, que ie ne refuseray iamais la  
mort, pour vne semblable gloire. Elle pouuoit  
auoir douze ans, & moy quinze ou seize: aage  
peu capable encores de ressentir les traicts d'A-  
mour: & toutesfois ie n'en estois pas exempt:  
mais j'auois si peu de hardiesse que ie n'auois  
osé luy en rien descourir. Et moy, me dit-elle,  
vous estimez donc bien peu vostre vie? C'est  
sans doute, Madame, luy dis-ie, qu'il y a plu-  
sieurs choses que j'estime beaucoup plus. Et  
lesquelles entr'autres, adjousta-elle, car il me

semble que quand nous ne sommes plus, tout le reste ne nous touche gueres : l'honneur, & l'Amour, luy respondis-ie. Et qu'est-ce que l'honneur, me dit-elle ? C'est opinion, repliquay-ie, que nous laissons de nous & de nostre courage. Et l'Amour, c'est vn desir de posseder quelque chose de grand & de merite. Et c'est pourquoy, Madame, ie ne ferois iamais difficulté de mourir en vne genereuse action, ny en vous faisant seruice, en la premiere pour la gloire qui m'en demeureroit, en la derniere pour l'affection que ie vous porte.

Et comment, me dit-elle tout enfant, vous auez donc de l'Amour pour moy ? A quoy l'avez-vous reconnu ? Aux effects, luy respondis-ie : car quand ie ne vous vois point, ie brulle de desir de vous voir : Quand ie vous vois, ie meurs de regret de ne vous voir pas assez. Et comment, me dit-elle, vous est suruenue ceste maladie, & qui en a esté cause ? vos perfections Madame, luy dis-ie, & vos beautez m'ont fait ce mal, par la longue demeure que i'ay fait pres de vous. Si i'estois en vostre place, me respondit-elle, ie voudrois y demeurer le moins que ie pourrois : Mais n'y a-t'il point de remede pour guerir ce mal ? Si a, luy dis-ie, si vous vouliez m'aymer autant que ie vous ayme. Comment, dit-elle soudain, en se tournant vers moy, que ie brulasse quand ie ne vous verrois point ? En ma foy, Vrsace, cherchez quelqu'autre recepte,

pour celle-là, ie ne la puis pas faire. Je  
 fois quelquesfois bruslée le doigt, mais c'est  
 douleur insupportable, & n'attendez point,  
 Et dis-ie encor vn coup, d'estre soulagé de  
 par ce moyen: ie n'osay repliquer, par-  
 ce qu'en la gallerie il y auoit plusieurs Dames  
 Cheualiers, qui discouroient ensemble,  
 toutesfois prendre garde à nous, quoy  
 ils y fussent pour accompagner cette ieune  
 Princeesse, mais son enfance & ma ieunes-  
 se nous permettoient d'estre ensemble sans  
 pçon, encore que ie ne le pensasse pas  
 si.

Depuis elle deuint bien plus sçauante lors  
 que l'aage luy enseigna la resolution des doutes  
 elle me souloit faire en son enfance, & en  
 mesme temps, ie deuins aussi beaucoup plus  
 amoureux que ie ne soulois estre. Valentinian  
 i auoit dessein sur la belle Isidore faisoit le  
 souuent qu'il pouuoit des tournois, parce  
 estant fort adroit, il luy sembloit que c'e-  
 toit vn bon moyen pour acquerir les bonnes  
 graces de cette sage fille, feignant toutesfois  
 que ce fut pour la belle Eudoxe. Et parce qu'il  
 estoit ordinairement de ceux de son aage, &  
 s'il n'y auoit difference entre luy & moy, que  
 de deux ou trois ans qu'il pouuoit auoir plus  
 que moy, j'estois presque tousiours de sa par-  
 tie. Et me sembloit que la fortune me voulut  
 auoriser, me faisant emporter bien souuent



Le prix, que tousiours feignant que ce fut à cause de Valentinian, ie portois à Eudoxe : & lors qu'en le receuant, elle me permettoit de luy baïser la main ; O que i'estimois toutes les peines que i'auois euës, le reste du iour bien employées ! Le viuois toutesfois avec tant de discretion qu'elle ne pouuoit s'en offencer : encores qu'elle eust quelque memoire des discours que ie luy auois tenu : car pensant que ce furent des imprudences de l'enfance, elle auoit opinion que l'aage m'a fait reconnoistre ce que ie luy deuoïs. La premiere fois qu'elle soupçonna le contraire, ce fut vn iour qu'elle s'estroit allée promener de l'autre costé du traict dans les iardins de l'Empereur. Apres s'estre longuement promenée, elle s'endormit sous vn frais ombrage dans le giron d'Isidore : nous estions quantité de ieunes Cheualiers à l'entrée du cabinet, qui discourions, lors qu'une Abeille se vint poser sur sa leure, & apres l'auoir succée quelque temps, la piqua bien fort : la douleur l'esueilla en sursaut, & portant la main sur la piqueure, se pleignit du peu de soin qu'Isidore auoit d'elle. Valentinian qui se promenoit par le iardin, accourut au cry qu'elle auoit fait, & voyant qu'elle blasmoit Isidore afin de repaïrer la faute qu'elle auoit faite, il luy dit, que i'auois vne recette qui la guariroit incontinent : & qu'il en auoit bien souuent veu l'experience sur plusieurs, mais particulièrement sur luy, depuis

deux iours. Et que faut-il faire, luy dit-elle? il dit,  
 espondit Valentinian, quelque parole sur le mal  
 & soudain la douleur cesse. Et lors me deman-  
 ant s'il estoit vray, ie luy dis qu'ouy, & que ius-  
 ques en ce temps-là ie n'en auois point failly, &  
 ue ie ne pēsois pas que la fortuneme fut moins  
 auorable pour elle que pour tous les autres. Elle  
 se fâchoit fort que i'approchasse ma bouche si-  
 res de la sienne, & en me presentât la main me  
 commanda que i'essayasse dessus. Je luy mers la  
 bouche contre, & soufflant vn peu i'approchay  
 mes levres iusques à la peau, & la pressay douce-  
 ment: O Siluandre, quel commencement fut ce-  
 luy-cy! Elle retire la main, & me dit que c'estoit  
 vaiser, & non pas vne recette, & ne voulut  
 point le permettre, mais la douleur qui l'a pres-  
 soit, la contraignait en fin de me dire que ie l'ap-  
 prissse à Isidore, & qu'elle la luy feroit. Je fus  
 bien combattu, car ie desirois fort d'estre ac-  
 cepté qui approcheroit auprès de ses belles levres,  
 toutes-fois i'estois bien marry du mal qu'elle  
 souffroit. Amour me conseilla de dire d'autres  
 paroles à Isidore, afin que ne la trouuant pas  
 bonne, elle fut contrainte de recourir à moy.  
 Et mon dessein réussit comme ie l'auois propo-  
 sé, parce qu'ayant murmuré en vain mes faulces  
 paroles, & faict toutes les autres ceremonies,  
 la douleur ne cessa point. Dont Valentinian se  
 reueillant, pensez-vous, luy dit-il, ma Maistres-  
 se, que chacun soy propre à cette recette? Le

vous iure que ie l'ay esprenuë, & que si elle ne vous profite, c'est qu'Isidore y oublie quelque chose, & à ce mot ressortant du cabinet emmena avec luy tous les Cheualiers. La douleur augmentoit, & la levre commençoit d'enfler, lors que se tournant vers moy, par vostre foy, dit-elle, Vrsace, la recette est-elle bonne? Je vous iure, luy dis-je, Madame, par l'honneur que ie vous dois, que ie ne la vis iamais manquer, & suis si martyr qu'Isidore ne l'ait sceu faire, que ie n'ay iamais désiré d'estre fille qu'à ce coup pour vous rédre ce service. Isidore prenant la parole. Je ne sçay, dit-elle, Madame, quelle difficulté vous en faites; mais si vous voyez comme la bouche vous grossit, vous ne voudriez pour quoy que ce fust que le mal passast plus outre. Mais, dittes-moy, Vrsace, reprit Eudoxe, demeuretez-vous long-temps à faire vostre recette? Le moins que ie pourray, luy dis-je, Madame, & lors m'approchant d'elle, elle se retira à l'endroit le plus obscur du cabinet, comme ayant honte d'estre veüe, & permit forcée de la douleur que ie fisse mon enchantement.

Fut-il iamais forcier plus heureux que moy? Je dis donc les paroles sur la levre: mais quand ie la pris entre les miennes, & qu'en sucçant ie la pressay vn peu; i'aduoy que si quelqu'un eust peu mourir de douceur, qu'Vrsace ne seroit plus. Elle se retire toute rouge de honte;  
Voilà

Voilà, dit-elle, la plus importune recette qui fut jamais. Mais, Madame, luy dit Isidore, vous a-  
elle soulagée? Il me semble, répondit-elle, que  
y recognois quelque amercœur. Vostre dou-  
leur, luy dis-je, se passera bien tost, mais i'en au-  
ray tout le mal. Comment, mē dit-elle, vous  
guerez mon mal. Ouy, Madame, luy respōdis-je,  
es conditions de cette recette sont telles que  
celuy qui guérit autruy de cette sorte, en souf-  
fre la douleur. Elle qui ne l'entendoit pas, ou  
pour le moins feignoit de ne l'entendre ainsi  
que ie disois: Vrayement Vrsace, me dit-elle, ie  
vous suis trop obligée de m'avoir voulu guérir  
en prenant mon mal. Madame, luy dis-je, si ie  
pouvois aussi bien rendre mien tout celuy que  
vous devez jamais avoir, soyez certaine que  
vous n'en ressentiriez jamais. Mais, dit Isido-  
re en souffrant, si vous aviez autant de bonne  
volonté, Madame, pour luy qu'il en a pour  
vous, il faudroit qu'à cette heure vous luy fissiez  
la mesme recette pour le guérir du mal qu'il  
a pour vous. J'ayme mieux répondit Eudo-  
re, luy estre redevable en cecy, que s'il me l'e-  
stoit, & puis ce seroit tousiours à recommen-  
cer, car il est trop courtois Chevalier, pour  
ne laisser avec le mal qu'il me pourroit offer.  
Il est vray, Madame, adioustay-je, & puis mon  
mal n'est plus en la levre, il est passé au cœur,  
elle entendit bien ce que ie voulois dire, quoy  
qu'elle fit semblant de ne l'avoir point ouy, &

900 LA II. PARTIE D'ASTREE.  
sans Isidore qui estoit trop pres de nous, ie luy  
en eusse bien dit dauantage. Ie me contentay  
donc de ceste ouerture pour ce premier coup.  
Et depuis ie fis tels vers sur cette picqueure.

---

## S O N N E T.

D'une mousche sur les lèvres de sa  
Dame endormie.

**C**ependant que Madame à l'ombre se repose,  
Et trompe du Soleil la trop aspre chaleur,  
Un petit animal volant de fleur en fleur,  
Les douceurs va cherchant dont le miel se compose.

De fortune sa lèvre estant à moitié close,  
La fleur representoit la plus vine en couleur,  
Lors que cet animal, la voyant par malheur,  
Y vole, & la suçant pensa sucer la rose.

Ah! trop sage au faillir, trop heureux à l'oser,  
Puis qu'à toute hardiesse on n'a sçeu refuser,  
Ce qu'on nie aux desirs dont mon ame s'allume.

Mais ceste mousche, Amour, ravit tout nostre bien,  
Que nous reste-t'il plus, puis qu'elle a rendu sien,  
Le miel dont s'addoucit toute nostre amertume?

Je serois ennuyeux, ô courtois Siluandre, si ie vous racontois par le menu le commencement de mon progrès de son affection : Je vous diray doncques seulement ce qui sera plus necessaire ie vous sçachiez. Amour me rendit en fin si ardy, que ie me resolus de luy declarer tout auertemēt ce que ie ressentois pour elle. Je deueuray long-temps à disputer en moy-mesme, ce seroit de bouche ou par l'escriture : en fin cōcluds qu'il valloit mieux le luy dire, que de luy faire lire, parce que i'auois de lōg-temps appris qu'il faut faire demander par quelque autre ce que l'on ne veut pas obtenir. Outre ce que ie preuoyois bien que la difficulté ne seroit pas petite de luy faire receuoir de mes lettres, mais, ô Dieux, combien de fois ayant fait cette resolution m'en reuins-ie en mon logis, sans y auoir rien aduance. Le Ciel en fin, qui sembloit en ce temps de vouloir fauoriser mon dessein, m'en donna vne telle commodité.

Il ne faut, comme ie vous ay dit, que passer le Bosphore, pour aller aux iardins de l'Empereur, tuez toutesfois en Asie, en vn lieu nommé Calcedoine, qui est si pres de Constantinople, qu'on peut ouyr la voix d'vn homme d'vn lieu l'autre. Eudoxe s'alloit promener fort souuent en ces iardins, & toutes les fois qu'il m'estoit permis, ie l'y accompagnois avec tant de soing de luy faire quelque seruice, que quād ce n'eust esté que de luy amasser vne fleur en tout vn

iour, i'estois fort content de ma iournée, ayant appris des long-temps, qu'en amour les petits seruites, s'ils sont en grand nombre font plus d'effect que ceux qui sont d'importance, & qui arriuent rarement, parce qu'à ceux-cy ont est obligé, si l'on ne veut estre estimé ennemy plustost qu'ammy : mais il n'y a rien qui nous pousse aux autres que la seule affection. l'estois donc d'ordinaire avec elle, & me rendois si soigneux qu'elle n'auoit pas vne de ses filles, qui fut plus prompte à tous ses petits messages que i'estois. Il aduint qu'un iour Valentinian l'auoit finie en ce lieu à cause d'Isidore, & parce qu'elle ayroit fort à se promener, & qu'Isidore se trouuoit vn peu lasse, elles se separerent. Eudoxe continua le promenoir, & Isidore entra dans vn cabinet, où elle trouua des sieges rehaussez de gazons, & couuers de quelques aïx. Elle n'y eust pas demeuré long-temps que Valentinian, qui estoit pour lors avec Eudoxe, feignant d'estre las, s'alla asseoir dans le mesme cabinet, Isidore en voulut ressortir, mais il l'a retint par sa robe: Eudoxe qui s'en prit garde, ne peut s'empescher de souffrir en me regardant, & me semblant que c'estoit vne tresbonne occasion pour commécer mon dessein, ie ne la voulus perdre: Je me souffris donc, cōme elle, & plie les espaulles, me tournant de l'autre costé, & alors me demanda que i'auois à souffrir, le luy respondis tout franchement, que c'estoit de voir que Va-

Valentinian la quittaſt pour aller vers Iſidore. Et  
 uoy, me dit-elle, Vrface, n'en feriez-vous pas  
 le meſme: Moy, madame, luydis-ie auriez-vous  
 en opinion que i'euffe ſi peu de iugemēt: vous  
 deuriez faire, me dit-elle, puis qu'il y a plus  
 apparence qu'elle doive eſtre ſervie de vous  
 ie de Valentinian. Je ſçay bien, luydis-ie, ma-  
 dame, que la condition d'Iſidore & de moy, m'y  
 auroit pluſtoſt conuiſer, mais i'auoüe que i'ay-  
 me mieux faire vne contraire faute à celle de  
 Valentinian. Comment l'entendez-vous, reſ-  
 pondit-elle: Je veux dire, continuay-ie, que plu-  
 ſt que de ſervir quelque choſe d'egal à moy,  
 comme Iſidore, i'ayme mieux mourir d'amour,  
 pour ce qui eſt par deſſus moy, cōme vous. Cō-  
 me moy: reprit incontinent Eudoxe, & que pen-  
 ſez-vous dire, Vrface: Je pēſe dire, madame, luy  
 ſpondis-ie, que i'ayme mieux mourir en vous  
 ſervant, que de viure aymé d'Iſidore, & que la  
 grande inegalité qui eſt entre nous, ne m'a ſceu  
 aſſeſcher que ie n'aye eu cettē volōté, depuis  
 iour qu'il me fut permis de vous voir. Je crois  
 e dit la Princeſſe, que vous eſtes hors de vous  
 eſme, de me tenir ces propos. Ne croyez  
 point, luydis-ie, Madame, ie ne parlay iamais  
 avec plus de verité, ny avec vn plus ſain iu-  
 gement. Elle demeura ferme, & me regarda en-  
 les yeux, & puis me dit, Eſt-ce à bon eſ-  
 ſent, ou par ieu, que vous me tenez ce langage:  
 ſervie, Madame, repliquay-ie, par le ſervice



que ie vous doy, que ie ne proferay iamais paroles plus veritables, ny d'une volonté plus résolue, que celles que vous venez d'ouyr, & de plus, que cette extrême affection, dont ie vous parle, ne changera iamais, quelque traitement que ie reçoive de vous. Je suis marrie, me dit-elle, Vrsace, de vostre folie, parce que la longue nourriture que vous auez eue de l'Empereur mon pere, m'obligeoit de vous voir, & de me feruir de vous d'une meilleure volonté, que de plusieurs autres, dont les merites ne pouuoient égaler les vostres. Mais puis que vostre outrecuidance a passé toutes les bornes de la raison, & vous a osté la cognoissance de ce que vous me devez, ressouvenez-vous, que s'il vous aduient iamais de me parler de cette sorte, ie vous feray repétir de vostre temerité, & que l'Empereur & Valentinian en seront aduertis. Madame, luy respondis-je, si ie ne craignois que ceux qui sont en ce iardin, s'apperceussent de ce que ie vous dis, ie me ieterois à vos genoux, pour vous mander pardon de l'offence que ie vous ay faite, mais estant reuenu de cette considération, ayez agreable la volonté que j'en ay, & me permettez de vous dire, que les menaces que vous me faites, pourroient auoir quelque force sur moy, si c'estoit de la volonté, que cette affection fut née, mais puis que c'est le Ciel qui m'y force, n'espérez que la crainte de l'Empereur, ay la considération de Valentinian m'en diuer-

sent iamais. Il est vray que ie puis bien me taire, & mourir d'amour pour la belle Eudoxe. Et pour preuue de cela, & afin de ne vous ennuyer mais des fascheuses paroles qui vous ont offensee, ie vous iure par le très-humble seruice que ie vous dois, de ne vous en parler iamais. Mais ressouuenez-vous que toutes les fois que m'approcheray de vous, & que ie vous diray, bon iour, Madame, ou que seulement ie vous diray la reuerence, ce sera à dire, le meurs d'amour pour vous, Madame, & vous n'aurez iamais vn plus fidele seruiteur que moy. Et quand prendray congé, & qu'en vous saluant ie vous donneray le bon soir, & me retireray, ce sera autant que si ie vous disois: Iusques à quand oronnerez-vous que ie sois miserable, & combien encore durera vostre rigueur? Et pour commencer, luy dis-ie froidement, vous me permettez de prendre congé de vous, & de vous donner le bon soir. Et à ce mot, ie fis vne grande reuerence, & me retiray, de peur qu'elle ne defendit encores ces deux paroles, & toutefois ie pris garde qu'elle se tourna de l'autre costé en soufrian. Ce qui ne me donna point ne petite esperance.

Or, gentil estranger, ie vesquis depuis ce iour le cette sorte avec elle, ne luy faisant iamais semblant de tout ce qui s'estoit passé, sinon par le bon iour, & le bon soir, ausquels quand elle n'estoit point veüe, elle respondoit le plus sou-

uent en branlant la teste, comme si elle se fust  
encores offensée de ce souuenir que ie luy don-  
nois. Plus de six mois s'escoulerent que ie con-  
tinuay tousiours de mesme façon, & qu'elle  
aussi s'opiniastroit de ne point receuoir mon af-  
fection. En fin ie vainquis, mais aussi qu'est-ce  
que ne peut le seruice & la perseuerance d'un  
amant auisé? Vn matin que Valentinian la con-  
duisoit au Temple, ie m'auançay, & luy faisant  
vne grande reuerence, ie luy dis, Bon iour, Ma-  
dame. Elle alors en souffrant, & se tournant vers  
moy. Vos bons iours, Vrsace, me dit-elle, sont  
receus de bon cœur. O Dieux, pourrois-je dire  
quel fut le contentement que ie receus, ie pro-  
teste, que iamais ie n'esperay d'estre si heureux,  
& moins en ce temps-là que l'on parloit du ma-  
riage de Valentinian & d'elle, & toutesfois i'ap-  
pris depuis, que ce que ie croyois la deuoir  
esloigner de moy, fut ce qui me l'obligea dau-  
tage, parce que voyant que l'affection qu'il por-  
toit à Isidore s'augmentoit, & que celle qu'il  
luy faisoit paroistre, n'estoit que pour complai-  
re à l'Empereur; elle se resolut de ne l'aymer  
aussi que pour estre femme d'un Empereur, &  
de faire estat de mon seruice, comme Valenti-  
nian de l'affection qu'il portoit à Isidore. Je  
sceus cette resolution peu apres, car dès la pre-  
miere occasion qui se presenta, elle me dit, que  
mon opiniastrerie, & l'affection de Valentinian  
enuers Isidore, l'auoit vaincue, & que si ie

continuois de viure avec la mesme discretion, elle continueroit aussi de me vouloir du bien. Depuis ce iour elle permit qu'en particulier ie nommassé ma Princesse, & elle m'appelloit mon Cheualier. Iugez Siluandre, s'il y auoit homme au monde plus heureux que moy. Car Audoxe estoit l'une des plus belles Princesses du monde, en l'aage de dix-sept ou dix-huict ans, & qui ne faisoit paroistre d'aimer personne que moy.

Cependant que nous viuions de cette sorte, Honorius, qui auoit espousé la fille de Stilicon, mourut sans enfans, & parce qu'un Romain nommé Iean, son premier Secrétaire, s'estoit fait eslire Empereur, par le moyen de Castinus, & de *Ætius*, l'Empereur Theodose qui auoit fait dessein de faire Empereur d'Occident son cousin Valentinian, l'y voulut ehuoyer avec sa sœur Placidie. Je fis semblant de la vouloir suivre en ce voyage: mais en effect ie ne desirois rien plus que de demeurer pour la garde d'Euloxe. Car encor que le desir de la gloire m'attirast en Italie, l'amour me retenoit en Constantinople, avec des liens qui n'estoient pas foibles, parce que cette belle Princesse se laissa aller outre son dessein, de telle sorte à l'amitié qu'elle m'auoit promise, qu'en fin elle n'auoit pas moins d'affection pour moy, que i'en auois pour elle: ie croy bien qu'elle y fut trompée, & qu'au commencement elle ne créut iamais d'en.

venir si auant, mais ie pense, sans mentir, que l'Amour a beaucoup de ressemblance avec la mort, & que comme on ne peut mourir à moitié, que de mesme on ne sçauroit aimer à demy. Et lors que i'estois plus en peine de trouuer vne bonne excuse, l'Empereur receut des nouuelles que quelques ennemis avec vn nombre infiny de personnes le venoient attaquer du costé de Constantinople : Ces nouuelles conuièrent plusieurs de demeurer, qui autrement eussent esté contraincts pour leur deuoir, de s'en aller sous la charge d'Artabure, qui conduisoit vne forte armée par mer, ayant avec luy Aspar son fils, très-vaillant & heureux Capitaine, comme il fit bien paroistre en la prise de Iean dans Rauenne, & en la deliurée de son pere. Encore que ie ne fusse point ialoux de Valentinian, quoy qu'Eudoxe luy fit paroistre de la bonne volonté, sçachant assez que ce n'estoit que pour complaire à Theodose, & pour estre Imperatrice; si est-ce qu'ayant appris de longue main, que la doute qu'on fait paroistre de n'estre pas assez aimé, couuient les Dames à nous en donner plus de connoissance, & qu'aussi feindre de la ialousie leur donne bien souuēt occasion de redoubler leurs faueurs, ie fis semblant d'estre vn peu ialoux de Valentinian, & de me resiouyr de son depart, & ie fis des vers sur ce sujet que chantay deuant elle, à la premiere occasion qui se presenta : ils estoient tels.

S O N N E T.

Sur le départ d'un Rival.

**I** Amais contre les rocs tant de flots amassez,  
 Estant de courroux, n'ont blanchy les riu-  
 ges:  
 Jamais les blancs conuerts n'ont veu tant de nau-  
 frages:  
 Que cét esloignement m'a d'ennuis effacez.

Bien-heureux souuenirs de mes soupçons passez,  
 Maintenant de mon heur assurez, témoignages,  
 Qu'il est doux au nocher apres de grands orages,  
 De voir dedans un port ses Nauires cassez!

Blessé de froide peur dedans la fantasie,  
 J'ay tremblé mille fois atteint de ialousie,  
 Mais en fin son despart m'a rendu du tout sain.

Heureux esloignement, puisses-tu tousiours estre,  
 Ou bien s'il s'en reuiant, Amour fay luy paroistre,  
 Qu'à son dam il partit, & qu'il retourne en vain.

Je ne vous diray point en ce lieu quel fut le  
 voyage de Valentinian, car vous le pouuez  
 auoir entendu par plusieurs, tant y a qu'apres  
 auoir mis tel ordre aux affaires d'Occidet, qu'il

iugea estre à propos, il reuint en Constantinople, où il fut receu par Theodose, comme si c'eust esté son fils, & soudain à la sollicitation de Placidie, qui estoit demeurée au gouuernement d'Italie, le mariage de la belle Eudoxe fut conclud avec luy. Seroit-il bien possible, que ie vous puisse raconter ce que ie ressentis en cette occasion? Je ne le croy pas, car ie fus de sorte cōbattu de la crainte & du regret, que sans Eudoxe, il est certain que ie ne l'eusse pū supporter. Mais elle qui estoit sage & prudente, encor que de son costé elle fut fort affligée de se voir entre les mains d'une personne qu'elle n'aimoit point, si surmonta-t'elle ce desplaisir avec la resolution. Et parce qu'elle voyoit bien en quelle peine ie viuois, elle me donna commodité de parler à elle dans son cabinet, sans qu'autre y fut qu'Isidore, en qui elle se fioit infinimēt. Elle estoit assise sur vn petit liēt, & ie me mis sur vn genoüil deuant elle, ayant deffous quelques carreaux qu'elle m'auoit fait apporter: & parce que rauy de contentement ie ne faisois que la contempler, & luy baïser la main qu'elle m'auoit permis de luy prendre, apres m'auoir considéré quelque temps, elle me parla de cette sorte. Et bien mon Cheualier, vous plaindrez vous toute vostre vie de moy, & serez-vous tousiours en doute de l'amitié que ie vous porte? Ma belle Princeſſe, luy dis-je, si ie n'auois accoustumé de recevoir de vous plus de fa-

neurs que ie n'en merite, vous auriez quelque raison de me faire cette demande à cette heure que ie reçois celle-cy, qui véritablement est telle que ie ne puis la redire. Mais pourquoy ne me permettez-vous de me plaindre de la fortune, qui m'ayant montré le bien qu'elle me pouvoit donner, l'ordonne toutesfois à vn autre de qui l'affection le merite aussi peu que la mienne pourroit estre digne de l'obtenir si elle le pouvoit estre par vne extrême Amour? Mon Cheualier, me respondit-elle, vivez content & assuré de ce que ie vous vay dire. Tout ce qu'une extrême affection peut obtenir de moy, sachez qu'Vrface le possède, & ce que vous regrettez qui soit à vn autre, croysz moy, mon Cheualier que c'est ce qui se doit donner par deuoir, & non point par Amour, & cela estant, quelle raison auez-vous de vous plaindre de la fortune? La raison que i'en ay, repliquay-ie, est aussi grande que l'obligation en quoy vous me mettez par cette assurance. Pourquoy, ma Princeesse, ne me plaindray-ie pas d'elle qui ayant voulu favoriser mon affection, m'a toutesfois privé de ce qui seul me pouvoit faire paruenir au bien que ie desirois? Ah mon Cheualier, me dit-elle, vous m'offencez. Comment? vous ne m'auiez aimée que pour auoir de moy ce que mon deuoir vous refuse? Et quelle m'auiez-vous estimée? & comment m'auiez-vous peu aimer si vous m'auiez eue en si mauuais



opinion: Je ne puis luy répondre voyant comme elle le prenoit, mais avec vn grand sospir ie m'abouchay sur son gyton, tenant sa main contre ma bouche. Elle qui recogneut bien ma peine, me mit l'autre main sur la teste, & passoit les doigts dans mes cheueux, & sans me dire mot sembloit d'attendre ce que ie luy respondrois. En fin me leuant ie luy respondis. I'aduouë, ma belle Princesse, que ie vous ayme plus que vous ne voulez, & plus encor que la raison ne veut, mais qui pourroit vous aimer moins que cela? Je confesse qu'il n'y a raison ny deuoir qui puisse mesurer la grandeur de mon affection, & si ie vous offense en cela, pardonnez-moy en considerant que ce seroit profaner vostre beauté que de l'aimer moins, & plaignez moy, qui ayant eu tant de courage me suis trouué avec si peu de merite. Et toutesfois vostre bonne volonté pourroit suppléer à ce defaut, si l'amour auoit vn peu plus de force en vous. Je ne vous entens point, me dit-elle, & ne sçay en quoy vous voudriez que mon Amour eust plus de force. O Dieu, repliquay-ie, qu'il sera bien malaisé que mes paroles vous fassent entendre à mon aduantage, ce que l'Amour ne vous a peu faire conceuoir! Je veux dire, ma Princesse, que si l'Amour auoit plus de puissance sur vous, ce deuoir que vous m'opposez en auroit beaucoup moins, & que ce trop heureux *Valentinian* possederait ce qu'il recherche, &

y ce que ie desire. Ah ! mon Cheualier, res-  
 ndit-elle, avec vn grand soupir, si vous sca-  
 z ce que ie ressens en mon ame, & quelle  
 la contrainte que ie me fais ; vous croiriez  
 n qu'Amour a toute la puissance sur moy  
 il peut auoir sur vn cœur. Mais si ie vous  
 use quelque tesmoignage de cette puissâce,  
 louenez-vous quelle ie suis née, & à quelles  
 x ma naissance m'oblige. Si la fortune m'a-  
 it fait naistre d'vn Leontin Athenien com-  
 ma mere, ie pourrois disposer de moy, aus-  
 ien que de mon affection, mais estant fille  
 n Empereur Theodose, petite fille d'vn  
 pereur Arcadius, & ayant pour Bisayeul  
 eodose le Grand, ne voyez-vous pas que  
 te naissance m'astraint pour ne leur point  
 re de honte, à laisser la disposition de mon  
 rps à ceux qui me l'ont donné ? C'est vn tri-  
 t de l'humanité que de ne voir iamais ça bas  
 ose qui soit entierement accomplie : les gran-  
 urs & les Empires trainent inseparablement  
 te contrainte que iamais on ne s'apparie-  
 e par raison d'Estat, ny vous ny moy ne  
 yons rien de nouveau, il y a long-temps  
 e nous auons preueu qu'il nous aduiendroit  
 que nous ressentons, & quand ie tournay  
 yeux sur vous, & que ie vous aymay, ce  
 t avec cette resolution que Valentinian fe-  
 it mon mary. Je m'assure que vous auez  
 nsé la mesme chose, dès le premier iour que

vous fistes dessein de m'aymer, & qu'est-ce donc qui vous afflige maintenant, & quel accident voyez-vous que vous deuez dire inopine? Ces mots me toucherent si viuement, fut pour voit vne si grande resolution que i'accusois de peu d'amitié, fut pour pēser qu'un autre la posséderoit, qu'il me fut impossible de luy permettre de parler d'auantage sans l'interrompre. Vous croyez donc, luy dis-je, Madame, que ce soit aimer que de retenir ces considerations: vous auez opinion que la vraye amour puisse estre subiecte aux loix du deuoir? O Dieux, que vous & moy sommes trompez! vous qui auez creu d'aimer, & moy qui ay pensē d'estre aimé de vous? Et là m'arrestant vn peu, ie repris de cette sorte, lors que ie vis qu'elle vouloit prendre la parole. Les loix d'Amour, Madame, sont bien differents de celles que vous vous proposez, & si vous voulez connoistre, qu'elles elles sont, lisez les en moy, & vous verrez que comme l'inegalité qui est entre nous ne m'a peu empêcher d'esleuer les yeux à ma belle Princesse, de mesme ne nous doit-elle diuertir de baïsser les vostres vers vostre Cheualier, n'y ayant pas plus de difference de vous à moy, que de moy à vous. Et quant à ce que vous m'alleguez de nostre naissance, puis qu'elle est telle querien ne vous peut releuer par dessus ce que vous estes, pourquoy au lieu de tourner vos yeux sur la grandeur, qui ne vous  
peut

peut estre augmentee, ne les iettez-vous sur vostre contentement, afin que comme vous estes de vostre naissance la plus grande Princesse du monde, vous soyiez aussi par vostre choix la plus contente Princesse qui fut iamais : Vous dittes que ie commençay de vous servir avec cette opinion, que Valentinian seroit vostre mary. Ah, Madame ! i'aduoue, que quand ie commençay de me donner à vous, i'eus cette creance que ie le pourrois supporter, mais si depuis mon affection est tellement creuë, qu'il m'est impossible d'y penser sans perdre incontinent toute resolution, que-pourrez-vous m'opposer que la foiblesse de vostre amitié qui ne s'est point augmentee depuis le premier iour qu'elle prist naissance ? Comment, ma belle Princesse, vous refuserez des faueurs à mon affection que vous accorderiez à vne personne qui ne vous aime point ? Vous consentirez que ces beautez, qui sans plus doiuent estre la recompense, & la felicité d'une parfaite Amour, soient possedees par celuy qui les desdaigne, ou ne les recognoist pas : comment souffrirez vous ces caresses ? & comment ne regretterez-vous point la peine & le cruel desplaisir de vostre Cheualier ? Isidore qui oyoit vne partie de nos discours, & qui desiroit infiniment de nous y favoriser, non pas pour amitié qu'elle me portast, ou pour la volonté qu'elle eust de tenir la main à sèblables recherches, mais pour l'espoir

rance qu'elle auoit que cette affection pourroit passer si outre que peut estre elle romproit le mariage de Valentinian, & d'Eudoxe, afin de nous donner plus de commodité de parler ensemble ; peu à peu se retira dans vn arriere cabinet, où en fin elle s'endormir : ie m'en apperceus incontinent, encore que i'eusse le dos tourné contre elle, parce que passant deuant les flambeaux qui estoient sur la table derriere nous, ie vis son ombre contre la muraille, qui me fit remarquer qu'elle s'en alloit. La Princesse qui s'estoit appuyee du coude contre le cheuet du liçt, & qui auoit la teste sur la main ne s'en prit point garde, estant si attentive à ce que ie luy disois que malaisement l'eust elle peu voir, encore qu'elle eust passé pardeuant ses yeux. Et parce que mes dernieres paroles la toucherent fort viuement, elle demeura quelque temps sans me respondre, baissant les yeux contre terre, en fin sans se remuer, apres vn grand soupir : Ah, mon Cheualier, me dit elle ! que vos paroles me percent l'ame cruellement, & que les choses que vous me presentez, me sont difficiles à supporter, mais que puis-je faire ? que puis ie deuenir ? si ie n'espouse Valentinian, que sera-ce que de moy ? & si ie l'espouse, ô Dieu, à quel supplice me vois-je destinee ! Je vis à ces dernieres paroles que les larmes luy couloient le long du visage, & qu'elle s'estoit teue, pour ne pouuoir parler de peur

que les souspirs ne se messassent & sortissent au lieu de la voix. Ces pleurs m'esmeurent de pitié, mais ils ne me donnerent pas vne petite assurance, & n'augmenterent peu mon courage. Ie vous confesse, gentil Siluandre, que ie n'eusse iamais esperé de reduire cette Princeesse en cest estat, mais voyant plus d'amour en elle que ie n'eusse creu, ie pris plus de hardiesse que i'eusse iamais pensé. Ie m'approche donc d'elle vn peu plus que ie n'estois, & feignant de luy soustenir la teste contre mon espaule, ma bouche se rencontra iniustement à l'endroit de ses yeux: au commencement ie n'olois les baiser, & faisois semblant que c'estoit par mesgarde, mais voyant qu'elle n'en disoit rien, peu à peu, ie descendis plus bas & rencontray sa bouche, qu'elle retint longuement sur la mienne, & parce qu'elle ne me faisoit point de deffence, ie luy mis vne main dans le sein, mais avec tant de transport que ie tremblois comme la feüille agitée du vent. Depuis cetemps ie me suis trouué en plusieurs rencontres, en beaucoup de grandes & diuerfes batailles, & en maints assauts: mais ie ne fus de ma vie faisi de telle crainte qu'en cette occasion. Elle me permit donc encores cette priuauté sans m'en rien dire, mais lors que descendant la main vn peu plus brs, ie la voulus mettre sous la robbe, elle me dit froidement: Que pensez-vous faire, mon Cheualier? Isidore vous

918 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
voit. Il y a long temps, luy dis-je, ma belle P  
cesse, qu'elle nous à laissez seuls. Commen  
dit-elle, en sursaut, Isidore n'est-elle pas icy : &  
se relevant sur le liét. Elle a eu tort, continua  
r'elle de nous laisser seuls de cette sorte. Et  
pourquoy, Madame, luy dis-je, nous n'avions  
point affaire d'elle. Non pas vous, me repliqua  
elle, mais si ay bien moy : Et si vous m'aymiez  
comme vous dites, vous seriez content de ce  
que ie vous ay permis, sans me rechercher de  
chose que ie ne puis. Je pensois que la presence  
d'Isidore vous empescheroit de passer plus ou  
tre que l'honnesteré ne peut permettre, &  
voulois bien que ce fut elle, qui par ce moyen  
vous en fit la deffence, & non pas moy, afin de  
vous laisser avec cette satisfaction de mon ami  
tié, qu'il n'auoit pas tenu à moy que vous euf  
siez eu toute sorte de preuue de ma bonne vo  
lonté : mais puis qu'elle s'en est allee, & que  
vous ne vous arrestez pas à ce que vous devez,  
ie suis contrainte de vous dire, que si vous vou  
lez de moy, ce qu'il me semble que contre  
mon honneur vous recherchez, ie le vous per  
mettray, à condition toutesfois. que ie tiendray  
vn poignard nud en la main : pour incontinent  
apres m'en donner dans le cœur, & le punir  
tout à l'instant de cette sorte, de la faute qu'il  
m'aura contrainte de commettre : que si vous  
ne voulez que ie meure, ne me contraignez  
donc point, ie vous supplie, de vous permet

ce que ie ne dois faire sans mourir. Il faut  
 diuouer que ces paroles me rendirent de telle  
 sorte confus, que me leuant de la place où i'e-  
 tois, & me reiettant à ses genoux, ie luy pro-  
 mestay de ne rechercher iamais ny tesmoignage  
 de son amitié, ny soulagement à mes desirs,  
 plus grands que ceux qu'elle venoit de me don-  
 ner. Si vous le faites, me dit-elle, ie vous per-  
 mettray le reste de ma vie les mesmes priuau-  
 gez que vous auez receuë, & cette preuie de  
 l'affection que vous me portez me sera agrea-  
 ble, cognoissant que cét Amour outrepassant  
 toutes les limites des plus violentes Amours,  
 s'arreste toutesfois à celle de mon honnesteté.  
 Et à ce mot me prenant par la teste avec les  
 deux mains, elle me baïsa pour arres de sa pro-  
 messe, nous auions fait du bruit, & auions vn  
 peu releué la voix de sorte qu'Isidore s'esueil-  
 la & parce que la nuit estoit fort auancee, &  
 que les flambeaux estoient presque acheuez,  
 Eudoxe l'appella & luy demanda quelle heure  
 il estoit. C'est l'heure, Madame, dit-elle, que  
 ie viens de faire vn grand sommeil, & que cha-  
 cun dort, sinon vous. Et pensez-vous Isidore,  
 dit la Princeſſe, que Valentinian ne veille pas  
 à cette heure pour sa Maistresse? Le ne ſçay, dit  
 Isidore, ce qu'il fait; mais ie ſçay bien que ſi ce  
 n'estoit que pour luy, ſe ſerois à cette heure au  
 liēt, & dormirois fort bien. Le luy respondis:  
 C'est bien au liēt auſſi où il voudroit vous



920 LA II. PARTIE D'ASTRU,  
trouuer. Et quoy, dit-elle en souffrant à  
driez vous pointailleurs ? La Princesse se  
rire, & apres luy dit. Et que pensez-vous  
re, Isidore: Je pense que vous dormez. Qu  
voulez-vous que j'y fasse, dit-elle, en le  
tant les yeux, Vrface me fera deuenir  
Et parce qu'il estoit tard, & qu'Eudore  
vouloit point cachet de cette fille, dont l'a  
meur luy estoit tres-agreable, & la pruden  
fort cognüe ; en se leuant de dessus le lit  
elle me prit par la teste & me baïsa, & rap  
prochant du feu, elle me commanda de  
retirer, ce que ie fis: mais sans vfer du pri  
lege qu'elle m'auoit donné de la baïser, & p  
ce qu'elle prit garde qu'Isidore la considéra  
sans dire mot: elle luy dit. Que regardez vous  
Isidore ? Je regardois, Madame, dit-elle, v  
la mouche vous auoit fort picquee. Quelle  
mouche ? dit la Princesse : La mouche du lit  
din, dit-elle : car ce Cheualier vous fait sou  
uent la recette de la piqueure, & à ce mot pre  
nant vn des flambeaux qui estoient sur la table  
elle se mit deuant moy pour me conduire par  
vn petit degré desrobé qui sortoit dans la baïlle  
côurt du chasteau, non pas sans qu'Eudore ne  
souffrit de cette rencontre, & ne luy dit, Gardez  
qu'estât seule avec luy il ne vous fasse la mesme  
recette. N'ayez peur, Madame, dit-elle, cette re  
cette ne vaut rien pour moy, car ie ne croy  
point en paroles.

Voila en quels termes i'estois lors que Valentinian espousa cette belle Princeſſe, qu'incontinent apres il amena en Italie. Je ne vous dis point les regrets que ie fis, ny les deſplaiſirs que ie receus, principalement la nuit de ſes nopces, parce qu'ils vous ennuyeroient, & qu'ils furent entierement inutiles; mais ceux de la belle Eudoxe ne furent gueres moindres, à ce qu'elle me dit, & Iſidore, qu'elle emmena avec elle quand elle partit de Grece, pour l'extreme confiance qu'elle auoit en elle. A quoy Valentinian ne contraria pas, comme vous pouuez penſer. Mais ſi cette premiere nuit me fut preſque inſupportable: ie ne fus pas ſans peine à trouuer vne excuſe pour ſuiure cette belle Princeſſe, car i'estois tombé malade du grand deſplaiſir que i'eus; lors que Valentinian eſtoit party, & depuis ayant receu ma ſanté, ie demahday congé à l'Empereur de ſuiure Ariobinde, ou Aſila, deux grands Capitaines qu'il donnoit à Valentinian, avec vne armee pour l'aſſiſter contre l'inondation de ces peuples Barbares, qui de tous coſtez ſe venoient ietter ſur ſon Empire. Mon aage & ma iuſte requeſte obtindrent facilement ce que ie demandois, mais le malheur ne voulut-il pas que cette armee ſ'eſtoit arreſtee en Sicile, & Valentinian ayant paſſé outre & la belle Eudoxe, Theodoze nous contre-manda, à cauſe d'Attila, qui par le moyen des Huns,

Alains & Gepides auoit assemblée vn peuple presque infiny, & s'en alloit fonder sur Constantinople. Le commandement du retour ne fut pas plustost porté à Ariobinde, & à Asila, qu'ils receurent presque en mesme temps la nouuelle de la mort de Theodoze, qui atteint de peste estoit mort sans fils. Ie ne voulus porter ces mauuaises nouuelles à la belle Eudoxe, mais ie suppliy Ariobinde qu'il me laissast tenir compagnie à celuy qu'il enuoyeroit, feignant que i'auois vn extreme desir de reuoir l'Italie auant que de m'en retourner, ce qui me fut aisément accordé. Et partant nous vinsmes à Naples, & de là à Rome, où ie fus receu avec tant de bonne chere que ie n'en pouuois desirer dauantage. Eudoxe ressentit la mort de son pere, comme son bon naturel luy commandoit, & durant le temps que les grands plours demurerent à s'escouler, Valentinian fut aduertty par quelques personnes que Pulcheria, qui estois sœur de Theodoze, auoit espousé vn vieux Capitaine nommé Marcian, & qu'elle l'auoit fait eslire Empereur. Ce Marcian, estoit celuy sur qui Genferic, Roy des Vandales, vit voler l'Aigle quand il le tenoit prisonnier en Afrique, & aust lequel il auoit fait depuis vne tres-grande amitié. Et parce que c'estoit vn tres-grand Capitaine, & de grande reputation il contraignit bien tost Atila de se retirer en Pannonie, où despiré contre son frere Bleda, il

le fit mourir par trahison, afin de demeurer seul Roy de toutes ces nations Barbares. Quand ie fus aduertý de l'election de ce nouuel Empereur & qu'Attila auoit esté repoussé, ie pensay qu'il n'y auoit rien qui me contraignit de partir d'Italie, au contraire la guerre qui s'y faisoit de tous costez, me conuioit avec Amour d'y demeurer. Et lors que i'estois en ces considerations, l'Empereur fut aduertý que ce fleau de Dieu Attila, car c'est ainsi que luy mesme se nommoit, auoit pris la Gaule pour son premier dessein. Et qu'ayant rendu presque sujets par ses armes, Valamer & Ardaric Roy des Ostrogots & des Gepides, il les auoit contrains de se ioindre à ses forces composées des Erules, des Alains, des Turingiens, des Marcomancs, & de quelques Francs qui estoient demeurez delà le Rhein en leurs premieres habitations, lors que sous le grand Pharamond ce peuple guerrier s'efforça de passer & d'occuper en Gaule les pays qu'ils tiennent maintenant, & qu'ils commencerent du nom de Franc, d'appeller France. Aussi-tost que ces nouvelles furent asseurées, l'Empereur renforça l'armée du Patrice Ætius, l'un des meilleurs & des plus grâds Capitaines Romains, & qui auoit la charge des Gaules. Encores que ce me fut vne chose bien difficile que de quitter la belle Eudoxe, si salut-il m'en aller : & lors que ie luy en demanday congé, pourquoy, me dit-elle, Mon Cheua-

lier, voulez-vous vous esloigner de moy? Quel  
 subiect vous en ay-ie donné? Auez-vous si peu  
 d'affection qu'elle vous permette de me laisser?  
 Ma belle Princeſſe, luy dis-ie, si ie ne fay ce vo-  
 yage où tant de ieunesse de cette Cour s'en va,  
 quelle opiniõ aura-t'on de mô courage? Pour-  
 quoy pẽsẽra-t'on que ie sois demeurẽ? Et vous  
 mesme que iugerez-vous de moy? Elle alors  
 en souffrant. Or souuenez-vous, me dit-elle,  
 des raisons que vous ne voulez point receuoir  
 auant mon mariage, & auoũez que ce mesme  
 honneur qui alors me les faisoit proſerer, vous  
 les met à cette heure en la bouche, & que ce que  
 ie vous en ay dit, n'a seulement estẽ que pour  
 vous rendre preuue, qu'encores que ie con-  
 trariaſſe à vos desirs, ie ne laissois de vous ay-  
 mer autant que vous m'aymez à ceste heure, &  
 croyez-le pour faire autãt pour moy que ie fay  
 pour vous, car ie ne doute point que vous ne  
 m'aimiez, encore que le deuoir ait assez de for-  
 ce pour vous faire esloigner de moy. Et lors en  
 me baiſant; Ressouuiens-toy, me dit-elle, mon  
 Cheualier, de rouenir bien-toſt, & de m'estre  
 tousiours fidelle. Et ne pouuant demeurer plus  
 long temps aupres d'elle, ie partis, & m'en vins  
 trouuer Arius, & fistels vers sur ce subiect.

## SONNET.

## S V R V N A D I E V.

**I'**Estois pour mon malheur prest à partir des lieux,  
Où dans le sein d'autrui ie me laissay moy-mesme,  
Lors que plein de regret en mes derniers adieux  
J'allois contre l'Amour proferant ce blasphème:

Doncques cruel Amour, si tu fais qu'elle m'ayme,  
Et que ie l'ayme aussi cent fois plus que mes yeux,  
C'est seulement afin qu'un regret plus extreme  
Nous blesse l'un & l'autre, & nous offense mieux.

Mais quand ie pris congé: Souvien-toy, me dit-elle,  
De reuenir bien tost, & de m'estre fidelle,  
O tourment bien-heureux guery si doucement!

Content en mon malheur, ie fus contraint de dire:  
Ie cognois qu'on peut-estre heureux mesme au tourment,  
Et que le bien d'Amour surpasse son martyre.

Cependant Valentinian qui estoit infiniment amoureux de la sage Isidore continuoit sa recherche, mais avec toute sorte de discretion, & pensant que le refus qu'elle faisoit de luy, ne procedoit que de la crainte qui ac-

926 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
compagne ordinairement les filles, de ne se  
pouuoir marier quand on sçay qu'elles ont  
aymé, il se resolut de la loger, & apres auoir  
cherché en la Cour quelqu'un qui fust pro-  
pre pour elle; il iugea que Maxime, Cheua-  
lier Romain, homme de grande autorité  
seroit fort bon: tant parce qu'il demouroit le  
plus souuent à Rome, & qu'il luy seroit plus  
aisé de la voir, que d'autant qu'il estoit fort  
ambitieux, & que luy faisant de l'honneur,  
il l'abuseroit facilement. Maxime qui desi-  
roit de se marier, & qui pretendoit tout son  
auancement de l'Empereur, receut à tres-gran-  
de faueur l'offre que Valentinian luy en fit  
faire, outre que cette Dame estant tres-belle, &  
de bonne & illustre race, auoit aussi bonne re-  
putation qu'autre qui fust en la Cour. Isidore  
d'autre costé n'y contraria pas parce que Ma-  
xime estoit des plus riches de Rome, & auoit  
esté deux fois Consul; & l'Imperatrice qui ay-  
moit infiniment cette Dame, fut bien aise de la  
voir logee dans Rome tant aduantageusement.  
N'y ayant donc rien qui contrariaist à ce maria-  
ge, il fut incontinent conclud au contentement  
de chacun: Mais quand l'Empereur voulut ten-  
ter quelques iours apres la volonté de la sage  
Isidore, il l'a trouua plus retirée de son amitié  
qu'auparauant, dont il prit vn si grand dépit,  
qu'il resolut de ne se plus arrester aux suppli-  
cations. Il aduint doncques qu'attirant Maxi-

me le plus pres de la personne qu'il pouuoit, il iouïtoit presque ordinairement avec luy. Vn iour Maxime eut le ieu si contraire, qu'il perdit tout son argent, & n'ayant plus rié sur luy qu'il pûst iouër, que la bague qui luy seruoit de cachet, & qu'il portoit tousiours au doigt, il l'a mit au ieu & la perdit: L'Empereur s'imaginant d'auoir trouué vne tres-bonne occasiõ pour acheuer son dessein, feignit d'auoir quelque affaire d'importance, & laissant vn des siens en sa place, luy commanda de continuer le ieu sur le credit de Maxime, iusques à ce qu'il se fust r'aquitté, ce qu'il faisoit en dessein de l'amuser: Cependant il enuoya vers la sage I sidore de la part de son mary, & luy commande de venir visiter l'Imperatrice, & pour marques luy monstre la bague de son mary. Elle qui crût à ce messager, & ne pensant point à cettetromperie, s'y en vint incontinent, mais estant conduite par ce luy que l'Empereur y auoit enuoyé, au lieu d'aller chez Eudoxe, elle fut menée en des iardins où l'Empereur l'attendoit, luy faisant entendre que l'Imperatrice y estoit. Paruenue dõc en ce lieu retiré, iugez si elle fut estonnée de se voir entre les mains de Valentinian. Elle commence de pâlir, & de trembler; l'Empereur qui le recognut, la prenant par la main, la voulut faire asseoir dans vn cabinet qui estoit au milieu du iardin, mais elle refusa d'y entrer, se voyant seule avec luy, toutes fois la prenant par



928 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
le bras, & vsant de force, il l'y porta & poussa  
porte sur eux. O Dieux, courtois Siluandre,  
quelle deuint le pauvre Isidore, voyant vn tel  
commencement ! Elle estoit telle, que si elle,  
eust esté cōduitte au supplice : mais l'Empereur  
qui pensoit de la vaincre par belles paroles, &  
qui n'eust iamais pensé qu'un femme luy püst  
resister, l'ayant assise sur vn liét, se mit aupres  
d'elle, & luy parla de cette sorte : Je ne fay  
point de doute, belle Isidore, que vous ne trou-  
viez fort estrange la trôperie que ie vous ay fai-  
te, & que vous n'en soyiez estônée, & peut estre  
courroucée cōtre moy. Toutesfois, quād vous  
considererez l'extreme affection que ie vous  
porte, combien elle a continué, & comme il  
m'a esté impossible de m'en diuertir, soit par les  
raisōs que ie me suis plusieurs fois moy-mesme  
representees, soit par les rigueurs dont vous  
auez vsé contre moy, vous ne trouuerez point  
cette action si estrange, ny n'en serez point  
si courroucée contre moy que prenant pitié  
d'une personne qui est entierement vostre,  
vous ne pardonniez ceste hardiesse, & me ren-  
diez content auant que de partir d'icy. Toutes  
choses nous y doiuent conuier : Premièrement  
l'affection que ie vous porte, que vous reco-  
gnaissez bien, telle, qu'il n'y a rien qui l'esgale.  
Puis la qualité de celuy qui vous ayme, que ie  
ne représenteray point autre que vous la sçauiez,  
& qui est telle, qu'estant Empereur, vous pou-

uez aspirer à l'Empire, si vous voulez me rendre autant de satisfaction que le merite l'amour que ie vous porte : & en fin la consideration de Maxime ne vous en peut diuertir, puis que par la bague qu'il vous a enuoyee, il fait biẽ paroistre qu'il n'y consent pas seulement, mais qu'il le desire. Que sera-ce donc, ma belle Isidore, qui me niera le bien que ie desire, puis que toute raison le veut ainsi? Et lors luy mettant la main sous le menton la voulut baiser, mais elle tourna doucement la teste à costé, sans le repousser avec trop de violence, parce que voyant l'estat où elle estoit, & que la force ne luy seruiroit de rien, elle resolut de recourir à tous les artifices que sa prudence & la ruse luy pourroient mettre en l'esprit : Le repoussant donc doucement avec la main, elle le supplia de l'escouter & de se r'asseoir, & luy qui desiroit surtout de la vaincre par douceur, luy voulut bien complaire à ce coup : & lors elle reprit ainsi la parole : Je ne puis nier, Seigneur, que ie ne sois infiniment estonnée de me voir seule aupres de vous en ce lieu escarté, & tant contre mon opinion, puis que d'icy dépend la ruine de mon honneur, & la fin de ma vie, mais il n'y a rien qui m'empesche d'estre bien fort asseurée que vous ne ferez rien contre vostre deuoir, & contre ma volonté, lors que ie considere qui vous estes, & qui ie suis : car pour ce qui vous concerne, comment redouterois ie

930 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
d'estre entre les mains de ce grand Valentinian,  
fils de ce genereux Empereur Cōstance, le plus  
accomply qui ait iamais esté appellé du nom  
de Cesar ? De ce Valentinian , dis-ie , quia  
eu pour mere cette grande & sage Placidie,  
l'honneur & le miroir des Dames , & de qui  
les sages conseils luy ont esté continuez si  
longuement , & avec tant de profit de tout  
l'Empire: Penseriez-vous, Seigneur, que i'eusse  
peur de vous , de qui la sagesse est cogneüe de  
tout le monde , de qui la prudence est admiree  
de chacun , & de qui la iustice n'est redoutee  
de personne ? Il faudroit que i'eusse peu de co-  
gnoissance des perfections de l'Empereur , si  
i'entrois en doute de sa prud'homme pour me  
voir seule avec luy en ce lieu escarté , sçachant  
bien que sa puissance n'est pas moindre dans le  
milieu des rues & des plus grandes assemblees,  
qu'elle sçauroit estre icy , & que les occasions  
qu'on dit estre des meschancetez , ne le sçau-  
roient rendre autre qu'il est : parce que toutes  
heures & tous endroits luy sont mesmes occa-  
sions , puis que sa puissance est esgale en tous  
lieux & en tous temps. C'est pour les foibles &  
les personnes suiuettes aux autres que telles oc-  
casions qu'ils nomment commoditez, peuvent  
estre propres & necessaires , mais nullement  
pour Cesar qui peut par tout, & qui n'a point de  
borne à sa puissance que sa volonté.

Que si cette volonté, Seigneur, qui limite  
sans

ans plus vostre puissance, m'est entièrement acquise, ainsi que vous me l'avez tant de fois iuré, comment pourray-je craindre qu'elles s'estende plus outre qu'il ne me plaira. Non, non, ie ne dois point estre estonnée de me voir seule entre les mains de l'Empereur, n'y estant pas dauantage à cette heure que i'y suis ordinairement: mais i'aduouë bien que ie ne puis assez trouuer estrange que ie sois venue en ce lieu par le consentement de Maxime, & qu'il ait seruy d'instrument pour m'y conduire, & cela m'offense de sorte contre luy, que iamais son respect ne me diuertira de consentir à tout ce que vous voudrez de moy, estant sans doute indigne, ayant si peu d'honneur, d'auoir Isidore pour sa femme: Isidore, dis-je, qui a tousiours vescu de sorte qu'il n'y a rien qui la puisse faire rougir, sinon d'estre femme d'une personne de si peu de merite que de ce des-honoré Maxime, la honte & le vitupere des hommes.

Or, Seigneur, ie ne veux pas demander que c'est que vous voulez de moy, ny à quelle occasion vous m'auéz fait conduire en ce lieu? Ce traistre de qui ie voy la bague le sçait assez, & vos discours ne me le font que trop entendre; mais ie vous veux bien supplier tres-humblement d'auoir consideration de ce que ie suis, & de vous ressouuenir que c'est qu'une femme qui n'a plus d'honneur, & si vous m'aymez, ne vueillez me redre tât indigne d'estre aymee de

932 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
ce grand Cesar, de qui le nom est honoré par  
tout le monde. Reslouuenez-vous, Seigneur,  
que vous foulez sous les pieds l'honneur, & la  
vie de celle que vous dites que vous aymez, &  
qu'en mesme temps vous faictes vne si grande  
offense à vostre reputation, que ie ne sçay si ia-  
mais il vous sera possible de la reparer. Vous  
dites qu'en vous rendant cette satisfactiō, vous  
estes tel que ie puis pretendre à l'Empire. O  
Dieux! & cōment en iugeriez-vous digne celle  
qui ne meriteroit pas seulement de viure apres  
vne si grande faute? Si vous auez ceste bōne vo-  
lonté, conseruez-moy telle, que sans hôte vous  
me puissiez faire telle que vous dites, si la fortune  
veut fanoriser vos desseins en cecy, comme  
elle a desia faict paroistre en tant d'autres occa-  
sions. Si vos paroles sont veritables, vous m'ay-  
mez, & si vous m'aymez, que pouuez-vous de-  
sirer dauantage que d'estre aymé de moy? Mais  
comment? Pensez-vous que ie puisse aymer ce-  
luy qui me rait l'honneur que i'ay plus cher  
que la vie? Ne precipitez rien, Seigneur, vous  
auez si longuement temporisé : Il y a si long  
temps que vous me faites l'honneur de m'ay-  
mer. Vous auez esté vostre maistre iusques icy,  
continuez encore vn peu, & croyez que le Ciel  
ne vous a point fait de si grandes faueurs, sans  
vous en vouloir donner de plus grandes, Con-  
siderez l'obligation que vous auez à Dieu, qui  
vous a donné pour pere, Constance, estimé

oire presque adoré de tout l'Empire; pour  
 ere, Placidie, la plus sage Princesse qui fuc  
 mais, & lors qu'esloigné de l'Italie, vous y  
 aiez le moins d'esperance, il vous suscite vn  
 rent, qui vous donnant vne sage Princesse  
 our femme, vous a remis vn Empire pour son  
 ot: mais Dieu s'est-il contenté de cette faueur?  
 ullement, Seigneur, il vous a conduit com-  
 e par la main, & mis miraculeusement dans  
 throsne où vous estes: Il vous a fait vaincre  
 an, par le ieune Aspar, ie dis ce Iean, qui auoit  
 ccupé l'Empire: Il a fait surmonter ce vaillant  
 astinus, par ce mesme Artabure, qui peu au-  
 arauant estoit prisonnier de Iean, dans Ra-  
 enne: Il vous a remis entre les mains ce pru-  
 ent & sage Patrice Aërius, par le moyen de  
 eux qui presque ne vous cognoissoient point:  
 l vous a defait de ce Boniface, vsurpateur de  
 Afrique: Il vous a rendu amy depuis n'a-  
 ueres de ce redoutable Genferic Roy des Vā-  
 lales: Bref que n'a-t'il point fait pour vous, ce  
 rand Dieu dont ie vous parle, & quelles gra-  
 es ne luy deuez vous point rendre? Or, Sei-  
 gneur, ce mesme Dieu à qui vous auez toutes  
 es obligations: c'est celuy-là mesme qui main-  
 enant vous voit, & qui regarde quel sujet vous  
 uy donnerez à ce coup de continuer ses graces  
 nuers vous, ou bien de vous enuoyer des cha-  
 timents. Considérez quels misérables accidens  
 oire quelles tragedies sont autresfois surue-

934 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
nuës en ce mesme Empire, pour vne semblable  
occasion qu'e celle-cy.

O Dieu Tout-puissant, iette plustost sur  
moy ton foudre, & me cache dans le profond  
de la terre, que de permettre que ie sois cause  
d'esmouuoir ton courroux contre ce grand  
Empereur le plus sage, le plus aymé, & le  
plus estimé de tous ceux qui depuis Auguste  
ont tenu cét Empire sous leur puissance. Et  
à ce mot, se iettant à ses genoux elle continua:  
Et vous, Seigneur, faites-moy plustost mourir,  
que de me rauir ce qui me peut rendre di-  
gne d'estre aymée de vous, & de me faire estre  
le suiet d'attirer sur vous la haine de Dieu &  
des hommes. Monstrez à ce coup que verita-  
blement vous estes Cesar, c'est à dire, Seigneur,  
& commandez de sorte sur cette passion, que  
vous soyiez aussi bien inuincible à vous mes-  
mes, que Dieu vous a rendu victorieux sur vos  
ennemis.

Valentinian la voyant à genoux la releua, &  
touché de ses remonstrances, estoit honteux de  
ce qu'il auoit fait, & eut bien desiré de ne l'a-  
uoir point entrepris: Ses paroles si pleines de ve-  
ritables raisons, ses pleurs dont elle auoit tout  
le visage & tout le sein noyé, & la crainte de ce  
qui en pourroit aduenir, avec sa naturelle bon-  
té, luy firent prendre resolution de se surmôter  
soy-mesme, & de la renvoyer sans la toucher, &  
en cette volonté apres l'auoir vn peu rassurée,

luy promit & iura , que iamais il n'vseroit de force: Mais qu'il la supplioit d'auoir consideration de son amitié, & pour le moins de l'assurer de n'auoir iamais memoire de ce qu'il uoit voulu faire: & que Maxime & Eudoxe venant à mourir elle seroit contente de l'escouser. La sage Isidore oyant ces paroles, assercine son village, luy iure & promet tout ce qu'il veut, & le supplie de permettre qu'elle s'en aille. A ce mot Valentinian luy baise la main, & avec vn grand soupir, appelle Heracle l'Eunuque, qui estoit celuy de tous ceux de la Cour, en qui il se fioit le plus, & le conseil duquel il suiuoit presque en tout: Cet Eunuque estoit melchant, & n'auoit rien d'aymable, sinon qu'il estoit fidelle, au reste le plus auaste, & le plus grand flatteur qui fut iamais: ç'auoit esté luy qui auoit porté la bague à la sage Isidore, & qui l'auoit conduitté en ce iardin. Et parce que l'Empereur vouloit que cette affaire fut la plus secrette qu'il luy seroit possible, il n'auoit pris autre compagne, que celle de cet homme, auquel il auoit commandé de demeurer dans vn arriere cabinet, pour venir vers luy aussi-tost qu'il l'appellerait. Heracle à la voix de l'Empereur, courut incontinent à luy, pensant qu'Isidore ne voulant de bon gré consentir au desir de Valentinian, il l'appelloit pour luy aider, mais quand il oüit le commandement qu'il luy faisoit de la ramener chez-elle,



& qu'il luy eust redit les considerations qui la faisoient renvoyer sans l'auoir touchee : Est-il possible, dit-il, Seigneur que des paroles vous puissent faire perdre vne telle occasion de vous contenter? Vous arrestez-vous aux belles promesses qu'elle vous fait? & ne voyez-vous pas que ce n'est que la crainte qui en est cause? Et d'effect, vous a-t'elle iamais parlé de cette sorte, que depuis qu'elle se voit entre vos mains? Craignez-vous ce que l'on pourra dire, ou de vous ou d'elle? De vous, c'est sans raison : Car que peut-on dire, pis que de vous publier infiniment amoureux d'une belle Dame? Et quelle iniure est celle-là, ou qui sont ceux qui s'en sôt souciez? & quant à ce qui la touche, aussi bien n'y a-t'il personne qui (sachant que vous l'aymez, & que vous l'auez tenue en ce lieu si longuement sans autre tesmoin, que Heracle) ne croye que vous en auez passé vostre enuie? Et plus vous direz & iurerez le contraire, & moins vous adioustera-t'on de foy. Que si personne n'en sçait rien, & que la chose soit secrette, comme il ne tiendra qu'à vous deux, qu'elle ne se soit qu'importera-t'il à sa reputation? Ce qui ne sera point sçeu, ne luy touche non plus que s'il n'estoit pas. Et quant à ce qui est de Maxime ou il sçaura qu'elle a esté icy, ou il ne le sçaura pas. S'il l'ignore, il ne sçaura non plus tout ce que vous ferez; & s'il le sçait, dites-moy ie vous supplie, où est le mary qui ne croiroit tout le pis

qui en sçauroit estre, & qui ne penseroit que les protestations contraires de sa femme, ne seroient que des excuses?

Et quant à ce qui est de Dieu, ressouuenez-vous, Seigneur, qu'il sçait bien qu'encores que vous soyez Cesar, vous ne laissez d'estre homme, & cela estant, il excusera aussi bien en vous cette faute, qu'en tout le reste des hommes, mesmes que j'ay ouï dire à quelques-vns, que s'il ne se resout de pardonner cette erreur, il peut bien faire estat de demeurer seul dans le Ciel, ou pour le moins sans homme. Ne laissez donc perdre cette commodité que vous regretterez longuement en vain si elle vous eschappe sans que vous vous en seruiez.

La sage Isidore qui vit que l'Empereur se laissoit emporter aux meschantes persuasions d'Heracle, voulut reprendre la parole pour respondre à ce qu'il auoit dit, mais l'Eunuque qui en eut peur, & qu'il vist bien que son maistre desiroit, & n'osoit pas vser de violence, pour interrompre Isidore, luy dit: Seigneur, n'escoutez point la voix de cette Syrene, qui ne parle de cette sorte que contre sa propre intention, & qui pour vous faire croire qu'elle est preude femme, ne desire rien tant que d'y estre contrainte par vous, afin de pouuoir se couvrir ainsi de cette action, & croyez que si vous laissez perdre cette commodité, elle vous mes-estimera, & se mocquera de vous, & si vous me le per-

mettez, dit-il, en passant de l'autre costé du li&, vous verrez que ie dis vray, & lors voulât mettre la main sur elle, elle luy donna de la main sur la iouë vn si grand coup, que le sang luy en sortit incontinent du nez: Mais l'Eunuque qui estoit accoustumé à semblables rencontres, voyant que l'Empereur n'en disoit mot, la prist par le haut des manches, & la tirant à la reuerse sur le li&, luy lia de sorte les bras, qu'elle ne s'en pouuoit seruir. Elle se mit bien à crier, & à faire toute la deffence qu'elle pût, mais tout luy fut inutile, & l'Empereur en eut par l'aide d'Heracle tout ce qu'il en voulut: Et lors qu'elle estoit en cét estat, Ah Valentinian, luy dit-elle, res&ouuiens-toy que tu fais vn acte indigne de toy, & que ie monrray vengeance de cette offense. Mais aussi-tost qu'Heracle l'eust las&hee, elle se ietta sur luy, & des ongles, des dents, & des pieds, le meurtrit en cent lieux, & entr'autres endroits luy mit les ongles au visage, dont elle luy des&chira vne partie de la iouë, & ne luy pouuant plus faire de mal courut par le cabinet pour trouuer quelque arme pour tuer Valentinian, & elle aussi: Mais de fortune il n'y en auoit point. Elle se met donc aux iniures, & contre l'vn, & contre l'autre, se veut tuer, se frappe le visage, bref& fait des enrageries tant elle estoit transportee. Lors que Valentinian la vit en cét estat, il voulut la consoler, luy demande pardon, accuse l'Eunuque de

toute la faute, & luy remonstre que si elle continuë, elle en donnera cognoissance à toute la Cour, qu'aussi bië la chose estoit faite, & qu'on n'y pouuoit plus remedier, qu'elle excusat l'Amour, qu'elle luy demandat tout ce qu'elle voudroit pour amende de cet outrage : Bref il luy presenta tant de choses, qu'en fin outree de douleur, & de lassitude, elle s'assit sur vn siege, tant hors d'elle mesme qu'elle ne pouuoit parler. Valentinian s'approche d'elle, se mit sur vn autre siege, continuë ses supplications, & ses remonstrances, & en fin luy declare que son mary n'en sçauoit rien, & luy dit, de quelle sorte il auoit eu cette bague.

Voyez sage Siluandre, quelle vertu eurent ces paroles en ce genereux courage ! l'Empereur luy faisoit cette declaration, afin qu'elle ne le dit pas à Maxime, & pour luy donner quelque consolation, sçachant que le tout estoit ignoré de son mary : Et au contraire, depuis qu'elle auoit receu cet outrage, le plus grand desplaisir qu'elle eust, c'estoit de penser que son mary y estoit consentant, & ne sçauoit à qui recourir pour estre vengée : Mais quand elle entendit la tromperie que l'on luy auoit faite, elle en receut vne grande satisfaction, esperant d'estre maintenüe & d'en pouuoir faire la vengeance : & afin de le faire mieux à propos, apres auoir demeuré quelque temps sans parler, elle se contraignit de sorte, que Valentinian iugea

940 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
qu'elle estoit vn peu remise, car luy adressant la  
parole, elle feignit d'auoir vn grand contente-  
ment de ce que Maxime n'en sçauoit rien, & le  
coniura de ne luy en vouloir rien dire & garder  
que ny luy, ny autre ne le sceut, afin que ne  
pouuât viure en effect, telle qu'elle deuoit estre,  
elle fut pour le moins en bonne opinion aupres  
de chacun. L'Empereur qui l'aimoit passion-  
nément, & qui sans l'Eunuque n'eust iamais  
visé de force, le luy promet avec tous les sermés  
qu'elle veut, & le commande si absolument à  
Heracle, qu'il ne falloit auoir peur qu'il y con-  
treuint.

Après auoir r'accommodé sa coiffure, & le  
reste de son habit, le mieux qu'il luy fut possi-  
ble, elle se retire chez elle, ou elle attendoit la  
venue de son mary, que Valérinian trouua en-  
core au ieu, & qui s'estoit r'acquitté d'une par-  
tie de sa perte. La nuit estât venue, & l'Empe-  
reur l'ayant licentié, il reuint en son logis, où il  
ne fut pas plustost, que suivant sa coultume. il  
alla voir la sage Isidore: elle estoit dans vn ca-  
binet toute seule, si couuerts de larmes, que  
quand il la veid, il en demeura tout estonné, &  
l'ayant supplié de s'asseoir aupres d'elle: Mon  
mary, luy dit-elle, ne vous estónez point de me  
voir en cet estat, i'en ay tant d'occasion que ie  
ne veux plus viure, mais auant que mourir fai-  
tes moy vn serment qui me rendra contente à  
iamais, qui est de venger ma mort. Maxime qui

aimoit cette femme pour sa sagesse, & pour sa beauté plus qu'il ne se peut croire, voulut s'approcher d'elle, comme de coustume pour la baiser, & sçavoir ce qui l'affligeoit: mais elle se recula, & luy dit: il n'est pas raisonnable, Maxime, que ce corps souillé, comme il est, s'approche de vous: Je ne suis plus cette Isidore, que vous avez tant aimée, & qui n'aima jamais rien que vous: Je suis (ô amy, que ie n'ose plus nommer mon mary, ) Je suis vne autre femme que ie ne soulois pas estre! le plus meschant, & le plus grand Tyran qui fut jamais, m'ayant de forte souillée, que ie ne veux plus viure, ne meritant pas de viure vostre femme. Et fut cela, luy raconta tout ce que ie viens de vous dire, luy montrant pour marque de ce qu'elle disoit sa bague, les meurtrisseures qu'elle s'estoit faite, & le sang d'Heracle, qui en la tenant luy estoit tombé dessus. Je serois trop long si ie voulois redire les plaintes qu'elle & Maxime firent ensemble. Tant y a que du tout resolu à la vengeance, il la pria de n'auancer point ses iours, de peur d'irriter Dieu contre elle, & qu'elle pût auoir le contentement de la vengeance qu'il luy promettoit de faire, si grande qu'elle auroit subiet de satisfaction. Et que cependant n'ayant point consenty de la volonté à cette violence, elle creut qu'il ne la croyoit pas moins chaste, ny moins digne d'estre sa femme qu'auparavant, que pour acheuer le

942 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
dessein qu'ils auoient fait, il falloit feindre, &  
qu'elle assurant Valentinian, de ne luy en  
auoir rien dit, afin qu'il ne prit garde à luy.  
Elle le fit de sorte que iamais l'Empereur ne  
s'en douta, voire mesme luy rendit la bague  
de son mary, à fin de le luy mieux persuader.  
Et enuiron ce temps Eudoxe accoucha d'une  
fille qui fut nommee Eudoxe, comme elle, &  
l'annee apres d'une autre qui eut le nom de son  
ayeule Placidie.

Cependant nous estions en Gaule, atten-  
dant Attila, où Ætius se preparoit de tout ce  
qu'il iugeoit estre necessaire: Ce Barbare ayant  
ramassé vne tres-grande armee, comme ie  
vous ay dit, faisoit dessein d'attaquer Constan-  
tinople: Mais voyant que la bonne conduite  
de Marcian l'empeschoit d'y faire progres, &  
qu'il ne pouuoit entretenir la grãde multitude  
de gens qui le suiuiuent, ny en Pannonie, ny  
en Germanie presque deserte à cause de diuers  
passages querant de nations y auoient faits, de-  
libera de se ietter sur l'Empire d'Occident, des-  
ja bien fort esbranlé & dissipé par tant de peu-  
ples qui y estoient venus fondre. A quoy l'as-  
sistance que Genferic Roy des Vandales luy  
promettoit, ne luy seruoit pas d'un petit équil-  
lon. Ce Vandale ayant eu la fille de Thierry,  
Roy des Gots, en mariage, pour Honoric son  
fils, prit opinion qu'elle le vouloit empoison-  
ner, & sous ce pretexte, luy fit couper le nez.

la r'enuoya en Gaule vers son pere, duquel redoutant le courroux, il pensa estre à propos de se fortifier en l'amitié des Huns, en leur promettant toute sorte d'Assistance. Attila qui n'auoit pas moins promis à son ambition, que tout l'Empire d'Occident, ayant renouuellé & remis son armee en bon estat, prit le chemin des Gaules, mais auparauant de pesche vers Thierry, pour lors le plus puissant Roy de tous ceux qui les auoient occupees : car il tenoit presque toute l'Espagne, & vne grande partie de la Gaule, à sçauoir depuis les Pirenées iusques à Loire. Et parce qu'Attila redoutoit la grandeur de ce puissant Barbare, il luy fait entendre qu'il ne vient en Gaule que contre les Romains, & qu'ils partageront ensemble l'Empire, qui aussi bien s'en alloit tout dissipé. Il en fit de mesme à Gondioc, Roy des Bourguignons, & à ce vaillant Meroüee Roy des Francs, & successeur de Clodion, fils de Faramond : Et traitta si secrettement avec Singiban Roy des Alains, qu'il luy promit de tenir son party. Mais Ætius qui a esté l'un des plus auisez Capitaines du monde, recognoissant sa ruse, la descouurit à ces Roys, leur fait entendre que quand les Romains seroient deffaits, Attila tourneroit ses forces sur eux, & se les rendroit tributaires comme il auoit desia fait à Valamer, & à Ardaric, & aux autres ses voisins, & que l'amitié de l'Empereur Valentinian leur estoit bien plus



944 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
nécessaire & honorable: Nécessaire, d'autant  
que l'Empire Romain estant si grand, & de si  
longue main estably, il n'y auoit pas apparence  
qu'il ne deust se maintenir, & qu'il estoit im-  
possible, qu'ayant vn si puissant voisin pour  
ennemy, ils peussent dormir d'un bon sommeil  
en leurs maisons. Que quant à Attila, ce n'e-  
stoit qu'un orage, qui estant passé ne reuien-  
droit plus, & qui seroit de sorte matté, auant  
que d'arriuer iusques à eux, qu'il ne sçauroit  
leur faire, ny beaucoup de bien, ny beaucoup  
de mal: Et que l'amitié de l'Empereur leur  
estoit plus honorable, d'autant que Valentinian  
estoit un grand Prince, bon, & qui leur estoit  
desia conioinct d'amitié: Qu'aux Bourguignons  
il auoit donné leurs habitations où ils estoient,  
& que l'amitié de Vualia avec Constance, pere  
de Valentinian, auoit acquis aux Visigots tout  
ce qu'ils tenoient en Gaule: Bref, qu'ils auoient  
desia esprouué la foy de l'Empire Romain, qui  
leur deuoit empêcher d'en douter, au lieu que  
ce seroit vne grande folie à eux de se fier à At-  
tila, de qui l'ambition estoit telle, que violant  
tout droit diuin & humain, il n'auoit pas mes-  
me pû souffrir pour compagnon son frere Ble-  
da, qu'il auoit fait miserablement mourir. Ces  
remonstrances furent cause que les Francs, les  
Visigots, les Bourguignons, & les Alains se cō-  
federerent avec Etius contre Attila, qui ayant  
escoulé quelques années en l'apprest de son ar-

mee, s'en vint fondre en fin, avec cinq cents mille combattans sur la Gaule. Les premiers qu'il attaqua, furent les Francs, prenant & rasant presque toutes leurs villes, encores qu'il en eust en son armee, comme ie vous ay dit : mais c'estoient de ceux qui n'auoient pas eu le courage de passer le Rhin avec les premiers qui auoient pris leurs demeures en Gaule, & ruinant & bruslant de cette sorte toute cette Pro vince, il paruint iusques à vne ville des Carnutes, nommee Orleans, où il mit le siege, & l'eust prise sans doute, si les Francs, & Visigots, ne se fussent presentez à luy avec vne telle armee, qu'il fut contraint de s'en aller. Cette armee, & celle d'Ætius estoit composee aussi bien que celle d'Attila, de diuerses nations, entre les autres des Francs, des Visigots, des Sarmates, des Alains, des Armoriquains, des Luteciës, Bourguignons, Saxons, Ribarols, Auvergnats, Heduois, & diuers autres peuples Gaulois, avec les Lombrions, iadis soldats de l'ordonnance Romaine, & maintenant alliez & gens de secours. Attila deceu de son attente (parce qu'il pensoit que Sigiban Roy des Alains, luy mettroit Orleans entre les mains, y estant avec les siens, mais il fut descouuert) ne sçachant presque s'il deuoit combattre ou s'en retourner, se retire iusques en la plaine de Mauriac, où interrogeant ses Sacrificateurs, du succez de la bataille, il leur demande quelle en seroit l'issüe.

•

Ils respondent , apres auoir veu les entrailles des animaux : qu'il perdrait la bataille : Mais que le principal chef des ennemis y seroit tué. Luy qui creut que ce seroit *Ætius* , se resout à la donner , ne se souciant pas de la perdre , pourueu que ce grand Capitaine mourut , esperant de bien tost remettre vne autre armee sur pieds , & n'ayant plus vn tel homme en teste , de se rendre incontinent tributaire de l'Empire Romain. Il aduint donc que le lendemain la bataille se donna : Je pourrois bien vous particulariser tout ce qui s'y fit , car i'estois avec *Ætius* , aupres duquel ie combattis ce iour-là. Mais ie serois trop long , & cela ne seruiroit de rien à nostre discours : Tant y a qu'*Attila* fut vaincu , & contraint de se retirer dans son camp , qu'il auoit fermé de ses chariots. Et parce qu'il auoit opinion qu'on l'y viendrait attaquer , il auoit fait vne haute Piramye de toutes ses selles , & bats de son armee , au milieu de ses chariots , en dessein d'y mettre le feu , & de s'y brusler plustost que de tomber entre les mains de ses ennemis. Je le vis ce iour-là , & le lendemain aussi , & l'on recognoissoit bien à sa mine , la vanité qui estoit en l'ame de cet homme : Mais *Priscus* Secretaire de *Valentinian* , & qui fut enuoyé en Syrie vers luy auant qu'il vint en *Pannonie* , m'a dit qu'il ne vit iamais vn homme plus presomptueux ny plus hautain , ayant deliberé de se faire Monarque de tout le monde , & deslors se donna

Donna le nom de Roy des Hûs, des Medes, des Goths, des Danois, & des Gepides : Il prenoit e titre de la terreur du Monde, & de Fleau de Dieu ; & parce que ie luy demanday, si sa raille estoit telle que son courage, il me respondit, qu'il estoit plustost petit que grand, auoit l'estomach large, la teste grande, les yeux petits, mais vifs & luisans, la barbe claire, le nez enfoncé, & la couleur brune, que son marchet estoit glorieux, & monstroit bien l'orgueil de son esprit, & les traits de son visage faisoient bien connoistre qu'il estoit amateur de la guerre.

Qu'au reste il estoit rusé, & qu'encores qu'il fut courageux, si n'auoit-il pas accoustume de combattre de sa personne qu'à l'extremité, le reseruant tousiours aux grandes affaires. Que comme il estoit tres-cruel & inhumain à ses ennemis, aussi estoit il doux & courtois à ceux qui se sousmettoient à luy, ou qui l'ayant offensé, luy demandoient pardon? Ausquels il gardoit la foy inuiolablement, & les deffendoit contre tous.

Ce rapport que Priscus fit d'Attila estant de retour à Rome, fut cause qu'Honorique sœur de Valentinian desira de l'espouser, comme ie vous diray: Mais cependant pour retourner à *Ætius*, il faut que vous sçachiez, amy Syluandre, que ce grand Capitaine estant hors du danger où Attila l'auoit mis, cogneut bien qu'il restoit en vn plus grand : Parce que si les Francs,

Bourguignons, & Visigots venoient à recognoistre leurs forces, il n'y auoit point de doute qu'ils pourroient beaucoup offenser l'Empire, & pour vn ennemy il s'en voyoit tout à coup plusieurs sur les bras. Pour les retenir d'oc en quelque crainte, il trouua à propos de laisser sauuer Attila, pensant que la doute qu'ils auroient d'un si grand ennemy, les retiendrait tousiours vnis à l'Empereur: & parce que Thierry, Roy des Visigots, estoit mort en cette bataille, & que Thorismond & Thierry ses enfans, vouloient pour venger leur pere, forcer Attila dans ses chariots, il feignit de les aimer d'auantage qu'il ne haïssoit pas Attila, & leur conseilla de s'en retourner en diligence à Tolose, avec le reste de leur armee, d'autant qu'il estoit à craindre, que leurs freres qui auoient esté laissez, ne s'emparassent du Royaume en leur absence, disant qu'auant la mort de leur pere ils faisoient desia courre ce bruit: Et qu'à cette cause il estoit d'aduis qu'ils ne diminuassent point plus leur armee, afin que s'ils auoient affaire de gēs, ils ne s'en trouuassent dénuez, & que pour les assister en cette occasiō, & en toute autre, il leur offroit toute la puissance de l'Empire. Thorismonde qui estoit d'un naturel assez deffiant, & qui se souuenoit qu'il auoit laissé trois autres de ses freres dans le païs, nommez Frideric, Rotemer, & Honoric, tenant Ætius pour son amy, sans faire plus long seiour, prend le corps de son

re, & s'en va en diligence en Aquitaine, où  
; difficulté il est receu, ses freres n'ayât point  
nsé à ce qu'*Artius* luy auoit persuadé. Ces  
oupes estant separees de nostre armee, & elle  
meura si foible, que chacun fut d'opinion  
i'il estoit bon de laisser *Artula*, disant qu'un  
apitaine prudent doit faire vn pont d'or à son  
nemy quand il s'en veut aller. Cest ennemy  
l'Empire eschappa donc des mains de *Artius*  
e cette sorte, & quoy que ce grand Capitaine  
eust fait avec vne bonne intention : si est-ce  
ue depuis l'Empereur le recognut fort mal.

Or ie suis tousiours *Artius* en toutes ces der-  
ieres expeditions, sans que l'osasse partir de  
l'armee, tant à cause des diuerses occasions de  
combats qui se presentent à toute heure  
que pour l'expres commandement que la belle  
*Eudoxe* m'en faisoit, qui estoit bien aise de me  
tenir loin d'elle, de peur que l'ordinaire recher-  
che que ie luy faisois, n'emportast quelque cho-  
se par dessus son dessein, qu'que quelqu'un s'en  
prit garde. Et Dieu feroit quelle contrainte ie  
me faisois, & combien de fois ie me resolus de  
partir, & mettre sous les pieds toute conside-  
ration de deuoir & de discretion: mais quand ie  
me representois les expres commandemens  
qu'elle me faisoit, ie ne pus jamais y contreue-  
nir. Je demuray donc en cette armee l'espace  
de douze ans, sur la fin desquels se donna la ba-  
ille dont ie viés de vous parler, il est vray que

950 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
durant ce grand exil ie receus plusieurs fois des  
lettres d'Eudoxe, par lesquelles elle me conti-  
nuoit tousiours l'assurance de ses bonnes gra-  
tes : & parce que porté du desir que i'auois de  
faire quelque chose qui fust digne de l'amitié  
d'une si grande Princeſſe, ie ne perdis iamais  
occasion de me signaler, que ie ne rédiffe preu-  
ue de mon courage : i'acquis beaucoup de re-  
putation parmy l'armée, mais plus encôres au-  
pres de la belle Eudoxe, qui en eſtant aduertie,  
par les lettres qu'Ætius eſcriuoit à l'Empereur  
s'en reſioüiſſoit comme de chose qu'elle ſçauoit  
bien eſtre faite à son occasion, & par celle qu'elle  
meſcriuoit, elle m'en remercioit comme ſi  
c'eust eſté quelque preſent que ie luy euſſe fait.  
Ie me reſouuiendray toute ma vie de la lettre  
que ie receus d'elle, après cette grande bataille.  
Elle eſtoit telle.

---

## L E T T R E

D'EUDOXE A VRSACE.

**I**L n'appartient qu'à mon Cheualier, d'eston-  
ner ſes ennemis de ſon bras, & ſes amis  
de ſon courage. Avoir releué deux fois l'Ai-  
gle Romaine abbatue par les Francs & Gepi-  
des : Avoir trois fois en un iour remis à cheua-  
l'Ætius, preſque eſtouffé par la foule des enn-

mis, ce sont veritablement des actions dignes de celuy qui doit estre aymé de moy. Mais puis que la fortune a secondé iusques icy vostre valeur, ie vous deffens de la tenter si souvent à l'advenir que vous auxz faict pour le passé, & vous commande de vous conseruer, non pas comme vostre, mais comme mien. Ayez donc soin de ce que ie vous donne en garde, & m'en venez rendre conte quand Aetius laissera l'armee, afin que comme vous auxz participé à ses peines & à ses dangers, vous ayez part ausy à l'honneur & à la bonne chere que l'Italie luy fera, & que ie vous prepare.

Durant le temps que i'estois demeuré en l'armee, i'auois fait amitié fort particuliere avec vn ieune Cheualier Romain, nommé Olymbre, c'est celuy que vous voyez icy. Plusieurs bons offices faits & rendus l'un à l'autre, comme en semblables lieux les occasions en sont ordinaires, en estreignirent de sorte les nœuds, que iamais depuis il n'y a rien eu qui nous ait peu separer. Ce cheualier pour l'amitié qui estoit entre nous, fut depuis tant supporté d'Eudoxe qu'il fut Senateur. Et vous aduouë qu'apres elle, il n'y a rien au monde qu'il cherisse plus que mon amitié, si ce n'est celle de Placidie: Car il faut que vous sçachiez, Siluandre, que la bonne volonté qui estoit entre nous, ne nous a iamais peu permettre de nous separer depuis le com-



• 552 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
mencement de nostre cognoissance , si ce n'a  
esté pour le seruice l'un de l'autre. De sorte que  
me voyant resolu de reuenir à Rome, quand  
Ætius y retourna, il desira de faire ce voyage  
avec moy; & d'autant que nous n'auions rien de  
secret qui ne fut communiqué entre nous, ie  
luy declaray librement l'affection que ie por-  
tois à Eudoxe, & la bonne volonté qu'elle me  
faisoit paroistre; le priant toutes fois de ne luy  
en point faire de semblant, de peur qu'elle n'en  
fut offensée contre moy. Cette declaration  
fut cause que depuis se rendant familier d'Eudoxe, il prit la hardiesse de regarder Placidie sa  
fille, & commença de la seruir qu'elle n'auoit  
pas. encores plus de douze ans, monstant en  
cela d'auoir quelque conformité d'humeurs  
avec moy: car ce ne fut presque en mesme aage  
que ie cōmençay de seruir la mere, de qui cette  
fille auoit beaucoup de traits. Olymbre estoit  
plus ieune que moy, n'ayant pour lors plus de  
vingt & sept ans, & moy i'en auois plus de tren-  
te & cinq, & la belle Eudoxe enuiron trente;  
toutes fois la difference de l'aage, de luy & de  
moy, ne fit point d'empeschement ny a la nais-  
sance, ny à l'accroissement & conseruation de  
nostre amitié, au contraire il me semble qu'elle  
y estoit presque necessaire pour supporter les  
imperfections l'un de l'autre; parce que s'il fai-  
soit quelque chose qui me despleust, i'en accu-  
sois sa ieunesse; & s'il en remarquoit en moy

qui ne luy fust pas agreable, il la supportoit pour le respect qu'il portoit à l'aage que j'auois plus que luy. La belle Eudoxe & moy, prîmes bien garde de la naissance de son affection, & que Placidie ne l'auoit point à contre-cœur. Et quoy qu'Olymbre ne fut ny Roy ny Empereur, si est-ce qu'Eudoxe ne s'offensoit point de cette affection, parce qu'il estoit & de richesse, & de race autant illustre qu'autre qui pour lors fut à Rome, son pere, ayeul & bisayeul ayant esté Senateurs, & plusieurs fois Consuls: Si bien que pour ces considerations, pourueu que ce ne fut pas deuant les yeux de l'Empereur, elle ne s'en soucioit point, mais plus encores pour l'amitié qu'elle voyoit entre nous. J'ay bien voulu vous dire ces choses auant que vous raconter la reception que la belle Eudoxe me fit, afin de n'estre contraint d'interrompre plusieurs fois mon discours.

Sçachez donc, courtois Siluandre, que nous en reuenant avec Ætius, nous receusmes par toute l'Italie tant d'honneur & de remerciements, & le peuple Romain fit de telles acclamations lors que ce grand Capitaine entrans la ville, qu'encores que l'Empereur ne luy eust pas decerné le triomphe, si sembloit-il qu'il triomphast, fust pour les voix, fust pour la suite du peuple qui accouroit à la foule de tous costez. Ce qui ne toucha pas vn cœur insensible en frappant celui de Valen-

tinian, car cette grandeur de courage qui estoit en *Ætius*, cette prudence dont il conduisoit toutes ses actions, cette louange que le peuple luy donnoit, & l'honneur que toute l'Italie luy auoit rendu, le rendirent de sorte soupçonneux de la grandeur de *Ætius*, que dès lors il en conçut vne ialousie, qui depuis le fit aisément consentir au mauvais conseil qui luy fut donné. Mais quant à moy qui ne me souciois guere des affaires d'Estat, & qui auois seulement deuant les yeux, & en tous mes desseins, l'affection de la belle *Eudoxe*, dès que ie fus arriué, & qu'en compagnie de *Ætius*, i'eus baissé la main de l'Empereur, ie passay chez l'Imperatrice, où feignant d'auoir à luy dire quelque chose de la part de mon General, ie la vis en particulier, & receus tant de bonne chère, que les douze ans d'absence me sembloient bien employez, puis qu'à mon retour ie receuois tant d'extraordinaires faueurs. Estât en fin contraint de sortir de son cabinet, pour ne donner cognoissance de ce que nous auions si longuement celé, ie m'en allay trouuer la sage *Isidore*, comme celle que i'aimois & honorois le plus apres *Eudoxe*, mais ie la trouuay bien changée de ce qu'elle souloit estre, n'ayant plus ceste gaillardise, ny cette hardiesse dont elle estoit tant estimable. Je luy en demanday la cause, mais ces larmes me respondirent pour elle, & ne peus tirer de ce coup autre responce, dont

estant infiniment estonné, ie creus au commencement, que les soucis du mariage, en estoient peut-estre cause, ou que son mary luy estoit rude, ou la desdaignoit pour quelque autre, & ceste doute me fit racourcir ma visite, plus que ie n'eusse fait: mais quant ie remarquay depuis que Maxime l'aymoit & caressoit infiniment, quand ie sceus les richesses qui estoient en cette maison, ie perdis l'opinion que i'auois eue, & ne pûs imaginer la cause de sa tristesse, qu'un soir, que parlant à la belle Eudoxe, ie sceus qu'elle ne venoit plus à la Cour que fort rarement, & qu'elle estoit si changée enuers elle, qu'elle n'estoit pas cognoissable. Je me doutay incontinent, non pas de tout ce qui estoit auenu, mais d'une partie, & m'enquerant si l'Amour de Valentinian continuoit, & qu'elle m'eust dit qu'elle n'y auoit point pris garde: Croyez, luy dis-je, ma Princesse, qu'il y a quelque mal entendu entr'eux, & que l'Empereur luy a fait quelque desplaisir ou le luy a voulu faire, & que cela l'empesche de vous voir si souuent qu'elle auoit accoustumé: car vous ne l'avez pas esloignée de vous par quelque défaueur: son mary ne la traite pas mal, & ses affaires domestiques ne la contraignent pas de viure de ceste sorte, si bien que la cause doit venir de plus haut. Que si c'estoit quelque maladie du corps, elle paroistroit autrement. Je croy, me dit-elle, que vous avez raison, car elle ne me voit iamais qu'elle

sienne: Lemespris qu'il a fait de vous, la mesconnoissance de l'obligation en laquelle l'a mis l'Empereur vostre pere, le deshonneur qu'il a fait à vostre maison, & bref l'outrage qu'a receu cette miserable Isidore, à qui vous avez fait autrefois l'honneur de vouloir du bien, & que vous avez nourrie: vous conuient d'oſtroyer à Vrsace la demande qu'il vous a faite. Quel mal vous en peut-il aduenir: vous aymez ce Cheualier, il est discret, personne ne le sçaura, & vous vous vengerez doucement d'une iniure qui d'autre sorte est irreparable: L'Imperatrice en souffrant nous respondit: Je croy bien que les personnes interessees ne sçauroient estre bons iuges, vous me conseillez tous deux de me vanger, en m'offençant d'auantage. Si l'Empereur a failly, i'aduouë bien que i'en reçois quelque iniure, mais d'autant que ie ne dispose pas de ses actions, ie n'en suis pas coupable: or vous voulez que ie la deuieppe, en commettant la mesme faute. Ma Princeſſe, interrompis-ie, il ya biẽ de la difference, car ſoyez tres-certaine que vo' ne m'oyrez iamais plaindre, de la force que vous m'avez faite. Je croy cela de vostre bonne voſonté, respõdit-elle, baissant la teste, & tournant les yeux de mon costé, & toutesfois si vous vouliez veritablement estre mon Cheualier, vous le deuriiez faire, puis que ce nom vous oblige plus à conseruer mon honneur que ma vie. Pour ce coup, respondis-ie, Madame, ie le

ifferay pour prendre celuy de vostre vâgeur, & toutesfois ie ne voy pas qu'il yallast de vostre honneur, puis que personne ne le sçauoit, comme Isidore vous a representé. Et si personne, dit-elle, ne le sçauoit, quelle vengeance seroit la mienne, puis que celle qui n'est point ceuë, ny ressentie, est comme si elle n'estoit pas? Voyez-vous, mon Cheualier, ie vous aime comme ie le doy, & ie voudrois bien me vanger, mais sans m'offenser, & puis que cela ne peut estre de cette sorte, n'en parlons plus, & tournons nostre pensee ailleurs. Les sages discours de cette grande Princeesse nous osterent la parole, & nous firent dire d'une commune voix, Qu'elle meritoit de trouuer vn autre mary que Valentinian, ou Valentinian vn autre femme qu'Eudoxe.

Et toutesfois le refus de cette vengeance, qui peut-estre eust contenté l'esprit de cette Dame offensée, fut cause qu'Isidore, ne laissant iamais son mary en repos, le sollicitoit continuellement à la vanger de l'iniure qu'ils auoient receuë. Luy qui ne l'auoit point oubliée, mais qui ne dissimuloit que pour executer son dessein bien à propos, pësoit iour & nuict à ce qu'il auoit affaire. En fin ne voulât vne moindre vengeance que la vie de celuy qui l'auoit offensé; Il iugea que s'il entreprenoit quelque chose contre l'Empereur, ses forces qui estoient entre les mains d'Aetius, & l'autorité & prudence de

ce Capitaine pourroient le mettre en danger de sa propre perte; & de celle de ses ennemis. Il creut donc estre à propos d'oster du monde Ærius, afin que Valentinian estant affoibly de ce costé-là, fut apres plus aisé à ruiner. Mais quand il eut pris cette resolution, la difficulté fut de l'exécuter, parce que la grande puissance de ce vaillant Capitaine estoit telle, que par force malaisément l'eut-on peu offencer, & sa prudence si grande, que la finesse & la ruse estoient bien foibles pour la decevoir: il pensa d'oc qu'il n'y auoit point vn meilleur instrument, que le mesme Valentinian, duquel il cognoissoit l'humour soupçonneuse qui se conduisoit par des ames viles & basses, & craignoit les moindres apparences du danger. Il s'adresse à Heracle, qui auoit tousiours porté depuis cême vne secrette punition de Dieu, les marques des ongles d'Isidore, & luy represente la soupçonneuse grandeur d'Ærius, l'honneur que toute l'Italie luy auoit fait à sô retour, les louanges que chacun luy donnoit, l'Amour que le peuple luy portoit, l'affection des soldats, les richesses qu'il auoit acquises en Gaule, les liberalitez ou plustost prodigalitez enuers tous, le credit qu'il auoit parmy les estrangers, les intelligences avec les ennemis de l'Empire: & bref pour confirmer de tout ce soupçô, luy remôstre qu'ayât peu desfaire & ruiner entierement Attila, il l'auoit fait saquer, luy auoit donné passage, avec

promesse, comme il y auoit apparence, d'estre assisté de luy en son pernicieux dessein, que depuis il s'estoit rendu amy non seulement des Visigots & Bourguignons qui estoient desia en Gaule, mais de plus, des Francs qu'il y auoit retenus, & des Vandales mesmes, par le moyen desquels il auoit ruiné les affaires de l'Empire en l'Afrique, & en Espagne; & par l'enttemise des Anglois, rauy la Bretagne, & par celle des Bretons, presque toute l'Armorique: qu'il ne restoit plus que l'Italie, qu'il auroit desia fait vsurper à quelques nations barbares, s'il ne l'auoit reseruee à son ambition, que les apparences en estoient si grandes, que si l'on ne se hastoit de le preuenir, il y auoit beaucoup de danger que l'on n'en ressentit bien-tost les malheureux effets. Que quant à luy il concludoit, que pour le salut de tous, il estoit expedient de ne le bannir pas seulement de l'Empire, mais de tout le monde; d'autant qu'un esprit ambitieux comme celuy-là, ne pouuoit estre gaigné ny par douceur ny par force. Héraclius qui de son naturel estoit effeminé, & sans courage, & par consequent soupçonneux & cruel, se laissa aysement persuader, que *Ætius* desseignoit quelque nouuelleté: & que pour luy trancher tous ses desseins, il falloit le preuenir. En cette opinion apres auoir remercié *Maxime* du soin qu'il auoit de l'Empereur, & du bien public, ils s'en alla trouuer *Valentinian*, auquel



il representa le peril si proche & si grand, que le iour mesme il fit tuer *Ætius* par les Eunuques. Action qui le rendit si mal voulu de chacun, que deslors presque il cessa d'estre Empereur, n'estant obey que comme Tyran; & certes il connut bien peu de temps apres, que *Proxime* Cheualier Romain, luy auoit respondu fort veritablement, lors qu'il luy demanda s'il n'auoit pas bien fait de tuer *Ætius*. De cela, dit-il, ie vous en laisse le iugement, mais ie sçay bien que de la main gauche vous vous estes couppe la droite. Car *Attila* sollicité par l'amour d'Honorique qui luy auoit enuoyé son portrait, & qui pour estre mal traité de son frere, desiroit infiniment de sortir de ses mains, & d'espouser ce grand Roy Barbare, & de plus porté de son extreme ambition, voyant *Ætius* son grand ennemy n'estre plus, remettant son armee sur pieds, s'en vint attaquer l'Italie, & si furieusement que les premieres troupes des nostres qui s'opposèrent à luy ayant esté desfaites, il ne se trouua plus que les villes qui luy fissent teste, & entre les autres *Aquilee*, qu'en fin apres vn siege de trois ans il prit & démolit iusques au fondement. Ceux de *Padoue* en ce temps-là & quelques peuples nommez *Vennetes*, venus des long temps de la Gaule Armorique (lors comme ie croy que sous *Belouesus* vn peuple infiny de Gaulois passa en Italie) fuyât la furie d'*Attila*, se retirerent en quelques petites isles de la mer Adriatique,

adriatique, avec leurs femmes, enfans, meues, & tout ce qu'ils auoient de précieux, où effeichant les Palus & Marests qui y estoient, ils commencerent de se loger: Et premierement en un lieu qu'ils nommerent Rialte, voulant dire, comme ie pense, rive haute, parce que ce lieu-là estoit plus releué que les autres: & depuis ayant trouué le lieu commode, s'y sont du tout arrez, & du nom qu'ils portoient, l'ont appellé Venise, & les habitans Venitiens. Incontinent l'Aquilee fut destruite, tous ceux qui se purent sauuer, recoururent aux mesmes Isles & Palus, qui estoient à l'entour de Rialte, & edificerent Grade: Ceux de Concorde, Gaorly; ceux d'Altine, Vercelly: Bref ceux de Vincence, de Bresse, de Mantouë, de Bergame, de Milan; & de Pauie, voyant comme ces premiers demettoient assurez en ces lieux, se resolurent de s'y retirer: & bastissant le mieux qu'ils purent, & le plus pres les vns des autres, se lierent d'une si étroite amitié, que depuis ils n'ont tous fait qu'un peuple; qui pour estre composé de diverses nations n'ont peu s'accorder à l'election d'un Roy; mais pour oster toute ialousie, se sont eux-mesmes donné des loix communes, & commencent de viure en Republique, s'estant soustraits & separé de l'Empire. Or ce qui m'a fait vous dire plus au long ce commencement, c'est parce que tous les Astrologues qui ont iecté la figure de la naissance de cette

assemblee de gens refugiez, ont dit que iamais Republique ne fut fondee en vn poin& plus heureux que celle-cy. Non pour vne grande & fort estenduë domination, mais pour sa longue duree, qui ne sembloit point auoir de fin, sinon lors que toutes les choses qui sont sous la Lune doiuent estre changees. Et pour la douceur de la vie, pour les iustes loix, & pour les grâds personnages qui en sortiroient, fut en paix, fut en guerre: qu'elle remettrait l'Empire de Constantinople, & luy donneroient des Empereurs, que ses armées se verroient victorieuses par tout l'Orient, & que l'Italie, & tous les Princes d'Occident estant prests d'estre surmontez par quelque grand & dangereux Barbare, seroient rendus victorieux pres de Naupacte, & remis en leurs premieres seuretez. Bref, ils promettent tant d'heur & de felicitez à ces petites Isles: qu'il semble que ce doiuë estre vn iour le recours de tous les affligez, & de tous ceux qui ne trouuent point d'asseurance ailleurs. Et qu'à cette occasion Dieu ne leur a point voulu donner d'autres murailles que la mer, pour faire entendre qu'elle est ouuerte à tous les hommes. Dieu qui dans sa profonde prouidence dispose toute chose à vne bonne fin, sçait luy seul si ces predictions sont veritables, & pourquoy il veut les fauoriser de tant de bon-heur: tant y a qu'il se voit beaucoup d'apparence de leur future grandeur, puis qu'à peine tout ce

peuple s'y est-il retiré, que desia ces Isles ne paroissent plus Isles, mais vne grande ville rattachée par vne infinité de ponts, & dont les rues n'ont autre paué que la Mer, y estant accourus de toutes parts tant d'artisans, & tant de grands personnages, que veritablement dès son origine elle se peut dire admirable.

Mais pour reuenir à nostre discours, Apres qu'Attila eut pris Aquilee, & ruyné le pays d'alentour, il s'achemina droit à Rome, & ne faut point douter qu'il ne l'eust prise & saccagée, si Valentinian perdu de courage, ne se fut rendu son tributaire, & ne luy eust accordé sa sœur Honoricque pour femme? Mais cette honte de se voir en paix estant faite, il se retira en Pannonie, où le soir de ses nopces, outré de viande & de vin s'estant mis au liét, il fut trouué mort le lendemain. Les vns disent que ce fut d'une perte de sang par le nez qui le suffoqua, d'autres qu'il fut tué par vne de ses femmes; tât y a que veritablement il mourut la nuit qu'il se maria, deliurât par ce moy l'Empire, & de frayeur & de tribut. Valentinian recognut bien en cette necessité quelle faute il auoit fait d'auoir tué Ærius, ne trouuant Capitaine pour opposer à ce Barbare, n'y ayant personne qui se souciaist de luy faire ser-vice, puis qu'il recompēsoit si mal ceux qui luy en auoient rendu le plus. Quant à moy l'eusse eu honte de me trouuer en Italie, qui estoit le lieu de ma naissance; & la voir en telle desolation,

966 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
sans essayer de me perdre avec elle, n'eust eu  
que par commandement de Valentinian, & par  
celuy d'Eudoxe aussi, dès qu'Aquilee fut assie-  
gee, ie fus enuoyé vers l'Empereur Marcia, de-  
mander secours: mais ie le trouuay fort refroi-  
dy enuers Valentinian, tant à cause de la mort  
d'Ætius, qu'il ne pouuoit approuuer, que parce  
qu'Attila luy auoit mandé qu'il ne venoit en  
Italie que pour obtenir Honorique, de laquelle  
il estoit deuenu amoureux. Et sçachant que Va-  
lentinian s'opiniastroit à la luy refuser, il ne fit  
pas grand conte de le secourir en ceste necessi-  
té, où il luy sembloit qu'il s'estoit réduit par sa  
mauuaise conduite & sans raison. Cependant  
que ie faisois cette poursuite, ie tombay de  
sorte malade, que chacun me tint pour mort,  
& mesme il y en eut qui dirent à Eudoxe qu'ils  
m'auoient veu enterrer. Iugez quel sursaut fut  
le sien, & quel regret elle eust de ma perte: car  
ie puis dire avec verité, que iamais personne ne  
fut plus aymee que moy. Elle n'auoit autre sou-  
lagement que celuy d'Isidore à qui elle racon-  
toit tous ses desplaisirs, & lors qu'elle en estoit  
plus en peine, elle receut des nouuelle d'un des  
miens, qui par mon commandement auoit es-  
crit à la sage Isidore, parce que ie n'auois eu la  
force de tenir la plume, ny voir les lettres. Mon  
mal fut dangereux, car c'estoit le pourpre, mais  
beaucoup plus long encorés, parce qu'il m'a-  
uoit mis si bas, que ie ne pouuois me releuer, &

Je meuray plus de huit mois de certe sorte : en  
in ayant esté arresté à Constantinople, dix-  
auict ou vingt mois inutilement, ie me resolus  
de me faire porter dans les vaisseaux qui m'at-  
tendoient au port, & m'en vins à Rauenne,  
où Valentinian s'estoit ietté pour sa seureté,  
avec Eudoxe, & ce qu'il auoit eu de plus cher  
ayant abandonné Rome à toute sorte de vio-  
lence si la paix ne fut suruenüe, comme ie vous  
ay dit.

Estant donc l'Italie rassée de sa peur, &  
plus encors lors que la mort d'Attila fut sçeuë  
Petronius Maxime mary de la sage Isidore, se  
resolut de faire sa vengeance, luy semblant que  
toutes choses secondoient son dessein. Il l'auoit  
retardé tant qu'Attila auoit esté en Italie, pour  
la crainte de ce barbare, & qu'il auoit opinion  
que le peuple mesme ne pouuant supporter ce  
Prince faincant, feroit quelque sedition publi-  
que voyant maintenant que ces occasions de  
crainte estoient passées, & que le peuple auoit  
supporté avec patience la nonchalance de l'Em-  
pereur, il se resolut à l'entiere vengeance, &  
à ne la plus dilayer. Il auoit vne grande autori-  
té dans l'Empire, parce qu'il estoit Patrice, &  
ayant le dessein de se venger, & peut-estre de se  
faire Empereur, auoit de longue main acquis  
l'amitié du peuple & des soldats : de ceux-cy  
par sa liberalité, car il estoit fort riche, & de  
ceux-là se rendant populaire, & ioignant tous-

iours sa voix aux requestes qui estoient faites pour la descharge & franchise du peuple, sans esgard du bien du Prince, ny de l'Estat ; & pour rendre hay Valentinian de chacun, il le conseil-  
loit secrettement de ne point recompenser les soldats. ny par honneur, ny par bien faits, & de surcharger de sorte le peuple, qu'il n'eust que le moyen de viure, & non pas d'entreprendre quelque nouuelleté. Et pour mieux paruenir à son dessein, il s'estudia d'agrandir tant qu'il luy seroit possible, les amis du grand Ætius, avec lesquels il se rendit si familier, qu'ils estoient presque d'ordinaire avec luy. L'Empereur n'entroit point en doute de toutes ces choses, car il scauoit que Maxime auoit esté d'aduis qu'on se desfit d'Ætius, outre qu'il y auoit desia si long temps que ce meurtre auoit esté fait, qu'il ne pësoit plus que quelqu'un en eust encor le souuenir. Et quant à ce qui estoit de la violence faite à la sage Isidore, il croyoit qu'elle n'en auoit rië dit à son marry, puis que depuistât d'annees il n'en auoit point fait de semblant. Bref, il viuoit si assésuré, qu'il auoit mesme approché de sa personne, les plus grands amis d'Ætius. Ce qu'ayant de long temps consideré le vindicatif Maxime, & ne cherchant que les moyens de cōtenter la sage Isidore, qui sans cesse luy estoit aux oreilles; vn iour tirant à part Thrasile l'un des plus grands amis du grand Ætius, & qui pour lors auoit charge de la garde de l'Empe-

sur, il sceut de telle sorte luy remettre deuant  
 ses yeux la mort de son amy : la nonchalance,  
 & le peu de courage de Valentinian, qui n'auoit  
 amais fait la guerre que de son cabinet, & la  
 facilité qu'il y auoit de s'en venger, qu'il le  
 porta aysement à tout ce qu'il voulut : & non  
 content de la vengeance, & passant plus outre,  
 resolurent d'vsurper l'Empire, & que Maxime  
 y estât paruenue, en feroit si bonne part à Thra-  
 file, qu'il auroit suiet de se contenter. Cette reso-  
 lution estant prise, ils ne tarderent guere de l'e-  
 xecuter : car Thrasile entrouua la commodité  
 telle qu'il voulut, estant d'ordinaire près de la  
 personne del'Empereur. Vniour que Valenti-  
 nian estoit à table, & qu'il mangeoit retiré,  
 Thrasile & Maxime le tuerent miserablement,  
 & l'Eunuque Heracle aupres de luy, non point  
 tant pour s'estre voulu mettre en defence, que  
 pour le conseil qu'il auoit donné à l'Empereur,  
 quand la sage Isidore fut forcee. Ainsi mourut  
 Valentinian apres auoir regné trente ans. Si  
 i'eusse esté pres de sa personne, en cette occa-  
 sion, il n'y a point de doute que i'y fusse mort,  
 ou que ie l'eusse defendu : car encor que ce fut  
 vne meschante action, que celle qu'il commit  
 contre la sage Isidore ; si est-ce que ce n'est  
 point au subiect de mettre la main sur son Sei-  
 gneur, & qu'il doit biẽ essayer par toutes voyes,  
 & par bon conseil de le retirer de son vice : Mais  
 non pas de l'en chastier, & moins encores



270 LA II. PARTIE D'ASTARTE,  
d'oster la vie à celuy pour lequel il est obligé  
mettre la sienne. I'estois pour lors au sacrifice  
avec la belle Eudoxe, où le tumulte fut si grand,  
qu'elle fut contrainte pour se sauuer de la fu-  
rie du Tyran, de se retirer hors de Rome: mais  
il fallut biē-tost y retourner. Car Maxime ayāt  
commis cethomicide, se ressouuint bien qu'il  
ne fust iamais faire vne meschanceté à moitié,  
& pource se trouuant les forces entre les mains  
par le moyen de Thrasile, & de quelques  
autres dont il s'estoit acquis l'amitié, & de  
plus, tres-assuré du consentement du peuple,  
il se fit incontinent eslire & proclamer Empe-  
reur, ce qui fut fait sans que personne s'y oppo-  
sast, pour le trouble en quoy toute la ville estoit.  
Isidore fut incontinent aduertie, & par son ma-  
ry, & par le bruit cōmun de la mort de Valen-  
tinian: Mais elle luy portoit tant de haine, qu'elle  
ne pūt croire mort auant que l'auoit veu:  
elle sort donc de son logis, s'en va droit au Pa-  
lais: & voyant le corps sans teste, se laue les  
mains de son sang, & receut vn si grand conten-  
tement de sa mort, que la ioye luy dissipant en-  
tierement les forces & les esprits, elle tomba  
morte de l'autre costé: quāt à moy i'estois com-  
me ie vous ay dit, avec la belle Eudoxe, & ne  
voulus la delaisser en vne fortune si estrange. Je  
l'accompagnay partout où elle voulut, trop  
heureux de luy pouuoir faire service, & de luy  
tesmoigner & mon affection, & ma fidelité.

Vous pourrois- ie dire amy Siluandre, combien de fois de peur ie la tins esuanouie entre les bras, combien de fois par mes ardans baisers, ie r'appellay son ame à moitié sortie de ce eau corps? Et combien de fois ie luy noyay le visage & le sein de mes larmes? La haste que nous auions eüe de partir, estoit cause que nous estions presque seuls, & que la nuit nous perlant par les chemins, nous fumes contrainsts de nous arrester dans vn bois, où cherchant l'endroit le plus caché, ie fis tout ce que ie pus, pour amoindrir l'incommodité du lieu sauua-ge. Elle n'auoit avec elle que ces deux filles, Olymbre & deux ieunes hommes, qui auoient accoustumé de nous suiure ordinairement, & qui furent assez empeschez à garder nos cheuaux: de sorte qu'il n'y eust toute la nuit auprès d'elle que ces deux ieunes Princes, Olymbre & moy. Je me couchay en terre, & elle mit sa teste sur mon estomach, ses filles estoient à ses pieds, qui luy tenoient les iambes, & l'accommodasmes de cette sorte le mieux que nous peusmes. Nous faisons dessein de nous eschapper d'Italie, & d'aller en Constantinople trouuer Marcian, par ce qu'encores que nous sceussions que Maxime eust tué l'Empereur, (ayant fait faire ce meurtre par Thrasile:) si est-ce, que nous auions sceu qu'il auoit pris le titre d'Auguste, & craignons qu'estant Empereur il ne voutut se venger sur elle, de l'iniure receüe

972 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
en la personne d'Isidore. Quoy que cette nuit  
fut penible & pleine-d'alarmes pour la belle  
Eudoxe , si auouïray-ie n'auoir iamais passé  
vne plus douce nuit, car i'eus continuellement  
la main dans son sein , & la bouche iointe à la  
sienne. Amour sçait quels furēt mes transports,  
& combien de fois ie faillis de perdre tout res-  
pect. Elle le recogneut lors que sentant ses  
deux filles endormies , ie voulus couler vne  
main par la fente de sa robbe , car me prenant  
doucelement la main, elle ioignit sa bouche con-  
tre mon oreille , & me dit le plus bas qu'elle  
put telles paroles: Et quoy, mon Cheualier , ne  
vous semble-t'il point que Dieu soit assez cour-  
roucé contre moy , sans que vous attiriez sur  
ma teste par des nouuelles offences , de nou-  
ueaux chastimens? à ce mot elle se teust, & re-  
mit sa teste où elle la souloit auoir , me donnant  
vn baiser, qui me rēdit bien tesmoignage qu'elle  
m'aimoit, & moy , apres cette faueur, ioignāt  
de mesme ma bouche contre son oreille , ie luy  
dis. Mais, ma belle Princeesse, quelle offence fe-  
roit-ce , puis que vous n'estes plus à personne  
qu'à vous mesme? Voulez vous, peut estre, que  
i'attende que vous soyez encore à quelqu vn  
qui vous possedera deuant mes yeux ? Est-il  
possible que vous-vous reseruiiez de cette sorte  
pour ceux qui ne vous aimerent iamais : Elle  
alors haussant sa bouche contre mon oreille.  
Mon Cheualier, me dit-elle , n'offençons point

Dieu, ny mon honneur, & pour vous asseurer  
 de la doute où vous estes, receuez le serment  
 que ie vous fais. Je vous iure Vrface, par le  
 grand Dieu que i'adore, que ien'espouseray ia-  
 mais homme que vous, & si ce que i'ay esté, me  
 permettoit de pouuoir disposer librement de  
 moy, ie vous prendrois dès à cette heure pour  
 mon mary : Mais ie veux croire que vostre  
 amitié est telle que vous ne voudriez pas, qu'a-  
 yant esté Imperatrice, ie vesquisse d'autre sorte,  
 & tinssse vn moindre rang: peut-estre que la for-  
 tune disposera de sorte de vous, que ie pour-  
 ray vous contenter avec honneur, & lors plai-  
 gnez-vous de moy si i'y faux. Cependant viuez  
 avec cette satisfaction, que ie n'espouseray ia-  
 mais personne si ce n'est vous, & pour asseuran-  
 ce de ce que ie vous iure, receuez ce baiser : &  
 lors ioignant sa bouche à la mienne, elle dé-  
 meura long temps collée dessus. Si cette asseu-  
 rance me fut agreable, & si ie receus ce serment  
 de bon cœur, iugez le gentil estranger, puis que  
 ie n'auois iamais rien désiré avec tant de pas-  
 sion. Je luy respondis donc de cette sorte. Ma  
 belle Princeesse, ie reçois cette promesse avec  
 tant de remerciemens, & d'une si bonne volon-  
 té qu'en eschange ie me donne entierement à  
 vous, & vous proteste que iamais ie ne contre-  
 uiendray à cette donation : Mais permettez-  
 moy aussi de iurer par ce grand Dieu, deuant  
 lequel vous m'avez fait cette promesse, que si

jamais il aduient que par vostre volonté ou au-  
 trement, quelqu'un vous possède en qualité de  
 vostre mary, ie le feray mourir avec la mesme  
 main que maintenant vous me tenez entre les  
 vostres, sans que vous en puissiez estre offen-  
 sée contre moy, ny que vous diminuiez l'ami-  
 tié que vous m'avez promise. Elle alors s'abou-  
 chant à mon oreille: le ne le vous promets pas  
 seulement, me dit-elle, mais ie vous croiray  
 pour traistre, & deffailly de cœur, si vous ne le  
 faites: & à ce mot, elle se remit comme elle  
 estoit, & passasmes la nuict comme nous l'auions  
 commencee. Mais hélas! ie ne iouis pas long  
 temps du contentement d'estre seul auprès  
 d'elle, ny mon amy non plus, d'estre auprès de  
 Placidie, car le lendemain ce Tyran Maxime  
 voyant que Eudoxe & ses deux filles s'estoient  
 sauuees, enuoya de tous costez pour nous attra-  
 per, & dépêcha tant de gens, qu'en fin nous  
 fusmes rencontrez & ramenez vers luy quel-  
 que deffense qu'Olymbre & moy puissions  
 faire: qui apres auoir esté blesez en diuers lieux  
 mais moy beaucoup plus qu'Olymbre, fusmes  
 en fin emportez vers ce Tyran, qui ne se con-  
 tentant pas d'auoir tué Valentinian, & usurpé  
 l'Empire, voulut encôres pour vne entiere ven-  
 geance, ou plustost pour raffermer son vsurpa-  
 tion, & luy donner quelque couleur, espouser  
 la belle Eudoxe: O Dieux, que ne fit elle point  
 pour s'en empescher! mais ô Dieux, que ne

ressentis-ie point! l'estois de sorte blessé que ie ne pouuois sortir du lit, & entre les coups que i'auois, i'estois tres-mal d'une iambe & du bras droit: Si bien que ie ne me pouuois aider ny de l'un ny de l'autre. En fin le Tyran voyant qu'Eudoxe n'y vouloit point consentir de sa volonté, v'sa d'une si grande violence que dix ou douze iours apres la mort de Valentinian, il contraignit Eudoxe d'estre sa femme. Je sceus ces nouuelles par Olymbre, qui estoit desia presque guery, & qui ne bougeoit le plus souuent du cheuet de mon lit. Et lors que nous ne scauions que iuger de cette action, & que nous estions presque en doute qu'il n'y eust du contentement de cette Princeesse, ie receus vne de ses lettres, qui fut telle.

## L E T T R E

D'EUDOXE A VERSACE.

**S**I Eudoxe n'est miserable, il n'y en eust iamais au monde: Je suis entre les mains d'un Tyran, qui me force à des iniustes nopces. J'appelle le Dieu qui a ouy les sermens que ie vous ay faits pour tesmoing que ie n'ay consenty ny ne consentiray iamais à sa volonté: Et que ie vous somme de la promesse que vous me fistes en mesme temps, si vous ne voulez que ie me plaigne autant de vous, que vous & moy auons d'occasion de nous

976 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
devoir de la fortune, qui m'a laissé assez de vie pour  
me voir entre les mains de celuy qui me ravit tant  
injustement des vostres; & que particulièrement  
i'en auray de vous accuser de faute d'affection, si  
vous ne me tenez mieux parole que ie ne la vou  
tien, puis que le desastre le veut ainsi.

Que n'eusse-je point entrepris si la force eut  
esgalé ma volonté? ou seulement si mes ble  
seures me l'eussent permis? Mais hélas! i'estois  
en estat que mal-aisément eusse-je peu faire mal  
à autrui, puis qu'il me fust impossible de m'en  
faire à moy-mesme, lors que pour ne voir Eu  
doxe possedee par ce Tyran, ie voulus me met  
tre les fer dans l'estomach. Et peut-estre en fin  
i'y fusse parvenu sans mon cher Olymbre, qui  
plus soigneux de moy, que ie ne vous scaurois  
dire, s'en prenant garde, m'ostoit toute sorte  
de moyen de me pouvoir offenser. Et puis me  
representoit tant de raisons pour me divertir  
de mon dessein, qu'en fin il me retint en vie, ius  
ques à ce que huit ou dix iours apres ces iniu  
stes nopces, ie vis entrer dans ma chambre, la  
sage & belle Eudoxe: Elle avoit obtenu cette  
permission de Maxime, luy disant qu'il estoit  
bien raisonnable qu'elle me veid en mon mal,  
puis que pour la defendre, i'avois esté blessé de  
cette sorte: luy qui la vouloit gagner par la  
douceur, s'il luy estoit possible, & qui n'avoit

point de soupçon de moy, tant nous auions  
 vécu discretement par le passé, & tant Isidore  
 auoit esté discrete & fidelle à sa maistresse. El-  
 le vient donc me voir, & feignant qu'il ne fal-  
 loit pas que beaucoup de personnes entra-  
 ssent dans ma chambre, elle laissa toute sa suit-  
 te dans vne antichambre, & ne mena avec el-  
 le que Placidie la petite Princeesse, sçachant bien  
 qu'Olymbre l'entretiendrait & l'empesche-  
 roit de prendre garde à ce que nous dirions:  
 Elle s'approche donc de mon lit, & s'assit au  
 cheuet, & chacun s'estant retiré, elle voulut  
 parler: mais elle demeura long temps sans le  
 pouuoir faire. En fin voyant que les larmes  
 me sortoient des yeux, & que ie ne pouuois  
 proferer vne parole, tournant sa chaire contre  
 le iour, parce qu'elle n'auoit voulu passer  
 dans la ruelle, elle se couurit & par son om-  
 bre me cacha presque entierement, de peur  
 que ceux qui me seruoient, ne peussent remar-  
 quer nostre desplaisir. Nous demeurasmes  
 encor quelque temps de cette sorte sans dire  
 mot: Mais ayant repris vn peu de resolution,  
 ieluy dis en fin ces paroles. A ce que ie vois,  
 Madame, il n'y a personne qui ait perdu en  
 cette fortune, que Valentinian, & Vriace. Luy  
 se voyant rair la vie, son Empire & sa fem-  
 me: & moy, les bonnes graces d'Eudoxe.  
 Mais combien est plus douce la perte qu'il a fai-  
 te, puis que mourant il a perdu tout le ressenti-



978 LA II. PARTIE D'ASTREE;  
ment de son mal, au lieu que la vie m'est fœ-  
ment demeuree pour ressentir mieux le mal,  
& pour me pouoir dire le plus malheureux de  
tous les hommes qui viuent? Elle me respon-  
dit, promietement avec des larmes qu'elle ne  
peut retenir, & puis avec telles paroles. Vous  
aussy, mon Cheualier, vous-vous aidez à me  
donner de la douleur, & au lieu de soulager, &  
de plaindre mon mal; vous l'augmentez par  
vos reproches. Et bien, puis que vous en auez  
le courage, i'aduotie que ie merite d'estre trait-  
tee de cette sorte, & que le Ciel ny vous, ne  
sçauriez augmenter mes ennuis: car tout ce qui  
me reste à souffrir, qui n'est plus que la perte de  
ma vie, ne me peut estre que soulagement, puis  
que ie cognois qu'Vrsace ne m'aime plus. O  
Dieu, m'esclaiy-ye tant haut que ie pus! trans-  
porté de l'offence que ces paroles me faisoient,  
& fus bien marry de m'estre escrié si haut, car  
deux ou trois personnes accoururent pour sçau-  
oir que ie voulois, auxquels ie respondis que  
c'estoit vn esclancement que i'auois senty en la  
blessure de mon bras, & que cela estoit passé;  
ils me respondirent qu'il ne falloit point remuer,  
de peur d'offenser le nerf, qui estoit vn peu of-  
fensé, & lors s'estans retirez ie repris ainsi la pa-  
role. Comment, Madame, Vrsace ne vous aime  
plus? vous le pouuez dire sans rongir, & vous  
ne craignez point que le Ciel vous punisse de  
l'outrage que vous me faictes? Vrsace ne vous  
aime

aime plus, Madame? & depuis quād auez vous recogneu ce changement en luy? Est-ce deuant que Valentinian soit mort? vous m'auez escrit le contraire, & vos lettres en ferōt foy en terre, & l'ame de la sage Isidore aux Cieux. Est-ce depuis sa mort? les promesses que vous m'auez faites, dont vous auez eu si peu de memoire, & celles que vous auez receuës de moy (desquelles ie me souuiens ay bien mieux que vous) vous reprocheront que cela n'est pas. Mais ce sera peut-estre depuis l'outrage que vous m'auez fait, en vous donnant à ce cruel Tyrā. S'il est ainsi, ç'a donc esté pour auoir veu que i'aye peu viure, apres auoir receu de vous vne si grāde offence: mais de cela vous en deuez accuser Olymbre, qui m'en a osté tous les moyens; & qui m'a fait entendre que vous le vouliez & me le commandiez ainsi. Que si la vie qui m'est demeuree, vous a donné cette creance, ie la vous feray perdre; aussi tost que ie seray en estat de recouurer vn fer pour me le planter au cœur: Car aussi bien le veux-ie punir, cēt inconsideré qu'il est, de vous auoir aimée, & d'auoir esperé que vous l'aimeriez aussi constamment que luy. Et si vous me voulez rendre quelque preuue, non pas d'amitié: (car ie n'en espere plus de la femme de Maxime) mais de compassion seulement: Et quelle compassion dois-ie attendre de la femme d'vn Tyrā? quelque recognoissance donc de n'estre pas entiere-

ment ingrate , donnez-moy vous-mesme le fer, que ie ne puis si promptement recouurer, afin, que ie vous fasse voir que c'est la force, non la volonté qui me retient en vie , apres vn si grand outrage. Elle alors vaincuë de ces paroles, & ne pouuant supporter que ie les continuasse, s'approchant d'auantage de moy , me respondit de cette sorte. Quand vous auez dit, qu'il n'y auoit que Valentin, & vous qui eussiez perdu en cette miserable fortune, i'ay creu que ne me mettant point du nombre, vous ne m'aimiez plus, puis que ie suis celle qui y ay fait la plus grande perte : n'ayant pas seulement esté priuëe de la personne, & de la vie de mon mary, mais de moy-mesme, qui me vois en la possession de celuy, que ie hay plus que toutes les choses du monde, qui se doiuent le plus hair. Oyant maintenant le contraire par vos paroles; & sçachant bien que vous auez tousiours esté tres-veritable, ie changé d'opinion , & ne me dis plus si miserable, puis que ie sçay que vous m'aimez encores. Je vous en disois dauantage, si ie ne craignois que l'on prit garde à nos discours, & seulement ie vous veux coniuurer par l'amitié que vous me portez, de croire que comme vous eustes demeuré par force en vie, que de mesme, c'est en despit de moy, que ie vis aupres de Maxime, que ie ne tiens non plus que vous faites pour Empereur : mais pour le plus cruel Tyran, qui fut iamais en Rome. Et si le

désir de vengeance & celuy de vous pouuoir rendre vn iour content de moy, ne me retenoit en vie, soyez certain que dès l'heure que pour ma deffence ie vous vis si cruellement blesser deuant mes yeux, & plus encores depuis la force qui m'a esté faite, ie serois sans doute dans le tombeau: Mais le Ciel qui est iuste, me promet que ie verray la vengeance du sang de Valentinian, & de l'outrage qui a esté faite à Vrtace & à cette miserable Eudoxe. Cependant contraindez-vous, mon Cheualier, & vous guerissez, car il n'y a que ce seul moyen pour paruenir à ce que nous pretendons. Vous scaurois-ie dire quel soulagement fut celuy que ie receus par cette declaration ? Il fut tel que me resoluant de guerir pour faire promptemens cette vengeance, il me sembloit que ie n'auois plus de mal: pour ce coup elle ne m'en voulut dire d'auantage, estant contrainte de s'en aller, pour ne faire soupçonner nostre dessein. Mais deux ou trois iours apres qu'elle me vint reuoir, elle me fit entendre que Maxime auoit tué Valentinian, & que ç'auoit esté pour l'espouser, à ce que luy en auoit dit luy-mesme: dont elle estoit si offensee, qu'elle estoit resoluë de le faire mourir par quelque voye qu'elle peust rencontrer. Il faut, luy dis-je, ma Princeesse, que vous ne fassiez rien imprudemment, parce que si vous failliez vostre entreprise vne fois, il ne faut plus que vous esperiez de l'executer, outre le

982. LA II. PARTIE D'ASTREE,  
danger en quoy vous vous mettriez , & puis  
vous me feriez vn trop grand outrage , si autre  
que moy mettoit la main dans le sang de celuy  
qui est parricide de mon Seigneur , & qui par  
violence vous a rauie. Mais voicy ce que ie  
iuge à propos. Valentinian , quelque temps  
auant qu'Attila tourna ses armes contre  
l'Italie , auoit fait la paix avec Genferic Roy  
des Vandales , & luy laissa l'Afrique , à condi-  
tiõ qu'il fut son amy , & confederé. Ce Barbare  
a tousiours depuis fait paroistre qu'il aimoit  
l'Empereur , & ne s'est voulu allier avec ses  
ennemis , faites luy sçauoir la meschanceté de  
Maxime , le meurtre de Valentinian , l'vsurpa-  
tion de l'Empire , la force qu'il vous a faite ,  
& le sommez de l'amitié qu'il a promise à l'Em-  
pereur , par laquelle l'Afrique est sienne , & ne  
doutez point qu'il ne vous secoure : car en-  
core qu'il soit Barbare , si est-il genereux , &  
telles nations sont plus d'estat de conseruer  
l'amitié aux morts , que non pas à leurs amis  
viuants , leur semblant qu'il n'y a rien qui les  
y porte ny conuie , que la libre volonté qu'ils  
ont de maintenir leur promesse. Et toutesfois ,  
afin que vous ne foyez pas deceuë en luy , tous  
ces Barbares sont auares de leur naturel : of-  
frez luy l'Empire : & afin qu'il l'entreprenne  
de meilleure volonté , & avec plus d'assuran-  
ce , faites luy entendre les moyens que vous  
auez de luy donner l'Italie , & combien vous

y auez de seruiteurs, qui vous sont restez encores apres le parricide commis en la personne de l'Empereur: & quoy qu'il soit bien fascheux de voir vn Barbare estre Seigneur de l'Italie, si est-ce qu'il vaut mieux que cela soit, que demeurer sans vengeance, & mesme que Genseric estoit amy de Valentinian, & l'est de Marcian. Eudoxe ayant quelquetemps consideré ce que ie luy disois, me respondit que toute la doute qu'elle faisoit en cet affaire, c'estoit de traitter avec le Vandale si secretement, & promptement qu'elle le peut voir plustost en Italie que l'on ne sceut qu'il y vint: & qu'elle ne scauroit, veu l'estat où i'estois, qui pourroit estre capable de faire ce voyage, que de retarder, elle aimoit autant mourir pour l'insupportable regret qu'elle auoit de coucher aupres de ce Tyran, que pour quelque temps elle s'en exempteroit, feignant d'estre malade: mais qu'à la longue cela ne pouuoit estre. Je luy conseillay de continuer cette feinte, & que pour tromper les yeux de ceux qui regarderoient son visage, elle vst de la fumee de soulfre tous les matins, la receuant & au visage & aux mains, mais qu'au commencement ce fut fort peu, afin qu'on ne s'estonnast de la voir si-tost changee, que cette fumee luy rendroit le teint si differét de ce qu'elle l'auoit, qu'il n'y auroit personne qui creut sa maladie tres-grande. Que pour aller en Afrique mon

mal'heur m'en empeschoit pour lors , outre que i'auois fait vœu de ne sortir iamais d'Italie, que ie n'eusse fait mourir le Tyran : mais qu'elle se pouuoit fier de mon cher Olymbre , & que ie l'asseurois qu'il ne failliroit iamais à chose qu'elle luy commandast, & que ie luy respondois de son affection, de sa fidelité , & de sa capacité. Elle qui n'auoit desir semblable que de se venger , & sortir des mains de ce Tyran, s'en remit entierement à moy, & me pria de faire cette dépesche. Ie le fis , Siluandre , & Olymbre s'y monstra si sage, & si diligent qu'estant arriué à Carthage en moins de quinze iours, il disposa de sorte Genseric , fut à la vengeance, fut à l'vsurpation, & au pillage de Rome, que deux mois apres le Roy Vandale print terre en Italie , avec trois cens mille combatans qu'il auoit ramassé des Afriquains , des Mores ou des Vandales, dont toute la ville fut de sorte effroyee, & toute la Prouince, que chacun fuyoit dans les montagnes, & dans les bois & rochers : & parce que nous le sollicitons de venir droit à Rome pour prendre le Tyran, il se hesta tant qu'il pût , sans s'amuser à point de villes le long de son chemin : de quoy Maxime prit vne telle frayeur, que sans faire aucune resistance , il permit à chacun de se retirer dans les montaignes & lieu plus cachez , & luy mesme s'en voulut fuyr comme les autres. I'estois guery en ce temps-là , & ne me ressen-

tois plus de mes blesseures, n'eust esté que  
 la belle Eudoxe me defendit de ne point exe-  
 cuter mon dessein, que le Vandale ne fut pres  
 de Rome, afin d'estre plus asseuré: il n'y a point  
 de difficulté que i'eusse desia mis la main sur le  
 Tyran. Et à ce coup voyant qu'au lieu de de-  
 fendre l'estat qu'il auoit vsuré, il le laissoit en  
 proye à ces Barbares, ieus peur qu'il ne se sau-  
 uast, & que Genseric ayant quitté l'Italie, il ne  
 reuint encores en sa tyrannie. Cela fut cause  
 que ie me mis apres luy, avec quelques vns  
 de mes amis, & l'atteignis sur le bord du Ti-  
 bre, ainsi qu'il remontoit à cheual apres auoir  
 repeu, pour faire vne grande traitte, & se iet-  
 ter dans les montagnes: encores que ceux qui  
 venoient avec moy fussent harassez du che-  
 min que nous auions desia fait, & d'un nom-  
 bre beaucoup plus petit, si fis-ie resolution de  
 le charger, & de ne le laisser point passer plus  
 outre: Je le desfie donc sur la meschanceté  
 qu'il auoit faite, en la mort de l'Empereur, en  
 l'vsurpation de l'Italie, & en la force commise  
 contre la belle Eudoxe; & parce qu'il se sentoit  
 coupable & de l'un & de l'autre, il refusa de  
 venir aux mains avec moy, & voulut prendre  
 la fuite, dont les siens mesmes furent tant ani-  
 mez, que se ioignant presque tous avec mes  
 amis, ils coururent apres, & de fortune mon  
 cheual allant plus viste que les autres, ie l'attei-  
 gnis le premier, & luy donnay un si grand coup



986 LA II. PARTIE D'ASTREU,  
sur la teste, que soit de peur ou autrement, il le  
laissa choir en terre, où incontinent ceux qui  
venoient apres moy acheuerent de le tuer, tant  
chacun estoit animé contre sa perfidie, & con-  
tre son peu de courage. Ainsi finit ce Tyran,  
tant hay des siens, que quand il fut mort ils  
le mirent en pieces, & les ietterent dans la  
ruiere, comme s'ils eussent voulu effacer son  
offence de cette sorte : mais toute l'eau du  
Tybre n'eust sceu lauer la moindre de celles  
qu'il auoit commises, fut contre l'Empereur,  
fut contre la belle Eudoxe, ou contre tout  
l'Estat.

Or ie vous ay raconté iusques icy de misera-  
bles accidens pour la belle Eudoxe, & pour  
moy : Mais ceux que j'ay maintenant à vous  
dire, sont bien encore plus fascheux. Car helas !  
ce sont ceux qui m'ont reduit en l'estat où vous  
m'avez veu, lors que le Ciel tant inopinément  
vous a fait arriuer pour me sauuer la vie, &  
quoy que ie n'y espere remede quelcōque, que  
celuy que vous m'avez empesché, ie veux dire  
la mort, si ne laisseray-je de continuer pour sa-  
tisfaire à la priere que vous m'avez faite.

Voila donc Genserik arriué dans la ville, il y  
entra sans trouuer resistance, & sans qu'une  
seule porte se trouuast fermee. Eudoxe le re-  
çoit, l'appellant du nom d'August, & luy dit,  
que l'Empire luy doit sa liberté. Bref, luy rend  
tous les honneurs, & les remerciemens qui luy

Sont possibles : mais ce courage barbare au lieu de s'amolir par ces faueurs, se rend plus altier & insupportable. D'amy il deuient ennemy, & se porte non pas comme vn Prince appelé pour secourir vne Princesse affligee, mais comme vn conquerant qui a soufmis par armes, & apres vne longue guerre vne prouince ennemie. Il donne donc la ville en pillage, & sans pardonner non plus aux choses sacrees qu'aux prophanes, il despoüille les temples de leurs vases, de leurs threfors, & des raretez dont la deuotion du peuple, & des Empereurs Romains les auoit enrichis par tant de siecles. Et apres que cette cōfution eut duré 15. iours, il courut vne partie de l'Italie, & vint iusques à Parthenopé, où toutesfois il ne fit que perdre son temps, & gaster le plat pays: & se voyant outré, s'il faut dire ainsi, de sorte de despoüille il s'en retourna en Afrique, ayant chargé ses vaisseaux de tout ce qu'il auoit trouué de rare dans la ville: Mais helas! ne se contentant pas des choses inanimees, il rauit encores les personnes qu'il iugea luy pouuoir estre vtils, & entre les autres, ô Dieux! il emmena la belle Eudoxe & ses deux filles Eudoxe, & Placidie: l'estois pour lors pres de cette Princesse desolee, quand il luy manda qu'elle se tint preste pour partir trois iours apres: Elle tomba euanoüye, & peu s'en fallut qu'elle ne perdit la vie, & pleust à Dieu qu'elle & moy fussions morts à l'heure, pour le moins elle n'auroit

288 LA II. PARTIE D'ASTRET,  
point esté captiue, & ne seroit pas demeuré  
en Italic, lors que l'on l'emmena en Afrique.  
O Dieux, comment puis-ie me ressouuenir  
de cet accident sans mourir ! Je fors de Ro-  
me avec quelques-vns de mes amis, sans dire  
à personne mon dessein, non pas mesme à  
mon cher Olymbre, à qui ie ne pûs parler  
en partant, parce qu'il estoit auprès de Gen-  
seric, qui l'auoit pris en amitié depuis son voya-  
ge d'Afrique, & par le commandement d'Eudoxe il ne bougeoit guere d'aupres de luy, afin  
de conseruer la ville le plus qu'il luy estoit pos-  
sible, d'autant qu'à sa requeste il faisoit plu-  
sieurs graces à diuerses personnes. L'enuoyay  
depuis vers luy, afin qu'il asscurast Eudoxe que  
ie la sortirois des mains de ces Barbares, ou  
ie mourrois en la peine. Elle qui auoit vn iuge-  
ment fort sain, cognust bien que mon entre-  
prise estoit impossible, pour le grand nombre  
de soldats que Genseric auoit amené, qui pas-  
soient trois cents mille hommes: & si elle eust  
sceu en quel lieu i'estois, c'est sans doute qu'elle  
m'eust defendu d'exccuter ce dessein: mais  
pour n'estre surpris des Vandales, ie ne demeu-  
rois iamais vne nuit entiere en vn lieu. Je r'a-  
massay enuiron mille cheuaux, & si i'eusse eu  
plus de loisir, peut-estre eusse-ie fait vne telle  
armee que ces Barbares ne s'en fussent pas tous  
allez en Afrique si chargez de nos despoüilles,  
sans pour le moins esprouuer combien pesant

les coup des Soldats Romains. Mais ie neus que huit iours de loisir, & toutesfois ne pouuant souffrir quel'on emmenast Eudoxe, ie resolus de combattre vne si grande & espouuantable armee, avec vne si petite troupe, faisant mon conte que ie mourrois les armes en la main, pour vn sujet si honorable, que iamais ma viene scauroit estre mieux employee. Il aduint toutesfois autrement, car m'estant embusché dans vn bois qui est sur le chemin d'Hostie, ie vis passer vne partie de l'armee en assez mauuais ordre, mais d'autant que ie ne voulois qu'Eudoxe, i'attendis iusques à ce que ie vis venir quelques chariots, dans lesquels i'apperçeus des Dames, & pensant que ce fussent celles que ie demandois, ie donnay courage à ceux qui estoient aupres de moy, les asseurant que i'auois vne grande intelligence dans l'armee des ennemis par le moyen d'Olymbre, duquel ils scauoient la faueur, & que nous ferions au iourd'huy vn acte digne du nom Romain. A ce mot poussant mô cheual, & eux me suiua's d'un grand courage, nous chargeons ces chariots, à la garde desquels il y auoit pl<sup>r</sup> de dix mille barbares: ie ne vous raconteray pas par le menu de quelle sorte cette charge fust faite, car cela n'importe de rien. Tant ya que nous les desfilmes, & que si Endoxe eust esté où ie pensois qu'elle fust, c'est sans doute que ie la deliurois des mains de ces barbares: mais le malheur vou-

lut, qu'elle estoit encore derriere, & que les Dames que i'auois veuës, estoient de celles qui estant prises & dans la ville & par la campagne, estoient emmenees avec le reste du butin en Afrique. O Dieux, quel regret fut le mien quand ie vis mon entreprise faillie! & que i'auois toute l'armee sur les bras: car à cet tumulte l'auantgarde recula, & l'arriere garde s'auançant, se ioinct presque au gros de la bataille qui n'estoit pas encores passée, de sorte que ie fus environné de tous costez d'un si grand nombre d'ennemis, que nous fûmes tous desfaits. Quelques-uns se sauuerent, mais la plus grâde partie y demeura; quant à moy ie demeuray parmy les morts, & fus despoillé comme tel: & cela fut cause de mon bié: Car mes habits estans portez par vn soldat, Eudoxe les reconnut, & les montrant à Olymbre qui ne l'abandonnoit point, tout ce qu'elle pût dire ce fut: Vrsace en fin a trouué le repos que la fortune luy a tousiours refusé. Et à ce mot s'esuanoût dans la liètiere où elle estoit. Olymbre courant apres celui qui portoit mes habits, s'enquist de luy où il les auoit pris, & luy ayant dit l'endroit, il partit incontinent, & chercha tant qu'il me trouua. Quels furent les regrets que son amitié luy fist faire? Il n'y a personne qui les puisse redire. Tāt y a qu'ayant eu permission du Vandale de me rendre les derniers deuoirs, il s'en reuint à Rome où il me fit rapporter, n'ayant osé asséurer

la mort à la belle Eudoxe, qui toutesfois ne  
ny fut cachee par Gêsetic, à ce que depuis nous  
avons sceu. Tant y a que me faisant porter sur  
des brancards, ie ne sçay si ce fut que le marcher  
des cheuaux, qui par le branlement esmeut mes  
sentimens, ou qu'estant couuerts de quelques  
habits, la chaleur qui n'estoit point encor estein-  
e du tout en moy, reprit force peu à peu tant  
que ie donnay signe de vie. Olymbre qui  
auoit continuellement l'œil sur moy, s'en  
prit garde incontinent, & plein d'une ioye in-  
croyable, me fit mettre dans la premiere mai-  
son qu'il rencontra; ou il me secourut de sorte,  
qu'en fin. ie reuins de ce long esuanouïsse-  
mēt. Vous pourrez mieux sçauoir de luy, amy  
Syluandre, que ie ne vous sçauois dire, quel  
extreme contentement fut le sien, quand apres  
m'auoir pleuré mort, il me reuit en vie. Ceux  
qui le virent en cet estat, iugerent bien que sa  
vie ne luy estoit pas plus chere que la mienne:  
& toutesfois nous eussions esté & l'un & l'au-  
tre beaucoup plus heureux si mes iours eussent  
esté finis en cette rencontre; car ie n'eusse point  
eu les desplaisirs que l'absence & le rauissement  
d'Eudoxe m'ont depuis rapportez, & Olymbre  
ne seroit point separé de sa chere Placidie, ny  
Eudoxe abandonnee d'Olymbre, duquel elle  
eust receu plusieurs seruices en cette occasion:  
sans cette vie miserable qui ne m'est restee que  
pour vn plus grand malheur. Cette conside-

me melle de vous donner vn conseil que vous ne me demandez pas : Mon aage, vostre merite & ce que ie dois au grand Dieu m'y conuient. Prenez-donc en bonne part ce que ie vous vay dire. I'ay recogneu que vous estes saisi d'une si grande tristesse, que vous desseignez contre vostre vie, ne le faites pas, car le grand Dieu punit tres-rigoureusement, apres leur mort, les homicides d'eux-mesmes, outre que c'est vn defect de courage que de se tuer, pour ne pouuoir supporter les coups du desastre, & tout semblable à celuy qui s'enfuyroit le iour d'une bataille, de peur des ennemis : car ceux qui se donnent la mort pour quelque desplaisir qu'ils preuoient, ou qu'ils souffrent, s'enfuyent veritablement de ce monde à faulte de courage, & pour n'oser soutenir les coups de la fortune. Ce n'est pas à dire pour cela que les hommes, comme esclaves, soient obligez d'endurer toutes les indignitez que cette fortune leur fait, où leur prepare : Car le grand Dieu les ayme trop pour les auoir soumis à cette misere. Mais il leur a donné le iugement & la prudence pour faire cette election avec vne bonne & sainte raison, Et parce que l'homme preuenu de sa passion ne scauroit ny bien iuger, ny bien eslire, il l'a rendu accompagnable, & luy a donné vn naturel qui ayme la societé, afin que s'eslisant vn ou plusieurs amis, il leur demande conseil

lors qu'il vouldra disposer, non seulement de sa vie & de sa mort, mais de toutes autres affaires d'importance. Et d'autant que les amis sont le plus souuent interessez en ce qui touche le bien ou le mal de la personne qu'ils ayment: Ce grand Dieu ne voulant point laisser encor en cecy l'homme sans vne bonne guide, luy a donné des Iuges & des Rois qui en ordonnent ainsi qu'ils trouuent à propos; pour nos dissensions qui touchent le bien, ou quelque offense receüe.

Le Senat y pouruoit tres-sagement: mais pour les outrages de la fortune, parce qu'elle a tousiours esté tant aymée du peuple & de l'Empire Romain, il n'en a pas voulu estre le iuge, cognoissant bien que cōme les amis sont interessez en la cause de leurs amis, il ne pouoit que iuger fauorablement, & à l'aduantage de la fortune. Toutesfois ce grand Createur des hommes qui les ayme cōme ses enfans, les a voulu pouruoir de tout ce qui estoit necessaire pour viure & mourir en hommes; & pour ce sujet a inspiré ces grands & prudens Massiliens de s'en establis les Iuges, leur semblant que la mort n'estât point vn tort, ny vn outrage, mais vn tribut de nature, c'est faire tres iniustement & tres-laschement de refuser le remede à ceux qui avec raison le demandent; que le temps en fin ne peut nier à leur aage, & pourtant il y a vn lieu public en leur ville, où ils gar-



dent du poison meslé avec de la figuë, qu'ils donnent à boire à celuy qui veut mourir, si toutesfois le Conseil des six cents iuge, que les raisons soient bonnes pour lesquelles il desire la mort.

Je vous donne cet aduis, Seigneur, afin que si le defastre vous poursuit iniustement, vous puissiez iustement sortir de sa Tyrannie, par l'aduis de tant de personnes estimees, sages & prudentes. Et quant à moy, afin que vous ne pensiez pas que ie vous donne vn conseil que ie ne vueille prendre, ie suis resolu de partir dans peu de iours, pour les aller trouuer, afin de clorre heureusement ma vieillesse, y estant toutesfois pouillé par vne contraire opinion à la vostre, car ayant vescu vn si long aage qui est de quatre vingts & dix neuf ans, avec toute sorte de felicité, selon ma condition, à scauoir riche des biens de fortune autant qu'autre de mon estat, heureux en enfans, bien aymé de tous mes voisins, estimé de chacun; ie ne suis pas resolu d'attendre la centiesme annee, pour donner loisir au defastre de me faire mourir malheureux: Ayant appris que si Priam fut mort quelque temps auant la perte de sa ville, il eust esté le plus grand Prince del'Asie.

Ce bon vieillard me tint ces paroles, qui ne firent pas vn petit effet en moy, car aussi tost m'approchant d'Olymbre, ie luy en fis le recit, & presque en mesme temps nous resolumes

tous trois de venir ensemble en ce lieu, pour de compagnie mettre fin à nos iours. Mais le Ciel ne l'a pas voulu, le faisant mourir lors que vous nous auez secourus; & parce que ces deux femmes que vous auez sauuees, sont deux de ses filles plus aymees, qui estoient venuës pour luy clorre les yeux, si de fortune le Conseil des six cents luy eust accordé le poison; nous auons pensé d'estre obligez de les assister en cet accident, & de ne les point abandonner, iusques à ce qu'elles ayent trouué le corps de leur pere; & rendu ce dernier deuoir à celuy qui n'eut iamais infortune durant sa vie, afin que mesme apres sa mort il soit si heureux, que d'estre enterré par les mains de ses enfans. Et apres nous auons fait dessein de les renuoyer à nos despens, aussi-tost que nous aurons eu nouuelle de Rome. Mais pour ce qui nous concerne, nous sommes resolu d'acheuer nostre dessein, & ne retardons de nous presenter deuant le Conseil, que pour faire paroistre que la perte des biens, ny de naufrage ne nous ont point donné cette volonté estant plus riches, puis que le Ciel le veut, de grandes terres & possessions que de contentement, & pour cette occasion nous auons enuoyé en nos maisons pour faire venir nos esclaves & seruiteurs, avec vne partie de nos biens.

Vrsace finit de cette sorte, me laissant infiniment touché de compassion pour sa fortune, &

998 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
pour celle d'eudoxe; & luy ayant respondu que  
i'en auois veu plusieurs qui auoient fait la re-  
queste du poison au conseil des six cents, aus-  
quels on l'auoit accordee, & refusee à d'autres;  
il me pria de les tenir secrets, de peur que s'il  
y auoit quelques amis de maxime, ou quelqu'un  
outragé de Genferic, il ne les preuint, & leur  
empeschast de mourir de leur volonté; Et apres  
s'enquirent comment la requeste se deuoit pre-  
senter, en quels termes, & quelles ceremonies  
il y falloit faire. Je leur respondis que la chose  
estoit fort aisee, & qu'il ne falloit s'adresser  
qu'au Magistrat particulier, auquel on donnoit  
la requeste qu'il rapporteroit au conseil des six  
cents, & qu'il ne falloit y nommer personne,  
afin que sans esgard des qualitez, ils pus-  
sent mieux iuger, & que la requeste deuoit estre  
telle.

---

## REQUESTE.

Qui se presente au conseil des six cents,  
demandant le poison.

**L**E souverain Conseil des six cents, est requis  
d'accorder au suppliant, le favorable sou-  
lagement des miseres humaines en vertu des  
sages & genereuses Loix des Massiliens,  
ordonnez Iuges en terre entre la fortune & les

hommes. Et pour cet effet luy soit donné vn iour pour deduire ses raisons par deuant eux. Ainsi se conserue & s'augmente leur grandeur.

Ils m'en demanderent copie, afin de n'y point faillir, & la leur ayant promise, ie continuay, Apres, leur dis- ie, on vous assignera le iour, & deuant eux vous deduirez les occasions qui vous conuient à vouloir mourir; sans toutes- fois que vous soyez obligé de dire vostre nom, ny d'autre, que vous alleguiez en vostre discours, qui doit estre fort clair & de peu de mots; & croyez que si c'est chose iuste, ils vous accorderont ce que vous requerez: Je vis bien à ces dernieres paroles qu'Vrsace vouloit mourir, car ie lisois à ses yeux le contentement de son ame; Mais ie cognus bien aussi qu'Olymbre n'y estoit poussé que de la seule amitié qu'il portoit à son compagnon, duquel il ne se vouloit point separer.

Or quelques iours s'escoulerent de cette sorte, au bout desquels ils eurent nouuelle d'Italie, telle qu'ils attendoient, par vn vaisseau qui leur apporta grande quantité d'esclaves, de seruiteurs & de richesses. Il faut que l'abbrege ce long discours. Toutes choses donc estant prestes, ils me prièrent de les accompagner deuant les Iuges: & leur rendre ce dernier & pitoyable office. Je le fis à regret, car ie les ay-

1000 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
mois, & voyant la volonté qu'ils auoient, ie crai-  
gnois que le Conseil trouuast leur demande  
iuste. Ils presentēt donc leur requeste, & sont af-  
signez au troisiēme iour d'apres, car c'estoit le  
termē qu'ils donnoient pour changer d'aduis:  
Mais Vrsace constant & ferme en cette opinion  
se trouua dès le matin denant eux avec Olym-  
bre, tous deux bien vestus & bien accompa-  
gnez, & estans appelez dans le conseil, & en-  
quis du sujet qu'ils auoient de vouloir mourir:  
Vrsace parla briefuement de cette sorte.

---

### DÉMANDE D'VRSACE.

**JE** Veux mourir, Seigneurs Massiliens, parce  
que la vie m'est desagreable, inutile, & honte-  
se: Desagreable, d'autant qu'aymé & Amant d'une  
tres-belle, & tres-vertueuse Dame, elle m'a esté  
enleuee & emmenee esclauē en pays estranger: Inu-  
tile, parce que ce raiſſeur est infiniment puissant  
par dessus toutes mes forces: Et honteuse, d'au-  
tant qu'ayant mille fois iuré a cette belle Dame de  
ne souffrir, tant que ie serois en vie; qu'il luy fust  
faict outrage; ce m'est une honte extremē de vi-  
ure & ne la secourir pas. Or le grand Dieu n'a-  
yant donné la vie aux hommes que pour leur bien,  
il n'est pas raisonnable qu'elle me demeure seulement  
pour mon mal. C'est pourquoy ie me presente de-

nt vous, sages Seigneurs, pour obtenir le sou-  
 rement que vous ne refusez point aux misera-  
 es, & croyez que vous ne l'accorderez jamais  
 personne plus affligée, ny qui le desire davan-  
 ge.

Vrsace parlà de cette sorte, qui fit tourner  
 es yeux de chacun sur luy, admirant sa con-  
 tance, & la fermeté de sa parole, car iamais il  
 ne changea de voix ny de couleur. Et peu après  
 Olymbre se descouvrant la teste, dit ainsi.

## DEMANDE D'OLYMBRE.

**JE** Veux mourir, Seigneurs Messiliens, pour  
 les mesmes raisons que mon amy vous a de-  
 duites, par ce que comme luy i'ay perdu celle  
 que i'aimois: Et de plus, parce que ie vois qu'il  
 veut mourir: Car l'aymant plus que tout ce qui  
 est en l'Vniuers, ie ne puis ny ne dois consentir qu'il  
 se separe de moy. Je ne puis, d'autant que l'amitié  
 n'estant qu'une vnion de deux volontez, ie n'ayme-  
 rous point, (& cela est impossible) si ie consentois à  
 ceste des-vnion, Et ie ne dois, parce que c'est contre  
 le deuoir d'un homme d'honneur, de cesser d'aymer.  
 ce qu'auec raison il a commencé d'aymer Or  
 toutes raisons m'ont contraint à cette amitié: car  
 il est vertueux, bon amy, & ie luy suis cbligé de la

*Vie. Ne seroit-ce contreuenir à toutes raisons, si ie defaillois en cette amitié? C'est pourquoy, sages Seigneurs, puis que le Ciel vous a establi pour le soulagement des affliges, ne m'en refusez point le remede, afin de ne contreuenir à vos loix & ordonnances, que par tant de siecles vous auez ingees si iustes & si saintes.*

Chacun certes admira la resolution de cet amy, & n'y eust celuy qui ne desirast d'estre le tiers pour participer au bon-heut d'une telle amitié. Le Conseil cependant, apres auoir longuement disputé, demeura en doute si l'on deuoit leur accorder ou refuser ce qu'ils demandoient, iusques à ce que le principal du Conseil par l'aduis de tous, demanda à Vrsace, s'il vouloit permettre à son amy de mourir. A quoy il respondit que non. Et pourquoy? adiousta le sage Massilien. Parce, respondit Vrsace, qu'il doit viure pour soulager, ainsi qu'il se peut, l'infortune de sa Dame, & de la mienne. Et vous, continua-t'il, auez vous permission de celle que vous aymez, de vous oster la vie, ne la pouuât secourir en cette infortune? Je ne l'ay point, dit Vrsace, d'autant que depuis ce malheur ie nel'ay point veüe: mais ie m'assure biē que son cœur genereux y consentira, & que si elle estoit en ma place elle vous feroit la mesme requeste que ie vous ay faite. Les Seigneurs du Conseil alors disputerent entr'eux fort long temps, sans

qu'on les peust entendre. En fin les voix ayant esté recueillies par le principal, & s'estant remis en sa place, il profera d'yne voix graue & assez haute, telles paroles.

## I V G E M E N T

du Conseil des six cents,

**S**UR V R les Requestes à nous presentees par ces deux supplians, pour obtenir le soulagement des miseres humaines: Le Conseil ordonne auant qu'accorder la premiere, que le suppliant aura permission de la Dame qu'il aime, de pouuoir disposer de sa vie: avec laquelle reuenant, son desir sera contenté. Et pour l'autre, son amy ne voulant consentir à sa mort, il est declare incapable d'obtenir cette grace. Et cela, d'autant que l'un & l'autre sont Amants & aymez, & que l'Amant ne doit pas viure pour soy, mais pour la personne aymee: & par consequent ne peut, ny ne doit disposer de sa vie, sans la permission de celuy à qui elle est.

O Dieu, s'escria Vrface! ayant ouy cette ordonnance, combien ay-ie encores à passer de tristes iours, & de fascheuses nuits? Et faisant yne grande reuerence à ces Seigneurs, il sortit du Conseil, si affligé de n'auoir peu obtenir ce



1004 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
qu'il demandoit, qu'il faisoit estonner chacun  
de sa constance, & ferme resolution à la mort.  
Olymbre n'en estoit pas de mesme, qui n'auoit  
desiré de mourir, que pour l'accompagner, &  
qui estoit bien aise du desny que l'on leur auoit  
fait à tous; car il n'eust pas voulu que c'eust esté  
à luy seul. Ils se retirerent donc en leur logis  
accoustumé. où apres s'estre plaints de la fortune,  
qui ostoit la volonté à ces sages Massiliens,  
de leur accorder ce qu'ils ne refusoient aux plus  
misérables: le bruit s'espancha non seulement  
par la ville, mais par toute la contree, que deux  
grands personnages Romains, estoient venus  
expres pour demander le poison. Cela fut cau-  
sé qu'entre les autres, il y eut vn grand Astro-  
logue, qui desireux de les cognoistre les vint  
visiter. Cet homme estoit vieil, & auoit vescu  
pres de trois siècles, ie veux dire des nostres,  
s'estant tousiours adonné à cette science, avec  
tant d'estude, qu'il estoit reüssi admirable en  
ses prediCTIONS. Celuy-cy estant donc aduertý  
de leur dessein, craignant que leurs courages  
fussent tellement disposez à la volonté de  
mourir que le poison leur estant refusé, ils ne  
recourussent au fer, il desira de les conseiller  
selon que sa science le luy pourroit permettre;  
Et en ce dessein les vint trouuer vn matin qu'ils  
estoyent seuls dans leur chambre. Il voulut y  
estre conduit par moy, parce que nous auions  
quelque cognoissance à cause de mes estudes:

Je ne vous diray point les discours particuliers qu'ils eurent: car ils seroient trop longs: tant y a qu'ayant sceu le point de leur natiuité, leur ayant long temps considéré le visage & les mains, & ayant necté quelques figures sur vn papier qu'il separa & puis reioignit ensemble, il leur tint telles paroles. Seigneurs, vivez & vous conseruez à vne meilleure saison que le Ciel vous promet; Vous, dit-il, s'adressant à Vrsace, vous recouureréz celle que vous auez perdue; par le moyen de l'homme que vous aimez le plus au monde, & plein de contentement, la possederez à longues annes dans la mesme ville où vostre Amour a pris naissance. Et vous, dit-il, se tournant vers Olymbre, vous espouserez celle que vous aimez, la ramenez en sa patrie avec sa mere, & ne mourrez iamais que fait Empereur, vous n'ayez commandé à l'Empire d'Occident. Ces choses que ie vous dis son infailibles, & rien ne les peut diuertir.

La reputation de cet homme eut vne grâde force sur Vrsace, & plus encores les particularitez de sa vie passée, qu'il luy dit, & qu'il ne pouuoit auoir sceues, que par sa doctrine: de sorte qu'il resolut de le croire, & de suivre le conseil qu'il luy donneroit. Et se descourant à cette occasion entierement à luy, le pria par le grand Dieu qu'il adoroit, de le vouloir assister de son aduis. Et lors il luy proposa la haine de Gense-

1006 LA II, PARTIE D'ASTREE,  
ric, & le danger qu'il y auoit pour luy, de s'en  
aller en Afrique. Il faut, dit-il, que vous ren-  
uoyez en Italie tous vos domestiques, & que  
vous fassiez semblant de vous tuer, afin que le  
bruit s'en espende par tout: & puis de la à quel-  
ques iours, vous vous desguiserez ou en esclaue  
ou autrement, & vous mettrez au seruice de  
vostre amy, qui vous emmenera en Afrique,  
où mesme il le racontera à Genseric: & ne dou-  
tez point que de cette sorte demeurant inco-  
gnu, vous ne parueniez à ce que vous desirez.  
Je vous conseilerois bien d'aller en Constanti-  
nople, attendre qu'Olymbre vous y allat trou-  
uer avec Eudoxe & Placidie, car ie voy bien  
par mes obseruations qu'il les y doit conduire:  
Mais trois occasions me font vous dire, que  
vous devez aller en Afrique. La premiere, par-  
ce que ie preuoy qu'il faut que vous soyiez tenu  
pour esclaue, & que vous ne le pouuez euitier:  
L'autre, que peut estre le sejour vous seroit biē  
ennuyeux d'attendre si long temps sans vostre  
amy, & sans voir celle que vous aimez. Et la  
derniere, afin que vous assistiez de conseil  
Olymbre, qui en aura bien affaire aux occa-  
sions qui se presenteront, & desquelles il n'est  
pas à propos qu'il se declare à personne: Outre,  
qu'il est necessaire pour oster à Genseric tout  
suspçon, & toute la mauuaise volonté qu'il  
pourroit auoir conceuë contre Olymbre, que  
l'on fasse courir le bruit que vous estes mort:

que si vous demeuriez en Grèce ou en Italie, il seroit impossible que quelqu'un ne vous decouvrit. Ainsi les conseilla ce sage, & apres les auoir laissez en la garde de Dieu, se retira en sa maison.

Vrsace ayant longuement debatue en luy-mesme, ce qu'il auoit à faire, se resolut en fin de l'observer de point en point, & pour ce vn soir ayant accommodé le long de son costé vne vessie pleine de sang, il s'alla promener sur le bord de la mer avec la plus-part de ses domestiques, & plusieurs de ceux de la ville, ou apres auoir fait quelques discours de ses miseres, & s'estre plein du dény qu'on luy auoit fait du poison, feignant de ne vouloir plus viure, il se mit vn cousteau dans le costé, d'où le sang sortit en telle abondance, que chacun creut qu'il estoit mort: Mais se démeilant de nous, il se ietta de furie dans la mer, nous laissant sa robe entre les mains, à Olymbre, & à moy, qui faisons semblant de le vouloir retenir. Il estoit entre iour & nuict, & il sçauoit fort bien nager: Desorteque plongeant, & s'en allant fort loing entre deux eaux, nous le perdîmes incontinent. Je ne vous diray point l'estonnement de chacun, ny les plaintes qu'Olymbre faisoit, afin de mieux faire croire la mort de son amy: Tant y a que disant alors son nom, la nouuelle en fut diuulguee par tout. Cependant ie m'en allay où ie sçauois qu'il se deuoit

1008 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
retirer, & luy portant des habits d'esclau, le fit  
coucher dans vne pauvre maison, où ie l'ac-  
commoday de tout ce que ie pûs. Il aduint  
qu'Olymbre le lendemain faisant semblant  
de chercher le corps de son amy, trouua celuy  
du vieil Myre, pere des deux filles qui estoient  
retirees avec luy, & leur remettant entre les  
mains, elles luy rendirent les derniers devoirs  
de la sepulture, comme si le Ciel n'eust pas  
mesme voulu que cet heureux vieillard eust  
esté priué de quelque heur qui peut arriuer aux  
hommes; mesme apres leur mort: Sur son tom-  
beau à la requeste de ses sages & honnestes fil-  
les, ie fis ces vers.

---

## E P I T A P H E

D'VN HOMME HEUREUX.

**E***Nfant chery de tous, nourry de pere, & mere  
Jeune sans point de peine, & sans mauuaises  
mœurs,*

*Puis homme i'ay vescu, sans fortune contraire:*

*Et vieux sans maladie: à la fin si ie meurs,*

*C'est que la mort à tous est chose necessaire:*

*Passant ne trouble point maintenant mon repos:*

*Et toy Terre, à iamais sois legere à mes os.*

Quelques iours apres, Olymbre retuoya en

Italie tous ses domestiques & ceux d'Urface, & mesmes les deux filles du b<sup>e</sup> Myre, auxquelles il fit de grands biens : & prenant d'autres eruiteurs, s'en alla avec son amy, déguisé en esclave en Afrique, non pas sans m'y vouloit mener : Mais mon dessein n'estant point de deobeir à celuy qui m'atloit nourry, ie ne voulus disposer de moy sans sa volonte.

Voila, Madame, dit Siluandre, s'adressant à Leonide, ce que i'ay sçeu de la fortune d'Urface, qui à la verité meritoit bien toute sorte de contentement, pour la fidelité qui estoit en luy. Leonide voulut respōdre, lors que Hylas se levant de son siege: Voila, dit-il, le plus vray fol, qui fit iamais profession d'aimer. Comment, continua-t'il? auoir seruy toute sa vie, pour n'en auoir autre contentement, que d'estre appelé son Cheualier, & la nommer ma belle Princesse, ou d'en auoir seulement quelque miserable baiser? Et cependant auoir couru tant de fortune de sa vie, & respandu tant de sang, auoir demandé le poison : & bres s'estre rendu esclave? Je conclus quant à moy, que le Ciel a esté tres-juste de le traiter ainsi, & qu'avec raison il luy a fait prendre l'habit qu'il a porté en Afrique, puis que toute sa vie il en a fait les actions. Adamas & toute la troupe, ne se peuvent empescher de rire, de l'opinion de Hylas, & n'eust esté qu'il estoit heure de souper, croy qu'il ne s'en fut pas allé sans responce.

Mais le Druide se leua prenant Tircis d'une main, & Phocion de l'autre; & attendant que la viande fut portee, il fit quelques tours en la Gallerie, chacun considerant ce qui luy sembloit de plus rare. Et entre autres, Tircis regardant vn grand Roy armé, & tout couuert de pannaches, à longue barbe, & à longue chevelure, & de qui le visage estoit remplý de grauité. Qui est celuy-là: dit-il, mon pere, qui porte vn escu de Gueulles à trois diademes d'or? C'est dit le Druide, Pharamond, le premier Roy des Francs, qui a fait sentir ses armes victorieuses aux Romains en Gaule: & celuy-cy continua Tircis, qui est aupres de luy, qui porte d'azur à vn char d'argẽt armé de Gueulles? C'est, dit Adamas, Gondioch, Roy des Bourguignons, qui prist cet animal en signe de liberé. Et cet autre adiouta Tircis, qui porte d'or à trois corbeaux à aïsses estẽduës, de pourpre membres de Gueulles? C'est, respondit Adamas, le Roy des Gepides, nommé Ardaric. Quant à celuy-cy, reprit Tircis, qui porte de Gueulles à vn espermier à aïsses estẽduës d'or membré & couronné d'argent; ie ne le vous demande pas, car vous m'avez desia dit, qu'il s'appelloit Attila Roy des Huns. Il faut auouer que vous avez esté curieux, non seulement pour les peintures de tant de grands personages: Mais pour auoir encore eu la curiosité de les faire vestir & armer comme ils sou-

loient

oient estre; C'est apprendre à bon marché, que  
 e se promener en ce lieu avec vous. Cepen-  
 ant Hylas qui tenoit Alexis d'un costé, alloit  
 ien discourant sur d'autres suiets : car estant  
 euenu passionnément amoureux d'elle, il ne  
 pouuoit quitter. Adamas, qui s'en prenoit  
 arde, & qui estoit bien aise, qu'il se trompast  
 e cette sorte, pour mieux cacher Alexis, lors  
 u'il fallut aller à la table, & sortir de la galle-  
 ie, se tournant vers Hylas: Et bien, Berger, luy  
 lit-il, auoierez vo<sup>9</sup> la verité, qu'est-ce que vous  
 uiez trouué de plus beau en ce lieu? Hylas sans  
 y longuement songer respondit, Alexis, Mais  
 adiousta le Druyde, ie parle des raretez que  
 vous y auez veües, & que j'ay esté curieux d'y  
 assembler. Quant à moy, repliqua Hylas, ie  
 n'ay point d'yeux, pour regarder autre chose  
 qu'Alexis, & si vous voulez sçauoir des nouuel-  
 les de ce que vous me demandez, il s'en faut en-  
 querir de Tyrcis, parce que ce ne sont que peint-  
 ures mortes, & il n'aime que celles qui ne sont  
 plus au monde. Je respondray, dit Tyrcis, que  
 ie n'y ay rié veü de plus beau qu'Alexis, ny qui  
 m'agrec dauantage. En fin s'escria Hylas, qui  
 commençoit d'estre jaloux, Hylas ne sera pas  
 le seul inconstant de cette troupe, puis que  
 vous vous en meslez. Mais, ma maistresse con-  
 tinua-t'il, s'adressant à Alexis, ne vous laissez  
 pas mourir pour cela, car il vaut mieux qu'il  
 soit inconstant. Et pourquoy dites vous cela?



mon seruiteur , respondit Alexis : Parce, dit-il, qu'il n'a accoustumé que d'aimer la mort. Et ne voyez-vous pas , reprit Tyrcis , que cette belle Alexis doit estre aimée de moy , si l'aime la mort, puis que ses beautez en font plus mourir que la mort mesme? Ah ! dit Hylas , si vous le prenez de cette sorte , ie le quitte : Mais puis qu'il est ainsi, pour nous rendre tous deux contents , il faut qu'elle donne la mort à Tyrcis , & à Hylas la vie. Vous & moy , repliqua Tyrcis, serions trop contents pour des hommes , si nous receuions vne mort ou vne vie si belle. Et à ce mot sortant de la gallerie , chacun se mit à table, & le soupé estant finy , & vne partie de la nuit escoulee en diuers discours, ils furent tous conduits en leurs chambres , ou ayant reposé iusques au iour , ils se retirerent dès le matin en leurs hameaux , si satisfaits, & de la courtoisie d'Adamas, & de la beauté & bonne grace d'Alexis, qu'il n'y auoit celuy qui ne les loüast infiniment. Mais sur tous Hylas, qui ne se pouuoit taire des perfections de cette nouuelle Maistresse, & de fortune , ils rencontrèrent Astree, Diane, & Philis, dans le grãd pré avec Madonthe, Laonice, Pallinee, Cyrcené, & Florice, qui les attendoient de compagnie , pour apprendre des nouuelles de la beauté d'Alexis, de laquelle elles auoient desjà ouy parler. Et Philis s'approchant de Licidas : Et bien, Berger, luy dit-elle Qu'est-ce que de cette beauté dont l'on parle

ant? Je ne vous en veux rien dire, respondit  
 le Berger, que vous n'ayez parlé a Hylas. Et  
 rien mon seruiteur, dit-elle, que nous en rap-  
 porterez-vous? Et par ce qu'il ne respondoit  
 rien. Et quoy, mon seruiteur, dit-elle, ne par-  
 rez-vous point à vostre maistresse? Vous, dit  
 Hylas, ma maistresse, & moy, vostre seruiteur?  
 Si vous le croyez, il y en a biē de trompees, car  
 je n'y pensay iamais moins que ie fais. Et com-  
 ment mon seruiteur, dit Philis, feignant d'en  
 estre bien en peine, vous ne me voulez plus  
 pour vostre maistresse? Je vous prie Bergere,  
 dit-il n'vsōns plus de ces mots de seruiteurs, &  
 de maistresse, ils ne sont de saison entre nous.  
 Et à quel ieu, dit-elle, vous ay-je perdu Hylas?  
 A celuy des plus belles, respōdit-il. Ne sçavez-  
 vous pas que j'ay accoustumé de dōner congé  
 à celles que j'aime quand j'en trouue de plus  
 belles? demandez à Florice, à Cyrcenē, à Palli-  
 nice, à Madonthe, & à Leonice. Et si toutes  
 elles-là ne le vous veulent dire, vous pouuez  
 lés à cette heure vous en enquerir à Philis, qui  
 est l'une de vos meilleures amies: car si elle  
 vous veut aduouier la verité, elle vous dira que  
 je la quitte pour Alexis, qui à la verité est la plus  
 belle & la plus aimable que ie vis iamais. Cha-  
 cun se mit à rire des discours d'Hylas: Et Philis  
 ayant fait comme les autres, en fin reprenant la  
 parole. Et quoy, Berger, vous estes donc resolu  
 de ne me plus aimer? Est-il possible que vous

1014 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
me quittiez pour vne Druides ? Pour le moins  
ie me console que vous ne iouïrez de long  
temps de vos amours: puis qu'Alexis ne peut  
estre mariee qu'elle n'ait acheué son siecle avec  
les Carnutes. Alors Hylas se souffrant, & bran-  
lant la teste: Le vous assure, luy dit-il, Bergere,  
que vous me dites-là vne chose qui me rëdroit  
amoureux de la belle Alexis, si ie ne l'estois pas:  
car depuis que i'ay commëcé de voir des fem-  
mes, ie n'en ay encor iamais aymé vne seule que  
ie ne l'aye aussi tost que i'ay pensé à l'es-  
pouser: De sorte que si Alexis ne se contente  
d'un siecle, ie luy en donne deux, & que ce-  
pendant elle m'aime. Et puis il faut que ie vous  
die vne ambition d'amour qui m'est venue. I'ay  
aimé des filles, des femmes, & des vefues; i'en  
ay cherché des moindres, d'egales à moy, &  
de plus grande qualité que ie n'estois: I'en ay  
seruy de fortes, de ruzées, & de bonnes; I'en ay  
trouvé de rigoureuses, de courtoises, & d'in-  
sensibles à la haine, & à l'Amour. I'en ay eu  
de vieilles, de ieunes & autres qui estoient en-  
cores enfans: Le me suis pleu à la blonde, à la  
noire, & la claire brune. Le me suis adressé à  
des vnes qui n'auoient iamais aimé, & à d'au-  
tres qui aimoient, & à de celles qui n'aimoient  
plus, à des trompeuses, à des trompees, & à des  
innocentes. Bref ie puis dire n'auoir rien laissé  
d'intenté en ce qui concerne l'amour de quel-  
que condition ou hameur que puisse estre vne

emme, sinon de servir vne Druyde où Vestale: Et i aduouë qu'en cela ie suis encore nouice, ne n'estant iamais rencontré à propos pour en faire l'apprentissage, & pense que les Dieux m'ont enuoyé cette belle Alexis, afin que ie me puisse vanter d'estre le plus parfait & capable Amant qui fut iamais. Tous ceux de la troupe se mirent à rire oyant le dessein d'Hylas; & Florice prenât la parole: Et quoy, Hylas, dit-elle, ne craignez-vous point le foudre de Tharamis recherchant cette fille qui luy est dedice? Et pësez vous respondit-il en haussant la teste, comme par mespris, que tout ce qui est au monde ne soit pas à luy sans qu'il luy soit dédié? Et vous, Florice, qui estes si religieuse enuers les Dieux, n'estes-vous pas à Tharamis? & toutesfois n'auuez-vous pas eu mille fois Theombre entre vos bras, sans qu'une seule il ait esté foudroyé? vous auez raison, dit froidement Florice mais ie pensois que les choses defenduës offensoient plus les Dieux que celles qui estoient indifferentes. Voila, respondit Hylas, vne bonne excuse, & bien trouuee: Et dites moy, ie vous supplie, où auez-vous trouué que les Dieux ayent fait ceste deffence? Si vous auiez quelquefois, dit-elle, veu recevoir vne Druyde où Vestale par leurs anciennes, vous ne me feriez pas cette demande. I'entës bien, dit Hylas, que ces vieux Druydes font les defences que vous dites, mais ils ne sont pas des Dieux: & partant la defence

n'est faite que par des hommes, & des hommes  
encores qui estant vieux, sont marris que les  
ieunes iouÿssent des douceurs, desquelles par  
l'impuissance de leur age ils sont prieuz. Ah,  
Berger, dit Tyrcis, ne mellons iamais les cho-  
ses sacrees avec les prophanes, & vo<sup>s</sup> souuenez  
que l'or du Temple d'Apolo qui cousta si cher  
à nos Gaulois, luy auoit esté dedite par les hô-  
mes. Vrayement, dit Hylas, tu m'auois longue-  
ment gardé ceste rémonstrance. Et Tircis, mon  
amy, depuis quand es-tu deuenu si amoureux?  
toy, dis-ie, qui ne te contentant pas des person-  
nes viuantes, vas fouïller dans les tóbeaux pour  
y dérober mesme ce que les Dieux ont voulu  
oster d'entre les hommes, pour s'en rendre les  
seuls possesseurs? Toy, qui pour te rendre des-  
obeissant à leurs ordonâces, aimét mieux quit-  
ter les actions des hommes qui doiuent aymer  
les personnes viuantes, & auoir en horreur cel-  
les qui sont mortes? Toy, dis-ie, Tircis, tu me  
viens parler des Dieux, & du deuoir des hom-  
mes? Ah: Hylas, respondit Tircis en souspi-  
rant, que tes reproches touchent viuement, &  
que c'est à grand tort que tu me le fais! L'aduouë  
que i'ayme Cleon, que ie seray plustost sans me  
souuenir de moy-mesme, que sans la memoire  
deses perfections: Mais en quoy offensé-  
ie les Dieux, & en quoy fors-ie du deuoir des  
hommes? Puis qu'au contraire ce seroit estre in-  
finiment iugrat enuers les Dieux, que de n'ho-

adorer point leur plus parfait ouvrage, & que ce seroit n'estre pas homme, que de n'aymer point, ou d'oublier la chose du monde la plus ligne d'Amour, & de memoire.

Ainsi discourroient ces Bergers, cependant que Licidas racôtoit à Philis & à la belle Astree, de qu'il auoit vëu chez Adamas, & quelle estoit la beauté d'Alexis: Et afin, disoit-il, que sans l'offenser, ie vous dise quelle elle est, representez-vous le visage de feu mon frere quand il estoit en sa plus grande beauté, car elle luy ressemble de sorte, que ie ne vis jamais portrait qui ressemblassent mieux à vn visage, ou pour mieux dire, jamais miroir ne representa rien plus naïfvement. Est-il possible, dit Astree que cela soit? Il n'est rien de si vray, dit il, que i'en y cognois difference qu'en l'habit, & que sans mentir ie trouue Alexis vn peu plus belle ce me semble. O Dieux! dit Astree, me ferez-vous cette grace que ie puisse encor vne fois contenter mes yeux de cette agreable vüe? Et puis se tournant à Diane, & luy parlant à l'oreille: Je vous promets, ma sœur, que si ie puis, j'auray ses bonnes graces, & que ie seray refusée, ou ie m'en iray avec elle pour me rendre Druyde. Mon Dieu, ma sœur, dit Diane, ne parlôs point de cette separation, ou il faut que vous vous resoluiez de nous emmener Phylis & moy. Il n'est pas raisonnable, dit Astree, toute contente de l'esperance qu'elle auoit, vous feriez trop de tort

1018 LA II. PARTIE D'ASTREE,  
à Syluandre, & à Lycidas, qui ne peuuent mäs  
de ma faute. Diane vouloit respondre, mais  
Astree luy fit signe du doigt qu'elle se teust, de  
peur qu'elles ne fussent ouïyes. De cette sorte  
cette belle troupe se retiroit au petit pas, &  
apres chacun se separa en sa cabane, apres auoir  
fait resolution d'aller le troisieme iour visi-  
ter Adamas & la belle Alexis: Terme qu'A-  
stree trouuoit fort long & ennuyeux pour l'ex-  
treme desir qu'elle auoit de voir le visage tant  
aymé. Cependant que de son costé Celadon  
mouroit d'impatience de son retardement;  
Amour se mocquant ainsi de tous lès deux, ne  
leur laissoit iouyr du bien qui estoit en leur  
puissance, s'il leur eust permis de le scauoir re-  
cognoistre.

F I N.

*De la deuxiesme partie d'Astree de  
Messeire Honoré d'Urfé.*

## RIVILEGE DV ROY.



OVIS PAR LA GRACE de Dieu Roy de France & de Nauarre , à nos amez & Feaux Conseillers les Gens nans nos Cours de Parlement, Maistres es Requestes ordinaires de nostre Hostel, Baillifs, & Senechaux, Preuosts, leurs lieutenants, & autres de nos Iusticiers & Officiers qu'il appartiendra. Salut, nostre très amé *Augustin Courbé Marchand Libraire en nostre Ville de Paris*, Nous a fait remontrer que depuis quelque temps, il auroit fait faire, *Une tres-grande quantité de des- ins, & iceux fait grauer en taille douce, sur cuivre, representans les Principales Histoires de l'Astree; composée par le feu Sieur Marin d'Urfé en cinq Volumes*, Suiuant l'intention que ledit Sieur d'Urfé en auoit eue auant son decez, lesquels desseins & Graueure d'iceux luy ont causé vne notable dépence, & n'oseroit les mettre en lu-



miere, de peur que quelques Imprimeurs  
ou autres de nos sujets, ou estrangers ne  
les contre-fassent, s'il n'a sur ce nos lettres  
de Priuilege, lesquelles il nous a tres-hu-  
blement supplié de luy accorder. A ces  
causes, desirant fauorablement traiter le-  
dit exposant, & luy donner moyen de se  
rembourser des grands frais qu'il a faits  
pour lesdits desseins & figures, Nous luy  
auons permis & permettons par les pre-  
sentes, d'Imprimer, ou faire Imprimer,  
vendre & distribuer en tous les lieux &  
terres de nostre obeïssance, *ladite Astree du*  
*feu Sieur Marquis d'Urfé en cinq volumes &*  
châque Volume de douze liures, avec les  
desseins & figures de taille douce qu'il a  
fait faire exprés pour l'ornement d'icelle,  
& ce en telle marge & autant de fois qu'il  
voudra durant l'espace de vingt ans, à co-  
pter du iour que chaque volume sera ache-  
ué d'Imprimer pour la premiere fois;  
deffendons à toutes personnes de quelque  
qualité, & condition qu'elles soient d'Im-  
primer, faire Imprimer, vendre ny debiter  
en aucun lieu de nos Royaumes, lesdites  
ures avec lesdites figures, sans le consen-  
tement dudit Courbé, soit en vn ou plu-

eurs Volumes, sous pretexte d'augmentation, correction, changement, ou en quelque sorte & maniere que ce soit à peine de trois mille liures d'amende, applicables, moitié à l'Hostel Dieu de Paris, & autre moitié audit exposant, de confiscation des exemplaires contre-faits & de tous despens, dommages & interets. *Addition qu'il sera mis deux exemplaires en l'anc dudit liure en nostre Bibliothèque publique,* auant que de l'exposer en vante; à l'effet dequoy nous declaron iceluy exposant, décheu du contenu en ces presents, dont en ce faisant nous voulōs & vous mandons que vous le fassiez iouir pleinement & paisiblement, faisant cesser tous troubles & empeschemens, si aucun luy a été donné; & qu'en mettant au commencement ou à la fin de chaque volume dudit liure vn bref extrait des presentes, elles soient tenues pour deuëment signifiées, & que foy y soit adjoutée comme au present original. CAR tel est nostre plaisir, mon obstant Clameur de Haro, Chartres Normande, & autres lettres à ce contraires. Donnée à Paris le vnziesme iour de

Januier, l'an de Grace mil six  
trois, & de nostre regne le  
siesme.


Par le Roy en son Conseil

Signé CONRART

Et scellée de cire jaune

---

**EXTRAICT DES**  
*Letres des Requestes ordinaires*  
*de l'Hostel du Roy*

 E.V par les maistres  
questes ordinaires de  
du Roy, Iuges souuerains  
cette partie, assemblez au  
bre de sept en leur auditoire du Palais  
Paris. Les lettres patentes de sa Majesté  
donnees à Paris le vnziesme. Ianuier  
six cens trente trois, Signees par le Roy  
en son Conseil, Conrart, & scellees  
grand seel de cire iaune: Par lesquelles  
dite Majesté permet à Augustin Courtois  
Marchand Libraire à Paris, d'imprimer

u faire imprimer , vendre & distri-  
uer par tout ce Rôyaume & terre de  
on obeissance , *L'Astrée du feu Sieur*  
*Marquis d'Urfé en cinq Volumes, enrichies*  
*de figures, representans les suiets dudit li-*  
*vre,* pendant le temps & espace de vingt  
ans , à compter du iour que chaque volu-  
me sera paracheué d'imprimer, pendant  
lequel temps, deffenses sont faites à tou-  
tes personnes, d'imprimer ou faire impri-  
mer ledit liure avec lesdites figures, sans  
le consentement dudit Courbé à peine de  
trois mil liures d'amâde, applicables moi-  
tié à l'hostel Dieu, & l'autre moitié audit  
Courbé & de confiscation des exemplai-  
res, Requête d'iceluy Courbé, afin d'en-  
therinement desdites lettres du xxviii.  
Auril mil six cens trente trois, conclu-  
sion du Procureur du Roy. Tout consi-  
deré, lesdits Maistres des Requestes, ont  
ordonné & ordonnent que lesdites let-  
tres seront enregistrées au Greffe desdi-  
ctes requestes de l'Hostel, pour estre exe-  
cutées selon leur forme & teneur, fait à  
Paris, esdictes requestes de l'Hostel le  
trentiesme iour d'Auril, mil six cens  
trente-trois

Signé,

D O N S.

à iij

Les deux exemplaires ont esté fournis  
en la Bibliothèque du Roy suivant ledit  
Privilege.

**L** Edit Courbé a associé pour moitié  
ladit Privilege Anthoine de Som-  
mauille, ainsi qu'il est porté par le con-  
tract, à cet effect passé entre-eux par de-  
vant les notaires du Chastelet de Paris.

Acheué d'imprimer le trentiesme d'Avril,  
mil six cens trente-trois.









